ARMÉE ET DÉFENSE DE L'ILLYRICUM BYZANTIN DE JUSTINIEN À HÉRACLIUS (527-641). DE LA RÉORGANISATION JUSTINIENNE À L'ÉMERGENCE DES «ARMÉES DE CITÉ»

RÉSUMÉ: L'*Illyricum* oriental, ravagé tout au long du Ve siècle par les Goths, les Huns et les Proto-Bulgares, avait vu toute sa ligne de défense septentrionale évacuée par les forces impériales. C'est donc une véritable réorganisation non seulement civile et ecclésiastique, mais aussi militaire de l'*Illyricum* qui a été mise en œuvre par Justinien durant la première partie du VIe siècle. Par le célèbre traité *Sur les Constructions* de Procope de Césarée et l'archéologie, l'Histoire a surtout retenu l'énorme effort en matière de fortifications des villes et des campagnes. Nous ne savons que très peu de choses sur les défenseurs eux-même. Il est cependant possible de reconstituer ce qui fut la réforme militaire de Justinien dans son pays natal. Contrairement à ce qui est souvent avancé par l'historiographie moderne depuis le XVIIIe siècle, la réorganisation de la défense de l'*Illyricum* byzantin par Justinien permit une résistance remarquablement tenace de cette partie de l'Empire durant la tourmente des invasions avaro-slaves de la seconde moitié du VIe siècle et joua un rôle essentiel dans la naissance des premiers thèmes balkaniques aux VIIIe-IXe siècles par l'intermédiaire des «armées de cité» du VIIe siècle.

MOTS-CLÉS: *Illyricum* oriental, Justinien, invasions, Fortifications, *limes* danubien, *limitanei*, *comitatenses*, flotte du Danube, «armées de cité».

ABSTRACT: Eastern *Illyricum* was devastated during the 5th c. by Gothic, Hunic and Bulgarian peoples. His northern borders were entirely evacuated by Byzantine imperial forces. In the first half of the 6th c., Emperor Justinian made a whole reorganisation of Illyricum's military defence. Through the Procopius' famous treaty about the *Buildings of Emperor Justinian* and Archaeology' evidence, History knows above all the fortifications' system erected in towns and country. We know very little about the soldiers of defence troops. Meanwhile, we can try a

reconstruction of Justinian's military system in Illyricum. Modern Historians were generally severe about Justinian's military politics, but we want to prove that these politics were very effective. During the Avar and Slavonic invasions at the end of 6th c., the Byzantine defence was very obstinate and allowed to create the Balkan Themes through the «City's armies» of 7th c.

KEY-WORDS: Eastern *Illyricum*, Justinian, Invasions, Fortifications, Danubian *Limes*, *Limitanei*, *Comitatenses*, Danube's fleet, «City's armies».

De la politique de l'empereur Justinien 1er dans le domaine de la défense des provinces de l'Empire romain d'Orient, les historiens, à la suite de Procope de Césarée et de son célèbre ouvrage, le Περὶ Κτισμάτων, plus connu sous le titre latin de *De Aedificiis*, c'est-à-dire *Les Constructions* (*de l'empereur Justinien*)[1], ont retenu surtout l'œuvre de construction ou de rénovation des fortifications urbaines et rurales, tant sur les frontières qu'à l'intérieur du territoire impérial. Il est vrai que celle-ci a été remarquable par son caractère systématique et une ampleur sans précédent dans l'histoire militaire de l'Empire romain.

La partie la plus importante et la mieux rédigée du livre IV des *Constructions*[2] est consacrée à l'*Illyricum* pour des raisons évidemment stratégiques, mais aussi parce que se trouvait dans une des provinces illyriennes, la Dacie Méditerranéenne, le village natal de l'empereur[3]. Les fortifications du temps de Justinien nous sont assez bien connues actuellement. Elles ont laissé des vestiges parfois imposants dans la partie occidentale des Balkans: remparts de l'ancienne *Dyrrachion* (act. Durrës), forteresses de Pogradec et de Petrelë en Albanie, enceintes de Thessalonique et de *Nicopolis* en Grèce...

Les archéologues et historiens, enfin, depuis la deuxième moitié du XIXe siècle, ont réalisé un considérable travail d'investigation, de fouilles et

Les abréviations des périodiques et collections les plus utilisées dans l'article sont celles de *L'Année Philologique*, de l'*Oxford Classical Dictionnary* et de *L'Antiquité Tardive*. Les titres des autres périodiques et collections sont indiqués *in extenso*.

1 *Procopii Caesariensis Opera Omnia*, t. 4, Περὶ κτισμάτων, éd. J. HAURY, rééd. G. WIRTH, Leipzig, B. G. Teubner, 1964; dorénavant Procope, *Constructions*.

2 Procope, *Constructions*, IV, 1-6, pp. 102-131.

3 Id., *ibid*., IV, 1, pp. 104-105.

d'études sur ces forteresses protobyzantines, leur site, leur plan, leur architecture, les vestiges d'habitat civil ou militaire[4]. Mais un des spécialistes actuels de la politique justinienne de défense en Grèce, Timothy E. Gregory, faisait la remarque que l'on ne connaissait que très peu les défenseurs des enceintes urbaines et des forts édifiés ou rénovés au milieu du VI^e^ siècle[5]. Certains historiens suivant en cela le jugement sévère de Procope et d'Agathias ont accusé Justinien d'avoir négligé le facteur humain, d'avoir cru en quelque sorte que la muraille pouvait suppléer au manque d'hommes et ont raillé sa «maladie de la pierre»[6].

Il est vrai que nous ne disposons que de très peu de documents écrits sur la nature, l'organisation, l'effectif des troupes ou des milices qui composèrent les garnisons illyriennes. L'*Illyricum* du VI^e^ siècle est pauvre en inscriptions, plus pauvre même que la Thrace voisine[7]. Les *papyri*, source précieuse d'information sur les soldats de l'Égypte, de la Palestine (*Nessana* dans le Néguev) et de l'Italie protobyzantines, qui ont permis à Jean Maspéro d'écrire au début du siècle dernier un livre pionnier sur l'organisation militaire de l'Égypte au VI^e^ siècle[8], font totalement défaut dans les Balkans.

---

[4] Sur la recherche archéologique avant 1945 concernant l'*Illyricum*, cf. notamment: F. KANITZ, *Römische Studien in Serbien*, Ö.A.W., Denkschriften, Phil.-hist. Cl., Bd. 41, Abh. II, Wien 1892; A. J. EVANS, «Antiquarian Researches in Illyricum», *Archaeologia* 48 (1885) 1-105; 49 (1886) 1-167; L. REY, «Les remparts de Durazzo», *Albania* 1 (1925) 33-48; H. VETTERS, *Dacia Ripensis*, Schriften der Balkankommission XI, Antiquarische Abteilung, Ö.A.W., Wien 1950; C. PRASCHNIKER, A. SCHOBER, *Archäologische Forschungen in Albanien und Montenegro*, Schriften der Balkankommission VIII, Antiquarische Abteilung, Ö.A.W., Wien 1919; C. PRASCHNIKER, «Muzakhia und Malakastra. Archäologische Untersuchungen in Mittelalbanien», *JÖAI* 21-22 (1922-1924) 5-224. Sur la «boulimie» archéologique de certains états balkaniques, cf. la liste des communications des chercheurs albanais depuis 1945 dans *Bibliografi e arkeologjisë dhe historisë së lashtë të Shqipërisë* 1945-1971, dir. B. JUBANI, et 1972-1983, dir. F. DRINI, Akademia e Shkencave, Tirana; et la critique de cette période dans L. MIRAJ-M. ZEQO, «Conceptual changes in Albanian archaeology», *Antiquity* 67 (1993) 123-125.

[5] T. E. GREGORY, «Kastro and diateichisma as responses to early Byzantine frontier collapse», *Byzantion* 62 (1992), p. 248.

[6] La formule dans D. ROQUES, «Les Constructions de Justinien de Procope de Césarée», *AnTard* 8 (2000), p. 42.

[7] Cf. la (relative) richesse épigraphique de la Bulgarie et de la Dobroudja dans V. BEŠEVLIEV, *Spätgriechische und Spätlateinische Inschriften aus Bulgarien*, Berlin 1964, et I. BARNEA, «Quelques considérations sur les inscriptions de la Scythie Mineure», *Dacia* 1 (1957) 265-288.

[8] J. MASPÉRO, *Organisation militaire de l'Égypte byzantine*, Paris 1912; *Excavations at Nessana*, dir. H. D. COLT JR., t. III: *Non-literary papyri*, Princeton, N. J., 1958; A. GUILLOU, *Régionalisme et indépendance dans l'Empire byzantin au VII^e^ siècle. L'exemple de l'exarchat et de la Pentapole d'Italie*, Rome 1969, pp. 149-163.

Et nous n'avons pas dans le domaine juridique la chance de disposer pour l'*Illyricum* de l'équivalent de la constitution impériale adressée à Bélisaire en 534 réorganisant les forces impériales d'une *Africa* qui venait d'être reconquise sur les Vandales[9].

Cependant nous ne sommes pas dépourvus de sources documentaires sur les *Illyriciani* de Justinien. En liaison étroite avec les données de l'archéologie et quelques inscriptions, nous pouvons utiliser en premier lieu les passages du livre IV des *Constructions* concernant l'*Illyricum* (dont les fameuses listes toponymiques qui font l'originalité du livre IV), mais aussi la Novelle XI en latin du 14 avril 535 qui, bien que destinée à l'archevêque de *Justiniana Prima*, n'en est pas moins un document de premier ordre sur les préoccupations stratégiques du grand empereur illyrien[10]. Enfin des sources postérieures au règne de Justinien relatant les grandes guerres entre Avars, Slaves et Byzantins dans la seconde moitié du VI^e^ siècle sont susceptibles de beaucoup nous apporter. Car en définitive ce sont les invasions slaves et avares qui mettent à l'épreuve le système de défense édifié par Justinien et permettent à l'historien moderne d'émettre un jugement sur cet aspect de l'œuvre du grand empereur. Ménandre «le Protecteur», Théophylacte Simocatta, le *Stratégicon* du «Pseudo-Maurice», le recueil connu sous le nom de *Miracles de Saint Démétrius*, et même le *De Administrando Imperio* de Constantin VII Porphyrogénète, contiennent de précieux renseignements sur l'organisation défensive justinienne qu'affrontèrent dans les provinces illyriennes les Barbares[11].

Avant de tenter de reconstituer ce que le comte Marcellin, contemporain de Justinien et lui aussi Illyrien, a appelé la *militia illyriciana*[12], il est nécessaire de rappeler la situation géopolitique et administrative de l'*Illyricum* au début du règne de Justinien, puis les conceptions stratégiques

---

9 *CJ*, éd. P. KRÜGER, Berlin, Weidmann, 1877, I, 27, 2, 1-8.

10 *Nov. Just*., éd. R. SCHOELL, Berlin, Weidmann, 1895, Novelle XI.

11 Ménandre, dans *Excerpta de legationibus*, éd. C. DE BOOR, Berlin, Weidmann, 1903, *Pars* I: *de legationibus Romanorum ad Gentes*, pp. 170-221, et *Pars* II*: de legationibus Gentium ad Romanos*, pp. 442-477; Théophylacte Simocatta, *Histoire de l'Empereur Maurice*, éd. C. DE BOOR, Teubner, Leipzig, 1887; *Stratégicon du Pseudo-Maurice* (*Das Stragikon des Maurikios*), éd. et introd. G. T. DENNIS, trad. all. E. GAMILLSCHEG, Wien 1981 (C.F.H.B., vol. 17); *Les plus anciens recueils des Miracles de Saint Démétrius et la pénétration des Slaves dans les Balkans*, t. I: *Le texte*, éd. et trad. fr. P. LEMERLE, Paris 1979, t. II: P. LEMERLE, *Le commentaire*, Paris 1981; Constantin VII Porphyrogénète*, De Administrando Imperio*, t. I: éd. G. MORAVCSIK, trad. angl. R. J. H. JENKINS, Budapest 1949, t. II: F. DVORNIK, *Commentary*, London 1962.

12 Marcellinus Comes, *Chronicon*, *MGH AA*, IX, 2, éd. Th. MOMMSEN, Berlin 1894, a. 499, p. 95, 7, 1.

qui ont présidé à la réorganisation de la défense de la Préfecture illyrienne, conceptions qui sont clairement exposées dans le livre IV des *Constructions* et la Novelle XI. De cette politique défensive, la construction ou la rénovation d'un nombre considérable de forteresses en est, nous l'avons vu, une des composantes essentielles, en tout cas la plus connue et la plus visible encore actuellement. Nous utiliserons par conséquent les données archéologiques qui sont en elles-mêmes non seulement une source de renseignements sur les conditions matérielles d'existence et l'armement des défenseurs des *civitates* et *castella* illyriens, mais aussi sur les grandes orientations de la politique défensive appliquée dans les régions illyriennes.

Nous nous poserons alors la question du recrutement et du statut juridique des formations qui garnissaient les remparts des forteresses énumérées par Procope. Étaient-elles composées principalement de soldats réguliers ou de miliciens? La réponse à ce problème sera au cœur de cette étude.

Dans la tourmente enfin des grandes invasions avaro-slaves qui, à partir de 578[13], mettent à mal le système défensif justinien, quel fut le destin réservé à la *militia illyriciana*? Il nous semble que l'armée illyrienne a évolué progressivement vers la formation, autour surtout des métropoles provinciales, de corps de troupe locaux de plus en plus autonomes par rapport au pouvoir central. Ce sont les *exercitus civitatis*, στρατὸς τῆς πόλεως, στρατιωτικὸν τῆς πόλεως, οἱ τοῦ ἄστεος, οἱ περὶ τὴν πόλιν στρατιῶται, qui apparaissent dans les textes de la seconde moitié du VI[e] siècle. Mais nous pensons aussi que celles-ci naissent moins du fait de la pression exercée par les Barbares que de la politique de décentralisation administrative et militaire entreprise par Justinien. Sur le bilan que l'on peut dresser de l'œuvre de réorganisation militaire en *Illyricum* par ce souverain, notre jugement apparaitra donc moins sévère qu'il ne l'est habituellement dans la tradition historiographique.

13 L. HAUPTMANN, «Les rapports des Byzantins avec les Slaves et les Avars pendant la seconde moitié du VI[e] siècle», *Byzantion* 4 (1927-1928) 137-170; Vl. POPOVIC, «Les témoins archéologiques des invasions avaro-slaves dans l'Illyricum byzantin», *MEFRA* 87 (1975-1) 445-504; ID., «La descente des Koutrigours, des Slaves et des Avars vers la Mer Égée: le témoignage de l'archéologie», *CRAI* (1978) 612-617; ID., «Aux origines de la slavisation des Balkans: la constitution des premières Sklavinies macédoniennes vers la fin du VI[e] siècle», *CRAI* (1980) 231-240.

I. JUSTINIEN ET LA DÉFENSE DE L'*ILLYRICUM*: UNE STRATÉGIE ÉLABORÉE OU DES MESURES EMPIRIQUES?

1.- L' île «Europe» entre Adriatique et Danube: l'«Illyricum» au début du règne de Justinien.

Depuis la disparition de l'Empire romain en Occident à la fin du Ve siècle et donc de l'«*Illyricum* occidental»[14], il n'y a plus à cette date qu'un seul ensemble qui dans la langue administrative romaine porte le nom d'*Illyricum*. C'est celui qui correspond à la partie de l'*Illyricum* attribuée à Constantinople après le partage de 396. Cet *Illyricum* qu'il est devenu par conséquent inutile d'appeler encore «oriental» comprend selon un document bien connu de l'époque de Justinien, le *Synecdèmos* de Hiéroclès[15], treize provinces: la Crète (Gortyne), l'Achaïe ou Hellade (Corinthe), la Thessalie (Larissa), les Épires Ancienne (*Nicopolis*) et Nouvelle (*Dyrrachion*), les Macédoines Première (Thessalonique) et Seconde (*Stobi*), la Prévalitane (*Doclea*), la Dardanie (*Scupi*), les Dacies Méditerranéenne (*Serdica*) et Riveraine (*Ratiaria*), la Mésie Première (*Viminacium*), la Pannonie Seconde (*Sirmium*)[16]. Toutes ces provinces sont regroupées sous un Préfet du Prétoire d'*Illyricum* qui en est le fonctionnaire civil le plus important[17]. Le commandement des troupes est assuré par le *magister militum per Illyricum*, appelé aussi dans la chronique du comte Marcellin, *ductor militiae illyricianae* ou *ductor utriusque militiae illyricianae*[18].

L'*Illyricum* dans la géographie administrative de l'Empire romain d'Orient du début du VIe siècle occupe une place particulière. Celle-ci est soulignée de manière suggestive par Procope dans son introduction au Livre IV des *Constructions*. Selon lui, l'«Europe» ressemble à une île entre la Mer Adriatique et le Danube[19]. Il est clair qu'il ne peut s'agir que de l'*Illyricum*

---

14 É. DEMOUGEOT, «Les partages de l'Illyricum à la fin du IVe siècle», *RH* 2 (1947) 16-31; V. GRUMEL, «L'Illyricum de la mort de Valentinien 1er à la mort de Stilicon (375-408)», *RÉByz* 9 (1951) 5-46; J. R. PALANQUE, «La préfecture du prétoire d'Illyricum au IVe siècle», *Byzantion* 21 (1951) 5-14.

15 *Le Synecdèmos d'Hiéroklès et l'opuscule géographique de Georges de Chypre*, éd. E. HONIGMANN, Bruxelles 1939.

16 *Ibid*., pp. 14-21.

17 A. H. M. JONES, *The Later Roman Empire. A social, economic and administrative survey*, Oxford, Blackwell, 1964, t. I, p. 450.

18 *ND*, éd. O. SEECK, Berlin 1877, rééd. Frankfurt/Main, Minerva Verlag, 1983, *Pars orientis*, IX, pp. 27-30; Marcellinus Comes, *op. cit.*, a. 499, p. 95, 7, 1et a. 530, p. 103, 8, 1.

19 Procope, *Constructions*, IV, 1, p. 104, 14: «νησοειδῆ».

et non de la Thrace, ce qui semble bien prouver que le livre IV ne devait être initialement consacré qu'à la patrie de l'empereur[20]. La Mer Adriatique est présentée comme le bassin de réception d'un grand flux provenant de «l'autre mer» qui sépare en deux parties la terre ferme et crée le «détroit ionien» entre, d'une part à gauche la Calabre, de l'autre à droite les Épires[21]. Quant à la frontière septentrionale de cette «Europe» marquée par le Danube, le schéma procopien se conçoit si l'on se rappelle que la Save à cette époque était considérée comme un bras du grand fleuve[22]. En tout état de cause, nous devons retenir de ce passage du livre IV de Procope que, comme le souligne dans son étude sur les listes toponymiques du livre IV Martine Perrin-Henry, l'axe Mer Adriatique-Danube est l'axe fondamental de l'«Europe» c'est-à-dire, on l'a vu, de l'*Illyricum*[23]. Aussi bien la partie rédigée du texte que la liste toponymique consacrée aux forteresses respectent cette orientation[24]. Les deux Épires sur la côte adriatique et la Dacie riveraine sur le Danube sont donc les deux extrêmités de ce qui sera au Moyen Âge la *Via di Zenta*[25] et son prolongement *Naïssus* (act. Niš)-*Aquae* (act. Prahovo).

L'*Illyricum* est ainsi en Europe l'ensemble le plus occidental de l'Empire. Face au royaume ostrogothique, le littoral illyrien entre *Scodra* (act. Shkodrë) et Céphalonie est tout à la fois ligne de défense et base opérationnelle avec en premier lieu le grand port de *Dyrrachion*, débouché de la *Via Egnatia*. Le conflit de 508-512 qui opposa Théodoric et Anastase[26]

---

20 M. PERRIN-HENRY, «La place des listes toponymiques dans l'organisation du livre IV des *Édifices* de Procope», *Geographica Byzantina* (Byzantina Sorbonnensia 3), Paris 1981, p. 100.

21 Procope, *Constructions*, IV, 1, p. 104, 6-18.

22 Pline l'Ancien, *Histoire Naturelle,* éd. et trad. fr. H. ZEHNACKER, CUF, 1998, 127-128; *D.A.I.*, II, n. 40 / 31.

23 M. PERRIN-HENRY, *op. cit.*, p. 95.

24 Après la description, préalable et obligatoire, de la patrie de l'empereur, le texte rédigé commence par les villes d'Épire (Procope, *Constructions*, IV, 1, p. 107, 16) et finit par les forteresses de Δακία Ῥιπησία (Id., *ibid.*, IV, 5-6). La liste toponymique concernant l'*Illyricum* (Procope, *Constructions*, IV, 4, pp. 116-124) relie les deux Épires au territoire danubien d'*Aquae*.

25 J. ADAMI, *Rrugë dhe objekte arkeologjike në Shqipëri* [Routes et objets archéologiques en Albanie], Tirana 1983, pp. 49-50; W. TOMASCHEK, «Zur Kunde der Hämus-Halbinsel, II: Die Handelswege im 12. Jahrhundert nach der Erkundigungen des Arabers Idrìsì», *Sitzungsberichte, phil.-hist. Cl., Ö.A.W.*, 113 Bd., Wien 1886, pp. 367-370; J. ANCEL, *Peuples et nations des Balkans*, Paris 1930, rééd. Paris 1992, pp. 59-61.

26 C. CAPIZZI, *L'Imperatore Anastasio I (491-518). Studio sulla sua vita, la sua opera e la sua personalità*, Rome 1969, pp. 166-170; E. STEIN, *Histoire du Bas-Empire*, t. II: *De la disparition de l'Empire d'Occident à la mort de Justinien (476-565)*, éd. et trad. fr. J. R. Palanque, Paris-Bruxelles-Amsterdam 1949, pp. 146-156.

met en valeur le rôle stratégique de cette façade maritime. Quant à la place de *Singidunum* (act. Belgrade), au nord-ouest de l'ensemble illyrien, elle fait figure de bastion avancé de la *Romania* face au *Barbaricum*. Procope écrit qu'en amont de cette cité, le Danube «traverse une vaste région entièrement déserte à l'exception de quelques endroits où des populations barbares mènent une existence bestiale et repoussante»[27].

Singidunum est également au débouché de la grande voie stratégique danubienne de l'Empire d'Orient dont le secteur oriental est le *limes* de Scythie Mineure, l'actuelle Dobroudja[28]. Le *limes* d'*Illyricum* couvre trois grandes zones d'une importance capitale pour le contrôle des migrations barbares en provenance d'Europe centrale:

1) respectivement d'ouest en est, «l'entonnoir de peuples»[29] que constituent la «partie orientale de la mésopotamie croate»[30] et la plaine du Banat, la *ripa sarmatica* du temps de Constantin et Théodose[31].
2) le secteur des Portes de Fer qui à hauteur de Kladovo (l'antique *Ad Pontes*) offrait jadis en période d'étiage un passage à gué entre les rives septentrionale et méridionale du fleuve[32].
3) la plaine de Valachie jusqu'à la grande confluence du Danube avec l'Olt (ant. *Alutus*) roumain et le Vit (ant. *Utus*) bulgare.

Le *limes* de Mésie Première de *Singidunum* à *Taliata* (act. Donji Milanovac), flanqué par l'avant-poste pannonien de *Bassiana*, était en charge de la première de ces zones. La Dacie Riveraine était, elle, avant tout la gardienne des Portes de Fer. Des deux provinces frontalières d'*Illyricum* partaient deux diagonales fondamentales pour la circulation et la défense

---

27 Procope, *Constructions*, IV, 5, 19-22, p. 125: χώραν δὲ περιβάλλει πολλήν, ἐκ μὲν τοῦ ἐπὶ πλεῖστον παντελῶς ἔρημον, ἐνιαχῇ δὲ βαρβάρους οἰκήτορας ἔχουσαν, θηριώδη τε τινα δίαιταν ἔχοντας καὶ ἀνεπίμικτον τοῖς ἄλλοις ἀνθρώποις.

28 W. TOMASCHEK, *op. cit.*, pp. 295-303.

29 H. WOLFRAM, *Histoire des Goths*, 1ère éd. all. München 1979, éd. et trad. fr. Paris, coll. L'évolution de l'humanité, Albin Michel, p. 56.

30 É. RECLUS, *Nouvelle géographie universelle*, t. III: *L'Europe centrale*, Paris 1878, pp. 271-273 et pp. 310-316.

31 *Expositio totius mundi et gentium*, éd. et trad. fr. J. ROUGÉ, Paris, Éditions du Cerf, coll. Sources Chrétiennes, 1966, 57, 4-10, p. 196: *Deinde Pannonia regio, terra dives in omnibus, fructibus quoque et jumentis et negotiis, ex parte et mancipiis. Et semper habitatio imperatorum est. Habet autem et civitates maximas, Sirmium quoque et Noricum, unde et vestis norica exire dicitur. Haec Pannonia regio. Quae adjacet trans flumen Danuvium, gens barbarorum Sarmatarum est.*

32 É. RECLUS, *op. cit.*, pp. 317-321.

de la préfecture illyrienne. *Viminacium* (act. Kostolac), métropole de la Mésie Première, était le point de départ de la voie qui aboutissait à Constantinople[33]. Le col de *Succi* permettait le passage de l'*Illyricum* à la Thrace[34]. L'autre grande voie reliait *Aquis* (act. Prahovo) sur le Danube à *Lissus* (act. Lezhë) sur la côte adriatique et croisait donc la «grande voie impériale»[35] à *Naïssus* (act. Niš). *Naïssus* se trouvait aussi par là même sur le principal axe méridien illyrien qui remontait la vallée de la Morava (ant. *Margus*) et descendait la vallée du Vardar / Axios jusqu'à Thessalonique.

Thessalonique était la grande station intermédiaire de la *Via Egnatia* qui depuis les premiers temps de la domination romaine en Macédoine constituait la voie terrestre majeure entre la côte épirote (*Dyrrachion* et *Apollonia*) et Constantinople par le col d'*Acontisma*[36]. Le *limes* danubien et la *Via Egnatia* apparaissent ainsi comme deux «rocades» qui sont reliées entre elles par deux «pénétrantes» diagonales et une «pénétrante» Nord-Sud à partir d'*Ulpiana* (act. Lipljan). «Rocades» et «pénétrantes» compartimentent une zone septentrionale d'une importance fondamentale pour la défense illyrienne. Du sud de la *Via Egnatia* à l'isthme de Corinthe, c'est différent: le relief montagneux, des vallées étroites, de rares plaines (la «plaine illyrienne» à l'ouest[37] et la plaine thessalienne à l'est) et la proximité des côtes changent sensiblement les données stratégiques. Il suffisait de barrer les «clisures» pour assurer la défense des provinces d'Épire Ancienne, de Thessalie et de la partie continentale de l'Achaïe, du moins contre des envahisseurs terrestres. Quant aux villes du Péloponnèse, le pouvoir impérial considéra d'après Procope qu'il n'était pas nécessaire de les fortifier puisque l'isthme de Corinthe était barré par un retranchement continu[38].

La *Via Egnatia* sépare donc en deux zones stratégiques l'*Illyricum*. Il se trouve que celui-ci est aussi partagé par une autre frontière, celle-là culturelle, qui n'a pas une moindre importance pour notre sujet et qui relie

---

33 K. JIREČEK, *Die Heerstrasse von Belgrad nach Konstantinopel*, Prague 1877.

34 P. LEMERLE, «Invasions et migrations dans les Balkans depuis la fin de l'époque romaine jusqu'au VIIIe siècle», *RH* 211 (1954), p. 274, qui cite Ammien Marcellin (XXVI, 7, 12): *Obstruxit tres aditus angustissimos, per quos provinciae temptantur arctoae, unum per Ripensem Daciam, alterum per Succos notissimum, tertium per Macedonas quem appellant Akontisma.*

35 W. TOMASCHEK, *op. cit.*, p. 370.

36 Cf. ci-dessus n. 34.

37 «...τὸ Ἰλλυρικὸν πεδίον...», dans Anne Comnène, *Alexiade*, éd. et trad. fr. B. LEIB, CUF, 1937, t. I, III, 12, 7, 27, p. 141; «...παρὰ τὴν τοῦ Ἰλλυρικοῦ πεδιάδα...», t. III, XII, 9, 7, 3, p. 85.

38 Procope, *Constructions*, IV, 2, p. 112, 4-13.

l'Épire Nouvelle à la Dacie Méditerranéenne. Au nord-ouest de cette «diagonale culturelle», l'*Illyricum* est latinophone, au sud et au sud-est, hellénophone[39]. Il convient cependant d'apporter des nuances à ce schéma. En dehors du *limes* profondément latinisé du fait de la colonisation militaire romaine et des pays originellement grecs, la latinisation et l'hellénisation n'ont concerné que les élites urbaines. Les vieilles langues illyriennes et thraces sont encore très certainement parlées au VI^e^ siècle dans les régions intérieures et rurales du centre et du nord de l'*Illyricum*[40].

Néanmoins on peut considérer qu'à la suite de plusieurs siècles de domination romaine se différencient nettement d'une part un *Illyricum* septentrional latin et militaire, d'autre part un *Illyricum* méridional hellénique et civil. Les empereurs d'origine illyrienne de la fin du V^e^ siècle et du VI^e^ siècle, Justin 1^er^ et son neveu Justinien natifs d'un village «latino-illyrien» de Dacie Méditerranéenne[41], Anastase 1^er^ originaire de l'antique colonie grecque d'Épidamne-*Dyrrachion*[42], illustrent par la différence de leurs personnalités, par l'opposition de leur politique religieuse aussi, la dualité culturelle de l'*Illyricum*. Cette dualité n'altère cependant en rien la solidarité des *Illyriciani* face au pouvoir central lorsque leurs évêques, qu'ils soient

---

39 Cf. carte n° 4 dans H. MIHAESCU, *La romanité dans le sud-est de l'Europe*, Bucarest 1993.

40 Cf. notamment, sur la question des Besses: W. TOMASCHEK, «Die alten Thraker. Eine ethnologische Untersuchung», *Sitzungsberichte, phil.-hist. Cl., Ö.A.W.*, 128 (1893), IV Abh., pp. 72-80; G. SCHRAMM, *Anfänge des albanischen Christentums. Die frübe Bekehrung der Bessen und ihre langen Folgen*, Rombach Historiae, Freiburg im Breisgau, 1999², pp. 43-135. Sur les Dardaniens: F. PAPAZOGLU, «Ilirska i Dardaniska Kraljevina. Poreklo i raznoj, struktura, helenizaja i romanizacija», dans: *Iliri i Albanci*, dir. M. Garašanin, Srpska Akademija Nauka i Umetnosti, Beograd 1988, pp. 145-169 (trad. fr. «Les royaumes d'Illyrie et de Dardanie. Origines et développement, structures, hellénisation et romanisation», pp. 173-199). Sur les limites de la romanisation en Mésie 1^ère^, cf. M. MIRKOVIC, «Einheimische Bevölkerung und römische Städte in der Provinz Obermösien», dans: *ANRW, Principat*, II-6, Berlin-New York 1979, pp. 811-848. Sur la continuité culturelle entre Illyriens et Proto-Albanais (culture de Koman), cf. l'avis du savant albanais Sk. Anamali dans une de ses très nombreuses études, «Antikiteti i vonë dhe mesjeta e hershme në kerkimet shqiptare», *Iliria* 9-10 (1979-1980) 5-12 (trad. fr. intégrale, «Basse Antiquité et Haut Moyen Âge dans les recherches albanaises», pp. 13-21). Sur l'ensemble de la question sur la survie des langues balkaniques pré-slaves: A. MÓCSY, *Pannonia and Upper Moesia*, London and Boston, Routledge and Kegan Paul, 1974, p. 358; B. SERGENT, *Les Indo-Européens. Histoire, langues, mythes*, Paris, Payot, 1995, pp. 93-104.

41 Procope, *Histoire Secrète*, 6, 1-19 (Procopius din Cesarea, *Istoria secreta*, éd. et trad. roumaine H. Mihaescu).

42 Procope de Gaza, *Panégyrique de l'empereur Anastase*, dans: J. P. MIGNE, *PG*, t. 87, cols. 2796-2797, par. 2; Évagre, *Histoire ecclésiastique*, éd. J. BIDEZ et L. PARMENTIER, London 1898, III, 29, 24-25, p. 125.

grecs ou latins, sont menacés par les rigueurs de la politique pro-monophysite d'Anastase. Celui-ci doit reculer «*...ob metu Illyriciani catholici militis...*»[43]

La cohésion de l'*Illyricum* avait d'ailleurs été rudement mise à l'épreuve durant tout le Ve siècle et le début du VIe siècle. Lorsque Justinien succède à son oncle, sa patrie est dans un état matériel et humain dramatique que décrivent les sources écrites contemporaines. Les guerres menées par les Huns et Attila entre 441 et 448 laissèrent un terrible souvenir («*Attilanis temporibus*» selon la formule révélatrice de la Novelle XI[44]). Toutes les forteresses du *limes* de Mésie 1ère et de Dacie Riveraine furent prises et rasées, les populations romaines massacrées ou déportées au nord du Danube[45]. L'intérieur ne fut pas non plus épargné. Les Huns poussèrent jusqu'aux Thermopyles[46] et selon le témoignage de Priscos dans des villes comme *Naïssus* il ne restait plus que quelques vieillards survivants parmi des monceaux de cadavres[47]. La mort d'Attila en 453 et les contre-offensives romaines sous les règnes de Marcien (450-457) et de Léon 1er (457-474) n'apportèrent aux provinces illyriennes qu'un court répit[48]. D'autres peuples turco-mongols, Bulgares, «Gètes», succédèrent aux Huns et ravagèrent encore l'*Illyricum* «*...usque Thermopylas veteremque Epirum...*»[49] malgré les efforts de l'empereur Anastase.

Aux raids en profondeur des cavaliers de la steppe, il convient d'ajouter les ravages causés par les armées gothiques d'Alaric puis de Théodoric en Macédoine, Thessalie et Épire[50]. Certes après le passage en Italie des Ostrogoths de Théodoric la pression se relâche quelque peu. Mais le danger gothique, tout en changeant de nature, persiste sous la forme d'un puissant royaume germanique qui n'est distant de la côte épirote que de quelques dizaines de kilomètres et qui a une longue frontière terrestre commune avec l'Empire de la côte dalmate à la Pannonie Seconde. Le voi-

---

43 Marcellinus Comes, *op. cit.*, a. 516, p. 99, 9, 3. Au comte Marcellin et au milieu illyrien auquel il appartenait, a été très récemment consacré un ouvrage de B. Croke (*Count Marcellinus and his Chronicle*, Oxford 2001) que je n'ai pu consulter mais qui a fait l'objet d'un compte-rendu critique par P. Maraval dans *AnTard* 10 (2002) 492-494.

44 *Nov. Iust.*, XI, 3.

45 L. HAMBIS, *Attila et les Huns*, Paris, Q.S.J.?, 1972, pp. 55-60.

46 Marcellinus Comes, *op. cit.*, a. 447, p. 82, 15, 4.

47 Priscus, *Excerpta*, I, p. 124, 11-16.

48 L. HAMBIS, *op. cit.*, pp. 99-108.

49 Marcellinus Comes, *op. cit.*, a. 517, p. 99, 10, 1.

50 E. CHRYSOS, «Συμβολὴ στὴν ἱστορία τῆς Ἠπείρου», *Ἠπειρωτικὰ Χρονικά* 23 (1981) 41-50 et 55-63.

sinage tourne à l'affrontement entre 508 et 512 avec notamment le débarquement d'un corps de troupes impériales dans le sud de l'Italie[51]. L'offensive gothique sur mer interviendra plus tard, en 546, par le raid de Totila sur les côtes épirotes et le saccage de *Nicopolis* puis de Dodone pourtant située à l'intérieur des terres[52].

Les textes de l'époque insistent sur les destructions matérielles, les déportations et les massacres de populations entières engendrés par ces invasions[53]. Les archéologues et historiens modernes relativisent cependant l'impression catastrophique qui ressort de la lecture des sources littéraires grecques et latines du début du VI^e^ siècle. Ils ont tendance à mettre l'accent sur les mouvements de longue durée, notamment sur la remontée sur les hauteurs de l'habitat rural et la désertion des plaines et vallées[54]. Un passage souvent cité de la *Chronique* du comte Marcellin est révélateur de cette situation[55]. En 518, un terrible tremblement de terre secoue la province de Dardanie. La métropole, *Scupi* (act. Skopje), est détruite, mais du fait des invasions bulgares elle était vide de ses habitants qui s'étaient réfugiés dans les *castella* de la montagne proche. Les Dardaniens retrouvaient, semble-t-il, un comportement et des conditions de vie préromaines, «illyriennes» peut-on dire: l'abandon des centres urbains des plaines et la fuite en direction des forteresses de la périphérie montagnarde[56]. L'instabilité et la migration des populations illyriennes vers des zones difficilement accessi-

---

51 Cf. *supra* n. 26.

52 E. CHRYSOS, *op. cit.*, pp. 65-68.

53 Procope, *Histoire secrète*, 18, 20-21.

54 Sur l'évolution de l'habitat dans les deux Épires et la Prévalitane aux IV^e^-VI^e^ siècles, cf. Sk. ANAMALI, «Arkeologjia dhe traditat popullore bujqësore [Archéologie et traditions populaires agraires]», dans *Konferenca kombëtare e Studimeve etnografike* (28-30 qershór 1976) [*Conférence populaire d'études ethnographiques* (28-30 juin 1976)], pp. 319-324; pour un constat relativement différent, J. KODER, «Προβλήματα τῆς σλαβικῆς ἐποίκησης καὶ τοπωνυμίας στὴ μεσαιωνικὴ Ἤπειρο», *Ἠπειρωτικὰ Χρονικά* 24 (1982) 9-33; cf. aussi M. PILLON, «Sémantique et histoire de l'habitat: le *fossatum* proto-byzantin, le *fshat* albanais et le *sat* roumain», *Erytheia* 14 (1993) 9-41.

55 Marcellinus Comes, *op. cit.*, a. 518, p. 100, 11, 1.

56 A. MÓCSY, *op. cit.*, p. 356. Un autre témoignage apporté par une chronique du XII^e^ siècle, mais puisant dans des traditions locales, relate la réaction des populations romaines de Prévalitane devant les invasions «gothiques», puis slaves: *At Christiani videntes se in magna tribulatione, et persecutione positos, congregantes se coeperunt super cacumina montium, ac fortia loca, castella et aedificia...* (*Letopis Popa Dukljanina* [Chronique du Prêtre de Dioclée], éd. F. ŠIŠIC, Beograd-Zagreb 1928 [Srpska Kraljevska Akademija, Posebna izdanja 67], pp. 299-300). Sur la valeur historique de cette chronique, cf. J. FERLUGA, «Die Chronik des Priesters von Diokleia als Quelle für die byzantinische Geschichte», *Byzantina* 10 (1980) 431-460.

bles étaient des conditions défavorables au rétablissement de l'autorité impériale dans ces régions. La réorganisation opérée par Justinien devait tenir compte de ces phénomènes migratoires afin de les freiner ou tout au moins de les encadrer.

2.- Justinien et la défense de l'«Illyricum»: les conceptions stratégiques.

Contrairement à ce qui a été souvent affirmé par les historiens, l'*Illyricum* ne fut pas sacrifié sur l'autel des rêves de reconquête occidentale de Justinien. Et cela pour plusieurs raisons. En premier lieu, Justinien était d'origine illyrienne. On peut le considérer comme le dernier des grands «empereurs illyriens»[57]. Il était donc attaché à sa patrie, ce que souligne Procope dès le début du livre IV des *Constructions* avec moins de flagornerie et plus de vérité que ce qui est dit généralement[58]. Par conséquent, l'empereur connaissait très bien les problèmes spécifiques des régions illyriennes. Enfin il ne pouvait pas un seul instant envisager la reconquête de l'Italie et de la Dalmatie sans avoir d'abord assuré la défense et la stabilité de cette «base arrière» fondamentale qu'était pour les armées et les flottes impériales l'*Illyricum*. *Dyrrachion* était en particulier le point de concentration et le port d'embarquement des troupes impériales pour l'Italie[59].

Mais indubitablement priorité était donnée à la défensive en ce qui concernait les régions illyriennes aussitôt que les forces impériales eurent repris position sur les rives du Danube entre *Singidunum* et les Portes de Fer. C'était chose faite selon la Novelle XI en 536. Non seulement ont été réoccupées les forteresses sur la rive droite mais aussi des têtes de pont sur la rive gauche, les *civitates* de *Literata* et de *Recidava*[60]. Justinien estime qu'alors la situation militaire est devenue suffisamment sûre pour que la préfecture du Prétoire d'*Illyricum* soit transférée de Thessalonique à *Justiniana Prima* et qu'un archevêché soit créé dans cette ville nouvelle. Les visées stratégiques bien qu'implicites sont claires. Il s'agit pour les autorités impériales d'être à proximité du *limes* danubien et d'être en mesure d'intervenir rapidement en sa faveur. La novelle démontre égale-

57 A. MÓCSY, *op. cit.*, p. 350.

58 Procope, *Constructions*, IV, 1, p. 104, 19-25.

59 Avec Salone (après évidemment reconquête par les Impériaux en 535), cf. carte n° 7 dans P. CABANES *ET ALII*, *Histoire de l'Adriatique*, Paris 2001, p. 611; cf. aussi V. BES#EVLIEV, *Zur Deutung der Kastellnamen in Prokops Werk* De Aedificiis, Amsterdam, A. M. Hakkert, 1970, pp. 67-68.

60 *Nov. Iust.*, XI, 13-14.

ment les liens très étroits qui existent entre les domaines ecclésiastique, administratif et militaire dans la reprise en main du nord de l'*Illyricum* par l'autorité impériale[61].

La partie du livre IV des *Constructions* consacrée à l'*Illyricum* précise et complète les données fournies par la novelle XI. Selon Procope, Justinien a pris soin préalablement de reprendre pied sur les rives du Danube abandonnées depuis les invasions des Huns. Mais les forteresses qui y sont reconstruites ou réparées n'ont plus rien à voir avec celles qui se dressaient à l'époque des prédécesseurs de Justinien. À la place de simples tours de garde sont érigées dorénavant des citadelles capables de soutenir de puissantes attaques[62]. Il est permis de penser qu'il y a eu là adoption d'un nouveau système de défense frontalière. L'ancien système des *ripenses* qui datait du IVe siècle et que Théodose II avait essayé de maintenir par sa novelle de 443 était remplacé par une toute autre organisation[63]. Celle-ci ne consistait pas seulement dans l'érection de forteresses «imprenables»[64]. À trois reprises, Procope insiste sur le fait qu'on ne s'est pas contenté de construire des fortifications mais aussi d'y installer des garnisons de soldats réguliers. De manière presque caricaturale le Procope des *Constructions* semble répondre sur ce point aux critiques du Procope de l' *Histoire secrète*[65].

---

61 Nov. Iust., XI, 9-10: *...tam in civilibus quam in episcopalibus causis...;* 11-12: *...tunc ipsam praefecturam et sacerdotalis honor secutus est, et Thessalonicensis episcopus non sua auctoritate, sed sub umbra praefecturae meruit aliquam praerogativam* (on ne saurait être plus clair!).

62 Procope, *Constructions*, IV, 5, p. 125, 3-15.

63 *Nov. Th.*, éd. P. M. MEYER et Th. MOMMSEN, Berlin, Weidmann, 1905, novelle XXIV, 12 septembre 443.

64 L'adjectif «...ἄμαχος...» revient à plusieurs reprises dans les *Constructions* de Procope.

65 Procope, *Constructions*, IV, 1, p. 106, 25; 5, p. 124, 35; 6, p. 131, 3-7. Dans ce dernier passage, avant de quitter l'*Illyricum*, il insiste sur l'effort proprement militaire de Justinien: «Tout cela, l'empereur Justinien l'a réalisé en Illyrie. Il ne s'est pas contenté de défendre le pays par des fortifications, mais il y a implanté des garnisons tout à fait considérables de soldats dans toutes les forteresses. Et ainsi il repoussa les incursions des Barbares» (Ταῦτα μέν Ἰουστινιανὸς βασιλεὺς ἐν Ἰλλυριοῖς διαπέπρακται. Οὐ μόναις δὲ ταῖς οἰκοδομίαις τὴν χώραν ἐτειχίσατο ταύτην, ἀλλὰ καὶ στρατιωτῶν φρουρὰς ἐν τοῖς ὀχυρώμασι πᾶσιν ἀξιολογωτάτας καταστησάμενος τὰς τῶν βαρβάρων ἐπιβουλὰς ἀπεκρούσατο). À comparer avec Procope, *Histoire secrète*, 24, 12-14, sur les soldats frontaliers. Sur la garnison des Thermopyles, cf. *infra* notes n° 131, 132 et 133. Sur la garnison de l'isthme de Corinthe: Procope, *Constructions*, 2, p. 112, 7-10. Sur cette dernière, cf. T. E. GREGORY-P. N. KARDULIAS, «Geophysical and surface surveys in the byzantine fortress at Isthmia, 1985-1986», *Hesperia* 59 (1990-3) 467-511.

Mais une défense frontalière même renforcée ne suffit pas. Procope fait crédit à Justinien d'avoir compris que face aux offensives en profondeur opérées par les peuples de la steppe il était également nécessaire de mettre en état de défense l'intérieur du territoire illyrien[66]. Les propos de Procope sont confirmées par l'épigraphie. Les inscriptions recueillies à Corinthe et à *Byllis* (act. Hekal en Albanie) mentionnent un architecte, Victorinos, qui fortifia tant la ligne du Danube que l'intérieur de l'*Illyricum*[67]. Sur une des inscriptions retrouvées à *Byllis*, Victorinos est célébré comme l'ingénieur en chef, le «Vauban byzantin», qui a fortifié la Mésie Seconde, la Scythie Mineure, tout l'*Illyricum* et toute la Thrace[68]. Comme Denis Feissel en a fait la remarque, les mêmes divisions géographiques et administratives se retrouvent aussi bien dans le document épigraphique que dans le livre IV des *Constructions*[69].

On peut considérer que fut alors modifié le système de défense constantinien et théodosien. Celui-ci reposait sur la complémentarité entre un rideau frontalier d'unités *ripenses* sur la ligne du Danube et, à l'intérieur du territoire, un réseau de villes fortifiées qui abritaient des formations de *comitatenses* et de *pseudocomitatenses*. Ces troupes intervenaient en utilisant le réseau de voies romaines qui quadrillaient en mailles très larges le territoire[70]. L'insuffisance de cette organisation était devenue évidente lors des invasions de la fin du IV^e^ siècle et du V^e^[71]. L'objectif de Justinien, c'est dorénavant de protéger non seulement les centres urbains mais également le plat pays où «tous les domaines ruraux, tous les villages, sont fortifiés ou sont à proximité d'un refuge fortifié»[72], politique ambitieuse s'il en fut. Qui défendra en effet toutes ces forteresses?

Pour répondre à cette question, il convient de consacrer quelques lignes à la politique de fortification du territoire illyrien entreprise par Justinien. Il n'est pas dans nos intentions de faire un inventaire archéologique des for-

66 Procope, *Constructions*, IV, 1, p. 107, 10-12.

67 D. FEISSEL, «L'architecte Viktôrinos et les fortifications de Justinien dans les provinces balkaniques», *BSNAF* (1988) 136-146.

68 ID., *ibid*., p. 137. L'expression «le Vauban byzantin» se trouve dans le même article, p. 146. Cf. aussi D. FEISSEL, «Les édifices de Justinien au témoignage de Procope et de l'épigraphie», *AnTard* 8 (2000) pp. 87 et 92, inscriptions grecques de Byllis et de Corinthe sur Victorinos traduites en français n° 17-22.

69 D. FEISSEL, «L'architecte Victorinos...», *op. cit*., pp. 142-143.

70 Cf. fig. 2 en annexe.

71 Procope, *Constructions*, IV, 5, p. 125, 8-11.

72 Cf. *supra* n. 66.

teresses si souvent étudiées depuis le XIXe siècle par les savants mais de déterminer le rôle que jouaient ces forteresses dans la stratégie défensive élaborée entre 536 et 550 et de recueillir quelques renseignements sur la nature des troupes qui y tinrent garnison.

3.- Fortifications et stratégie défensive en «Illyricum».

Procope distingue à plusieurs reprises dans les *Constructions* deux catégories de forteresses: 1) les φυλακτήρια et φρουραὶ στρατιωτῶν[73] ou postes et garnisons de soldats réguliers; 2) les ἐρύματα ou refuges fortifiés[74]. La mission attribuée à la première catégorie de forts est d'être en mesure de résister à un siège voire d'intervenir à proximité de ces forts. Quant aux ἐρύματα, comme ce terme l'indique, ils ont été édifiés pour mettre à l'abri des raids barbares les populations «civiles».

Le texte de Procope s'éclaire tout à fait si on le relie au *Stratégicon* du Pseudo-Maurice. Dans ce manuel militaire qui date probablement de la fin du VIe siècle[75] et dont une partie traite spécifiquement de la guerre dans les régions limitrophes du Danube[76], il est conseillé aux généraux «romains» de ne pas s'opposer en bataille rangée à une armée barbare qui pénètre en force dans le territoire impérial et qui est supérieure ou même égale en nombre aux troupes dont ils disposent[77]. Il faut donc laisser les envahisseurs s'enfoncer dans l'intérieur des terres, les user par des embuscades tendues en rase campagne et par la résistance des forteresses pourvues de garnisons. La population civile est autant que possible évacuée des forteresses «militaires» vers les «refuges»[78]. C'est seulement lorsque, chargés de butin, encombrés de bagages et de captifs, affaiblis aussi par les combats et les marches, les Barbares retraitent vers le Danube que l'on peut les intercepter et les détruire.

---

73 Cf. *supra* n. 65.

74 Sur les «refuges»: Procope, *Constructions*, IV, 1, p. 106, 23; 1, p. 107, 10; 3, p. 113, 19; 3, p. 116, 2; 5, p. 124, 35; 6, p. 129, 9, (le «refuge» de *Crispas*); 6, p. 130, 9 (le «refuge» d'*Aedabè*); 6, p. 130, 26-27 («l'ancien refuge» d'*Utus*).

75 *Stratégicon*, cf. références *supra* n. 11; sur la date et l'auteur, introduction pp. 15-18.

76 Principalement dans les chapitres consacrés aux Avars et aux Slaves, *Stratégicon*, XI, 2, pp. 360-369 et XI, 4, pp. 370-389; mais aussi nombreuses allusions au théâtre d'opérations danubien dans: IX, 3, p. 312; X, 4, p. 348, 36-40 (la guerre sur les frontières); XII B 21, pp. 468-473 (les opérations amphibies sur dromons).

77 *Stratégicon*, X, 2, 1-14, p. 340.

78 *Stratégicon*, X, 2, 30-38, p. 342 et X, 3, 1-9, p. 342-344.

Cette stratégie et cette tactique sont bien illustrées par le récit fait par Théophylacte Simocatta de la campagne menée par Goudouïn contre les Avars en Dalmatie en 595[79]. Stratégie et tactique qui peuvent paraître dévastatrices pour le plat-pays et pour les populations provinciales mais qui étaient sans doute les seules possibles en l'absence d'une forte armée d'intervention. Initialement les armées barbares ont presque toujours l'avantage de la surprise et toujours celui de la supériorité numérique. Car les Barbares étant les agresseurs peuvent choisir le lieu et le moment favorables pour franchir le Danube. Tout naturellement ils sont plus nombreux là où ils attaquent puisque les troupes frontalières sont réparties par détachements le long des rives du Danube. Et une contre-offensive menée par des troupes impériales rameutées de l'intérieur de l'*Illyricum* ou de la Thrace voisine ne peut se faire qu'après des délais assez longs.

L'archéologie confirme les sources écrites. Les fouilles entreprises depuis un siècle sur le territoire de l'ancien *Illyricum* ont permis de repérer les deux catégories de fortifications nommées dans les *Constructions* de Procope. Les forteresses «militaires» sont soit des *castella* construits *ex nihilo* par Justinien soit des *castra* des III^e^-V^e^ siècles rénovés par ses soins, particulièrement sur la frontière danubienne et le long des principales voies de communication[80]. Appartiennent également à la première catégorie les enceintes des métropoles et des cités ainsi que les barrières fortifiées comme les τειχίσματα des Thermopyles, de l'Hexamilion et de Porto Romano[81]. Toutes ces fortifications de caractère «militaire» se distinguent par la technique de construction, par l'épaisseur des murailles et surtout par le nombre des tours. Les tours, souvent imposantes, édifiées à l'angle des forteresses et de part et d'autre des portes, permettent le tir de flanquement par des balistes dont le rôle, on le verra plus loin, est fondamental

79 Théophylacte Simocatta, *Histoire*, VII, 12, p. 265-266.

80 Vl. KONDIC, «Les formes des fortifications protobyzantines dans la région des Portes de Fer», dans *Villes et peuplement dans l'Illyricum protobyzantin* (Actes du colloque organisé par l'École française de Rome à Rome, 12-14 mai 1982), Rome 1984, pp. 131-161; A. BAÇE, «Fortifikimet e antikitetit të vonë në vendin tonë» [Fortifications de l'Antiquité Tardive dans notre pays (Albanie)], *Monumentet* 11 (1976) 35-74.

81 Sur les lignes fortifiées en général, cf. T. E. GREGORY, «Kastro and diateichisma...», pp. 235-253; sur la barrière des Thermopyles, E. KISLINGER, «Ein Angriff zu viel. Zur Verteidigung der Thermopylen in justinianischer Zeit», *ByzZ* 91 (1998) 50-58; sur Porto Romano, au nord de *Dyrrachion*, Gj. KARAISKAJ, *5000 vjet fortifikime në Shqipëri* [5000 ans de fortifications en Albanie], Tirana 1981, pp. 118-119; Gj. KARAISKAJ-A. BAÇE, «Kalaja e Durrësit dhe sistemi i fortifikemit përreth në kohën e vonë antike», *Monumentet* 9 (1975) 10-12, rés.fr. «La forteresse de Durrës et les autres fortifications environnantes pendant la basse Antiquité».

dans la défense des places fortes. Les tours peuvent aussi être des réduits défensifs autonomes car elles sont généralement conçues pour être en cas de nécessité fermées du côté de la cour intérieure du castellum[82].

Par l'épigraphie concernant l'architecte militaire Victorinos, on a pu avoir la preuve que les forteresses de facture militaire ont non seulement été édifiées ou rénovées selon un plan préétabli mais aussi sous une même direction dans toute la péninsule balkanique. Quelques inscriptions de Scythie Mineure (act. la Dobrudgea roumaine) nous permettent de connaître quelle fut la main d'œuvre employée pour les constructions d'ouvrages défensifs. Certes elles ne concernent que cette province de la basse vallée du Danube. Mais nous savons que Victorinos a d'abord œuvré en Mésie Seconde et en Scythie Mineure avant de s'occuper des murs de Corinthe et de *Byllis*. La première des inscriptions, en latin, a été retrouvée sur une des portes de l'enceinte d'*Ulmetum* (act. Pantelimonul de Sus)[83]. Elle porte la marque d'une *pedatura Lanciariorum Iuniorum* qui a construit (et gardé?) une portion des murs de cette forteresse complètement rénovée par Justinien selon Procope[84]. Les légions de *lanciarii* étaient à l'origine des formations spécifiquement danubiennes[85]. Le fait que, encore sous le règne de Justinien, d'anciennes unités de tradition légionnaire aient été employées comme autrefois à la construction de forts frontaliers est très riche d'enseignements, et nous reviendrons sur cet aspect des troupes frontalières du *limes* danubien. D'autres inscriptions, celles-ci rédigées en grec, mettent en scène des corporations d'artisans de la ville de *Tomis* (act. Constanta) qui ont pris leur part de la réparation des murs d'enceinte de leur cité et de ceux d'Ulmetum[86]. Nous devons donc retenir que dans tous les Balkans, donc en *Illyricum* aussi (puisque il y a eu le même maître d'œuvre, Victorinos), deux catégories de

---

82 Sur les tours protobyzantines, cf . étude et dessins dans Gj. KARAISKAJ, *op. cit*., pp. 120-122, fig. 73 et 88.

83 V. PARVAN, *Cetatea Ulmetum. Descoperirile campanicia dona si a treia de sapaturi din anii 1912 si 1913*, II, (Analele Academiei Romane. Memoriile sectuini istorice), Bucarest 1913/1914, pp. 378-384, fig. 23, pl. VII, 1 (contrairement à V. Parvan, nous ne pensons pas que ces *Lanciarii Juniores* soient issus d'une légion palatine de la région de Constantinople. C'est une formation locale comme le corps de troupe de même appellation signalé en *Illyricum* par la *Notitia Dignitatum*, *or*., IX, 38).

84 Procope, *Constructions*, IV, 7, p. 133, 4-11.

85 D. HOFFMANN, *Das spätrömische Bewegungsheer und die* Notitia Dignitatum, (Epigraphische Studien 7/1), Dusseldorf 1969, t. I, pp. 218-222.

86 I. BARNEA, *op. cit*., pp. 265-266; V. VELKOV, *Gradat v Trakija i Dakija prez kasnata anticnost*, Sofia 1959, rééd. et trad. anglaise *Cities in Thrace and Dacia in Late Antiquity*, Amsterdam, A. M. Hakkert, 1977, pp. 112 et 215-216.

«sapeurs du génie» furent employées aux constructions de Justinien: des soldats d'infanterie «légionnaire», des artisans des corporations militarisées des cités. Par contre il est très probable que la construction ou la rénovation des «refuges» fut le fait d'une main d'œuvre purement locale.

Les «refuges» possèdent en effet une enceinte rudimentaire et une ou deux tours tout au plus. Ils sont édifiés le plus souvent sur des hauteurs, collines, rebords de plateaux dominant de plusieurs dizaines ou centaines de mètres plaines ou vallées. Un certain nombre sont d'ailleurs d'antiques acropoles proto-historiques réoccupées[87]. Ces forteresses étaient-elles des villages fortifiés, c'est-à-dire peuplés en permanence, ou effectivement des «refuges» occupés temporairement en cas de danger? L'archéologie peut démontrer qu'à côté de villages fortifiés comme Pogradec en Épire Nouvelle, Bregovina en Dardanie, Sadovsko Kale et Golemanovo Kale en Dacie Riveraine, d'autres n'étaient que des ἐρύματα dans la pleine acception du terme[88]. Un critère relativement sûr apparaitrait être celui de la présence d'une église à l'intérieur de l'enceinte. Si dans une région comme la Mallakastra, la plaine de Korçë ou le pays de *Dyrrachion*, les basiliques se trouvent prioritairement en plaine, les forteresses de hauteur sont des refuges temporaires[89]. Dans le cas contraire comme dans l'Épire Ancienne, la Dardanie ou la Dacie Riveraine, nous nous trouverions dans des lieux habités de manière plus continue[90].

---

87 Cf. le site bien étudié de la forteresse illyrienne près de Selca e Poshtme, dans l'actuelle Albanie (peut-être l'antique Pélion), dans N. CEKA, *Qyteti ilir pranë Selcës së poshtme* [La cité illyrienne près de Selca e Poshtme], Tirana 1985. Cf. aussi *infra* n. 88, la citadelle de Pogradec, et en Épire Ancienne, F. WOZNIAK, «Nikopolis and the Roman Defense of Epirus», dans: *Nikopolis I. Proceedings of the first international symposium on Nikopolis* (23-29 septembre 1984) (*Νικόπολις Α΄. Πρακτικὰ τοῦ πρώτου Διεθνοῦς Συμποσίου γιὰ τὴ Νικόπολη*), pp. 264-267.

88 Sk. ANAMALI, «Kështjella e Pogradecit», *Iliria* 9-10 (1979-1980) 211-236, résumé en français «La citadelle de Pogradec», pp. 237-239, plans et cartes pp. 240-258; M. JEREMIC-M. MILINKOVIC, «Die byzantinische Festung von Bregovina (Südserbien)», *AnTard* 3 (1995) 209-225; H. VETTERS, *op. cit.*, pp. 49-57; sur les «refuges», cf. les forteresses de hauteur dans l'arrière-pays de *Dyrrachion* dans Gj. KARAISKAJ, *op. cit*., pp. 104-106.

89 Sur la région de Mallakastra (sud de l'Albanie), cf. Sk. MUCAJ, «Vendbanime të Antikitetit të vonë në krahinën e Mallakastrës», *Iliria* 9-10 (1979-1980) 279-295, résumé en français «Agglomérations de la Basse Antiquité dans la région de Mallakastra», pp. 295-296, plans et cartes pp. 297-299.

90 En Épire Ancienne, les forteresses de Palioforon, Kamarina (Cassopè), Lelovo, Rogous, Kastrion dans N. G. L. HAMMOND, *Epirus. The geography, the ancient remains, the history and the topography of Epirus and adjacent areas*, Oxford 1967, p. 52 et plan 1, p. 53 et plan 2, p. 55 et plan 3, p. 57 et plan 4, p. 67 et plan 6, et dans P. SOUSTAL, *Nikopolis und Kephallénia* (T.I.B. 3), Ö.A.W., Denkschriften, 150. Bd., Wien 1981; en Dardanie, M. JEREMIC-M. MILINKOVIC, *op. cit*.; en Dacie Riveraine, H. VETTERS, *op.cit.*

À partir de la seconde moitié du III^e siècle, des forteresses de l'une et l'autre catégories furent progressivement utilisées[91]. Mais il nous semble que ce type de fortification ne fit partie intégrante d'une stratégie élaborée par le pouvoir impérial qu'au VI^e siècle. Les deux catégories de forteresses sont en fait complémentaires. Elles forment des «réseaux» régionaux composés d'une ou plusieurs places «militaires», *civitates*, *castella* ou *burgi*, le plus souvent situées en plaine et en des points névralgiques (carrefours de voies de communication, ponts, ports fluviaux ou maritimes), entourées à une distance plus ou moins grande de refuges et de villages fortifiés. Ceux-ci sont presque toujours édifiés à l'écart des grandes voies de communication et sur des sites dont la défense est favorisée par le relief.

Pour illustrer notre propos, trois régions seront plus particulièrement étudiées ici parce qu'elles ont été bien prospectées par les archéologues albanais et yougoslaves et parce qu'elles sont susceptibles de nous permettre d'établir une typologie des établissements défensifs justiniens:

1) le tronçon occidental de la *Via Egnatia*, entre *Dyrrachion* et *Lignidus*;
4) le carrefour stratégique de *Justiniana Prima* et de *Naïssus*;
3) la frontière danubienne entre *Singidunum* et la vallée de l'*Utus* (act. le Vit), cette dernière étant la limite entre la Dacie Riveraine et la Mésie Seconde.

La région entre *Dyrrhachion* et *Lychnidus* fouillée par les chercheurs albanais dans les années 1970 et 1980 était, nous l'avions dit, un carrefour stratégique de première importance pour l'*Illyricum*. La *Via Egnatia* à son extrêmité occidentale était composée de deux tronçons dont l'un au nord partait de *Dyrrachion* et l'autre au sud, d'*Apollonia*. Les deux routes traversaient la plaine albanaise avant de se rejoindre sur l'actuel fleuve Shkumbin appelé dans l'Antiquité le *Genusus*, plus précisément au village actuel de Peqin. Peqin était certainement la station de *Clodiana* citée dans la *Table de Peutinger* et l'*Itinéraire Antonin*[92]. Après *Clodiana*, la *Via Egnatia* remontait à quelque distance du fleuve la vallée de plus en plus étroite du *Genusus* sur la rive droite en passant par la ville de garnison de *Skampa* (act. Elbasan), principal noeud de communications terrestres de cette

91 Sk. ANAMALI, «L'Illyrie dans la période du déclin de l'Empire romain», dans: *Les Illyriens. Aperçu historique*, dir. S. ISLAMI, Tirana 1985, p. 231.

92 J. ADAMI, *op. cit.*, pp. 9 et 23.

région. Ensuite, franchissant le *Genusus* au pont de Haxhi Beqar, la voie se retrouvait sur la rive gauche et par la passe de C*andavia* aboutissait au lac d'Ohrid au bord duquel se trouvait la cité de *Lychnidos*[93].

Dès la seconde moitié du IIIe siècle, la zone est progressivement militarisée. D'importantes garnisons sont établies à *Dyrrachion* (2000 soldats en 479 selon Malchos au temps de l'invasion de l'Épire Nouvelle par les Ostrogoths de Théodoric[94]), à *Skampa*, camp permanent d'une légion *pseudocomitatensis* dans la *Notitia Dignitatum*[95] et toujours siège d'une garnison en 518[96], et à *Lychnidus* où l'épigraphie atteste le stationnement de vexillations légionnaires à la fin du IIIe siècle[97]. La légion *comitatensis* des *Dianenses* tire peut-être aussi son origine de la station routière de *Ad Dianam* (act. Babia) située entre *Skampa* et *Lychnidus*[98]. Mais déjà au Ve siècle des refuges permettaient de recueillir soldats et habitants d'une ville menacée. Ainsi les habitants de *Skampa* se retirèrent dans la montagne à la nouvelle de l'arrivée de l'armée gothique de Théodoric[99].

Il semble qu'au VIe siècle cette stratégie soit devenue la règle. À l'exception de quelques postes puissamment fortifiés comme la tour de Petrelë près du col de Krrabë[100], un vaste réseau de refuges construits sur les *kodra* à des altitudes comprises entre 500 et 1000 mètres, encercle la plaine littorale de *Dyrrachion*, la moyenne vallée du Shkumbi et le polje du lac d'Ohrid. Certains à l'instar de la citadelle de Symizë deviennent ou redeviennent des bourgs habités en permanence, au Moyen Âge tout au moins[101]. La plupart, comme les forts de Dajti, Tujani, Daulë, perchés au dessus de la plaine de Tirana, n'ont été que des *Fluchtburgen*[102]. L'absence

93 N. CEKA-Ll. PAPAJANI, «Rruga në luginën e Shkumbinit në kohën antike», *Monumentet* 1 (1971) 43-54, trad. fr. «La route de la vallée du Shkumbin dans l'Antiquité», *Studia Albanica* 1 (1972) 85-106.

94 Malchos, *Excerpta*, I, 1, p. 158, 1-2.

95 *ND, or*, IX, 48.

96 J. D. MANSI, *Sacrorum Conciliorum nova et amplissima collectio*, Florence-Venise 1759-1798 (réimpr. 1901-1927), t. VIII, cols. 449-450: lettre des légats pontificaux au pape Hormisdas en mai 519.

97 B. SARIA, «Zur Geschichte des Kaisers Regalianus», *Klio* (Kleinere Beiträge), 30 (1937), pp. 352-354.

98 D. HOFFMANN, *op. cit.*, t. I, p. 20 et t. II, nn. 148 et 149.

99 Malchos, *Excerpta*, I, 1, p. 159, 7-8.

100 Gj. KARAISKAJ, *op. cit.*, p. 103, fig . 73 et pp. 129-133, fig. 95 et 96.

101 Gj. KARAISKAJ, «Gradishta e Symizës në periudhën e vonë antike dhe mesjetë [La forteresse de Symizë dans l'Antiquité tardive et le Moyen Âge]», *Iliria* 9-10 (1979-1980) 171-210, rés. fr.

102 Gj. KARAISKAJ-A. BAÇE, «Kalaja e Durrësit...», pp. 16-31.

d'églises ou de chapelles en est la preuve. Par contre, la présence en plaine d'églises paléochrétiennes est bien attestée par l'archéologie[103].

La complémentarité entre chef-lieu fortifié et forteresses périphériques n'est d'ailleurs pas une nouveauté en Illyrie méridionale. Le schéma proto-byzantin reprend celui de la répartition spatiale des forteresses des ἔθνη illyriens ou épirotes de l'époque précédant la conquête romaine[104]. La différence majeure entre les deux périodes consiste dans la superficie délimitée par les enceintes proto-illyriennes et proto-byzantines. Dans l'Antiquité tardive la superficie enclose est nettement plus réduite qu'au temps des royaumes épirotes et des principautés illyriennes[105]. Ce sont donc des communautés bien moins nombreuses qui au temps de Justinien cherchent refuge dans ces citadelles.

En tout cas, la réoccupation (ou l'occupation) de sites de colline ou de montagne à l'écart des grandes voies de communication fait comprendre pourquoi on ne retrouve pas dans les listes de Procope les toponymes énumérés dans les itinéraires et ouvrages géographiques de l'Antiquité classique romaine. Ceux-ci ne citent que les localités desservies par les voies romaines alors que les forteresses des *Constructions* se trouvent le plus souvent à distance de celles-ci[106].

Une constatation identique a pu être faite au sujet des villages fortifiés de la région commandée par la ville nouvelle de *Justiniana Prima*. Cette région a été l'objet d'une attention particulière de la part de Justinien non seulement, comme on l'a vu, parce qu'elle est la patrie de l'empereur[107], mais aussi parce qu'avec *Naïssus* elle est située au milieu de la grande diagonale stratégique qui prend en écharpe l'*Illyricum* depuis *Lissus* jusqu'à la vallée du *Timachus* (act. le Timok) et *Aquae* (act. Prahovo) sur le Danube. Il est tout à fait significatif que les pays traversés par la future *Via di Zenta* et son prolongement *Naïssus-Aquae* sont par deux fois décrits par les

103 Cf. la basilique paléochrétienne près du village d'Arapaj, à l'est de *Dyrrachion* dans S. HIDRI, «Rezultate gërmimesh në bazilikën e Arapajt (1980-1982) [Résultats des fouilles dans la basilique d'Arapaj]», *Iliria* 1 (1983) 233-239; A. MEKSI, «Arkitektura paleokristiane në Shqipëri [L'architecture paléochrétienne en Albanie]», *Monumentet* 2 (1985), p. 21; Gj. KARAISKAJ, *5000 vjet…*, pp. 284-286.

104 P. CABANES, «L'organisation de l'espace dans la région septentrionale de l'Épire antique», *Bulletin de l'Association de Géographes français* 499 (1984) 25-31.

105 F. WOZNIAK, *op. cit.*, p. 266; cf. aussi *supra* n. 90: plans de forteresses dans N. G. L. HAMMOND, *op. cit.*

106 Cf. la région de *Dyrrachion*, fig. en annexe d'après Gj. KARAISKAJ, *5000 vjet...*, fig. 72, p. 104.

107 Cf. *supra* n. 3.

Constructions aussi bien dans la partie rédigée que dans la première liste toponymique du livre IV[108]. La même voie était jalonnée à la fin du IVe siècle par des garnisons de légionnaires *pseudocomitatenses* au témoignage de la *Notitia Dignitatum*[109]: *Ulpianenses*, *Timacenses, Burgaracenses*, *Merenses*. Il s'agit véritablement d'un *limes* intérieur surtout si l'on songe que la partie nord-orientale de l'*Illyricum* entre Danube et Morava parait avoir été relativement dépourvue d'ouvrages fortifiés[110].

Procope écrit au début de la partie rédigée des *Constructions* consacrée à l'*Illyricum* que Justinien fit fortifier en Dardanie son village natal, *Tauresium*, près de la forteresse de *Bederiana* et de la nouvelle métropole illyrienne, *Justiniana Prima*. Il l'entoura d'une enceinte rectangulaire à quatre tours d'angle si bien qu'il «fut surnommé *Tetrapyrgia*»[111]. Les archéologues ont effectivement repéré et fouillé dans cette région des sites fortifiés datant du VIe siècle associant murailles, basilique, citernes, traces d'habitats, et objets divers comme de la céramique, des outils agricoles, des armes et des restes d'équipement pour cavaliers. L'établissement le plus intéressant à cet égard est celui de Bregovina[112] parce qu'il semble avoir été le siège d'une garnison[113]. La forteresse qui se trouvait au lieu-dit «Kulina» près de Balajnac présente à peu près les mêmes caractéristiques que l'agglomération précédente[114]: association entre le rempart et la basilique, situation sur une hauteur à l'écart de la route principale, distinction entre une citadelle sur l'endroit du site le plus élevé (là où se trouve la basilique) et une «ville basse» également fortifiée. Les deux agglomérations furent édifiées au VIe siècle et abandonnées au début du siècle suivant. Elles doivent

108 Cf. *supra* n. 24.

109 *ND*, *or.*, IX, 39-48.

110 À moins que cette région de la Serbie n'ait pas encore été suffisamment prospectée par les archéologues. Cf. à ce sujet I. NIKOLAJEVIC, «Recherches nouvelles sur les monuments chrétiens de Serbie et du Monténégro», dans *XIe CIAC*, Actes des 21-28 septembre 1986, Rome 1989, t. 3, p. 2457. Les forteresses les plus avancées dans la direction du nord-ouest ont été repérées de part et d'autre de la vallée de la Zapadna Morava, près de Cacak (cf. M. MILINKOVIC, «Die Gradina auf dem Jelica-Gebirge und die frühbyzantinischen Befestigungen in der Umgebung von Cacak», *AnTard* 3 [1995] 227-250, qui estime par ailleurs qu'on ne peut parler de *limes* intérieur en *Illyricum*, p. 249 du même article). En tout cas, le nord-ouest de la Mésie 1ère était dépourvu de grandes voies romaines.

111 Procope, *Constructions*, IV, 1, p. 105, 4-5.

112 M. JEREMIC-M. MILINKOVIC, *op. cit.*

113 *Ibid.*, p. 222.

114 M. JEREMIC, «Balajnac, agglomération protobyzantine fortifiée (Région de Nis#, Serbie du Sud)», *AnTard* 3 (1995) 193-207.

donc avoir fait partie des trente-deux forteresses nouvelles construites par les soins de Justinien dans cette zone selon le témoignage de Procope[115].

Les sites de Zlata, Sakikol, Sveti Ilia, Trnova Petka et Rujkovac sont aussi à compter au nombre de ce qu'on peut considérer comme des villages fortifiés habités en permanence et non pas comme des refuges provisoires[116]. La question qu'on peut alors se poser en reprenant la terminologie utilisée par Procope est la suivante: a-t-on affaire dans le cas présent à des ἐρύματα ou à des φυλακτήρια στρατιωτῶν? Bregovina fut sans doute un poste militaire. L'importance de l'armement et des harnachements de cheval de même que l'épaisseur des murailles et la présence des tours d'angle en témoignent. Mais la deuxième enceinte en contre-bas de la citadelle peut très bien avoir servi à recueillir les réfugiés en provenance du plat pays. Cette deuxième enceinte se trouve d'ailleurs dans la plupart de ces villages fortifiés. Par contre le village de Sakikol n'avait qu'une enceinte unique comprenant une seule tour près de l'église, véritable donjon. En ce cas, nous aurions affaire à un village fortifié mais pouvant abriter des réfugiés grâce à une vaste superficie de terrain non bâti à l'intérieur de l'enceinte[117].

On remarque donc qu'autour de *Justiniana Prima* un réseau de forteresses situées sur des hauteurs permet à la fois de surveiller les accès menant à la «ville impériale» et de servir de refuge pour les populations des vallées exposées aux invasions. Ces agglomérations fortifiées se signalent par une étroite liaison entre le *castellum*, l'*ecclesia* et le *territorium* comme l'exprime la Novelle XI traitant de la reprise en main de la cité d'*Aquae* sur les bords du Danube[118]. Le village fortifié, à la fois refuge et poste militaire, est caractéristique de la politique défensive de Justinien dans la partie septentrionale de l'*Illyricum*. Car on retrouve cette forme d'habitat groupé et militarisé essentiellement dans les régions limitrophes du Danube.

Dès les années 1930-1940, les savants bulgares et autrichiens avaient très précisément étudié et fouillé les sites fortifiés tardoantiques de l'ancienne *Dacia Ripensis*[119]. Entre Timok et Vit, les vallées des affluents de la

115 Procope, *Constructions*, IV, 4, p. 122, 27-55; p. 123, 1-4.

116 R. F. HODDINOTT, *Early Byzantine Churches in Macedonia and Southern Serbia. A Study of the Origins and the Initial Development of East Christian Art*, London-New York 1963, pp. 193-197.

117 ID., *ibid*., p. 197, fig. 115.

118 *Nov. Iust.,* XI, 31-32: *Aquensis autem episcopus habeat praefatam civitatem et omnia eius castella et territoria et ecclesias...*

119 I. VELKOV, «Eine Gotenfestung bei Sadovetz, Nordbulgarien», *Germania* 19 (1935) 149-158; H. VETTERS, *op. cit.*, p. 50.

rive droite du Danube étaient dominées par des agglomérations fortifiées perchées sur le rebord des plateaux calcaires de la Bulgarie septentrionale. La vallée de l'*Utus* (act. le Vit) était habitée sur ses deux versants par des villages fortifiés: Golemanovo Kale, Sadovsko Kale, Aglen, Pipra Kale. Ceux-ci présentaient des caractéristiques identiques à celles des villages de la région de *Justiniana Prima*[120]: une enceinte fortifiée, un espace en partie occupé par des habitations en pierre sèche en partie non bâti susceptible de servir de refuge, une église située sur le point le plus élevé de l'agglomération, une ou plusieurs citernes, des restes d'instruments aratoires et d'armes individuelles. Selon Hermann Vetters et Ivan Velkov dont les conclusions s'appuient sur les caractéristiques culturelles des fibules et autres objets retrouvés sur place, ces établissements auraient été peuplés en grande partie par des Goths. Comme en Dardanie, certains forts (Aglen) présentent des enceintes quadrangulaires avec tours, tandis qu'au centre de Pipra Kale s'élevait une tour que Vetters nomme une «tour-beffroi»[121].

Les forts et villages fortifiés édifiés le long des affluents de la rive droite du Danube étaient donc censés protéger les populations de l'immédiat «hinterland» des provinces frontalières de Mésie Première et de Dacie Riveraine et contrôler les voies d'invasion qu'étaient le Vit, le Lom, le Cibar, l'Arcarica et le Timok[122]. Ils constituaient en quelque sorte la deuxième ligne du nouveau système du *limes* justinien, la première ligne étant formée des places fortes édifiées sur les rives mêmes du Danube. Il faut cependant considérer que la solidarité entre *limes* et «hinterland» danubiens ne semble avoir joué pleinement au VI^{e} siècle qu'entre vallée du Vit et Portes de Fer, c'est-à-dire en Dacie Riveraine. La voie terrestre qui longeait le Danube sur la rive droite a été probablement délaissée au niveau de la traversée du Balkan entre *Egeta* (act. Brza Palanka) et *Taliata* (act. Dolnji Milanovac) comme l'avait été «depuis quatre-vingt-dix ans» «la route de l'empereur Trajan» entre *Novae* (act. Svištov) et *Philippopolis* (act. Plovdiv) en Mésie Seconde selon le témoignage de Théophylacte Simocatta[123]. La voie fluviale danubienne reste en Mésie Première le seul axe stratégique et

120 H. VETTERS, *op. cit.*, p. 15, fig. 2; p. 51, fig. 4[1,2,3]; p. 52, fig. 5; p. 53, fig. 6.

121 ID., *ibid.*, p. 15, fig. 2; p. 50 («In der mitte der Festung erhob sich ein Turm, der die Funktion unserer mittelalterlichen Bergfriede zu erfüllen hatte») et p. 51, fig. 4[3].

122 H. VETTERS, *op. cit.*, p. 8; M. PILLON, «Hydronymie et toponymie dans les régions orientales de l'Illyricum, de la conquête romaine aux invasions slaves (II^{e} s. av. J.C.-VIII^{e} s. apr. J.C.)», *DHA* 28 (2002-1), p. 49; sur le rôle de ces vallées en tant que voies d'invasion, cf. Vl. POPOVIC, «La descente...», p. 609, fig. 6.

123 Théophylacte Simocatta, *Histoire*, VIII, 4, p. 290.

logistique vraiment utilisable pour l'Empire entre *Pontes-Drobeta* (act. Kladovo-Turnu Severin) et *Singidunum*, d'où l'importance fondamentale des flottes de dromons et des opérations amphibies mais aussi la fragilité de la restauration justinienne dans ce secteur.

D'une part, en effet, la navigation au travers du seuil de Kladovo est difficile, gênant l'intervention de l'excellente et nombreuse flotte du *limes* thrace. D'autre part, les relations terrestres entre frontière de Mésie Première et intérieur de l'*Illyricum* ont été négligées en dehors de l'axe *Lissus-Naïssus-Aquae*. Et en hiver la traversée du Balkan est difficile: la retraite catastrophique de Comentiolus en 599 le démontre amplement[124]. On comprendra qu'au temps des grandes invasions avares et slaves il y ait eu en quelque sorte déconnexion entre le théâtre d'opérations danubien où intervient l'armée de manoeuvre de Priscus ou de Pierre et le reste de l'*Illyricum*[125]. Dans son œuvre de réorganisation de l'*Illyricum*, Justinien fit en sorte que ce secteur fût capable d'offrir une défense autonome. Les savants, yougoslaves, bulgares et roumains ont pu vérifier sur le terrain l'ampleur de ces travaux de fortification entrepris sur l'ordre du souverain[126]. Leurs investigations ont porté en priorité sur les forts des Portes de Fer (ou Djerdap) entre *Aquae* et *Novae*.

La plupart des *castella* avaient été construits au IVe siècle parfois plus tôt. Ils furent réoccupés, rénovés ou reconstruits à partir des années trente du VIe siècle. Comme l'a souligné Procope et comme l'atteste la recherche archéologique, les fortifications de ces places furent considérablement renforcées notamment par des tours[127]. L'aménagement de l'espace intérieur n'est pas moins riche d'enseignement sur le système de défense adopté alors. Une église, souvent dans un angle de l'enceinte quandrangulaire, est le seul édifice notable. Des cabanes (de soldats?) s'appuyaient sur le mur d'enceinte selon un procédé qui apparaît sur les frontières de l'Empire romain à la fin du IVe siècle[128]. Tout l'espace intérieur restant paraît avoir été une vaste place d'armes. Des traces d'habitat léger, tentes ou huttes, font penser au stationnement de troupes de passage ou de populations qui s'y réfugiaient momentanément. Par contre le plan du *castrum* de *Drobeta* (act. Turnu Severin) dans sa dernière phase d'activité présente une disposi-

124 Cf. *supra* n. 123.

125 Toutes les opérations militaires mentionnées par Théophylacte Simocatta se déroulent à l'intérieur d'un triangle *Singidunum*-bouches du Danube-Constantinople.

126 Cf. *supra* n. 80.

127 Cf. *supra* n. 82 et Vl. POPOVIC, «Témoins archéologiques...», p. 478.

128 P. RICHARDOT, *La fin de l'armée romaine (284-476)*, Paris, Économica, 1998, p. 121.

tion des bâtiments intérieurs en croix qui est tout à fait conforme au plan préconisé dans le *Stratégicon* du Pseudo-Maurice pour le camp de marche ou *fossatum*[129]. Il faudrait donc en conclure que nombre de forts du *limes* illyrien étaient au VI^e^ siècle des camps fortifiés où la garnison était composée de troupes mobiles, lesquelles ne s'y abritaient qu'au moment des opérations militaires[130].

Nous sommes donc à même dorénavant en associant sources écrites et données archéologiques de dresser un tableau des troupes qui furent préposées à la défense de l'*Illyricum* au temps de Justinien.

II. LES *ILLYRICIANI*: SOLDATS RÉGULIERS OU MILICIENS?

1.- La question des milices.

Nous ne trouvons dans les *Constructions* qu'une seule indication précise sur le type de combattants affectés à la défense locale dans une forteresse d'*Illyricum,* indication que l'on retrouve du reste dans *l'Histoire secrète*[131]. Lorsque Justinien décida de restaurer la ligne fortifiée en travers du passage des Thermopyles en Grèce, la milice de paysans mobilisés jusque là chargés de monter la garde sur les remparts fut remplacée par un corps de 2000 soldats réguliers[132]. Le caractère de militaires professionnels de ces hommes ne fait aucun doute. En 552, cette grosse unité fut embarquée sur des navires et débarqua dans le sud de l'Italie afin de combattre l'armée de Totila et dégager la place de Crotone[133]. Devons-nous généraliser le cas particulier des soldats des Thermopyles pour l'étendre à d'autres comme cela a été fait pour la ligne de l'Hexamilion[134]?

Procope a sans doute mentionné l'implantation aux Thermopyles de cette très grosse garnison parce que ses effectifs étaient exceptionnelle-

129 R. FLORESCU, «Les phases de construction du castrum Drobeta (Turnu Severin)», dans: *Studien zu den Militärgrenzen Roms (Vorträge des 6. Internationalen Limeskongresses in Süddeutschland)*, Köln-Graz 1967, pp. 149-150. À comparer avec le plan du *fossatum* protobyzantin dans *Stratégicon*, XII C, III, p. 488-489 et M. PILLON, «Le *fossatum* protobyzantin...», pp. 11-14; pl. I, p. 35.

130 Sur les troupes mobiles, cf. *infra* II, 3.

131 Procope, *Histoire Secrète*, 26, 31-34, pp. 204 et 206.

132 Id., *Constructions*, IV, 2, p. 109, 26 - p. 110, 14.

133 Id., *Histoire des guerres*, VIII, *Guerre gothique*, IV, 26, p. 629, 5-9, éd. J. HAURY, rééd. G. WIRTH, Leipzig, Teubner, t. II, 1963.

134 T. E. GREGORY-P. N. KARDULIAS, «Geographical and surface surveys...», pp. 505-506.

ment élevés. Néanmoins retenons de ces passages du livre IV des *Constructions* et du chapitre XXVI de l'*Histoire secrète* qu'il y avait deux catégories de combattants dans les forteresses d'*Illyricum*: des miliciens et des soldats réguliers, de même qu'il y eut deux catégories de travailleurs employés à leur construction ou à leur réparation. Et très certainement d'après ce que nous pouvons comprendre d'autres passages du livre IV, Justinien, outre le soin qu'il mit à fortifier le territoire illyrien, fit en sorte de remplacer le plus souvent possible les milices locales par des garnisons de soldats réguliers[135]. C'est très net, on l'a vu précédemment, en ce qui concerne la frontière danubienne. Mais l'intérieur de l'*Illyricum* n'a pas été oublié[136].

Il n'y a pas dans cette politique de militarisation des garnisons locales que la volonté de rechercher une plus grande efficacité «technique». L'État romain de l'Antiquité tardive fut toujours très méfiant à l'égard de tout ce qui ressemblait à des milices privées et réticent à armer les «civils»[137]. Une loi impériale datée de 468 interdit formellement à quiconque d'entretenir des «buccellaires, Isauriens et esclaves armés»[138]. Et la longue novelle de Justinien *Sur les armes* défend aux particuliers de détenir ou de fabriquer des armes de guerre. Elle veut établir enfin un contrôle très serré sur certaines catégories de citoyens, *fabricenses*, *deputati* et *ballistarii*[139]. Dans son *Histoire secrète*, Procope accuse même Justinien d'avoir sévi contre des paysans d'*Illyricum* et de Thrace qui avaient spontanément pris les armes pour combattre des bandes de «Huns». Mais il est vrai qu'il s'agissait de Barbares alliés de l'Empire[140].

C'est sans aucun doute la raison principale de cette méfiance. L'État redoute les usurpations, les révoltes et les défections. En tout cas, l'attitude des pouvoirs publics devait dans la pratique compliquer singulièrement l'organisation de la défense d'une localité ou d'une région. Un chapitre du *Stratégicon* du Pseudo-Maurice consacré à la défense des places fortes préconise de placer sur les remparts d'une ville assiégée les «citoyens», «s'il en y a», par petits groupes intercalés entre soldats réguliers dans les mêmes *peda-*

135 Cf. *supra* n. 65.

136 Comme nous le tenterons de le démontrer plus loin, le cas des unités des Thermopyles ne fut pas isolé.

137 L. MUSSET, *Les invasions. Les vagues germaniques*, Paris, P.U.F., 1965, p. 243.

138 *CJ*, éd. P. KRÜGER, Berlin, Weidmann, 1877, IX, 12, 10.

139 *Nov. Iust.*, LXXXV, chap. 1, 2, 3 et 4.

140 Procope, *Histoire secrète*, XXI, 26-29, pp. 168-170.

141 *Stratégicon*, X, 3, 32-35, p. 344.

turae, «afin d'empêcher toute fuite ou trahison» de ces mêmes «civils»[141], ce qui en dit long sur la confiance que pouvait éprouver à leur égard un officier supérieur de l'armée impériale. L'on comprend également que dans les «refuges» les archéologues n'ont le plus souvent trouvé que des armes légères, des armes de chasse en particulier[142].

Cependant la constatation du très grand nombre de forteresses construites ou rénovées par le gouvernement impérial ne laisse pas d'intriguer. Était-il humainement possible et surtout stratégiquement raisonnable de disperser des troupes régulières «par petits paquets» dans les innombrables points fortifiés de l'*Illyricum*? Quant aux rares mentions de défenseurs des villes d'*Illyricum* attaquées par les Barbares au VI^e^ siècle, les expressions employées donnent bien l'impression que c'étaient des civils armés. Ainsi à plusieurs reprises Théophylacte Simoccata, pour désigner les combattants romains de la place de *Singidunum* si souvent attaquée par les Avars à partir de 582, parle des «τῶν τε τοῦ ἄστεος», «οἱ μὲν τῆς Σιγγηδόνος οἰκήτορες»[143].

En fait on ne trouve dans les sources écrites de l'époque que très peu de renseignements précis sur la nature des défenseurs des villes illyriennes. Les seuls textes susceptibles de nous apporter ce que nous recherchons concernent d'une part, sur la frontière danubienne, la garnison *d'Asemos* ou *Anasamos* (act. Osam Kalessi près de Nikopol) située certes en Mésie Seconde mais tout près de la Dacie Riveraine, et celle d'*Appiaria* (act. Razgrd) également place forte mésienne, toutes deux apparaissant dans l'*Histoire* de Théophylacte Simocatta et la *Chronographie* de Théophane; d'autre part les «jeunes soldats d'élite» (en grec les νεανίαι ἐπίλεκτοι, en latin les *ellecti juvenes*), mentionnés dans les *Miracles de Saint Démétrios* et dans l'*Historia Salonitana*[144].

Dans tous ces cas, les historiens modernes y ont vu généralement la preuve de l'existence de milices locales. Nous nous proposons au contraire de démontrer qu'il s'agissait en fait d'unités de soldats réguliers certes de recrutement indigène mais recevant une solde de l'État (même si c'est par l'intermédiaire de la cité où ils sont stationnés) et inscrits sur les rôles mili-

142 Sk. ANAMALI, «Kështjella e Pogradecit», pp. 230-231 et table XI, 1-9; Gj. KARAISKAJ, «Gradishta e Symizës...», pp. 184-185 et table XV, 20.

143 Théophylacte Simocatta, *Histoire*, I, 4, p. 46; VI, 4, p. 226.

144 ID., *ibid*., VII, 3, p. 249-251; Théophane, *Chronographie*, éd. C. DE BOOR, Leipzig, Teubner, 1883, A. M. 6089, pp. 274-275; *Miracles de Saint Démétrius*, I, *Recueil de Jean*, 13^e^ miracle, 128, p. 137: cf. *infra* n. 262; *Historia Salonitana Major*, éd. N. KLAIC, Srspka Akademija Nauka i Umetnosti, Beograd 1967: cf. *infra* n. 261.

taires. Les défenseurs d'*Asemos* et d'*Appiaria* sont des soldats frontaliers, des *limitanei* si l'on reprend la terminologie militaire de l'Empire tardoantique. Quant aux «jeunes soldats d'élite», ce sont les membres d'«unités de marche» prélevées sur des «armées de cité», dans ces cas précis sur l'armée de Thessalonique et sur celle de Salone en Dalmatie.

Par contre, le texte extrêmement précis du *Treizième Miracle du Recueil de Jean*, après avoir mentionné les «jeunes soldats d'élite» et «ceux qui servent dans le grand prétoire» partis en expédition dans le «pays des Hellènes» avec le Préfet du Prétoire d'*Illyricum* (en 586 ou 597?), oppose très clairement parmi les combattants restés à Thessalonique les soldats du στρατιωτικόν et les «civils» armés du παγανι(τι)κόν (du latin *paganí[ti]cum* qui a également donné dans les cités dalmates *pasenadego*)[145]. Toujours selon la même source, l'élément le plus aguerri de la milice urbaine de Thessalonique à la fin du VI^e^ siècle, ce sont les esclaves armés qui constituent la suite des «premiers» de la ville mais qui se trouvent à l'époque de l'attaque soudaine du Chagan des Avars à Constantinople[146]. L'épisode démontre ainsi soit que l'État impérial a dû renoncer à l'interdiction qu'il avait formulée contre les milices privées soit que cette interdiction resta toujours très théorique.

2.- Les troupes de la frontière danubienne: λιμιτάνεοι, σύμμαχοι (φοιδερᾶτοι), στρατιῶται.

Aucun texte juridique ou littéraire ne mentionne sous le règne de Justinien de *limitanei* sur le *limes* d'*Illyricum* au contraire de la Thrace voisine, de l'Afrique et de l'Orient[147]. Cependant certains indices nous permettent de penser que Justinien, à partir de 534, a rétabli l'ancien système des *ripenses* détruit au V^e^ siècle mais avec quelques aménagements. Le système frontalier des *ripae* créé par Constantin au début du IV^e^ siècle et encore bien visible dans la *Notitia Dignitatum*[148] reposait sur la combinaison entre des garnisons de fantassins légionnaires et auxiliaires, des escadrons de cavaliers (les *cunei equitum*) et des flottilles fluviales dont les ports d'atta-

145 *Miracles de Saint Démétrius*, I, *Recueil de Jean*, 13^e^ miracle, 127, p. 137; K. JIREC#EK, *Die Romanen in den Städten Dalmatiens während des Mittelalters*, 1^e^ Teil, Ö.A.W., Denkschriften, 48^e^ Bd., Wien 1902, p. 91, s.v. *pasenadego, paisanaticum*.

146 *Miracles de Saint Démétrius*, I, *Recueil de Jean*, 13^e^ miracle, 129, p. 137.

147 Pour la Thrace, cf. *infra* n. 169, 170, 185 et 186; pour l'Afrique, cf. *supra* n. 9; pour l'Orient, indications bien plus nombreuses qu'ailleurs, cf. *infra* n. 177, 178, 179, 180 et 181.

148 Cf. les armées des duchés danubiens dans *ND, or.*, XXXIX, XL, XLI, XLII; *oc.*, XXXII, XXXIII, XXXIV.

che étaient les principales villes frontalières. En *Illyricum*, c'étaient les places de *Singidunum*, *Viminacium*, *Ratiaria* et *Bononia* (act. Vidin)[149]. Ces forces *ripenses* étaient sous le commandement des ducs de Mésie Première et de Dacie Riveraine. Cette organisation a perduré tout au long du IVe siècle et de la première partie du Ve. Le seul changement notable consista en un changement de dénomination. Dans une loi de 389, les soldats frontaliers de l'*Illyricum* sont appelés pour la première fois *limitanei*[150]. Et c'est le terme qu'emploie plus tard la novelle théodosienne de 443 pour qualifier tous les soldats frontaliers de l'Empire, aussi bien ceux des frontières terrestres que des frontières fluviales. Quand la novelle traite des *lusoriae* et autre navires des flottilles fluviales, il est bien évident que seuls sont concernés les *limitanei* de Thrace et d'*Illyricum*[151].

Il apparaît que Justinien tenta de rétablir ce système. Dans la Novelle XI, il considérait en 536 que c'était chose faite. Et le livre IV du *De Aedificiis* insiste sur les garnisons de soldats positionnés le long du Danube. Un texte postérieur de Ménandre le Protecteur apporte aussi la preuve de la restauration du système des *ripae*. En 578 le Chagan des Avars, Baïan, menace d'envahir «l'île» de *Sirmium*. Mais il craint la réaction de la garnison voisine de *Singidunum* composée «d'une poignée de soldats et de dromons» sous le commandement du «stratège» Seuthos[152]. Ces soldats sont cités par Ménandre alors que cet historien un peu plus loin écrit que les Romains ne peuvent pas réagir contre la menace avare parce qu'ils ne disposent plus d'unités militaires en *Illyricum*, toutes envoyées alors sur le front perse[153]. Pourtant, par la suite, le même historien distingue nettement parmi la population de *Sirmium* qui s'apprête à soutenir un terrible siège ...ἅπαντας ἐν αὐτῇ στρατιώτας τε καὶ οἰκήτορας...[154]. Nous devons en conclure que même après prélèvement des troupes régulières d'*Illyricum* vers des théatres d'opérations extérieurs il reste toujours dans les cités un effectif minimal de soldats. Ainsi les hommes qui défendent avec une telle persévérance *Singidunum* durant toutes les guerres avaro-romaines sont en

149 *ND*, *or.*, XLI, 30, 31, 38; XLII, 13, 38, 43.

150 *CTh*, VIII, 4, 17.

151 Nov. Th., XXIV, 4: *...ut tam Thracici quam Illyrici nec non etiam Orientalis ac Pontici limitis, Aegyptiaci insuper Thebaici Lybici quemadmodum se militum numerus habeat castrorumque ac lusoriarum cura procedat...*

152 Ménandre, *Excerpta*, II, 30, p. 472, 1-4 et p. 473, 5-6.

153 ID., *ibid*., II, 31, p. 474, 21-24: «...πάντων τῶν στρατιωτικῶν καταλόγων ἐς τὸν πρὸς Πέρσας πόλεμον ἐν Ἀρμενίᾳ τε καὶ τῇ μέσῃ τῶν ποταμῶν ἐνησχολημένων...»

154 ID., *ibid*., II, 31, p. 475, 21.

premier lieu les soldats de la garnison renforcés sans doute par des citoyens mobilisés.

On peut tenter sans doute d'être encore plus précis dans la recherche d'une typologie des défenseurs de cette position avancée de l'Empire. Au temps de la *Notitia Dignitatum*, les principales places fortes de la Mésie Première (comme de la Dacie Riveraine et des provinces frontalières de Thrace) étaient tenues principalement par des unités légionnaires associées à des escadres fluviales[155]. Dans cette perspective, les soldats et les dromons de *Singidunum* de la deuxième moitié du VI^e^ siècle seraient donc les héritiers de la *IV Flavia* des IV^e^-V^e^ siècles[156]. Par contre le plat pays aux alentours de la confluence entre Danube et Save semble avoir été confié à la garde de σύμμαχοι hérules et gépides[157] sur lesquels nous reviendrons.

Sur le *limes* illyrien le schéma défensif aurait été le suivant: des unités de soldats réguliers associées à des escadres fluviales dans les principales villes frontalières, *Singidunum*, *Viminacium*, *Bononia*, *Ratiaria*, forment le gros des forces frontalières permanentes et possèdent quelque capacité d'intervention. Mais entre ces importantes garnisons une ligne de *castella* intermédiaires assure la surveillance des rives du fleuve. Certains de ces *castella* ont bénéficié d'une politique originale de la part de l'État. Procope nous dit que trois forteresses des Portes de Fer, *Novae* (act. Cezava), *Pincus* (act. Veliko Gradište), *Cuppae* (act. Golubac), avaient reçu les insignes de la dignité poliade, les πόλεων ἀξιώματα[158]. Des *castella* d'importance identique, *Lederata* (act. Palanka) et *Recidiva*[159], sont qualifiées de *civitates* dans le texte latin de la Novelle XI. Nous pensons que ces πολίσματα (plutôt que φρούρια) étaient analogues à la petite place forte d'*Asemo*s ou *Anasamos* si précisément décrite dans le Livre VII de *l'Histoire de l'empereur Maurice* par Théophylacte Simocatta[160].

Asemos était située en Mésie Seconde mais tout près des frontières de l'*Illyricum*. L'épisode rapporté par Théophylacte Simocatta et aussi par Théophane se place chronologiquement en 594, à l'époque où les forces impériales sous le commandement du frère même de l'empereur Maurice, Pierre, sont en pleine offensive contre les Avars et Slaves et remontent la rive droite du Danube. Lorsque cette armée arrive sous les murs de la ville,

155 Cf. *supra* n. 149.
156 *ND, or.*, XLI, 30.
157 Cf. *supra* n.
158 Procope, *Constructions*, IV, 6, p. 126, 15-22.
159 *Nov. Iust.*, XI, 14.
160 Cf. *supra* n. 144.

elle est reçue par les «soldats de la ville» (οἱ περὶ τὴν πόλιν στρατιῶται). Car «depuis longtemps» se trouvait préposé à la défense d'*Asemos* un corps de troupe (ὁπλιτικόν) en vertu d'un privilège (νόμος) de l'empereur Justin (sans doute Justin II). Les soldats d'*Asemos* ont une attitude si martiale que Pierre veut les incorporer à son armée. Les citoyens de la ville protestent alors qu'en vertu de cette loi de Justin celle-ci a le droit de garder pour sa défense exclusive ces soldats. L'affaire se termine par une épreuve de force entre Pierre et *Asemos*. Dans le récit très vivant que fait Théophylacte Simocatta de cet épisode sont caractéristiques:

1) le rôle joué par l'«évêque» du lieu,
2) la réaction des soldats asimontiens qui se retranchent dans l'église,
3) l'attitude résolue des habitants qui se rassemblent dans un ordre quasiment militaire, chassent les hommes de Pierre qui s'étaient introduits dans la ville et ferment les portes de l'enceinte.

À notre connaissance, ce récit a été surtout utilisé par les historiens modernes pour démontrer la survie d'autonomies urbaines dans des régions périphériques de l'Empire[161]. Les aspects proprement militaires ont été relativement peu étudiés. On s'entend généralement sur le fait que le corps de troupe stationné à *Asemos* était une milice urbaine[162]. Le texte est

[161] Texte très souvent cité et commenté: G. I. BRATIANU, *Privilèges et franchises municipales dans l'Empire Byzantin*, Paris-Bucarest 1936, pp. 58-62; N. IORGA, «Le Danube d'Empire», dans: *Mélanges offerts à M. Gustave Schlumberger*, Paris 1924, pp. 19-20; ID., «Les plus anciens États slavo-roumains sur la rive gauche du Danube (VII[e] siècle)», *RES* 5 (1925) 171-176; ID., *La place des Roumains dans l'histoire universelle*, Bucarest 1935-1936, rééd. 1980, pp. 70-74; V. TAPKOVA-ZAÏMOVA, «Sur les rapports entre la population indigène des Balkans et les Barbares aux VI[e]-VII[e] siècles», *Byzantinobulgarica* 1 (1962), p. 75; D. CLAUDE, *Die byzantinische Stadt im 6. Jahrhundert*, München 1969, pp. 130-132; V. VELKOV, *Cities*..., p. 103 et n. 392; G. DAGRON, «Les villes dans l'Illyricum protobyzantin», dans: *Villes et peuplement dans l'Illyricum protobyzantin* (Actes du colloque des 12-14 mai 1982), Rome 1984, pp. 17-18; sur la question des autonomies urbaines dans les Balkans byzantins: A. DUCELLIER, «Le problème des autonomies urbaines dans les Balkans: origines, continuités et ruptures (VI[e]-XIII[e] siècles)», dans: *Les origines des libertés urbaines* (Actes du XVI[e] congrès des Historiens médiévistes de l'enseignement supérieur), Rouen 1985, pp. 121-141.

[162] Cf. *supra* n. 161: G. I. BRATIANU, N. IORGA, V. TAPKOVA-ZAÏMOVA, D. CLAUDE, G. DAGRON, *op. cit. Contra*: J. DURLIAT, «Armée et société vers 600. Le problème des soldes», dans: *L'Armée romaine et les Barbares du III[e] au VII[e] siècle* (Actes du colloque de Saint-Germain-en-Laye, 1990), dir. Fr. VALLET et M. KAZANSKI, Saint-Germain-en-Laye 1993, p. 33 et p. 37 n. 33, et C. ZUCKERMAN, «L'armée», dans: *Le Monde byzantin*, t. I, *L'Empire romain d'Orient (330-641)*, dir. C. MORRISSON, Paris, PUF, coll. Nouvelle Clio, pp. 160-161, avec qui nous sommes entièrement d'accord.

pourtant bien clair. Il distingue soigneusement les soldats d'une part, les habitants de l'autre: τῶν περὶ τὴν πόλιν στρατιωτῶν, τό τε περὶ τὴν πόλιν ὁπλιτικόν d'une part, τῶν τῆς πόλεως, οἱ μὲν οὖν ἀστοί d'autre part. Les soldats sont établis à demeure dans cette ville et ont une mission strictement défensive: ἐν τῷ πολίσματι τούτῳ ἀπὸ πρεσβυτέρων χρόνων τινῶν ὁπλιτικὸν συνετέτακτο ἐπὶ διαφρουρᾷ τῶν τῆς πόλεως. L'objectif du privilège impérial était précisément de garantir le maintien sur place de cette force militaire et de parer à l'abus du prélèvement de soldats frontaliers au profit d'un corps expéditionnaire de l'armée centrale.

Le cas d'*Asemos* nous paraît tout à fait exemplaire d'une politique cohérente et réfléchie de la part de Justinien et de ses successeurs immédiats. Dans la *Notitia Dignitatum*, *Asemos* est un simple *castellum* de Mésie Seconde, siège d'une garnison de *milites praeventores*[163]. *Asemos* apparaît ensuite durant les guerres contre Attila en faisant une sortie victorieuse contre un parti de Huns[164]. Et *Asemos* est en dernier lieu cité à l'occasion des événements de 594. Mais entre le début du V^e^ siècle et la fin du VI^e^ le statut de la forteresse danubienne s'est modifié. Celle-ci est devenue une πόλις ou plutôt un πόλισμα avec à sa tête un ἐπισκοπῶν (c'est-à-dire «celui qui tient lieu d'évêque» plutôt qu' «évêque»), bénéficiant d'un νόμος impérial. En *Illyricum*, *Recidiva*, *Lederata*, *Cuppae*, *Pincus*, *Novae* étaient probablement à partir de la réorganisation de la défense frontalière par Justinien autant d'*Asemos*, c'est-à-dire autant de «cités militaires» situées en des endroits de la vallée du Danube particulièrement exposés. Le grand historien roumain Nicolae Iorga a décrit en d'excellents termes «ces villes... largements autonomes, avec leurs saints protecteurs, leurs évêques, leurs primats, leurs milices, leurs drapeaux»[165].

Les évêques (ou «ceux qui tiennent lieu d'évêque» comme à *Asemos*) jouent effectivement un rôle central dans ces villes et châteaux de la frontière. Ils sont non seulement les premiers magistrats de ces agglomérations mais aussi, semble-t-il, les gestionnaires, notamment en ce qui concerne le ravitaillement et le recrutement, des unités locales de *limitanei*. Cette situation a été présentée très négativement par Procope dans son *Histoire secrète*[166]. En fait, là aussi, on doit considérer que la fonction de chef militaire de l'évêque sur le *limes* d'Empire n'est pas la conséquence d'une désagré-

163 *ND*, *or.*, XL, 19.
164 Priscus, *Excerpta*, II, 3, pp. 577-578.
165 N. IORGA, «Danube d'Empire...», p. 20.
166 Procope, *Histoire Secrète*, 24, 12-14, p. 186-187.

gation de l'autorité de l'Empire sur ses marges mais, encore une fois, d'une politique impériale bien comprise[167]. Les *limitanei*, soldats locaux par excellence, sont entretenus aux frais des cités et châteaux dont les administrateurs sont dorénavant les évêques[168].

Car nous pensons que les soldats de *Singidunum* comme ceux stationnés dans les châteaux de *Lederata* et de *Novae* appartiennent à la catégorie des *limitanei*. On sait que sur le *limes* de la Thrace voisine il y avait deux catégories de forces sous les ordres du *quaestor Justinianus exercitus* de Mésie Seconde, de Scythie et des «îles», Bonus: des *comitatenses* et des *limitanei*[169]. On retrouve, mais exprimée en d'autres termes, cette même répartition trente ans plus tard dans l'œuvre de Ménandre le Protecteur[170]. Les cas libyen (sous Anastase), syrien, palestinien et africain[171] démontrent que partout un schéma défensif uniforme fut respecté. Sur chaque *limes* de l'Empire se trouvaient sous un même commandement *comitatenses* et *limitanei*, στρατιῶται et λιμιτάνεοι. C'est un fait nouveau attesté en Libye sous le règne d'Anastase, puis généralisé sous celui de Justinien[172]. Aux IVe et Ve siècles, la règle administrative et militaire voulait que sous le commandement des *duces limitis* fussent uniquement placées des formations de *limitanei*[173].

Mais dans ces conditions quelles étaient les différences entre ces deux catégories de soldats des frontières? Le seul texte véritablement précis sur cette question est la constitution impériale de 534 destinée à Bélisaire et réorganisant la défense des frontières d'Afrique[174]. Selon cette source, sol-

---

167 A. DUCELLIER, «Problème des autonomies urbaines...», pp. 126-127.

168 J. DURLIAT, «Armée et société...», pp. 31-34.

169 Cf. *infra* nn. 184 et 185.

170 Cf. *infra* n. 186.

171 Sur l'édit de Ptolémaïs en Libye, cf. Z. VON LIGENTHAL, dans: *Monatsberichte der kaiserlichen Akademie der Wissenschaften zu Berlin*, Berlin 1879, pp. 134-136; sur le *limes* syrien, cf. *infra* n. 179; sur le *limes* palestinien, cf. *infra* n. 181; sur le *limes* africain, cf. *infra* n. 174.

172 Sous les ordres du comte et duc de Libye, Daniel, sont placés d'une part cinq *numeri* de *comitatenses* stationnés à Ptolémaïs, Cyrène, Apollonia, Bérénice et Darnis, (τῶν στρατιωτῶν τῶν πέντε ἀριθμῶν, Z. VON LINGENTHAL, *op. cit.*, p. 134, 17-18), d'autre part des καστρησιανοί (Ὥστε τοὺς καστρησιανοὺς μετὰ πάσης ἐπιμελείας σ[υν]αλλάτειν..., *ibid.*, 46-47; ...ἀπὸ ἑκάστου κάστρου τῶν καστρησιανῶν..., 80-82) rivés à leurs châteaux de la frontière.

173 Comparer en Afrique romaine entre les forces subordonnées aux comtes d'Afrique et de Tingitane, comprenant *comitatenses* et *limitanei* (*ND*, *oc*., VII, 135-152 pour les *comitatenses*; XXV et XXVI pour les *limitanei*) et celles mises à la disposition des ducs de Maurétanie et de Tripolitaine, uniquement composées de *limitanei* (*ND*, *oc.* XXX et XXXI).

174 *CJ*, I, 27, 2, 1-8, plus particulièrement 4a, 4b, 5 et 8: *Pro limitaneis vero ordinandis –quia necessarium nobis esse videtur, ut extra comitatenses milites per castra milites limitanei*

dats *comitatenses* et *limitanei* sont placés ensemble sous les ordres des ducs de Tripolitaine, de Byzacène, de Numidie et de Maurétanie. Mais, au contraire des *comitatenses*, les *limitanei* sont établis à demeure dans les forteresses du *limes* et peuvent cultiver les terres des confins frontaliers. Précision très intéressante, la constitution ajoute qu'un modèle (*exemplum*) d'unité frontalière (*unius numeri limitaneorum*) est proposée à l'attention de Bélisaire et qu'on peut réutiliser les gardes frontaliers (ou plutôt leurs descendants) de l'époque précédant celle de la domination vandale.

Quel fut le «modèle» recommandé pour la défense des confins africains? Ce ne fut certainement pas celui de la période antérieure à la domination vandale, tel qu'il est décrit dans la *Notitia Dignitatum* et dans la constitution impériale datée de l'année 409[175]. Les *limitanei* africains du IVe siècle et du début du Ve sont alors répartis en secteurs territoriaux depuis sans doute la fin du IIIe siècle[176]. L'*exemplum* en question ne pouvait provenir que de la frontière d'Orient, celle des confins syriens et palestiniens. Entre l'Euphrate et le golfe d'Akaba effectivement, les *limitanei* étaient répartis depuis le règne de Dioclétien en *numeri* ou ἀριθμοί[177]. Au Ve siècle, les ducs des *limites* syro-palestiniens ne semblent avoir eu sous leurs ordres que deux catégories de forces: des unités régulières de *limitanei* et les troupes irrégulières des «phylarques» arabes, les *foederati Saraceni*[178]. Sous le règne de Justinien, s'ajoutent à ces troupes des *numeri militum comitatensium* ou ἀριθμοὶ στρατιωτῶν. La chronique de Jean Malalas indique que ce fut une des principales mesures de Justinien en faveur de Palmyre et de

constituantur, qui possint et castra et civitates limitis defendere et terras colere...– exemplum fecimus unius numeri limitaneorum...

175 Cf. *supra* n. 173, et *CTh*, VII, 15, 1 (29 avril 409).

176 D. VAN BERCHEM, *L'armée de Dioclétien et la réforme constantinienne*, Paris, P. Geuthner, pp. 40-42; P. TROUSSET, *Recherches sur le* Limes Tripolitanus *du Chott El-Djerid à la frontière tuniso-libyenne*, éd. du C.N.R.S., Paris 1974, pp. 146-155.

177 D. VAN BERCHEM, *op. cit.*, pp. 15-32.

178 Cf. l'édit de Bersabée dans A. ALT, *Die griechische Inschriften der Palaestina Tertia westlich der Araba*, Berlin-Leipzig 1921, p. 4, analysé par D. VAN BERCHEM (*op. cit.*, p. 32-36): sont mentionnés les καθοσιώμενοι λιμιτάνεοι (A. ALT, *op. cit.*, 1, 6) d'une part, les phylarques arabes (...ρου ἀρχιφύλου τοῦ ἱερο[τάτ]ου κοινοῦ τῶν ἀρχιφύλων..., IDEM, 4, 2-3) d'autre part. Comparer avec *Nov. Th.*, XXIV, 2: *Quibus cum principe castrorumque praepositis pro laborum vicissitudine limitanei tantum militis duodecimam annonarum partem distribuendam videlicet inter eos magisteriae potestatis arbitrio deputamus. De Saracenorum vero foederatorum aliarumque gentium annonariis alimentis nullam penitus eos decerpendi aliquid vel auferendi licentiam habere concedimus.* La novelle limite au douzième des annones du soldat frontalier la part versée au duc et à son état-major; les fédérés sont totalement exemptés de cette obligation.

son secteur frontalier[179]. Mais le chroniqueur syrien se trompe lorsqu'il attribue à Dioclétien l'organisation défensive qui place sous les ordres des ducs λιμιτάνεοι et στρατιῶται le long de la *strata diocletiana*[180]. Aussi bien le schéma structurel que le mode d'emploi des forces ducales sont typiquement justiniens et non pas tétrarchiques.

La novelle 103 de Justinien adressée en 542 au proconsul de Palestine distingue trois catégories de forces à la disposition du duc de Palestine: les στρατιῶται, les λιμιτάνεοι et les φοιδερᾶτοι[181]. Mais au contraire de Jean Maspéro, nous ne pensons pas que le dernier terme soit à prendre dans la nouvelle définition du temps de Justinien, celle de soldats d'origine barbare enrôlés individuellement dans des régiments de cavalerie lourde de l'armée centrale[182]. *Foederati* dans ce cas précis a conservé son sens originel. Il désigne les contingents saracènes alliés, en particulier ceux fournis par les princes Ghassanides[183].

La constitution impériale concernant l'Afrique et les sources relatives à la défense des confins orientaux décrivent une organisation défensive adaptée à des frontières désertiques et continentales. Est-il concevable qu'un même schéma fut suivi pour le rétablissement de la frontière militaire illyrienne le long du Danube?

Dans un premier temps, il nous faut encore une fois considérer le secteur frontalier voisin de celui de l'*Illyricum*, celui de la Mésie Seconde et de la Scythie Mineure. La frontière militaire de la basse vallée du Danube qui, vue de Constantinople, a toujours eu bien plus d'importance que le *limes* illyrien, se distinguait sous le règne de Justinien de celui-ci par le fait qu'elle était restée relativement stable. Les dévastations du temps d'Attila avaient été moindres et ne nécessitèrent pas la politique de recolonisation et de reconstruction qui dut être menée dans le nord de l'*Illyricum*. Mais la situation stratégique du nord de la Thrace amena l'Empire à réorganiser profondément l'administration de cette partie de la péninsule des Balkans et à revenir sur le principe de la séparation des pouvoirs civil et militaire. Par une novelle de 536 dont le texte a été perdu mais que l'on peut reconsti-

179 Jean Malalas, *Chronographie*, *P.G.*, 97, XVIII, col. 628.

180 Id., cité dans l'édition de Bonn (L. Dindorf, 1831), XII, p. 308, et commenté par D. VAN BERCHEM, *op. cit.*, p. 17, n. 2 et pp. 17-26.

181 *Nov. Iust.*, CIII, 3: Καὶ ὁ μὲν [δοὺξ] ἡγήσεται στρατιωτῶν τε καὶ λιμιτανέων καὶ φοιδεράτων καὶ εἴ τι κατὰ τὴν χώραν ὁπλιτικὸν ὅλως ἐστί...

182 J. MASPÉRO, «Φοιδερᾶτοι et Στρατιῶται dans l'armée byzantine au VI^e^ siècle», *ByzZ* 21 (1912) 97-109; ID., *Organisation militaire...*, pp. 43-45.

183 J. SAUVAGET, «Les Ghassanides et Sergiopolis», *Byzantion* 14 (1939) 115-130.

tuer par la novelle 50 de 537, un *quaestor Justinianus exercitus*, Bonus, fut mis à la tête à la fois de l'administration civile de Mésie Seconde, de Scythie Mineure (et des îles de Carie, Chypre, Rhodes, Cyclades) et des troupes qui y étaient stationnées[184]. Une cédule, perdue également[185], distinguait parmi celles-ci *comitatenses* et *limitanei*. En 561 ou 562, un (autre?) Bonus dans la même fonction est appelé dans un style plus littéraire par Ménandre le Protecteur πρωτοστάτης τοῦ θητικοῦ καὶ οἰκετικοῦ τῇ τοῦ ποταμοῦ... φυλακῇ[186].

D'ordinaire, on traduit en français cette formule par «commandant des troupes mercenaires et régulières»[187]. Ne serait-il pas plus approprié de considérer que τὸ θητικόν désigne les troupes «soldées» d'origine extraprovinciale, c'est-à-dire les troupes *comitatenses*, et τὸ οἰκετικόν, les troupes «locales», c'est-à-dire les troupes frontalières de Mésie Seconde et de Scythie Mineure? Il est donc plus que probable que dans l'*Illyricum* proche a été respectée une répartition identique des forces entre *limitanei* et *comitatenses* (et «alliés» barbares) et qu'il y avait des *limitanei* illyriens sans que néanmoins aucune source écrite ne le spécifie expressément. Quel tableau peut-on alors dresser de ces soldats frontaliers malgré la pauvreté des sources documentaires les concernant?

Benjamin Isaac a bien montré que les *limitanei* n'étaient pas de modestes milices rurales comme on l'a trop souvent dit[188], mais des troupes régulières[189]. Procope ne désigne jamais autrement les défenseurs des *castella* danubiens que sous le terme de στρατιῶται[190]. Dans *la Vie de Saint Séverin*, certainement la meilleure source écrite sur une romanité des confins danubiens, Eugippe décrit l'équipée de soldats frontaliers du *numerus*

184 *Nov. Iust.*, L.

185 A. H. M. JONES, *op. cit.*, t. II, p. 661.

186 Ménandre, *Excerpta*, II, 4, p. 444, 18-19.

187 L. BRÉHIER, dans: *DHGE*, t. IX, *s.v.* Bonus, cols. 1126-1127. Mais le même savant, dans: *Le monde byzantin*, t. II: *Les institutions de l'Empire byzantin,* Paris 1970², p. 96, n. 578, a revu sa position. Cf. également J. R. MARTINDALE, dans: *PLRE*, t. III, *s.v.* Bonus 4, pp. 241-242.

188 A. MÓCSY, «Zu den *prata legionis*», dans: *Studien zu den Militärgrenzen Roms* (Vorträge des 6. internationalen Limeskongresses in Süddeutschland), Köln-Graz, Böhlau Verlag, 1967, p. 214. Et ce n'étaient pas davantage des soldats-laboureurs analogues aux *Grenzer* des Confins Militaires autrichiens des XVII^e^-XIX^e^ siècles, tels qu'on les présente, par exemple, dans *Histoire de France*, dir. E. LAVISSE, t. I, Paris 1900, pp. 289-290. Sur une étude comparative entre *limes* romain, frontières médiévales et Confins Militaires autrichiens, cf. J. NOUZILLE, *Histoire de frontières. L'Autriche et l'Empire ottoman*, Paris, Berg international, 1991.

189 B. ISAAC, «The meaning of the terms *Limes* and *Limitanei*», *JRS* 78 (1988) 139-147.

190 Cf. *supra* n. 65.

Batavinus, (c'est-à-dire du bataillon de soldats de l'*oppidum* de *Batavis* [act. Passau] dans la province de Rhétie) allant à la fin du Ve siècle chercher en Italie leur solde qui n'avait plus été payée depuis longtemps[191]. Les *limitanei* sont bien des soldats à part entière. En tant que tels, ils reçoivent une solde et sont inscrits sur les rôles militaires.

Mais leur recrutement est strictement local. De ce fait, leur origine ethnique est passablement mélangée comme l'est d'ailleurs le peuplement de ces provinces frontalières. Les soldats de gros *castella* comme *Novae*, *Pincus* et *Cuppae* étaient certainement recrutés parmi cette population de Romains du Danube, ancêtres des Roumains actuels[192]. Par contre, les unités qui furent positionnées dans les villes et forteresses entièrement reconstruites, telles *Singidunum*, *Viminacium*, *Lederata*, plus tard *Sirmium*, ont pu être composées d'éléments venus de l'intérieur de l'*Illyricum* ou même d'autres régions de l'Empire[193]. L'élément d'origine «barbare», enfin, était incontestablement important et n'a cessé de se renforcer. Dès la fin du Ve siècle, des Huns *Fossatisii* et *Sacromontisi* sont signalés en Dacie Riveraine et il y a toujours au temps de Procope un «fort des Huns» habité sans doute par les descendants de ces Huns[194]. L'origine gothique des *castella* de *Mareburgus*, *Stiliburgus* et *Halicaniburgus* a été soulignée par les historiens et reliée à la présence de ces *Gothi Minores* qui avaient autrefois suivi l'évêque Ulfila en terre d'Empire[195]. Il faut y ajouter les Slaves et Antes qui depuis le début du VIe siècle ne cessent de s'infiltrer par petits groupes dans la *Romania*, y compris dans l'armée[196].

---

191 Eugippe, *Vie de Saint Séverin*, éd. P. BECKER (Aschendorffs Lesehefte zu Aschendorffs Sammlung lateinischer und griechischer Klassiker), Münster in Westfalen 1955, XX, p. 34.

192 Sur la Dacie Riveraine, probable conservatoire d'une population romane, cf. E. DE MARTONNE, *La Valachie. Essai de monographie géographique*, Thèse, Paris 1902, pp. 242-244; M. FRIEDWAGNER, «Über die Sprache und Heimat der Rumänen in ihrer Frühzeit», *ZRPh* 54 (1934), p. 713; E. LOZOVAN, «Romains et Barbares sur le Moyen-Danube», dans: F. ALTHEIM, *Geschichte der Hunnen*, t. II, Berlin 1960, pp. 225-244; H. MIHAESCU, *Romanité...,* pp. 157-161; A. MÓCSY, *Pannonia...,* pp. 354-355; R. WINDISCH, «Die Herkunft der Rumänen im Lichte der deutschen Forschung», *Vox Romanica* 41 (1982) 62-64.

193 Sur la garnison de places comme *Singidunum* et *Sirmium*, cf. *infra* III, 3. La dernière inscription antique en date trouvée à *Sirmium* (et célèbre!) est grecque: G. DAGRON, «Villes...», p. 19 et n. 88.

194 Jordanès, *Getica*, *MGH*, *AA* V, éd. Th. MOMMSEN, Berlin 1882, L 265-LI 267; Procope, *Constructions*, IV, 6, p. 130, 19.

195 Procope, *Constructions*, IV, 6, p. 128, 21-23; H. W. HAUSSIG, *Histoire de la civilisation byzantine*, trad. de l'allemand J. Decarreaux, Paris 1971, p. 100; Jordanès, *op. cit*., LI 267.

196 M. KAZANSKI, *Les Slaves. Les origines (Ier-VIIe siècles)*, Paris 1999, pp. 63-67.

Mais l'archéologie montre que ces garnisons de *limitanei*, comme toute la population de Dacie Riveraine et de Mésie Première du reste, baignent dans une même culture matérielle romano-danubienne[197]. L'impression que l'on retire des vestiges retrouvés dans les *castella*, mais aussi dans les villes du *limes* est que l'aspect rural et agricole l'emporte largement sur les caractéristiques proprement militaires[198]. Cette impression est confirmée par l'épisode rapporté par Théophylacte Simocatta. Lorsque les Avars attaquent soudainement en 583 *Singidunum*, ils surprennent les habitants en train de moissonner leurs champs à l'extérieur des remparts. Il n'y a guère de doute que la majorité des moissonneurs étaient des soldats de la garnison ou des membres de leurs familles[199]. On peut conjecturer que, comme en Afrique, Justinien avait fait procéder à une véritable recolonisation à la fois militaire et agricole de ces confins dévastés par les Huns d'Attila.

Soldats-colons rivés à leur forteresse des bords du Danube, les *limitanei* étaient également, semble-t-il, peu nombreux. Les grands *castella* du type *Asemos* / *Novae* devaient être défendus par un *numerus* (300 à 400 hommes) à l'instar du fort de *Rounis* mentionné dans une inscription grecque du VI^e^ siècle trouvée à Varna en Bulgarie[200]. Les villes portuaires, *Singidunum*, *Viminacium*, *Ratiaria*, *Bononia*, avaient très certainement des garnisons un peu plus nombreuses, mais «insuffisantes» selon Ménandre le Pro-

197 S. DOLINESCU-FERCHE, «Ciurel, habitat des VI^e^-VII^e^ siècles de notre ère», *Dacia* 23 (1979) 179-230; ID., «Contributions archéologiques sur la continuité daco-romaine. Dulceanana, deuxième habitat du VI^e^ siècle de notre ère», *Dacia* 30 (1986), 1-2, pp. 121-154; M. KAZANSKI, *Les Goths,* pp. 116-118, fig. pp. 136-137; Vl. POPOVIC, «Témoins archéologiques...», pp. 478-482; D. TUDOR, *Sucidava, cité daco-romaine et byzantine*, Bruxelles, coll. Latomus, 1965, pp. 105-124.

198 Vl. POPOVIC, «Témoins archéologiques...», p. 481; G. CVETKOVIC-TOMAS#EVIC, «Étude comparative des couches et vestiges de bâtiments superposés à *Heraklea Lynkestis*, *Ulpiana* et *Singidunum*. À propos de l'origine, la date et la typologie des maisons en torchis», dans: *Actes du XI^e^ Congrès International d'Archéologie chrétienne* (21-28 septembre 1986), Rome 1989, pp. 2463-2482.

199 Théophylacte Simocatta, *Histoire*, I, 4, p. 46. Ce passage semble s'opposer à ce que nous avons écrit *supra* n. 188. En apparence seulement! Il convient de distinguer: 1) les terres publiques qu'étaient les *territoria castellorum*, qui ont été laissées très tôt à la disposition des soldats frontaliers et qui étaient franches d'impôt; 2) les terres appartenant en toute propriété à des soldats des garnisons de la frontière; 3) les terres qui ont été l'objet d'une recolonisation de la part de l'État, mais sur certains secteurs du *limes* comme en Afrique, en Syrie-Palestine et en *Illyricum*; 4) les terres abandonnées qui furent spontanément exploitées par les soldats de garnisons du *limes*. Sur les rapports entre les militaires et la terre, cf. R. MAC-MULLEN, *Soldier and Civilian in the later Empire*, Cambridge-Mass. 1963, pp. 1-22.

200 V. BES#EVLIEV, *Spätgriechische und Spätlateinische Inschriften...*, p. 60, inscr. n° 89.

tecteur qui décrivait la situation militaire de *Singidunum* en 578. Si on tient compte de la superficie de la *Singidunum* du VI^e^ siècle, il est peu probable qu'il y ait eu en permanence plus d'un millier d'hommes pour défendre la place et intervenir à proximité. Le cas de *Sirmium* peut nous amener à quelques données plus précises: la métropole de Pannonie Seconde récupérée par l'Empire en 562 est assiégée par les Avars de Baian à partir de 578 et subit un terrible siège de quatre ans raconté très précisément par Ménandre le Protecteur. La garnison de *Singidunum* est, comme on l'a dit précédemment, incapable de lui porter secours. Quant aux troupes d'intervention d'*Illyricum*, elles sont toutes à cette époque sur le front perse[201]. L'empereur Tibère II ne peut envoyer que des officiers supérieurs et subalternes détachés des états-majors de Dalmatie et d'Illyrie: ...στρατηγοὺς δὲ καὶ ἡγεμόνας καὶ λοχαγοὺς στέλλων, τοὺς μὲν διὰ τῆς Ἰλλυριῶν, τοὺς δὲ διὰ Δαλματίας, ὡς ἂν τὴν πόλιν διὰ φρουρᾶς ἔχοιεν[202]. Pourtant la ville tient quatre ans grâce évidemment aux forces locales.

Ces forces locales, on en a peut-être la trace dans la garnison de Rome à la fin du VI^e^ siècle. Deux actes notariés sur *papyrus*[203] mentionnent un *numerus militum Sermisiani* et un *numerus equitum Sermisiani*. Nous savons par ailleurs qu'en 582 la population de *Sirmium* (et donc la garnison) a été autorisée par Baian à sortir saine et sauve de la ville[204] et que l'évêque de la cité, Sébastianus, s'est réfugié en Italie[205]. Il est possible que ces *numeri* n'aient regroupé que les rescapés de la garnison de *Sirmium*. Il est également possible que celle-ci ait été depuis longtemps composée de deux corps de troupe, car la *Notitia Dignitatum* attribue également à *Sirmium* au début du V^e^ siècle deux unités, un escadron et un bataillon d'in-

201 Cf. *supra* n. 153.

202 Ménandre, *Excerpta*, II, 31, p. 476, 23-25. On reconnaitra dans cet épisode, d'une part les trois catégories d'officiers de l'armée romaine tardo-antique: commandants d'armée (*magistri militum*, *duces*, *comites*, appartenant à la *comitiva*), chefs de corps, *numeri* ou *banda* (tribuns, «comtes», archontes), commandants de cent à deux cents hommes (*protectores ducenarii* et *centenarii*), cf. Ch. E. BABUT, «Recherches sur la Garde impériale et le corps d'officiers de l'armée romaine aux IV^e^ et V^e^ siècles», *RH* 114 (1913), pp. 229, 242, 244-245; 116 (1914) 226-227; d'autre part, la constante pratique de l'État impérial d'affecter sur un secteur du *limes* menacé des officiers *vacantes* (cf. Ammien Marcellin, *Histoire*, XVIII, 7, 6: en ce cas précis, des tribuns et des *protectores* sur la frontière de Mésopotamie en 359).

203 G. MARINI, *Papiri diplomatici raccolti e illustrati*, Rome 1805, *papyri* 91 et 92. Nous ne croyons pas, comme A. Guillou (A. GUILLOU, *op. cit.*, p. 154 et n. 36) que ces *numeri* aient été composés d'Avars et de Sklavènes.

204 Ménandre, *Excerpta*, I, 20, p. 220, 25-29.

205 Vl. POPOVIC, «Le dernier évêque de Sirmium», *RÉAug* 21 (1975), 1-2, pp. 91-110.

fanterie[206]. Un effectif de deux à quatre *numeri* (600 à 1000 hommes) pour défendre les villes de la frontière serait plausible.

Par contre, les petits *castella* comme ceux qui ont été repérés et fouillés dans le secteur des Portes de Fer (*Smorna* act. Boljetin, Veliko Golubinje, Hajducka Vodenica[207]) n'étaient défendus que par des poignées de garnisaires. Il est même raisonnable de conjecturer, comme on l'a vu précédemment, que la place d'armes circonscrite à l'intérieur de l'enceinte de ces forts recevait des renforts mobiles venus de l'extérieur. On en arrive donc au rôle tactique et stratégique joué par les unités de *limitanei* dans le cadre de la défense de l'*Illyricum*.

Au contraire des *ripenses* du IVe siècle, les *limitanei* du VIe siècle n'ont plus qu'un rôle exclusivement défensif[208]. Ils doivent avant tout surveiller les rives du Danube, interdire le franchissement de petits groupes infiltrés et en cas d'attaque barbare massive, offrir une défense ferme dans leurs *castella* en attendant l'intervention des *comitatenses* illyriens ou des troupes d'élite de l'armée centrale. C'est la raison pour laquelle ils semblent avoir été essentiellement des fantassins, au contraire des troupes d'intervention qui, depuis la fin du Ve siècle, sont composées en majorité de cavaliers cuirassés[209]. Nous fondons cette affirmation sur le fait que sont souvent mentionnés dans les textes, d'une part les balistes et ceux qui les servent, les *ballistarii*, et d'autre part, les dromons sur lesquels se trouvent marins, fantassins légers et aussi *ballistarii*.

La *militia limitanea* illyrienne a pu avoir été composée d'un noyau d'unités de fantassins lourds, de *scutati*, dont le *Stratégicon* du Pseudo-Maurice dit qu'elles sont les seules à être dotées de balistes[210], et qui étaient spécialisées dans la défense des places fortes. Les spécialistes en balistique et en travaux du génie représentent une catégorie professionnelle influente dans les villes du Danube[211], dont la capture (ou le ralliement)

206 *ND*, *occ*, XXXIII, 49 et 54.

207 Vl. KONDIC, «Formes des fortifications...», pp. 138-140, 153-155.

208 Évolution soulignée par L. Dillemann pour le secteur mésopotamien (L. DILLEMANN, *Haute Mésopotamie orientale et pays adjacents*, Paris, P. Geuthner, 1962, p. 224). Mais est-il bien exact de parler de «sclérose» de la défense comme le fait cet auteur?

209 8 chapitres du *Stratégicon* sur 12 traitent de l'équipement, de l'organisation et de l'emploi de cette cavalerie cuirassée (*Stratégicon*, I-VIII).

210 *Stratégicon*, XII B 6, 9, p. 422; B 18, 9, p. 456. Sur l'emploi des balistes en liaison avec les dromons, XII B 21, 13, p. 458; XII B 21, 43, p. 470; XII B 21, 49, p. 472, qui réglemente le débarquement de l'infanterie avec balistes et l'organisation d'une tête de pont sur la rive septentrionale du Danube.

211 V. VELKOV, *Cities...*, pp. 137-145, 201-219, 237-238.

est très recherché par les Barbares. L'aventure d'un officier de la garnison d'*Appiaria* en Mésie Seconde, rapportée par Théophylacte Simocatta, est caractéristique à cet égard[212]. Cet officier du nom de Bousas est appelé par Théophane un μαγγανάρις, donc un spécialiste des retranchements et de la poliorcétique[213]. Parti à la chasse, Bousas est surpris et fait prisonnier par les Avars. Pour avoir la vie sauve et aussi pour se venger de ses compatriotes d'*Appiaria* qui refusent de le racheter, il trahit l'Empire et apprend aux Barbares l'art de prendre les places fortes. Pour Théophylacte Simocatta, c'est la trahison de cet officier thrace qui permet la chute en série des villes danubiennes au profit du Chagan. Ailleurs, Théophylacte Simocatta montre bien que c'est le fait d'avoir négligé l'artillerie sur les remparts de *Singidunum* qui permet le premier succès avar tout au début des guerres romano-avares[214].

Il se peut que certaines unités de *limitanei* aient ressemblé à ce régiment de *Ballistarii* Chersonites décrit dans le *De Administrando Imperio* de Constantin VII Porphyrogénète[215]. Certes l'épisode en question concerne Cherson au sud de la presqu'île de Crimée et est censé se dérouler au temps de Constance Chlore et de Constantin. Mais certaines particularités du récit sont susceptibles d'intéresser notre sujet. Les *ballistarii* sont à l'origine une milice aux ordres des «archontes» de Cherson. Ils ressemblent donc à ces régiments de *ballistarii* mentionnés dans la novelle de Justinien «Sur les armes» qui existent dans certaines villes de l'Empire et qui sont à la disposition des «pères des cités»[216]. Les Chersonites sont très efficaces contre les peuples cavaliers de la steppe grâce à leur barrage de chariots surmontés de balistes. Par conséquent, Constantin leur demande d'intervenir contre les Goths sur le front danubien où ils font merveille. En récompense, les *ballistarii* reçoivent des «annones» et deviennent un régiment de l'armée régulière. De ce texte, on peut retenir deux informations: 1) l'efficacité tactique de ce type de formation face aux cavaliers de la steppe; 2) le passage de combattants frontaliers de l'état de miliciens citadins à celui de soldats réguliers au service de l'Empire mais toujours recrutés localement et maintenus dans leur cité d'origine.

À côté de ces formations «lourdes» (l'expression ὁπλιτικόν employée par Théophylacte Simocatta pour désigner le corps de troupe stationné à

212 Théophylacte Simocatta, *Histoire*, II, 16, pp. 101-103.
213 Théophane, *Chronographie*, pp. 589-590.
214 Théophylacte Simocatta, *Histoire*, I, 4, p. 46.
215 *D.A.I.*, 53, 34-44; 132-161.
216 *Nov. Iust.*, LXXXV, chap. II et III; sur les «pères des cités», chap. III, 23.

Asemos a peut-être un sens plus technique qu'on ne le pense[217]), puissamment outillées mais statiques, héritières par la spécialisation tactique et aussi par la tradition des vieilles légions romaines[218], se trouvent les formations d'infanterie légère et de marins. Incontestablement, c'est dans les flottes de dromons que résident tout à la fois les seuls éléments capables de mener des actions offensives et la véritable efficacité des forces frontalières, reconnue par les anciens et les modernes de Végèce à Paul Lemerle et Lucien Musset[219]. C'est l'escadre de *Singidunum* que redoute Baian lorsqu'il projette d'attaquer *Sirmium* en 578[220]. Les dromons sont non seulement à même d'intercepter les troupes barbares lors de leurs tentatives de franchissement du Danube, mais ils sont indispensables pour le transport des troupes impériales d'un bout à l'autre du *limes*. Nous avons vu que c'est quasiment le seul moyen logistique à la disposition des généraux de l'empereur pour intervenir des Portes de Fer à *Viminacium* et à *Singidunum*[221]. Dans les opérations de «ratissage» exercées à l'encontre des communautés slaves disséminées dans les vallées marécageuses des affluents de la rive gauche du Danube (la fameuse «balta» du Banat et de la Valachie[222]), les dromons permettent le transport et le débarquement des «commandos» impériaux[223]. On a vu que les ports d'attache des dromons sont les anciens *castra* légionnaires du IV^e^ siècle, *Singidunum*, *Viminacium*, *Ratiaria*, *Bononia*. Entre ces ports, les dromons disposent d'embarcadères fortifiés comme Hajducka Vodenica dans les Portes de Fer[224] et de têtes de pont sur la rive gauche du Danube (*Lederata*, *Drobeta*, *Sucidau*[225]).

---

217 Cf. *Stratégicon*, *Index graecus*, s.v. ὁπλίτης, p. 538, d'où il ressort que ce terme, d'une part, désigne toujours «l'homme d'armes» à pied ou à cheval, d'autre part, le fantassin lourdement armé, concurremment avec le terme latin *scutatus*, lorsqu'il se trouve à côté du cavalier et du fantassin léger. Ainsi, VIII, 2, 48, p. 280: ...ψιλούς τε καὶ ἱππέας καὶ ὁπλίτας..., et XII A, 7, 92, p. 414: ὁπλίτης, σκουτάτος, ἀρμάτος, πεζός.

218 *Ibid*., XII B, 8, 3-4, p. 424; à relier à Végèce, *Epitoma rei militaris*, éd. C. LANG, Stuttgart, B. G. Teubner, 1967, II, 1-6, p. 34-40.

219 Id., *ibid*.., IV, 46, p. 165: *De lusoriis, quae in Danubio agrarias cotidianis tutantur excubiis, reticendum puto, quia artis amplius in his frequentior usus invenit, quam vetus doctrina monstraverat*; P. LEMERLE, «Invasions et migrations...», p. 285, n. 2; L. MUSSET, *op. cit.*, t. II, p. 85; P. RICHARDOT, *op. cit*., pp. 145-147.

220 Cf. *supra* n. 152.

221 Cf. *supra* nn. 123 et 124.

222 E. RECLUS, *op. cit*., pp. 310-316; E. DE MARTONNE, *op. cit*., p. 43 sq.

223 *Stratégicon*, XI, 4, 88-193, pp. 376-384.

224 Vl. KONDIC, «Formes des fortifications...», pp. 138-140 et fig. 5.

225 Sur *Lederata*, cf. F. KANITZ, *Studien...*, p. 23; sur *Drobeta*, R. FLORESCU, «Phases de construction...», pp. 149-150; sur *Sucidava*, D. TUDOR, *Sucidava...*, pp. 71-124.

Dans les opérations amphibies, dans les combats en terrain escarpé ou marécageux, les archers, frondeurs, lanceurs de javelots jouent évidemment le premier rôle[226]. Les fantassins légers se retrouvent naturellement aussi dans la défense des places fortes et des retranchements[227], notamment des petits *castella* où les trouvailles archéologiques témoignent de la présence d'un armement léger[228]. Les archers, dans les camps retranchés (les *fossata*), campent à proximité de l'enceinte afin d'être en mesure d'interdire par leurs tirs toute approche de l'ennemi[229]. Il est certain que la confusion entre cette catégorie de *limitanei* et les paysans mobilisés devait se faire aisément. Malgré tout, la démarcation était clairement tracée: les uns étaient soldés, les autres non. Quant aux équipages de dromons, leur technicité et leur valeur en avaient toujours fait, depuis les origines du *limes* danubien, une catégorie de combattants constamment entretenus et maintenus sur le pied de guerre par l'État impérial[230]. Marins et soldats *limitanei* étaient d'ailleurs loin de correspondre à une «légende noire» entretenue par une certaine historiographie moderne[231]. C'étaient de rudes soldats que ces confinaires, en outre habitués à combattre dans un milieu naturel et humain dans lequel l'armée impériale centrale n'était pas à son aise. L'obstination du frère de Maurice, Pierre, à incorporer dans ses troupes le corps frontalier d'*Asemos* se comprendrait mal dans le cas contraire.

Les *limitanei* d'*Illyricum* ne sont cependant pas les seuls à garder la ligne du Danube. Deux autres catégories de combattants apparaissent sur la frontière. La première peut paraître être à première vue proche par le genre de vie, la culture matérielle et les méthodes de combat des soldats des frontières. Ce sont les «alliés», σύμμαχοι en grec, *socii* ou *foederati* en

---

226 *Stratégicon*, IX, 2, 18-32, p. 308; IX, 4, pp. 322-326; XI, 4, 141-161, pp. 380-383; XII B, 20, pp. 458-466.

227 *Ibid*., X, 3, pp. 342-346.

228 Cf. *supra* n. 142.

229 *Stratégicon*, XII B, 22, 11-12, p. 472.

230 *CTh*, VII, 17.

231 P. PETIT, *Précis d'Histoire ancienne*, 3e éd., Paris 1967, p. 309: «...les *limitanei*, médiocres et à demi-laboureurs...»! Les *limitanei* ont été également présentés comme de simples gardes frontaliers présents sur les *limites* les moins exposés comme les confins syro-palestiniens ou nord-africains. Ils auraient été absents des zones de grandes opérations militaires du Danube et de la Mésopotamie (M. KAPLAN, *Les hommes et la terre à Byzance du VIe au XIe siècle: propriété et exploitation du sol*, Thèse d'État dactyl., Paris 1987, p. 437). Néanmoins, personne ne conteste la qualité de *limitanei* aux héritiers de la Légion IV Parthique basés à Berrhoie et qui se distinguent contre les Perses (Théophylacte Simocatta, *Histoire*, II, 6, 20, p. 80).

latin. L'Empire au VI^e siècle a continué comme il l'avait fait auparavant à établir sur les confins de l'*Illyricum* des peuplades barbares, à charge pour elles d'assurer la défense d'une partie du *limes* et de fournir des contingents à l'armée centrale. Mais il ne fut pas question de revenir à cette politique d'installation massive de fédérés barbares qui s'était révélée si catastrophique à la fin du IV^e et dans la première partie du V^e siècle[232]. Après la mort d'Attila, la recolonisation de certaines régions dévastées de l'*Illyricum* se fait de manière plus prudente avec des groupes ethniques plus réduits comme en Dacie Riveraine les Huns *Fossatisii* et *Sacromontisi* déjà cités. Ces Huns ainsi que leurs voisins Goths des forteresses et des villages fortifiés, mentionnés par Jordanès dans le même passage de ses *Getica*, sont en fait devenus au VI^e siècle des *limitanei* à part entière, c'est-à-dire des «Romains» chrétiens imprégnés de la culture des confins romano-danubiens et partageant l'existence des provinciaux daco-romains[233].

En dehors des Antes du Bas-Danube, le cas le plus significatif de l'établissement d'un peuple barbare sur les frontières de l'*Illyricum* concerna ce fameux peuple des Hérules. Autour de *Sirmium*, *Bassiana* (act. Petkovci) et *Singidunum*, se trouvaient en tant qu'alliés très théoriques de l'Empire les Gépides depuis la fin du V^e siècle[234]. Au temps de l'empereur Anastase, les Hérules, chassés par les Lombards et repoussés par les Gépides, obtinrent de s'établir en territoire romain près de *Singidunum*[235]. Après bien des péripéties, en particulier une révolte contre l'Empire réprimée, Justinien accrut en faveur des Hérules l'étendue des terres mises à leur disposition. En échange, une politique systématique de christianisation de ces féroces barbares fut entreprise. Surtout, on les utilisa comme troupe de choc dans les armées impériales. C'est ainsi que deux mille de leurs cavaliers intervinrent en 538 en Italie contre les Ostrogoths[236]. Mais ce peuple resta bien instable[237]. En fait, la suite des événements montre que les Hérules et les Gépides cantonnés dans la région hautement stratégique de la confluence entre Danube et Save se révélèrent des gardiens du *limes* vraiment peu sûrs. Lors de l'invasion avare, il n'est jamais question des auxiliaires gépides et hérules. Les seuls à opposer une résistance sont les Romains de *Sirmium* et de *Singidunum*. Comme le présume Nicolae Iorga, les garnisons

232 H. WOLFRAM, *op. cit.*, pp. 131-164; pp. 283-293.
233 Cf. *supra* n. 192.
234 Procope, *Guerres*, III, 2, 6, p. 311, 21.
235 Id., *ibid.*, VI, 13, p. 208, 19-15, p. 220, 4.
236 Id., *ibid.*, 13, p. 208, 19-21.
237 Id., *ibid.*, 14, p. 213, 21-23.

frontalières et la flotte du Danube étaient tout autant là pour surveiller les «alliés» barbares que pour combattre les Barbares transdanubiens[238].

Il nous faut considérer *Sirmium*, *Bassiana*, *Singidunum* comme des îlots de romanité au milieu d'un environnement presque entièrement barbare. Les colonies d'alliés barbares étaient en effet implantées dans des zones de plaines et de campagnes ouvertes en Pannonie Seconde, dans le nord-ouest de la Mésie Première et dans la Dacie Riveraine entre *Aquae* et *Oescus*. Ces régions étaient accessibles, avaient été ravagées et dépeuplées et la population du plat-pays avait presque entièrement disparu. Par contre, les zones de collines et de moyennes montagnes à la frontière de la Mésie Première et de la Dacie Riveraine ont été un refuge pour la population provinciale[239]. Les textes comme l'archéologie témoignent d'un réseau de *civitates* et de *castella* bien plus dense entre *Viminacium* et *Aquae* qu'entre *Viminacium* et *Sirmium*.

Limitanei et alliés barbares constituaient donc la défense permanente de l'Empire sur la frontière de l'*Illyricum*. Mais sous les ordres des ducs de Mésie Première et de Dacie Riveraine ou des *magistri militum per Illyricum* (quand la présence de ces derniers est nécessaire sur les confins), étaient placés comme sur tous les *limites* de l'Empire des contingents de *comitatenses* / στρατιῶται. À leur sujet, Ménandre le Protecteur emploie aussi l'expression suivante: στρατιωτικοὶ κατάλογοι[240]. Et probablement, comme nous l'avons vu, τὸ θητικόν sous le commandement du *quaestor Justinianus exercitus* Bonus concernait les régiments du *comitatus* cantonnés en Mésie Seconde et Scythie Mineure[241].

En comparant de nouveau avec les sources mises à notre disposition qui traitent des *comitatenses* stationnés en Afrique, Libye, Palestine et Syrie, nous pouvons considérer que ces soldats diffèrent sur trois points fondamentaux des *limitanei*:

1) ils forment des unités mobiles qui peuvent à tout moment être retirées non seulement du *limes* mais aussi d'*Illyricum*. C'est pourquoi au VI^e^ siècle on retrouve des *Illyriciani* sur tous les grands théâtres d'opérations, de la Mésopotamie et de l'Arménie à l'Afrique et à l'Italie[242];

238 N. IORGA, «Danube d'Empire...», p. 15.
239 Cf. *supra* nn. 192 et 233.
240 Cf. *supra* n. 153.
241 Cf. *supra* nn. 186 et 187.
242 Malalas, *PG* 97, p. 651; Agathias, *Histoires*, éd. R. Keydell, Berlin, De Gruyter, 1967 (C.F.H.B. 2), I, 17, p. 32, 3-4; Procope, *Guerres*, III, 11, p. 362, 3-5; Id., *ibid*., VII, 11, p. 342, 9-18.

2) ils ne sont que temporairement ou exceptionnellement sous les ordres des ducs frontaliers. S'ils appartiennent à l'armée d'*Illyricum*, ce qui est le cas le plus fréquent, ils relèvent du *magister militum per Illyricum*. Mais des *numeri comitatenses* font également partie, avec des corps d'élite d'origine barbare (les *foederati* dans le sens nouveau du VI[e] siècle), de l'armée impériale centrale. C'est cette armée expéditionnaire qui est la véritable force militaire de l'Empire et qui a été l'instrument de la politique de reconquête de Justinien[243]. Le *Stratégicon* du Pseudo-Maurice est un manuel militaire de la fin du VI[e] siècle qui très clairement s'adresse prioritairement à ces troupes d'élite, Ὀπτιμᾶτοι, Βουκελλάριοι, Φοιδερᾶτοι, Βιξελλατίονες, Ἰλλυρικιανοί (du latin *Optimates*, *Buccellarii*, *Foederati*, *Vexillationes*, *Illyriciani*)[244]. Les chefs de cette armée de manoeuvre sont les *magistri militum praesentales*. Mais, durant tout le VI[e] siècle, l'*Illyricum* ne bénéficiera de leur intervention que sous le règne de l'empereur Maurice, entre 591 et 602[245]. Rappelons que les *limitanei* sont aux ordres des commandants locaux qui se confondent de plus en plus avec les notables des cités frontalières, évêques compris[246].
3) les *comitatenses* en campagne sur les confins frontaliers reçoivent directement leur solde de l'État et se ravitaillent comme ils le peuvent dans les cités où ils stationnent momentanément[247]. C'est tout le contraire en ce qui concerne les forces frontalières indigènes, τὸ οἰκετικόν!

La disposition de l'espace intérieur de la plupart des *castella* frontaliers, le plan du *castrum* de *Drobeta* (très clairement un *fossatum* ou camp de marche en dur[248]), le résultat des fouilles archéologiques effectuées dans l'hippodrome de *Sirmium*[249], semblent prouver qu'un système de garde de

243 J. MASPERO, *Organisation militaire...*, p. 4.

244 F. AUSSARESSES, *L'armée byzantine à la fin du VI[e] siècle d'après le Stratégicon de l'Empereur Maurice*, Bordeaux-Paris 1909, pp. 75-76.

245 M. WHITBY, *The Emperor Maurice and his historian. Theophylact Simocatta on Persian and Balkan Warfare*, Oxford, Clarendon Press, 1988, pp. 156-165 et 178-179.

246 Cf. *supra* nn. 165 à 168.

247 Cf. *supra* n. 168.

248 Cf. *supra* n. 129.

249 Vl. POPOVIC-E. L. OCHSENSCHLAGER, «Der spätkaiserzeitliche Hippodrom in Sirmium», *Germania* 54 (1976), p. 181: «Anscheinend diente der Bau in Zeiten äusserer Gefahr als Refugium und vielleicht auch vorübergehend als Unterkunft für Truppeneinheiten».

la frontière par des éléments mobiles provenant d'autres garnisons fut mis en place au VI^e siècle[250]. Mais avec les *comitatenses Illyriciani* nous abordons une tout autre question, celle de l'armée stationnée dans les villes et les *castella* de l'intérieur de la Préfecture du Prétoire d'*Illyricum*.

3.- Les «comitatenses Illyriciani»: éléments mobiles et sédentaires.

Il se trouve que les observations faites sur le terrain sont confirmées par deux passages du *De Administrando Imperio* de Constantin VII Porphyrogénète. Tous deux sont extraits des deux chapitres de ce recueil qui traitent de l'histoire de la Dalmatie, des invasions slaves et avares à l'époque du règne de cet empereur. À quelques détails près, ils font le même récit[251].

Selon le Porphyrogénète, il existait depuis longtemps en Dalmatie, avant sa conquête par les Avars, un système de garde sur les rives du Danube organisé par les cités côtières dont la plus importante était Salone, métropole de la province. Des unités de cavalerie d'un effectif d'un millier d'hommes se concentraient chaque année à Salone, puis se dirigeaient vers le Danube en empruntant la passe contrôlée par le fort de *Kleisa* (act. Klis). Les cavaliers dalmates avaient pris l'habitude de franchir le Danube et de razzier le territoire des Avars «là où habitent (au temps de Constantin VII) les *Turcs*», c'est-à-dire les Hongrois[252]. La frontière méridionale du «pays des Turcs» est clairement indiqué dans le chapitre du *De Administrando Imperio* consacré aux Hongrois: le cours du Danube entre le «pont de l'empereur Trajan» (*Drobeta-Pontes*) et «Belgrada» (*Singidunum*), la Save entre cette dernière ville et *Siscia* (act. Sisak), la «Grande Moravie sur laquelle régna Svétopluk» c'est-à-dire la région pannonienne[253].

Il est donc logique de penser que les escadrons dalmates intervenaient au profit de la Pannonie Seconde, c'est-à-dire le territoire de la cité de *Bassiana* au temps de Justinien, puis ensuite celui de la cité de *Sirmium*, territoires, rappelons-le, qui relevaient de l'*Illyricum* au VI^e siècle. Le récit du siège de *Sirmium* par Ménandre se révèle encore très précieux: relatant les derniers instants de la ville assiégée par les Avars, il rapporte que l'ultime espoir des habitants et des soldats résidait dans l'arrivée de renforts dalmates par le pont au-dessus de la Save. Mais rien ne vint: ...μηδεμιᾶς δυνάμεως

250 Vl. POPOVIC, «Témoins archéologiques...», p. 482.
251 *D.A.I.*, I, 29, 14-53; 30, 18-61.
252 *Ibid.*, 30, 21-23.
253 *Ibid.*, 40, 25-32.

Ῥωμαϊκῆς κατὰ τὴν πρὸς Δαλματίᾳ γέφυραν ἐπιφανείσης... et la ville dut capituler[254]. Et on se rappelle qu'au début du siège, Tibère II avait dépêché à *Sirmium* des officiers supérieurs et subalternes venus non seulement d'*Illyricum* mais aussi de Dalmatie[255]. Le rôle des Dalmates dans la défense de la Pannonie Seconde s'explique naturellement par la proximité géographique et aussi parce que *Sirmium* était une position-clé pour les deux grandes régions de l'ouest balkanique. Sa chute entraîne inexorablement l'invasion par les Avars de la Dalmatie et de l'*Illyricum*[256].

Constantin VII dans son récit ne fait pas mention de *Sirmium*. Selon lui, l'invasion avare et slave est due à l'imprudence des cavaliers dalmates qui furent surpris dans une embuscade et masssacrés. Les Avars revêtirent les uniformes des Dalmates et prirent leurs étendards. Par ce stratagème, ils surprirent les défenseurs du *castellum* de *Kleisa* et détruisirent Salone[257]. La valeur historique de l'épisode lui-même a pu être discuté[258]. Mais le système de la garde sur le *limes* danubien par des éléments mobiles venus des villes de la côte dalmate est très certainement exact. Un système identique a dû exister dans l'*Illyricum* voisin d'autant plus qu'en définitive ces cavaliers dalmates défendaient une parcelle du territoire illyrien. Et les particularités du plan interne des *castella* frontaliers s'expliqueraient ainsi parfaitement.

Le problème du statut des cavaliers dalmates n'est pas résolu pour autant. Le savant yougoslave Jadran Ferluga a soutenu que ces unités de cavalerie étaient des milices urbaines[259]. Encore une fois, nous ne le pensons pas. Nous nous appuierons sur deux textes, l'un d'origine dalmate, l'autre d'origine «illyrienne».

Le premier est extrait de l'*Historia Salonitana* écrite au XIII^e^ siècle par l'archidiacre Thomas de Split[260]. Il raconte l'existence précaire des habitants de Salone dans les îles au large de la côte dalmate après la destruction de leur ville au début du VII^e^ siècle. Durant cette période qui précéda l'installation des *cives Salonitani* dans l'enceinte de l'ancien palais de Dioclétien, certains d'entre eux que Thomas appelle des *ellecti juvenes* prennent l'ini-

254 Ménandre, *Excerpta*, I, 20, p. 220, 7-8.
255 Cf. *supra* n. 202.
256 L. HAUPTMANN, «Rapports des Byzantins avec les Slaves et les Avars...», p. 160; P. LEMERLE, «Invasions et migrations...», pp. 288-290.
257 *D.A.I.*, 29, 36-49; 30, 30-61.
258 *D.A.I.*, II, n. 30/18, p. 114.
259 J. FERLUGA, *L'ammistrazione bizantina in Dalmazia*, Venise 1978, p. 73.
260 *Historia Salonitana Major*, cf. *supra* n. 144.

tiative avec des navires rapides de harceler les Slaves: *Tunc ellecti juvenes armatis liburnis coeperunt per Dalmatie littora discurrentes hostibus insidiari*[261]. Or nous retrouvons la même expression, mais en grec, en *Illyricum* à Thessalonique dans un document déjà cité, le *Treizième Miracle du recueil de l'archevêque Jean*[262].

Lorsqu'en 586 ou 597 le Chagan des Avars assiège Thessalonique pour la première fois, il trouve une ville dépourvue de ses meilleurs défenseurs. Le Préfet est parti en expédition dans «le pays des Hellènes» avec «les jeunes soldats d'élite de l'armée» (...καὶ αὐτῶν τῶν ἐπιλέκτων νεανιῶν τοῦ τε στρατιωτικοῦ...) et «ceux qui servent dans le grand prétoire» (...τῶν ἐν τῷ μεγίστῳ στρατευομένων πραιτωρίῳ...)[263]. Selon toute probabilité, les «soldats du prétoire» constituent la *Schola* dont s'entourent les hauts fonctionnaires et chefs militaires impériaux[264]. Quant à la catégorie précédente, on pense naturellement à une expression heureuse désignant les héritiers des *collegia juvenum* et *juventutes* du temps du Principat[265]. Les *juvenes* de certaines cités ont effectivement formé des milices, notamment au cours du III^e^ siècle[266].

Le texte des *Miracles de Saint Démétrios* est cependant très clair: les ἐπίλεκτοι νεανίαι sont issus du στρατιωτικόν, c'est-à-dire l'élément militaire en garnison à Thessalonique. Celui-ci est tout à fait distinct de la population civile, le παγανι(τι)κόν (...ὅτι καὶ αὐτοῦ τοῦ περιλειφθέντος ἐκ τοῦ λοιμοῦ παγανικοῦ τε καὶ στρατιωτικοῦ ὀλιγοστόν...)[267]. C'est dans leur acception militaire qu'il convient de comprendre νεανίαι / *juvenes* et ἐπίλεκτοι / *ellecti*. Les νεανίαι / *juvenes* sont les soldats âgés de 17 à 40 ans (ou 46 ans)[268]. Ils sont les premiers à être mobilisés en cas de danger comme on peut le voir dans un passage du *Liber pontificalis Ravennatis* d'Agnellus concernant Ravenne en 711; le chef élu de la ville, Georges fils de Johannicis, appelle en ces termes très emphatiques la «jeunesse» à se rassembler: *Prima pubes castra moveat cum juvenilibus armis*[269], mais le

261 *Ibid*., p. 91.
262 *Miracles de Saint Démétrius*, I: cf. *supra* n. 144.
263 *Ibid*., 13^e^ miracle, 128, p. 137.
264 M. KAPLAN, *op. cit.*, pp. 444-445.
265 P. GINESTET, *Les organisations de jeunesse dans l'Occident romain*, Bruxelles, coll. Latomus, 1991, pp. 75-111.
266 *Ibid.*, pp. 159-168.
267 Cf. *supra* n. 145.
268 Sur les différents sens de *juvenis / juventus*, cf. toujours P. GINESTET, *op. cit.*, pp. 47-73.
269 *Agnelli Liber Pontificalis Ecclesiae Ravennatis*, *MGH SRL*, éd. O. HOLDER-EGGER, Hannover 1878, *Vita Sancti Felicis*, 3, p. 369.

nom de leurs 11 corps de troupe démontre l'origine militaire de l'organisation armée ravennate: *...et divisit populum civitatis in undecimas partes... Unusquisque miles secundum suam militiam et numerum incedat, id est Ravenna, bandus primus, bandus secundus, bandus novus, invictus, Constantinopolitanus, firmans, laetus, Mediolanensis, Veronensis, Classensis...*[270] Il peut sembler quelque peu paradoxal d'aller chercher en Italie byzantine un appui à notre démonstration. Mais la similitude entre institutions militaires à Ravenne, à Salone et à Thessalonique prouve dans ce domaine également la remarquable unité d'un monde occidental protobyzantin du VI^e^ au VIII^e^ siècle.

L'expression ἐπίλεκτοι / *ellecti*, se réfère à un usage déjà ancien dans les armées romaines. Il s'agit de prélever parmi les «jeunes soldats» des hommes «choisis» pour une mission qui nécessite des qualités techniques, physiques et morales. Le procédé s'est généralisé au III^e^ siècle avec les «vexillations» quand il a été nécessaire de dégager d'une armée largement alourdie par les tâches sédentaires depuis Hadrien des unités aptes à des interventions lointaines. Ces unités furent à l'origine du *comitatus* de la Tétrarchie et de Constantin[271]. Mais à leur tour les *comitatenses*, surtout ceux des armées régionales, furent de plus en plus assujettis à la défense des villes et des forteresses de l'intérieur du territoire impérial. De ce point de vue, le V^e^ siècle fut décisif. Le récit que fait Malchos des opérations militaires entre Impériaux et Ostrogoths en 479 entre Thessalonique et *Dyrrhachion* montre la très grande difficulté d'un général romain à mobiliser une force d'intervention même réduite; les garnisons de Thessalonique et de *Dyrrhachion* restent derrière leurs remparts[272].

Le système des *ellecti* dans les armées régionales de l'Empire fut donc la réponse à la nécessité de disposer d'éléments d'intervention tout en ne dégarnissant pas les villes et les forteresses de leurs défenseurs. Le texte du *Treizième Miracle de Saint Démétrios* permet de distinguer deux parties dans la garnison de Thessalonique comme dans tout corps de troupe impérial: les «jeunes» et les «anciens»[273]. Les *ellecti* sont détachés des «jeunes» pour suivre l'«éparque» en Grèce. Les soldats qui sont surpris dans la cam-

---

270 *Ibid.*, p. 370.

271 F. ALTHEIM, *Le déclin du monde antique*, éd. et trad. fr. A. Coeuroy, Paris 1953, pp. 308-310.

272 Malchos, *Excerpta*, I, 1, pp. 155-163. Commentaire du texte par le savant et consul autrichien J. G. VON HAHN, *Reise durch die Gebiete des Drin und Wardar*, Ö.A.W., Denkschriften, 15^e^ Bd., Ie Abt., Wien 1867, pp. 126-129.

273 *Stratégicon*, *Index Graecus*, *s.vv.* νέος et νεώτερος, p. 537; *s.v.* παλαιός, p. 539.

pagne en pleine vendange par les Avars ou qui, avec l'aide des miliciens –et de Saint Démétrios!–, sauvent la ville, sont donc la fraction des «jeunes» restés sur place et les «anciens»[274]. L'ensemble des soldats stationnés dans une ville est réparti en corps de troupe, *numeri*, *bandi*, ἀριθμοί, τάγματα, κατάλογοι. Parfois même l'antique dénomination de «légion» réapparaît: πλείους τινὲς στρατιῶται γενναῖοί τε καὶ ἀνδρεῖοι ἕνα τινὰ τῆς αὐτῆς λεγεῶνος κατέχοντες...[275]

Les «jeunes soldats d'élite» sont issus de ces unités. On en trouve comme l'indique le *Stratégicon* du Pseudo-Maurice dans toutes les armes, infanterie et cavalerie[276]. Ils sont souvent les soldats les mieux armés et les plus exposés[277]. Le système ne concerne sans doute pas seulement l'armée centrale et les armées régionales. Sur la frontière danubienne, certains «jeunes» *limitanei* devaient se voir confier des missions d'intervention à proximité de leurs garnisons, notamment lorsqu'ils patrouillaient sur le Danube avec leurs dromons ou lorsqu'ils occupaient des avant-postes en pays ennemi[278]. *Limitanei* comme *comitatenses*, s'ils étaient détachés de plusieurs *numeri*, formaient probablement des «unités de marche» temporaires à l'instar des vexillations du III^e^ siècle.

Mais à l'exception des «jeunes soldats d'élite» et des *scholarii* de l'entourage des principaux chefs militaires et civils, les troupes des *civitates* et *castella* d'*Illyricum* ont perdu toute mobilité et sont devenues une armée parfaitement sédentaire. Là encore, les *Miracles de Saint Démétrios* se révèlent une source particulièrement précieuse. On a vu que lors de la première attaque des Avars contre Thessalonique, une partie de la garnison se trouve aux vendanges à l'extérieur des remparts tout comme les défenseurs de *Singidunum* moissonnaient leurs champs presque à la même époque[279]. Les soldats de Thessalonique exploitent donc des terres agricoles dans la banlieue de la ville (...πολλῶν μὲν ἔξω ἐν προαστείοις καὶ ἀγροῖς...) Ils n'habitent pas non plus dans des casernes mais dans des maisons en pleine agglomération. C'est ce qui ressort du Quatrième Miracle du recueil de Jean: un soldat possédé, ausitôt guéri, revient dans son foyer ...τὴν εἰς

274 Cf. *supra* n. 145.

275 *Miracles de Saint Démétrius*, I, *Recueil de Jean*, 4^e^ miracle, 47, p. 84, 20-21.

276 *Stratégicon*, *Index graecus*, *s.v.* ἐπίλεκτος, p. 527 et *supra* n. 273.

277 Cf. la force rapide constituée par Goudouïn en Dalmatie, *supra* n. 79.

278 *Stratégicon*, X 4, 7-10, p. 346; XII B 21, 49-51, p. 472.

279 Sur les «moissonneurs» de *Singidunum*, cf. *supra* n. 199; sur les «vendangeurs» de Thessalonique, cf. *Miracles de Saint Démétrius*, I, *Recueil de Jean*, 13^e^ miracle, 127, p. 137, 12-13.

τὸν οἶκον ἐπάνοδον...[280] Le Sixième Miracle du Recueil anonyme est encore plus précis; Saint Démétrios apparaît vêtu en soldat à l'évêque africain de Thènai et se présente ainsi: «Je m'appelle Démétrios, je suis soldat, ma maison se trouve à Thessalonique, au centre-ville...» (Δημήτριος λέγομαι, στρατιώτης εἰμί, ὁ δὲ οἶκός μου ἐν Θεσσαλονίκῃ μέσον ὑπάρχει τῆς πόλεως...)[281]

Par leur genre de vie, leurs occupations civiles, leur habitat et même la garde des remparts qu'ils partagent avec les miliciens, les soldats de Thessalonique sont donc très proches de la population civile. Mais ils ont le statut et le titre de στρατιῶται qui les différencient radicalement des παγανοί. Ils forment dans la cité des corps constitués, les *numeri* / ἀριθμοί, jouissant d'une véritable «personnalité juridique»[282].

Les soldats tenant garnison dans les *castella* de l'intérieur du territoire illyrien, chargés de surveiller les voies de communication et les «clisures», devaient naturellement être encore davantage rivés à leurs missions de garde statique. Des effectifs plus faibles, une existence encore plus «rurale», en faisaient des «*limitanei* de l'intérieur» bien que l'exemple des gardiens des Thermopyles démontrait qu'à certaines occasions eux aussi pouvaient être appelés à intervenir sur des théatres d'opérations relativement éloignés.

Mais au VII^e^ siècle, la sédentarisation, le recrutement local, l'hérédité du service militaire, la politique de décentralisation justinienne aussi, avaient produit leurs effets: les corps de troupe en garnison dans une cité ou dans une forteresse avaient été fondus dans une entité appelée «armée de la ville» (στρατὸς τῆς πόλεως, στρατιωτικὸν τῆς πόλεως). L'armée de l'*Illyricum* oriental disparut, remplacée par ces «armées urbaines». Cette mutation fondamentale se fit à la fin du VI^e^ siècle et au début du VII^e^ siècle dans la tourmente des grandes invasions avaro-slaves.

---

280 *Ibid.*, 4^e^ miracle, 49, p. 86, 20-21.

281 *Ibid.*, *Recueil anonyme*, 6^e^ miracle, 309, p. 238, 16-17.

282 Sur le *numerus* dans la cité tardoantique et protobyzantine, en Italie: P. GOUBERT, *Byzance avant l'Islam*, II^2^: *Rome, Byzance et Carthage*, Paris 1965, pp. 63-64; A. GUILLOU, *op. cit.*, pp. 151-163; en Égypte: J. MASPERO, *Organisation militaire...*, pp. 104-113; en Gaule: E. Ch. BABUT, «Recherches sur l'administration mérovingienne», *RH* 131 (1919), pp. 265-266.

III. LA DISLOCATION DE L'ARMÉE DES *ILLYRICIANI* ET LA NAISSANCE DES «ARMÉES DE CITÉ».

1.- Les étapes de la dislocation de l'armée illyrienne.

Trois documents écrits sont susceptibles de nous indiquer les étapes principales de l'évolution qui a mené la *militia illyriciana* vers la fragmentation en armées plus réduites regroupées autour des cités métropolitaines encore aux mains de l'Empire romain d'Orient au début du VII^e^ siècle. Ce sont dans l'ordre chronologique:

1) le chapitre de la *Notitia Dignitatum* concernant les unités placées sous les ordres du *magister militum per Illyricum* au début du V^e^ siècle[283];
2) la lettre adressée en novembre 597 par le Pape Grégoire le Grand à des évêques métropolitains d'Italie, de Sicile, de Sardaigne et (ce qui nous intéresse dans le cadre de cette étude) d'*Illyricum*, à savoir les évêques de Thessalonique, *Dyrrachium*, *Nicopolis* (d'Épire Ancienne), de Corinthe, de *Justiniana Prima*, de Crète, de *Scodra* et de Larissa[284], lettre à laquelle il convient d'ajouter les données recueillies dans les oeuvres de Théophylacte Simocatta, Ménandre et les *Miracles de Saint Démétrios*;
3) la lettre qu'adressa l'empereur Justinien II au Pape Jean V en 687 et qui ne mentionne pas l'armée des *Illyriciani* dans les *exercitus* impériaux existant à cette date[285].

Donc nous distinguerons trois phases dans l'histoire militaire de l'*Illyricum* byzantin. Durant la première, de 396 aux premières années du règne du successeur de Justinien, Justin II, l'*Illyricum* fut défendu par une armée régionale. S'ensuivit une période d'invasions et de crise qui provoqua la dislocation de cette armée. La dernière phase, celle de la survie de petites «armées de cité», précéda la mise en place du régime des thèmes sur le territoire de l'ancien *Illyricum* oriental. Et il est significatif que trois d'entre eux, formés aux VIII^e^ et IX^e^ siècles, aient été appelés par le nom d'une

283 *ND*, *or.*, IX.

284 Grégoire le Grand, *Lettres*, éd. P. EWALD-L. M. HARTMANN, *MGH E*, II, VIII, *ep.* 10, pp. 12-13.

285 J. D. MANSI, *Sacrorum Conciliorum Nova et Amplissima Collectio*, Florence 1770 sq. (réimpr. Paris-Leipzig 1902), XI, cols. 737-738.

métropole d'*Illyricum*, à savoir les «thèmes» de Thessalonique, *Dyrrachion* et *Nicopolis*[286].

2.- L'armée des «Illyriciani», de la fin du IVe siècle au règne de Justinien.

On considère généralement que l'armée d'*Illyricum* («oriental» jusqu'en 476), sous le commandement d'un *magister militum per Illyricum*, fut formée vers 396[287]. Selon la *Notitia Dignitatum,* la seule source écrite en définitive dont nous disposons qui permette une estimation chiffrée des forces illyriennes, elle était essentiellement composée d'unités d'infanterie (une légion palatine, six *auxilia palatina*, huit légions *comitatenses*, neuf légions *pseudocomitatenses* et seulement deux vexillations *comitatenses*, ce qui sur le plan des effectifs équivalait selon Alexander Demandt à 21.600 hommes[288]). Cette structure est très éclairante sur la doctrine stratégique qui prévalait en *Illyricum* (mais aussi dans tout l'Empire) au début du Ve siècle. L'infanterie est certes encore l'arme prédominante sur le plan tactique, mais surtout les forces militaires à la disposition du généralissime illyrien sont rivées à des fonctions de garnison. C'est quelque peu différent en ce qui concerne les *limitanei* des ducs de Mésie Première et de Dacie Riveraine. Huit *cunei equitum* (sur 23 unités) en Mésie Première[289], neuf *cunei equitum* (sur 20 unités) en Dacie Riveraine[290], démontrent que les forces frontalières jouent un rôle bien plus important à cette époque qu'on ne l'imagine généralement[291].

Le Ve siècle, cette période si mal connue dans bien des domaines, semble avoir connu une «révolution militaire»[292]. Sous les assauts des Perses en Orient, des peuples touraniens sur le front danubien, les armées impériales

---

286 Constantin Porphyrogénète, *De Thematibus*, éd. A. PERTUSI, Cité du Vatican 1952, p. 89; 92-94.

287 É. DEMOUGEOT, *Formation de l'Europe...*, II[1], pp. 179-185; A. DEMANDT, «*Magister militum*», *RE*, Suppl.bd XII, Stuttgart 1970, cols.781-782.

288 *Ibid.*, cols. 621-622.

289 *Ibid.*, col. 622.

290 *Ibid.*, col. 623.

291 C. R. WHITTAKER, *Les frontières de l'Empire romain*, éd. et trad. fr. C. Goudineau, Besançon 1989, p. 89.

292 E. DARKÒ, «Influences touraniennes sur l'évolution de l'art militaire des Grecs, des Romains et des Byzantins», *Byzantion* 10 (1935) 465-469; M. KAZANSKI, «À propos des armes et des éléments de harnachement "orientaux" en Occident à l'époque des Grandes Migrations (IVe-Ve s.)», *JRA* 4 (1991) 123-139; F. LOT, *L'art militaire et les armées au Moyen Âge en Europe et au Proche-Orient*, Paris 1946, pp. 27-42. Sur le «champ du cygne» du système militaire romain constantinien et théodosien, cf. O. SEECK, «Die Zeit des Vegetius», *Hermes* 11 (1876) 61-83.

durent s'adapter. En particulier, la cavalerie cuirassée d'archers et de lanciers devint la principale force de combat sur le champ de bataille[293]. La majorité des *Illyriciani* qui servent sur tous les fronts de l'Empire au VI^e^ siècle sont dorénavant des cavaliers[294]. Mais cette mutation tactique et technologique fondamentale n'a pas apparemment modifié au temps de Justinien les caractéristiques humaines et psychologiques du milieu militaire illyrien.

Un des meilleurs historiens de l'histoire des Balkans, le savant austro-hongrois d'origine tchèque Konstantin Jireček, avait dégagé au début du XX^e^ siècle certains traits psychologiques de la *militia illyriciana* en s'aidant d'expressions relevées dans la chronique généralement sèche et impersonnelle de ce haut dignitaire illyrien qu'était le comte Marcellin[295]. Celui-ci manifeste un véritable patriotisme régional lorsqu'il évoque l'*Illyriciana virtus militum*, l'*Illyricianus catholicus miles* et les *catholici Illyriciani sacerdotes*[296].

Depuis le II^e^ siècle s'était constitué un milieu militaire original dans les provinces danubiennes de l'Empire romain grâce à l'importance stratégique croissante de ces provinces, au recrutement local qui s'était développé surtout à partir du règne de Marc Aurèle comme le démontre le *laterculus* de *Viminacium*[297] et au rôle joué par les empereurs «illyriens» à la fin du III^e^ siècle[298]. La grande époque a été justement celle des princes illyriens ou plutôt pannoniens, Claude II, Aurélien, Probus. Mais paradoxalement l'œuvre réformatrice des plus grands d'entre eux, Dioclétien et Constantin, a eu pour conséquence de réduire la puissance et le poids politique de l'armée des *Illyriciani*, celle qui est évoquée dans la Table de *Brigetio*[299]. L'historien hongrois Jenö Fitz estime même que de là date la décadence de cette armée[300]. En tout cas, le résultat est qu'à partir de 396 l'armée des *Illyriciani* n'est plus que celle de l'*Illyricum* «oriental».

---

293 Procope, *Guerres*, I, 1, p. 5, 18-p. 7, 16.

294 Les officiers illyriens Nazarès (cf. *infra* n. 307) et Étienne de *Dyrrachion* (Agathias, I, 17, p. 31) commandent en Italie des escadrons de cavalerie.

295 Cf. *supra* n. 43.

296 K. JIREC#EK, *Romanen...*, pp. 16-17.

297 *Inscriptions de la Mésie Supérieure*, vol. II: *Viminacium et Margum*, éd. et comm. M. MIRKOVIC, Beograd 1986, n. 53, pp. 90-99.

298 R. SYME, *Emperors and Biography. Studies in the Historia Augusta*, Oxford 1971, pp. 194-220.

299 Texte et commentaire dans D. VAN BERCHEM, *L'armée de Dioclétien...*, pp. 78-83.

300 J. FITZ, *L'administration des provinces pannoniennes sous le Bas-Empire romain*, Bruxelles, coll. Latomus, 1983, pp. 91-92.

Cependant, au VI^e siècle, les *Illyriciani* forment toujours une des principales armées provinciales de l'Empire et leur pays est une des principales sources de recrutement de soldats «romains» avec les Thraces et les Isauriens[301]. Depuis le III^e siècle, l'armée d'*Illyricum* au contraire de l'armée des Gaules tardoantique est composée en majeure partie d'éléments autochtones[302]. Certes, les «alliés» fournissent des contingents et une bonne part du haut commandement est d'origine barbare[303]. Mais le gros des troupes se recrute par engagements volontaires[304]. Le cas de l'oncle de Justinien, le futur empereur Justin 1^er, descendant de son village de Dardanie avec deux compatriotes et s'engageant dans les excubiteurs de la Garde, est bien connu[305]. Les deux compagnons de Justin portent des noms indigènes, thraces sans doute[306], de même que le commandant d'un contingent illyrien en Italie: ...Ναζάρης, ἀνὴρ λόγιμος, Ἰλλυριὸς γένος, στρατιωτῶν τε τῶν ἐν Ἰλλυρίοις ἄρχων...[307]. La montagne balkanique continue de fournir des recrues appréciées comme elle le fait depuis la fin du II^e siècle[308]. À côté de ces rudes guerriers issus du substrat illyro-thrace, se trouvent des soldats originaires de milieux fortement romanisés comme les cités militaires du Danube et les métropoles urbaines de l'intérieur du territoire illyrien[309].

Mais «Barbares», «Romains», «Illyriens» sont, au moins dans les unités régulières, coulés dans le même moule, reçoivent une instruction unifor-

---

301 J. F. HALDON, *Recruitment and conscription in the Byzantine army c. 550-950. A study on the origins of the* stratiotika ktemata, Ö.A.W., Ph.-Hist. Kl., Sitzungsberichte, 357. Bd., Wien 1979, p. 27, n. 24.

302 D. HOFFMANN, *op. cit*., p. 239: «...dass die Truppengattung anscheinend überhaupt erst ab Mitte des 4. Jahrhunderts allmählich in den mittleren und östlichen Reichsgebieten heimisch wurde». Sur les légions illyriennes, *ibid*., pp. 209-236.

303 P. LEMERLE, «Invasions et migrations...», p. 285, n. 3.

304 Sur la question de la conscription et des engagements volontaires dans l'armée byzantine au VI^e siècle, cf. J. F. HALDON, *op. cit.*, pp. 20-28.

305 Procope, *Histoire secrète*, 6, p. 62, 1.

306 A. MÓCSY, *Pannonia...*, p. 358.

307 Procope, *Guerres*, VII, 11, p. 343, 4-5.

308 Le recrutement de soldats originaires des régions intérieures des Balkans semble bien s'être développé à partir des invasions barbares sous Marc Aurèle (A. MÓCSY, *ibid.*, pp. 183-212 et 230-243). Le prototype du soldat balkanique d'origine rurale est le célèbre Maximin «le Thrace» (*SHA, Vita Maximini II*, éd. E. HOHL, corr. et add. Ch. SAMBERGER et W. SEYFARTH, II, B. G. Teubner, Leipzig 1965, pp. 3-5; Hérodien, *Histoire*, éd. et trad. angl. C. R. WHITTAKER, Leib Collection, II, VI, 8, pp. 130-132-134, 1-4).

309 Sur le conservatisme linguistique des villes romaines des rives du Danube et des Balkans occidentaux, cf. P. SKOK, «Balkanlatein I: Zur Chronologie der Palatalisierung von *c g qu* vor *e i y î* in Balkanlatein», *Zeitschr. f. rom. Phil.* 46 (1926) 385-410.

me, sont soumis à une discipline commune dans les conditions que le *Stratégicon* du Pseudo-Maurice décrit précisément. La langue de commandement est le latin et il ne faut jamais perdre de vue que le milieu militaire illyrien est avant tout latinophone[310]. Il l'est même sans doute aussi, au moins jusqu'au règne d'Héraclius, dans les villes de la partie méridionale et hellénique de l'*Illyricum*. L'anecdote du soldat possédé de Thessalonique s'exprimant après sa guérison miraculeuse en «langue romaïque», détail considéré comme digne d'être noté par l'auteur des *Miracles de Saint Démétrios*, pourrait s'expliquer par le fait que les soldats de la garnison parlent le latin ou une sorte de dialecte militaire à base de latin[311].

Très nettement aussi l'armée exerce sur l'ensemble de la société une forte influence. Certains militaires, officiers, techniciens comme le fameux Bousas d'*Appiaria* sont des notables dans les cités et bourgs d'*Illyricum*. La novelle XXXIII de Justinien, promulguée en 535 et rédigée en latin, veut lutter contre les abus de pouvoir des *milites* au détriment des paysans[312]. En fait, on devine dans l'*Illyricum* du VI^e^ siècle la mise en place d'un mécanisme analogue à celui qui a été décrit par Libanios en Syrie dans son *Discours sur les patronages*[313]. Les groupes de soldats postés dans leurs citadelles ne pouvaient pas manquer d'imposer aux populations illyriennes ces relations complexes de domination et de protection qui ont caractérisé les sociétés de l'Antiquité tardive[314]. Au niveau supérieur de la société provinciale où graduellement les anciennes curies municipales sont supplan-

---

310 Sur toute cette question, cf. K. JIREC#EK, *Romanen...*, pp. 18-20, et H. MIHAESCU, *Romanité...*, pp. 361-429.

311 *Miracles de Saint Démétrius*, I, *Recueil de Jean*, 4^e^ miracle, 49, 8, p. 86. Sur la question linguistique, cf. M. PILLON, «L'exode des Sermésiens et les grandes migrations des Romains de Pannonie dans les Balkans durant le Haut Moyen Âge», *Études Balkaniques*, Sofia, 3 (2002) 106-108.

312 *Nov. Iust.*, XXXIII, a. 535: *Ut nullus mutuans agricolae teneat eius terram*, adressée à Dominicus, Préfet du Prétoire d'*Illyricum*.

313 Libanius, *Discours sur les patronages*, éd., trad. et comm. L. HARMAND, Paris 1955; cf. aussi la nouvelle lecture de ce texte par J. M. CARRIÉ, «Patronage et propriété militaires au IV^e^ siècle. Objet rhétorique et objet réel du discours *Sur les patronages* de Libanius», *BCH* 100 (1976), I. Études, pp. 159-176.

314 À comparer avec ces lignes de R. Fossier concernant l'Occident: «...noyés par petits paquets dans la masse paysanne, (les soldats) assurent de vagues tâches de police et se mêlent de plus en plus aux hommes de l'endroit ; ils aident à la naissance de la société à la fois rurale et guerrière du Haut Moyen Âge, dont on ne voit pas comment expliquer l'apparition si on ne tient pas compte de cette lente et longue pénétration de l'élément militaire au niveau le plus bas de la société» (R. FOSSIER, *Histoire sociale de l'Occident médiéval*, Paris 1970, p. 36).

tées par des conseils plus réduits de notables présidés par les évêques des cités[315], les officiers des *numeri* locaux se taillent une place de choix. De toute manière, les «nouveaux notables» fournissent les cadres des deux institutions qui comptent le plus maintenant: l'Église et l'Armée. À un niveau inférieur, le soldat, avec le clerc, est encore un privilégié. Ce n'est sans doute pas un hasard si l'objectif de la lettre du Pape Grégoire adressée en 597 à des évêques métropolitains d'*Illyricum* est de freiner la fuite de soldats vers les ordres[316].

La militarisation de la société illyrienne, l'œuvre de fortification généralisée ne purent cependant empêcher les invasions et l'effondrement de la fin du VI^e^ et du début du VII^e^ siècle. Les aspects évènementiels des invasions avares et slaves ont été depuis longtemps étudiés et discutés par les historiens modernes[317]. Sur les causes de ce qui apparaît être l'échec principal du règne de Justinien, nous reviendrons surtout dans la conclusion de cette étude. Nous nous attacherons pour le moment à décrire l'évolution proprement militaire et stratégique qui amena la concentration de la défense byzantine autour de quelques villes fortifiées de l'*Illyricum* et permit l'émergence d'«armées de cité».

3.- Les invasions avaro-slaves de la seconde moitié du VI^e^ siècle et la stratégie byzantine des «hérissons».

Une date essentielle dans l'histoire des Balkans, soulignée par les historiens depuis Ménandre, est bien le début du siège de *Sirmium* par les Avars du Khagan Baian en 578 ou 579[318]. Le siège allait durer entre trois et quatre ans et à cause de la capitulation de cette place, la péninsule des Balkans fut à la merci des offensives dévastatrices de ce peuple touranien qui prit à revers les défenses impériales de la ligne du Danube[319]. On sait que

315 Cf. *supra* nn. 161, 167, 168.

316 Cf. *supra* n. 284.

317 Travaux cités de E. Chrysos, L. Hauptmann, P. Lemerle, Vl. Popovic, V. Tapkova-Zaïmova, V. Velkov. Cf. aussi D. G. TEODOR, «Origines et voies de pénétration des Slaves au sud du Bas-Danube (VI^e^-VII^e^ siècles)», dans: *Villes et peuplement...*, pp. 63-84, et B. FERJANCIC, «Invasions et installation des Slaves dans les Balkans», *ibid.,* pp. 85-109. Sur une critique de la méthode d'exploitation des données archéologiques et numismatiques, cf. Vl. POPOVIC, «Avar and Slav invasions into the Balkan peninsula (c. 575-625): the nature of the numismata evidence», *AJA* 4 (1991) 140-148.

318 L. HAUPTMANN, «Rapports des Byzantins...», p. 160.

319 Cf. la carte très suggestive des voies d'invasion des Avars dans la péninsule balkanique dans: Vl. POPOVIC, «Pénétration...», p. 618, fig. 7.

la place de *Sirmium* ne put compter que sur ses propres forces. Il ne restait absolument plus aucune force d'intervention disponible en *Illyricum* et tout ce que fut en mesure de faire l'empereur Tibère, c'est d'envoyer de Dalmatie et d'*Illyricum* «des stratèges, commandants et lochages»[320]. On peut considérer que durant ces quatre années les Avars affrontèrent une «armée de cité», celle des *Sermisiani*. Un officier supérieur, Solomon, peu capable du reste, dirigeait la défense. Mais il fut subordonné à un «stratège», Théognis[321]. Il s'agit de savoir quelles fonctions (traduites en termes militaires latins) étaient exercées par ces personnages. Théognis et Solomon étaient-ils *duces* ou *magistri militum*?

La question est en effet d'importance. Un des facteurs de cohésion et d'efficacité de l'armée des *Illyriciani* était l'unité de commandement au travers de la fonction de *magister militum per Illyricum*. Sous le règne de Justinien, les généralissimes illyriens, Mundus, Jean, Vitalius, Justin et Germanus, apparaissent fréquemment dans les sources écrites[322]. Mais ils sont cités le plus souvent lorsque avec leurs troupes ils opèrent à l'extérieur de leur circonscription en Italie et en Dalmatie contre les armées ostrogothiques[323]. En *Illyricum*, lors de leurs courts séjours, leur principale préoccupation semble avoir été le recrutement de nouveaux soldats pour les interventions extérieures[324]. Ils sont très rarement dans leur circonscription quand celle-ci est envahie par les Slaves, Antes et Koutrigours. Le *magister militum per Illyricum* n'est plus au temps de Justinien un commandant territorial mais il est devenu un chef de corps d'armée combattant en Italie. Cette évolution est logique. Elle correspond, comme nous l'avons vu, à la politique militaire de Justinien qui privilégie la reconquête de l'Occident et qui au contraire élabore une stratégie strictement défensive en *Illyricum*[325].

Sous les successeurs de Justinien, les sources ne mentionnent plus de *magistri militum per Illyricum* vraiment attestés. Le chef militaire de haut rang, prénommé Jean, qui fut chargé par Tibère II en 578 de faire franchir à la cavalerie avare le Danube et de l'accompagner de Pannonie en Scythie

320 Cf. *supra* n. 202.

321 Ménandre, *Excerpta*, I, 20, p. 220, 15-16 et 19-20; II, 32, pp. 476-477. Cf. aussi *PLRE*, III B, *s.v.* Solomon 4, pp. 1177-1178 et *s.v.* Théognis 1, p. 1303.

322 *Ibid.*, III A, *s.v.* Germanus 4, p. 528, *s.v.* Ioannes 46, pp. 652-661, *s.v.* Iustinus 2, pp. 748-749; III B, *s.v.* Mundus, pp. 903-905, *s.v.* Vitalius 1, pp. 1380-1381.

323 *Ibid.*, III A, Ioannes 46, pp. 659-661; Mundus, pp. 904-905; III B, Vitalius, pp. 1380-1381.

324 E. STEIN, *op. cit.*, II, pp. 576, 596, 600.

325 Cf. *supra* I, 2: *Justinien et la défense de l' «Illyricum»: les conceptions stratégiques.*

Mineure (les Avars à cette date étaient encore alliés de l'Empire), était sur le point de quitter la charge de «commandant des îles» c'est-à-dire *quaestor Justinianus exercitus Thraciae* pour le «commandement des cités d'Illyrie», c'est-à-dire Préfet du Prétoire d'*Illyricum*: ᾽Ιωάννης, ὃς δὴ τῶν νήσων διήνυε τὴν ἀρχὴν τηνικαῦτα καὶ τὰς ᾽Ιλλυρίδας ἰθύνειν ἔλαχε πόλεις...[326] Ce passage de l'œuvre de Ménandre est très riche d'enseignements. Le Préfet du Prétoire d'*Illyricum* a désormais un pouvoir de commandement militaire. Mais celui-ci ne s'étend pas à la frontière danubienne qui est de plus en plus le secteur du chef de la flotte danubienne la plus importante, celle naturellement du *limes* thrace.

Il y a certes ce Théognis qui dirigea la défense de *Sirmium* en ayant autorité sur le commandant de la place en titre, Solomon. John Robert Martindale, dans son manuel de prosopographie sur l'Empire tardoantique, croit que Solomon était *dux* (*Pannoniae Secundae*?) et que Théognis était *magister militum per Illyricum*[327]. En fait, rien n'est moins sûr. Nous avons vu que des cadres, officiers et sous-officiers d'Illyrie et de Dalmatie, vinrent diriger la défense de la cité au début du siège et que la reddition de *Sirmium* fut suspendue à l'arrivée de renforts dalmates[328]. Théognis et Solomon peuvent donc avoir été tout aussi bien des officiers généraux de l'armée dalmate. Dans l'état de la documentation existante, il n'est évidemment pas possible de trancher. Mais nous pouvons supposer que Théognis fut un *magister militum vacans* et Solomon un *comes* ou *dux Sirmiensis* comme le gouverneur militaire ostrogoth Colosseus au début du VI^e^ siècle[329].

Sous le règne de Maurice, la solution adoptée en Italie fut souvent de confier le commandement des troupes d'une ville importante et de sa région à un officier supérieur revêtu des deux fonctions de *dux* et de *magister militum* tandis que l'exarque de Ravenne détenait l'autorité suprême tant sur le plan militaire que sur le plan civil[330]. Le «stratège» Séthos qui se trouve à la tête des troupes et de la flotte de *Singidunum* en 578 était certainement tout à la fois *dux* et *magister militum*[331]. Mais il était moins

326 Ménandre, *Excerpta*, I, 15, p. 208, 25-27.
327 *PLRE*, III B, *s.v.* Solomon 4, pp. 1177-1178 et *s.v.* Theognis 1, p. 1303.
328 Cf. *supra* nn. 202 et 254.
329 Cassiodore, *Variae*, éd. Th. MOMMSEN, *MGH AA*, XII, Berlin, III, ep. 23 et 24, p. 91.
330 C. DIEHL, *Études sur l'administration byzantine dans l'exarchat de Ravenne (568-751)*, Paris 1888, pp. 3-40, 91-92, 141 et P. GOUBERT, *op. cit.*, II[2], pp. 60-61.
331 *PLRE*, III B, *s.v.* Sethus, p. 1138.

duc de Mésie Première et généralissime des forces illyriennes que duc de *Singidunum* et commandant de l' «armée de la cité». En fait, les garnisons de la Mésie Première n'étaient plus, depuis le règne de Justin II, que les postes avancés de l'armée et de la flotte thraces et, à partir de 591, ceux de l'armée de campagne impériale chargée par Maurice de reconquérir le nord des Balkans. Par conséquent, les chefs militaires de Mésie Première et de Dacie Riveraine furent dorénavant subordonnés aux généraux de l'empereur opérant en Thrace.

Après le règne de Justinien, donc, le seul personnage qui ait joué en *Illyricum* un rôle militaire important fut le Préfet du Prétoire ou «éparque»[332]. Il y eut en 578 ce Jean qui, successivement, se vit confier le commandement des deux grandes forces impériales dans les Balkans[333]. Les fonctions de Jean montrent bien que les *limites* illyrien et thrace forment maintenant par la force des choses une seule et même zone opérationnelle. Puis, sous Maurice, le principal interlocuteur du Pape Grégoire 1er en *Illyricum* est le Préfet Jobinus qui réside à Thesalonique. Mais la zone d'action de ce haut fonctionnaire ne dépasse pas au nord *Justiniana Prima*. C'est ce que semble indiquer la lettre écrite par le Pape en 597 à des métropolitains illyriens[334]. Mgr L. Duchesne a souligné l'intérêt stratégique de la missive pontificale[335]. Les sièges épiscopaux de l'*Illyricum* septentrional n'y sont pas mentionnés, non pas parce que tous étaient aux mains des Barbares, mais parce que ceux des cités toujours contrôlées par l'Empire échappaient par la force des choses à l'autorité directe du Préfet.

Très nettement, sur le plan stratégique, l'*Illyricum* est divisé à la fin du VIe siècle en deux zones. La première est celle de la frontière danubienne qui s'appuie au début du règne de Justin II sur deux cités, *Sirmium* et *Singidunum*. Toutes les deux étaient défendues par des troupes locales que l'on peut qualifier d' «armées de cité» puisqu'elles étaient composées probablement de plus de deux *numeri* et pour *Singidunum* d'équipages de dromons[336]. Ces armées de *limitanei* composaient la majeure partie de la

---

332 H. GELZER, *Die Genesis der byzantinischen Themenverfassung*, Leipzig, Akad. der Wiss. Preuss., 1899 (réimpr. Amsterdam, A. M. Hakkert, 1966), pp. 35-42; P. LEMERLE, «Invasions...», pp. 270-273.

333 Cf. *supra* n. 326.

334 Cf. *supra* n. 284.

335 L. DUCHESNE, «L'Illyricum ecclésiastique», *BZ* 1 (1892), pp. 533-534.

336 Sur la garnison de *Sirmium*, cf. *supra* nn. 203 à 206. Sur les dromons de *Singidunum*, cf. *supra* n. 220. Sur la question des effectifs de ces villes, ajoutons la réflexion suivante: les soldats de ces deux places sont placés sous les ordres de ducs; dans le *Stratégi-*

population de ces villes puisque celles-ci avaient été très récemment réoccupées par l'Empire, *Singidunum* vers 530 et *Sirmium* après 568[337]. Si sociologiquement les deux villes étaient des colonies militaires, topographiquement elles étaient très différentes. *Sirmium* était une ancienne et vaste métropole urbaine difficile à défendre s'il n'y avait eu sa position presque insulaire[338]. Les monuments publics de la capitale déchue devinrent des réduits fortifiés à l'instar des thermes qui servirent de tour de guet à la garnison et du cirque transformé en citadelle[339].

Mais tout cela était bien fragile. Les *milites Sermisiani* furent la première «armée de cité» à disparaître ou tout au moins à se retirer du théâtre d'opérations illyrien. Par contre, les *milites* de *Singidunum* opposèrent aux attaques barbares une résistance remarquablement tenace. Mentionnée par Ménandre à propos de la première offensive avare vers 578[340], *Singidunum* doit ensuite soutenir les assauts de Baian en 583[341]. Après un très dur combat, elle est obligée de laisser entrer les Avars dans ses murs. Mais il n'est pas sûr que ceux-ci s'y soient maintenus car on retrouve en 592 la garnison de *Singidunum* dans une brillante action de neutralisation des navires slaves auxiliaires du Khagan[342]. Michael Whitby considère qu'à cette date les soldats de *Singidunum* ne sont plus qu'un corps de troupe régulier de l'armée de campagne qui opère le long du Danube[343]. Cette vue est selon nous critiquable. *Singidunum* prend en effet à cette occasion l'initiative de traiter avec les ennemis et d'acheter leur départ par le paiement d'un tribut. Ceci prouve que *Singidunum* est toujours une cité certes militaire, mais jouissant d'une autonomie comparable à *Asemos* et

con, le *dux* ou chiliarque a autorité sur deux à quatre *numeri*. C'est peut-être une indication sur le nombre d'hommes en garnison à *Sirmium* et *Singidunum*: un millier d'hommes environ.

337 L'Empire reprend progressivement position dans la région de *Singidunum* après la mort d'Attila en 453. Mais il semble que *Singidunum* ne redevienne une place forte qu'après les travaux de reconstruction ordonnés par Justinien, selon le témoignage de Procope (Procope, *Constructions*, IV, 5, p. 126, 1-9; L. HAUPTMANN, «Rapports...», pp. 143-144; M. MIRKOVIC-Sl. DUS#ANIC, *Inscriptions de la Mésie Supérieure*, I: *Singidunum et le nord-ouest de la province*, Beograd 1976, p. 26). Quant à *Sirmium*, la réoccupation par les forces impériales est clairement datable, à savoir 567/568 (L. HAUPTMANN, *ibid*., p. 152).

338 Cf. allusion à «l'île de *Sirmium*» dans Ménandre, *Excerpta*, II, 30, p. 472, 12: « ...διὰ τῆς Σιρμιανῆς πορευόμενος νήσου...»

339 *Ibid*., II, 14, p. 456, 13-15; Vl. POPOVIC-E. L. OCHSENSCHLAGER, *op. cit.*, supra n. 249.

340 Ménandre, *Excerpta*, II, 30, pp. 472-474.

341 Théophylacte Simocatta, *Histoire*, I, 4, p. 46.

342 *Ibid.*, VI, 4, p. 226.

343 M. WHITBY, *op. cit*., p. 154.

Novae en Mésie Seconde[344]. Cette autonomie confine cependant à la sujétion car, en 599, les Romains de *Singidunum* sont menacés d'être déportés par les Avars au nord du Danube et les remparts sont détruits[345]. Mais l'armée de campagne de Priscus intervient, enfonce le mur de chariots que les Avars avaient dressé devant la ville. Ceux-ci cèdent d'autant plus vite qu'ils craignent d'être pris à revers par les Romains de *Singidunum*. Ce dernier trait démontre le caractère militaire de cette population qui reprend sa mission d'avant-poste de l'Empire et reconstruit les remparts de la ville.

L'effondrement consécutif à la mutinerie de l'armée de campagne en 602 n'empêcha pas qu'une présence militaire byzantine est encore signalée au temps d'Héraclius. Lorsque, selon Constantin VII Porphyrogénète, les Serbes originellement établis à la limite de la Thessalie et de la Macédoine remontent vers le nord de l'*Illyricum* et s'installent avec la permission de l'empereur en Mésie Première, ils trouvent à *Belegrada* une garnison impériale sous le commandement d'un «stratège»[346]. Il n'y a rigoureusement aucune raison de mettre en doute la valeur historique de ce passage du *De Administrando Imperio*. En définitive, les Serbes obtiennent dans cette région les mêmes avantages qu'autrefois les Hérules. Une remarquable continuité stratégique peut être observée ici: la forteresse de *Singidunum* occupée par une communauté militaire «romaine» est le point d'appui d'une zone sensible laissée à la garde d'un peuple barbare allié de l'Empire. Et par ailleurs on sait que l'empereur Héraclius a tenté après l'échec du siège de Constantinople par les Avars et les Perses en 626 un rétablissement du contrôle byzantin dans les Balkans[347].

La situation et le site de *Singidunum* expliquent en très grande partie la ténacité de la défense byzantine. La future Belgrade pouvait recevoir le soutien de la flotte du Danube et était le dernier maillon d'une chaîne logistique dont la base était la côte de la Mer Noire[348]. Quant au site, il est superbe. C'est celui de l'actuel Kalemegdan. Les remparts du VI^{e} siècle sont encore visibles dans certaines parties de l'enceinte. La ville protobyzantine avait donc été reconstruite sur les ruines du camp légionnaire de la *IV Fla-*

344 Cf. *supra* II, 2.
345 Théophylacte Simocatta, *Histoire*, VII, 11, p. 264.
346 *D.A.I.*, 32, 19-20, p. 152.
347 A. N. STRATOS, *Byzance au VII^{e} siècle*, I: *Héraclius et l'expansion arabe*, éd. et trad. fr., Lausanne 1985, pp. 351-364.
348 N. IORGA, «Danube d'Empire...», pp. 20-22.

via[349]. La ville fortifiée de *Troesmis* (act. Iglita) en Scythie Mineure, très bien fouillée par les archéologues roumains et reconstituée par le dessin de J. Baudry[350], permet de nous faire une idée de ce qu'était *Singidunum* tout au long de cette période critique. Par ailleurs, les récentes investigations des archéologues yougoslaves montrent à quel point la civilisation matérielle avait décliné dans la *Singidunum* des VI^e^ et VII^e^ siècles[351]: des cabanes en boue séchée et en claie avaient remplacé l'habitat en pierre. *Singidunum* était bien plus un camp militaire qu'une ville, et la population mâle, presqu'entièrement composée de soldats. Mais les *milites Singidunenses* formaient également un corps politique .autonome. Dans ce fait aussi réside un des secrets de la longévité de cette fière colonie militaire.

Quelle fut en définitive la date et la cause de la fin de la *Singidunum* romaine et de son remplacement par la «citadelle blanche» slave? Le règne d'Héraclius vit le dernier effort de l'Empire de se maintenir sur les rives du Danube. Car, par la suite, les sources ne font plus mention de garnisons impériales dans le nord-ouest de l'*Illyricum*. Lorsque les Sermésiens et les Bulgares de Kouber et de Mauros se révoltent contre les Avars et se déplacent du pays de *Sirmium* vers Thessalonique via l'intérieur de l'*Illyricum*, l'ancien *limes* n'est plus du tout gardé par des détachements de l'armée «romaine»[352]. Ces événements ont été datés des environs de 680[353]. 680 est une année décisive pour l'histoire des Balkans. Le premier empire bulgare s'installe en force au sud du Danube, dans la province de Mésie Seconde. La principale conséquence pour l'*Illyricum* en est la rupture des communications entre la Mer Noire et les centres urbains du moyen Danube. Jusqu'en 809, l'ultime bastion de l'Empire sera en direction du nord-ouest *Serdica*[354]. L'autre grand bastion illyrien est Thessalonique, mais tout au sud, sur les bords du Golfe Thermaïque.

Parce que le site et la situation sont incomparables, parce que c'est la résidence du préfet et de l'archevêque, vicaire du Pape dans les pays illy-

349 M. MIRKOVIC-Sl. DUS#ANIC, *Inscriptions de la Mésie Supérieure*, I: *Singidunum*..., photos p. 22, pp. 32-33; Vl. KONDIC, «Formes...», p. 147.

350 *DACL*, VI, *s.v.* Dobrogea, figs. 3803 et 3804.

351 G. CVETKOVIC-TOMAS#EVIC, «Étude comparative des couches et vestiges de bâtiments superposés à *Heraklea Lynkestis*, *Ulpiana* et *Singidunum*. À propos de l'origine, la date et la typologie des maisons en torchis», dans: *Actes du XI^e^ CIAC (21-28 sept. 1986)*, Rome 1989, pp. 2472-2476.

352 *Miracles de Saint Démétrius*, I, *Recueil anonyme*, 5^e^ miracle, 288, p. 228, 28-30.

353 *Ibid*., II, p. 142.

354 Date de la prise et de la destruction de la ville par le Khan bulgare Krum. Cf. Théophane, *Chronographie*, A.M. 6301, p. 485, 4-7.

riens, Thessalonique possède l' «armée de cité» la plus puissante de tout l'*Illyricum*. Les *Miracles de Saint Démétrios* décrivent avec précision, on l'a vu, les possibilités d'intervention de cette armée grâce aux «jeunes soldats d'élite» et aux gardes du «grand prétoire». L'armée de Thessalonique a donc, semble-t-il, le pas sur les autres «armées de cité» illyriennes. Celles-ci sont énumérées dans la lettre pontificale susmentionnée.

L'une d'entre elles fut appelée à disparaître rapidement. C'était celle de *Justiniana Prima*, la plus exposée aux attaques avares et slaves. L'archéologie démontre que la ville de Justinien fut abandonnée au début du VII[e] siècle[355]. L'armée de *Scodra* en Prévalitane connut elle aussi un destin agité car une lettre de Grégoire le Grand fait allusion à une invasion de *Lissus*, une des principales cités de cette province, «par les ennemis», et la fuite de son évêque en Italie[356]. L' «armée» de *Nicopolis* d'Épire semble avoir subsisté, peut-être jusqu'au IX[e] siècle, si on se réfère aux données archéologiques[357]. De même, Athènes et Corinthe restèrent des bastions du dispositif impérial dans l'antique Hellade parce que, comme Thessalonique, elles étaient situées sur la côte et purent bénéficier du soutien de la flotte des «Caravisiens»[358]. L'Acropole d'Athènes et l'Acrocorinthe étaient aussi des sites défensifs *quasi* inexpugnables.

Reste le cas de *Dyrrachion*. Aucune source écrite ne certifie le maintien de cette cité sous l'autorité impériale aux VII[e]-VIII[e] siècles à l'exception, très importante il est vrai, des listes conciliaires de 692 et 787 d'une part, des traditions recueillies dans la *Chronique du Prêtre de Dioclée* d'autre part[359]. Mais l'archéologie et la toponymie attestent du maintien d'une présence byzantine qui s'appuie sur une solide forteresse côtière, sur un réseau de «trente châteaux» et sur une population romano-illyrienne résiduelle[360]. Il y a donc toutes les raisons de croire à la survie, durant ces siècles «som-

---

355 Vl. POPOVIC, «Témoins archéologiques...», pp. 497-501; B. BAVANT, «La ville dans le nord de l'Illyricum (Pannonie, Mésie I, Dacie et Dardanie)», dans: *Villes et peuplement...*, p. 285.

356 Lettre datée de juin 592 (Grégoire 1[er] le Grand, I, II, *ep.* XXXVII), alors que la lettre citée *supra* n. 284 signale la présence d'une garnison encore en 596.

357 P. SOUSTAL, *op. cit.*, pp. 50-53 et *s.v.* Nikopolis, pp. 213-214; T. E. GREGORY, «The early Byzantine fortifications of Nikopolis in comparative perspective», dans ***Νικόπολις Α'***, p. 253.

358 *Ibid.*, p. 254.

359 MANSI, XI, cols. 989-990 sq.; XII, cols. 993-994 sq.; J. FERLUGA, «Die Chronik...», pp. 434-437.

360 Sur les «trente châteaux» du pays de *Dyrrachion*, cf. Léon Choérosphactès, *Lettres*, éd. Sakellinos, *Δελτίον τῆς Ἱστορικῆς καὶ Ἐθνολογικῆς Ἑταιρείας τῆς Ἑλλάδος*, Athènes 1883, 18, p. 369. Cf. aussi *D.A.I.*, I, 30, 95-96, p. 30. Sur les liens entre la forteresse de *Dyrrachion* et

bres», d'une armée dyrrachienne. Celle-ci s'est retrouvée isolée, car la *Via Egnatia* est coupée et la Mer Adriatique échappe en grande partie au contrôle impérial[361]. L'isolement est encore accentué lorsque entre 732 et 750 ce qui reste de l'*Illyricum* byzantin est détaché de l'obédience pontificale[362]. Après 680, le dispositif militaire «romain» s'est donc en quelque sorte parcellisé. D'ailleurs, l'armée des *Illyriciani* n'existe plus dans les documents officiels constantinopolitains.

4.- Des «armées de cité» aux «thèmes» (680-820).

En 687, le pape Jean V reçoit la fameuse *divalis Jussio* de l'empereur Justinien II[363]. Le début de cette lettre est bien connu et a été largement exploité par les savants, tout particulièrement Heinrich Gelzer[364]. Le document présente très précisément les grands corps de l'État byzantin de la fin du VII[e] siècle: les patriarches et les évêques, le Sénat, les excubiteurs, les factions populaires de la capitale, l'armée métropolitaine de l'*Obsequium* et les armées provinciales. Celles-ci sont au nombre de cinq: les *exercitus Orientalis*, *Thracianus*, *Armenianus*, *Italiae* et *Africanus*[365]. L'armée d'Afrique, ou ce qui en reste après les offensives arabes, s'est alors déjà fragmentée en deux «armées de cité», celles de *Septem* (act. Ceuta) et de *Caralis* (act. Cagliari)[366]. L'armée d'Italie, on le sait par les sources romaines et ravennates, se répartit aussi en fait en deux groupes autonomes par la force des choses: l'*exercitus Romanus* et l'*exercitus Ravennas*[367].

---

la zone de la civilisation de Koman, un exposé pratique, même s'il convient de ne pas partager toutes les conclusions de l'auteur, se trouve chez Vl. POPOVIC, «Byzantins, Slaves et autochtones dans les provinces de Prévalitane et Nouvelle Épire», dans *Villes et peuplement...*, pp. 214-232.

361 A. BAÇE, «Rrugët shqiptare në Mesjetë (shek. VII-XV) [Routes albanaises au Moyen Âge (VII[e]-XV[e] siècles)]», *Monumentet* (1984), p. 62; A. DUCELLIER, «L'Adriatique du IV[e] au XIII[e] siècle», dans: *Histoire de l'Adriatique*, pp. 137-140.

362 *Ibid*., p. 140.

363 Cf. *supra* n. 285.

364 H. GELZER, *op. cit*., pp. 10-35.

365 MANSI, XI, cols. 737-738.27-30.

366 Au sujet des *Carabisiani* ou *Calarisiani*, malgré l'autorité de Ch. Diehl, H. Gelzer, H. Glykatzi-Ahrweiler (*Byzance et la mer*, Paris 1966, pp. 11-26), nous nous rallions à l'analyse de H. Antoniadis-Bibicou (*Études d'histoire maritime de Byzance. À propos du «thème des Caravisiens»*, Paris 1966, pp. 63-68). Par contre, nous ne partageons pas son hypothèse sur l'*exercitus Thracianus* (*ibid.*, p. 69).

367 *Liber Pontificalis*, éd. L. DUCHESNE, Paris 1955: *exercitus Romane civitatis*, p. 363; *militia Romani exercitus*, p. 372; Maurus, *Epistolae*, *PL*, t. 87, col. 103, cité dans: A. GUILLOU, *Régionalisme...*, p. 148, «l'armée (ἐξέρκετος) de la ville de Ravenne».

On aura remarqué qu'il n'est fait nulle mention dans la lettre de Justinien II d'une armée d'*Illyricum*. L'Empire a reconstitué depuis 680 une armée ou «thème» de Thrace. Mais le moment n'est pas encore venu de reprendre pied dans l'ancien *Illyricum*. Cela ne signifie pas, encore une fois, qu'il n'y avait plus de troupes «romaines» dans cette partie des Balkans. À *Serdica* jusqu'en 809, à *Dyrrachion*, Corinthe, Athènes et Thessalonique, se maintenaient des «armées de cité» sous le commandement des officiers et notables locaux. Certes, aucun texte ne donne de précisions sur ceux-ci. Seuls les évêques apparaissent sur les listes conciliaires et laissent supposer que les anciennes hiérarchies léguées par la réorganisation justinienne étaient toujours en charge de la défense des régions illyriennes encore sous contrôle byzantin.

Une première étape dans le renforcement de l'autorité de l'État byzantin sur les troupes des cités illyriennes fut très certainement le rattachement au patriarcat de Constantinople des sièges épiscopaux d'*Illyricum* vers le milieu du VIII^e^ siècle. La deuxième étape fut la transformation progressive en «thèmes» des armées de Thessalonique, d'Athènes, de Corinthe, de *Dyrrachion* et de *Nicopolis* à partir de la fin du VIII^e^ siècle[368]. Il est symptomatique que trois de ces thèmes aient été appelés par le nom d'anciennes cités illyriennes: Thessalonique, *Dyrrachion*, *Nicopolis*[369]. Il n'y a pas eu également, lors de la thématisation de ces régions, bouleversement radical des structures administratives, militaires et sociales et, notamment, pas d'implantation systématique de colonies militaires en dehors de cas limités comme celui des Mardaïtes de *Nicopolis*[370]. La seule innovation, certes importante, fut le remplacement au niveau du haut commandement des notables locaux, évêques, ducs, tribuns, par des «stratèges» nommés directement par l'Empereur et pourvus de tous les pouvoirs civils et militaires.

Mais cela ne se fit pas de manière abrupte. La coexistence pendant un temps d'un stratège et d'«archontes» à *Dyrrachion*[371] (comme à Cherson sur

---

368 J. FERLUGA, «Quelques aspects du développement du système des thèmes dans la péninsule des Balkans», dans: ID., *Byzantium on the Balkans. Studies on the Byzantine administration and the Southern Slavs from the VII^th^ to XII^th^ centuries*, Amsterdam, A. M. Hakkert, 1976, pp. 9-11.

369 Constantin Porphyrogénète, *De Thematibus*, éd. A. PERTUSI, Cité du Vatican 1952, p. 89, 4; p. 92, 8; p. 93, 9.

370 Constantin Porphyrogénète, *De Ceremoniis*, éd. I. I. REISKE, Bonn 1829 (C.S.H.B.), p. 665, 19-21.

371 *Taktikon Uspenskij*, dans: N. OIKONOMIDÈS, *Les listes de préséance byzantines des IX^e^ et X^e^ siècles*, éd. du CNRS, Paris 1972, p. 57, 11, 13.

lequel nous sommes mieux documentés grâce au *De Administrando Imperio*[372]) est peut-être la preuve d'une période de transition, bien conforme d'ailleurs aux traditions de souplesse de l'administration byzantine. Le thème de *Dyrrachion* est lui-même clairement désigné dans le *De Thematibus* comme l'héritier, au civil comme au militaire, de l'ancien *Illyricum*[373].

CONCLUSION

Lorsque, dans la deuxième moitié du X^e^ siècle, fut livrée l'épreuve de force décisive entre Empire byzantin et Empire bulgare, les thèmes illyriens créés à partir des anciennes «armées de cité» jouèrent un rôle décisif dans la reconquête byzantine du nord et de l'ouest de l'ancien *Illyricum*[374]. Mais les thèmes qui y furent implantés après les victoires décisives de Basile II au début du XI^e^ siècle durent composer avec la nouvelle donne ethnique introduite par des siècles d'invasions slaves et bulgares. Même si *Sirmium*, Belgrade, Vidin redevinrent les grandes places fortes impériales qu'elles étaient encore à la fin du VI^e^ siècle, l'environnement humain et culturel n'était plus «romano-latin». Les descendants des colons romains de langue latine, les «Valaques» étaient devenus des «Barbares» aux yeux des Ῥωμαῖοι byzantins[375]. Néanmoins, la réorganisation des confins danubiens par Byzance démontre la continuité de sa politique administrative, militaire et religieuse dans ces régions[376]. Cette continuité, la ténacité de la défense dans les réduits «romains» illyriens, leur rôle dans la reconquête byzantine des X^e^-XI^e^ siècles permettent de tempérer la sévérité des jugements tenus traditionnellement sur la politique de réorganisation militaire de l'*Illyricum* par Justinien au milieu du VI^e^ siècle.

---

372 *D.A.I.*, I, 53, 162-535.

373 *De Thematibus*, p. 93, 9.

374 K. JIREC#EK, «Die Lage und Vergangenheit der Stadt Durazzo in Albanien», dans: L. THALLÓCZY (DIR.), *Illyrisch-albanische Forschungen*, München-Leipzig 1916, pp. 158-160; H. GRÉGOIRE, «Du nouveau sur l'histoire bulgaro-byzantine. Nicétas Pégonitès, vainqueur du roi Jean Vladislav», *Byzantion* 12 (1931) 283-291.

375 Kékauménos, *Conseils et récits*, éd. B. WASSILIEWSKY-V. JERNSTEDT, Saint-Petersbourg 1881 (réimpr. Amsterdam, A. M. Hakkert, 1965), 187, pp. 74-75.

376 B. GRANIC, «Kirchenrechtliche Glossen zu den vom Kaiser Basileios II. dem autokephalen Erzbistum von Achrida verliehenen Privilegien», *Byzantion* 12 (1937) 395-415; V. TAPKOVA-ZAÏMOVA, «La politique de Byzance dans ses rapports avec les Barbares», *Études historiques*, Sofia, 2 (1965) 32-46, repris dans: EAD., *Byzance et les Balkans à partir du VI^e^ siècle. Les mouvements ethniques et les États*, London, V.R., 1979, II.

Cette sévérité provient, il est vrai, du constat de l'apparente incapacité de l'Empire à empêcher l'invasion de l'*Illyricum* par les peuples barbares, Slaves, Koutrigours, puis Avars. L'accusation fut portée contre Justinien déjà sous son règne par Procope et Agathias et poursuivie par la plus grande partie des historiens modernes. Justinien aurait sacrifié les Balkans à son rêve de reconquête de l'Occident. Comme nous avons tenté de le démontrer, Justinien a tout fait pour mettre l'*Illyricum* en état de se défendre par ses propres moyens. Pourquoi cet effort n'a-t-il pas apparemment réussi?

La réorganisation justinienne devait prendre en compte un certain nombre de facteurs. Le premier était naturellement celui du péril barbare. Depuis le V^e^ siècle, les principaux adversaires étaient constitués par les peuples d'origine touranienne de la steppe: Huns, Bulgares, Koutrigours, Onogoures, Avars. Le *Stratégicon* du Pseudo-Maurice fait de ces guerriers une remarquable description: excellents cavaliers, très mobiles, maîtrisant parfaitement la tactique du harcèlement et de l'attaque-surprise, ils sont enfin redoutables par leur fourberie. Lorsque ces peuples sont unifiés sous la direction d'un «Khan», Attila, Baian, Asparuch, ils peuvent remettre en question la souveraineté de Byzance sur la péninsule balkanique.

Par contre, les Slaves et les Antes ne furent pas considérés par l'État impérial comme une menace sérieuse. Le *Stratégicon* les dépeint comme des primitifs incapables de s'unir, aptes tout au plus à des razzias et de simples coups de main. Des unités de cavalerie et d'infanterie aux effectifs réduits sont jugés suffisants pour les contenir dans la vallée du Danube ou les harceler dans leur propre pays au nord de ce fleuve. Ce sont même de «bons sauvages» susceptibles d'être ralliés par une politique appropriée. En un mot, le danger slave a été sous-estimé. Or ce sont les Slaves qui font la différence dans la seconde moitié du VI^e^ siècle. Marchant dans le sillage des armées de guerriers turco-mongols, les peuplades slaves pénètrent en masse dans les Balkans byzantins. Les Huns, les Avars, les Bulgares ne faisaient que passer, dévastaient le plat-pays sans vraiment l'occuper. Les Slaves, eux, restent et forment ces «sclavinies» qui barbarisent peu à peu l'*Illyricum*.

L'organisation militaire mise en place par Justinien en *Illyricum*, la stratégie et la tactique mises en œuvre dans cette zone et en Thrace avaient été précisément élaborées pour lutter contre les cavaleries touraniennes. La défense byzantine, combinant la fortification systématique du territoire, la stratégie souple de freinage et de harcèlement à l'encontre des envahisseurs, l'action diplomatique aussi, était bien la seule possible à pratiquer. On a eu trop tendance à sous-estimer la puissance militaire des peuples de la steppe. Il suffit pourtant d'évoquer la menace que firent peser sur les

sédentaires d'Eurasie les «empires de la steppe» du deuxième millénaire avant notre ère jusqu'au triomphe des armes à feu au XVIII^e siècle[377].

Le second facteur explicatif de l'effondrement de la défense illyrienne à la fin du VI^e siècle est pour ainsi dire d'ordre «géostratégique». L'*Illyricum* ne fut pas certes un «secteur sacrifié», mais il ne fut pas pour l'Empire romain d'Orient un secteur prioritaire tout au long du VI^e siècle. Pour Justinien, la grande ambition de son règne était indéniablement la restauration de la domination impériale en Occident. Il lui suffisait en définitive que les communications entre côte épirote et Constantinople soient préservées. Au temps de Justin II et de Tibère, c'est la guerre contre les Perses qui monopolisa l'armée de choc de l'Empire. Lorsque l'empereur Maurice, après la fin des hostilités en Orient, rapatrie cette armée en Europe, c'est surtout pour récupérer le diocèse de Thrace et rétablir son *limes*. Toutes les opérations militaires relatées par Théophylacte Simocatta ont pour théâtre d'opérations la basse vallée du Danube et l'est des Balkans entre *Serdica* et Constantinople. En *Illyricum*, seule la région de *Singidunum* est mentionnée parce que c'est la position la plus avancée de l'Empire en direction du cœur de la puissance avare. Il est clair que pour Byzance l'*Illyricum* est une région lointaine, en définitive plus proche de l'ancienne Rome que de la nouvelle Rome.

Le troisième facteur est démographique. L'Empire n'a cessé de prélever en *Illyricum* unités constituées et recrues au profit de ses corps expéditionnaires d'Afrique, d'Italie et d'Orient, au risque non seulement d'affaiblir le potentiel humain des *Illyriciani* mais aussi d'entamer leur moral. Même les alliés comme les Hérules fournissent des troupes de choc sur tous les fronts. L'*Illyricum* s'est donc presque toujours retrouvé réduit à ses quelques forces régulières de recrutement indigène et à ses milices alors que se déversait sur lui une bonne part de la seconde vague des Grandes Invasions. Il est difficile d'évaluer les effectifs des *Illyriciani*, nous l'avons vu. Mais très probablement, ils étaient faibles et répartis sur un vaste territoire. Une des grandes faiblesses de l'organisation militaire de l'*Illyricum*, c'est de n'avoir pu dégager des troupes de garnison un corps de bataille conséquent. L'exception fut la période durant laquelle Maurice put à partir de 591 distraire ses meilleures troupes du front perse et les dépêcher sur le front danubien. Les succès remportés par cette armée en liaison avec les unités frontalières locales et la flotte du Danube jusqu'en 602 montrent bien qu'il manquait aux Balkans byzantins une véritable réserve opérationnelle.

377 R. GROUSSET, *Bilan de l'Histoire*, Paris 1947, pp. 267-292; W. H. MAC NEILL, *Europe's Steppe Frontier 1500-1800*, Chicago-London, The University of Chicago Press, 1964.

Mais la mutinerie de 602, la reprise de la guerre contre les Perses ruinèrent les efforts de Maurice. Mésie Première, Dacies, Dardanie avaient été trop cruellement éprouvées pour qu'il y ait eu possibilité d'un rétablissement byzantin dans le nord de l'*Illyricum*. Quant aux «armées de cité» du sud et de la façade maritime adriatique et ionienne, elles ne purent que défendre leur territoire proche ou disparurent dans la tourmente. Il y eut donc morcellement de la défense illyrienne entre quelques réduits isolés situés essentiellement sur les côtes.

Cependant l'effort défensif byzantin ne se relâcha pas pour autant. Après l'échec avar devant Constantinople en 626[378], il y eut indéniablement essai de reprise en main des Balkans par Héraclius. L'implantation de fédérés serbes près de la forteresse de *Singidunum* toujours tenue par une garnison byzantine, d'alliés croates en Dalmatie et en Prévalitane, la demande faite au pape d'envoyer des missionnaires latins dans ces régions afin d'évangéliser les Slaves, la création de colonies militaires comme *Nicopolis* (act. Nikopol) près d'*Asemos*, tout cela signifiait qu'Héraclius ne négligeait pas les Balkans. Ce fut donc bien l'invasion arabe en Orient après 634 qui remit tout en question.

Peut-on alors affirmer que rien n'est resté de l'œuvre de Justinien en *Illyricum*? Après le milieu du VII^e^ siècle, les «armées de cité» de Thessalonique, *Dyrrachion*, Athènes, *Serdica* tiennent toujours. Il n'est pas exagéré d'affirmer que sans la réorganisation justinienne elles n'auraient pas pu se former ni subsister dans les conditions que nous avons exposées. Par ailleurs la politique de construction ou de rénovation de forteresses et de refuges a assurément permis à une grande partie de l'ancienne population provinciale de survivre. Un parallèle serait intéressant à établir entre les régions où se sont maintenues des communautés pré-slaves et les zones contrôlées par les «armées de cité». Nicolae Iorga a souligné le lien de causalité direct entre les villes fortifiées «romaines» du Danube et l'ethnogénèse roumaine[379]. Quant à l'armée de *Dyrrachion*, elle permit la préservation d'une zone de peuplement romano-illyrien correspondant à des toponymes protoalbanais[380] et à ce qui fut appelé par les archéologues albanais la

378 F. BARIS#IC, «Le siège de Constantinople par les Avares et les Slaves en 626», *Byzantion* 24 (1954) 371-395.

379 N. IORGA, *La place des Roumains...*, pp. 69-79.

380 A. M. SELIS#CEEV, *Slavanskoie Naselenie v Albanii* [Le peuplement slave en Albanie], Sofia 1931 (rééd. 1981), pp. 201-276; à partir des données fournies par le savant russe, cf. la carte élaborée par Vl. Popovic et commentaires, «Albanija u kasnoj Antici», dans: M. GARAS#ANIN (DIR.), *Iliri i Albanci-Les Illyriens et les Albanais*, Beograd 1988, pp. 201-250, fig. 15

«culture de Koman»[381]. L'importance des termes d'origine militaire latine dans les langues roumaine et albanaise[382] confirme la part prise par les dernières troupes «romaines» des Balkans dans les ethnogénèses roumaine et albanaise.

Les *civitates* (roumain «cetate», albanais tosque «qytet», albanais guègue «gjytet») et *fossata* (roumain «sat», aroumain «fsat»), points d'appui de ces troupes, ont autant préservé les communautés illyro- et thraco-romaines que les fameux refuges montagnards à qui on attribue généralement le mérite d'avoir été leurs «Kern-Gebiete» (pour reprendre le terme employé par Ernst Gamillscheg)[383]. Dans le sud de l'*Illyricum*, la survie de l'hellénisme est à mettre sur le compte des places fortes de Thessalonique, Athènes, Corinthe, reliées par mer à Constantinople[384].

Le bilan du règne de Justinien en *Illyricum* mérite ainsi d'être reconsidéré non seulement dans le domaine architectural et culturel comme cela a été fait depuis longtemps[385], mais aussi dans les domaines militaire et stratégique.

Michel PILLON

Centre Universitaire J. F. Champollion (Albi)
e-mail: pillon.nelly@tiscali.fr

(trad. fr. «L'Albanie pendant la basse Antiquité», *ibid.,* pp. 251-285); G. SCHRAMM, *op. cit.*, pp. 135-191 (ouvrage très documenté, mais dont il faut recevoir la thèse «immigrationniste» concernant les Albanais avec beaucoup de réserves!)

381 A. DUCELLIER, «Les Albanais dans l'Empire byzantin: de la communauté à l'expansion», dans *Οἱ Ἀλβανοὶ στὸ Μεσαίωνα*, Athènes, Ἰνστιτούτο Βυζαντινῶν Ἐρευνῶν, 1998, pp. 17-45.

382 Cf. H. MIHAESCU, *op. cit.*, *supra* n. 310.

383 M. PILLON, «Le *fossatum* protobyzantin... », pp. 27-34.

384 M. W. WEITHMANN, *Die slavische Bevölkerung auf der griechischen Halbinsel. Ein Beitrag zur historischen Ethnographie Südosteuropas*, München 1978, pp. 253-266 et 279-284; J. KODER, «Zur Frage der slavischen Siedlungsgebiete im mittelalterlichen Griechenland», *BZ* 71 (1978) 315-331.

385 A. GRABAR, *L'âge d'or de Justinien. De la mort de Théodose à l'Islam*, «L'univers des formes», Paris 1966.

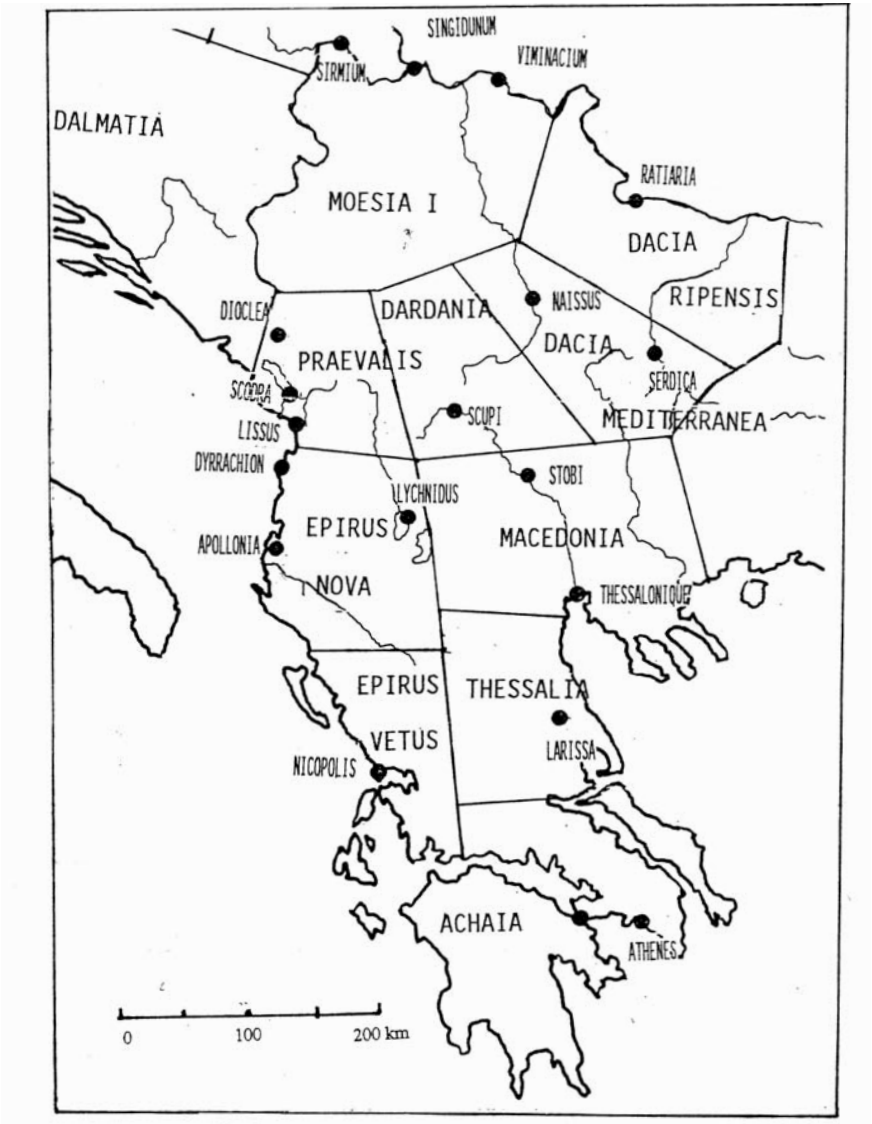


FIG. 1. Provinces d'*Illyricum* au VI[e] siècle

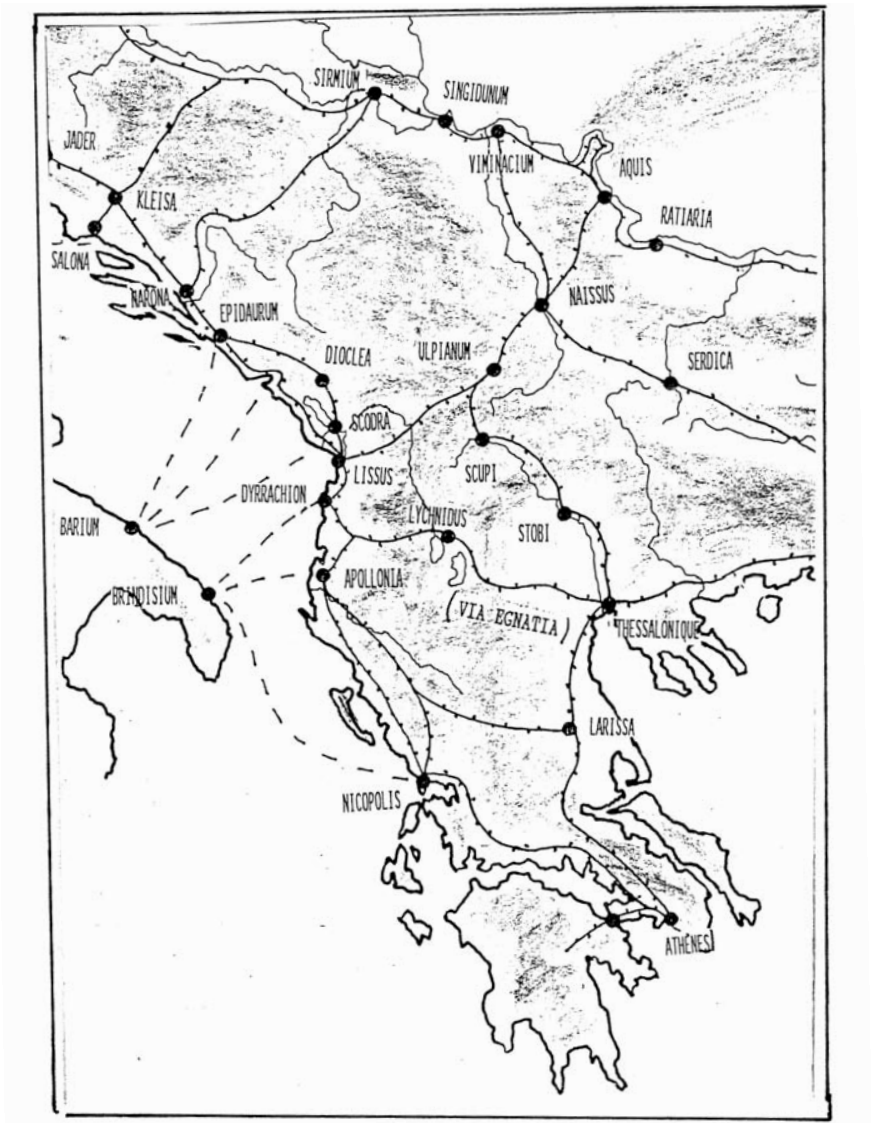


FIG. 2. Voies maritimes et terrestres d'*Illyricum*

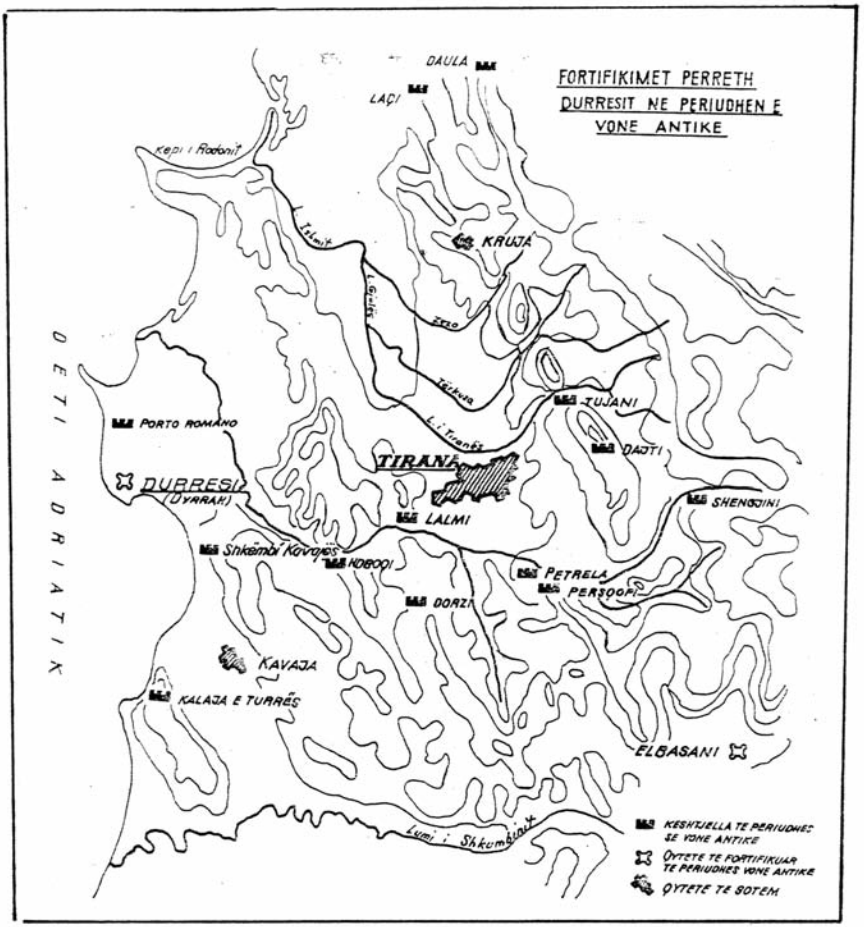


FIG. 3. Fortifications de la région de *Dyrrachion*
(Gj. KARAISKAJ, *5000 vjet fortifikime…*, p. 104, sans éch.)

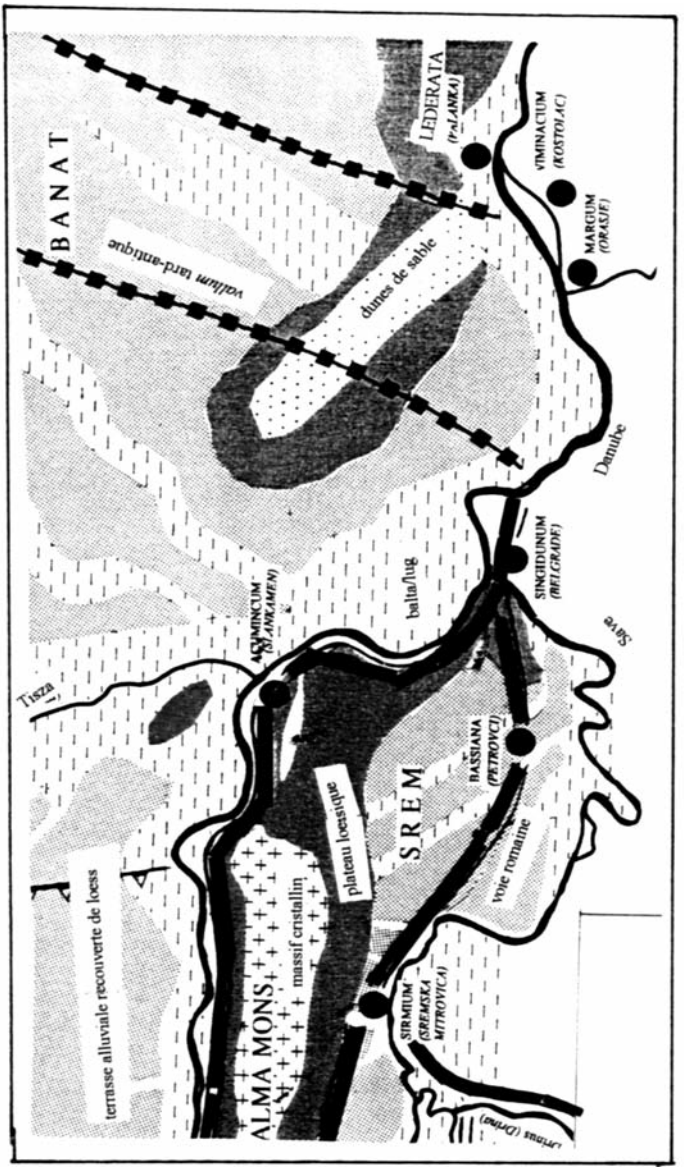


FIG. 4. La ligne du Danube de *Sirmium* à *Lederata* au VIe siècle

FIG. 5. «Armées de cité» à la fin du VI[e] siècle
(d'après Théophylacte Simocatta et Grégoire le Grand)

A COMPARATIVE LEXICAL STUDY OF GREEK AND LATIN WORDS IN LATE *MIDRASHIM* AND JUDEO-GREEK VOCABULARIES FROM BIBLICAL TRANSLATIONS AND GLOSSARIES*

RESUMEN: Los primeros contactos culturales entre Judea y Grecia comenzaron durante el período bíblico (siglos VIII-IX a.C.) Estos contactos se intensificaron después de las conquistas de Alejandro Magno, durante el período de los reinados Helenísticos, del imperio Romano y del Bizantino. El griego se transformó en la lengua común del Oriente helenístico y un gran caudal de palabras y de expresiones de esta lengua se incorporaron al hebreo y al arameo. Este rico vocabulario griego,

*The first version of this study was a presentation at the VII European Association of Jewish Studies Congress in Amsterdam, July 2002. The main ideas concerning the contacts between late rabbinical and Judeo-Greek came out of my work on Rabbinical Greek in the Project of the "Historical Dictionary of the Hebrew Language" of the Academy of the Hebrew Language. The aim of the address was to present a general view of the relations between the later rabbinical sources and early Judeo-Greek texts. However, we must stress that we are in the first steps of our study, and probably every one of the sources quoted, especially those in Judeo-Greek, deserves special linguistic and contextual study. The quotations in Greek letters are written in classical Greek according to the rules of H. G. LIDDELL, R. SCOTT, E. JONES, *Greek English Lexicon*, with a supplement ed. by E. A. BARBER, Oxford 1968, and the edition with a revised supplement edited by P. G. W. GLARE, 1996. The reader will find transcriptions of medieval Greek in the original Hebrew characters. Medieval Greek words from published texts were quoted as they were published by Hesseling, N. de Lange, and J. Starr. Transcription of Hebrew into Latin characters is according to the rules used in the *Encyclopaedia Judaica*, Jerusalem 1971-1972. English translations of Bible quotations are from *The Complete Parallel Bible: Containing the Old and New Testaments with Apocryphal and Deuterocanonical Books: New Revised Standard Version, Revised English Bible, New American Bible, New Jerusalem Bible*, New York, Oxford University Press, 1993. I would like to take the pleasure of thanking the authorities of the Academy of the Hebrew Language who have given me the permission to publish material of the data base of the Historical Dictionary of the Hebrew Language. Special thanks to N. de Lange for his remarks during the EAJS Congress and to Sharon Rosenfelder and to Yohai Goell for their linguistic assistance in the preparation of this paper.

escrito en caracteres hebraicos es definido como el "griego rabínico". Un nuevo dialecto griego, también escrito con caracteres hebreos, floreció en las comunidades judías de Grecia y en otros puntos del Mediterráneo durante el período bizantino; es el denominado "judeo-griego". En este dialecto se vertió una nueva traducción de la Biblia y textos de liturgia y también sería una lengua de rica creación literaria hasta la Segunda Guerra Mundial. Este artículo está dedicado al estudio del vocabulario de los dos dialectos y a las relaciones entre ellos. Estas relaciones están bien testimoniadas en la literatura rabínica tardía y en las traduccciones bíblicas en judeo-griego.

PALABRAS CLAVE: Griego rabínico, judeo-griego, literatura bíblica, literatura rabínica.

ABSTRACT: The linguistic and cultural contacts between Judea and Greece began during the late Biblical Period (circa 9th-8th cent. BCE). These contacts intensified after the conquest of Alexander the Great and especially during the rule of Hellenistic kingdoms and the Roman and Byzantine empires in Palestine. The Greek language became the common language of the Hellenistic Orient and a many Greek words and expressions were adopted by the Hebrew and Aramaic languages. This rich vocabulary of Greek words written in Hebrew characters is called "Rabbinical Greek". A new Greek dialect, also written in Hebrew characters, flourished in the Jewish communities in Greece and along the Mediterranean coast during the Byzantine period; it is called Judeo-Greek. Into this dialect the Bible was translated, and liturgy texts were written; it also served as the language of a rich secular literature until the Second World War. This article is devoted to the study of the vocabulary of both dialects and the relations between them, well documented in late rabbinical literature and Judeo-Greek biblical translations.

KEY-WORDS: Rabbinical Greek, Judeo-Greek, Biblical Literature, Rabbinical Literature.

Linguistic and cultural contacts between Judea and Greece began during the late biblical Period (circa 9th-8th centuries BCE). After the conquest of Alexander the Great and especially during the period of Hellenistic and Hasmonean rule in Palestine (4th-1st centuries BCE), these contacts intensified and influenced all aspects of daily life, as well as the cultural and religious literary creation of the Jews in Israel and in the Diaspora. This process continued during the periods of Roman and Byzantine rule in

Judea (1st century BCE-7th century CE) until the Arab conquest in the seventh century.

A similar process occurred in the Hellenistic Diaspora, which flourished along the coasts of the Mediterranean Sea, i.e., in Egypt, Asia Minor, and Greece. One of the most important results of these contacts was the creation of Jewish Hellenistic literature which included the Greek translation of the Bible, the Apocryphal and Pseudoepigraphical books, the New Testament, the writings of Philo Judaeus, of Josephus Flavius, and others. In Palestine and in the surrounding communities, Greek also became the predominant language of contact, along with Hebrew and Aramaic, the main languages of the Semitic population. Over a period of nearly two thousand years a large number of Greek words were adopted into Hebrew and Aramaic language and literature, becoming an integral part of the vocabulary of both. Although this vocabulary was written in Hebrew characters, it remained very close to the literal meanings of the Greek and reflected the features of the Mediterranean *koine* language.

This process of integrating elements of the Greek language continued during the Roman empire in the East (63 BCE-239 CE) and increased during Byzantine rule in Palestine and in the Mediterranean Jewish communities.

Jewish communities grew in southern Italy, western Greece, and Asia Minor more or less during the early Middle Ages under the Byzantine rule and they developed a new Greek-Jewish Literature written in Hebrew characters. This process continued until the Second World War.

Jewish-Greek literature written in Greek characters achieved a unique place in Hellenistic literature and in European culture. However, the present study will concentrate mainly on Greek words, sentences, and literature in Hebrew characters. These Greek-Hebrew textual testimonies are of special interest not only from a linguistic point of view; they also contribute to a better understanding of social and cultural links between the Jewish culture of different periods and Greek language and literature.

There are two corpuses of Hebrew literature that use Greek words in Hebrew characters. The first corpus is called "Rabbinical Greek"[1]. It

[1] Rabbinical Greek was a definition coined for the first time by S. Krauss, *Griechische und lateinische Lehnwörter im Talmud, Midrasch und Targum,* Berlin 1898-1899, vol. I: *Die rabbinische Gräcitat*, p. 121, and adopted later by H. B. Rosen, «Palestinian κοινή in Rabbinic Illustration», *JSS* 8 (1963) 56-72 and other researchers. This definition designates a full linguistic system. Other scholars prefer to describe this corpus as Greek and Latin loan words in Hebrew and Aramaic, for example D. Sperber, *Greek and Latin in the Rabbinic Literature*, Jerusalem 1962, etc.

belongs mainly to the tradition of rabbinical literature and is divided into two periods. The earlier period of this corpus dates from the second through the seventh centuries CE: the *Bar Kokhba* letters, *Mishnah, Tosefta, Talmudim*, and early *Midrashim*. Also from this period, there are a few Greek words in the Hebrew and Aramaic texts of the Dead Sea Scrolls and in inscriptions of various communities published by Frey[2], Naveh[3], and others, which may be included in the same corpus. The second period of Jewish rabbinical literature in Hebrew and Aramaic (*geonic* literature, late *midrashim*, poetry, early mysticism, and more) runs from the eighth through the eleventh centuries CE.

The second corpus, which began in the Middle Ages, includes complete texts written in Greek with Hebrew characters and punctuation, for example, new translations of the Bible, glossaries of biblical texts, personal documents, etc. To denote this corpus we use the term Judeo-Greek or Jewish Greek, which is considered a Jewish language. Some scholars, including D. Goldschmidt and N. de Lange[4], see this literature as a branch of the Greek language related to Jewish culture, and not as a separate Jewish language.

Our study is devoted to the historical and cultural relations between both corpuses, i.e., Greek words in early and late rabbinical literature and in Judeo-Greek (biblical translations and glossaries) written in Hebrew characters, and sometimes using punctuation for vocalization.

Although the evidence reflects the language and literature of the Jewish communities in Israel and in the Diaspora, we use the word corpus because our study depends mainly on the evidence of manuscripts and on writers and copyists and their knowledge of the languages (Aramaic, Hebrew, Greek) and their understanding of the written transmission. A good example is the Cairo *Genizah* collection, which contains rabbinical and Judeo-Greek texts which at times appear to have been written by the same copyist.[5]

---

[2] J. B. FREY, *Corpus Inscriptionum Iudaicarum*, I-II, Rome & Paris 1936-1952; e. g. afyb, vita; swpf τάφος 569; afnawrgwa ὀγδοῆντα 595; ˆma ἀμήν 595.

[3] J. NAVEH, *On Stone and Mosaic: The Aramaic and Hebrew Inscriptions from Ancient Synagogues* (H), Jerusalem 1978.

[4] See, for example, D. GOLDSCHMIDT, «Judaeo-Greek Bible Translations of the Sixteenth Century» (H), *Kiryat Sefer* 33 (1958) 131-134; N. DE LANGE, *GTJ*, especially the preface, pp. [i-ii].

[5] See for example G. BIRNBAUM, «Studies in the Phonology and Morphology of *Mishnaic* Hebrew according to *Genizah* Fragments», Ph.D dissertation, Ramat-Gan, Bar-Ilan University, 1994, especially pp. 135-141. Part of the dissertation was published as an article, «A Phonological and Morphological Description of *Genizah* Fragments T-S E 1 43-*Mishnah Shabbat* 9-17»,

The main data of the first corpus, that of Rabbinical Greek, consists mostly of single words (e. g. swaylysb = βασιλεύς, ˆwrwd = δῶρον, etc); there are also examples of full sentences (e.g. swprga swmwn wa swaylysb hrp = παρὰ βασιλέως ὁ νόμος ἄγραφος[6]. Talmud Yerushalmi, *Rosh Hashanah* I, 3, 57a; Lev. Rabbah 35, 3)[7]. The vocabulary of Rabbinical Greek comes mainly from rabbinical literature written in the Land of Israel (e. g., *Mishnah*, *Talmud Yerushalmi*, early *midrashim*). We may assume that Greek words quoted in the Babylonian Talmud and in *Geonic* literature were transmitted by a Palestinian source[8]. Rabbinical Greek shares a common vocabulary with Hellenistic and *Koine* Greek literature, in addition to inscriptions and papyri as well[9]. The vocabulary of Rabbinical Greek also has many words in common with Jewish Hellenistic literature, especially the biblical Greek translations: the Septuagint, Aquila, Symmachus, and Theodotion[10]. A substantial number of Greek vocabulary items of Rabbinical Greek first appear in Hebrew as foreign words. After a while, some of them became loan words integrated into the language: for example ˆyrdhns = συνέδριον; rwgfq = κατήγωρ, rbyq = κιβαρός, etc. This linguistic process continues until today.

We use the term Judeo-Greek[11] to refer to the language, written in Hebrew characters, which was used in the Middle Ages and later periods. The corpus of this written language, as noted above, includes mainly biblical translations[12], glossaries and commentaries, poetry, etc.

We should point out that another genre of Greek vocabulary written in Hebrew characters appears in early mystic texts and especially in *Karaite*

Language Studies (H) 4 (1990) 27-50. This dissertation, devoted to the written tradition of the *Mishnah* manuscripts found in the *Genizah,* includes a study of Greek words which may enlighten us also as to readings of later rabbinical and Judeo-Greek texts, see pp. 44-45.

6 On the king the law is not binding.

7 For a special note on this sentence see S. LIEBERMAN, *Greek in Jewish Palestine: Studies in the Life and Manners of Jewish Palestine in the II-IV Centuries CE,* New York 1942, pp. 37-38, p. 144, n. 2.

8 Personal communication by E. Wajsberg.

9 For a detailed description of this language see n. 1.

10 Until today, there has not been published a detailed study of the Greek language of the early biblical translations quoted in rabbinical sources. However, we have to stress the pioneering work of A. KOHUT in his edition of Nathan ben Jehiel, *Aruch Completum,* Vienna 1926, I-VIII. In this edition Kohut quoted the language of the classical biblical translations (Septuagint, Aquila, Symmachus, and Theodotion) in his definitions of the rabbinical vocabulary.

11 For a detailed bibliography see S. SZNOL, «Medieval Judeo-Greek Bibliography-Texts and Vocabularies», *Jewish Studies* 39 (1999) 107-132.

12 For biblical translations see P. BADENAS, «Aproximación a la historia de las versiones de las escrituras al Griego vulgar», *Trans* 1 (1966) 12-15.

literature[13]. Our research, however, focuses on new Greek biblical translations and glossaries of rabbinical schools which share common linguistic characteristics. It is not our intention to provide a full linguistic description of this language and all the rules used in the transcription of Greek into Hebrew characters. In fact, each manuscript deserves its own description. In the framework of this paper we can only summarize the main features of this dialect.

For our description of Judeo-Greek, we have chosen texts[14] from different periods (11th-17th centuries): *Mishnaic* glossaries, a fragment of the translation of the book of Isaiah, and a printed edition of the Constantinople Pentateuch (16th century). Despite the different periods, these sources reflect a common tradition of Greek transcription in Hebrew characters:

1. The texts are written in Hebrew characters and with punctuation. If the text is mixed, i.e., Hebrew and Greek, the Hebrew text is without punctuation[15]. In general these texts are vocalized according to the Tiberian system and appear to reflect a Palestinian pronunciation used by Sephardic or Italian communities.
2. We have evidence that some writers or copyists knew Greek, including Greek characters. This may be seen in their transliteration swfgwq κοντοῦ (MG R 2, 19)[16], sGypwrfsya στροφίγγας (MG V 2, 19)[17] and even in their use of Greek characters in Hebrew texts[18].
3. These texts are written in Greek, which shared common features with the language of the Byzantine period in particular. D. S. Hesseling concludes his introduction to the edition of the Constantinople

[13] Karaism is a Jewish sect whose members recognized the Bible as the unique source of the Law.

[14] For a full description see Bibliography and Abbreviations, pp. 10-11.

[15] For a testimony in Rabbinical Greek, for example, see the manuscript of *Midrash Tehilim*, Cambridge Or. 786 (Greek words with punctuation) and in Judeo-Greek texts see the Mishnaic Glossary T-S K 7.16 published by N. DE LANGE, *GJT,* pp. 295-305 and see BIRNBAUM, «A Phonological…», p. 28.

[16] See the note by DE LANGE, *GJT,* p. 300.

[17] *Dagesh* for double *gamma*.

[18] A *Mishnaic* glossary written in Hebrew and Greek characters was found in the St. Petersburg Library and was published by A. Papadopoulos Kerameus, «Γλωσσάριον ἑβραικοελληνικόν», in: D. GÜNZBURG-I. MARKON (EDS.), *Festschrift zu Ehren des Dr. A. Harkavy*, St. Petersburg 1908, pp. 68-90, and later by Ph. KOUKOULES, Γλωσσάριον Ἑβραιοελληνικόν, *ByzZ* 19 (1910) 422-429, and J. STARR, «A Fragment of a Greek Mishnaic Glossary», *PAAJR* 6 (1935) 353-367. Also in the Genizah texts, DE LANGE, *GJT,* nº. 11, pp. 99, 103, 105, 113.

Pentateuch[19] with these features. N. Fernández Marcos[20], in his introduction to the Greek versions of the Bible, also points to the same phenomenon. To this statement we may add certain linguistic characteristics in common with the language of the Epirus, particularly of Ioannina[21].

4. The morphology and the vocabulary (for example κάνω, νερό) are of the medieval period, and sometime show the influence of late Latin or Italian (σίκλα, βίλανζες, κούτζιρο, *cloaca, maxilaris*). This influence may be explained by the contacts existing between the Jewish communities of southern Italy and the western coast of Greece.

In this study, we shall try to look at a comparative lexical study of Greek and Latin words in late *midrashim* and Judeo-Greek vocabularies, to examine the data from these sources, and to summarize the main common features and links between both corpuses.

For our study we have chosen words from late rabbinical texts and from other Hebrew and Aramaic texts edited between the 7th and 11th centuries. The chronology of these texts corresponds with the rules used for the project of the *Historical Dictionary of the Hebrew Language* of the Academy of the Hebrew Language. The dating corresponds to the period during which the text was written, and not to the date of the manuscript[22]. All examples of rabbinical sources are quoted from the computer data base of the Historical Hebrew Dictionary Project of the Academy of the Hebrew Language.

To these sources we add quotations of Greek words in Hebrew characters from the Hebrew and Aramaic liturgical poetry. These quotations are

---

19 D. S. HESSELING, *Les Cinq Livres de la Loi (Le Pentateuque): traduction en néo grec publiée en caractères hébraïques à Constantinople en 1547, transcrite et accompagnée d'une introduction, d'un glossaire et d'un fac-simile,* Leiden & Leipzig 1897, pp. 59-60.

20 N. FERNANDEZ MARCOS, *Introducción a las versiones griegas de la Biblia*, Madrid 1979, chap. 10: "Versiones judías al griego medieval y al neo-griego", pp. 161-173, and in his English translation, *The Septuagint in Context*, Leiden 2000.

21 See N. FERNÁNDEZ MARCOS, «Some Thoughts on the Later Judaeo-Greek Biblical Tradition», *BJGS* 2 (1989) 15; S. SZNOL, «Isaiah translation», pp. 10-11; also in later glossaries, see M. ALTBAUER-Y. SHIBY, «A Judeo-Greek "Glossary of the *Hamesh Megillot*"» (H), *Sefunot* 15 (1971-1981) 370.

22 For full details see the *Sources Book of the Historical Dictionary of the Hebrew Language* (H), Jerusalem, The Academy of the Hebrew Language, 1970, p. 9. This chronology was fixed after a scrupulous study conducted by several experts in rabbinical and medieval Hebrew literature (language, paleography, literature, etc.) For abbreviations see the main bibliography.

from *Jewish Palestinian Aramaic Poetry from Late Antiquity*, edited by M. Sokoloff and J. Yahalom[23], and from other texts on whose study J. Yahalom has been engaged[24].

The examples from the new biblical translations and glossaries were chosen from these texts: Constantinople Pentateuch, Isaiah translation, and *Mishnaic* glossaries[25].

I) Greek Vocabulary

There are Rabbinical Greek (1-599 CE) words quoted in medieval Hebrew literature: late *midrashim*, poetry, and books of early mysticism (600-1050 CE)[26]

swlkwa ὄχλος, ylwb βουλή, hyyb βία, ʿwrwd δῶρον, swmwn νομός, ʿyrdhns συνέδριον, wyflp παλάτιον, hyshrp παρρησία, π wxrp πρόσωπον.

There are new Greek words quoted in late antiquity and medieval Hebrew literature (late *midrashim*, poetry, and early mysticism 600-1050 CE). These words show the influence of the Byzantine environment and the development of the Greek language:

hjyfypa ἐπίθετον (P), syrbya ὕβρις (P), lgna ἄγγελος (P), swfsyrk Χριστός (P), swrplawrqm μακροέλαφρος (M), ʿyfmgs σαγμάτιον (P, M), amsys σύσσημον (M).

II) The Septuagint and its versions

There are Greek words from Aquila's translation, quoted in rabbinical literature and in the New Greek biblical translations. These words demonstrate that there were links between the different biblical traditions from

23 M. Sokoloff-J. Yahalom, *Jewish Palestinian Aramaic Poetry from Late Antiquity,* Jerusalem 1999.

24 I thank Professor J. Yahalom for the permission to quote them.

25 For a detailed bibliography and abbreviations see the main bibliography p.10.

26 For this group I chose very well known words from the early periods. The capital letters (M, Mag, P) refer to Medieval sources.

antiquity until the Middle Ages. Fragments of Aquila's translation written in Hebrew characters and punctuation were found in the *Genizah* and published by H. P. Rüger and N. de Lange[27]. These fragments are a clear testimony that the Aquila translation was a living tradition among the Jewish communities.

B. Blondheim[28] pioneered research of a common Jewish tradition from the early (Septuagint, and others) to the later Greek and Latin biblical translations. In the last century this research was fruitfully continued by N. Fernández Marcos and N. de Lange[29].

"It is I whose Godhead outweighs the world and the fullness" (Gen 17: 3) thereof. *Akila* translated it: ἄξιος (incomparable) and ἱκανός (sufficient).

(VII cent.) *Genesis Rabbah* 47, 3[30].

The translation of the verse "I am God Almighty" (Gen. 17: 1) is translated in the *Constantinople Pentateuch* as ἐγὼ θεὸς ἱκανός.

III) SHARED GREEK VOCABULARY IN TRANSLATION

1. Τένδα for "tent" instead of the common Greek word σκηνή.

"The dome of the heavens ascends upwards like a tub (that is to say) like a tent" (τένδα).

(VIII cent.) *Pirke de Rabbi Eliezer* 3[31].

---

27 See J. REIDER, *Prolegomena to a Greek-Hebrew & Hebrew-Greek index to Aquila*, Philadelphia 1916, pp. 151-155. N. DE LANGE, «Some New Fragments of Aquila on Malachi and Job?», *VT* 30 (1980) 291-294; H. P. RUGER, «Vier Aquila-Glossen in einem hebräischen Proverbien-Fragment aus der Kairo Genizah», *ZNW* 50 (1959) 275-277.

28 On the influence of Aquilas translation on later Jewish translations see B. BLONDHEIM, «Échos du judéo-hellénisme: Étude sur l'influence de la Septante et d'Aquila sur les versions néo-grecques des Juifs», *REJ* 78 (1924) 1-14; reprinted in IDEM, *Les parlers judéo-romans et la Vetus Latina*, Paris 1925.

29 N. FERNANDEZ MARCOS, «El Pentateuco Griego de Constantinopla», *Erytheia* 6 (1985) 185-203; N. DE LANGE, «La tradition des revisions juives au moyen age: Les fragments hébraïques de la Geniza du Caire», in: G. DORIVAL & O. MUNNICH (EDS.), *Selon les Septante-Hommage à Marguerite Harl*, Paris 1995, pp. 133-143.

30 *Midrash Rabbah* translated into English with notes, glossary and indices under the editorship of H. FREEDMAN and Maurice SIMON; with a foreword by I. EPSTEIN, London, Soncino Press, 1951, p. 391, and see n. 1.

31 *Pirke de Rabbi Eliezer*, translated and annotated with introduction and indices by G. FRIEDLANDER, New York 1916, p. 16.

The Isaiah verse "…spreads them out like a tent (Isaiah 40: 22)" is translated in the Judeo Greek translation as: καὶ τοὺς ἁπλώσε σαν τέντα.

Isaiah translation (ibid.)

In the Talmudic dictionary "*Arukh*", the word *t(e)nd(a)s* (in Hebrew characters) is explained as: "tent and in *laaz*"[32], "tienda".

(XI century) *Nathan ben Jehiel of Rome*[33].

2. Φόσσα, φοσσᾶτον for army, instead of the well-known word στρατός.

"How did the Holy One, blessed be He, requite them? Said R. Pinhas: When he went out to the battle a φοσσᾶτον (band) of enemies attacked him, and an angel descended and rescued him".

(VIII cent.) *Genesis Rabbah* 46, 10.

The verse "leads out their army in order" (Isaiah 40: 26) is translated as ἔβγαλε μὲ μέτρο τὰ βόσα in the new Greek translation.

Isaiah translation (ibid.)

IV) Common Rabbinical commentaries

There are rabbinic and medieval commentaries and homilies (*midrashim*) quoted in the new biblical Greek translations and in the biblical glossaries, as well as in *Mishnaic* glossaries. These rabbinical quotations testify to the influence of a rabbinical tradition in the Greek-speaking Mediterranean Jewish communities.

1. The translation of the verse "make an opening" (Genesis 6: 16) is φεγγίτη νὰ κάμῃς in the *Constantinople Pentateuch* (ibid.) This translation is influenced by the rabbinical tradition, for example:

"And God command to him (Noah) to take a pearl that he would enlighten like a sun in midday".

(11 cent.) *Aggadath Bereshith* VI, 16.

---

32 Hebrew expression, the "language of the people" – Vulgar medieval Greek or Italian.

33 Nathan ben Jehiel (Rome 1035-1100), well known Italian lexicographer, author of the *Arukh*, the first Talmudic dictionary. This dictionary includes the etymology of Greek rabbinical words and sometimes even translations into medieval Greek.

"Some say this was a window, others say that is was a precious stone that gave life to them".
Rashi. (Solomon ben Isaac)[34] (ibid.)

2. The word "glutton" from the verse Deuteronomy 21: 20 is translated as κρεατοφᾶς in the *Constantinople Pentateuch* (ibid.) This interpretation is rooted in the rabbinical translation and commentaries, for example:

"... he his glutton with meat".
(1st-3rd centuries) *Onqelos Aramaic translation*[35] (ibid.)

3. The translation of the verse "Here (God) comes with power" (Isaiah 40: 10) is translated in the *Isaiah translation* (ibid.) as μὲ χέρα δυνατή (ibid.) according to the medieval rabbinical interpretation, for example:

The commentary of Radak to this passage "With a strong *hand*".
Radak (David Kimhi)[36] (ibid.)

The verse of the Mishnah[37]: "They can fulfill their obligation at Passover with hartstongue" (Eruvin 2, 6), is translated and commented on in the Genizah Mishnah glossary (MG) for the "γένος (for the commandment) of *maror*"[38].
This commentary is well known in the rabbinical medieval tradition, as for example in the commentary of *Rabbi Obadiah of Bertinoro*[39] (ibid.)

V) New translations of Greek Rabbinical words

There are some Rabbinical Greek words which were translated back into Greek in *Mishanic* glossaries. From this evidence we may assume that

---

34 Rashi (Solomon ben Isaac), France (11th-12th cent.), famous biblical and Talmudic commentator. *Chumash with targum Onkelos, Haphtaroth and Rashi's commentary* translated into English and annoted by Rabbi A. M. Silbermann, Jerusalem 1985.

35 *The Targum Onqelos to Deuteronomy*, translated with apparatus and notes by B. Grossfeld, Edinburg 1988.

36 Radak (David Kimhi). Provence (12th-13th cent.). Hebrew philologist and Bible commentator.

37 Mishnayoth, *Order Moed*. II, Engl. translation by P. Blackman, New York 1963.

38 *Maror*: the traditional 'bitter herb' which is eaten during the Passover ceremony. See *EJ*, XI, cols. 1014-1015.

39 Obadiah of Bertinoro (15th-16th cent.). Italian rabbi and Mishnah commentator.

for the medieval translator these Rabbinical Greek words were sometimes understood as Hebrew terms. These examples are quoted from two *Mishnaic* glossaries that have been published[40]: the rabbinical Greek term s/mrju (θερμός) is translated as λουπιναρί (MP), ˆyqis]r]pæa (περσικόν) is translated as ροδάκινα (MP), swpn (*napus*) as ῥάσδον (MP) and μydmwyd (δίδυμον) as διπλά (MG).

We may summarize the following points:

1) There are links between both corpuses; that is, Hebrew characters, the use of punctuation for vocalization, and part of the Greek vocabulary.
2) The new Greek words which appear in the late *midrashim* (and other late Hebrew sources) and especially the use of special punctuation for Greek words show us not only the influence of the Byzantine world but also a common tradition of the Jewish Greek communities themselves.
3) The presence of rabbinical commentaries and *midrashim* in the new biblical Greek translations and in the *mishnaic* glossaries testify to the continuity and influence of the rabbinical tradition in the Mediterranean communities.
4) The new biblical translations after the Septuagint, especially that of Aquila and other Greek translations, played an important role in the development of cultural links between the Greek-speaking communities in the Mediterranean.

These textual testimonies are a clear indication of the influence of Byzantine culture on the Jewish communities and their integration in the Empire.

However, we are not certain that these linguistic links indicate an historical continuity among the Hellenistic communities and the Romaniotan communities. Some of the Hellenistic communities were destroyed during the War of Trajan (115-117) and some were converted to Christianity. The earliest evidence of the Romaniotan communities is from the ninth century[41]. Writing in the nineteenth century, P. F. Frankl[42] pointed to the ques-

40 See Bibliography and Abbreviations and n. 10.
41 S. MARCUS, «Ioannina», *EJ*, VIII, col. 1435.
42 P. F. FRANKL, *MGWJ* 24 (1875) 516.

tion of a gap of more than five hundred years[43], which we cannot dismiss. The textual evidence of the early Greek medieval communities (biblical translations, glossaries) has a greater connection to rabbinical tradition than to Jewish Hellenistic transmission. Until today, we have no more than traces of a textual translation which probably flowered in communities influenced by rabbinical traditions. However, there may have been Hellenistic communities, which survived and were influenced by early rabbinical settlements along the Mediterranean coast[44]. This enigma can only be resolved by systematic historical research that would cover the period from antiquity to the Middle Ages among the Jewish Greek-speaking communities along the shores of the Mediterranean.

We must stress that our research has only just begun. There are still manuscripts in Judeo-Greek that must be deciphered and published. To make a comparative study of the new vocabulary of the late *midrashim* and Judeo-Greek sources, we have to start the basic work of lexical study (data base), relating at least to the published texts. The especial character of this area of studies, which demands knowledge of and training in rabbinical sources as well as of the Byzantine Greek language and culture, requires active cooperation among different research centers and universities. What we offer here are only preliminary guidelines for this field of research. A great deal of work lies ahead of us.

Shifrá SZNOL

The Academy of the Hebrew Language
Givat Ram
91034 Jerusalem (Israel)

43 Quoted by N. FERNANDEZ MARCOS, «El Pentateuco Griego…», p. 197, who does not agree with Frankl.

44 See S. B. BOWMAN, *The Jews of Byzantium (1204-1453)*; foreword by Zvi Ankori, Alabama 1985, p. 129: «We find among Romaniote Jewry a rich blend of Hellenistic Jewish and Palestinian traditions, and both of these intellectual currents continued through the end of the empire».

ABBREVIATIONS AND BIBLIOGRAPHY

For technical reasons we limited the Hebrew quotations (in Hebrew characters) to a very few, only those indispensable for a fuller understanding of the context. The reader interested in the original Hebrew sources can find these quotations through the bibliographical references.

Constantinople Pentateuch = D. S. HESSELING, *Les Cinq Livres de la Loi (Le Pentateuque): traduction en néo grec publiée en caractères hébraïques à Constantinople en 1547, transcrite et accompagnée d'une introduction, d'un glossaire et d'un fac-simile*, Leiden & Leipzig 1897, pp. 59-60.

GJT = N. DE LANGE, *Greek Jewish Texts from the Cairo Genizah* (Texte und Studien zum antiken Judentum, 51), Tübingen 1996.

H = Hebrew

Isaiah translation = S. SZNOL, «A Judeo-Greek Translation of 'Haftarat Ve'ethanan' for the Consolation Sabbath (Isaiah 40: 1-26)», *Textus* 20 (2000) 9-32.

M = Midrash

Mag = Magic

Mishnah Glossaries:

MP = J. STARR, «A Fragment of a Greek Mishnaic Glossary", *PAAJR* 6 (1935) 353-367.

MG = N. DE LANGE, «A Mishnaic Glossary», in *GJT,* pp. 295-306.

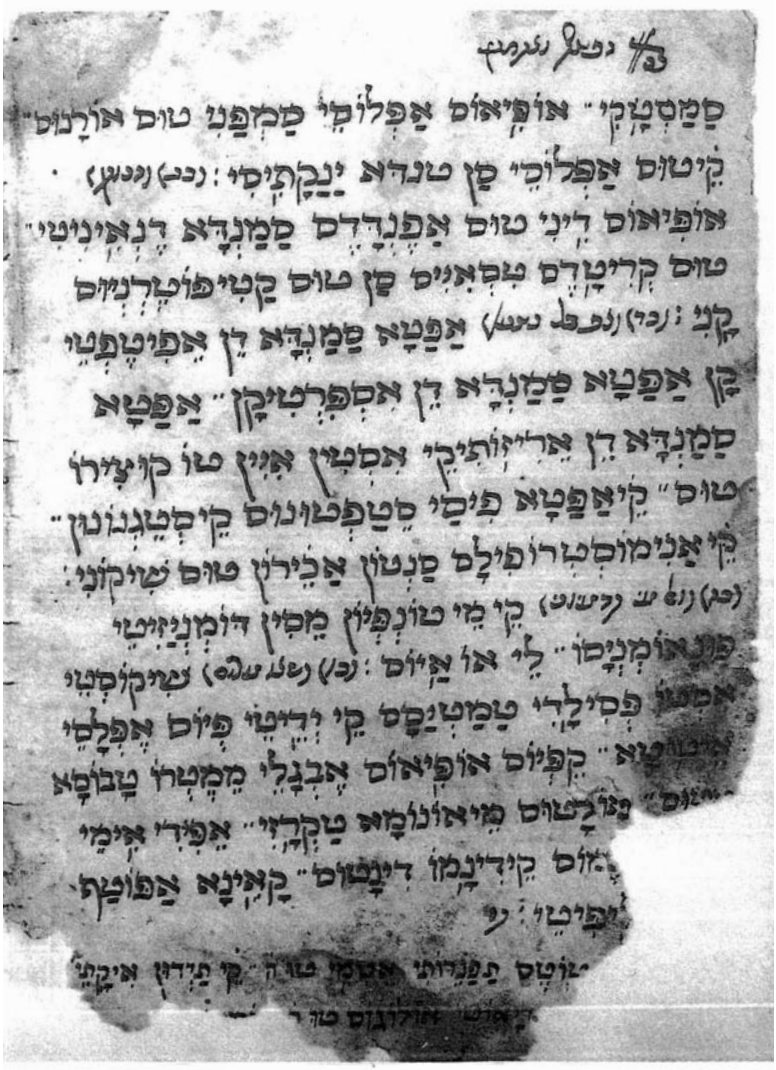
P = Poetry

בראשית

בְּרֵאשִׁית בָּרָא אֱלֹהִים אֵת הַשָּׁמַיִם וְאֵת הָאָרֶץ׃

בְּקִרְמִין

Constantinople Pentateuch, Constantinople, 1547



A Judeo-Greek translation of Issaiah 40: 1-26 for the 'Consolation Sabbath'
Ms. Ben Zvi Institute 3519 II verso

a2 π d ,3519 ybxAˆb ˆwkm dy btk

LOS ÚLTIMOS SIGLOS DE BIZANCIO A TRAVÉS DE SU MONEDA (1204-1453)

RESUMEN: El sistema monetario bizantino en los últimos 250 años de existencia de Bizancio.

ABSTRACT: Byzantine monetary system in the last 250 years of the existence of the Byzantine Empire.

La moneda bizantina es una fuente imprescindible para conocer la historia del Imperio y, en concreto, la falta de fuentes en algunos siglos nos hace recurrir a las monedas para investigar sobre el periodo en cuestión. Por lo que respecta a la época de los Paleólogos, tenemos multitud de fuentes escritas, pero el estudio de las monedas se torna de gran importancia para conocer la política del emperador hacia su pueblo o para conocer a una sociedad cambiante. Si creemos, como dicen algunos especialistas, que en estos años se produce la génesis del neohelenismo, entonces tenemos en las monedas un testimonio vivo de la historia para analizar la sociedad del final de Bizancio.

La variedad del bronce nos revela la espiritualidad bizantina: diversos santos, las figuras de los arcángeles S. Miguel y S. Gabriel, representaciones de Cristo y de la Virgen María nos muestran una sociedad profundamente cristiana y, gracias al estudio de la moneda, podemos reconstruir la historia del Imperio y analizar sus distintas fases, seguir su proceso de decadencia económica y política o seguir las redes comerciales que tejió con los reinos vecinos. En la plata vemos las intenciones de los emperadores de volver los ojos hacia Occidente, y en el oro, los intentos del emperador Miguel VIII para legitimarse ante los ojos de su pueblo.

Aunque para simplificar el trabajo se ha optado por realizarlo de forma cronológica, sería más correcto el separar las monedas por sistemas monetarios empleados y no por emperadores, ya que habitualmente el cambio de emperador no supone más que pequeños cambios en las inscripciones de las monedas.

La moneda de los Paleólogos es, ciertamente, diferente al resto de monedas, pues desde el reinado de Justiniano II el emperador renuncia al lugar destacado de la moneda para dejar su sitio a Cristo, pero durante esta dinastía es frecuente que el emperador aparezca acompañado de santos, arcángeles o del propio Cristo, por lo que en ocasiones vuelve a ser el emperador, junto a la imagen sagrada, el que vuelve a ocupar un lugar de honor dentro de la moneda[1].

Justo es decir que nuestros conocimientos de la moneda bizantina serían inexistentes de no ser por la excelente labor de algunos investigadores, como Cecile Morrisson, Simon Bendall o Philip Grierson y Michael Hendy entre otros, por no mencionar grandes obras clásicas como Sabatier o el catálogo de monedas de Rodolfo Ratto. Gracias a la excelente labor de Dumbarton Oaks hoy podemos disfrutar de un ambicioso catálogo que ha conseguido sistematizar de forma práctica todas las piezas bizantinas conocidas hasta el momento[2]. El único objetivo del presente trabajo es el de presentar de forma sistemática un breve esbozo de lo que supone el estudio de la numismática para los últimos siglos de Bizancio. Espero que sirva de reconocimiento a estos grandes estudiosos y despierte el interés de algún investigador por las fuentes numismáticas del final de Bizancio.

---

[1] Como de algunas piezas resulta casi imposible conseguir imágenes que puedan ser reproducidas con un mínimo de calidad, se han utilizado las reproducciones de la obra de Simon BENDALL, *The Later Palaeologan Coinage*.

[2] Alfred R. BELLINGER-Philip GRIERSON (EDS.), *Catalogue of the Byzantine Coins in the Dumbarton Oaks Collection and in the Whittemore Collection*, 5 vols., Washington D.C., Dumbarton Oaks, 1968-99:

Vol. 1: Anastasius I to Maurice, 491-602, ed. Alfred R. BELLINGER (1966).

Vol. 2: Phocas to Theodosius III, 602-717, ed. Philip GRIERSON (1968).

Vol. 3: Leo III to Nicephorus III, 717-1081, ed. Philip GRIERSON (1973).

Vol. 4: Alexius I to Michael VIII, 1081-1261, ed. Michael HENDY (1999).

Vol. 5: Michael VIII to Constantine XI, 1258-1453, ed. Philip GRIERSON (1999).

1.- 1204 Y LAS MONEDAS

Hasta el año 1204 podemos hablar de un sistema monetario heredero del mundo romano, si bien es cierto que la reforma monetaria de Alejo I Comneno había transformado radicalmente la moneda, que hasta ese momento puede considerarse romana o, al menos, basada en esta. Los *hypérpyra* sustituyeron al *nómisma* como moneda de oro del Imperio y se empieza a utilizar la forma de acuñación cóncavo-convexa, que con el tiempo se convirtió en una de las principales características de las acuñaciones imperiales. Este tipo de acuñaciones reciben el nombre de *trachý*[3]. Aunque los *hypérpyra* también se acuñaban de esta forma, habitualmente se utiliza este termino para referirse a las piezas de bronce y, en un principio, también a las de plata.

Tras la cuarta cruzada todo cambio, el caos monetario que se produjo fue total y cada reino de los que surgieron de la caída de la ciudad comenzó a acuñar su propia moneda. Había una enorme cantidad de moneda circulante, sobre todo piezas de bronce muy devaluadas durante los reinados de los Ángeles, por lo que se produjo el acaparamiento del metal precioso por parte de la población.

La continuidad con el reinado anterior en el campo de la numismática la tuvo el reino de Nicea, aunque tanto los despotas del Epiro o los señores de Trebisonda como los reinos latinos acuñaran su propia moneda.

El sistema monetario vigente en el Imperio era el sistema monetario de la dinastía Comneno. Su fundador, Alejo I, ideó un sistema para terminar con la gran cantidad de piezas circulantes, un sistema que funcionó durante todo el exilio niceno y que mantuvo el primer *basileus* Paleólogo, Miguel VIII.

[3] La palabra *trachý* viene del griego τραχύ, que significa literalmente 'rudo, áspero', debido a la sensación que producen estas monedas al tocarlas. También reciben el nombre de monedas "escifuladas".

2.- EL SISTEMA MONETARIO DE LOS COMNENO

Hypérpyra	*AR trachý* [4]	*Miliarésion*	*Trachý de billon*	*Follis*	*Tetárteron*
1	3	12	48	288	576
	1	4	16	96	192
		1	4	24	48
			1	6	12
				1	21

3.- LA MONEDA DEL IMPERIO LATINO

Aún es mucho lo que nos falta por saber del sistema monetario del Imperio latino de Oriente, sólo se han encontrado piezas de escaso valor, junto a piezas venecianas o de oro resellado de Nicea, lo que nos hace suponer que el sistema veneciano siguió vigente todo el tiempo y la prebenda imperial de acuñar moneda se usó para realzar la imagen imperial.

Las monedas acuñadas por los emperadores latinos fueron las de menor calidad, las que el pueblo utilizaba para sus transacciones diarias. Como propaganda política que es, la moneda de los emperadores de Constantinopla repite la imagen del emperador en su trono y la Virgen o Cristo coronándole, para intentar ganarse la legitimidad del pueblo bizantino. Aparece con frecuencia el arcángel S. Miguel y el emperador portando una gran espada como símbolo de su poder. También es frecuente ver la imagen del emperador junto a los santos militares bizantinos, como es el caso de S. Jorge. La ausencia de metales nobles llevó a la acuñación de monedas de vellón de mala calidad, por lo que podemos decir que estas monedas apenas sí circularon fuera de la ciudad de Constantinopla, ya que en Salónica Bonifacio de Monferrato acuñaba su propia moneda, así como los Villehardouin en el reino de Acaya, en el Peloponeso.

Las monedas de metales nobles siguieron siendo las venecianas, y las de orden inferior fueron las acuñadas en las cecas de Constantinopla. Se cree que en los primeros momentos de la conquista de Constantinopla se acuñaron piezas de bronce para, poco a poco, ir sustituyendo a la antigua moneda bizantina, pero debido al empobrecimiento cada vez mayor del

[4] Recibe también el nombre de *trikéfalon,* que significa de un tercio, sin duda refiriendose a su valor en relación con los *hypérpyra*.

Imperio latino se vieron obligados a mantener en circulación las antiguas monedas nicenas, así como a efectuar las transacciones con moneda veneciana.

La fuente histórica más fiable para comprobar esto vuelve a ser, sin duda, el historiador Nicetas Coniates con una obra menor titulada *De statuis*, en la que narra que, cuando los francos tomaron la ciudad, un gran número de esculturas de bronce fueron fundidas para acuñar moneda y saciar la sed latina de riquezas. Las teorías más recientes hacen poco caso a Coniates y creen que este texto es útil en cuanto que habla de la destrucción de esculturas paganas, pero que respecto a la acuñación de monedas es poco fiable: se cree que lo que Coniates pretendía era descalificar a los francos, por lo que probablemente inventó esa parte del relato.

A pesar de la aparición de estas monedas y hasta que vayan apareciendo nuevas piezas, estamos en disposición de afirmar que el flujo monetario del Imperio latino de Oriente se realizó con moneda veneciana. Se cree que en la ultima década de su existencia la moneda de Venecia fue sustituyendo a la bizantina debido a la pujanza de aquélla, y poco a poco fue siendo la moneda de uso corriente para el Imperio latino, así como para el resto de principados griegos y latinos. Se sabe que las monedas venecianas acuñadas en sus distintas cecas, como la de Creta, adquirieron pronto gran prestigio y difusión por el Mediterráneo. Por tanto, podemos decir que las monedas del imperio latino del oriente tenían un valor simbólico para los emperadores latinos que hacían uso de una de sus atribuciones, como era la potestad del emperador para acuñar moneda, ya que los venecianos les habían privado de tantas otras, y aun así la moneda que el Imperio estaba en disposición de acuñar era de una calidad lamentable. En los primeros años después de la conquista de la ciudad aún aparece el termino *hypérpyra* en relación con el tesoro imperial que parte de Constantinopla hacia Venecia. Luego, poco a poco, van apareciendo otros términos, como marcos o ducados. También hay que resaltar que el Imperio latino recibió importantes cantidades de moneda francesa que era enviada a los diferentes reinos cruzados por los príncipes francos. Esta cantidad de moneda refrendada por sus respectivos países hizo que la moneda del Oriente latino no pudiera competir con éstas y poco a poco se fuera devaluando más la economía del joven Imperio.

Imagen 1

Imagen 2

4.- LA MONEDA DE NICEA

Tras la conquista de Constantinopla, se produjo el exilio de las autoridades griegas a Nicea, en donde empezaron a acuñar sus propias piezas siguiendo el modelo anterior. La ceca se traslado a Magnesia en la segunda década del siglo y, tras la reconquista de Salónica, el Imperio volvió a disponer de dos cecas.

El espíritu de la ceca imperial de Constantinopla se transladó a Nicea o Magnesia, aunque no la maquinaria y los operarios. Mientras que las acuñaciones de los latinos apenas tenían valor y consistían en *tetártera*[5] de pésima calidad, en Nicea se seguía acuñando en oro, se acuñaban los *hypérpyra* de los tiempos de Alejo I.

Cierto es que en Nicea[6] se produjeron dos devaluaciones del oro, pasando de los 20 kilates a 15,5 kilates, y un descenso acusado de la pureza del oro, pero aun así es una moneda mucho más valiosa, heredera de la antigua moneda bizantina.

---

5 La pieza de bronce básica del periodo de los Comneno.

6 Aunque se hable de Nicea lo más probable es que en la mayoría de los casos sean piezas de Magnesia.

Ejemplo de *hypérpyron* de Teodoro II (forma de acuñación cóncavo-convexa)

5.- MIGUEL VIII

En el año 1261 se produjo la reconquista de Constantinopla. El nuevo *basileus* mantuvo durante su reinado un sistema monetario similar al del reino de Nicea, pero con algunas variaciones.

A.- Sistema monetario de Miguel VIII

Hypérpyron	*Trikéfalon/Ar trachý*	*Ae trachý*	*Tetárteron*
1	3	48	576

B.- Las monedas de Miguel VIII

Podemos distinguir varias fases en las acuñaciones de este emperador. Sus primeras piezas fueron, sin duda, acuñadas en la ceca de Magnesia, una ceca que, tras el traslado a la capital, estuvo muy poco tiempo en funcionamiento:

Ceca de Magnesia. El emperador Miguel VIII tiene piezas acuñadas en Magnesia, pero en un mínimo porcentaje si las comparamos con las de Constantinopla o Salónica. Como ejemplo hemos añadido unas *trachý de billon* de los primeros años del reinado de Miguel VIII, antes de que la ceca se trasladara a Constantinopla.

En la primera de ellas vemos al emperador cuando es coronado, y en el anverso vemos a San Trifón, un santo muy popular del periodo. En la segunda de estas piezas el emperador aparece sosteniendo el globo crucífero como señor del mundo, y Cristo sentado como nos lo indican las letras fácilmente visibles en la pieza. Es el principio de la propaganda política del emperador Miguel.

C.- Como emperador en solitario

Tras la conquista de la capital se produjo la coronación en solitario del emperador y las primeras acuñaciones en Constantinopla. Aunque las piezas de Nicea han sido puestas en la sección anterior, es más que probable que se acuñaran piezas en la ceca de Magnesia tras la coronación en solitario del mismo.

Al estudiar la moneda no debemos olvidar que el nuevo *basileus* era un usurpador, era un general que por méritos propios fue nombrado coemperador, pero como mero tránsito hasta la mayoría de edad de Juan IV. Por lo tanto, debía utilizar todos los recursos a su alcance para refrendarse como emperador y para que el pueblo recordara que la conquista de la ciudad se había producido gracias a que Dios había querido que él liberara la ciudad.

Miguel sabía que para gran parte del pueblo él no era más que un usurpador, así que llevó a cabo un programa iconográfico sin precedentes en todas sus representaciones, tanto en iconos como en el campo que nos ocupa, el monetario.

Como se ha mencionado anteriormente, el programa iconográfico de la moneda supone un intento de legitimar la imagen del *basileus* ante su pueblo, así que utiliza formulas utilizadas anteriormente, pero en cantidad desmesurada.

No era la primera vez que un emperador utilizaba como recurso iconográfico su propia efigie mientras era coronada por Cristo, pero durante los primeros años del reinado del Paleólogo se acuñaron de forma masiva, hasta tal punto que los *hypérpyra* de este emperador se acuñaron en exclusiva con esta tipología.

Por primera vez se acuñó una iconografía con la imagen del emperador arrodillado ante Cristo mientras era coronado por éste. Este modelo iconográfico fue utilizado también con gran profusión por su hijo Andrónico, aunque en este caso en posición total de *proskýnesis* y no, como en el caso del padre, arrodillado pero mirando a Cristo y soportado por su santo patrón el arcángel S. Miguel.

Otro de los modelos utilizados con más profusión, especialmente en el anverso de la moneda, consiste en representar a la Virgen María rezando dentro de los muros de la ciudad, estando éstos representados por las murallas y seis torres amuralladas, que posteriormente pasaron a ser cuatro, y en el reverso la tipología anterior. El oro presenta invariablemente esta iconografía, pero las piezas de bronce son mucho más variadas.

La representación de los santos militares bizantinos, en las figuras del arcángel S. Miguel y de S. Jorge, tampoco supone una novedad, lo que sí es una novedad es la inclusión de éstos intentando legitimar al emperador, como si pretendiera que es designio divino el que vista la púrpura y no una acción humana. Hay que recordar, con todo, que la aparición de los santos militares bizantinos se produce durante la dinastía Comneno y no con los Paleólogos.

Otro de los santos que aparece junto al emperador es San Demetrio, el patrón de la ciudad de Salónica. Esto no corresponde al programa del emperador, sino a la tradición de esta ceca, que siente predilección por acuñar a su santo patrón. De este modo se facilita la labor de los investigadores, que pueden reconocer cuándo una moneda es de Salónica, con mucha mayor facilidad que en las otras cecas cuya labor de identificación se vuelve a veces imposible.

Ejemplo de *trachý* de Miguel VIII coronado por el arcángel S. Miguel

D.- Gobernando con su hijo Andrónico

Son muy pocas las monedas acuñadas en este periodo. Aunque Miguel VIII coronó a su hijo en el año 1262, las apariciones de éste en las mone-

das son muy escasas. Por poner un ejemplo, no hay *hypérpyra* de oro, aunque sí escasas piezas de plata y algunas de bronce (éstas aparecen de forma más frecuente). Por lo tanto, tenemos alguna escasa AR *trachý* de las cecas de Salónica y Constantinopla y, de forma más masiva, las *billon trachý*.

Las dos piezas mostradas presentan al emperador junto a su hijo Andrónico: en la primera los dos emperadores sujetan juntos la cruz patriarcal como símbolo del poder imperial, y en la segunda vemos a ambos bajo la protección del arcángel S. Miguel. En el anverso de las piezas tenemos, en la primera, a San Nicolás, y en la segunda, a S. Demetrio, santo protector de Salónica, lo que nos indica que la segunda pieza procede de esta ciudad. En el caso de la primera, sin embargo, debemos indagar más para descubrir a qué ceca pertenece.

6.- ANDRÓNICO II (1282-1328)

A. Gobernando en solitario

El reinado del emperador Andrónico II constituye uno de los más ricos en fuentes numismáticas. Durante los primeros años del mismo se mantuvo vigente un sistema muy parecido al precedente de los años en que reinaba con Miguel VIII. Este reinado es la revolución del cobre, ya que las piezas de bronce cada vez incluyen más cantidad de cobre. La importancia de este reinado es muy grande para la historia de Bizancio, pero en el campo de la numismática supone el punto de ruptura con la reforma de Alejo Comneno.

El sistema monetario de Andrónico II entre 1282 y 1304 es:

Hypérpyron	*Trikéfalon/Ar trachý*	*Trachý*	*Tetárteron*
1	12	192	384
	1	16	32
		8	16
		1	2

En estos años se empieza a acuñar la iconografía de la *proskýnesis* total en las piezas de Andrónico, frente a la pseudo-*proskýnesis* del reinado anterior. Se mantiene la imagen de la Virgen orando dentro de los muros de la ciudad.

El peso de las monedas es muy irregular y hay gran cantidad de piezas devaluadas, su peso se sitúa entre los 3.5 g. y los 4 g., frente a los 4.55 g. del reinado anterior. No obstante, hay piezas de menos de 3 g. y algunas, las menos, que superan los 6 g. La devaluación es constante y se pasa de 16 kilates a 15, y de éstos, a 13, posteriormente a 12, cayendo hasta 11,5 kilates.

Si seguimos los trabajos de Pachimeres y Pegolotti[7] y los comparamos con los análisis realizados en el año 1985 por Cecile Morrisson acerca de las acuñaciones de este tipo de monedas conocidas en Italia, tenemos la siguiente tabla:

Gobernante	*Pachimeres y Pegolotti*	*Kilates*	*Oro*
MIGUEL VIII			
Perperi Paglialoccati	15 a 15 ½	14.8	61.67 %
ANDRÓNICO II			
Perperi inginocchiati	14	13.5	56.6 %
Perperi vecchi tre santi	13 ½	13.5	56.6 %
Perperi di Filadelfe	12	12.96	54 %
Perperi nuovi di rosa e di stella	11 ¾	11.53	48.6 %
Perperi nuovi nuovi	11	11.3	47.2 %

[7] Comerciante que visitó Constantinopla en los tiempos de Andrónico II y dejo evidencias fundamentales para conocer los valores de cambio de las monedas bizantinas.

La mayoría de los *hypérpyra* está acuñada en la ceca de Constantinopla, hasta el punto de que hasta tiempos muy recientes no se han atribuido algunas de estas piezas a la ceca de Salónica.

Como en el reinado anterior, tenemos una mayor variedad iconográfica en el bronce, apareciendo el emperador junto a cruces, grandes Bs, o portando símbolos como el *labarum* o la flor de lis, y con imágenes de santos como Nicolás o Trifón. También aparecen las imágenes de querubines en las monedas, frente a las de serafínes que aparecen en el reinado anterior.

B. Gobernando con Miguel IX

El emperador Andrónico designó a su hijo Miguel como su coemperador, pero éste nunca paso de ese cargo, ya que falleció prematuramente antes que su progenitor.

Durante los primeros años se mantuvo un sistema similar al anterior, pero alrededor del 1300 se observan intentos de llevar a cabo grandes reformas en el campo de la numismática. Se ha encontrado una pieza de Ar *trachý* en la que aparecen tanto Andrónico II como su hijo Miguel, lo que indica que esta pieza permaneció en circulación hasta la reforma de la plata, aunque sin duda de forma muy reducida. Algunos investigadores apuntan que la Ar *trachý* encontrada pertenece a una pieza conmemorativa de la coronación de Miguel IX como coemperador en el año 1295[8].

Junto a su padre, llevó a cabo uno de los intentos más audaces para levantar la economía del Imperio, la introducción de una gran pieza de plata de gran pureza, llamada *basilikón* o, en nuestra lengua, "imperial".

El *basilikón* es una gran pieza de plata a imitación del ducado veneciano, al que es comparable por la pureza de la plata. Era el equivalente a 1/12 *hypérpyra* y se le compara con el antiguo *miliarésion*, debido a su

[8] Esta pieza, como otras tantas, fue identificada por Simon Bendall y añadida a su obra *Later Palaeologan Coinage*, vol. 1. Es de destacar que, a pesar del tiempo transcurrido, esta obra sigue demostrándose fundamental para el investigador de la moneda del periodo.

pureza. Pronto empezó a ser considerada superior a su valor y era acaparada por comerciantes para sus transacciones en Occidente.

Debido a la decadencia del Imperio, este intento de recuperar la economía fue un fracaso y, con el *basilikón* convertido en moneda de cuenta, las acuñaciones posteriores de esta pieza se realizaron con una pureza muy inferior.

Dos ejemplos de *basilikón,* uno con los emperadores identificados y el otro de tipo anónimo, con representaciones de Cristo y la Virgen:

El sistema monetario de Andrónico II y Miguel IX entre 1304 y 1320[9] fue:

Hypérpyron	*Basilikón*	*Billon tornese*	*Trachý*	*Assaria*
1	12	96	384	768
	1	4	32	64
		1	4	8
			1	2

Se cambia la iconografía de los *hypérpyra*, aparecen padre e hijo mientras son coronados por Cristo, y la Virgen aparece rodeada, primero por seis torres, como en reinados anteriores, pero posteriormente es sustituida por piezas con cuatro torres. Como en los reinados anteriores, el bronce es mucho más variado, aparecen las últimas piezas fechadas por indicción en los primeros años del siglo XIV. Se introduce a gran escala una pieza de bronce conocida como *assaria*, como reminiscencia de una antigua moneda de bronce del Imperio romano. Las continuas devaluaciones del bronce hicieron que ésta terminara por desaparecer.

[9] En realidad, este sistema monetario se mantuvo hasta 1367, cuando comenzó el periodo del *stavraton.*

C. Los dos Andrónicos

El periodo de las guerras civiles supone la aparición de Andrónico III en las monedas junto a su abuelo, pero la mayor parte de las monedas en que aparecen reinando abuelo y nieto son más del periodo que transcurre entre 1328 y 1332, ya que, aunque el emperador Andrónico II es depuesto formalmente y acaba en un monasterio, su presencia en las monedas es constante hasta su muerte, porque era uno de los derechos del emperador conservar hasta su muerte la dignidad imperial.

Se mantienen las mismas piezas del reinado anterior, aunque son escasas las que han llegado hasta nuestros días. Andrónico III accede al poder en 1316 junto a su padre y a su abuelo, pero en los primeros años no aparece en las monedas.

En este periodo se puede hablar de una decadencia de la ceca de Salónica, y la mayor parte de las acuñaciones vuelven a pertenecer a la de Constantinopla. Siguiendo las acuñaciones podemos observar la decadencia de la ciudad de Salónica, que durante el periodo de las guerras civiles sufrió una gran decadencia por el retroceso de la región de Macedonia, y poco a poco fue perdiendo la pujanza económica que había tenido desde mediados del siglo anterior.

Los *hypérpyra* de los dos Andrónicos mantienen la iconografía de los *hypérpyra* de Andrónico II y Miguel IX. Aparece en el anverso la Virgen orando dentro de los muros de la ciudad, se encuentra rodeada por los muros protectores de la ciudad y un complejo de cuatro torres. El reverso es idéntico, con la salvedad de las inscripciones que presentan los nombres de los dos Andrónicos.

Durante este breve interregno se empiezan a acuñar *hypérpyra* de poco más de dos gramos, que serán un antecedente de la caída paulatina y sucesiva de la calidad del oro en Bizancio.

El último de los *hypérpyra* conocidos es el de Juan V y Juan VI y, tras éste, se acuñaron florines de oro de Juan V con la figura de S. Juan Bautista, se cree que con motivo de su coronación en solitario, pero no pasó de ser una pieza puramente testimonial.

Se empieza a acuñar un tipo de *basilikón* de valor reducido, y el bronce sigue en una tendencia de devaluación continua.

7.- ANDRÓNICO III (1328-1341)

El reinado de Andrónico III es un periodo de tranquilidad interna entre dos guerras civiles que desangraron al Imperio. Desde el punto de vista monetario poco hay que decir, salvo, quizás, que supone la transición entre un sistema con reminiscencias de la reforma de Alejo y el último sistema, el de los *stavrata,* que se impuso pocos años después. Durante este reinado se acuñaron numerosas piezas del *basilikón* en todas sus formas, la del *basilikón* reducido y la de medio *basilikón.* Muchas de las piezas presentan dificultades de identificación con respecto a las del reinado de Andrónico II.

Basilikón reducido de Andrónico III:

Ejemplo de moneda de Venecia:

El *basilikón* presenta caracteres a imitación de la moneda veneciana, ejemplo de la imitación que en las artes sufre el Imperio respecto a las repúblicas italianas. Como anécdota de las monedas de este periodo cabe decir que, tras la perdida del Asia Menor, la ciudad de Filadelfia siguió perteneciendo al Imperio y acuñó sus propias monedas de acuerdo con la última iconografía que conocían, la del emperador Andrónico II.

7.- JUAN V (1341-1391)

A. Las guerras civiles

A la muerte de Andrónico III, su hijo Juan contaba con sólo nueve años de edad. Empezó un periodo de guerras civiles y se acuñaron monedas del joven Juan V con su madre Ana de Saboya: fue la última aparición de la mujer en la moneda bizantina, recordemos que la primera en aparecer fue Sofía, esposa de Justino II. En el año 1347 terminó la guerra civil y Cantacuceno fue coronado coemperador con el nombre de Juan VI, para salvaguardar los intereses de Juan V y la casa Paleólogo.

En este tardío *basilikón* de Juan V y Ana de Saboya vemos la pérdida de calidad en la acuñación que habían sufrido las piezas durante este periodo.

B. Juan V y Juan VI

En los años de 1353 y 1354 el emperador Cantacuceno se impuso a Juan V e intentó crear su propia dinastía, asociando al trono a Mateo Cantacuceno, pero en 1354 Juan V recuperó el poder y comenzó a gobernar en solitario, devolviendo el prestigio a la casa de los Paleólogos. Durante los años en que ambos emperadores gobernaron juntos se produjeron

cambios monetarios muy importantes. Se acuñaron los últimos *hypérpyra* y el oro desapareció de la economía bizantina. Algunos autores hablan de piezas de oro de poco valor acuñadas por Manuel II, pero es bastante dudoso que, en la situación en que se encontraba el Imperio, acuñara oro. En el bronce desaparece definitivamente la *assaria* y quedan dos pequeñas piezas que se imponen y acompañan al Imperio hasta su desaparición: el *tornese* y el *follaro*. El *tornese* debe su nombre a que son piezas acuñadas por el "denier tournois" de la Grecia franca, un torno diferente a la acuñación a martillo que se seguía utilizando en Bizancio. El *tornese* que sobrevive hasta la caída de la Ciudad poco tiene que ver con el que se acuñaba en tiempos de los primeros Paleólogos: al igual que la *assaria*, el *tornese* se ve arrastrado por la continua devaluación del bronce.

Billon tornese de Andrónico II:

Courtesy: Classical Numismatic Group Inc.

Para las transacciones de la vida cotidiana surge el *follaro*, una pequeña moneda de escaso valor con menos de un gramo de peso, que era una reminiscencia del antiguo *follis* romano acuñado por Diocleciano y acuñado durante los primeros siglos del Imperio.

½ *basilikón* de Cantacuceno y Juan V Paleólogo

Follaro

C. Juan V gobierna solo

Tras la caída de la familia Cantacuceno, la imagen del emperador aparece en solitario en la moneda, aunque el peso de la púrpura siempre fue excesivo para el emperador. En los años posteriores, el *basileus* Juan asoció al trono a su hijo Manuel II y tuvo que hacer frente a las conspiraciones de su hijo Andrónico IV, que aprovechó las ausencias de su padre y de su hermano para hacerse con el poder. Una de las fuentes principales para el estudio de la sublevación son las monedas.

27. John V (1341-91). Stavraton

Posteriormente, el hijo de éste, Juan VII, también arrebató el poder al emperador legitimo y también acuñó sus propias monedas. Hay que destacar que durante este periodo se acuñó la última pieza de oro del Imperio conocida hasta ahora.

8.- MANUEL II (1391-1425)

El emperador Manuel II fue el primero de los emperadores de Bizancio que no acuñó en oro. Durante más de medio siglo el Imperio sólo acuñó piezas de plata, pero no fue una vuelta a la plata como en los tiempos de Andrónico II, sino que el oro dejó de acuñarse por completo. Es un cambio que, en realidad, se produjo durante el reinado de Juan V, pero fue el emperador Manuel II el que tuvo que gobernar todo con este sistema monetario. Hay que decir que este sistema se conoce por "el libro de cuentas de Badoer": gracias a él se pudo reconstruir el sistema monetario del periodo y conocer los precios de la Constantinopla de 1430. Antes del estudio sistemático de esta obra sólo se conocían algunas piezas sueltas, y los investigadores eran incapaces de reconstruir el sistema monetario.

El sistema monetario de los *hypérpyra* de plata era:

Hypérpyra plata	*Stavraton*	*Aspra*	*Doukatópoula*	*Tornese*	*Follaro*
1	2	4	16	192	576
	1	2	8	96	288
		1	4	48	144
			1	12	36
				1	3
					1

Ceca de Salónica. Las últimas monedas acuñadas en esta ceca antes de su conquista por los turcos fueron un grupo de *assaria* (bronce) de pequeño valor, para las transacciones diarias. En ellas aparece el monograma de los Paleólogos, por un lado, y por el otro, el emperador Manuel montado a caballo. Es de destacar que la ciudad de Salónica siempre fue la segunda ciudad del Imperio, por lo que su pérdida supuso un duro revés para la conciencia nacional griega. Sobre las monedas de esta ceca hay que decir que estudios recientes afirman que algunos grupos de monedas fechados en las inmediaciones de la primera conquista de la ciudad, en 1385, no pertenecen a dicha ceca, sino que la aparición de S. Demetrio, patrón de la ciudad, se debe más a un intento imperial de extender su protección espiritual a los cristianos que se encontraban bajo el dominio turco.

Ejemplo de moneda de Salónica:

Ceca de Constantinopla. La ceca de Constantinopla era la única del Imperio en funcionamiento tras la caída de Salónica. Esto no era nada nuevo para Bizancio, pues durante siglos, tras la decadencia de finales del siglo VI, se cerraron todas las cecas a excepción de la de la capital, pero desde que Alejo I empezara su política aperturista de cecas, el Imperio

nunca se había visto con una sola ceca, a excepción de la etapa de la cuarta cruzada, cuando la ceca se trasladó a Nicea.

9.- JUAN VIII

Las acuñaciones de los tiempos de Juan VIII son muy similares a las de los tiempos de Manuel II. Se sigue acuñando los *stavrata* en todas sus formas, así como pequeñas piezas de bronce, los *follaro*. La acuñación es escasa y las monedas de tiempos de Manuel II se siguen utilizando, y el oro de reinados anteriores es acaparado y usado para las transacciones con otras naciones. La principal diferencia con las monedas de su padre son las inscripciones de las piezas que contienen el nombre del emperador correspondiente.

El *stavraton* de Juan VIII tiene bastantes similitudes con el de los tiempos de su padre, con la salvedad de que la plata utilizada para su acuñación cada vez era de peor calidad. Aparecen nuevas equivalencias en los libros de cuentas genoveses, ya que debido a estas aleaciones la moneda no alcanzaba los patrones de calidad, por lo que el comercio entre Constantinopla y las posesiones genovesas se vio reducido.

10.- CONSTANTINO XI

Hasta hace pocos años, los catálogos numismáticos no incluían monedas de este emperador, con el argumento de que Constantino XI no habría acuñado moneda: no lo habría hecho porque acuñar era una potestad del *basileus* y, como Constantino había sido coronado en Mistra, no era un emperador legitimo y, por lo tanto, no podía acuñar. Estas teorías se basaban en las obras de algunos historiadores griegos que afirmaban que Constantino nunca llegó a coronarse en Constantinopla y que era probable que nunca acuñara moneda con su efigie. Además de estas explicaciones, la lógica llevaba a pensar que la situación de la ciudad no era la más próspera de su historia y que la cantidad de moneda circulante, más las monedas acaparadas, no hacían necesaria la acuñación de más monedas.

Todas estas teorías se revelaron erróneas. Lo cierto es que durante el breve reinado del último emperador sí se acuñó moneda, pero, a tenor de las últimas averiguaciones y esperando a que se confirmen nuevos hallazgos, las monedas que acuñó fueron utilizadas con el fin de pagar las soldadas a parte de sus hombres en un momento en que el Estado estaba en bancarrota.

Las primeras piezas con la efigie del emperador se encontraron en el año 1974 y aún hoy siguen siendo unas piezas extremadamente raras, pero afortunadamente contamos con más de noventa pertenecientes a este reinado, lo que nos ha permitido saber el grado de decadencia que sufría el Imperio en estos últimos momentos en los que la devaluación del metal precioso era total. Debemos dar las gracias a Simon Bendall, que identificó la primera moneda de este periodo y abrió un campo de investigación para el reinado del último emperador. En tiempos recientes se estudió la pureza de estas piezas y la sorpresa fue total cuando se comprobó que en algunos casos era superior a las de su hermano Juan. Lo más probable es que, como dice Nicolo Barbaro y Leonardo de Quios, se acuñaran con candelabros y distintas reliquias de las iglesias, por lo que la calidad de la plata sería superior a la de los tiempos de Juan VIII. Poco después, la ciudad fue conquistada por las fuerzas enemigas y estas monedas que con tanto esfuerzo se acuñaron sin duda supusieron un magnifico regalo para los conquistadores otomanos. Bizancio había desaparecido y, con el Imperio, desapareció su moneda, pero las piezas que han llegado hasta nosotros suponen el testimonio de emperadores y santos, de una cultura que nunca morirá porque es la esencia misma de la Grecia actual.

Ejemplo de moneda de Constantino XI:

Antonio VALLADOLID ALONSO

C/ Arcos de Jalón 62, 4º B
28037 MADRID
palaiologo@gmail.com

INFLUENCIAS ISLÁMICAS EN LAS ENCUADERNACIONES GRIEGAS DE ÉPOCA POST-BIZANTINA*

RESUMEN: En este artículo se examina el estilo islámico de encuadernación y la manera en que algunas de sus principales características aparecen en las encuadernaciones griegas pertenecientes al periodo que abarca desde la Toma de Constantinopla hasta principios del siglo XVIII e incluso, de manera ocasional, más allá de esa fecha. También se especula sobre las posibles causas que podrían haber producido e intensificado esta influencia, como el contenido de los libros, el estilo de iluminación de los manuscritos griegos del siglo XVII y las ventajas técnicas de la encuadernación islámica, mucho más ligera que la de tradición bizantina.

Es interesante remarcar que el influjo de los elementos islámicos no fue universal en todas las comunidades griegas ortodoxas durante los siglos XVI y XVII, sino que dependió de factores como la ubicación geográfica y el grado de conservadurismo de cada comunidad. Así, pues, mientras que la influencia islamica se muestra muy limitada en las encua-

* Traducción realizada por Eva Latorre Broto en el marco del proyecto HUM2004-03957-C02-01/FILO. Título del original en griego: «Οι ισλαμικές σταχώσεις και η επίδρασή τους στην τεχνική και την διακόσμιση των ελληνικών μεταβυζαντινών σταχώσεων». Este artículo constituye una versión abreviada de un trabajo más extenso publicado en la revista *Vivlioamfiastis* 2 (2004) 55-118. El análisis y catalogación de las encuadernaciones aquí estudiadas forma parte de una investigación más amplia realizada en el marco de mi tesis doctoral, la cual lleva por título *The evolution of a craft: post-Byzantine bookbinding between the late 15th and the early 18th century from the libraries of the Iviron monastery in Mount Athos / Greece and the St. Catherine's monastery in Sinai / Egypt,* Camberwell College of Arts, University of Arts-London, defendida en febrero de 2005. La culminación de esta investigación se debe, en gran medida, a la ayuda y a la paciencia de los monjes de estos monasterios y, en especial, de sus bibliotecarios, el archimandrita Simeón de Sinaí y el monje Ceólogos de Iviron, a quienes desde aquí quiero expresar mis más profundos respeto y gratitud.

dernaciones procedentes del monasterio de Santa Catalina del Monte Sinaí, en las procedentes del Monte Atos adquiere una enorme relevancia.

PALABRAS CLAVE: Encuadernación, estilos de encuadernación islámicos y postbizantinos, Santa Catalina del Sinaí, Monasterio de Iviron, Monte Atos.

ABSTRACT: This article examines Islamic bindings and the way some of their main features managed to influence the tradition of Greek post-Byzantine bindings in the centuries after the fall of Constantinople, up to the early 18th century and occasionally far beyond. It also speculates about the possible causes that might have prompted and encouraged this influence, such as the content of a book, the fashion of Greek manuscript illumination of the 17th century, and the practical advantages of the light structure of Islamic bindings.

It is interesting to note that the influence of such Islamic elements was not universal in 16th and 17th centuries Greek Orthodox communities, but dependent on factors like the local situation and the degree of conservatism that was prevalent. Thus the influence was very limited in the Sinai Orthodox community, but rather marked on Mt. Athos.

KEY WORDS: Binding, Islamic and post-Byzantine Greek binding styles, St. Catherine of Mount Sinai, Iviron Monastery, Mount Athos.

Las encuadernaciones que durante siglos “han vestido” los libros de los musulmanes, fueran o no de contenido religioso, han recibido el apelativo general de “islámicas” por parte de los estudiosos. Esta denominación, además de su procedencia geográfica y religiosa, define unas particularidades técnicas y ornamentales concretas, de la misma manera que la expresión “encuadernaciones bizantinas” revela no sólo el entorno social, cultural y sobre todo religioso en el cual fueron producidas, sino también una tipología técnica determinada y un estilo ornamental concreto.

La razón de ser del presente trabajo deriva de la observación de que en bibliotecas monásticas griegas podemos encontrar libros, tanto de contenido litúrgico como de otro tipo, que han sido encuadernados, bien con técnicas puramente islámicas, bien con otras técnicas similares que, aunque presentan una clara relación con las anteriores, constituyen una combinación de elementos islámicos y postbizantinos. Estas encuadernaciones un tanto *sui generis* podrían ser denominadas “encuadernaciones postbizantinas de tipo islámico”.

En este estudio examinaremos tres grupos de encuadernaciones que pertenecen a dos categoría:

A) Encuadernaciones islámicas puras, esto es, encuadernaciones realizadas, muy probablemente, por artesanos musulmanes, con las técnicas características árabes en suelo islámico sobre libros griegos, principalmente litúrgicos. Las encuadernaciones de este grupo proceden, sobre todo, de Turquía (se supone que de Constantinopla) y de El Cairo, y fueron realizadas entre finales del siglo XV y principios del XVIII.

B) Encuadernaciones postbizantinas de tipo islámico. En esta categoría analizaremos dos grupos distintos de encuadernaciones que tienen como origen común el Monte Atos de principios del siglo XVII.

Con el estudio de estas encuadernaciones queremos mostrar, por un lado, la influencia ejercida por el primer grupo de encuadernaciones sobre el segundo, y, por otro, la manera en que los monjes encuadernadores adaptaron estas influencias a sus propios modelos y necesidades particulares. Asimismo, intentaremos determinar también la influencia más general que las encuadernaciones islámicas ejercieron sobre la ornamentación de las encuadernaciones postbizantinas en todo el ámbito griego desde el siglo XVII en adelante.

Antes de proceder al examen de las encuadernaciones, es importante que nos refiramos a dos fenómenos que pueden ayudarnos a apreciar mejor la importancia de esta influencia.

En primer lugar, tanto en el Islam como en el mundo cristiano, el libro constituía un objeto estrechamente vinculado con la religión, lo que le confería una intensa carga simbólica[1]. Esta estrecha relación entre libro y religión contribuyó a crear, incluso, un cierto recelo hacia los libros de los pertenecientes a otra fe, y no sólo sobre su contenido, sino también sobre su forma de manufactura, aspecto del que la encuadernación constituye un elemento fundamental.

Las fuentes escritas nos transmiten ciertos testimonios que, a pesar de su escaso número, nos muestran, sin embargo, el grado de conocimiento que los artesanos musulmanes tenían sobre las encuadernaciones bizantinas, pero también el hermetismo existente entre los distintos pueblos a la

[1] Resulta interesante mencionar que los musulmanes denominan a los judíos y a los cristianos *Ahl al-Kitab*, esto es, "gentes del libro", mostrando así la estrecha relación de estas dos religiones con el libro. Sobre esta concepción simbólica del libro en Bizancio vd. H. HUNGER (1989). Por otra parte, como refiere J. PETERSEN (1984), p. 12, «en el Islam cada palabra que se encuentra entre dos cubiertas es, literalmente, la Palabra de Dios».

hora de encargar la encuadernación de sus manuscritos a artesanos de otra religión y, por consiguiente, de una tradición de encuadernación diferente[2]. En efecto, «los musulmanes, los cristianos y los judíos eran reacios a entregar sus libros sagrados para que fueran encuadernados por otros que no fueran de sus mismas creencias, porque temían que los de religión distinta quizá pusieran en las cubiertas del libro algún material sacrílego o que, al desbarbarlo, pudieran de alguna manera profanar los bordes del papel»[3].

Por otra parte, en un decreto del visir de Egipto Alí Pachá de fecha 29 de agosto de 1604 se dice que está promulgado, a petición de los monjes del monasterio del Sinaí, «para no ser molestados por los musulmanes, que se habían enfrentado con ellos porque un antiguo manuscrito del Corán que había sido entregado a una librería de El Cairo para ser restaurado fue objeto de disputa con la excusa de que el arreglo del texto y la encuadernación no se habían producido como debían»[4]. Una –por así llamarla– susceptibilidad similar se revela incluso hoy en un artículo relativo a la restauración de encuadernaciones islámicas donde significativamente se refiere: «deberán tenerse en cuenta incluso las sensibilidades religiosas en la elección de materiales destinados a manuscritos islámicos e hindúes: no se utilizará piel de cerdo en los manuscritos islámicos, y también debe prestarse atención al tipo de materiales adhesivos de origen animal que puedan emplearse»[5].

Ésta es, sin embargo, sólo una cara de la moneda, ya que existen indicios y ejemplos que demuestran que, por un lado, los encuadernadores musulmanes poseían conocimientos sobre encuadernaciones y libros bizantinos –según se ve por las referencias que encontramos en algunos manuales árabes sobre encuadernación–, pero, por otro, que en determinadas circunstancias estas reticencias podían ser superadas, al menos por parte de los ortodoxos[6], como vienen precisamente a demostrar las encua-

[2] Podemos observar una desconfianza similar, aunque relativa a otros aspectos, sobre los libros litúrgicos griegos impresos en Occidente durante la época de transición de la tradición manuscrita a la impresa. Vd. al respecto T. E. SCLAVENITIS (1982).

[3] Vd. G. BOSCH *ET AL.*, p. 5, donde se recoge una ley del rey de León Alfonso V (999-1027), citada por F. BAER en *Die Juden im Christlichen Spanien*, Berlín 1929, que prohibía a los cristianos entregar libros para su encuadernación a artesanos judíos, y a éstos, aceptar encargos de los primeros.

[4] Vd. P. JIDIROGLU (1980), p. 308, doc. 84.

[5] Vd. D. JACOBS-B. RODGERS (1990), p. 123.

[6] Es sabido que en los primeros siglos del Islam sobre todo, aunque también en lo sucesivo, existió un flujo regular de libros desde Bizancio hacia las dinastías árabes, bien en el

dernaciones islámicas en manuscritos cristianos y las encuadernaciones postbizantinas de tipo islámico.

En segundo lugar, ya desde su aparición el Islam se asoció a dinastías y a imperios que, por razones religiosas, políticas y por supuesto científicas, dieron un especial empuje al libro y a todo lo relacionado con él. Consecuencia de estos factores fue que el libro, como vehículo de sabiduría y de verdad religiosa, pero también como objeto funcional y de uso, conociera un florecimiento sin precedentes durante el periodo clásico de la cultura árabe de los Abasíes, Fatimitas, Mamelucos y aun después, en la época de los reyes persas de los Timurides y Safavíes, y, por supuesto, en el Imperio Otomano[7]. Paralelamente, y como consecuencia de este desarrollo del libro en todos sus aspectos, ya desde el primer momento los musulmanes otorgaron una gran importancia a la encuadernación, poniendo extrema atención en lo que se refería principalmente a "El Libro" (*al-Kitab*, el Corán), pero también al resto de libros científicos, literarios, etc.

FUENTES PARA EL ESTUDIO DE LAS ENCUADERNACIONES ISLÁMICAS

Tomando en consideración el enorme florecimiento que todo lo relacionado con el libro tuvo en el mundo islámico, no debería sorprendernos la existencia, ya desde el siglo XI, de manuales relativos al arte de la encuadernación. Algunos de estos manuales se han conservado hasta nuestros días, mientras que otros son conocidos sólo por sus títulos, que han sido transmitidos a través de otras fuentes escritas.

El manual más antiguo de este tipo que se ha conservado lleva el título *Fundamentos de escritura y herramientas de agudeza, con descripción de la línea, de los cálamos, del ahumado de las tintas, del liq*[8]*, de las tintas francas, de los tintes y detalles de encuadernación*, escrito hacia 1025 por

marco de las ofrendas diplomáticas y de las relaciones oficiales entre los reyes árabes y el trono de Bizancio (cf. v. gr. el conocido ejemplo del califa abasí Al Mamún que reinó en Bagdag entre 813-833), bien como resultado de pillajes en los que los libros constituían una parte considerable del botín. Vd. al respecto el muy interesante artículo de J. SIGNES CODOÑER (1996). Vd. también D. GUTAS (2001).

7 En relación con todas las manifestaciones del libro en el Islam, vd. J. PETERSEN (1984).

8 El *liq* es un pedazo de lana o trapo que se empapa en tinta y se introduce en el tintero para mojar la pluma sobre él. La ventaja que presenta es que así la pluma siempre está limpia por el roce con el tejido y la tinta no se vierte, permaneciendo en estado de suspensión, vd. M. LEVEY (1962), p. 13, n. 55.

al-Mu'izz ibn Babis, jefe local y protector de las artes que vivió cerca de Cairuán en Túnez[9]. El segundo e igualmente importante manual de este tipo es *El arte de la encuadernación y del dorado*, escrito por el encuadernador Abu l'Abbas Ahmad ibn Muhammad al-Sufyani en 1619 en Fez[10]. Otra importante fuente es el texto turco *Habilidades del virtuoso*, escrito en 1587 por Mustafá Alí[11].

Además de estos tres textos fundamentales, existen también otros de menor relevancia[12], que se centran principalmente en la escritura de manuscritos[13], y que o bien no han sido aún traducidos del árabe[14] en su totalidad, o bien, como dijimos más arriba, se han perdido y sólo sus títulos han sido transmitidos a través de otras fuentes escritas[15].

Dentro de la categoría de fuentes debemos reseñar también los pocos casos en los que se nos han conservado los nombres de los encuadernadores en documentos de diversos archivos e, incluso, la firma de los artesanos en sus propias obras. Por citar algún ejemplo, nos son conocidos los nombres y las genealogías de los encuadernadores del palacio de Constantinopla ya desde principios del siglo XVI hasta el siglo XVIII[16], así como un

9 La traducción completa se encuentra publicada en M. LEVEY (1962), pp. 1-79. Largos fragmentos de este manual se encuentran traducidos al inglés en BOSCH (1961), y también es ampliamente utilizado por G. BOSCH *ET AL.,* y por J. A. SZIRMAI (1999).

10 Este manual fue traducido al francés en 1919 por Prosper Ricard, aunque también pueden encontrarse publicados y analizados largos fragmentos en G. BOSCH *ET AL.*

11 Este texto se publicó en Constantinopla en 1926 y es ampliamente utilizado por G. BOSCH *ET AL.*

12 Un ejemplo de éstos lo constituye el poema didáctico para encuadernadores de Ibn Abi Hamidah escrito, quizá en Damasco, en el siglo XV, y traducido al inglés por A. GACEK (1992), pp. 41-58.

13 V. gr. el tratado *Calígrafos y artistas* escrito por el cadí persa Ahmad, hijo de Mir-Munshi, hacia 1606, y cuya traducción inglesa a través del ruso ha sido publicada por T. MINORSKY (1959). Vd. también J. PETERSEN (1984), pp. 72-88.

14 Como, por ejemplo, el texto *Kitab al-Taysir fi sina at al-tasfir (El libro de la Facilidad [que trata] de la industria de la encuadernación)* de Bakr b. Ibrahim de Sevilla, escrito entre 1185 y 1198, publicado en árabe por Abd Allah Kannun en la *Revista del Instituto de Estudios Islámicos en Madrid* 7-8 (1959-1960) 1-42. En las pp. 197-199 de ese mismo volumen se ofrece un pequeño resumen de la obra en castellano. Vd. también J. A. SZIRMAI (1999), p. 51.

15 Vd. G. BOSCH *ET AL.,* pp. 1-4.

16 Vd. J. RABY–Z. TANINDI (1993). Como significativamente refieren estos autores, las fuentes archivísticas de Constantinopla nos ofrecen abundantes datos sobre las encuadernaciones que se produjeron en este taller y sus costes, pero aún hoy no existe un estudio sistemático que las analice en conjunto. Se menciona únicamente el ejemplo de Ahmed Celebi († 1518) y sus descendientes, quienes trabajaron en el taller de encuadernación del Palacio a lo largo de cuatro generaciones hasta principios del siglo XVII.

grupo de encuadernaciones del siglo XIV que utilizan como parte de su decoración los nombres de los encuadernadores que las realizaron[17]. De los datos que aporta la investigación que se ha venido llevando a cabo hasta hoy se deduce que la encuadernación podía ejercerse como oficio, como vocación artística y también como segunda ocupación de hombres cuya dedicación principal podía ser otra completamente ajena. Como tal, no resultaba impropia de un juez o cadí, de un gobernante local o de un escritor. En el manual *Calígrafos y artistas*, escrito en Persia por el cadí Ahmad hacia 1606, se dice acerca del encuadernador Maulana Qasim-Beg Tabrizi que «era un encuadernador sin rival, un maestro incomparable de la encuadernación en piel. Era tan inigualable y tan diestro, que podía coser las páginas del Destino en el lomo de la cubierta y con el cuchillo de la encuadernación igualar los días del Hado. Su trabajo hacía que las esquinas de las portadas fueran semejantes a estrellas, y las medallas centrales, al sol»[18] [imagen 1].

ENCUADERNACIONES ISLÁMICAS EN MANUSCRITOS GRIEGOS

Los trece ejemplares que nos disponemos a estudiar aquí presentan un doble interés: nos ofrecen, por un lado, la posibilidad de referirnos en conjunto a la técnica de sus encuadernaciones y contrastar estos datos con aquellos que nos son transmitidos por las fuentes escritas y el material publicado hasta hoy, y, por otro, como ya se ha mencionado, ofrecen un interesante ejemplo de influencia en el ámbito del libro entre dos grupos religiosos tradicionalmente enfrentados.

Sin entrar en detalles sobre la preparación de los cuadernos, la calidad del papel, la iluminación de los manuscritos, etc. (no porque no presenten interés, sino porque este tipo de detalles se encuentra fuera de los objetivos y de la temática del presente artículo), examinaremos el proceso de encuadernación según un criterio cronológico convencional, esto es, las etapas que seguiría en líneas generales un encuadernador desde el momento en que recibiera los cuadernillos escritos y ordenados hasta que el trabajo quedara finalizado. En líneas generales, debemos decir ya desde un principio que las encuadernaciones islámicas siguen las mismas pautas

17 Vd. G. BOSCH *ET AL.,* pp. 12-13, y J. RABY–Z. TANINDI (1993), p. 222.

18 El fragmento se encuentra publicado en traducción inglesa (a partir de la versión rusa del original persa realizada por V. Minorsky) en T. MINORSKY (1959), p. 193.

de realización desde el siglo XII hasta aproximadamente el siglo XIX, cuando bajo la influencia de las encuadernaciones europeas comenzaron a cambiar en algunos de sus aspectos.

Como se aprecia en el cuadro A[19], diez encuadernaciones proceden de otros tantos manuscritos custodiados en la biblioteca del monasterio de Santa Catalina del Sinaí (nueve están escritos en griego y otro contiene textos religiosos cristianos escritos en árabe), y las tres restantes corresponden a otros tantos manuscritos pertenecientes al monasterio de Iviron del Monte Atos. Cronológicamente, estos códices datan de entre el siglo XV y los primeros años del siglo XVIII, y todos excepto uno (**Σ. Ε.** 1939) conservan su encuadernación primigenia. Igualmente, gracias a las anotaciones de sus colofones, nos resultan conocidas las fechas de escritura de cinco de ellos, el nombre del copista y el lugar donde fueron escritos. Podemos presuponer que en los códices que conservan la encuadernación original la datación de ésta se corresponde con la del texto.

Unión de los cuadernillos

Para la unión de los cuadernillos en las encuadernaciones islámicas se utilizó desde época muy temprana la costura de tipo "cadena" –que en su forma básica resulta común a la mayoría de estilos de encuadernación del Oriente Próximo (copto, etíope, sirio, bizantino)–, donde cada cuadernillo es unido al siguiente sin la utilización de nervios o refuerzos de las costillas[20]. Sin embargo, una diferencia importante radica en el hecho de que, de acuerdo con el material publicado hasta hoy, parece que en los libros islámicos se utilizaron casi universalmente desde la Edad Media hasta nuestros días sólo dos estaciones de costura, independientemente del volumen del libro[21]. Por otra parte, como de manera muy ilustrativa refiere Ibn Badis sobre la unión de los cuadernillos en su manual, «la unión puede llevarse a cabo de diferentes maneras: una forma adoptada por el artesano

19 Vd. apéndice al final de este artículo.

20 Para todo lo referente a este tipo de costura, su procedencia, su origen y sus diferentes tipos, vd. J. A. SZIRMAI (1999), pp. 16-19, donde es presentada con una extraordinaria ilustración gráfica y se incluye toda la bibliografía anterior. Cf. también D. JACOBS-B. RODGERS (1990), pp. 117-118.

21 G. BOSCH *ET AL.*, p. 46; J. A. SZIRMAI (1999), pp. 55-57. Con el término "estación de costura" (*sewing station*) nos referimos a cada punto en el lomo de cada cuadernillo a través del cual el hilo de unión pasa desde el interior del cuadernillo hacia el exterior y viceversa a lo largo de su unión con el cuadernillo anterior, o para enrollarse en torno a los 'nervios' de las costillas en el caso de aquellas encuadernaciones que utilizan los métodos de unión de esta clase.

por su rapidez y velocidad, en la que la aguja horada el cuadernillo únicamente en dos puntos, y otra que se realiza con dos o tres puntadas. Aún existe una tercera que emplean los bizantinos, pero me resulta imposible describirla»[22].

Esto mismo es lo que encontramos en siete de las trece encuadernaciones que examinamos aquí; y de las seis restantes, tres están cosidas con tres o cuatro estaciones y las otras tres han sufrido una restauración posterior en la que los cuadernillos han sido vueltos a coser.

Para la costura se empleaban hilos muy finos, principalmente de seda[23], pero también de lino y de algodón.

La unión de los cuadernillos con dos estaciones de costura ofrece facilidad y rapidez en el cosido de los mismos, mientras que la utilización del hilo de seda no aumenta el grosor del volumen. No obstante, precisamente este pequeño número de estaciones de costura y la delgadez del hilo provocan que ya en origen el libro carezca de resistencia y estabilidad, hecho que, según J. A. Szirmai, quizá condujera a la invención del *rahl*, un tipo de atril sobre el que tradicionalmente se leían los libros y que no permite una apertura del libro mayor de 100º[24].

Consolidación del lomo

Una vez cosido, el libro se colocaba en la prensa, que, como cuenta Ibn Badis, podía ser de dos tipos: a) la prensa que funcionaba atirantando una cuerda, empleada en Persia, Egipto y Corasán, y b) la prensa de rosca que era utilizada también en Persia, muy similar a la utilizada todavía hoy. Resulta interesante que el mismo escritor añada que los bizantinos llamaban a esta prensa "kuhlibun" o "kuhliyun", término que muy probablemente proceda de la palabra κοχλίας, 'caracol, tornillo'[25].

---

22 G. BOSCH *ET AL.,* p. 47. Este mismo fragmento es traducido por M. Levey de la siguiente manera: «otros trabajan con dos o tres agujas. Vi que los griegos lo hacían, pero no puedo confirmarlo. No puedo describirlo». Cf. M. LEVEY (1962), p. 42.

23 Parece que el color de la hebra se elegía a menudo en función del contenido del libro. Así, los libros relativos a la vida de Mahoma se cosían con hilo verde, mientras que los que hacían referencia a la ley islámica se cosían con rojo. Vd. D. JACOBS-B. RODGERS (1990), p. 117.

24 J. A. SZIRMAI (1999), p. 57.

25 Ambas palabras se encuentran referidas en G. BOSCH *ET AL.,* p. 42, y nota 111, mientras que M. LEVEY (1962), p. 41, nota 293, recoge "khliun". Ambos autores, sin embargo, están de acuerdo en el origen común a partir del griego κοχλίας. Vd. también la representación del evangelista Mateo como encuadernador en K. JULIS (1999b), pp. 79, 81.

Mientras el libro se encontraba colocado en la prensa, se aplicaba cuidadosamente en su lomo alguna cola natural (de harina, arroz, asfódelo o gamón, etc.), la cual debía penetrar ligeramente entre los cuadernillos, y a continuación se pegaban dos piezas de cuero o tela –cada una de las cuales era de un anchura unos centímetros mayor que el ancho del lomo– una sobre la otra de manera que cada una se extendiera por un lado del lomo. Estas extensiones resultaban imprescindibles con el fin de poder unir más tarde el cuerpo del libro con la cubierta que, como veremos, era elaborada por separado. En cinco de las encuadernaciones que examinamos aquí estos refuerzos del lomo son de cuero, mientras que las restantes lo presentan de tela, a pesar de que no nos fue posible determinar si están constituidas por una pieza o por dos.

Desbarbado

Después del forrado del lomo tenía lugar el desbarbado del libro. Con este fin, el ejemplar era colocado entre dos tablillas que se alineaban con un borde del libro cada vez, y el conjunto –tablillas y libro– se colocaba en la prensa. El guillotinado se realizaba con la ayuda de una espada o un cuchillo grande comenzando por el borde superior, continuando por el de abajo y finalizando por el borde frontal. El dorado de los bordes del manuscrito no parece haber sido una característica habitual de los manuscritos árabes y, si bien dos de los códices que examinamos aquí (**Σ. E.** 203 y **Σ. E.** 1047), los cuales mantienen su encuadernación original, presentan sus bordes exteriores dorados, quizá esto se hiciera a petición de la persona que los encargó.

Cabezadas

A pesar de que no existen datos suficientes para poder estar seguros del tipo o de los tipos de cabezadas utilizadas por los musulmanes durante los primeros siglos del Islam, desde el siglo XIV en adelante se utiliza un mismo tipo básico y muy característico que únicamente presenta pequeñas variaciones en cuanto a los colores y el tejido ornamental. Bakr b. Ibrahim de Sevilla, en el manual que escribió entre 1185 y 1198, refiere, entre otros, ocho tipos de cabezadas bizantinas, aunque describe sólo cuatro de entre las menos complicadas[26].

[26] En relación con este texto, vd. la nota 15 del presente artículo y J. A. SZIRMAI (1999), p. 58.

El tipo básico de cabezada islámica es compuesto y se realiza directamente sobre el libro con un tipo especial de cosido sobre una fina base de cuero. A continuación, el cosido se lleva a cabo con dos hilos de diferente color, y el resultado adopta la forma característica de un zig-zag bicolor [imagen 2][27]. Todos los manuscritos estudiados aquí presentan este mismo tipo de cabezada a excepción de los tres restaurados posteriormente.

Preparación de la cubierta

Aunque los hallazgos arqueológicos[28] muestran que en los primeros siglos del Islam las tapas de los manuscritos encuadernados eran de madera, a partir de los siglos XI-XII éstas se van sustituyendo de forma paulatina y definitiva por cubiertas o pastas fabricadas con hojas de papel pegadas entre ellas, una especie, podríamos decir, de cartón hecho a mano[29]. Por otra parte, en esta misma época comienza a aparecer la solapa articulada, que se extiende desde la pasta derecha[30], cuya utilización comienza a afianzarse a partir del siglo XIII para terminar abandonándose de forma

---

27 Vd. B. FISHER (1986), pp. 196-197, J. GREENFIELD-J. HILLE (1990), pp. 65-68 y AA.VV. (1989), pp. 86-89.

28 Los hallazgos arqueológicos proceden principalmente de dos fuentes: la Gran Mezquita de Cairuán en Túnez, donde en 1940 se encontraron los restos de una biblioteca con manuscritos datados desde el siglo IX hasta el XIII y entre los que podemos encontrar cerca de 175 encuadernaciones deterioradas; la segunda fuente arqueológica importante es el descubrimiento de un importante número de manuscritos de entre los siglos VII y XII dentro de un falso techo durante la rehabilitación de la Gran Mezquita de Saná en el Yemen, entre los cuales había unas 95 encuadernaciones. En relación con estos hallazgos y su importancia para el análisis de las formas del códice islámico en esta época tan temprana, vd. J. A. SZIRMAI (1999), pp. 51-61.

29 Tal y como se refiere en G. BOSCH *ET AL.,* pp. 56-57, podemos encontrar una serie de razones detrás de ese cambio entre las cuales están: a) la progresiva preponderancia del papel desde el siglo X en adelante como soporte exclusivo de escritura en los manuscritos islámicos que, en contraposición al pergamino, no tiene la tendencia a encogerse con las variaciones de humedad y, en consecuencia, no exige pesadas tablillas y cerrajas que impidan esta contracción; b) la exigencia de economía y de rapidez como consecuencias principales del aumento de la demanda de producción de libros; y c) el menor peso del libro.

30 Teniendo en cuenta que la escritura árabe sigue la dirección de derecha a izquierda, los libros que están escritos en ésta y en otras lenguas relacionadas comienzan desde el extremo del libro que para nosotros es el final y terminan allí donde para nosotros se encuentra el comienzo. Por esta razón, las expresiones 'tapa trasera' y 'tapa frontal' que utilizamos al hablar de libros escritos en lenguas occidentales pueden fácilmente originar confusión. Las expresiones 'tapa izquierda' y 'tapa derecha' hacen referencia a su ubicación cuando tenemos un libro musulmán abierto frente a nosotros. Así, la tapa derecha coincide con el principio del libro y la izquierda con su final.

gradual sólo después del siglo XVIII, probablemente bajo la influencia de Occidente.

Desde el punto de vista de su realización y estructura, todo el recubrimiento de las encuadernaciones islámicas (las tapas frontal y trasera, la solapa articulada y la cubierta de piel o, más raramente, de tela) constituye una unidad independiente que se prepara por separado y que, una vez decorada, se une al final con el cuerpo del códice.

En los tratados que mencionamos al comienzo, y especialmente en el de Sufyani, se hace amplia referencia tanto a la preparación de las tapas, como al proceso y las diferentes formas de tratamiento y curtido de la piel, dado que los pueblos del norte de África, Arabia y Oriente Medio gozaban de una amplia tradición en este oficio que se remonta incluso a los tiempos anteriores al Islam. De la misma manera, uno de los aspectos que más llama la atención, además de la ornamentación de estas encuadernaciones, es la extraordinariamente buena calidad de los cueros utilizados y su excepcional refinamiento y elaboración. Así, pues, resulta habitual que los encuadernadores musulmanes pongan un especial cuidado en la selección y preparación de la piel antes de que ésta sea utilizada para el recubrimiento de las pastas. La piel debe estar perfectamente lavada y raspada para, por último, ser afinada. Para esta labor se utiliza, aún hoy en día en Estambul[31], un cuchillo especial de hoja redonda con un mango circular que se adapta a la palma de la mano [imagen 3]. El afinamiento se lleva a cabo sobre una placa de mármol con movimientos regulares manteniendo la mano firmemente pegada al esternón, desde donde se ejerce la presión, con el filo curvado del cuchillo en contacto con el cuero y no a la inversa, como ocurre, por ejemplo, con los cuchillos tradicionales de afinamiento del cuero en Europa. El resultado es un fino cuero excepcionalmente uniforme que tiene la capacidad de mantener perfectamente cualquier adorno incrustado a presión, pero tiene la desventaja, debido a la disminución de su grosor, de que a menudo se rasga en las uniones, esto es, en los puntos donde el libro sufre un mayor desgaste debido al uso. Ésta es probablemente la razón por la que dos de las encuadernaciones que estudiamos aquí (**Σ. E.** 1136 y **Σ. E.** 2014) tuvieron que ser vueltas a coser y reforzadas en el lomo [imagen 4], mientras que este tipo de deterioro se aprecia claramente en el códice **Σ. E.** 1558.

El cuero era adherido a las pastas con cola de almidón (de trigo o de arroz) después de haber sido humedecido ligeramente, y se trabajaba a

31 M. LEVEY (1962), p. 43; G. BOSCH *ET AL.,* p. 63.

mano hasta que quedaba pegado de manera uniforme. En todas estas encuadernaciones islámicas resulta muy característica la existencia de pequeños rebordes en el recubrimiento de piel en el lomo y en la zona de la cabezada, los cuales servían para proteger a las cabezadas del roce [imagen 2].

La unión del cuerpo con la cubierta se producía a continuación con el encolado de esta última en el lomo del cuerpo y de las extensiones del forro del lomo en la parte interior de las tapas. Esta unión era reforzada, además, con el encolado de cuero o papel en el interior de las tapas sobre los bordes sobresalientes de la cubierta de cuero, de la manera que se muestra en el dibujo 1 (detalles A y B).

Éstas son las dos formas principales de unión del cuerpo y de las tapas en las encuadernaciones que tratamos aquí, aunque, tal y como se muestra en el dibujo 1, hemos observado tres variantes que siguen esa misma lógica funcional (detalles C, D y E).

Consecuencia directa de estas particularidades en el procedimiento de la unión de las tapas con el cuerpo y de su tendencia natural a rasgarse y a desgajarse del manuscrito es que muchas cubiertas de encuadernaciones islámicas se encuentran hoy separadas de los manuscritos que en origen recubrían y son custodiadas como obras de arte independientes en diferentes museos de Europa y América principalmente. Por otra parte, en numerosas ocasiones la cubierta de un códice podía ser empleada para cubrir otro de dimensiones similares, lo que origina serios problemas para su estudio sistemático, debido a que no resulta posible determinar su datación con seguridad. Esto es lo que parece haber sucedido con la cubierta del códice I. 1116, ya que bajo el forro de cuero de las tapas se pueden distinguir motivos ornamentales procedentes de un uso anterior.

Ornamentación

La ornamentación de las encuadernaciones árabes constituye el apartado en el que se observan las mayores innovaciones, las cuales siguen, podríamos decir, la ruta de los focos culturales del mundo islámico –que se van trasladando sucesivamente desde Egipto hacia Persia hasta principios del siglo XVIII–, compartiendo al mismo tiempo el protagonismo con Constantinopla como centro del Imperio Otomano desde el siglo XVI en adelante. Desde principios del siglo XV se extendió un tipo muy determinado de ornamentación, al parecer procedente de Persia, que ha predominado en el ámbito de las encuadernaciones islámicas incluso hasta el momento presente. Este estilo de decoración se caracteriza por un motivo central –circular

en un principio, aunque a partir del siglo XVI adopta una forma oval o romboidal con prolongaciones en los dos extremos verticales– y cuatro esquinas de decoración muy similar, con una disposición de los elementos que había comenzado a utilizarse en Egipto y en Persia ya desde el siglo XIV[32]. En su técnica aparece, y por lo general se va afianzando paulatinamente, la utilización de planchas independientes con relieves o grabados que eran presionados sobre las tapas forradas de cuero y ofrecían la posibilidad de que la decoración se llevara a cabo con relativamente pocos "movimientos", en contraposición con la decoración que se había venido utilizando hasta entonces, que a menudo cubría toda la superficie de las tapas y se realizaba mediante pequeñas piezas independientes que se combinaban entre ellas con el fin de componer motivos continuos y entrelazados particularmente complejos [imagen 5][33]. Estas placas solían ser de metal, pero tampoco es raro encontrar piezas de cuero superpuestas pegadas entre sí de manera que componen una plancha compacta que a continuación podía ser grabada con los motivos deseados [imagen 6].

Sufyani describe extensamente la preparación previa de las tapas con el fin de que puedan admitir la decoración. De acuerdo con sus palabras, tras la preparación de las pastas y antes de ser encolado el forro de cuero a la cubierta, el encuadernador, sirviéndose de la placa previamente grabada con el motivo ornamental que deseara utilizar, dibujaba su silueta en el centro de la tapa (o en las esquinas cuando fuera el caso) y, a continuación, extraía el papel del interior de la silueta a fin de generar una cavidad más o menos profunda. Seguidamente, untaba de cola esta cavidad, sobre ésta colocaba el cuero y sobre éste la placa grabada –de metal o de cuero– y, sujetándola con firmeza, el encuadernador golpeaba cuidadosa y suavemente con un martillo de madera para no cortar la piel. De esta manera, una vez extraída la placa de golpe y con decisión, el motivo quedaba grabado en relieve sobre el cuero.

---

32 Vd. v. gr. las encuadernaciones islámicas de la biblioteca Pierpont Morgan con número de catálogo 16 y 17 en P. NEEDHAM (1979). Parece, además, que este tipo de disposición decorativa pasó al diseño de las alfombras a finales del siglo XV. Vd. D. J. ROXBOURGH (2005), nº 308.

33 Se dice que para la decoración de una única encuadernación especialmente lujosa de 1453, custodiada hoy en la biblioteca Chester Beatty de Dublín, se utilizaron cerca de 550.000 impresiones independientes de estos pequeños motivos y 43.000 impresiones doradas. Se calcula que para su realización fue preciso el trabajo de un hombre en exclusiva durante aproximadamente dos años. Vd. J. PETERSEN (1984), p. 108 y D. HALDANE (1983), pp. 67-68.

Mediante este procedimiento fueron decoradas 7 de las encuadernaciones que nos ocupan: el códice Σ. A. 68 [imagen 7], el Σ. E. 1046, el Σ. E. 1939, el Σ. E. 2013 [imagen 8], el Σ. E. 2014, el I. 1058 y el I. 1626 [imagen 9].

Una técnica prácticamente idéntica podía utilizarse también con planchas mayores, las cuales podían cubrir casi la mitad de la superficie de la tapa, de manera que con sólo una o dos impresiones el encuadernador podía decorar toda la superficie. Con esta técnica fue decorada la cubierta del códice Σ. E. 203, tal y como atestigua la línea de unión en el centro de la superficie, que se corresponde con el punto de unión de las dos impresiones independientes [imagen 10]. Asimismo, para la creación de los finos bordes ornamentales se han utilizado también rodillos, como se puede observar en las encuadernaciones I. 1626 [imagen 9], Σ. E. 2014, Σ. E. 2013, Σ. E. 1046 y Σ. E. 1558.

Como podemos observar en estos ejemplos, los motivos ornamentales islámicos son, por lo general, dorados con pan de oro en el proceso de impresión o, incluso, pintados con polvos de oro preparados a partir de láminas de oro auténticas[34].

En determinados códices, además de oro se utilizaron también diversos pigmentos, bien solos bien en combinación con el oro, para decorar algunos elementos ornamentales [imagen 9]. En algunos otros casos, la decoración también se extiende hacia el lomo, donde habitualmente se limita a finas siluetas y a motivos trenzados.

En todo lo dicho hasta ahora nos hemos referido exclusivamente a la decoración de las superficies exteriores de la cubierta, pero, no obstante, el afán ornamental no se limitaba a ellas, sino que a menudo extendía la decoración por la parte interior del libro, esto es, en el forro interior de las pastas, que a menudo servía para reforzar la unión de la cubierta con el cuerpo.

El forrado del interior de las tapas podía ser decorado de diversas formas, más o menos complejas. En su versión más sencilla, se trataba de papel pintado (marmoleado) o simple cuero, mientras que en los casos más excepcionales el interior era decorado con cuero perforado, tal y como muestra el códice árabe de Sinaí 68 [imagen 7].

34 Se sabe que la técnica del dorado en cuero fue utilizada por los coptos ya en el siglo VII (vd. v. gr. la encuadernación copta que se muestra en P. NEEDHAM [1979], nº 2), quienes la transmitirían a los encuadernadores musulmanes. Existen pruebas del uso del dorado en encuadernaciones musulmanas ya desde el siglo IX, y gracias a ellos pasaría a Europa, donde se difundió a principios del siglo XV teniendo como origen Italia.

Muchas de las técnicas ornamentales que hemos descrito parecen haberse desarrollado (partiendo, como es natural, de técnicas y usos decorativos más antiguos de bien afianzada tradición que procedían del Egipto copto y árabe y de Siria) en la ciudad de Herat, en Persia, durante la época de los Timurides, y terminaron extendiéndose por prácticamente todo el mundo islámico, incluyendo el Imperio Otomano.

ENCUADERNACIONES POSTBIZANTINAS DE TIPO ISLÁMICO

Como ya mencionamos al principio, además de las encuadernaciones de tipo islámico "puro" que hemos venido examinando hasta ahora, las cuales, muy probablemente, son el resultado del trabajo de encuadernadores musulmanes o, en todo caso, de encuadernadores que aprendieron y trabajaron con esa técnica "pura" islámica, existe otra clase de encuadernación emparentada con ésta que fue empleada por encuadernadores ortodoxos en época postbizantina. De los primeros datos de la investigación parece columbrarse que estas encuadernaciones, que denominamos "encuadernaciones postbizantinas de tipo islámico" aparecen principalmente a comienzos del siglo XVII en el Monte Atos.

Así, pues, encontraremos estos dos tipos de encuadernación en manuscritos que, según parece, fueron escritos y encuadernados en el Monte Atos en el primer cuarto del siglo XVII y hoy son custodiados en la biblioteca del monasterio de Iviron.

El primer grupo abarca ocho encuadernaciones de otros tantos manuscritos, de los que seis contienen textos litúrgicos y los dos restantes –con su encuadernación original– están fechados con exactitud: uno (I. 1533) fue escrito por Mateo de Mira[35] en 1622, y el otro (I. 1552) está escrito en 1606/7 por el monje Teoclito (vd. cuadro B). Los manuscritos son todos en octavo excepto el I. 1215, en dieciseisavo, y presentan en su mayoría un número de hojas ajustado a su contenido. Tomando como base los dos manuscritos datados con exactitud y la estrecha relación que entre ellas presentan las ocho encuadernaciones, podemos fechar las restantes en este mismo periodo y atribuirlas al mismo taller de encuadernación o, incluso, al mismo encuadernador anónimo.

35 Para lo relativo a Mateo, metropolita de Mira, y sus actividades, tanto bibliográficas como de otro tipo, *vd.* G. GALAVARIS (2000), pp. 97-99, donde se recoge toda la bibliografía anterior.

Por otra parte, en tres de estos ocho manuscritos (I. 785, I. 1498 e I. 1500) su encuadernación actual no es la primigenia, ya que, según se deduce de sus colofones, fueron escritos en una época anterior[36].

Los ocho manuscritos presentan la misma disposición básica en las dos unidades de hojas de guarda de cada uno de ellos, una al principio del texto y otra al final. Así, pues, en su conjunto estas guardas están constituidas por un cuadernillo de cuatro hojas que está cosido al principio y al final del manuscrito y cuyas dos hojas exteriores son utilizadas para la unión con las tapas, mientras que las restantes quedan libres según las variantes que presentamos en el dibujo 2.

Para la unión de los tomos se han utilizado tres o cuatro estaciones de costura (en tres y en seis manuscritos respectivamente) y una fina hebra de lino o seda (I. 1503 e I. 1552). En todos los manuscritos el lomo del cuerpo permanece siempre plano y está forrado por una única pieza de fina tela que se extiende y se pega en el lado interno de las tapas (excepto en el I. 1552).

En todos los códices se han bordado cabezadas de tipo islámico, ya descritas anteriormente, sobre cintas de cuero cuyos extremos están pegados en la parte exterior de las tapas bajo la cubierta también de cuero.

Las tapas de los manuscritos son todas de hojas de papel pegadas entre sí –en el caso del I. 838 son hojas de un manuscrito o documento deteriorado–, y tienen un grosor de dos a tres milímetros. Todos los manuscritos están recubiertos de cuero de cabra de color castaño o negro. Resulta significativo que en ambos extremos del lomo se hayan dejado pequeños rebordes con el fin de proteger las cabezadas del roce.

La decoración varía entre dos y cinco motivos, aunque la mayor parte de los casos se limita a tres. En conjunto, se han utilizado en total ocho sellos de pequeñas dimensiones [*frottis* 1]. La ornamentación es simple, basada en la delimitación de las superficies con líneas grabadas que distribuyen el espacio para los motivos [dibujos 3-4].

Por último, los dos códices que contienen el mayor número de hojas presentan dos cierres en forma de cinta en el borde delantero de cada tapa que pueden atarse entre ellas. En el caso del I. 785, se trata de finas cintas de cuero, que en un momento dado fueron cortadas, mientras que en el

[36] Datos que revelan que un manuscrito ha vuelto a ser encuadernado son: orificios de costura no utilizados, manchas en las hojas interiores que no se corresponden con la encuadernación presente, recubrimiento del lomo con cuero nuevo (*rebacking*), etc.

caso de I. 838, muy probablemente se trataba de cintas de tela, hoy desaparecidas casi por completo.

El segundo grupo de encuadernaciones abarca seis manuscritos que fueron escritos entre los años 1600 y 1613/4 por el monje Serafín[37] y un séptimo escrito en 1615/6 por Lucas de Buzau[38], los cuales, como veremos, fueron encuadernados muy probablemente por el propio Serafín en el Monte Atos. Dos de estos manuscritos son de tamaño en octavo, y los cinco restantes, en cuarto; todos se encuentran escritos en papel bruñido de procedencia occidental y todos también contienen las tres liturgias, bien juntas, bien por separado[39]. Por otra parte, dos de estas encuadernaciones siguen el estilo islámico al presentar solapa articulada en la tapa posterior (I. 1519 e I. 1524).

La composición y la disposición de las hojas de guarda en los siete manuscritos es igual a la que hemos visto en el anterior grupo de encuadernaciones [dibujo 2].

La unión de los cuadernillos se ha realizado con una costura en cadena con cuatro o cinco estaciones de costura (en tres y cuatro códices respectivamente), con una fina hebra de lino, excepto en el códice I. 1513, para el que se utilizó hilo de seda de color amarillo.

Todos los manuscritos tienen lomos planos forrados con tela simple de grosor medio, la cual se extiende por separado hacia cada lado y se pega en el lado interior de las tapas durante el proceso de su unión con el cuerpo.

También en este caso las cabezadas son de estilo islámico con una base de cuero cuyos extremos se extienden hasta la parte externa de las tapas, donde quedan encoladas. Una excepción a esta regla la constituye el códice I. 1524, restaurado en época posterior, mientras que en el códice I. 1529 las cabezadas se encuentran completamente desaparecidas debido al deterioro.

---

37 Se trata, probablemente, de Serafín, monje del monasterio de Dionisio del Monte Atos. *Vd.* al respecto L. POLITIS-M. POLITIS (1988-1992), p. 619. También G. GALAVARIS (2000), p. 105.

38 En relación con Lucas, obispo de Buzau, *vd.* G. GALAVARIS (2000), pp. 96-99, donde se recoge también toda la bibliografía anterior.

39 El rito ortodoxo no celebra todos los días, sino, por regla general, sólo los domingos y los días de fiesta. Los domingos se celebra la Liturgia de San Juan Crisóstomo; la de San Basilio el Grande es celebrada los domingos de Cuaresma (excepto el Domingo de Ramos), el Jueves y Sábado Santos, también en las vísperas de Navidad y la Epifanía, y en la fiesta de San Basilio (1 de Enero), pero en los días entre semana de Cuaresma (excepto los sábados) no pueden consagrar, así que usan para ellos la Liturgia del Presantificado.

La unión de las tapas con el resto del cuerpo del manuscrito se logra de manera idéntica a la ya examinada en el anterior grupo de encuadernaciones.

No obstante, el aspecto que presenta mayor interés en este grupo de encuadernaciones es su ornamentación, que puede ser pintada o impresa con dorados. Los motivos son principalmente vegetales y trenzados, de clara influencia islámica. La decoración de la parte exterior de las cubiertas constituye un elemento en extremo interesante si se tiene en cuenta también la estrecha relación que presenta con los temas decorativos de los manuscritos que cubren. A modo de ejemplo, se pueden comparar la ornamentación de las hojas 1r y 37r del códice I 1529 [imágenes 12 y 11] con la que aparece en la tapa superior del códice 1496 [imagen 13] y con el motivo del sello 6 [*frottis* 2].

La ornamentación impresa de gofrado se encuentra en las encuadernaciones de los manuscritos I. 1508, I. 1518, I. 1519 e I. 1524 [imágenes 14, 15 y 16]. En todos estos casos la decoración se compone de un fino marco lineal que delimita las superficies de las cubiertas, en cuyo centro encontramos un motivo romboidal grabado y otro similar, aunque más pequeño, en el medio de la solapa articulada de las encuadernaciones I. 1519 e I. 1524. Por otra parte, también se han utilizado pequeños motivos en forma de anillo y de flor de tres pétalos similares –si no idénticos– a los que aparecen en el grupo anterior de encuadernaciones. La ornamentación del I. 1508 se encuentra todavía más cerca de los prototipos islámicos, ya que, independientemente del motivo central con diseños florales y vegetales de tipo *saz*[40], existen motivos similares en las esquinas de ambas encuadernaciones teñidos por completo en color dorado. Para la decoración de estas tapas se utilizaron en total nueve sellos [*frottis* 2].

Esta decoración básica impresa puede ser enriquecida, además, con un dibujo ornamental pintado, tal y como sucede en las cubiertas superiores de los códices I. 1518 e I. 1508, aunque en el caso de este último los motivos grabados se encuentran también pintados con color dorado. Los tres diseños centrales diferentes, impresos con el fin de embellecer el centro de las portadas, se encuentran muy cercanos a otros que conocieron una amplia difusión en el Imperio Otomano del siglo XVII. Resulta interesante también observar las finas líneas grabadas perpendicularmente entre

[40] La palabra significa 'cálamo', y define un estilo de ornamentación caracterizado por motivos vegetales en disposición helicoidal. Su introducción se atribuye a Shah Kulu, originario de Tabriz, cuyo trabajo está atestiguado entre 1520 y 1556, vd. D. J. ROXBOURGH (ED.) (2005), nº catálogo 308, 328, 329 y D. HALDANE (1983), p. 137 y nº de catálogo 135, 141 y ss.

ambos extremos para fijar con exactitud el centro de cada tapa, de manera que la colocación del motivo se realice de forma correcta; práctica esta que sabemos utilizaban también los encuadernadores musulmanes. Una placa metálica de este tipo, perteneciente a la colección privada Tsolosidis, arroja mucha luz sobre este aspecto [imagen 17][41]. El sello carece de asidero, al igual que sus correspondientes islámicos, y, en consecuencia, la impresión sobre el cuero de la encuadernación se producía con bastante seguridad sin calentamiento previo, sólo mediante presión.

La estrecha relación entre la ornamentación del interior y del exterior en la encuadernación de estos manuscritos, así como la calidad de la realización de la decoración pintada con sus motivos perfectamente dibujados y la línea limpia y segura, nos permitiría, quizá, atribuir esta decoración, e incluso también la encuadernación, al monje Serafín. Por otra parte, resulta lógico pensar que un copista que embellecía sus manuscritos con tanto esmero y fantasía se encontrara también en situación de elaborar y ornamentar sus propias encuadernaciones.

RASGOS DE INFLUENCIA DE LAS ENCUADERNACIONES ISLÁMICAS EN LA ORNAMENTACIÓN DE LAS ENCUADERNACIONES POSTBIZANTINAS

Las innovaciones técnicas y, sobre todo, formales que introdujeron en la ornamentación las encuadernaciones islámicas parecen no haber sido adoptadas en el ámbito ortodoxo hasta el siglo XVII. En la Europa occidental, por el contrario, la influencia ejercida por el estilo islámico puede ser datada en la segunda mitad del siglo XV y, al parecer, su primera manifestación fue en Italia[42]. Evidentemente, en ciudades como Venecia, de intensa actividad editorial, se elaboraron encuadernaciones hechas con tanto esmero, que resulta difícil discernir si en realidad se produjeron *in situ* o fueron importadas del mundo árabe a través de los intercambios comerciales que esta ciudad mantenía con todo el Mediterráneo[43]. En el ámbito ortodoxo postbizantino existen casos, como los de las encuadernaciones que más arriba hemos examinado, que reflejan ciertas tendencias de uso de técnicas ajenas (como son la utilización de pastas de masa de papel, los lomos rectos en los manuscritos, las cabezadas de estilo árabe, etc.) cuya

41 Vd. catálogo de la exposición *Colección Tsolosidis*, nº 58, p. 42.

42 Vd. A. HOBSON (1989), p. 30.

43 Vd. el excelente estudio de A. HOBSON (1989) y, en especial, el capítulo «The humanistic binding: Islamic sources», pp. 33-59.

extensión no podemos determinar por el momento ni en el tiempo ni en el espacio. Al contrario, en el apartado de la ornamentación, las influencias se transmiten, se extienden y se mantienen durante siglos, principalmente mediante la adopción de dos invenciones árabes fundamentales:

a) El uso de placas metálicas independientes, bien grabadas o bien fundidas, que podían ser utilizadas para la decoración del centro de las tapas y de las esquinas con un número mínimo de acciones. Hasta este momento, la ornamentación de las encuadernaciones se basaba, por lo general, en muchas impresiones independientes de sellos de pequeño tamaño, exigiendo para ello, como es natural, mucho más tiempo y esfuerzo[44]. De nuestra investigación se deduce que este cambio no se produjo antes de comenzar el siglo XVII.

b) El estilo ornamental islámico, basado en un sello central romboidal de silueta ondulada y ángulos verticales apuntados rodeado de cuatro esquinas triangulares, de hipotenusa también ondulada, cuyos sellos reproducen los motivos decorativos del sello central. Debemos ante todo señalar que esta disposición de los ornamentos en torno a un motivo central no resulta desconocida en la tradición de las encuadernaciones bizantinas, pero tanto la forma como los bordes ondulados de los diseños utilizados desde el siglo XVII en adelante parecen estar inspirados, directa o indirectamente, en modelos árabes. Por otra parte, este tipo de decoración ya era utilizado en Italia desde la segunda mitad del siglo XV. Libros y encuadernaciones donados o regalados por grandes mandatarios y clérigos que fueron llegando a los monasterios durante esta época procedentes de Moldavia y Constantinopla, entre otros lugares, parecen haber ido influyendo paulatinamente en la estética decorativa de los encuadernadores ortodoxos[45]. Así, pues, parece que hacia mediados del siglo XVII hace su entrada el tipo de ornamentación que encontramos en el *frottis* 3, perteneciente al códice Σ. Ε. 2060, el cual, muy probablemente, fue escrito y encuadernado en el monasterio de Iviron en 1686[46].

Este tipo de decoración con motivos florales parece haberse mantenido incluso hasta el siglo XIX y conoció una extraordinaria difusión en el ámbi-

---

44 C. FEDERICI–K. HOULIS (1988) ofrecen interesantes ejemplos de este tipo de ornamentación.

45 En relación con las donaciones de manuscritos por parte de los mandatarios de los países del Danubio, de Rusia y de Constantinopla, *vd.* G. GALAVARIS (2000), pp. 93-94.

46 El códice contiene un psalterio y fue escrito «por la mano de Teoclito, el más humilde de los monjes».

to griego[47]. Por otra parte, muy rápidamente se incluirán también motivos religiosos en los sellos centrales, los cuales a menudo representan la Crucifixión, la Ascensión, la Anunciación, etc., mientras que en las esquinas casi siempre aparecen los cuatro evangelistas[48].

Por último, debemos añadir que la adopción de la ornamentación descrita más arriba no repercute sólo en la estética de los encuadernadores y tampoco debe atribuirse en exclusiva a ellos, conozcamos o no sus nombres, como es el caso de Serafín, sino que depende de la disponibilidad en el mercado de este tipo de sellos, que probablemente procedían de fuera del Monte Atos, de centros comerciales y de producción relacionados con la fabricación y circulación de libros y/o trabajo con el metal. Uno de estos centros era, por excelencia, Constantinopla, donde probablemente se fabricaban los sellos de metal, y también las ciudades de las regiones del Danubio. Resulta muy significativo que encontremos de manera habitual sellos de esquina con las imágenes de los evangelistas donde aparecen sus nombres escritos en alfabeto cirílico.

CONCLUSIONES

Intentaremos a continuación examinar en conjunto los datos expuestos hasta ahora, con el fin de identificar algunas tendencias y ofrecer algunas respuestas.

Partiendo de las encuadernaciones islámicas en manuscritos cristianos, se plantea desde un principio la siguiente pregunta: ¿cuál fue la razón por la que algunos ortodoxos y, curiosamente, monjes abandonaran su casi innato recelo hacia los libros –y, en consecuencia, también hacia las encuadernaciones– de otra religión? Aparte de la dificultad que con seguridad suponemos que existió para encontrar un encuadernador que siguiera las

47 Vd. v. gr. la encuadernación del códice del monasterio de Dusicos, realizada por Jachigerásimos en la primera mitad del siglo XIX, en M. LENGAS (1998). Resulta muy interesante el hecho de que esta tipología decorativa no aparece en los códices encuadernados en el monasterio del Sinaí hasta al menos el siglo XVIII.

48 *Vd.* J. ATHANASIADIS (1988-1992), motivos 1a-26a y 46b-61b. Las fechas de los manuscritos que presentan este tipo de motivo son, aunque con bastantes excepciones, posteriores a 1680. Debemos decir también que la representación de imágenes religiosas en las cubiertas no era desconocida en época bizantina, tal y como atestiguan las lujosas encuadernaciones que han llegado hasta nosotros, así como los elementos metálicos que a menudo colocaban en las superficies de las tapas forradas de cuero o tela.

técnicas bizantinas a lo largo del siglo XVII fuera de los círculos monásticos[49], la respuesta parece ser doble y se relaciona tanto con el contenido de los libros como con su destino:

a) La mayor parte de los manuscritos estudiados aquí, sobre todo los del segundo y tercer grupo, presentan una iluminación más o menos abundante en su interior[50]. Resulta, por tanto, natural que o bien el copista o bien el que realizaba el encargo quisiera que los manuscritos con rica decoración interior, como es el caso de códice I. 1626[51], presentaran en su exterior una decoración igual de suntuosa que no se limitara a las incisiones metálicas. En toda la cuenca del Mediterráneo oriental de aquella época, la opción más asequible venía dada por las encuadernaciones islámicas que, con seguridad, no serían desconocidas ni entre los monjes del Sinaí ni entre los clérigos de Constantinopla y, por supuesto, tampoco pasaría inadvertida su sofisticada decoración.

Gracias a los códices encuadernados que llegaban a los monasterios, bien como donaciones bien como herencias, los monjes encuadernadores entraban en contacto con las particularidades de las encuadernaciones islámicas, las cuales, aparte de los modelos decorativos –que coincidían, además, con las tendencias de la época, según se revelan, por ejemplo, en la iluminación de los manuscritos de la escuela de Lucas de Buzau y de Mateo de Mira–, también ofrecían solución a una cuestión que veremos inmediatamente. Una investigación más sistemática relativa a las encuadernaciones de los códices griegos de lujo, principalmente de contenido litúrgico, que fueron producidos no sólo en Moldavia, sino también en todo el ámbito griego a lo largo de los siglos XVI y XVII y que se relacionan con las escuelas de los copistas mencionados, podría responder a la pregunta

[49] De acuerdo con los datos recogidos durante nuestra investigación en los monasterios de Iviron en el Monte Atos y de Santa Catalina del Sinaí, podemos deducir que la encuadernación de estilo bizantino o griego comienza a caer progresivamente en desuso en el primer cuarto del siglo XVII para terminar abandonándose por completo a finales de ese mismo siglo. Teniendo en cuenta que los monasterios son siempre muy conservadores en la adopción de cambios, quizá debamos conjeturar que este abandono de la técnica bizantina de encuadernación debió tener lugar mucho tiempo antes en los grandes centros urbanos islámicos como Constantinopla, donde podemos presuponer que después de su conquista por los otomanos habría encuadernadores ortodoxos, esto es, encuadernadores que siguieran el estilo bizantino. Vd. G. BUDALÍS (2005), principalmente pp. 332-333.

[50] Sobre la ornamentación de los libros litúrgicos durante los siglos XVI y XVII, vd. G. GALAVARIS (2000), pp. 93-105. Sobre la iluminación del Himno Acácisto, vd. M. A. VARDAVAKI (1992). El manuscrito Σ.Ε. 208 presenta también una deslumbrante decoración.

[51] Para la ornamentación de este manuscrito, vd. *Tesoros del Monte Atos*, II, pp. 341-343.

de si esta influencia de las encuadernaciones islámicas en el ámbito postbizantino procede o se relaciona, y en qué grado, con la intención de lujo y las especiales peculiaridades iconográficas de estos manuscritos.

b) A partir del siglo XV en adelante se produce un importante aumento en el número de las distintas liturgias escritas en forma de códice y no de rollo, como había sido habitual hasta entonces[52]. Es probable que consecuencia de esto fuera la necesidad de crear códices más ligeros que pudieran ser manejados con facilidad durante las celebraciones eclesiásticas, por lo que las pesadas tapas de madera de la tradición bizantina fueron sustituidas por las finas tapas hechas de hojas de papel que utilizaba la tradición islámica, y resulta natural que esto influyera también en la adopción de otros elementos característicos, como las cabezadas o la unión de la cubierta al cuerpo del manuscrito.

No obstante, estas técnicas no fueron adoptadas indiscriminadamente, sino adaptadas y, en algunos puntos, mejoradas. Así, por ejemplo, la unión del cuerpo a la cubierta, que constituye el punto débil de las encuadernaciones islámicas, deja de limitarse al simple encolado del forro del lomo y se refuerza pegando las guardas por encima y por debajo de los dobleces del cuero. Por otra parte, la base de las cabezadas se extiende y se asienta en la parte exterior de las tapas para hacer más sólida la unión con el cuerpo, de manera similar a como se hizo durante siglos en las encuadernaciones bizantinas. Por último, el número de estaciones de costura con las que están cosidos los tomos es, sin duda, mayor que en las encuadernaciones islámicas, donde de media se utilizaban únicamente dos. Resultado de todo esto fue que la estructura del códice mejoró de manera considerable desde el punto de vista de la resistencia y duración, aunque no faltan los casos de encuadernaciones de este tipo que ha sido necesario restaurar debido a que la cubierta se ha desgarrado del cuerpo.

Por otra parte, como ya hemos visto, esta misma tendencia a la adaptación de préstamos hace su aparición en el ámbito de la decoración de las encuadernaciones. El diseño de los sellos y su distribución en la superficie de las tapas sigue los modelos islámicos, aunque la temática cambie con el fin de adaptarse a un entorno cristiano. El sello de la colección Tsolosidis nos ofrece un elegante ejemplo de este proceso, ya que en un principio debió elaborarse mediante la técnica de hierro colado en un molde con un único lado decorado con diseños vegetales de estilo árabe, pero en algún

52 Vd. L. POLITIS (1961), pp. 66-68.

momento posterior el lado contrario fue grabado con la representación de la Crucifixión, lo que se deduce fácilmente por la gran diferencia, tanto en la calidad como en el modo de realización, de los diseños de ambas superficies.

A modo de epílogo, debemos añadir una última observación. La historia de la encuadernación, al igual que la propia Historia, no se desarrolla de manera lineal, sino de una forma compleja con múltiples niveles en los que distintas técnicas y tendencias coexisten al mismo tiempo en función de las circunstancias y las necesidades de cada entorno. Así, todo lo anteriormente expuesto no pretende en absoluto ser tomado como afirmaciones definitivas, sino incitar a una investigación más profunda. Las comprobaciones y las conclusiones afectan principalmente al ámbito del Monte Atos y, a pesar de que existen evidencias que demuestran que usos muy similares hicieron su aparición también en otros lugares más alejados de los grandes centros de la Ortodoxia en esta época, como es el monasterio del Sinaí, todavía está por determinar el grado y la difusión de tales tendencias. La investigación sobre la producción de manuscritos en las regiones del Danubio durante los primeros siglos postbizantinos podría aportar datos especialmente relevantes en esta dirección.

Yorgos BOUDALIS

T. K. 50463
54013-Salónica (Grecia)
Geobou@Spark.net.gr

BIBLIOGRAFÍA

AA. VV. (1989) = *Les tranchefiles brodees*. Biblioteca Nacional, París.

J. AZANASIADIS (1988-1992) = Χ. Αθανασιαδης, «Συναγωγή βιβλιοδετικών διακοσμητικών θεμάτων σε Ελληνικά χειρόγραφα και παλαιά έντυπα», Μ.Ι.Ε.Τ., *Δελτίο του Ιστορικού και Παλαιογραφικού Αρχείου* 6, pp. 647-712.

T. BLOOM-S. BLAIR (1999) = Τ. Μπλοὺμ-Σ. Μπλερ, *Ισλαμικές Τέχνες,* Atenas.

G. BOSCH (1961) = «The Staff of the Scribes and Implements of the Discerning: an Excerpt», *Ars Orientalis* 4, pp. 1-13.

G. BOSCH *ET AL.* (1981) = G. BOSCH-J. CARSWELL-G. PETHERBRIDGE, *Islamic Bindings & Bookmaking. A catalogue of an Exhibition,* The Oriental Institute, University of Chicago, Chicago.

G. BUDALIS (2004) = Γ. ΜΠΟΥΔΑΛΗΣ, «Οι ισλαμικές σταχώσεις και η επίδρασή τους στην τεχνική και την διακόσμιση των ελληνικών μεταβυζαντινών σταχώσεων», *Βιβλιοαμφιάστης* 2, pp. 55-118.

G. BUDALIS (2005) = *The evolution of a craft: post-Byzantine bookbinding between the late fifteenth and the early eighteenth century from the libraries of the Iviron monastery in Mount Athos–Greece and the St. Catherine's monastery in Sinai–Egypt,* PhD Thesis, Camberwell College of Arts, University of the Arts, London.

A. DŽUROVA (2000) = «La synthèse Slavo-Byzantine dans les manuscripts Grecs dits de "grande lux". Grecs en Valachie et en Moldavia aux XVIe-XVIIe siècles», *Διεθνές συμπόσιο «Η Ελληνική γραφή κατά τους 15ο και 16ο αιώνες»*, Ε.Ι.Ε., Ινστιτούτο Βυζαντινών Ερευνών, Atenas, pp. 499-521.

C. FEDERICI–K. HOULIS (1988) = *Legature Bizantine Vaticane*, Fratelli Palombi Editori, Roma.

B. FISHER (1986) = «Sewing and Endband in the Islamic Technique of Binding», *Restaurator* 7, pp. 181-201.

A. GACEK (1992) = «Ibn Abi Hamidah's Didactic Poem for Bookbinders», *Manuscripts of the Middle East* 6, pp. 41-58.

G. GALAVARIS (2000) = Γ. ΓΑΛΑΒΑΡΗΣ, *Ιερά Μονή Ιβήρων. Εικονογραφημένα χειρόγραφα*, Monte Atos.

J. GREENFIELD–J. HILLE (1990) = *Headbands. How to work them,* 2nd ed., Oak Knoll Books, Newcastle, DE.

D. GUTAS (2001) = Δ. ΓΟΥΤΑΣ, *Η αρχαία Ελληνική σκέψη στον Αραβικό πολιτισμό*, Περίπλους, Atenas.

D. HALDANE (1983) = *Islamic Bookbindings in the Victoria and Albert Museum*, Londres.

A. HOBSON (1989) = *Humanists and Bookbinders. The origin and diffusion of the humanistic bookbinding, 1459-1559*, Cambridge University Press, Cambridge.

H. HUNGER (1989) = *Scriben und lessen in Byzanz. Die byzantinische buchkultur*, Munich, Verlag C. H. Beck [Existe traducción griega de Γ. Βασίλαρος, *Ο κόσμος του Βυζαντινού βιβλίου. Γραφή και ανάγνωση στο Βυζάντιο*, Atenas, 1995].

D. Jacobs-B. Rodgers (1990), «Developments in the conservation of oriental (islamic) Manuscripts at the India Office Library, London», *Restaurator* 11, pp. 110-136.

P. Jidiroglu (1980) = Π. Χιδιρογλου, *Κατάλογος επίσημων Οθωμανικών χειρογράφων της Ι. Μονής του Όρους Σινά*, Nicosia.

Kr. Jrisojoidis (2000) = Κρ. Χρυσοχοϊδης, «Το βιβλιογραφικό εργαστήριο της μονής Ιβήρων στις πρώτες δεκαετίες του 16ου αιώνα», *Διεθνές συμπόσιο «Η Ελληνική γραφή κατά τους 15ο και 16ο αιώνες»*, Ε.Ι.Ε., Ινστιτούτο Βυζαντινών Ερευνών, Atenas, pp. 523-568.

K. Julis (1999a) = Κ. Χουλης, «Η Βυζαντινή βιβλιοδεσία. Ιστορία, Τέχνη και Τεχνική», *Βιβλιοαμφιάστης* 1, pp. 13-51.

K. Julis (1999b) = Κ. Χουλης, «Δυο ιστορίσεις του Ευαγγελιστή Ματθαίου ως σταχωτή», *Βιβλιοαμφιάστης* 1, pp. 79-87.

M. Lengas (1998) = Μ. Λεγγας, «Μοναστηριακή βιβλιοδεσία», *Επτά ημέρες, Καθημερινή*, 8 Φεβρουαρίου 1998.

M. Levey (1962) = «Medieval Arabic Bookmaking and its relation to Early Chemistry and Pharmacology», *Transactions of the American Philosophical Society, New Series*, 52, part 4, pp. 1-79.

T. Minorsky (1959) = *Calligraphers and painters. A treatise by Qadi Ahmad, son of Mir-Munshi (circa A.H. 1015/A.D. 1606)*, Freer Gallery of Art Occasional Papers, vol. 3, nº 2.

P. Needham (1979) = *Twelve Centuries of Bookbindings: 400-1600*, P.M.L., Oxford University Press, Londres-Nueva York.

J. Petersen (1984) = *The Arabic Book*, Princeton University Press, Princeton, NJ.

L. Politis (1961) = Λ. Πολιτης, *Οδηγός καταλόγου χειρογράφων*, Atenas.

L. Politis-M. Politis (1988-1992) = Λ. Πολιτης-Μ. Πολιτης, «Βιβλιογράφοι 17ου-18ου αιώνα. Συνοπτική καταγραφή», Μ.Ι.Ε.Τ., *Δελτίο του Ιστορικού και Παλαιογραφικού Αρχείου* 6, pp. 313-645.

J. Raby-Z. Tanindi (1993) = *Turkish Bookbinding in the 15th century. The foundation of an Ottoman Court style*, Azimuth editions, Londres.

B. van Regemorter (1967) = «La relieure Byzantine», *Revue Belge d'Archéologie et d'Histoire de l'Art* 36, pp. 247-312.

D. J. Roxbourgh (ed.) (2005) = *Turks, A journey of a thousand years 600-1600*, Catálogo de la exposición, 22 de enero-12 de abril de 2005. Royal Academy of the Arts, Londres.

J. Signes Codoñer (1996) = «La diplomacia del libro en Bizancio. Algunas reflexiones en torno a la posible entrega de libros griegos a los árabes en los siglos VIII-X», *Scrittura e Civiltà* XX, pp. 153-187.

T. E. SCLAVENITIS (1982) = Τ. Ε. ΣΚΛΑΒΕΝΙΤΗΣ, «Η δυσπιστία στο έντυπο βιβλίο και η παράλληλη χρήση του χειρογράφου», *Πρακτικά του Α΄ Διεθνούς Συμποσίου του Κέντρου Νεοελληνικών Ερευνών*, E.I.E, Atenas, pp. 283-293.

J. A. M. SONDERCAMP (1985) = «Libro, Testo, Miniature. Il caso del cod. Sinait. Gr. 2123», *Scrittura e Civiltà* IX, pp. 309-323.

Colección Tsolosidis = *Συλλογή Τσολοζίδη, Το Βυζάντιο μέσα από τα μάτια ενός συλλέκτη*, Τ.Α.Π.Α., Atenas, 2001.

J. A. SZIRMAI (1999) = *The Archaeology of the Medieval Codex*, Ashgate, Aldershot, Brookfield USA, Singapur, Sidney.

Tesoros del Monte Atos = Σ. Μ. ΠΕΛΕΚΑΝΙΔΟΥ, Π. Κ. ΧΡΗΣΤΟΥ, Ξ. ΜΑΥΡΟΠΟΥΛΟΥ-ΤΣΙΟΥΜΗ, Σ. Ν. ΚΑΔΑ, *Οι θησαυροί του Αγίου Όρους. Εικονογραφημένα χειρόγραφα, παραστάσεις, επίτιτλα, αρχικά γράμματα,* 4 vols., Atenas, 1973, 1975, 1979, 1991.

A. TSELICAS (1998) = Α. ΤΣΕΛΙΚΑΣ, «Βιβλιοδετική διακοσμητική», *Η τέχνη της βιβλιοδεσίας. Επτά ημέρες, Η Καθημερινή,* 8 Φεβρουαρίου 1998.

M. A. VARDAVAKI (1992) = Μ. Α. ΒΑΡΔΑΒΑΚΗ, *Οι μικρογραφίες του Ακάθιστου στον κώδικα Garret 13, Princeton*, Atenas.

Apéndice:

Cuadro A: «Σ.Ε.» corresponde con "códice griego del Sinaí" (Σιναϊτικός Ελληνικός κώδικας), «Σ.Α.» con "códice árabe del Sinaí" (Σιναϊτικός Αραβικός κώδικας), e «I» con "códice griego del monasterio de Iviron del Monte Atos" (Ελληνικός κώδικας της μονής Ιβήρων). Las encuadernaciones que se marcan como restauradas en época posterior presentan un número limitado de datos para su estudio. Las anotaciones en el manuscrito conservan la ortografía original, pero siguen el sistema monotónico de acentuación.

Signatura	Contenido	Fecha	Lugar de origen	Copista	Dimensiones / nº de páginas	Anotaciones en el manuscrito	Encuadernación original
Σ.Α. 68	Nuevo Testamento	s. XV	Desconocido	Desconocido	150 x 100/406		Sí
Σ.Ε. 203	Nuevo Testamento	s. XVI	Desconocido	Desconocido	153 x 102/396		Sí
Σ.Ε. 1046	Liturgia archihierática	1654	Sinaí	Monje Neófito	270 x 208/76	f. 71v. Η παρούσα θεία λειτουργία εγράφη εν σιναΐω τω αγίω όρει δια χειρός ευτελούς νεοφύτου ιερομονάχου.	Sí
Σ.Ε. 1047	Litúrgico	1685	Cairo	Monje Máximo	310 x 215/92	f. 81r. Εγράφη η παρούσα λειτουργία δια χειρός ευτελούς μαξίμου ιερομονάχου του σιμιακού και σιναΐτου εν έτη αχπε' (1685) εν μηνί δεκεμβρίω και ο αναγινώσκον εύχεσθει και υπέρ εμού.	Sí
Σ.Ε. 1136	Cánones	1702	Desconocido	Monje Cristóforo del Sinaí	191 x 142/309	f. 301v. Ετελειωθεί το παρών νωμικών αψβ' (1702) παρά χριστοφώρου ιερωμονάχω τω σιναΐτι του έξ γιανιού (?) εκ της επαρξίας αργυρικάστρου έκ χωρίου σωπίκη.	Sí (restaurada)
Σ.Ε. 1558	Musical	s. XVII	Desconocido	Desconocido	145 x 100/192		Sí
Σ.Ε. 1732	Homilías	1602	Kaheti (Georgia)	Monje Macario del Sinaí	208 x 152/423	f. 383v. Ετελειωθεί το παρών βιβλίον δια χειρός μακαρίου ιερομονάχου του σιναΐτου. Εγράφη δε είς το Καχέτη, εις την ιβηρίαν, βασιλεύοντος ευσεβεστάτου εν ιερομονάχοις και πνευματικού ιωακείμ του σιναΐτου. Ζρι' (1602) Μακάριος ιερομονάχος οΣιναΐτης.	Sí
Σ.Ε. 1939	Gramática	s. XVII	Desconocido	Desconocido	141 x 100/200		No
Σ.Ε. 2013	Liturgia de Juan	s. XVII Crisóstomo	Desconocido	Desconocido	204 x 147/43		Sí
Σ.Ε. 2014	Liturgia de Juan Crisóstomo	s. XVII	Desconocido		201 x 149/93	f. 3v. Η παρούσα θεία λειτουργία υπάρχει νικηφόρου ιερομονάχου σιναΐτου, γλυκή κρητός του μαρθάλη 1747. Νύν δε εδωρήθη εμοί αναστασίου πρωτοσυγγέλω παρά της αυτού πανιερότητας αψμζ' (1747) ιανουαρίου γ'.	Sí (restaurada)
I. 1058	Manual de música	s. XVII	Desconocido	Desconocido	219 x 150/215		Sí
I. 1116	Música	último cuarto litúrgica	Desconocido del s. XVII	Desconocido	200 x 139/169		Sí
I. 1626	Himno Acácisto	1645	Calcis	Mateo de de Mira / Teodosio	284 x 183/55	f. 44v. Εν χάλκη ζρνγ' (1645) αχμε' (1645) μοναστηρίου θεοτόκου, Θεοδοσίου πόνος. f. 1 r. Και τόδε πατριάρχου βυζαντίου και τοις χρήζουσι.	Sí (restaurada)

Cuadro B: Códices pertenecientes al segundo grupo de encuadernaciones examinadas custodiados en la biblioteca del monasterio de Iviron en el Monte Atos.

Signatura	Contenido	Fecha	Lugar de origen	Copista	Dimensiones / nº de páginas	Anotaciones en el manuscrito	Encuadernación original
I. 785	Himnos litúrgicos	1487	Desconocido	Desconocido	215 x 155/247	f. 246v. Αυτή η βίβλος του θηκαρά υπάρχει του *πατά* δωμασκινού του κυτζού του εκ Θεσσαλονίκης εκτήσατο δε αυτήν δωρεάν από τινός μοναχού αθηνέου.	No
I. 838	Himnografía variada	s. XVII	Iviron	Monje Teócrito (α)	206 x 150/242	f. 177 v. Κτήμα γαβριηλ και θεοκλήτου πόνος.	Sí
I. 1215	Liturgias	primer cuarto s. XVII	Desconocido	Desconocido	152 x 102/100	---	Sí
I. 1498	Liturgia de San Basilio el Grande	1522	Iviron	Beato Teófilo	210 x 150/65	f. 62 v. ...Θεού το δόρον και Θεοφίλου πόνος έτους ζλα' (1522) μηνί σεπτεμβρίω.	No
I. 1500	Liturgia de San Juan Crisóstomo	1514/15	Iviron	Beato Teófilo	223 x 168/32	f. 31v. έτει ζκγ' (1514/15) ινδικτώνος γ'.	No
I. 1503	Liturgia de San Juan Crisóstomo	Finales del s. XVI	Desconocido	Laurencio	215 x 155/32	f. 31v . Θεού το δόρον και λαυρεντίου πόνος.	Sí
I. 1533	Tres Liturgias	1622	Monte Atos?	Mateo de Mira	210 x 150/98	f. 94 v. Αυτή η λειτουργεία εγράφη δια χειρός ματθαίου αμαρτολού μητροπολίτου μυρέων και ωιερεύθη εν τη σεβασμία και βασιλική μονή των ιβήρων και ο αποξενώσας ταύτην εξ αυτής ουκ ατιμώρητος έσεται εν έτει ζρλα' (1622) μηνί δεκεμβρίω κστ' ινδικτιώνος στ'.	Sí
I. 1552	Liturgia de los Presantificados	1606/7	Iviron	Monje Teócrito (α)	210 x 150/26	f. 23 r. ...Θεού το δόρον και Θεοκλήτου πόνος ςρις' (1606/7).	

Cuadro C: Códices pertenecientes al segundo grupo de encuadernaciones examinadas custodiados en la biblioteca del monasterio de Iviron en el Monte Atos.

Signatura	Fecha	Contenido	Copista	Dimensiones / nº de páginas	Anotaciones en el manuscrito	Encuadernación original
I. 1496	1600	Liturgia de San Juan Crisóstomo	Monje Serafín	317 x 230/32	f. 30 v. Εγράφη δια χειρός σεραφείμ μοναχού εν έτει ζρκ' (1600).	Sí
I. 1508	1603	Liturgia de San Juan Crisóstomo	Monje Serafín	302 x 210/63	f. 61v. Εγράφη δια χειρός σεραφείμ μοναχού εν έτει ζρια' (1603).	Sí (restaurada)
I. 1513	1613	Liturgia de San Juan Crisóstomo	Monje Serafín	212 x 152/60	---	Sí
I. 1518	1603	Liturgia de San Juan Crisóstomo	Monje Serafín	294 x 210/55	f. 51v. Εγράφη δια χειρός σεραφείμ μοναχού εν έτει ζρια' (1603).	Sí
I. 1519	1615/16	Tres Liturgias	Lucas Buzau	275 x 203/101	f. 91 r. Η παρούσα θεία λειτουργία εγράφη δια χειρός εμού του ταπεινού συγκροβλαχίτης λουκά του κυπρίου και επεδόθη εν τη ιερά και βασιλική μονή των ιβήρων δια προστάξεως του ευσεβεστάτου αυθεντός Ιωάννου ράδου βοε βάδαν εν έτει ζρκδ' (1615/6).	Sí
I. 1524	1613/14	Liturgia de San Juan Crisóstomo	Monje Serafín	211 x 151/45	---	Sí (restaurada)
I. 1529	1604	Liturgia de San Juan Crisóstomo	Monje Serafín	280 x 200/58	f. 52 v. Εγράφη δια χειρός σεραφείμ μοναχού εν έτει ζριβ' (1603).	Sí

IMAGEN 1: Encuadernador musulmán del noreste de India. Representación de los siglos XVII-XVIII incluida en el manuscrito India Office Library and Records, Add. Or. 1111, Londres. Reproducida en BOSCH *ET AL.*, p. 40.

IMAGEN 2: Cabezada de tipo islámico. Códice Σ. E. 1046.

IMAGEN 3: Cuchillo para la preparación de la cubierta de cuero. BOSCH *ET AL.*, p. 43.

IMAGEN 4: Códice **Σ**. E. 1136, en el que puede apreciarse el nuevo lomo de la encuadernación y los cuatro nervios de costura. Ambos elementos son producto de una restauración posterior del códice.

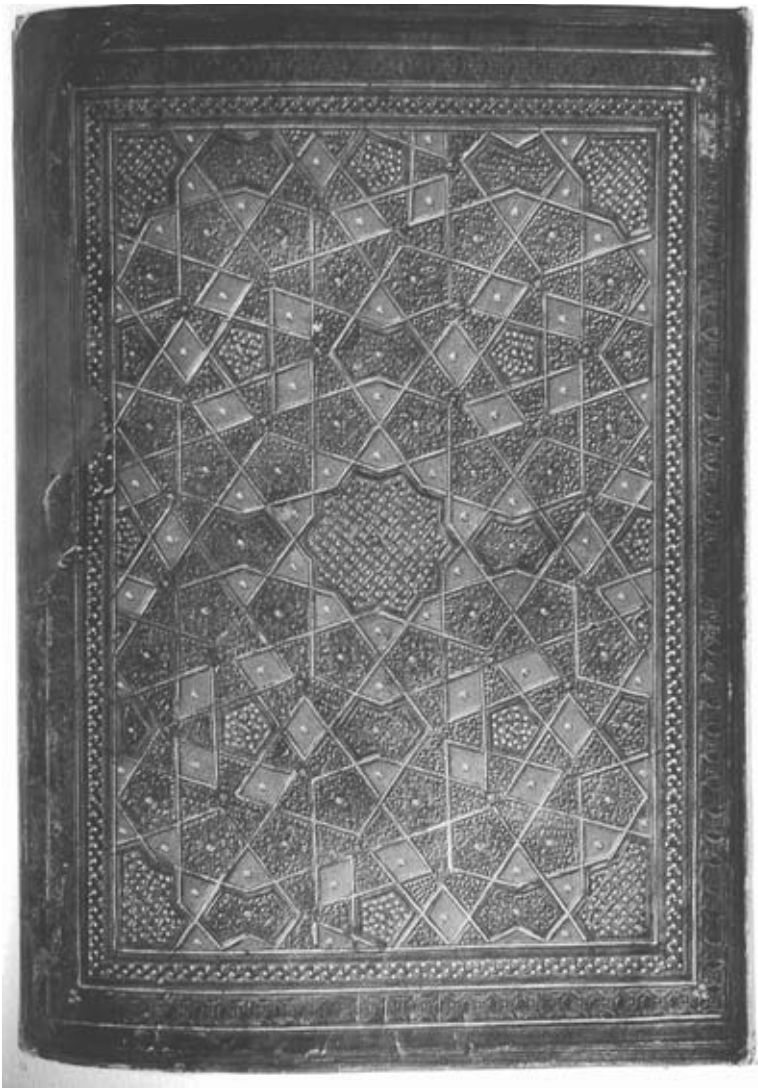


IMAGEN 5: Encuadernación de un manuscrito del Corán datado en el siglo XIV y procedente de Egipto. De *L'Art du livre arabe,* Bibliothèque Nationale de France, 2001, n.º catálogo 103, pp. 104-105.

IMAGEN 6: Sello de cuero grabado. D. HALDANE (1983), p. 195.

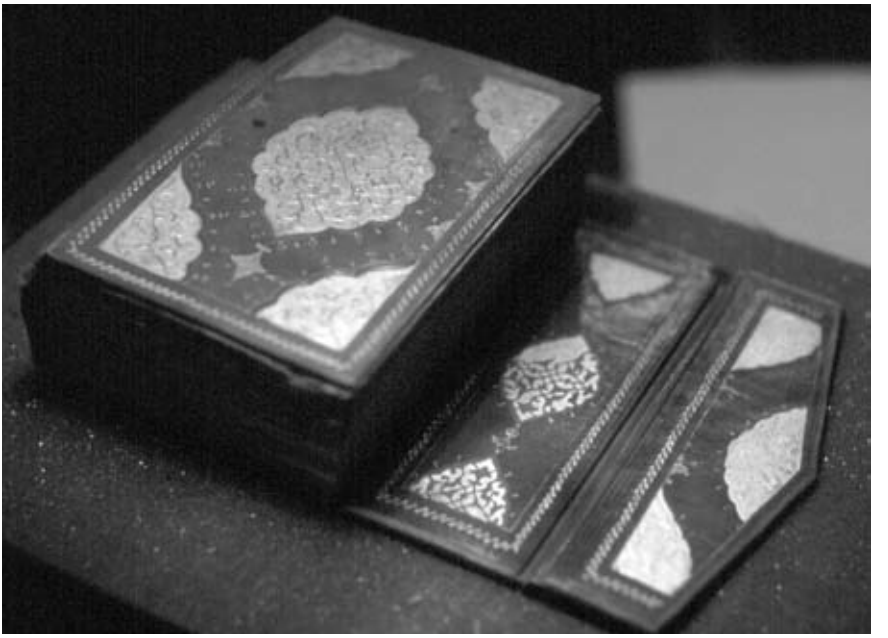


IMAGEN 7: Códice **Σ**. E. 68 con la solapa articulada abierta.

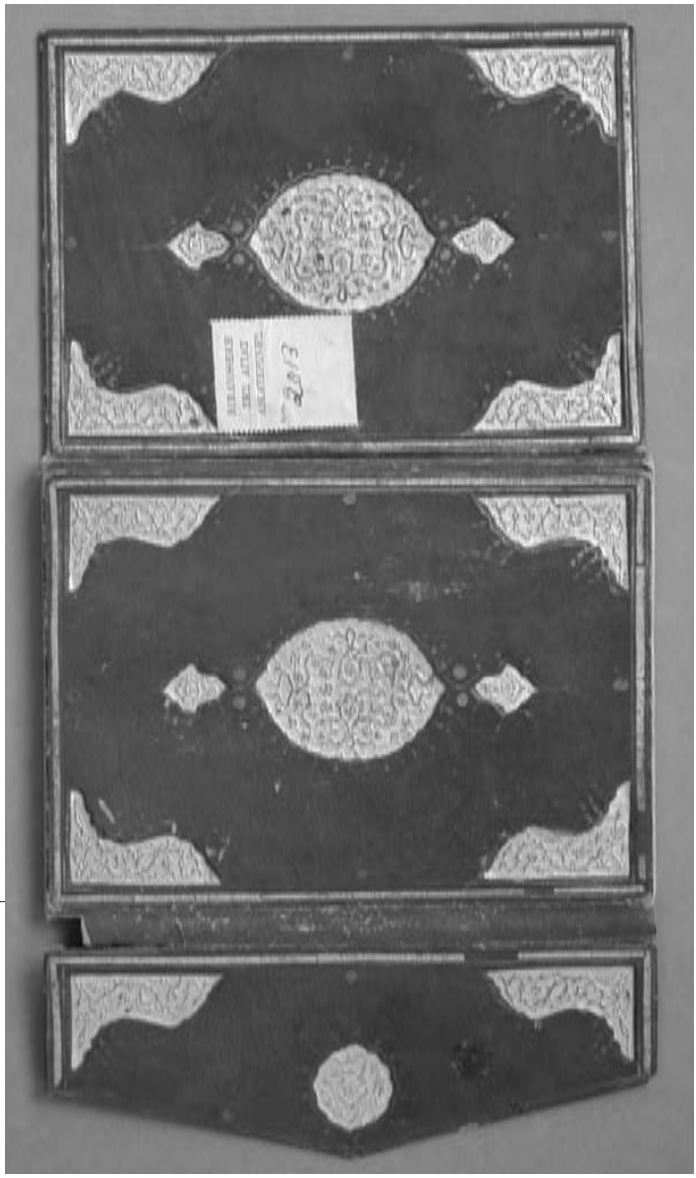


IMAGEN 8: Códice **Σ**. E. 2013, datado en 1654.

IMAGEN 9: Códice I. 1626. Datado en 1645.

IMAGEN 10: Códice Σ. E. 203. Nuevo Testamento, siglo XVI.

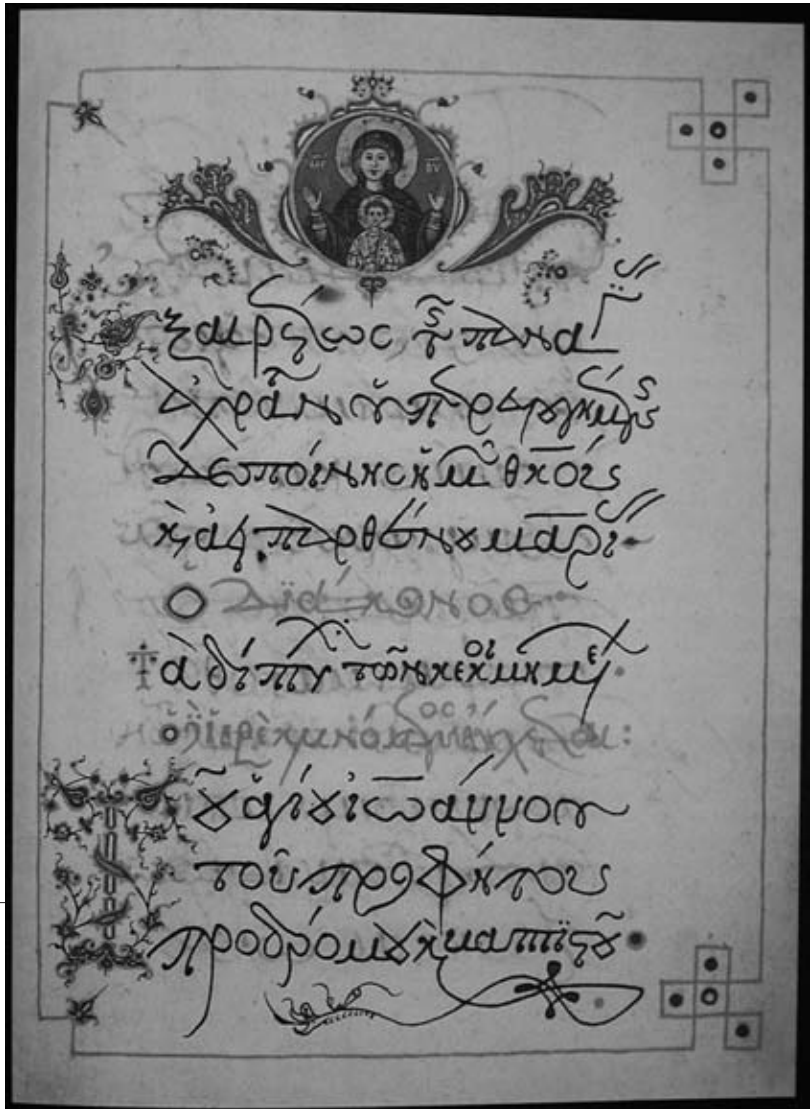


IMAGEN 11: Códice I. 1529. Iluminación en f. 37r.

IMAGEN 12: Códice I. 1529. Iluminación en f. 1r.

IMAGEN 13: Códice I. 1496. Ornamentación de la tapa izquierda.

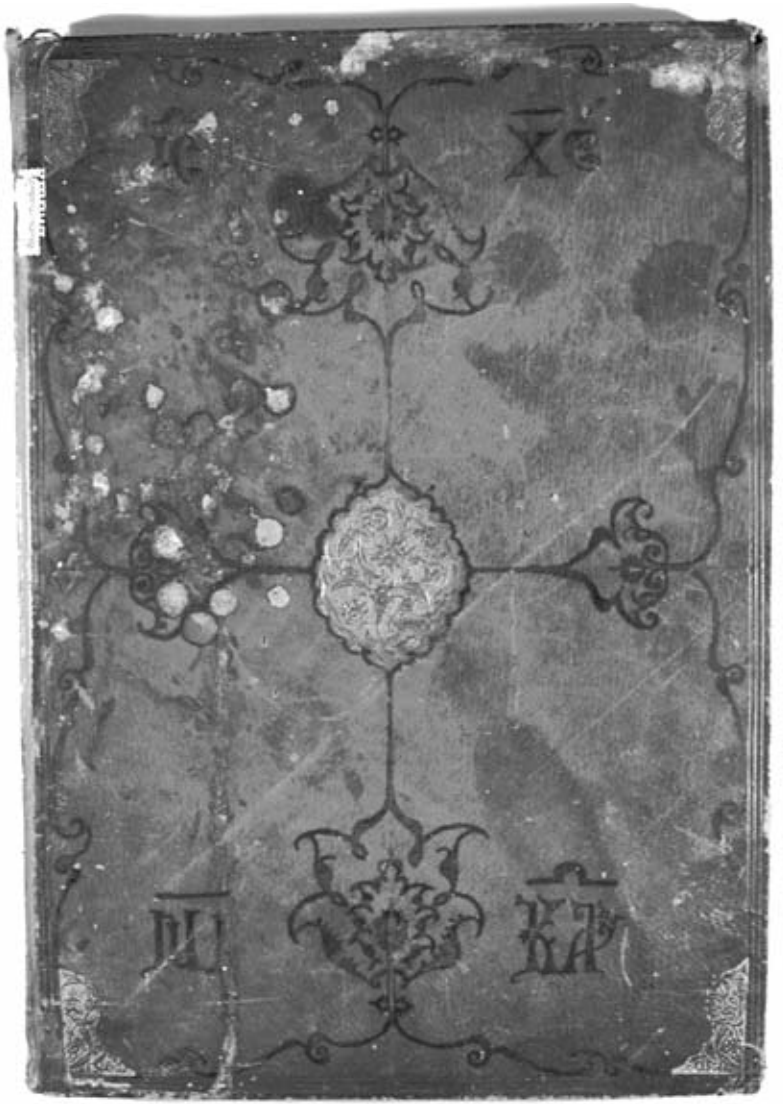


IMAGEN 14: Códice I. 1508. Ornamentación de la tapa izquierda.

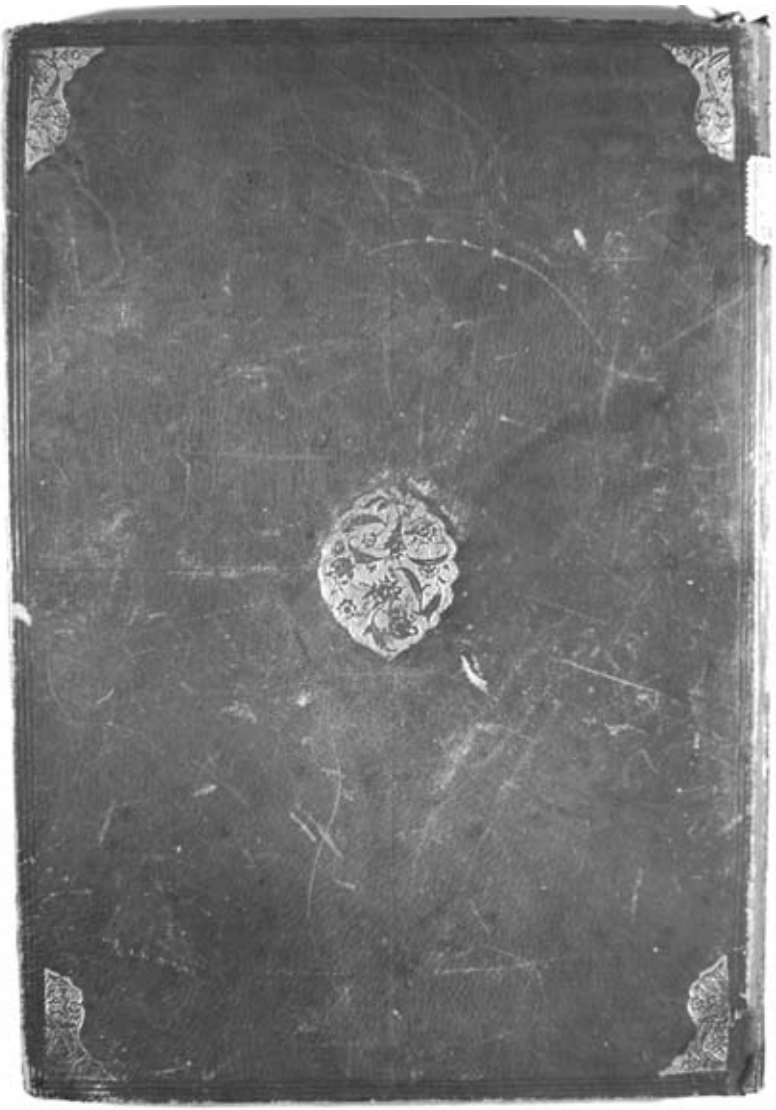
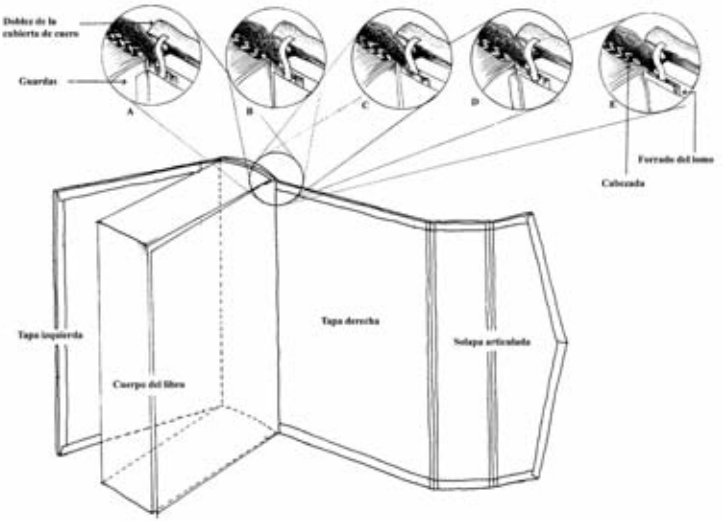


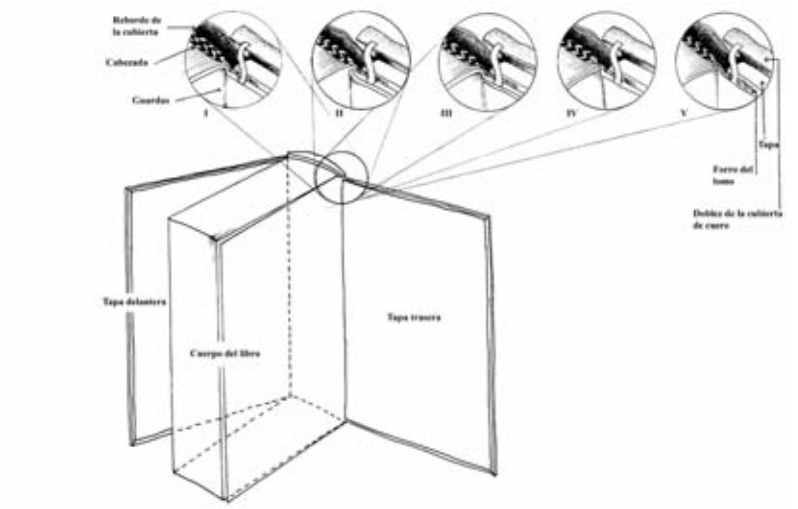
IMAGEN 15: Códice I. 1508. Ornamentación de la tapa derecha.

IMAGEN 16: Códice I. 1518. Ornamentación de la tapa izquierda.

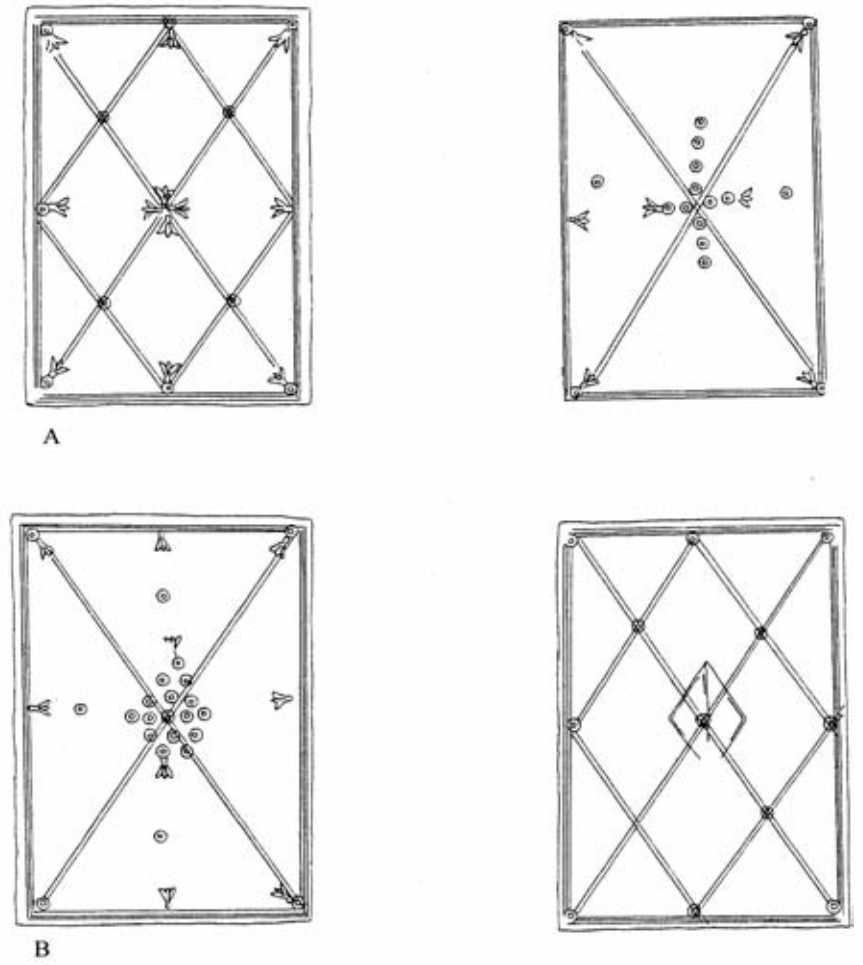
IMAGEN 17: Sello de la Colección Tsolosidis. Puede apreciarse la diferencia entre ambas caras, la derecha realizada mediante la técnica del hierro colado, y la izquierda, en la que se representa la Crucifixión, grabada posteriormente.



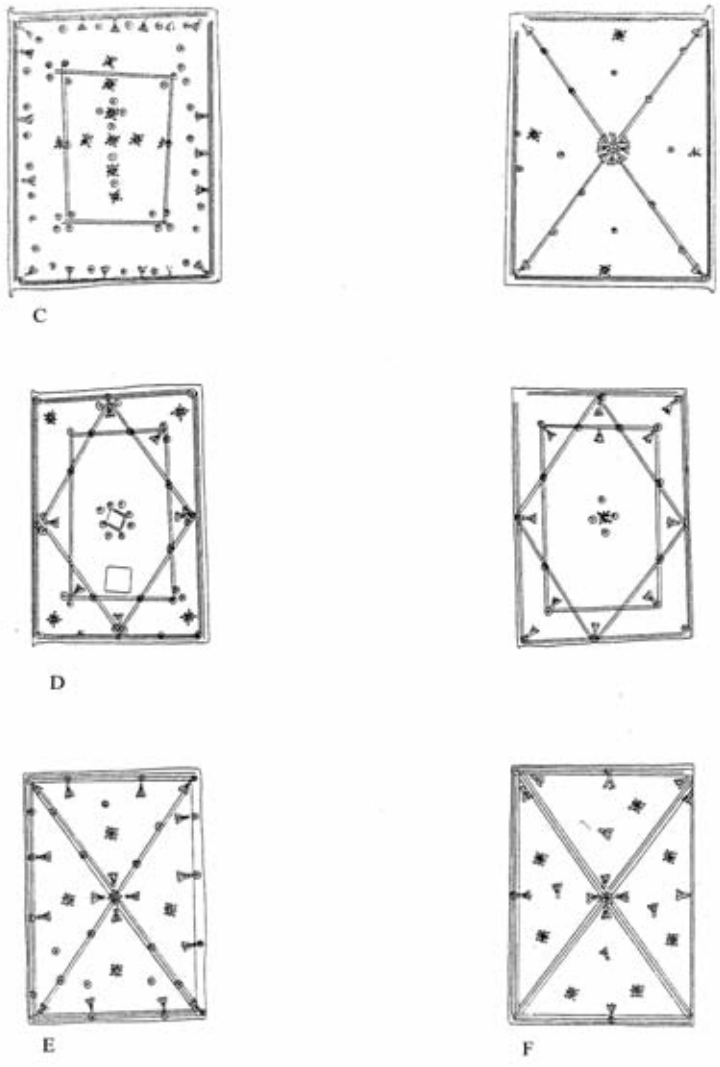
DIBULO 1: Representación gráfica de una encuadernación de estilo islámico y de las diferentes formas de unión de las tapas y la cubierta con el cuerpo del libro.



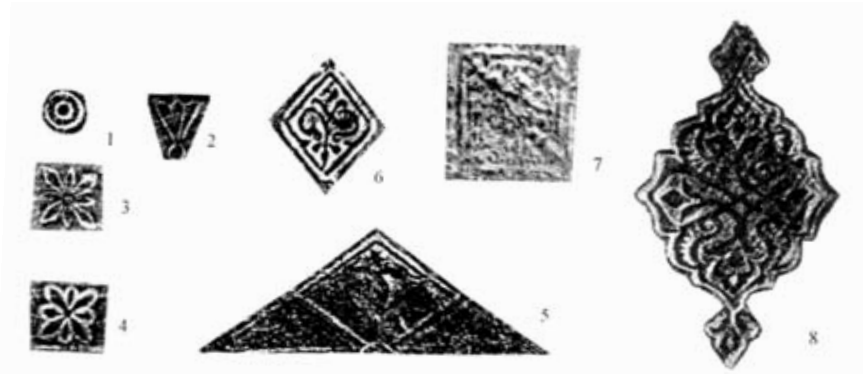
DIBULO 2: Representación gráfica de una encuadernación postbizantina de tipo islámico y de las diferentes formas de unión de las tapas y la cubierta con el cuerpo del libro.



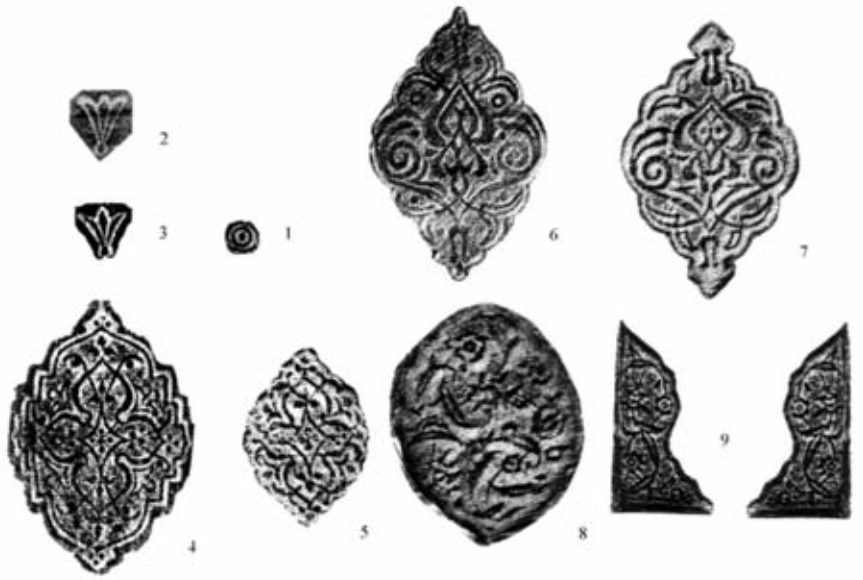
DIBULO 3: Ornamentación de las tapas de los códices I. 1552 (A) e I. 1503 (B).



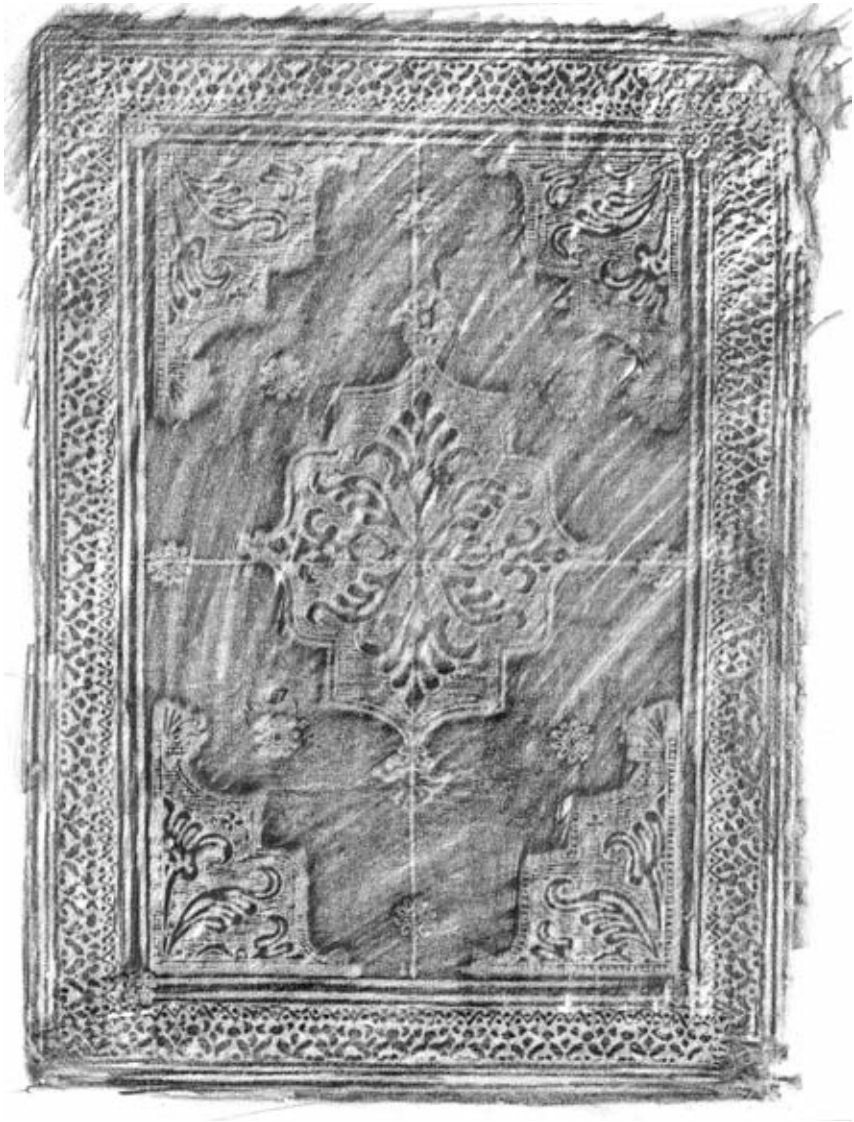
DIBULO 4: Ornamentación de las tapas de los códices I. 1500 (C), I. 1498 (D), I. 838 (E) e I. 785 (F).



FROTTIS 1: Motivos ornamentales utilizados para la decoración impresa del segundo grupo de encuadernaciones aquí examinadas.



FROTTIS 2: Motivos ornamentales utilizados para la decoración impresa del tercer grupo de encuadernaciones aquí examinadas.



FROTTIS 3

EL TRISTE GALARDÓN DEL HEROÍSMO: CASTILNOVO (1539)

RESUMEN: Este trabajo da a conocer los nombres de los soldados españoles rescatados por Gianmaria Malvezzi, embajador de Fernando de Habsburgo ante Solimán el Magnífico. Discute la repercusión negativa en la opinión pública española de la desatención de Carlos V y de la Iglesia a los supervivientes de la defensa de Castilnovo, y revela que el patrón y propietario del bajel apresado por los turcos cuando llevaba munición a los sitiados era Nicolao Pogliazzi, de una familia noble de Corón.

PALABRAS CLAVE: Castilnovo, Gianmaria Malvezzi, Nicolao Pogliazzi, soldados españoles.

ABSTRACT: This paper reports the names of the Spanish soldiers rescued by Gianmaria Malvezzi, Ferdinand of Habsburg's ambassador before Suleiman the Magnificent. It discusses the negative impact on Spanish public opinion of the neglect of survivors of Castelnuovo's defense by Charles V and the Church, and reveals that the skipper and owner of the vessel caught by the Turks when carrying ammunition to the besieged was Nicolao Pogliazzi, member of a noble family in Coron.

KEY WORDS: Castelnuovo, Gianmaria Malvezzi, Nicolao Pogliazzi, Spanish soldiers.

Una de las gestas más gloriosas, o más disparatadas según se mire, de la historia militar española es la defensa heroica de Castilnovo frente a un aplastante ejército turco veinte veces superior a la guarnición de la plaza que terminó con su casi total exterminio. Para un helenista el paralelismo

entre el sacrificio de los trescientos espartanos frente a Jerjes en las Termópilas y el de los 3.500 mil compatriotas frente a las huestes de Barbarroja, así como el parangón de Leónidas con el maestre de campo que mandaba el tercio sería perfecto, si no fuera por un detalle fundamental. El sacrificio de Leónidas y los suyos tuvo una clara finalidad: detener el avance del persa hacia la Grecia central y el Peloponeso, y dar un margen de tiempo a la evacuación de la población civil y a organizar la defensa conjunta contra el invasor. Por el contrario, no se sabe a ciencia cierta cuál fue el motivo del establecimiento en aquel paraje de una reducida base militar. El episodio ha sido varias veces abordado desde comienzos del pasado siglo, sobre todo por Manuel Fernández Álvarez, de cuyos excelentes trabajos de 1985 y 1999[1] me declaro deudor y a los cuales me remito en lo atinente a la presentación general de aquella triste proeza. Todo lo fundamental está ya dicho, pero quedan algunas cuestiones de detalle que en estas líneas pretendo aclarar. Valgan, pues, estas líneas de *pignus amicitiae* a mi buen amigo y antiguo colega, primero en la llamada antaño Universidad Central, y después en la de Salamanca.

Una de las operaciones que la malograda Santa Liga entre el Papado, Venecia, Austria y Carlos V llevó a cabo contra el turco tras el fracaso de la Preveza, fue la incursión por el Adriático de la flota al mando de Andrea Doria y la ocupación en la bahía de Kotor (italiano Cattaro), en la costa de Montenegro, de la fortaleza situada en lo alto de la ciudad, llamada por los lugareños Herzeg Novi o 'Castillo Nuevo', el Castilnovo o Castelnuovo de nuestras fuentes. Allí se dejó de guarnición en el verano de 1538, como cabeza de desembarco para hipotéticas operaciones, un contingente[2] de veteranos españoles (unos 3.500 en total) al mando del maestre de campo Francisco Sarmiento, con la promesa formal de Ferrante Gonzaga, virrey de Sicilia y general en jefe del ejército de la liga, de que se les prestaría socorro en caso de un ataque turco. Que el cumplimiento de su promesa le

[1] «La gesta de Castelnuovo», *Historia 16*, nº. 111, julio 1985, pp. 37-42; cf. el capítulo «Pugna con el Turco: el enclave de Herzeg Novi», en *Carlos V, el César y el Hombre*, Madrid, Espasa Calpe, 1999, pp. 576-584.

[2] Lo integraban seis banderas del tercio de Florencia, tres del de Lombardía, dos del de Nápoles, una del de Niza, y otras tres al mando de los capitanes Machín de Monguía, Zambrana y Pedro de Sotomayor, en total quince banderas, algo más de un tercio que constaba de doce. Se le dejó además una compañía de caballería ligera de griegos y albaneses, quince artilleros al mando de Juan de Urres, una fragata, una fusta, tres barcazas, víveres para cuatro meses y la paga de un mes en dineros a los soldados (M. FERNÁNDEZ ÁLVAREZ, *o. c.*, 1999, p. 579).

parecía ya imposible a finales de año al propio virrey, lo demuestra el hecho de que enviara en diciembre a Gutierre de Cetina para informar a Carlos V sobre el estado de la liga y para sugerirle que entregara Castilnovo a los venecianos, que podrían defenderla mejor, o se invirtiera en su fortificación un mínimo de cincuenta mil ducados. Durante el verano y el otoño de dicho año, así como durante el invierno y la primavera de 1539 la tropa se dedicó a reparar lo indispensable en las defensas de la fortaleza y muy probablemente también a hacer pequeñas escaramuzas por los alrededores para aprovisionarse. Pero pronto se acabó la rutinaria y aburrida vida de guarnición, de vez en cuando interrumpida por esas cortas algaradas en los territorios circundantes.

El 15 de julio de 1539, Barbarroja, almirante a la sazón de Solimán el Magnífico, deseoso de desembarazarse de aquellos molestos huéspedes, se presentó ante Castilnovo con una armada de 130 galeras, 90 naves auxiliares y unos efectivos de 20.000 hombres de pelea, entre ellos 5.000 jenízaros, que por sí mismos ya superaban en número a los defensores de la plaza. Al propio tiempo, el sanjaco de Bosnia acudió desde tierra adentro con otros 30.000 soldados, con lo cual quedaba totalmente impedido por tierra y por mar cualquier intento de evasión o de comunicación con el exterior. Viéndolas venir, cuando la vanguardia turca se aproximaba a la plaza, Sarmiento envió el 14 de julio un correo a Ferrante Gonzaga, para recordarle su promesa de socorro, exponiéndole sus mínimas posibilidades de resistir un asedio por la escasez de agua, de provisiones, munición y pólvora en la plaza. Un bajel que traía munición desde Nápoles había sido apresado por los turcos y la situación se agravaba por momentos.

Pero su llamamiento no fue atendido. A punto ya de disolverse la liga, la escuadra española fondeada en Otranto era muy inferior en número a la turca para acudir en ayuda. Enfrentarse con el enemigo hubiera sido suicida, como le explica a Carlos V Andrea Doria en carta del 6 de agosto de 1539, excusándose probablemente por no haber hecho caso a los requerimientos de Ferrante Gonzaga[3]. Así que aquel puñado de españoles fue abandonado a su suerte, a punto de romperse ya la alianza que allí los retenía, aunque en la tropa el sentido el honor militar permanecía intacto.

En 23 de julio, una vez terminados los preparativos del asedio y emplazada su artillería, Barbarroja envió un ultimátum a Sarmiento proponiéndole rendir la plaza en muy honrosas condiciones: salida con banderas desplegadas, reembarco a cuenta suya de sus hombres hasta Nápoles, y 20

[3] Así lo estima M. Fernández Álvarez, *o.c.*, 1985, p. 40.

ducados a cada uno de ellos. Sólo debían dejar *in situ* la artillería y las municiones. Sarmiento reunió a sus capitanes[4] y les comunicó la propuesta. Éstos a su vez se la trasmitieron a sus oficiales y todos "resolvieron que querían morir en servicio de Dios y de su S. M.". Los primeros asaltos turcos fueron rechazados gallardamente, de ahí que Barbarroja antes de lanzar el ataque definitivo decidiera batir el destartalado castillo alto con la artillería. Durante siete días la ciudadela recibió tan recio castigo que no quedó piedra sobre piedra. Muerta o maltrecha la mayor parte de la guarnición, el 7 de agosto se precipitó sobre los supervivientes la avalancha enemiga. Sarmiento con quinientos de los suyos se retiró en buen orden para organizar la resistencia en el castillo de abajo que defendía el puerto, donde se había refugiado la población, mas no pudieron entrar por encontrarse el portalón atrancado. Se le propuso al maestre izarle desde una ventana, pero rechazó el ofrecimiento y espoleando su caballo arremetió contra la masa de los jenízaros y en ella desapareció sin dejar rastro. El resto de los suyos peleando con bravura "espaldas contra espaldas"[5] fue en su mayor parte aniquilado.

Tan sólo un puñado de hombres logró escapar con vida. Entre ellos, los cabos de escuadra Juan de Alcaraz y Francisco de Tapia de la compañía del capitán Vizcaíno, muerto en el combate, cuyo relato de los hechos ante el virrey de Nápoles fue pronto difundido. El resto, unos doscientos, en su mayor parte malparados o malheridos, fue llevado en cautiverio a Constantinopla. Veinticinco de ellos[6] aún tuvieron arrestos para apoderarse en 1545 de una galeota y arribar a Mesina el 25 de junio de dicho año. Otro grupo, cuyos nombres ignoramos, logró hacerse con una nave y escapar en 1550. Gianmaria Malvezzi, embajador del rey Fernando de Austria ante el Gran Turco, se lo comunica a su soberano el 13 de abril en estos términos:

---

[4] Se conocen sus nombres: Juan Vizcaíno, Masquete, Serón, Luis de Haro y Machín de Monguía. De ellos se sabe que Luis de Haro fue hecho prisionero y que el virrey de Nápoles, don Pedro de Toledo, había pagado "hasta mil y quinientos ducados por lo de su rescate" (M. FERNÁNDEZ ÁLVAREZ, *o. c.* 1999, p. 582, n. 24).

[5] La expresión es de fray Prudencio de Sandoval, *Crónica del emperador Carlos V*, edición, estudio preliminar de Carlos SECO, Biblioteca de Autores Españoles, vols. 79-82, Madrid, 1956, vol. 81, p. 80.

[6] Fueron: Luis de Godoy, castellano de Castilnovo, el capitán Juanes de Joya, el alférez Juan Millón, el sargento Salazar, Diego de Quiñones, Martín de Alarcón, Diego de Alarcón, Antonio de Quesada, Andronico de Spinosa, Domingo de Cádiz, Juan de Andujar, Francisco de Baeza, Juan de Illanes, Juan de Madrid, Juan Catalán, Jaime Mallorquín, Pedro de Tarragona y Hernán Carrillo. De resto sólo se conoce parcialmente el nombre: Feliche, Hurtado, Montilla, Andrés, Cabrera, Villagómez y Mendoza; cf. M. FERNÁNDEZ ÁLVAREZ, *o.c.*, 1985, p. 41.

> «Questa settimana sancta erano certi christiani n.o 18 o vinti schiavi del Sig.or Turcho a cavar pietre fora de una insula vicina qua a Constantinopoli, et essendogli venuto un certo navilietto, carico de victualia, se sonno alzati con el detto navilietto e se ne sonno fugiti in Christianità. Alchuni erano de li detti schiavi spagnoli et alchuni italiani et doi hongari. Da mezo giorno sonno passati con grande arte li castelli a Galipoli. Che Dio gli dia bon viaggio»[7].

Que se trata de los prisioneros de Castilnovo, lo indica que Malvezzi se refiera a ellos como "li detti schiavi spagnoli", es decir como a un grupo ya conocido por el destinatario de su misiva. En efecto, el 18 de enero de 1549 le notifica a Fernando:

> «Sir, per elemosina et per necesità de servitù per il viaggio io ho reschatato sei spagnoli di quelli de Castel Nuovo a cinquanta ducati l'uno: el nome loro si è Paulo de Pignaluer, Pedro Dovard, Jovan de Villanova, Dionisio de Zeron, Francescho de Toledo et Jovan de Caravaca»[8].

Todos ellos son nombrados por sus lugares de procedencia (excepto Zerón, que es apellido), lo que nos da a conocer que en el tercio de Francisco Sarmiento había gente de todos los lugares de España[9], como se ve al transcribir los nombres correctamente al castellano: Pablo de Peñalver (localidad de Guadalajara), Pedro Doval y Juan de Vilanova, ambos probablemente gallegos, por no mencionar a Francisco de Toledo y a Juan de Caravaca (Murcia). Malvezzi poco después (26 de enero de 1549) vuelve a escribir: "Et per essermi stato necesario de acressere famillia et non possendo trovar homeni fidati, io ho riscattato 7 spagnoli de Castel Novo"[10]. De no mediar un lapsus del veneciano, a su familia se había añadido un nuevo fámulo español, cuyo nombre no menciona. Lo que sí hace el 13 de abril de 1550[11], al especificar que entre sus otros gastos figuraban los del rescate de:

---

7 *Austro-Turcica 1541-1552. Diplomatische Akten des habsburgischen Gesandtschaftsverkehrs mit der Hohen Pforte im Zeitalter Süleymans des Prächtigen*. Bearbeitet von Srećko M. Džaja unter Mitarbeit von Günter Weiss. In Verbindung mit Mathias Bernath herausgegeben von Karl Nehring, München, R. Oldenbourg Verlag, 1995, doc. nº. 160, p. 427.

8 *Ibid.*, doc. 118, p. 341.

9 En plena concordancia con las listas de las notas 4 y 6 donde figuran extremeños, navarros, castellanos, catalanes y mallorquines.

10 *Ibid.*, doc. 120, p. 345.

11 *Ibid.*, doc. 159, p. 425.

> «alcuni soldati: 4 spagnoli, un italiano et un fiamingo de Anversa. Li spagnoli uno si è un Michele Sarmiento, qual fu preso in Bosia (Bugía), un Villafrancha, un Damiano Ochagna et un vigliatoro de Avila –li quali tre furno presi in Castel Novo».

Es decir: Miguel Sarmiento, un natural de Villafranca (a saber, Pedro de Villafranca), Damián de Ocaña, y un natural de Villatoro de Ávila. A este Pedro de Villafranca le envía desde Andrinópolis como correo suyo el 9 de febrero de 1551, notificándoselo a Fernando de Habsburgo de esta guisa:

> «El latore delle presente mie si è un Pedro Villa Francha, spagnolo navarro, el quale me ha servito più di doi anni fidelmente. Hora io lo mando con la presente expeditione indrizata allo ill.mo sig.or Conte de Salm, generale de V.ra Ser.ma M.tà, el qual Villafrancha restarà in Cristianita. Imperò io son obligato a suplicar V.ra Ser.ma M.tà che gratiosamente lo voglia haver per racomandato, perché me ha servito fidelmente et bene».

Y en *post scriptum* del 10 añade: "Io ho avisato allo ill.mo sig.or Conte de Salm che per conto del viaggio non bisogna dar cosa alcuna al soprascritto Pedro de Villafrancha, perché io l'ho sodisfatto del tutto".

Malvezzi, un veneciano avisado, acertaba la manera más adecuada de rescatar cautivos, especialmente los soldados rasos que por la exigua cantidad de 50 escudos (frente a los 1.500 que el virrey de Nápoles llevaba pagados por Luis de Haro[12]) se podían comprar y emplear como sirvientes al módico costo de lo comido por lo servido. Algo semejante propone el inteligente autor del *Viaje de Turquía* por boca de Pedro de Urdemalas, que no recata su enojo por la desatención de las autoridades españolas, civiles y religiosas, a los cautivos en Turquía. Preguntado por Mátalascallando "¿Ni del Papa ni de nadie nunca fue allá limosna de rrescate?", replica "Ni del que no tiene capa". Y al añadir Juan Devoto a Dios "¿Y del rrey?", se extiende así:

> «No, que yo sepa, porque si algunas había de aver hecho, había de ser en los soldados de Castilnobo, que después que en el mundo hai guerras nunca ubo más balerosa jente, ni que con más ánimo peleasen hasta la muerte, que tres mill y quinientos soldados españoles que allí se perdieron, lo qual aunque yo no lo vi sé de los mesmos turcos que me lo contaban, y lo tienen en cabezera de todas las hazañas que en sus tiempos ha havido».

[12] Cf. nota 4.

Requerido por Mátalascallando "¿Quánto tiempo ha eso de Castilnobo?", en su contestación expone lo que a su juicio el monarca español debería hacer:

> «Había quando yo estaba allá 17 años[13] y conocí muchos pobres españoles d'ellos que aún se estaban allí. Y sin poner blanca de su casa, podría el rrei rrescatar todos los soldados que allá hai […] Ya habéis oído cómo por antigüedad o porque quieren dan los turcos a algunos cristianos cartas de livertad con condiçión que sirvan tres años, quedándose por todos aquellos tres tan esclabo como antes y no menos contento, aunque no le dan de comer, que si ya estubiese en su tierra. ¡Quánto más merced le sería si el rrei los sacase y les quitase de cada paga un terçio, fasta que se quedase satisfecho de la deuda! Y haría otra cosa: que el esquadrón de mill hombres d'esta manera valdría sin mentir contra turcos tanto como un exérçito, como primero se consentirían hacer mill pedaços, que tornar a aquella primera vida»[14].

La fama de la gesta de Castilnovo corría, pues, pareja con la reprobación de la conducta del rey de España con sus fieles y valerosos soldados. Manuel Fernández Álvarez pretende disculpar en cierto modo a Carlos V haciendo recaer la culpa de la desatención a los cautivos en los virreyes de Nápoles y Sicilia. En la "Relación de los cautivos de Castelnuovo que aún quedaban en Constantinopla"[15] que el alférez Juan Millón, uno de los fugados en 1545, hizo llegar a la cancillería imperial, el secretario de turno anota:

> «Sobresto se ha scripto al Virrey de Sicilia. Y se le devría enviar este memorial para que entendiesse en el rescate, como lo requiere la honestidad y razón, y Su Majestad se lo tiene tantas vezes encargado».

El propio tenor de la apostilla pone de manifiesto cómo las diversas instancias políticas se iban pasando unas a otras la responsabilidad de intervenir, sin que ninguna se decidiese a gastar lo necesario para poner remedio a aquella bochornosa situación. Pero lo mismo que dicho documento menciona al virrey de Sicilia, podría haber mencionado al de Nápoles, don Pedro de Toledo, cuyo hijo don García, recorriendo la costa poco

13 Esta indicación nos lleva a 1556, una fecha próxima a los rescates de Malvezzi.

14 Ed. Marie-Sol Ortola, Castalia, Madrid, 2000, pp. 447-48.

15 Archivo General de Simancas, Estado, leg. 1.036 Según dicho documento sólo tres españoles habían sido rescatados, cinco habían logrado fugarse y 195 seguían cautivos. Debo la referencia a M. Fernández Álvarez, *o. c.*, 1985, p. 42.

después del suceso, pudo contemplar las ruinas de la fortaleza y los huesos de sus defensores esparcidos por la zona. Un espectáculo estremecedor que inspiró al poeta napolitano Luigi Tansillo que le acompañaba tres sentidos sonetos *In lode di quei tre mila soldati spagnoli, che furon morti da Turchi a Castel Nuovo della Bosna,* que figuran entre lo mejor de su producción poética. Influido por el primero de ellos, que evocaba el espectáculo ofrecido por los huesos de los muertos 'blanqueando' en el terreno, Gutierre de Cetina, que como diplomático no pudo evitar la catástrofe, supo como poeta honrar la memoria de aquellos soldados, componiendo también un soneto "A los huesos de los españoles muertos en Castelnuovo".

Paradójicamente muy otro fue el trato que Carlos V dio al dueño y patrón del bajel que acudía en ayuda de Castilnovo, a quien me ha sido posible identificar gracias a una consulta de Felipe III al conde de Lemos, su virrey en Nápoles, que se conserva en el Archivo de la Casa de Alba[16]. El navío era propiedad de un noble de Corón, llamado Teodoro Pogliazzi, y lo llevaba su hijo Nicolao cargado de munición para socorrer a la guarnición sitiada. Apresado por el turco, Nicolao perdió la hacienda de su padre, el armador del buque, pero salvo la vida al arrojarse al mar y alcanzar tierra a nado. La hazaña le valió la pensión vitalicia de cuarenta ducados al año, que su hijo Juan suplicaba seguir percibiendo nada menos que en 1599, cuando ya de los cautivos de Castilnovo no quedaba ninguno. He aquí el documento en cuestión:

> «Ill(ustríssimo) Conde, primo n(uest)ro, Visorey lugarteniente y Capitán g(e)n(era)l/ Por parte de Juan Pogliazzi Griego me ha sido hecha relaçión q(ue) Thodoro y Nicolao Pogliazzi, su Abuelo, y padre, nobles de la Çiudad de Corón, perdieron toda su hazienda, y en particular el d(ic)ho Nicolao su padre. Lleuando un vaxel lleno de munición en socorro de Castilnouo, fue tomado de Turcos, y hauié(n)dose él saluado a nado, se le hizo m(e)r(ce)d de cuarenta ducados al año, que gozó durante su vida/ supp(licán)dome que, hauida consideración a esto y a q(ue) él se halla mal sano, stropeado de pies y manos, y con peso de muger, e hijos q(ue) sustentar, y mucha necessidad, fuesse seruido de mandar q(ue) se le continúe a él, y à sus hijos el pagamento de los d(ic)hos cuarenta ducados para ayuda a su sustento. Y porq(ue) antes de resolver este particular os lo he querido comunicar, por ende os encargo y mando q(ue), informado de los seruiçios y méritos q(ue) el supp(lican)te refiere, y si es assí q(ue) gozaua su padre de los d(ic)hos cuarenta ducados al año por la razón q(ue) dize, y de la necesidad en q(ue)

[16] C, 12-1, F III.

se halla, me auiséys de lo que en todo se hallare, junto con v(uest)ro paresçer sobre su pretensión, à fin que, entendido todo, se pueda tomar en ello la resolución q(ue) se juzgare más convenir [...] Cariñena a 9 de Sept(iem)bre, 1599».
A tergo: Al Ill(ustrissi)mo Conde de Lemos, primo n(uest)ro, Visorrey lugart(enient)e y Cap(it)án g(e)n(era)l de Reyno de Nápoles.

Ignoramos si el suplicante consiguió lo que pedía, pero es muy probable que así fuera. La calidad de su persona, noble arruinado de Corón, y la hazaña de su padre le hacían acreedor a heredar una pensión del monarca. En cambio, para rescatar a los soldados que lucharon con denuedo por su rey, las arcas reales estaban vacías. Así eran las cosas en el *ancien régime*.

Luis GIL

Facultad de Filología A 303
Ciudad Universitaria
28040 Madrid
luisgilfer@hotmail.com

(ARZ)OBISPOS GRIEGOS EN ROMA Y ESPAÑA (1596-1602)*

RESUMEN: Prosopografía de tres (arz)obispos griegos que estuvieron en Roma y España, a partir de documentación del Archivio della Congregazione per la Dottrina della Fede (ACDF), del Archivio Segreto Vaticano (ASVat) y del Archivo General de Simancas (AGS).

PALABRAS CLAVE: Dionisio Paleólogo, obispo de Aeto y Angelocastro; Jeremías Bateo, arzobispo de Pelagonia y Perléapo; Calisto (Timoteo), obispo de Molisco.

ABSTRACT: Prosopographical documentation of three greek (arch)bishops who travelled to Rome and Spain in search of economical support. These documents are kept in the Archivio della Congregazione per la Dottrina della Fede (ACDF), the Archivio Segreto Vaticano (ASVat) and the Archivo General de Simancas (AGS).

KEY WORDS: Dionysius Palaeologus, bishop of Aetus and Angelokastron; Hieremias Bateus, archbishop of Pelagonia and Prilep; Callistus (Timotheus), bishop of Molyscus.

* Proyecto de investigación "Griegos en España durante la monarquía de los Austrias", cuyo objetivo es la redacción de una prosopografía de los griegos documentados en España durante el Renacimiento.

1. Dionisio Paleólogo, obispo de Aeto y Angelocastro

Fuentes: ACDF, St. St. L 3-a, ff. 1201v-1207r, ff. 1312v-1313r, ff. 1341r-1342r; Decreta Sancti Officii (1600-1601), ff. 6r, 79r. AGS E1595 SF (3 docs.); E1596, Fs. 16, 156, 159; E1602 SF; E1997 SF; E1691 SF.

Entre los numerosos "peregrinos, mendicantes y exiliados"[1] griegos que pasaron por España o los territorios italianos de la corona a solicitar una ayuda económica, casi siempre a cambio de algún servicio o propuesta de servicio, figura Dionisio Paleólogo, obispo de Aeto y Angelocastro. Hace 15 años J. Gil publicó el acta de una resolución del cabildo municipal de Sevilla, de fecha 22 de noviembre de 1602, por la que se comisionaba a dos de sus miembros a que hicieran una colecta en favor de Dionisio, que había solicitado una limosna para su iglesia y feligresía[2]. Está documentada, asimismo, su presencia en Toledo[3]. Al acta del cabildo sevillano y a los protocolos notariales de Toledo podemos hoy añadir nuevos documentos que ilustran su paso por Roma y España.

Dionisio era obispo de Aeto (Ἀετός) y Angelocastro (Ἀγγελόκαστρον), sede etoloacarnania sufragánea de Nicópolis-Lepanto en la provincia del Epiro Viejo[4]. El obispado está documentado desde tiempo de León VI (886-912)[5]. Que yo sepa, sólo se conocen los nombres de dos titulares a lo largo de la historia, Nicodemo en el s. XIII y Josafat a finales del XVI, por lo que Dionisio sería el tercero en la serie[6]. Fedalto da como fechas de Josafat[7] *ante* 1587 para su nombramiento y, con dudas, *post* 1599 para su cese. En realidad, Crusius afirma en 1599 que Josafat era entonces obispo de Aeto y Angelocastro, pero que en 1587, durante su estancia en Tubinga acompañando a Gabriel de Acrida, era simple archidiácono[8]. Así, pues, teniendo

---

1 Cf. L. Gil, «Griegos en España (siglos XV-XVII)», *Erytheia* 18 (1997) [111-132], p. 111.

2 J. Gil, «Griegos en España», *Habis* 21 (1990) [165-171], pp. 166-167.

3 Francisco de Borja de San Román y Fernández, *El Greco en Toledo. Vida y obra de Doménico Theotocópuli*, Toledo, Ed. Zocodover, 1982, p. 295; testimonio reproducido y glosado por L. Gil, «Griegos en Toledo en el Siglo de Oro», *Erytheia* 23 (2002) [187-198], p. 193.

4 Τάσος Ἀθ. Γριτσοπουλος, «Ἀετοῦ, ἐπισκοπή», *ΘΗΕ*, vol. 1, Ἀθῆναι 1962, cols. 482-483; S. Pétridès, «Aetus», *DHGE*, vol. 1, París 1912, col. 670; *Tabula Imperii Byzantini*, 3: Nikopolis und Kephallenia, von P. Soustal unter Mitwirkung von J. Koder, Wien, Verlag der ÖAW, 1981, p. 102 (s.v. Aetos) y p. 108 (s.v. Angelokastron).

5 Darrouzès (1981): 7^{577}, 9^{448}, 10^{533}, 13^{583}, 21^{152} (pp. 284, 304, 327, 363, 421).

6 Cf. Le Quien (1740): vol. II, cols. 149-150; Fedalto (1988): p. 476.

7 Tomadas de Pétridès, «Aetus», quien a su vez las sacó del *Diario* de Crusius.

8 M. Crusius, *Diarium*, VII, 296ss: con ocasión de la visita que le hizo el arzobispo de Acrida Atanasio, al recordar la anterior del arzobispo Gabriel en septiembre de 1587 –ambos,

en cuenta que en 1596 Dionisio se presenta en Roma como obispo de Aeto, debemos colocarlo inmediatamente antes que Josafat, el cual es muy posible que accediera al obispado a consecuencia de la larga ausencia de Dionisio, como vamos a ver.

La primera noticia de la presencia en Roma del Paleólogo está en uno de los libros de registro de sus audiencias con el papa de Giulio Antonio Santoro, cardenal de Sta. Severina. En la del 7 de marzo de 1596 dice así:

> «(sc. parlai a Sua Santità) del memoriale mandato da Sua Santità di Dionisio Thebano Vescovo greco, e de' suoi bisogni et domanda, etc. — Che si facci esaminare nel Santo Officio sopra i suoi errori e poi si facci fare la professione della fede e si assolva»[9].

Desde esa fecha podemos seguir paso a paso el proceso de su absolución. El lunes 10 de junio Dionisio hizo pública confesión de errores en el palacio de la Inquisición ante fray Alberto Tragagliolo de Florentiola, comisario general del Sto. Oficio[10], Marcello Filonardi, doctor en ambos derechos y fiscal del Sto. Oficio, y el notario que levantó acta de todo el proceso. Ofició de intérprete Alejandro Láscaris[11]. En el acto afirmó tener 44 años –su nacimiento, pues, se remontaría a 1551/52– y ser originario de Tebas. Afirmó asimismo haber venido a Roma para hacer una visita *ad limina* y pedir la unión con la Iglesia latina y el papa. Preguntado en qué se sentía separado, respondió que en lo mismo que otros orientales, a saber, en el rechazo de la jurisdicción del pontífice sobre la Iglesia oriental (aunque se le aceptaba como cabeza de la Iglesia universal), en la procesión del Espíritu Santo tan sólo del Padre y en la negación del Purgatorio. Dionisio afirmó que mientras estuvo en su obispado sólo prestó obe-

---

en compañía de Jeremías de Pelagonia y Perléapo (cf. infra)–, el 6 de mayo de 1599 escribe lo siguiente: «**Ἰωάσαφ ἀρχιδιάκονος,** nunc ep*iscopus* Ἀετοῦ καὶ Ἀγγελοκάστρου ἐν τῇ Ἑλλάδι sub archiepiscopatu Naupacti et Artae» [noticia que tomo de Mystakidès (1898): p. 298, del que también la sacó Pétridès para su artículo del *DHGE*].

9 Krajkar (1966): p. 133.

10 Albertus Dragus de Florencia (*de Florentiola*), cuya ficha ofrecen Quetif-Echard (1719-1723), pp. 343-344: «tandem sancti officii commissarius generalis in Urbe a Clemente VIII allectus est, demum ab eodem pontifice ad Termulensem Ecclesiam anno MDXCIX die XXIX novemb. promotus, vix annum solidum eam rexit, mortuus anno MDCI die tertia januarii, et Neapoli in aede ordinis S. Catharinae de Formello sepultus». Su elección para la sede de Termoli la recogen Eubel-Gauchat (1935): p. 334.

11 Originario de Constantinopla y sobrino del patriarca Jeremías II, ingresó en el Colegio Griego con su hermano Constantino en 1581. Fue profesor de griego clásico y de latín en los niveles básicos. En 1597 abandonó la institución. Cf. Τσιρπανλης (1980): pp. 276-277, nº 33.

diencia al patriarca de Constantinopla, aunque sabía que el papa era la cabeza de la Iglesia universal porque así se lo había oído decir a los cuatro patriarcas, pero que ahora estaba dispuesto a hacerlo y a predicar la fe de la Iglesia romana.

La confesión, firmada en griego por Dionisio y en latín por su intérprete (*ego Alexander Lascaris Constantinopolitanus fideliter interpretatus sum*), fue leída en la congregación general del Sto. Oficio celebrada dos días después en la residencia del cardenal Madruzzo, aneja a la iglesia de Sant'Agnese *in Agone*, en la piazza Navona, ante los cardenales inquisidores generales Luigi Madruzzo, del título de S. Lorenzo *in Lucina*[12], Giulio Antonio Santoro, de Santa Severina[13], Pedro Deza, de S. Jerónimo de los Ilíricos[14], Domenico Pinello, de S. Crisógono[15], y Paolo Sfondrato, de Sta. Cecilia[16], que decidieron recibir a Dionisio en la Iglesia romana si hacía pública profesión de fe ante el cardenal de Sta. Severina de acuerdo con el texto canónicamente establecido[17]. El acto tuvo lugar seis días después, martes 18 de junio, en el palacio de Giulio Antonio Santoro en Montecitorio, en la antesala de su alcoba, con asistencia de Leonardo Abel, obispo de Sidón[18], de los mencionados fray Alberto Tragagliolo y Marcello Filonar-

12 Luigi Madruzzo / Madrucci fue cardenal presbítero de este título entre el 20 de marzo de 1591 y el 18 de agosto de 1597, cf. Eubel-Gauchat (1923): p. 39 (X, 17).

13 Obispo de Sta. Severina (Calabria), el 9 de junio de 1570 fue nombrado cardenal presbítero de S. Bartolomé *in Insula*, y el 18 de agosto de 1597, cardenal obispo de Preneste, aunque siempre fue conocido bajo el título de su obispado: cf. Eubel-Gauchat (1923): p. 44 (XI, 8).

14 Nacido en Sevilla el 24 de febrero de 1520, fue profesor de derecho en Salamanca, consejero de la Inquisición y presidente de la chancillería de Granada, entre otros cargos, hasta su marcha a Roma después de ser nombrado cardenal en 1578. Entre el 20 de abril de 1587 y el 18 de agosto de 1597 ostentó el título de S. Jerónimo *Illyricorum* o *in via Flaminia*: cf. Eubel-Gauchat (1923): p. 46 (XII, 9).

15 Tuvo este título desde el 14 de enero de 1591, cf. Eubel-Gauchat (1923): p. 51 (XIII, 7).

16 Paolo Camillo Sfondrato, sobrino de Gregorio XIV (1590-1591), nombrado cardenal presbítero de Sta. Cecilia el 14 de enero de 1591, cf. Eubel-Gauchat (1923): p. 54 (XV, 1).

17 Sobre los modelos de profesión de fe establecidos por Gregorio XIII y Urbano VIII, cf. J. M. Floristán, «Profesión de fe de Cosme Maurudes, obispo de Citio (Chipre) [1674]», *OCP* (en prensa).

18 Leonardo Abel, natural de Malta («Leonardus Abel Melitensis Iuris Utriusque Doctor»), conocedor de diversas lenguas orientales, gozó de la protección de Sta. Severina. El 20 de julio de 1582 fue nombrado obispo de Sidón, y unos meses después, nuncio papal en Siria, Mesopotamia, Asiria y demás regiones de Oriente. El 12 de marzo de 1583 partió de Roma hacia Aleppo, de donde regresó en 1587. Desde entonces hasta su muerte en 1605 permaneció en estrecho contacto con Santoro. Cf. Eubel-Gauchat (1923): p. 299, n. 14 [«linguarum Arab. et Chald. peritus, cum potestate exercendi pontif. in Syria et aliis locis a Turcis occupa-

di, y de Cosme Angelio de Barga, asesor de la Inquisición. Leída la confesión de errores del día 10 y el decreto de la congregación del 12, genuflexo y con la mano sobre los Evangelios, Dionisio hizo la profesión de fe[19]. Tras ella, Sta. Severina le absolvió de la excomunión y penas eclesiásticas anejas y le impuso como penitencia tres miércoles de ayuno y el recitado del salterio y de los siete salmos penitenciales[20]:

> «… eundem r*everendissimum* p*atrem* d*ominum* Dionysium ep*iscop*um adhuc ibidem praesentem genuflexum suspendit, et suspensum esse voluit et mandavit ab omnium et singulorum suorum ordinum etiam pontificalium executione, atque eundem d*omi*num Dionysium id humiliter petentem ab omnibus et singulis excommunicationis sententiis, censuris et poenis ecclesiasticis, quas praemissorum causa et occasione q*uo*mo*do*l*ibe*t incurrit, adhibitis orationibus et caeremoniis solitis et consuetis, absolvendum duxit et absolvit in forma Ecc*les*iae consueta, illumque unioni fidelium et participationi ecclesiasticorum sacramentorum et Sanctae Matris Ecclesiae unitati et gremio restituendum duxit et restituit per p*raese*ntes, atque eidem poeniten-

---

tis»]; IIDEM (1935): p. 315, n. 2 [«ob*iit* Romae 2 Maii 1605 et sepultus est in bas. Lateranen.»]; Giorgio LEVI DELLA VIDA, *Ricerche sulla formazione del più antico fondo dei manoscritti orientali della Biblioteca Vaticana*, ST 92, Città del Vaticano 1939, *passim*, en esp. p. 200ss.; *Documenti intorno alle relazioni delle chiese orientali con la S. Sede durante il pontificato di Gregorio XIII*, ST 143, Città del Vaticano 1948, *passim*; A. PETRUCCI, «Abela (Abel), Leonardo», *DBI*, vol. I, Roma 1960, p. 46; KRAJKAR (1966): *passim*.

[19] La documentación de los tres actos (10, 12 y 18 de junio) está en ACDF, St. St. L 3-a, ff. 1201v-1207r. De la profesión se conserva la versión latina del original prescrito por Gregorio XIII, con exclusión de los párrafos correspondientes en la versión griega a: ἔτι πιστεύω καὶ ἀποδέχομαι... προστεθῆναι; ἔτι ἐν ἀζύμῳ... συνήθειαν; ἔτι ἐὰν οἱ ἀληθῶς... τιμωρηθησομένας; ἔτι τὴν ἁγίαν ἀποστολικὴν... διαλαμβάνεται; προσέτι ὁμολογῶ... ὡς ἔπεται (cf. J. M. FLORISTÁN, «Profesión de fe…», doc. nº 4).

[20] En el ASVat, Borghese, s. II, 68, f. 84 se conserva un documento que, con el título "ritus absolvendi graecos", describe así el proceso de absolución: «Praemissa professione fidei graeco idiomate, coram notario et testibus et aliquo perito linguae graecae, qui testetur professionem integre pronuntiatam fuisse, et praemissis *miserere mei Deus* et solitis precibus, fit reconciliatio verbis sequentibus: "Nos [n*omen*] auctoritate s*anctissi*mi d*omini* n*ostri* papae vivae vocis oraculo specialiter nobis commissa absolvimus te ab omni vinculo excommunicationis suspensionis aliisque eccl*esiast*icis sententiis censuris et poenis, quibus propter schisma haereses et errores quos tenuisti quomodolibet innodatus es. Iniungimus autem tibi pro poenitentia salutari ut semel recites totum psalterium in una vel tribus vicibus et semel etiam visites septem urbis ecc*lesi*as, teque communioni participationi et unitati fidelium ac s*anc*tis sacram*en*tis Ecc*lesi*ae restituimus; necnon tecum super irregularitate per te ex eo quod sic ligatus pontificalia exercueris ac missas et alia divina off*icia* celebraveris et in susceptis ordinibus ministraveris contracta dispensamus. In nomine Patris et Filii et Spiritus Sancti". Deinde notarius scribit in pergameno fidem autenticam rei gestae, quam suscribit is qui reconciliavit, et suo sigillo muniri iubet».

> tias salutares imposuit ut triebus diebus quartae feriae ieiunet, et recitet psalterium, et semel septem psalmos poenitentiales cum litaniis et precibus sequentibus, quibus auditis supradictus *reverendissimus pater dominus* Dionysius supradictas omnes et singulas poenas et poenitentias ei impositas acceptavit et acceptat, ac illas adimplere et observare promisit, praedicto et omni alio meliori modo et forma quibus potuit et debuit».

Junto a los asistentes mencionados, actuaron de testigos el clérigo Antonio Rodolfo de Imola, camarlengo de Santoro, y Jacques de Cueilly[21], doctor en teología por la Sorbona.

Transcurridos quince meses de la absolución, Dionisio dirigió al papa un escrito en el que solicitaba la relajación de la suspensión impuesta del ejercicio de sus funciones episcopales. El documento reza así[22]:

> [Foris quidem] Alla Santità di Nostro Signore. Per Dionisio vescovo di Aeto.
>
> [Intus vero] Beatissimo Padre: Dionisio Paleologo Thebano, vescovo di Aeto, supplica humilmente Vostra Beatitudine si degni fargli gratia levargli la suspensione, aciò possa in gratia della Sede Apostolica esercitar tutti gli suoi ordini, et fu suspeto quando fece la professione della fede, perché desidera tornarsene ad instruire il suo popolo et ridurlo nella obedienza della Sede Apostolica, et persuaderlo anco ad altri vescovi, che pregarà sempre Nostro Signore Dio conceda a Vostra Beatitudine quanto desidera.

La petición fue examinada en la congregación general del Sto. Oficio celebrada en presencia del papa, en el palacio apostólico del Quirinal, el jueves 11 de septiembre de 1597, con asistencia de los cardenales Madruzzo, Santoro, Deza, Pinello, Girolamo Bernerio, cardenal de Sta. María *supra Minervam*[23], Camillo Borghese, cardenal de S. Eusebio[24], y Pompeo Arrigo-

---

21 Cf. ROMAN D'AMAT, «Cueilly, Jacques de», *Dictionnaire de Biographie Française*, t. IX, París 1961, cols. 1345-1346: rector de la Sorbona, párroco de la iglesia de los reyes de Francia, firme partidario de la Liga Católica y los Guisa, Cueilly se opuso a Enrique IV de Borbón cuando entro en París el 22 de marzo de 1594, por lo que fue arrestado y expulsado. Marchó a Roma, pero cayó enfermo y murió de camino (este último dato de su biografía no cuadraría con su presencia entre los testigos de la profesión de fe de Dionisio).

22 ACDF, St. St. L 3-a, ff. 1312v-1313r.

23 Girolamo Bernerio, cardenal presbítero de Sta. María *supra Minervam* desde el 8 de noviembre de 1589 hasta el 17 de enero de 1602, cuando fue transferido al título de S. Lorenzo *in Lucina*. Cf. EUBEL-GAUCHAT (1923): p. 51 (XIII, 12).

24 Desde el 21 de junio de 1596 hasta el 10 de marzo de 1599, que pasó al título de cardenal presbítero de los santos Juan y Pablo. Posteriormente fue cardenal de S. Crisógono desde el 22 de abril de 1602 hasta su elección como Paulo V el 16 de mayo de 1605. Cf.

ni, cardenal de Sta. Balbina[25]. Leída y considerada la petición de Dionisio, el papa accedió a ella, pero limitada al territorio de la cristiandad oriental:

> «Et dicta supplicatione audita atque mature discussa et considerata, praelibatus sanctissimus dominus noster dictam suspensionem remisit et relaxavit, ac restituit dictum Dionysium episcopum executioni dicti ordinis pontificalis seu pontificalium functionum, non tamen in Italia nec in aliis partibus occidentalis Ecclesiae, in quibus quidem maneat suspensus a praedicto ordine pontificali, ut illius munia seu functiones nullo modo, etiam de consensu ordinarii loci, exercere possit».

Actuaron de testigos en el acto el padre Anselmo Dandino de Cesena[26], protonotario apostolico, y fray Giovanni Battista Lancio de Reggio, profesor de teología[27].

La resolución no satisfizo al Paleólogo, que volvió a dirigir al papa un nuevo escrito de súplica, del tenor siguiente:

> [Foris quidem] Alla Santità di Nostro Signore. Per Dionisio Paleologo Thebano vescovo di Aeto.
>
> [Intus vero] Beatissimo Padre: Dionisio Paleologo Thebano vescovo di Aeto et Angelocastro in Lepanto humilmente espone a Vostra Beat*itudi*ne como sendo andato al Santo Officio per pigliar il decreto que piacque alla S*anti*tà V*ost*ra li giorni passati farli, aciò potesse tornarsene al governo della sua chiesa, le fu dato da Flaminio notario di detto Santo Officio, per ordine dell'ill*ustrissi*mo Santa Severina, con queste clausule: che non possa detto vescovo in Italia overo in altri luoghi della Chiesa occidentale essercitar l'offitio episcopale; item, che non lo possa fare, se ben il vescovo o altro ordinario del propio luogo gli concedesse auto[rizzazione]; item, che non lo scaricono catholico figliuolo della Chiesa latina havendo sua sig*no*ria

---

EUBEL-GAUCHAT (1935): p. 5 (I, 12); G. DE CARO, «Borghese, Camillo», *DBI*, vol. 12, Roma 1970, pp. 584-585.

[25] Auditor de la Rota, cardenal presbítero de Sta. Balbina desde el 24 de enero de 1597. Cf. EUBEL-GAUCHAT (1935): p. 5 (I, 19); G. DE CARO, «Arrigoni, Pompeo», *DBI*, vol. 4, Roma 1962, pp. 320-321.

[26] Cf. A. FOA, «Dandini (Dandino), Anselmo», *DBI*, vol. 32, Roma 1986, pp. 404-409.

[27] QUETIF-ECHARD (1719-1723): pp. 322-323, incluyen una ficha de Lancio de la que entresaco lo siguiente: «Lancius… ab Hieronymo cardinali Bernerio ex ordine assumpto theologus domesticus et commensalis allectus est, tum et inquisitor Januensis institutus, quod munus ab anno MDXC ad MDXCVII cum exercuisset, demum eodem cardinali, cui Lancium dotes eximiae plurimum commendabant, agente et procurante, sacri palatii apostolici magister a Clemente VIII institutus est anno MDXCVII: quo in munere sequenti anno MDXCVIII Romae vivere desiit».

> r*everendissi*ma fatto la professione catholicamente et canonicamente. et perché, Beatissimo Padre, se questo non se le concede, non sarà honore ala Chiesa catholica ne di sua sig*no*ria r*everendissi*ma, percioché non sarà accettato dagli occidentali per catholico non essendo ciò espresso nel decreto di V*ostra* B*eatitudi*ne, et di più li scismatici se rideranno di lui come quello che non ha havuto quello che giustamente sperava conseguire, però supp*lic*a humilmente V*ostra* B*eatitudi*ne a degnarsi ordinare alla Sacra Cong*regazio*ne di detto S*anto* Officio che lo spedisca liberamente, che pregarà continuamente N*ostro* S*ignore* Dio per la lunga et felicissima vita di V*ostra* B*eatitudi*ne».

El escrito fue leído y considerado en una nueva congregación general celebrada, en esta ocasión sin asistencia del papa, el jueves 9 de abril de 1598 en el palacio del cardenal Madruzzo. Estuvieron presentes los mismos cardenales inquisidores generales de la congregación del 11 de septiembre: Madruzzo, Santoro, Deza, Pinello, Bernerio, Borghese y Arrigoni. La resolución adoptada finalmente fue la siguiente:

> «iidem ill*ustrissi*mi et b*eatissi*mi d*omi*ni cardinales generales inquisitores supradicti declaraverunt praedictum Dionysium episcopum per dictum decretum non impediri, quin celebrare possit missam ritu graeco lectam seu planam in Italia ac aliis partibus occidentalis Ecclesiae, et ita declaraverunt omni meliori modo et forma, quibus potuerunt et debuerunt».

Actuaron de testigos Anselmo Dandino de Cesena y Pietro Millino de Roma, doctores en ambos derechos y refrendarios de la firma del papa.

Dionisio aún permaneció en Roma unos años, por las razones que ahora veremos. No parece, pese a ello, que el Colegio Griego guarde memoria suya, lo que no deja de ser extraño en un obispo griego que había aceptado la Unión[28]. El Archivo del Santo Oficio guarda dos noticias más sobre él. Una es del 13 de enero de 1600 y está en el acta de la congregación celebrada ese día. La solicitud de Dionisio de una carta de creencia del papa para colectar limosnas para su iglesia tuvo una respuesta negativa: examinada su petición, *sanctissimus nihil ei concedere voluit*[29]. La segunda es del 8 de junio. A una nueva solicitud de Dionisio, en esta ocasión de una ayuda para regresar a su diócesis, la respuesta fue igualmente negativa: *sanctissimus nihil ei concedere voluit*[30]. No tengo elemen-

28 Su nombre no aparace en ΤΣΙΡΠΑΝΑΗΣ (1980).
29 ACDF, Decreta Sancti Officii, vol. an. 1600-1601, f. 6r.
30 *Ibid.*, f. 79r.

tos para juzgar la sinceridad de este último propósito, la realidad es que quince meses después encontramos a Dionisio en España.

La primera noticia de su presencia en Valladolid, sede de la Corte entre 1601 y 1606, es del 9 de septiembre de 1601. Ese día se remitió al secretario Franqueza[31] una relación suya sin fecha, pero que es de suponer sea de poco antes. En ella afirma que años atrás gobernaba las provincias de Sta. Maura (Léucade) y Arta un renegado albanés llamado "Peribei" (Pīrī bey), criptocristiano que se confesó hasta 1590 con el arzobispo Macario de Arta y, tras la muerte de éste ese año, con él. Cuando en 1595 el sultán llamó a Pīrī a Constantinopla para formar parte del diván, reveló a Dionisio las conversaciones secretas que mantenía con el conde de Miranda, virrey de Nápoles (1586-1595), a través de Pedro Lantzas, agente griego al servicio de los españoles en este reino[32]. Pīrī había ofrecido, a través del arzobispo Macario, la entrega de la fortaleza de Sta. Maura, que mantendría al servicio de Felipe II, y un levantamiento de las provincias que estaban bajo su gobierno. Lantzas contestó a Macario, en nombre del virrey, agradeciéndole su celo y exhortándole a perseverar en sus buenos propósitos[33]. Cuando ya estaba a punto de partir, Pīrī llamó a Dionisio y le hizo prometer que pasaría a Nápoles a entrevistarse con el virrey y Lantzas, y que luego viajaría con éste a presencia del rey para hacerle un nuevo ofrecimiento, de

---

31 Favorito del duque de Lerma, ascendió rápidamente en la administración de Felipe III junto con su valedor: secretario de Estado para los asuntos de Italia desde 1600, conde de Villalonga y Villafranqueza desde 1604, controlaba por completo, con el duque, los asuntos de Estado. Su caída comenzó en 1607, cuando fue detenido por su rápido y desmesurado enriquecimiento. Murió en prisión en 1612.

32 Μ. Θ. ΛΑΣΚΑΡΙΣ, «Πέτρος Λάντζας, διοικητὴς τῆς Πάργας (1573) καὶ ὄργανον τῶν Ἱσπανῶν ἐν Ἠπείρῳ (1596-1608)», *Ἀφιέρωμα εἰς τὴν Ἤπειρον*, Ἀθῆναι 1956, pp. 103-118, 237-253; Κ. ΜΕΡΤΖΙΟΣ, «Μία ἄγνωστος περιπέτεια τῆς Πάργας καὶ ὁ κερκυραῖος Πέτρος Λάντζας», *Ἠπειρωτικὴ Ἑστία* 9 (1960) 889-892.

33 La actividad antiturca en la Grecia Firme (Στερεὰ Ἑλλάς) y el Epiro es intensa y continua tras Lepanto: la conjuración de Galaxidi; la actividad de los epirotes Mateo Papajuan y Pano Cestólico en la "Baja Grecia" (Epiro septentrional y Macedonia occidental) con Joaquín, arzobispo de Acrida; la sublevación de Teodoro Grivas y Gkino Búa, que provocó la expedición de Pulio Draco y Malamo contra Arta; el intento de los hermanos Orsini, descendientes de los antiguos señores del Epiro, de hacer valer sus derechos sucesorios, etc. Todos estos movimientos opositores se incrementaron con el comienzo de la guerra turco-imperial por el Danubio (1593-1606). Precisamente fue Arta la ciudad donde nació, en 1599 ó 1600, la conjura de Dionisio el Escilósofo y donde con más frecuencia se reunían los conjurados. Cf. FLORISTÁN (1988): vol. I, caps. I y III; «Felipe II y la empresa de Grecia tras Lepanto (1571-1578)», *Erytheia* 15 (1994) 155-190; «Η Πρέβεζα, οι Ισπανοί και οι απελευθερωτικοί αγώνες στην αρχή του 17ου αι.», *Πρακτικά Α΄ Διεθνούς Επιστημονικού Συνεδρίου "Η ιστορία της Πρέβεζας"* (Πρέβεζα 22-24 Σεπτεμβρίου 1989), Πρέβεζα 1993, pp. 73-84.

más provecho: Pīrī se comprometía a enviarle todos los meses noticia de lo tratado en el diván de la Sublime Puerta.

Con este encargo, Dionisio abandonó su diócesis en 1595 y pasó a Italia. Viajó primero a Roma, para hacer profesión de fe y solicitar ayuda económica para saldar las deudas heredadas de su antecesor, como hemos visto. En Roma le llegó la noticia de la sustitución del virrey Miranda y del encarcelamiento de Lantzas[34], lo que le obligó a permanecer en la ciudad sin comunicar a nadie su negocio, a la espera de que éste saliera de prisión. Durante ese tiempo contó con una ayuda económica del papa de 500 escudos anuales, vestimenta aparte, que le permitiron vivir de forma digna. Así transcurrieron los años hasta que decidió viajar a España para pedir una respuesta a su propuesta, porque sin ella no podía viajar a Constantinopla a abocarse con Pīrī ni volver a su obispado. La propuesta que finalmente tenía previsto hacer consistía en que Dionisio fijaría su residencia en el patriarcado, en donde podría entrevistarse con Pīrī todas las semanas y transmitir las noticias que éste le diera de las reuniones del diván. Para ello emplearía el correo de la embajada veneciana, que de camino a Corfú pasaba por su diócesis. Pondría en ésta a una persona experta y de confianza que reexpediría sus cartas por la vía de Nápoles o Roma, de tal forma que el rey tendría noticias de Constantinopla con tanta regularidad como de la misma Italia. Pero la muerte de Pīrī en 1600 frustró estos planes, por lo que el Paleólogo se limitó a pedir una limosna para pagar las deudas de su obispado y poder regresar para servir desde él, o, alternativamente, un entretenimiento en Nápoles.

Franqueza presentó el memorial de Dionisio ante el Consejo de Estado, que en sesión celebrada el 13 de noviembre decidió conceder al suplicante

---

34 Por cartas del embajador veneciano en Nápoles, Gerolamo Ranusio, a la Serenísima de fecha 6 de abril y 27 de agosto de 1596 sabemos que se responsabilizó a Lantzas de la reventa que hicieron los chimarrotes a los turcos de las armas que las autoridades españolas de Nápoles les habían dado para un levantamiento bajo la dirección de Atanasio de Acrida (Lantzas había aconsejado su entrega, frente a la oposición de Combis). Las noticias de Ranusio las recoge Μ. Θ. ΛΑΣΚΑΡΙΣ, «Πέτρος Λάντζας…», pp. 110-111. Cf. sobre este episodio J. M. FLORISTÁN, «Los contactos de la Chimarra con el reino de Nápoles durante el siglo XVI y comienzos del XVII» (II), *Erytheia* 13 (1992) [53-87], pp. 62-63. Años después Lantzas se enfrentó a los embajadores de Dionisio de Larisa y a su valedor en Nápoles, Jerónimo Combis. En carta del 3 de febrero de 1606 estos embajadores lo califican de «hombre inquieto, condenado a galeras por falsario… con otros griegos enemigos del mencionado capitán Combis por envidia, y enemigos nuestros porque no hemos querido admitirlos como compañeros nuestros en esta embajada». Por carta de Agostino Dolce, secretario de la embajada veneciana en Nápoles, del 18 de julio de ese año sabemos que Combis atravesaba una mala etapa en la confianza del virrey, frente al ascenso de Lantzas (cf. FLORISTÁN [1988]: vol. I, p. 51).

400 ducados de ayuda de costa por una vez, pagaderos a partes iguales en España y Nápoles, así como escribir al virrey interino de Nápoles, Francisco de Castro (1601-1603), para que, si lo consideraba oportuno, le señalase un entretenimiento a su servicio. Felipe III sancionó la decisión con un escueto "lo q*ue* pareçe" al dorso de la consulta. La resolución se plasmó en dos cartas a Castro, cuyas minutas carecen de fecha, pero que es de suponer que sean del mismo mes, o de diciembre, de 1601. En una el rey le informa del pago de 200 ducados en España y le manda que le dé otros tantos allí. En la otra le ordena que examine la calidad del suplicante y le asigne un sueldo si le parece conveniente.

No quedó Dionisio satisfecho con la resolución, en concreto, con el punto que dejaba en manos del virrey la asignación del entretenimiento, por lo que solicitó que se le señalara éste ya en España. Una nueva resolución del Consejo de fecha 22 de enero de 1602 hizo suya la petición y recomendó al rey la concesión de un sueldo de 50 escudos mensuales por dos años, durante los que se podría comprobar la calidad de sus servicios. El rey aceptó nuevamente el tenor literal de la consulta y volvió a escribir a Castro una carta en la que le ordenaba el pago de ese entretenimiento durante dos años a contar desde la presentación de Dionisio ante él. De marzo de 1602 –no consta el día en la minuta– es una cédula en favor de Dionisio, dirigida por el rey a los ministros de justicia y guerra de sus Estados para que le facilitaran el viaje, "haziéndole el favor y comodidad que es razón a pers*on*a de su dignidad y calidad".

2. Jeremías Bateo, arzobispo de Pelagonia y Perléapo

Fuentes: ACDF, St. St. L 3-a, ff. 1299v-1303v. ASVat, Fondo Borghese, ser. III, 24.

Jeremías de Pelagonia y Perléapo[35] nos es conocido del *Diario* de Crusius. El 31 de agosto de 1587 éste reflejó en él la visita que le hizo Gabriel,

[35] Ἱερεμίας Πελαγονίας καὶ Περλεάπου μητροπολίτης en Crusius, *Hieremias archiepiscopus Pelagoniae et Perleapu* en los documentos del ACDF. Pelagonia es el nombre bizantino de la antigua Heraclea Lincestis, actual Bitola (Monastir [Μοναστήριον, Μοναστῆρι] durante la Turcocracia), y Perléapo (Περλέαπον, Πρίλαπος), de Prilep, ambas localidades en el SO de la FYROM. En la *notitia* 3[260] (s. IX) Heraclea es sufragánea de Tesalónica, y en la 13[840] (s. XII), de la Prima Justiniana (Acrida): cf. Darrouzès (1981); Le Quien (1740): vol. II, cols. 81-84;

arzobispo de Acrida, acompañado, entre otros, por «Ἱερεμίας, Πελαγονίας καὶ Περλεάπου (2 civitatum, distantim ὁδὸν μιᾶς ἡμέρας ab Achrida civitate) μητροπολίτης»[36]. Con ocasión de una nueva visita de Jeremías en mayo de 1599, acompañando ahora al arzobispo Atanasio, rememora su presencia doce años antes. Del día 6 de ese mes es esta anotación:

> «Interfuerunt Graeci a meo nepote introducti. Monitu meo, ὁ τῆς Πελαγονίας καὶ Περλεάπου Ἱερεμίας Graece mihi descriptam attulit suam et socii Ἀθανασίου fortunam. Item sultanicam oblongam chartam, pulcherrime Arabica l*ingua* scriptam, cum Sultani M*ehemeti*[37] signo [...], quae charta ante 6 annos scripta testatur: eos concessu Sultani esse archiepiscopos factos, utroque 1000 Ducatos dante»[38].

Atanasio estuvo también en contacto con las autoridades españolas de Nápoles y Madrid, lo que nos ha proporcionado más documentación no sólo de él, sino también de Jeremías[39].

Gabriel, originario de Yánina, ya era arzobispo de Acrida cuando el 20 de noviembre de 1582 firmó el acta sinodal, encabezada por el patriarca Jeremías II, de condena de la reforma del calendario juliano, aplicada en octubre de ese año por Gregorio XIII[40]. Poco después se encontró en su sede con la oposición de Teodulo, que ofrecía por ella a las autoridades turcas una elevada suma de dinero. Carente de recursos para hacer una contraoferta mejor, Gabriel viajó a Constantinopla a solicitar al patriarca permiso para emprender un viaje a diversos países para colectar limosnas para su iglesia. En la misma Constantinopla nombró a Jeremías Bateo, originario de Ezeva[41], obispo de Pelagonia-Perléapo, diócesis perteneciente a

---

FEDALTO (1988): vol. I, p. 441; E. I. ΚΩΝΣΤΑΝΤΙΝΙΔΗΣ, «Ἡράκλεια», *ΘΗΕ*, vol. 6, Ἀθῆναι 1965, pp. 58-59. Prilep no aparece en ninguna *notitia*. Su unión con Pelagonia la encuentro por vez primera en una lista que Gelzer considera reproduce la situación de los siglos XIII-XIV, pero que Jireček prefiere datar *post* 1557 (cf. infra): ὁ Πελαγονίας ἤτοι Βιτολίας καὶ Πριλεάπου.

36 *Diarium*, III, 589ss. Esta referencia del *Diario*, como las que siguen, la he sacado de ΜΥΣΤΑΚΙΔΗΣ (1931): p. 337.

37 Así resuelve Mystakides el nombre del sultán, en abreviatura en el original de Crusius. Ahora bien, si Mehmed III comenzó a reinar el 27 de enero de 1595, la **M** debe de corresponder a su padre Murad III (22.XII.1574-15.I.1595).

38 MYSTAKIDĒS (1898): p. 287 = ΜΥΣΤΑΚΙΔΗΣ (1932): pp. 68-69.

39 Cf. FLORISTÁN (1988): vol. II, cap. 3º, p. 415ss. HASSIOTIS (1994): p. 693 hace una breve mención de Jeremías.

40 Los datos cronológicos y actividad de Gabriel pueden consultarse en PECHAYRE (1939).

41 Localidad de la región de Serres, al este del río Estrimón, cerca del lago Cercine. Sede episcopal en la *notitia* 13[757] (s. XII), en la 21 (época otomana) aparece tanto como

su provincia[42]. Con él y otros prelados se puso en camino hacia Rusia, de donde pasó luego a Polonia, Viena y Tubinga, ciudad esta última en la que se produjo el encuentro con Crusius[43]. A finales de 1587 Gabriel y Jeremías llegaron a Roma, en donde el segundo hizo profesión de fe, como luego veremos (si bien no por escrito y de manera solemne como años después), y es probable que también la hiciera Gabriel. En 1939 Pechayre afirmaba no haber encontrado rastro de la estancia de Gabriel en Roma entre los papeles del Colegio de S. Atanasio, y que quizás los archivos vaticanos pudieran conservar su profesión de fe[44]. A juzgar por los testimonios incluidos en el *Diario* de Crusius parece bastante probable que la hiciera, pero quizás sólo de forma oral, como Jeremías. En efecto, al dejar Tubinga, Gabriel aseguró a Crusius que se dirigía a Venecia para embarcarse hacia Acrida, tal como éste se lo cuenta en carta del 26 de septiembre al erudito holandés Hugo Blotius, prefecto de la Biblioteca imperial[45]:

> «Ultimo Aug. die (postridie tuarum literarum) ad nos venit ὁ τῆς πρώτης Ἰουστινιανῆς Ἀχρειδῶν ἀρχιεπίσκοπος καὶ πατριάρχης, κύριος Γαβριήλ, cum honesto comitatu. Conversatus sum, feci, quod potui. Discessit 5. die huius Septembris ὡς εὐθὺ τῆς Βενετίας οἴκαδε ἀπονοστήσων. Nam ei suus etiam quidam Φρισχλῖνος (Theodulus) eripuerat Patriarchatum, sed a Synodo Byzantina ante biennium restitutus est…»

Se entiende, por ello, que el 4 de febrero de 1588, cinco meses después de su partida, Crusius pidiera a Gabriel Severo noticias sobre él en una carta dirigida a Venecia[46]. Éste le contestó el 29 de febrero con otra que Crusius resume en su *Diario* el 28 de marzo[47]. Decía Severo lo siguiente sobre Gabriel:

---

arzobispado (21[85]), como obispado de Serres (21[160]): cf. DARROUZÈS (1981); FEDALTO (1988): vol. I, p. 441.

42 La autorización patriarcal para emprender el viaje y el nombramiento de Jeremías los incluyó M. Crusius en sus *Annales Suevici*, Frankfurt 1595-1596, II, p. 803. En época moderna los publicó E. LEGRAND, «Une bulle inédite de Gabriel, patriarche d'Achrida», *REG* 4 (1891) 182-188, de forma incompleta. El diploma de consagración de Jeremías lo editó también KOROLEVSKIJ (1913): pp. 185-188.

43 El viaje fue reconstruido por PECHAYRE (1939), y la estancia en Tubinga, por ΜΥΣΤΑΚΙΔΗΣ (1931-1932); los datos esenciales los resumí en FLORISTÁN (1988): vol. II, p. 427ss.

44 PECHAYRE (1939): p. 50, n. 1

45 H. GERSTINGER, «Martin Crusius' Briefwechsel mit den Wiener Gelehrten Hugo Blotius und Johannes Sambucus (1581-1599)», *BZ* 30 (1929-1939) [202-211], p. 209.

46 B. A. ΜΥΣΤΑΚΙΔΗΣ (1932): pp. 152-153.

47 B. A. ΜΥΣΤΑΚΙΔΗΣ (1932): p. 153.

> «De Gabriele Achridarum archiepiscopo sic scribit: ὁ δὲ κάκιστ᾽ ἀπολούμενος Ἀχρειδῶν, ὃν ὑμεῖς διὰ θαύματος εἴχετε, πρὸς τὸν τῆς Ῥώμης παραγενόμενος καὶ τοῖς ἐκείνου πεισθεὶς τὰ μάλιστα τερατεύεται· ὅς γε εἰ ἐκεῖσε παραμενεῖ, οὐκ οἶδα».

Contrariado por la actuación de Gabriel y, quizás, algo molesto por el reproche de Severo sobre su admiración por él, en su respuesta del 28 de abril Crusius afirma lo siguiente[48]:

> «Τῇ δὲ τοῦ Ἀχρειδῶν, ἐν μὲν Τυβίγγῃ ὑποκρίσει, ἐν δὲ Ῥώμῃ ἀποστάσει, δυσχεραίνομεν λίαν, εἰ καί εἰσι τῶν ὧδε, οἳ οὐ πάνυ τῷ ἀνθρώπῳ ἐπίστευον· οὐ γὰρ πάμπαν ἀξύνετοι οἱ Γερμανοί. Γράφειν ἀξιοίη τὸ σὸν ἀξίωμα εἴτι τέως ἄλλο περὶ αὐτοῦ ἔγνω».

En otra anotación del año 1590 leemos lo siguiente[49]:

> «Ait (sc. Leoncio Eustratio Filópono de Chipre[50]) Achridarum archiepiscopum Γαβριῆλον (qui ante 2 ½ anno Tybingae nobiscum fuisse notus est) ad papatum defecisse. Alium nunc pro eo ἀρχιεπισκοπεῖν».

Años después, en 1597, un sacerdote corintio de nombre Antonio aseguró a Crusius, en el curso de una visita que le hizo, que Gabriel había muerto cuatro años antes en una villa *in Germania versus Venetiam* y que nunca había llegado a hacerse papista. Si esta última noticia, en opinión de Pechayre, puede ponerse en entredicho por ir dirigida a un destacado luterano, la primera parece más difícil que sea una invención, porque no es fácil entrever qué objetivo habría buscado Antonio con ella[51].

En definitiva, de los testimonios aducidos y de la afirmación de Jeremías en 1597 de que ya había hecho una profesión de fe informal en tiempo de

---

48 B. A. ΜΥΣΤΑΚΙΔΗΣ (1932): pp. 153-154.

49 B. A. ΜΥΣΤΑΚΙΔΗΣ (1932): p. 152.

50 Leoncio pidió a Gabriel, presente en Venecia, que le acompañara en el viaje que proyectaba hacer a Tubinga a visitar a Crusius. Salieron de la ciudad en septiembre de 1589, pero una súbita tormenta los desvió a Viena, en donde Gabriel dejó a Leoncio tras entregarle una carta de recomendación para Crusius que editó O. KRESTEN, «Ein Empfehlungsschreiben der Erzbischofs Gabriel von Achrida für Leontios Eustratios Philoponos an Martin Crusius», *RSBN* 6-7 (1969-1970) 93-125. Leoncio es autor de un tratado sobre la historia del patriarcado de Constantinopla en la década de 1580-1590, conservado en Tubinga y publicado por O. KRESTEN, *Das Patriarchat von Konstantinopel im Ausgehenden 16 Jahrhundert*, Wien, ÖAW, 1970 (pp. 25-26 para los contactos entre Gabriel y Leoncio).

51 PECHAYRE (1939): pp. 54-55. Pechayre sugiere que Gabriel quizás pasó los últimos años de su vida entre cristianos de rito griego de Croacia que habían aceptado la unión con Roma.

Sixto V (cf. infra), parece probable que también Gabriel la hiciera. El libro de audiencias de Santoro nos proporciona varias noticias sobre su estancia en Roma. En la del 14 de enero de 1588 Santoro habló a Sixto V de Gabriel y le pidió permiso para que éste le besara los pies, que el papa concedió[52]. Una semana después, el 21, le volvió a hablar de él, y el papa le ordenó que le diera 100 escudos, aunque no de una vez, y una pensión de 200[53]. Seis meses después, el 13 de junio, Santoro volvió a solicitar en su nombre algún medio de vida y pidió al papa permiso para hacer gestiones en su nombre con los superiores de algunos monasterios romanos para su alojamiento, a lo que aquél dio su conformidad[54]. Finalmente, el 17 de octubre Santoro volvió a hablar al papa de un memorial presentado por Gabriel en el que se quejaba de no poder usar su dignidad arzobispal en la iglesia de S. Atanasio. En esta ocasión el papa ordenó a Santoro que lo ayudara y apoyara, pero "che la prima volta che vuol portare questa patarizza o fare simile atto di pazzia, ch'io lo facci porre prigione senz'altro, et lo replicò più volte"[55].

En Roma se separaron los caminos de Gabriel y Jeremías. Éste marchó a Nápoles con una carta de recomendación de aquél, de febrero de 1588, dirigida a Macario Melisurgo, sin saber que éste había fallecido tres años antes[56]. En la carta dice así:

> «Ὅμως, φίλτατε, πρὸς τὴν σὴν πανιερότητα ἔρχεται ὁ ἐκ τῆς ἡμετέρας ἐπαρχίας ὁ ἱερώτατος μητροπολίτης Πελαγονίας καὶ Περλεάπου, ὁ ἐν ἁγίῳ πνεύματι ἀγαπητὸς ἀδελφὸς καὶ συλλειτουργὸς κῦρ Ἱερεμίας, καὶ διὰ τῆς ἡμετέρας ἀγάπης δέξαι αὐτὸν καὶ σύνδραμε, ὅτι ὑπάρχει πολλὰ πτωχός, καὶ πόθεν ἔχεις φίλους, διὰ τιμίου σου γράμματος βοήθει αὐτόν».

---

52 Krajkar (1966): p. 96.

53 Krajkar (1966): p. 96.

54 Krajkar (1966): p. 97.

55 Krajkar (1966): p. 98. Hasta 1595 no hubo un obispo ordenante griego –Germano Kouskounari, obispo de Lemesós– en la iglesia de S. Atanasio, cf. Rodotà (1758): vol. III, p. 216ss; V. Peri, «Chiesa latina e chiesa greca nell'Italia postridentina (1564-1596)», en: *La chiesa greca in Italia dall'VIII al XVI secolo* [Atti del Convegno storico interecclesiale (Bari, apr.-mag. 1969) = Italia sacra 20], Padua 1973 [271-469], p. 401ss; «Inizi e finalità ecumeniche del Colegio greco in Roma», *Aevum* 44 (1970) [1-71], p. 16ss; M. Foscolo, «I vescovi ordinanti per il rito greco a Roma. Nota bibliografica ed archivistica», *Risveglio-Zgjimi* 11, 2 (1973) 22-32.

56 I. K. Χασιωτης, *Μακάριος, Θεόδωρος καὶ Νικηφόρος οἱ Μελισσηνοί (Μελισσουργοί) (16ος-17ος αἰ.)*, Θεσσαλονίκη 1966, p. 59, especialmente n. 3 para las diversas ediciones de la carta.

Parece que Jeremías se estableció en Nápoles entre la numerosa colonia griega de la ciudad. Está documentado un viaje y estancia en España y Portugal en 1592-1593[57], después del cual no tenemos más noticias de su actividad hasta 1597, cuando por segunda vez emprendió viaje a Centroeuropa con un nuevo arzobispo de Acrida, Atanasio Riseas[58]. Tras la derrota que Mihai Viteazul de Valaquia infligió a Sinán Pacha en Călugăreni en agosto de 1595 en el curso de la guerra turco-austriaca por el Danubio[59], Atanasio concibió la realización de unas "vísperas sicilianas" en connivencia con el clero de su provincia reunido en sínodo. El propio Atanasio fue elegido embajador para ir a pedir ayuda a los príncipes cristianos. Mudado su hábito eclesiástico, se dirigió a la Chimarra para cruzar de allí a Nápoles, pero reconocido por sus habitantes fue retenido y obligado a ponerse a la cabeza de su lucha contraturca. Atanasio se puso en contacto con los venecianos en Butronto, y con los españoles de Nápoles, a través del chimarrote Paniperis. A pesar de las buenas palabras y promesas de las autoridades españolas, la ayuda militar no llegó. Atanasio y los chimarotes llegaron a tomar La Valona y Canina, pero se vieron obligados a abandonar estas plazas ante la falta de ayuda exterior, tras lo cual el arzobispo decidió pasar en persona a Nápoles[60].

No consta si Jeremías estaba en Nápoles cuando llegó Atanasio o vino con él de Acrida. De la carta de creencia que Crusius les entregó en Tubinga el 6 de mayo de 1599 parece deducirse que ambos habían sido elegidos por el sínodo de Acrida como embajadores; puede, no obstante, tratarse de un plural inclusivo, aplicable en realidad tan sólo a Atanasio. Dice así Crusius[61]:

---

57 En España estuvo prisionero de la Inquisición. Por su dignidad eclesial, el nuncio reclamó la causa para su tribunal y envió a Roma un sumario del proceso recopilado por la Inquisición española. En el escrito de remisión dice que Jeremías vivía en concubinato, que no recitaba las horas eclesiásticas, que celebraba misa en contadas ocasiones y cometía errores en la ceremonia, y que tenía gran ignorancia teológica. La documentación se conserva en ASVat, Fondo Borghese, ser. III, 24. El embajador español en Venecia se informó sobre su persona y envió copia de una carta de Gabriel Severo con noticias sobre él (AGS E1345, Fs. 87, 109).

58 Cf. Floristán (1988): vol. II, p. 430ss.

59 Cf. A. Randa, Pro republica christiana. *Die Walachei im „langen" Türkenkrieg der katholischen Universalmächte (1593-1606)*, München 1964, p. 106ss.

60 J. M. Floristán, «Los contactos de la Chimarra…» (II), *Erytheia* 13 (1992) [53-87], p. 62ss. Fue en esta empresa cuando se produjo la caída en desgracia de Lantzas por el episodio de la reventa de las armas (cf. supra).

61 Mystakidès (1898): p. 299 = Μυστακιδης (1932): p. 70.

> «Graeci hi duo archiepiscopi sunt: unus Achridarum primae Justinianae in Bulgaria, alter vero Pelagoniae et Perleapi, in Macedonia. Hi a synodo suae gentis emissi, ut tria millia armatorum cum instructu bellico a Caesarea M*aiesta*te impetrarent, quibus Bulgari Graecique sese, adjunctis suis viribus, in libertatem exoptatam vindicarent: primo Neapolin [*in marg.* Neapoli nihil impetrarunt: quod ille ἡγεμὼν sibi potestatem esse negaret], deinde Romam venerunt, insalutatoque papa rectam in Germaniam contenderunt (…) Cum autem Mediolani essent, Papae procuratione (quod ipsum Graeci non reverenter accessissent et pro capite agnovissent [*in marg.* Papa eos vocabat σχισματικοὺς καὶ αἱρετικούς], quod item Graeci libertatem adepti possent Synodum congregare inibique Pontificis σαθρὰ καὶ γελοιώδη, ut ipsi vocant, putrida et ridicula, dogmata condemnare), Papae procuratione, inquam, a Mediolanensi Ep*iscop*o et quibusdam Dominicanis in custodiam dati sunt, dumque Papae decretum de ipsis veniret detenti».

En Nápoles Atanasio quiso entrevistarse con el virrey conde de Olivares (1595-1599), pero al no obtener licencia para hacerlo decidió pasar a Roma con Jeremías, tras haber recibido una ayuda de 200 ducados.

A su paso por Roma Jeremías hizo profesión de fe. El proceso, como el de Dionisio Paleólogo, constó de tres actos: una primera comparecencia *sponte sua* para reconocer sus errores, la congregación general del Sto. Oficio que emitió el decreto de admisión condicionada a la profesión de fe, y esta última. Los protagonistas de los mismos son prácticamente los mismos que los del proceso del Paleólogo.

La primera comparecencia tuvo lugar el lunes 10 de marzo de 1597, en el palacio de la Inquisición, ante el dominico Stefano de Garretis, profesor de teología, Alberto Tragagliolo y el notario que levanta acta. En ella Jeremías dijo ser hijo del sacerdote "Paneotti" (Παναγιώτης) y tener ca. 45 años, por lo que su nacimiento se remontaría a ca. 1552. Tras prestar juramento sobre los Evangelios *de veritate dicenda*, confesó que en su anterior estancia en Roma durante el pontificado de Sixto V (1585-1590)[62] se había reconciliado con la Iglesia y hecho profesión de fe ante el cardenal de Sta. Severina, pero no por escrito. Convencido de la suficiencia de esa profesión, durante los años transcurridos desde entonces había vivido de buena fe conforme a los preceptos de la Iglesia romana, hasta que dos meses antes de la fecha del acto vio en casa de Santoro una confesión impresa distinta de la que él había hecho. Por consejo de su confesor, se lo comu-

[62] Se refiere, evidentemente, a su paso por la ciudad proveniente de Alemania en compañía de Gabriel de Acrida.

nicó al propio cardenal, que lo remitió al Sto. Oficio para hacer una confesión pública de errores. Como en el caso de Dionisio, éstos afectan a los puntos doctrinales controvertidos entre las Iglesias griega y latina: el Purgatorio, la procedencia del Espíritu Santo, la jurisdicción universal del papa, etc. Tras la confesión, Jeremías pidió la reconciliación y firmó el documento como *archiepiscopus Pelagonensis*.

Dos días después, el miércoles 12, se reunió la congregación general del Sto. Oficio en el palacio del cardenal Madruzzo, con asistencia de éste y los restantes cardenales inquisidores generales: Santoro, Deza, Pinello, Bernerio, Sfondrato, Camillo Borghese y Arrigoni. La decisión tomada se anuncia así:

> «Proposita causa r*everendissimi* p*atris* d*omini* Hieremiae Bateo ex oppido nuncupato Ezoba provinciae Macedoniae, metropolitani Pelagoniae et Perleapu, audita eius spontanea comparitione in hoc S*ancto* Officio facta, ac lecta errorum suorum confessione tenoris infrascripti videlicet […], ac visis omnibus et singulis quae videnda et consideranda erant, ill*ustrissi*mi et r*everendissi*mi d*omi*ni card*inal*es generales inquisitores praedicti decreverunt et ordinaverunt quod dictus r*everendissimus* p*ater* d*ominus* Hieremias archiep*iscop*us recipiatur in gremium [*in marg.* ac ad unitatem et communionem] S*anc*tae Matris Ecclesiae Catholicae Romanae, dummodo in primis detestetur et abiuret ac emmittat professionem fidei catholicae et orthodoxae iuxta formam a Sancta Sede Apostolica Graecis orientalibus redeuntibus ad unitatem S*anc*tae Romanae Ecclesiae et fidei catholicae praescriptam, quae fiat in manibus ill*ustrissi*mi et r*everendissi*mi d*omi*ni card*inal*is Sanctae Severinae eorum collegae».

La profesión de fe tuvo lugar cuatro días después, el domingo 16, en el palacio de Sta. Severina en Montecitorio, en la antesala de su alcoba. Revestido con sobrepelliz y estola y tocado con mitra, el cardenal la recibió de boca de Jeremías en presencia de Leonardo Abel, de Cosme de Angelis, obispo de Cortona (Umbría)[63], de fray Alberto Tragagliolo y de Marcello Filonardi. Actuó de intérprete Antonio Arcudio, arcipreste (πρωτοπαπᾶς) de Soleto, en la provincia de Lecce, diócesis de Otranto[64]. Leída la confesión

63 Desde 24.I.1597 hasta su muerte, *ante* 19.XII.1603, cf. EUBEL-GAUCHAT (1935): 166.

64 Arcudio era miembro de una familia corfiota emigrada a tierra de Otranto en el s. XV. Cf. RODOTÀ (1758): vol. I, p. 378; É. LEGRAND, *Bibliographie hellénique… au dix-septième siècle*, vol. III, Paris 1895, pp. 232-233; Z. N. TSIRPANLIS, «Memorie storiche sulle comunità e chiese greche in terra d'Otranto (XVI sec.)», *Italia sacra* 21 (1972) [845-877], pp. 858-868.

de errores del día 10 y el decreto de la congregación del 12, del que Arcudio hizo una traducción a Jeremías, éste

> «genuflexus coram supra*dic*to ill*ustrissi*mo et r*everendissi*mo d*omi*no cardinale Sanctae Severinae inquisitore generali (…) manibus corporaliter tangens sacrosancta Dei evangelia (…) [*in marg.* abiuravit ac detestatus est schisma modo et forma ut praemittitur, necnon] professionem orthodoxae fidei Graecis a Sancta Sede Apostolica praescriptam, ut praemittitur, emisit, pollicitus est, vovit atque iuravit, prout in folio abiurationis et detestationis schismatis ac emissionis professionis orthodoxae fidei huiusmodi, eius propria manu graeco charactere et sermone conscripto ac per dictum d*omi*num Antonium interpretem in latinum sermonem interpretato et conscripto, cuius tenor talis est, ut sequitur…».

Sigue la versión latina del modelo de profesión de fe establecido por Gregorio XIII, con un par de adiciones mínimas que no alteran el contenido. En el encabezamiento y firma Jeremías se presenta como *Hieremia Bateo ex oppido nomine Ezoba provinciae Macedoniae metropolitanus Pelagoniae et Perleapu*. Hecha la profesión de fe, Santoro absolvió a Jeremías de las condenas y penas eclesiásticas en las que hubiera podido incurrir, lo suspendió del ejercicio de sus órdenes, incluidas las episcopales, confirmó su admisión en el seno de la Iglesia romana y en la participación sacramental y le impuso como penitencia tres miércoles de ayuno, la recitación del salterio y la lectura de los siete salmos penitenciales. Jeremías aceptó estas penas y penitencias y prometió cumplirlas, tras lo que se dio por concluido el acto y, con él, el proceso de admisión en la Iglesia romana. Actuaron como testigos en este último acto los presbíteros Antonio Rodolfo, Pompeo de Angelis de Capua, Giovanni Carolo Sagaria de Giovinazzo (Apulia), un español cuyo nombre no consta y Ercole Flicionio, todos ellos allegados y familiares del cardenal.

3. Calisto (Timoteo), obispo de Molisco

Fuentes: ASVat, Fondo Borghese, ser. III, 90-a, f. 218; 90-b, f. 162; 129-1, fol. 224. AGS E1596, Fs. 84, 152, 176; E1601 SF; E1707 SF; E1989 SF.

De Calisto Timoteo, originario de Tesalónica (cf. infra), monje basilio y obispo de Molisco, las noticias que tengo son más escuetas que las de Dio-

nisio Paleólogo y Jeremías Bateo. Hassiotis[65] lo hace obispo de Moglena (Μόγλαινα)[66], pero la forma del nombre del obispado que encuentro en los documentos –Molosso, Molisco– parece más bien encubrir la sede de Μολυσκός (Μολισκός, Μολισχός, Moleschos)[67]. Si bien es cierto que en las actas de elección como arzobispos de Acrida de Filoteo (1714) y Josafat (1719) aparece la firma de "Gabriel de Moglena y Molisco"[68], a comienzos del s. XVII parece que ambas sedes son aún independientes, a juzgar por la relación de sufragáneas que el arzobispo Nectario proporcionó a Aubert le Mire en Amberes y por el documento sinodal que Alejandro Musela, vicario de Atanasio de Acrida, trajo a Madrid en 1614[69]. Molisco aparece por primera vez como sede sufragánea de Acrida en una lista que Gelzer[70] considera reproduce la situación de ca. 1370, pero que Jireček[71] prefiere datar *post* 1557[72]. En la descripción de Macedonia que hizo Musela leemos lo siguiente sobre Molisco:

> «y andando más adelante (sc. desde Castoriá) se sale a una sierra muy estrecha, y al cavo ay una billa de bálacos d*ic*ha Clesura[73], de donde se abaja cosa de dos leguas adonde ay una laguna d*ic*ha Rodonico y una billa también d*ic*ha Rodonico[74], en la qual abrá quinientos y cinquenta becinos vúl-

---

65 Hassiotis (1994): p. 693.

66 Comarca de Macedonia al norte de Edesa, al sur del monte Bora, actualmente conocida como Almopia (Ἀλμωπία): cf. Kravari (1989): pp. 82-83; Le Quien (1740): vol. II, cols. 317-318; Fedalto (1988): vol. I, p. 561.

67 Kravari (1989): p. 302. Su localización es desconocida, Kravari lo sitúa entre Pelagonia-Bitola y Moglena.

68 Gelzer (1902): pp. 77, 87, 102, 106, 109. Le Quien (1740): vol. II, cols. 283-284, menciona por separado las sedes "Moglinorum vel Moglenorum" y "Moleschorum aut Moleschi", si bien a renglón seguido añade: "quamquam unus nunc Moglenorum et Moleschi episcopatus etiam factus est».

69 Aubertus Miraeus, *Notitia archiepiscopatuum*, Anversae 1613, cap. 9; Floristán (1988): vol. II, p. 463, n. 87. N. A. Beis, «Glanures dans les manuscrits des Météores», *EO* 15 (1912) [257-259], pp. 258-259, ofrece una lista de sedes sufragáneas de Acrida conservada en un manuscrito de Meteora del s. XVII, en la que Moglena y Molisco son obispados independientes.

70 Gelzer (1902): pp. 19-21.

71 Reseña a Gelzer (1902), en: *BZ* 13 (1904) [192-202], p.199. Vailhé (1912): col. 330, hace suya la opinión de Jireček.

72 Sobre las variaciones entre las listas de sedes sufragáneas, cf. un resumen en Floristán (1988): vol. II, pp. 418-422 y p. 463, n. 87.

73 Κλεισοῦρα, villa de Macedonia occidental, al este de Castoriá, cf. Kravari (1989): p. 281. Tuvo el nombre alternativo de Βλαχοκλεισοῦρα (Μεγάλη Ἑλληνικὴ Ἐγκυκλοπαιδεία), reflejo de ese predominio de la población válaca.

74 Probablemente se trata de la localidad de Rudnik, actualmente Ἀνάργυροι, al SE de Florina, al este del lago Χιμαδίτις; cf. Kravari (1989): 327.

> gares, todos cristianos. y de allí ba siguiendo la llanura d*ic*ha de la provincia de Molicico (i.e. Μολυσκός), la qual llanura tiene de largo treinta leguas y de ancho tres leguas, y de la una parte y la otra ay unas sierras, y en ellas gran cantidad de lugares en los quales ay dos partes de cristianos y una de turcos. y al cavo de dicha llanura, debajo de un monte chico, ay una billa llamada Patricico[75], en la qual abrá ducientos vecinos vúlgaros, todos cristianos, y también ay una laguna de quatro millas de contorno».

La primera noticia de la presencia en España de Calisto es su memorial del 3 de mayo de 1602 en el que se presenta como "obispo de Molosso, de la probinçia de Setalia[76], en el reino de Mazedonia". En él afirma que "estando en ssu obispado con pazífica possesión, gobernando sus obexas y aziendo obras pías a la cristiandad como buen pastor y anparo de su obispado, el pagano turco enemigo de los bienes del zielo mandó a su xente le prendiesen y saqueasen todos sus bienes". No especifica la causa de la amenaza que pendía sobre él, pero por la entrevista posterior con el obispo de Valladolid sabemos que no podía "bolver a su patria y obispado por los serviçios que ha hecho a Dios N*uest*ro S*eñ*or y a V*uestra* M*ajesta*d contra el turco"[77]. Así, pues, por miedo a perder su vida Calisto abandonó su diócesis en compañía de su hermano, de ca. 20 años, y pasó a Roma. Allí contaron al papa lo sucedido y le prestaron homenaje, para luego seguir viaje a España con la intención de "vivir y morir entre católicos cristianos, amparándose de V*uestra* M*ajesta*d como rey tan católico y defenssor de la cristiandad". En el memorial pide a Felipe III le señale un entretenimiento con el que poder sustentarse él y su hermano, en España o donde más fuere servido.

El memorial fue examinado por el Consejo de Estado en sesión celebrada en Valladolid el 22 de junio. Éste aconsejó al rey que remitiera al suplicante a D. Álvaro de Carvajal, su capellán mayor y limosnero, para que

---

75 Parece lógico identificar Patricico con Πέτρα, Πέτραι, a orillas de la laguna homónima (λίμνη Πετρῶν), al NE de Χιμαδίτις. KRAVARI (1989): pp. 314-315, ofrece las formas antiguas ἐν τῷ Πετ(ε)ρισκῷ y Petersko, fonéticamente más cercanas a Patricico. En ese caso la longitud de treinta leguas (ca. 165 kms.) de la llanura no se correspondería con la realidad, a no ser que consideremos que Musela no sitúa Patricico en el extremo de la misma.

76 Probablemente Σέταινα o Σετίνη (actualmente Σκοπός), fortaleza en la que el zar búlgaro Samuel tuvo un palacio, tomada e incendiada por Basilio II; cf. KRAVARI (1989): p. 329.

77 Es probable que las dificultades de Calisto fueran consecuencia de la agitación social que vivió la Península Balcánica durante la guerra turco-austriaca del Danubio (1593-1606) y, quizás, tuvieran relación con el levantamiento tesalio de Dionisio el Escilósofo en 1600 y la represión turca que le siguió, cf. FLORISTÁN (1988): vol. I, cap. I, p. 1ss.

"examine los recaudos deste obispo y que informe de lo que le paresce dellos y de su persona, para que precediendo esto pueda el Consejo consultar a V*uestra* M*ajesta*d lo que le paresciere conviniente", a lo que el rey, al dorso, hizo la siguiente apostilla: "por ausençia de don Álvaro se podrán remitir al obispo de Valladolid para que lo vea y avise de su paresçer".

En su entrevista con Juan Bautista de Acevedo, obispo de Valladolid[78], Calisto reveló algunos datos más sobre su persona y actividad. Dijo haber sido elegido y consagrado obispo en 1594 por Arsenio, arzobispo de Bulgaria, Servia y Albania[79]. Como ya hemos visto en el apartado anterior, en su visita de mayo de 1599 Atanasio enseñó a Crusius un firmán del sultán de seis años antes por el que le concedía la sede de Acrida: basándose en él, Pechayre[80] fijó su nombramiento en 1593. En cambio, en el memorial que Musela presentó en Madrid en 1614 Atanasio afirma llevar 20 años en la sede, lo que haría remontar su nombramiento a 1594[81]. Es de suponer, además, que Crusius, como buen humanista, empleara el cómputo inclusivo, así que la *charta ante 6 annos scripta* sería de 1594. De ser cierta mi suposición, este año habrían coincidido como arzobispos Arsenio (*ad* 1594) y Atanasio (*ab* 1594). Tras su nombramiento, Calisto y dos compañeros frailes basilios viajaron a Roma e hicieron profesión de fe ante el cardenal de Sta. Severina[82]. A juzgar por las palabras del memorial que antes he reproducido, tras el acto Calisto habría regresado a Molisco. Años después, cuando abandonó su diócesis y pasó de nuevo por Roma de camino a

---

78 Ayo y maestro del duque de Uceda, el hijo del valido Lerma, por mediación de éste consiguió los cargos de obispo de Valladolid, inquisidor general, patriarca de las Indias y presidente del Consejo de Castilla. Fue nombrado obispo el 30.IV.1601, cf. EUBEL-GAUCHAT (1935): p. 357.

79 Se trata, evidentemente, de un titular de Acrida: en la carta enviada a D. Juan de Austria el 1.VI.1576 (FLORISTÁN [1988]: vol. II, p. 468ss) Joaquín de Acrida se titula ἀρχιεπίσκοπος τῆς πρώτης Ἰουστινιανῆς, Σερβίας, Βουλγαρίας, Ἀλβανίας καὶ τῶν ἐξῆς. Ante Aubert le Mire (cf. supra) Nectario se presenta como "archiepiscopus Primae Justinianae, Achridae et totius Bulgariae, Serviae, Albaniae et aliorum locorum". Cf. VAILHÉ (1912); Γ. Ι. ΚΟΝΙΔΑΡΗΣ, «Ἀχρίδος, Πατριαρχεῖον καὶ Ἀρχιεπισκοπή», *ΘΗΕ*, vol. III, Ἀθῆναι 1963, cols. 541-550. El nombre de Arsenio no está ni en Gelzer (1902: p. 26), ni en Vailhé (1912: col. 324), ni en Pechayre («L'archevêché d'Ochrida de 1394 à 1767, a propos d'un ouvrage récent» (II), *EO* 183 [1936] [280-323], p. 288ss), ni en Le Quien, ni en Fedalto. Se trataría, pues, de un arzobispo desconocido hasta ahora.

80 «Les archevêques d'Ochrida et leurs relations avec l'Occident à la fin du XVI^e^ siècle et au début du XVII^e^», *EO* 188 (1937) [388-439], p. 409.

81 FLORISTÁN (1988): vol. II, p. 485ss.

82 Santoro no se hace eco de la visita en su libro de audiencias, cf. KRAJKAR (1966). Tampoco he podido hallar ningún documento relativo a él en el ACDF.

España, recibió del papa una bula en la que pedía a los prelados y fieles cristianos que acogiesen a él y a su hermano con caridad, por haberse visto privados de sus monasterios y haciendas por ayudar a los católicos que pasaban por su ciudad.

Tras escuchar a Calisto, el obispo de Valladolid hizo llegar al Consejo de Estado, para su consulta al rey, su opinión favorable a recogerlo en algún monasterio de España o Nápoles y emplear a su hermano en la milicia. En cualquier caso,

> «que en ninguna manera se permita que estos ni otros obispos y frayles que andan por aquí se detengan mucho en estas partes sin tener modo cierto de vivir, porque algunos escandalizan con el suyo, y que es fácil causar algún herror a gente ygnorante y vilipendio de las cosas sagradas, y que esto se puede temer porque casi lo ha hechado de ver pocos días ha, con ocasión de otro obispo que anda en esta çiudad, el qual aunque V*uestra* M*ajesta*d le ha hecho m*erce*d, no se desarrayga de la Corte, antes se vale de las cartas y patentes que se le han dado para entretenerse y vivir liçenciossamente y sacar limosnas y ayudas de costa extraordinarias»[83].

Por ello el obispo sugiere que se le mantenga en el monasterio de S. Basilio hasta que se tome una resolución definitiva sobre él, y que se le dé, a él y su hermano, la limosna necesaria para su sustento.

El Consejo, en sesión del 20 de julio, alabó el parecer del obispo y recomendó al rey la concesión de una ayuda de 200 ducados en España y 300-400 en Nápoles. Asimismo, aconsejó despedir al otro obispo que ya había sido despachado pero aún andaba por la ciudad. Al dorso, de mano del rey, la siguiente anotación: "dénsele aquí 1500 reales y en Nápoles 300 ducados de allá por una vez". Por real cédula del 22 de agosto Felipe III comunicó a Francisco de Castro, virrey de Nápoles (1601-1603), que había entregado a Calisto 1500 reales para el viaje a Nápoles y le ordenó que le pagase por una vez los 300 ducados de ayuda de costa. Ésta es la última noticia de él que he podido localizar en España, pero el Archivo Vaticano nos ofrece información más allá. El 28 de junio de 1603 Claudio Rangone, nuncio papal en Polonia, en una relación enviada a la Secretaría de Estado decía así[84]:

---

[83] Parece probable que el obispo aludido sea Dionisio Paleólogo, al que, como hemos visto, en marzo de 1602 el rey le había entregado una cédula con el despacho para el viaje de vuelta.

[84] ASVat, Fondo Borghese, ser. III, 129-1, fol. 224 (= *ibid*., ser. III, 90-a, f. 218).

> «Un vescovo greco è capitato quì, dove essendosi fermato tre giorni in circa et havendo fatta riverenza al re e visitato questi altri signori senza venir da me, mi ha dato sospetto dell'animo suo verso la santissima Unione; però ne ho parlato col re e con questi altri signori. Frattanto, havendo egli presentito qualche cosa della mia diligenza, mi è venuto a trovare, scusandosi della tardanza et professando d'esser unito con la Santa Chiesa Romana et esser stato costì alcun tempo, e dopoi passato per Francia in Inghilterra, dove sia stato prigione nel tempo della morte della regina et spogliato di quanto haveva seco, per il che non habbi potuto mostrar testimoni che tenea della persona sua, e che era capitato quì solamente per andar a Leopoli a trovar un suo parente ricco, per haver danari da tornar a star costì, onde non ho voluto restar di usarle qualche cortesia per suo bisogno; nientedimeno mi è parso dar conto di tutto ad ogni buon fine e per chiarirme meglio di lui; qual si chiama, per quanto ha detto, Calisto Timoteo, vescovo Muliscense, della città Tessalonicense»[85].

Así, pues, Calisto pasó de España, por la vía de Francia, a Inglaterra, en donde estuvo cuando se produjo la muerte de Isabel I (marzo de 1603). Luego viajó a Polonia, según su testimonio para pedir dinero en Leopolis (L'vov, Ucrania) a un pariente suyo y regresar a Roma. Por una carta de avisos de Polonia del 19 de junio de 1604 sabemos que de Leópolis pasó a Moscovia en busca de un tío suyo mercader (probablemente el mismo familiar rico de la carta anterior, al que no hallaría en Leópolis):

> «Calisto Tessalonicense, vescovo Molicense, che fu quì l'anno passato come si scrisse all'hora, dopo l'esser stato in Moscovia, ove passò di Leopoli per trovare un mercante suo zio et haver da quello danari, hora è tornato et ha fatta instanza al nuntio per lettere di passo per venirsene costì a baciar il piede a Nostro Signore, verso la cui Santità professa la debita riverenza»[86].

Parece, pues, que Calisto se proponía regresar a Roma, probablemente con intención de pasar luego a Nápoles a cobrar la ayuda de costa que se le había concedido en Valladolid. Por su afirmación de que "si le conoçiesen y hallasen, le quemarían vivo", es poco probable un regreso a su dió-

---

85 KOROLEVSKIJ (1913): p.190, pone en relación, con dudas ("forse"), a este Calisto Timoteo con otro Timoteo, arzobispo de la Chimarra, mencionado por el obispo de Larino (Calabria) en una carta sin fecha, pero de esta misma época: según él, el topónimo "Muliscense" podría encubrir el nombre de Musacchia, pequeña ciudad de la Chimarra. No es así, evidentemente: "Muliscense" se refiere a Molisco y el obispo mencionado por el nuncio es nuestro Calisto.

86 ASVat, Fondo Borghese, ser. III, 90-b, f. 162.

cesis. La numerosa colonia griega de Nápoles o cualquier otra localidad de Apulia o Calabria con población griega podrían haber sido lugares adecuados para establecerse con carácter definitivo, como antes de él habían hecho tantos prelados griegos llegados a Italia.

José M. Floristán Imízcoz

Fac. de Filología A-35
28040 MADRID (España)
floris@filol.ucm.es

BIBLIOGRAFÍA

Darrouzès, J. (1981), *Notitiae episcopatuum ecclesiae constantinopolitanae*, Paris.

Eubel, C.-Gauchat, P. (1923), *Hierarchia Catholica Medii et Recentioris Aevi*, vol. III: saeculum XVI ab anno 1503, editio altera, Monasterii.

— (1935), *Hierarchia Catholica Medii et Recentioris Aevi*, vol. IV: a pontificatu Clementis pp. VIII (1592) usque ad pontificatum Alexandri pp. VII (1667), Monasterii.

Fedalto, G. (1988), *Hierarchia Ecclesiastica Orientalis*, vol. I: Patriarchatus Constantinopolitanus, Padova.

Floristán, J. M. (1988), *Fuentes para la política oriental de los Austrias*, León.

Gelzer, H. (1902), *Der Patriarchat von Achrida. Geschichte und Urkunden*, Leipzig.

Hassiotis, I. K. (1994), «España y los movimientos antiturcos en Macedonia en los siglos XVI y XVII», en: I. R. Alfageme - M. López Salvá - R. M. Aguilar (eds.), *Χάρις διδασκαλίας. Homenaje a Luis Gil*, Madrid, Ed. Complutense, pp. 685-697.

Korolevskij, C. (1913), «La missione greco-cattolica della Cimarra nell'Epiro nei secoli XVI-XVII» (continuazione e fine), *Bessarione* 17, pp. 170-197.

Krajkar, J. (1966), *Cardinal Giulio Antonio Santoro and the Christian East*, Roma, Pontificio Istituto Orientale [OCA 177].

Kravari, V. (1989), *Villes et villages de Macédoine occidentale*, Paris.

Le Quien, M. (1740), *Oriens Christianus*, Parisiis (reimpr. Graz 1958).

Mystakidès, B.-A. (1898), «Notes sur Martin Crusius, ses livres, ses ouvrages et ses manuscrits», *REG* 11, pp. 279-306.

ΜΥΣΤΑΚΙΔΗΣ, B. A. (1931, 1932), «Δύο ἀρχιεπίσκοποι Ἀχριδῶν (πρώτης Ἰουστινιανῆς) ἐν Τυβίγγῃ παρὰ Μαρτίνῳ τῷ Κρουσίῳ, Γαβριὴλ (1587) καὶ Ἀθανάσιος (1599)», *Θεολογία* 9, 68-79; 10, 64-74, 143-155.

PECHAYRE, A.-P. (1939), «La succession épiscopale d'Ochrida: Gabriel et Théodule, 1582-1588», *EO* 193-194, pp. 35-56.

QUETIF, J.-ECHARD, J. (1719-1723), *Scriptores Ordinis Praedicatorum recensiti notisque historicis et criticis illustrati*, tomus II, pars I (1499-1639 A.D.), Parisiis (reimpr. N. York, B. Franklin, 1959).

RODOTÀ, P. P. (1758), *Dell'origine, progresso e stato presente del rito greco in Italia*, 3 vols., Roma (reimpr. Cosenza 1986).

ΤΣΙΡΠΑΝΛΗΣ, Z. N. (1980), *Τὸ Ἑλληνικὸ Κολλέγιο τῆς Ῥώμης καὶ οἱ μαθητές του (1576-1700)*, Θεσσαλονίκη.

VAILHÉ, S. (1912), «Achrida», *DHGE*, vol. I, Paris, cols. 321-332.

SERBIA, BULGARIA Y GRECIA A LA LUZ DE VARIOS OBSERVADORES ESPAÑOLES (1876-1897)*

RESUMEN: 1878 trae consigo la independencia de la mayoría de los Balcanes del Imperio Otomano, los nuevos países serán el objeto de estudio de intelectuales, periodistas españoles. El presente artículo recoge dichos textos, sus autores y la forma en que llegaban a los lectores del mundo en español.

PALABRAS CLAVE: Imperio Otomano, Serbia, Bulgaria, Grecia, Cuestión de Oriente, Guerra Ruso-Turca de 1877-78, diplomáticos, periodistas, politólogos españoles.

ABSTRACT: In 1878 most of the ottoman lands in the Balkans became independent, Spanish intellectuals, journalists and diplomats will write about them. This article is a study about the texts they produced, the authors and the way this information arrived to the Spanish readers.

KEY WORDS: Ottoman Empire, Serbia, Bulgaria, Greece, Eastern Question, 1877-78 Russo-Turkish war, diplomats, journalists, politicians.

En 1782-83 Carlos III y el sultán Abdül-Hamid I realizan un histórico tratado de paz que marca el fin de una larga hostilidad. La perspectiva ilustrada de Carlos III y su ministro Floridablanca producirá un acercamiento en ambos imperios que, si bien no tuvo demasiada importancia desde el

* El presente artículo reproduce la conferencia impartida en el Instituto Cervantes de Belgrado en junio de 2004 con el título "Serbia y Bulgaria en textos en español (1876-1887)". Quiero aprovechar la ocasión para agradecer al entonces director Javier Hergueta todas las atenciones que tuvo conmigo.

punto de vista político, económico o social, merece la pena tenerse en cuenta, ya que de todas las potencias europeas España es una de las pocas que no se expande a cuenta de los territorios del Imperio Otomano. Ambas naciones firman en 1827 un segundo tratado según el cual se permite el paso y comercio del Mar Negro a los buques mercantes españoles[1]. Fernando VII muere en septiembre de 1833 e Isabel II es proclamada reina. Un mes más tarde, Francia e Inglaterra la reconocen en el Manifiesto de Octubre y poco después se adhieren Dinamarca, Suecia, los Estados Unidos y Turquía[2]. En este contexto surge el "Tratado de comercio y navegación concluido entre España y la Sublime Puerta otomana; firmado en Constantinopla el 2 de marzo de 1840", en el que figuramos como nación privilegiada[3]. No ocurre lo mismo con las potencias conservadoras como Prusia y Austria, con las que se restablecen relaciones en 1848, Roma, con el Concordato de 1851, o Rusia, defensora de la causa carlista, que hasta la subida al trono de Alejandro II en 1857 ignoraba a la reina.

Durante buena parte del siglo XIX las relaciones internacionales españolas están mediatizadas por Inglaterra y Francia, países con los que participa como observadora en la Guerra de Crimea enviando varios buques y al general Prim como observador al bando pro-otomano[4]. Las memorias de los militares y la prensa de la época crearon una nueva imagen de los turcos y sus ejércitos en los lectores hispánicos[5]. Sin embargo, la buena prensa de los turcos se acaba en 1860 en que las masacres de cristianos en el Líbano por parte de drusos, con la pasividad de las tropas otomanas, hacen que Francia y Austria envíen una expedición de castigo. Dichos sucesos se extendieron a Damasco, siendo el convento-escuela español saqueado y los franciscanos asesinados, un hecho que tuvo mucha relevancia en España[6].

Se puede afirmar que a partir de 1860 se produce un cambio sustancial en las relaciones de las potencias europeas con el Imperio Otomano, afectando también a España, donde la tradicional imagen negativa de los tur-

---

1 CANTILLO (1843): 842-843.

2 BECKER (1924): 617.

3 CANTILLO (1843): 887-890.

4 Juan PRIM PRATS, *El Viaje Militar a Oriente*, Madrid, Ministerio de Defensa, 1995, con una introducción de Manuel Espadas Burgos.

5 Este tema lo he tratado en «La Imagen Española de los Ejércitos Otomanos 1784-1907», *Espacio, Tiempo y Forma*, Madrid, U.N.E.D., 1997, pp. 11-32, reimpreso en P. MARTIN ASUERO (2003a).

6 Véase P. MARTÍN ASUERO (2004a), y el capítulo III.1 de P. MARTÍN ASUERO (2003b).

cos imperaba. Napoleón III logra que el Líbano se convierta en *mutasarrifiya* o provincia autónoma gobernada por un *mustasarraf* cristiano nombrado por la Sublime Puerta, pero con el beneplácito de las potencias. La penetración política es ya un hecho, especialmente en las presiones para que se agilicen los cambios del periodo de reformas conocido como *Tanzimat*. A pesar de todo, se trata de un momento de estabilidad política que impulsa las inversiones en el Imperio Otomano, surgiendo en este momento los primeros bancos, como la Banca Imperial Otomana, nacida en 1863 con capital franco-británico. Otro hecho que hay que tener en cuenta en este cambio de percepción fue la revuelta en Creta de 1866, apoyada por Grecia, que se saldó con una brutal represión por parte de las tropas otomanas. España, que había tenido una agencia consular en la isla entre 1842-1852, tuvo noticias de la insurrección a través de un informe firmado por Cólogan y Cólogan, encargado del Consulado General en Atenas, y del hecho de que los insurrectos no contaban con el beneplácito de Francia y Gran Bretaña[7].

Las masacres de griegos impresionaron a la opinión pública, como es el caso de Castelar, que les dedica un capítulo en sus *Cartas sobre política europea*, en el que simpatiza con la causa helénica: «No hay que dudarlo ya. Los fuertes candiotas han sido ya entregados al turco cual se entregan los mansos ganados al carnicero. Ya no tienen más remedio en el mundo que ceder a sus opresores, a los cuales esta vieja diplomacia sin corazón y sin conciencia les entrega como un rebaño de hombres más que degollar en aras del equilibrio europeo»[8].

A la mala prensa de los otomanos hay que añadir la nefasta gestión del sultán Abdül-Aziz, que conducirá las finanzas imperiales a la bancarrota, siendo derrocado en 1876. Los reformistas lograron que el nuevo sultán, Abdül-Hamid II, reconociera la Constitución. El Imperio Otomano se convertía en una monarquía parlamentaria. Los nacionalistas de los Balcanes aprovecharon la confusión creada tras la instauración de este nuevo régimen de gobierno para sublevarse con la ayuda de Rusia. Esta vez la Europa liberal no participó y dejó que los rusos ayudaran a sus hermanos eslavos a conseguir la independencia. Desde España, uno de los intelectuales que analiza la situación en los Balcanes fue Emilio Castelar en *La Cuestión de Oriente*. Se trata de un interesante testimonio de la manera en que nues-

7 OCHOA BRUN (2001): 170-173.

8 E. CASTELAR, *Cartas sobre política europea*, Madrid, Librería de A. de San Martín, 1876, vol I, p. 19.

tros intelectuales estaban al tanto de la situación política internacional. De hecho, Castelar estaba bastante bien informado de la crisis que se cernía sobre los Balcanes y del acuerdo del zar Alejandro II y el emperador de Austria-Hungría. Estos dos monarcas habían dividido el mapa en dos zonas de influencia: Austria se reservaba la tutela de Serbia y su interés por la Bosnia-Herzegovina; Rusia, por su parte, se nombraba protectora de los búlgaros y mostraba su interés en Besarabia y Anatolia oriental. El futuro principado de Bulgaria, Albania y Rumelia serían autónomos; permitiendo a los griegos anexionarse Tesalia y el Epiro. Estambul quedaba en este acuerdo como ciudad libre, paso previo a la conquista rusa[9]. Ésta es la opinión de Castelar sobre la Cuestión de Oriente en este momento:

> «Una religión que se muere, una raza que se consume, un Imperio que se extingue en prematura vejez; gran porción de pueblos jóvenes, pero inhábiles para gobernarse a sí mismos, que pugnan por la libertad; razas diversas que se creen con derecho a formar el núcleo de venideras confederaciones; emperadores fortísimos que se adelantan a reclamar con el filo de la espada la parte del primogénito feudal en pingüe herencia y la parte del león en cuantosísimo despojo; naciones de Occidente que tiemblan al ver la extensión alcanzada por sus enemigos históricos; tribus ayer opresas que hoy oprimen, después de emancipadas, a tribus no menos indóciles [...], todo eso late en los problemas orientales y surge así que el Sultán mueve su agonía sobre las orillas del Bósforo y desde las regiones al Sultán sometidas suenan sus cadenas abrumadoras en los oídos de la atribulada Europa»[10].

Enrique Dupuy de Lôme[11] publicaba *Los Eslavos y Turquía* en 1877. Este diplomático muestra algunos puntos en común y ciertas divergencias con Castelar. Los dos estaban de acuerdo en que el Imperio Otomano tenía que desaparecer de los Balcanes. Dupuy legitima las pretensiones rusas, considerando que esta nación tenía como cometido liberar a los eslavos del fanatismo musulmán. El futuro presidente de la I República opinaba lo

9 P. DUMONT, «La crise balcanique», en: R. MANTRAN (DIR.) (1989): 515-522.

10 CASTELAR (1876): 7-8.

11 Nacido en Valencia en 1851, entró en la carrera diplomática y fue destinado a Japón en 1873. De ahí pasó a Bruselas dos años más tarde, hasta 1877. Desde la capital de Bélgica colaboró con la prensa española, y en sus trabajos se puede apreciar un profundo conocimiento de la situación internacional. A su regreso a España en 1880 ocupó el cargo de secretario del Ministerio de Estado. Entre 1892 y 1898 fue el representante español en Washington, hasta que Silvela le trasladó a Italia. Su último destino fue París, donde murió en 1903. Al margen de la carrera diplomática también colaboró con *La Epoca* (1874-76) y publicaciones geográficas especializadas. Cf. GARCÍA ROMERAL-PÉREZ (1995): 97.

siguiente: «Pero si los pueblos eslavos tienden sus manos a sus hermanos de infortunio, a los griegos, a los ilirios, a los rumanos, y se reconcilian con los húngaros, disolverán a un tiempo dos imperios que han sido igualmente opresores, el Imperio Austriaco y el Imperio Turco, inaugurando una época de paz y libertad en toda Europa»[12].

Otro aspecto importante es el religioso, el cual permite sacar toda una serie de conclusiones. Dupuy compara el papel de los serbios con el de los reinos cristianos peninsulares medievales, desempolvando los ideales de la Reconquista: «Su raza [la eslava] debe llenar en el mundo una misión grande y sublime, que consiste en volver a convertir en Europa, en unión con los griegos, lo que hoy en día es Asia, a pesar de estar en nuestro continente»[13]. Castelar, por el contrario, mantiene una postura un tanto ambigua afirmando, en más de una ocasión, que no se trata de una guerra de religiones: «El problema es puramente político, nacional de raza; y tendría inmediata solución en el nacimiento de un nuevo Estado»[14]. Más adelante titula uno de sus capítulos "Una Religión Decadente" y deslegitima las reformas del *Tanzimat*: «Así es Turquía con su Koran revelado por toda ley, con su Califa-Sultán por todo poder, con sus supersticiones tradicionales por todo espíritu, con su rigidez moral por toda vida, inmodificada completamente a los humanos progresos»[15].

Sobre la situación de los musulmanes de los Balcanes, Enrique Dupuy de Lôme es tajante: «No hago mención de los eslavos que siguen la religión mahometana; porque creo que eso es un mero accidente que desaparecerá en cuanto termine la dominación turca»[16]. Las ideas progresistas de Castelar suavizan este aspecto, dando prioridad al derecho internacional y a los derechos humanos: «El Estado turco debe desaparecer de Europa, mas debe quedar el pueblo turco. Estas proscripciones de razas enteras pudieron imaginarse en la antigüedad, cuando no vivía la idea del derecho; pero no en nuestro tiempo, cuando la idea del derecho se aviva cada vez más en la conciencia. Nuestra tolerancia religiosa puede resolver este problema como no hubiera podido resolverlo ningún otro siglo»[17].

Tanto la postura de Dupuy como la de Castelar pueden ser consideradas como representativas de la Restauración española, un momento en el

12 GARCÍA ROMERAL-PÉREZ (1995): 326.
13 DUPUY DE LÔME (1877): 75.
14 CASTELAR (1876): 44.
15 CASTELAR (1876): 227.
16 DUPUY DE LÔME (1877): 81.
17 CASTELAR (1876): 324.

que se hace hincapié en los valores religiosos. Ambas reflejan el cambio producido en la opinión pública española sobre el Imperio Otomano desde la Guerra de Crimea. Lo cierto es que a partir de este momento se niega a sus antiguos aliados el derecho a acceder a la Modernidad, convirtiendo sus territorios en una inmensa herencia sobre la cual no se sabía claramente quiénes iban a ser los herederos y quiénes los desheredados. Rusia, aprovechando esta situación a favor de la causa eslava, declaró la guerra a Turquía en 1877. Esta vez los observadores tomaron posición al lado de las tropas del zar, como Saturnino Jiménez en *La Academia,* con sus "Impresiones de un testigo de la guerra de Oriente", o *La Ilustración Española y Americana*, que mandó a José Luis Pellicer como corresponsal, cuyas "Cartas sobre la Guerra" con ilustraciones de este autor se publicaron a la par que la "Crónica de la Guerra de Oriente" de Dupuy de Lôme y las "Complicaciones en Oriente" de Manuel Becerra[18].

Los tratados de San Estéfano y Berlín de 1878 pusieron fin al conflicto. Montenegro, Serbia y Rumania se declararon independientes, Bulgaria, autónoma, Austria recibió la administración de Bosnia-Hercegovina, Rusia, territorios en el este de Anatolia, y Gran Bretaña, neutral en la guerra, la administración de Chipre. Los lectores hispánicos tuvieron bastante información tanto en la prensa diaria como en la especializada, como es el caso del artículo de Martín Ferreiro "Turquía y el tratado de Berlín" del *Boletín de la Real Sociedad Geográfica de Madrid* en 1879, institución que publicó también las "Noticias de Bulgaria y otras regiones de Oriente" (octubre 1878) o "Mis viajes en la península de los Balcanes y en Asia Menor: conferencia pronunciada el día 6 de marzo de 1883" por parte de Saturnino Jiménez. En este momento aparecen varios libros sobre el Imperio Otomano, como el de Troyano y Riscos, *La Turquía, su pasado y su presente*, o el de Leopoldo Barrios Carrión, *Una ojeada geográfico-militar sobre las naciones balcánicas*, en 1889.

Diego Coello de Quesada es una figura clave para entender las opiniones que se tenían en España de la Cuestión de Oriente al ser nombrado embajador en la Sublime Puerta en 1884, cargo que ocupó durante poco más de dos años. Desde Estambul estuvo al tanto de la situación en los Balcanes, tal y como se demuestra en los artículos enviados a *La Epoca* y *La Ilustración Española y Americana.* Es un ejemplo de cómo en el siglo

18 Véase mi artículo «España y la Cuestión de Oriente, la Guerra Ruso-Turca de 1877-78», *Revista de Historia Militar* 85 (Madrid, Instituto de Historia y Cultura Militar, 1998) 137-162, reimpreso P. MARTÍN ASUERO (2003a).

XIX había toda una serie de diplomáticos de carácter liberal que compaginaron el servicio exterior a la patria con la política y el periodismo. Se trata de un testigo excepcional de los cambios de la segunda mitad del siglo XIX, como se puede apreciar en esta descripción de Belgrado en 1888 con ocasión de la apertura de la línea férrea entre Viena y Estambul:

> «Cuando hace algunos años visitaba yo aquella ciudad [Belgrado], era realmente una población enteramente turca y que acababa de salir, por decirlo así, de la dominación musulmana. Su catedral de hoy era la mezquita árabe, sus mujeres llevaban todavía el velo y lo que podríamos llamar el albornoz de las circasianas de Constantinopla; todas sus casas parecían divididas entre la parte destinada al harén, y la otra consagrada a la morada del señor. En dos lustros el principado, sujeto a la alta soberanía del Sultán, se ha convertido en reino independiente; y los vapores del Danubio, que a todas horas ponen a Belgrado en contacto con Galatz en Rusia, con Orsowa en Rumania y con Budapest en Hungría o Viena, al propio tiempo que la locomotora, enlazándolo a Salónica y Constantinopla, la han convertido, como a Bucarest, en ciudad europea y de indudable porvenir comercial»[19].

El fin de la guerra turco-rusa de 1877-78 había creado una gran polémica, empezando desde el momento de las paces. El Tratado de San Estéfano de marzo de 1878 había permitido el nacimiento de una gran Bulgaria, cuyas fronteras iban del Danubio al Mediterráneo, incluyendo las provincias de Monastir y Tesalónica. Bulgaria era autónoma, pero bajo soberanía otomana, con su propio príncipe, ejército y administración. Rusia había jugado la carta búlgara desestimando las pretensiones serbias sobre Kosovo, el *sandjak* de Novi-Pazar, una parte de Macedonia y el puerto de Vidin en el Danubio; las de Grecia sobre Creta, Tesalia y el Epiro tampoco fueron escuchadas. El temor a una gran Bulgaria y el descontento de Serbia y Grecia fueron aprovechados por Bismarck, que logró modificar las paces en el Tratado de Berlín de julio de ese mismo año. Bulgaria quedó reducida del Danubio a los Balcanes, perdiendo parte de la autonomía. El resto, donde la población era mayoritariamente musulmana, volvió al control directo de los turcos con el nombre de Rumelia oriental. Los Balcanes se separaron del Imperio Otomano bajo la forma de monarquías parlamentarias y la atenta mirada de tres imperios europeos: el ruso, el austro-húngaro y el alemán. En este momento, el Imperio Otomano se reducía en Euro-

[19] P. MARTÍN ASUERO (ED.) (2003b): 230. *La Ilustración Española y Americana,* nº XXIX (1888).

pa a Rumelia oriental, Albania, Macedonia y Tracia; algunos de estos territorios eran reclamados por los diferentes países balcánicos y los conflictos armados no tardarían en estallar.

Coello fue testigo de cómo en 1884 las heridas de la guerra no estaban cicatrizadas. Serbia se acercaba más al Imperio Austro-Húngaro, que inició en 1880 la construcción de una línea de ferrocarril que uniría Viena con Estambul en 1888. Austria apoyaba de manera secreta a Serbia en sus pretensiones de anexionarse Macedonia. Las presiones de Viena ayudaron en gran medida a que en 1882 las potencias reconocieran a Milan Obrenovich rey, pasando de principado a reino de Serbia. Hay que tener en cuenta que la expansión austriaca se dirigía hacia el sur. Ya tenían el control administrativo de Bosnia y Herzegovina desde 1878 y su siguiente objetivo era Serbia. Hasta 1893 el acuerdo serbo-austriaco no fue hecho público, de ahí que Coello se hiciera eco de la opinión internacional que afirmaba: «Notas recibidas de la Puerta desmienten de una manera categórica los proyectos de alianza entre la Serbia y Austria, permitiendo al ejército austriaco atravesar el territorio serbio»[20].

Serbia, Bulgaria y Grecia ponen sus miras en los restos del Imperio Otomano en Europa argumentando derechos históricos basados en momentos de esplendor en la Edad Media o la Antigüedad. La influencia de las potencias en la defensa de sus protegidos y la coexistencia de diferentes confesiones y etnias complican la situación. Dentro de Rumelia oriental existía un movimiento unionista y daba la impresión de que iba a pasar a Bulgaria, causando la indignación de Serbia, que le declara la guerra en noviembre de 1885. Diego de Coello les dedica tres de sus "Cartas de Constantinopla" en *La Epoca*. La primera, fechada el 17 de noviembre, se publica el 25 de ese mismo mes. Coello analiza el conflicto a partir del frágil equilibrio de una Bulgaria que no era del todo independiente del Imperio Otomano:

> «Para mí es incuestionable que la Serbia ha querido el rompimiento de las hostilidades, por más que en una frontera dilatada, y excitados búlgaros y serbios, no niegue que en algún punto un grupo de búlgaros, pero no tropas de su ejército, hayan podido salvar los confines serbios. La Bulgaria, ya amenazada de una invasión turca, de la hostilidad de la Rusia y de un fallo desfavorable por parte de la conferencia europea, no podía apurar esa situación, concitándose la animadversión de las demás potencias. Es lo cierto que las verdaderas operaciones belicosas fueron emprendidas el 15 por el

[20] P. MARTÍN ASUERO (ED.) (2003b): 137. *La Epoca,* 27.05.1885.

> ejército serbio con el rey Milano a su cabeza, marchando en grandes masas desde Nisch sobre Sofía, a cuatro jornadas de la frontera serbia. Pero como este acto, además de ser contrario a los consejos del Austria, a las promesas que Serbia había hecho a las potencias, al respeto debido a los acuerdos recientes de la conferencia europea y a las relaciones de la Bulgaria, cuyo Príncipe, por toda clase de mensajes, había intentado ponerse bien con el rey Milano, era una agresión contra el Imperio Otomano, que ejerce la alta soberanía sobre el territorio búlgaro y la Rumelia, el Gobierno de Belgrado se apresuró a enviar telegráficamente a su activo representante, cerca del sultán, una nota insistiendo en que sólo había obrado en legítima defensa y provocado por las repetidas hostilidades de Bulgaria»[21].

Dos días más tarde los búlgaros contraatacaron y los serbios se retiraron. Austria tomó cartas en el asunto, haciendo saber que un avance más allá de Pirot sería contestado por el ejército austro-húngaro. Coello desde Estambul estaba al corriente de la situación, tanto por su condición de diplomático como por la de periodista. En este contexto, fue testigo de las conflictivas relaciones de las naciones balcánicas: «El armisticio impuesto a la Serbia y a la Bulgaria, lejos de calmar los odios creados en la última lucha, ha exasperado los ánimos en Belgrado y Sofía. Entre los serbios, porque no se conforman con su derrota, y de parte de los búlgaros, porque temen que la magnanimidad que han demostrado no exigiendo indemnizaciones de guerra y abandonando, si bien cohibidos por el Austria, las posiciones que conquistaron con su valor, no les sirvan para que el rey Milano ponga su veto a la unión de la Bulgaria y de la Rumelia Oriental»[22]. La situación no pasó de ahí y en febrero de 1886 se firmaron las paces en Bucarest. Coello informó de todo ello a los lectores de *La Epoca*:

> «La paz es un hecho entre la Serbia y la Bulgaria, habiendo declarado el representante del Rey Milano, Miyatwich, que su patria cedía a la presión europea, aceptando como solución de las negociaciones pendientes en la capital de la Rumania, un artículo único que consigna el restablecimiento del estado de paz entre los dos Estados, a partir de la firma del tratado. Todas las otras cuestiones sobre indemnización de guerra, de limitación de fronteras y demás, quedan aplazadas para un porvenir indefinido. Aun cuando este acontecimiento evita la continuación de las hostilidades, que podían renovarse diez días después de terminar el armisticio, que cumple el 1 de marzo, no parece que las grandes potencias signatarias del Tratado de

[21] P. MARTÍN ASUERO (ED.) (2003b): 145. *La Epoca,* 25.11.1885.
[22] P. MARTÍN ASUERO (ED.) (2003b): 148-149. *La Epoca,* 12.01.1886.

> Berlín, a quienes se debe que la Serbia no haya renovado la guerra, se muestren satisfechas de una solución que deja en pie todos los problemas y que amenaza con la guerra en la península de los Balcanes a la primera eventualidad favorable para la Serbia»[23].

Las monarquías balcánicas tenían una complicada política internacional y numerosos conflictos internos. Así, en Serbia estaban enfrentados los liberales, apoyados por Austria y cercanos al rey, con los radicales, prorusos que no estaban de acuerdo con las Paces de Bucarest: «Es preciso, sin embargo, que la Europa tome en cuenta la situación dificilísima del rey Milano, contra cuyo gabinete Garatchine se coligan todos los elementos radicales, que en un gran *meeting* celebrado en Nitch han declarado ignominiosa la paz para la Serbia sin una rectificación de fronteras que la compense del engrandecimiento de la Bulgaria. La oposición va más lejos que el Ministerio, amenazando la dinastía que hoy reina en Serbia»[24].

El papel del rey Milan y su vida privada fueron muy criticados, especialmente por un defensor de la monarquía parlamentaria como el conde de Coello. La derrota frente a los búlgaros y sus constantes infidelidades le había quitado gran parte de su popularidad. La reina Natalia, de origen ruso, aparece como la víctima de la novela romántica que protagonizaron y que llegó a la *Ilustración Española y Americana* a través de la pluma de Coello en: "Otra víctima del amor, la Reina Natalia de Serbia, era objeto hace pocos meses de las simpatías de todas las almas generosas"[25]. Según este autor, el matrimonio entre Milan y Natalia, hija de un militar ruso, había sido por amor y la compara a nuestra compatriota Eugenia de Montijo, en su abnegación y entrega:

> «Pero también para la Reina Natalia hubo un día de desengaño triste, no ciertamente por culpa de la Soberana, que después de las catástrofes que los serbios sufrieron ante los búlgaros mandados por Alejandro de Battenberg se mostró heroica con los heridos de las batallas y animosa cuando el ejército búlgaro se aproximó a Belgrado, sino por la flaqueza de Milano, que contando un ejército doble del de Bulgaria, y siendo él quien declaró la guerra para ceñir un nuevo florón a su corona con la Macedonia y parte de la Bulgaria, ni corrió a las batallas, ni supo al menos compartir la triste suerte de sus serbios como Napoleón III en Sedán.Tal vez en este contraste

23 P. MARTÍN ASUERO (ED.) (2003b): 151. *La Epoca,* 27.02.1886.

24 P. MARTÍN ASUERO (ED.) (2003b): 151-152. *La Época*, 27.02.1886.

25 P. MARTÍN ASUERO (ED.) (2003b): 233. *La Ilustración Española y Americana,* nº X (1889).

> entre la popularidad de la Reina y el desprestigio del rey, más que en las escapadas de Milano a visitar juntamente con los banqueros las actrices de Viena, o en los desaires públicos de Natalia a alguna embajadora favorita, se encontraría la causa del divorcio iniciado y del verdadero rato, pues no merece otro nombre el acto de Wiesbaden, de un hijo tierno niño a una madre amorosa; por más que este vástago único de unión tan feliz ayer y tan desventurada hoy sea el heredero del trono serbio. Es verdad que los políticos encuentran el motivo fundamental del drama escandaloso del Konak (palacio de Belgrado), que todavía impresiona vivamente a Europa, en que Natalia, fiel a su origen, es partidaria de la influencia rusa en Serbia, mientras Milano tiene compromisos bancarios y políticos que lo enlazan a Viena. Si es así, los sucesos que se preparan en Bulgaria tendrán su eco en Serbia; y no nos sorprenderá, aun después de las tristes escenas de Belgrado y de Wiesbaden, que no prestándose el patriarca serbio Teodosio ni el sínodo de la Iglesia griega a confirmar el divorcio entre los Reyes, para el cual no ha dado la esposa ni sombra de pretexto, Milano, que empieza a sentir se bambolea su trono ante la impopularidad creciente, y que la entrevista de Peterhov no le permitirá seguir contando con el apoyo decidido de los imperios germánicos, brinde con una reconciliación a la Princesa, cuyas desgracias de madre, como su admirable belleza, tantas simpatías le han conquistado en La Haya, en Florencia, en Viena y en París»[26].

Tal y como dejaba entrever Coello, los reyes se divorciaron en medio de una gran polémica, de la que el rey salió muy mal parado. Los partidos políticos liberales, aprovechando la poca popularidad que le quedaba, le presionaron para que aceptara la Constitución de 1888, la cual instauraba un verdadero sistema parlamentario. Milan se vio forzado a dejar el trono. En febrero de 1889 abdicó en su hijo Alejandro y, como sólo contaba con trece años de edad, fue necesario buscar un regente. La elección recayó en Ristich, partidario de la influencia moscovita en los Balcanes. Natalia, separada de su hijo, fue expulsada de Serbia y, desde un palacete en Crimea, atendía a la prensa. A partir de este momento no es sólo la esposa ultrajada, sino la madre que sufre por no poder estar cerca de su hijo e implora a su ex-marido que le deje verlo.

Las vicisitudes de la familia real serbia siguieron publicándose periódicamente. Milan I, a cambio de abdicar, recibió una suculenta pensión. Coello se hace eco de la vida rocambolesca del rey en el exilio: «Un día de la última Semana Santa, el telégrafo de Jerusalén, adonde el Rey Milano de

[26] P. MARTÍN ASUERO (ED.) (2003b): 231. *La Ilustración Española y Americana,* nº XXIX (1888).

Serbia había ido a visitar el sepulcro del Salvador, trajo a Europa la noticia de que iba a profesar en un monasterio griego; resolución que mal se avenía con la linda compañera de viaje que lo había seguido a Palestina»[27]. En vista de la situación, Ristich decidió adelantar la coronación de Alejandro III en mayo de 1889. Coello no estuvo presente en el evento, pero lo describe de manera magistral. El siguiente fragmento puede parecer procedente de una revista del corazón actual, al describir la ceremonia religiosa y los invitados; sin embargo, se puede hacer una lectura política y ver hasta qué punto se iban estrechando los lazos con una Rusia defensora del pueblo eslavo y de los cristianos ortodoxos:

> «La ceremonia de la coronación, que no creo haya descrito extensamente la prensa diaria española, fue conmovedora, y realmente nos transporta a aquellas otras consagraciones de las catedrales de Reims o de Aquisgram, en que eran ungidos los carlovingios. Anunciada por el cañón de Kralievo y por las aclamaciones de un concurso inmenso, empieza también como las de los siglos medios en el templo, con una plática en la cual el Arzobispo de Belgrado, que muy pronto será elevado a Patriarca de Serbia, dice al joven Alejandro I: *Soberano amadísimo, Rey de Serbia: el pueblo serbio te conduce para consagrarte en estos santos lugares, donde hace seis siglos San Abas ungió a su hermano el rey Esteban, para que tú puedas reinar con gloria de la santa Iglesia ortodoxa, cuyos fieles servidores te reciben con augurios en favor de tu prosperidad y gloria de tu persona y de tu dinastía; pero antes de consagrarte te pido declares si eres fiel a nuestra Iglesia y cuáles son tus creencias.* El Rey infante, teniendo en sus manos el libro de oraciones que en ellas ha puesto el Metropolitano, recita el Credo, y después de besar la cruz de Constantino, es ungido por el Prelado en la frente, en las mejillas y en sus manos, mientras a las oraciones griegas siguen los himnos nacionales. La emoción es inmensa, acrecida por el pensamiento de que la fatal política y la triste lucha entre sus padres ha impedido que el Rey Milano pueda estar al lado del Príncipe, privando al tierno Rey de las caricias y abrazos de su madre. Pero en cambio tiene un protector bastante más poderoso, y que se revela por modo elocuentísimo con la misión extraordinaria que el Zar confiere a Persiani, el único embajador extranjero que asiste a la consagración de Zitcha, alegándose ser el solo representante en Belgrado de monarcas pertenecientes a la religión griega. El enviado de Alejandro III recibe una ovación a su paso por Serbia, y oye de labios del joven Monarca, en el banquete de la coronación, el brindis entusiasta que éste dirige a su protector el Zar»[28].

---

[27] P. MARTÍN ASUERO (ED.) (2003b): 240. *La Ilustración Española y Americana,* nº XIX (1889).

[28] P. MARTÍN ASUERO (ED.) (2003b): 245. *La Ilustración Española y Americana,* nº XXVI (1889).

La orientación de Serbia cambió de Austria a Rusia, como quedó demostrado en las siguientes elecciones: «¿Cómo se inicia el otoño? El drama de Belgrado con motivo de la eterna lucha entre el Rey Milano y la bella Natalia se enlaza con la contienda electoral que da en Serbia una asamblea favorabilísima al partido radical, aliado de Rusia [...]»[29]. Las presiones de las potencias y las pretensiones históricas sobre determinados territorios hicieron que se enfrentaran en dos guerras balcánicas, 1912 y 1913. De todos es sabido que el detonante de la Primera Guerra Mundial fue el asesinato del heredero al trono austro-húngaro en Sarajevo y la declaración de guerra de Austria a Serbia pocos días más tarde.

Las crónicas de Coello se centran también en la situación de Bulgaria, cuya trayectoria es la contraria a la de Serbia, pasando de la alianza con Rusia a la de Austria y su posterior participación en la Gran Guerra en el bando de las Potencias Centrales. Uno de los logros de Bismarck en el Tratado de Berlín de 1878 fue introducir como condición que los tronos de los nuevos Estados balcánicos no podían ser ocupados por miembros de familias reinantes. Así eliminaba de la esfera a la mayoría de las monarquías europeas y lograba ubicar a los vástagos de familias alemanas como los Hohenzollern, los Battemberg o los Sajonia-Coburgo, ya presentes en muchas cortes europeas. La política matrimonial del canciller de hierro fue uno de sus mayores éxitos. No hay que olvidar que la Guerra Franco-Prusiana de 1870 se había originado por la sucesión del trono de España, vacante por el exilio de Isabel II.

Como antes expuse, Bulgaria, a diferencia de Serbia, no alcanzó la independencia en 1878, sino el estatus de provincia autónoma gobernada por un príncipe nombrado desde Estambul, pero con el beneplácito de las potencias. Alejandro de Battemberg, sobrino de la zarina pero protegido de Bismarck, entró solemnemente en Sofía en julio de 1879. Este joven príncipe de veintiún años de edad se encontró con dos impedimentos para gobernar. El primero fue la Constitución llamada de Tarnovo, demasiado liberal para la época, ya que introducía el sufragio universal, y la omnipresencia del zar a través del ejército, los ministros rusos o la policía. Alejandro consideraba poco menos que una afrenta ser un súbdito de un sultán otomano y empezó a buscar apoyos en la Europa liberal. Alfonso XII le concedió una medalla en 1883 sin consultarlo a la Sublime Puerta, desencadenando una pequeña crisis entre Turquía y España, que le retiró la con-

[29] P. MARTÍN ASUERO (ED.) (2003b): 250. *La Ilustración Española y Americana,* nº XXXIX (1889).

decoración. Coello desde Estambul informaba a los lectores de *La Epoca*: «Ahora un príncipe soberano ha ido a Inglaterra para asistir al casamiento de su hermano con la princesa Beatriz e interesar el apoyo de la reina Victoria en favor de las aspiraciones de su pueblo para alcanzar una independencia igual a la de Rumania y de Serbia»[30].

El pueblo búlgaro de Rumelia oriental organizó un movimiento unionista que originó la guerra con Serbia en 1885. Un año más tarde, la Sublime Puerta declaró gobernador general de Rumelia oriental al príncipe Alejandro. Coello incluye el texto del firmán imperial de la convención de Tophane del 5 de abril de 1886[31]. Bulgaria establecía así unos límites que se mantuvieron hasta 1912, era el país más grande de los Balcanes, con 96.000 km^2, y el más poblado, al contar con tres millones de habitantes. Coello declaraba que la cuestión búlgara quedaba zanjada mientras no hubiera desavenencias entre el zar y el príncipe.

Sin embargo, Alejandro se iba alejando paulatinamente del control de Moscú. Un complot militar, promovido por Rusia, hizo que el príncipe abandonara el trono cansado de las presiones rusas. Coello ya no estaba en Estambul, pero seguía los acontecimientos desde Roma informando a sus lectores de *La Ilustración Española y Americana*: «El príncipe Alejandro, faltando en cierto modo a la gratitud que debía a los que lo colocaron en el trono de la Bulgaria, ha preferido la independencia de su trono y de su pueblo a convertirse en el brazo derecho y en vanguardia de la futura marcha de los ejércitos rusos [...]»[32]. Castelar desde España y en la misma publicación le dedicó dos capítulos en otoño de 1886. El trono quedó vacante y en 1887 lo ocupó Fernando de Sajonia-Coburgo, apoyado por el regente Stambolov.

---

30 P. MARTÍN ASUERO (ED.) (2003b): 140. *La Epoca,* 8.08.1885.

31 «Conforme a las estipulaciones del tratado de Berlín y al arreglo relativo a la Rumelia Oriental confirmado por los representantes de las potencias signatarias de aquel tratado reunidas en nuestra capital y comunicado a V. A. por el Gran Visir, se ha resuelto confiar a vuestra inteligencia y lealtad el Gobierno general de la citada provincia. Sometida a nuestra sazón imperial esta decisión, hemos tenido a bien, partiendo de nuestra confianza cada vez más grande, expedir el sexto día del Reghel del año 1303 un decreto confiando a vuestro mérito y capacidad la administración de la Rumelia Oriental, expidiéndose el presente firmán por nuestro Diván Imperial. Por lo tanto, V. A., con la inteligencia y adhesión dicha provincia, respondiendo a nuestros magnánimos deseos, empleando todos sus esfuerzos para asegurar el orden y la tranquilidad en la Rumelia Oriental, el bienestar y felicidad de sus pueblos sin distinción de razas, atrayéndose de esta manera más y más nuestra benevolencia imperial»; cf. P. MARTÍN ASUERO (ED.) (2003b): 163. *La Época*, 21.04.1886.

32 P. MARTÍN ASUERO (ED.) (2003b): 216. *La Ilustración Española y Americana,* nº XXXIV (1886).

Los dos lograron salir del control ruso, acabando con el partido pro-ruso y orientando a Bulgaria hacia Austria-Hungría y Alemania. El primer problema de este soberano fue la oposición del clero ortodoxo, como afirmaba Coello: «Pero no puede ocultarse que el joven príncipe se ha creado grandes dificultades por su lucha reciente con el sacerdocio griego, que acusa a Fernando de Coburgo, como a la princesa Clementina, no sólo de proteger el catolicismo en la Bulgaria, sino de preferir a los griegos, los gregorianos, y aun a los musulmanes, en daño de la Iglesia búlgara. Aunque esta acusación nos parece exageradísima, es indudable que en ella se ve la antigua guerra hecha por el arzobispo Clemente, metropolitano de Sofía, ayudado hoy del sínodo búlgaro, y secundando los planes del elemento eslavo-moscovita en Bulgaria»[33]. Las relaciones mejoraron con el advenimiento de Nicolás II. Fernando aceptó bautizar a su hijo Boris en la fe ortodoxa, haciendo padrino al nuevo zar. En junio de 1908, poco después de la revolución de los Jóvenes Turcos en Estambul, y con el apoyo de San Petersburgo y Viena, declaró la independencia de Bulgaria nombrándose zar.

El acercamiento hispano-otomano y la política absolutista de Fernando VII son dos factores que pueden explicar el hecho de que España se mantuviera al margen de la Guerra de Liberación Griega y de la escasa influencia del filohelenismo, del cual apenas se tiene constancia de la presencia de José García de Villata y, de ser cierto lo que nos cuenta Pío Baroja, de su antepasado Eugenio de Aviraneta[34]. No es fácil encontrar textos dedicados a la Grecia moderna y, de los pocos que existen, muchos son compilaciones o traducciones, como el caso de B. C. Colás, *Insurrección y regeneración de la*

---

33 P. MARTÍN ASUERO (ED.) (2003b): 239. *La Ilustración Española y Americana*, nº X (1889).

34 «—Veo, por lo que me ha contado –dijo Lord Byron–, lo que ha sufrido usted por la libertad. Usted ha andado por países civilizados, por países como España, donde queda una gran cultura de sentimientos; aquí no queda nada de la Grecia antigua. Soy de la opinión de San Pablo, que decía que no hay diferencia entre judíos y griegos. El carácter de los dos es igualmente vil. El griego actual no sólo es envidioso, malo y vengativo, sino que es abandonado y sucio. Es un degenerado. No tiene fe en nada. Allá en España confiaban ustedes en el compañero; aquí no se puede confiar en nadie. Además de esto, los patriotas griegos sienten una gran hostilidad contra el extranjero, y hasta a nosotros mismos, que hemos venido a luchar por su libertad, nos odian.

—No me diga más su excelencia –contestó Aviraneta–, si esto es así, me voy inmediatamente.

—No –le contestó Byron–. Espere. Es usted el único español que ha acudido a secundar mi empresa y no quiero que pueda decir que no he hecho por él todo lo que está en mi mano. Quédese usted aquí algunos días en mi barco. Supongo que le convendrá descansar» (Pío Baroja, *Aviraneta o la vida de un conspirador*, Madrid, Espasa, 1931, p. 133).

Grecia (Madrid 1867). Los lectores españoles tuvieron que esperar hasta la década de 1870 para encontrar textos de viajeros por Grecia. Uno de los más importantes es la memoria de la fragata de guerra *Arapiles*, de la cual existe la versión oficial de Juan de Dios de la Rada y la personal de Vicente Moreno de la Tejera. Otro viajero que estuvo en Grecia fue Melchor Ordóñez Ortega, enviado en visita oficial a Indochina en 1879, el cual se detuvo en Atenas antes de llegar a Turquía. La situación política de Grecia no pasa desapercibida en los artículos de Coello. Desde principios de los años '60 reinaba Jorge I, segundo hijo del rey de Dinamarca, el cual promulgó la Constitución de 1864, en la que el soberano ya no figuraba "por la gracia de Dios" sino "por la voluntad de la nación" representada en la Asamblea[35]. Grecia, al igual que muchas otras monarquías parlamentarias, se caracterizaba por una gran inestabilidad política, sucediéndose entre 1864 y 1910 cincuenta y ocho gobiernos, es decir, casi uno al año. Tras los acuerdos de 1878 no fueron reconocidas las reivindicaciones de este reino sobre Tesalia, Creta, las islas del Egeo, Estambul o parte de Anatolia. Sin embargo, tres años más tarde las potencias lograron presionar a Turquía para que cediera Tesalia y una parte del Epiro. Grecia, como el resto de los países de los Balcanes, no quedó satisfecha de este reparto y pretendió recuperar el resto de los territorios que estaban poblados por griegos. El nacionalismo helénico tenía como uno de sus principales postulados la "Megali Idea".

Como era de esperar, los distintos Estados no tardaron en enfrentarse en toda una serie de pequeñas guerras que terminaron en las "Balcánicas" (1912-13). La cesión otomana de la Rumelia oriental a Bulgaria en 1886 dio pie a los griegos para intentar hacerse con Macedonia, concentrando tropas en la frontera. Esta vez las potencias europeas apoyaron a los otomanos, tal y como informaba Coello a sus lectores:

> «Europa, cualesquiera que sean las simpatías por la Grecia, no juzga tampoco la ocasión justificada para una nueva lucha en Oriente, fundada en que los búlgaros han conseguido el triunfo de aspiraciones que debieran ser simpáticas a los que enaltecen el principio de nacionalidad. Dícese ahora que el rey Jorge, para calmar la excitación helénica, se contentaría con que la Turquía cediese únicamente a la Grecia ese Monte Olimpo en que la mitología colocó las divinidades griegas. Pero aun cuando poco importante la concesión, la Sublime Puerta no puede hacerla hoy enfrente de amenazas de guerra, como no le es dado aumentar la autonomía en la isla de Creta.

35 CASTELLAN (1991): 332.

De París, Londres y Roma llegan siempre a Atenas consejos de calma y prudencia»[36].

Grecia siguió su campaña militar de anexión de territorios otomanos y, en mayo de ese mismo año, Austria, Alemania, Rusia, Italia y Gran Bretaña exigieron que, si no acababa con las provocaciones y dispersaba las tropas acantonadas al norte de Tesalia en un plazo de ocho días, retirarían a sus representantes diplomáticos de Atenas y bloquearían los puertos del Peloponeso y del Pireo. Coello aporta abundante información del ultimátum y del papel del duque de Edimburgo, el cual había hecho acto de presencia con diez buques acorazados en un puerto cercano a Atenas[37]. En ese momento se produjo un cambio de gobierno, pasando Tricoupis y su candidato Stefanópoulos a ocupar la presidencia de la Cámara. De esta manera, los diputados que cinco meses antes se habían mostrado partidarios de la belicosa actitud del gabinete Deliyanis, cedían a las presiones de las potencias y a la prudencia del Rey[38]. Dos semanas más tarde Coello anunciaba el fin de las hostilidades:

"Terminación del conflicto greco-turco"

«Al fin puede darse ya por oficialmente terminado el conflicto entre la Grecia y la Turquía, la cual ha demostrado tanta nobleza en su solución como tacto y prudencia en las diversas fases por las cuales ha pasado un asunto que más de una vez ha puesto en serio peligro la paz de Oriente. En Consejo celebrado ayer en la Sublime Puerta y en virtud de las leales disposiciones manifestadas por el Gabinete Tricoupis, los ministros del sultán, a propuesta del gran visir, resolvieron dirigir a las grandes potencias una nota circular declarando que la Turquía se considera plenamente satisfecha con las medidas de desarme puestas en ejecución por la Grecia, y que el Gobierno Imperial, deseando dar una prueba del aprecio en que tiene sus buenas relaciones con la nación helénica, pide respetuosamente a las potencias que alcen el bloqueo, tan dañoso hoy para el comercio de Grecia. Este acto de la Sublime Puerta será debidamente apreciado en Atenas y facilitará una medida que estaba ya en el deseo de las principales potencias y por la cual trabajaba eficazmente el ministro de Rusia en Atenas y el Gabinete moscovita cerca de Inglaterra y de Alemania, las más difíciles y exigentes en esta cuestión de Grecia. Antes de adoptar estas resoluciones por la Sublime Puerta se tuvo la noticia aquí de que las tropas griegas habían eva-

36 P. MARTÍN ASUERO (ED.) (2003b): 160. *La Epoca,* 17 de abril de 1886.
37 P. MARTÍN ASUERO (ED.) (2003b): 167-169. *La Época*, 9.05.1886.
38 P. MARTÍN ASUERO (ED.) (2003b): 171. *La Época*, 7.05.1886.

> cuado la posición de Thigos, y de que tal como se retiraban de la frontera los batallones helénicos y volvían las reservas y milicias a sus hogares, otro decreto del rey Jorge ordenaba la dispersión de la escuadra, cuyos buques se han repartido en los diferentes puertos de Grecia. Por su parte, el Gobierno turco ha devuelto los prisioneros hechos a las avanzadas griegas, dado orden a Eyüb Bajá para que retire las tropas de la Tesalia y comenzado el desarme en Macedonia por los contingentes asiáticos, que vuelven a los distritos del Asia Menor, con gran ventaja de la postrada agricultura y del exhausto Tesoro del Imperio. El comercio griego, tan postrado igualmente con el bloqueo, que ha detenido nada menos que 22 buques helénicos en el puerto de Patras y 17 en la isla de Fen, va a reponerse de tan graves quebrantos, que dejarán huella en los anales de una nación tan simpática a la Europa»[39].

Como se puede apreciar, la postura de Europa frente a las pretensiones griegas en los territorios otomanos es bastante ambigua: las simpatías por los helenos se mezclan con el respeto a los derechos de los turcos de permanecer en Creta y Macedonia. La boda del hijo de Jorge I, Constantino, con la hermana del kaiser Guillermo II en 1889 es otro ejemplo de la complejidad de la situación. El duque de Esparta se había educado en la Universidad de Heidelberg, donde entabló amistad con Guillermo II y conoció a su hermana, de la cual se enamoró perdidamente o, al menos, eso es lo que nos cuenta Coello en *La Ilustración Española y Americana*. Esta decisión encontró la oposición de la reina Olga, que prefería para su hijo una princesa moscovita como ella. De hecho, Rusia se estaba acercando a Prusia y el zarevich tenía la intención de casarse con otra hija del káiser, lo cual fortalecería los lazos de Grecia con estas dos potencias. Según Coello, estas dos bodas alimentaban las esperanzas de cretenses y macedonios de unirse al reino de Grecia. El conde de Coello no asistió al enlace, pero lo describe con gran lujo de detalles. Lo que hoy en día podría parecer una crónica rosa de finales del siglo XIX es, en realidad, un retrato del papel de las monarquías en ese momento, especialmente en el juego a múltiples bandas que tenían con las naciones balcánicas y los otomanos, ya que tras los esponsales los emperadores de Alemania se desplazaron a Estambul en visita oficial a Abdül Hamid II, estrechando los vínculos con el que sería su aliado en la Primera Guerra Mundial. Merece la pena rescatar del olvido una parte de esta descripción del evento por parte de este partidario de la monarquía parlamentaria para demostrar que

39 P. MARTÍN ASUERO (ED.) (2003b): 175-177. *La Época*, 11.06.1886.

algunos lectores hispánicos sí tenían interés e información sobre lo que pasaba en el Mediterráneo oriental:

> «El regreso del cortejo nupcial, que toma la avenida Hermes, la principal arteria de Atenas, da lugar a una ovación entusiasta por parte de los helenos y de miles de alemanes, ingleses y rusos que han acudido a la capital de Grecia. Aquella noche hay banquete de trescientos cubiertos en el Palacio Real, al cual asisten, con los augustos huéspedes, casi toda la Cámara de Diputados y representación numerosa de las municipalidades del reino. Hacen los honores en estas nuevas bodas, que serán más felices que las de Helena, el príncipe Constantino, que tiene a su derecha a la princesa Sofía, al rey de Dinamarca y a la emperatriz Federica, y a su izquierda, a la reina Olga, al emperador Guillermo y a la princesa de Gales; mientras su padre, el rey Jorge, que le da el frente, ve a sus lados a la emperatriz Victoria Augusta, al príncipe de Gales, a la reina de Dinamarca y al zarevich. Cuando el rey de Grecia ha dirigido su caluroso brindis a los novios y a los excelsos huéspedes, Guillermo II, que ya comunicó al príncipe de Bismarck por telégrafo la inmensa sensación que en su alma produjo la primera vista del Partenón, y la gratitud por la ovación de la ciudad de Pericles, alza su cáliz, y después de asociarse a los augurios de felicidad hechos por Jorge I, dice sentirse feliz de que la princesa Sofía, su amadísima hermana, esposa del joven Constantino, su compañero de estudios en las Academias y Universidades germánicas, haya sido llamada a morar en la histórica Grecia. Está seguro de que encontrará en los augustos Soberanos helénicos segundos padres, y será adoptada con amor por el pueblo griego […] Pero no es posible prescindir de la emoción producida en los doscientos mil moradores de Atenas, y en el número aún superior de forasteros que la han invadido en estos días, por la iluminación de su Acrópolis, que hacía resaltar las grandiosas ruinas del Partenón, las del templo donde Fidias colocó su minerva colosal, del de Roma y de Augusto, muy posterior, la Pinacoteca y los Propíleos, la primera de las escalas y pórticos en mármol pentélico del mundo. Para aumentar el efecto de un espectáculo que sólo puede tener rival en el Foro y Coliseo de Roma, las flotas ancladas en el inmediato Pireo habían hecho proyectar sus potentes corrientes eléctricas sobre la ciudad de Pericles, sobre el monte Hymette, el Pentélico y la roca Nycabette»[40].

El equilibrio greco-turco volvió a alterarse en 1897 a causa de Creta, donde se habían producido insurrecciones en 1841, 1858 y 1867-68. Un grupo de rebeldes apoyados por griegos del continente declararon la

[40] P. MARTÍN ASUERO (ED.) (2003b): 257. *La Ilustración Española y Americana*, noviembre de 1889.

unión con Grecia en enero de 1897, siendo apoyados por un cuerpo de 10.000 soldados de Grecia bajo el mando del príncipe Jorge. El 3 de febrero ocuparon la isla. En vista de la inestabilidad de la situación, las potencias propusieron la autonomía de la isla y la retirada de las tropas otomanas, condiciones que no fueron aceptadas por el sultán. Se produjo la declaración de guerra, abriéndose un segundo frente en Tesalia, liderado por el príncipe Constantino. Una flota formada por navíos procedentes de Rusia, Gran Bretaña, Francia, Austria-Hungría e Italia bloqueó la isla, acabando con el conflicto en marzo. Estas circunstancias forzaron el armisticio, por el que los turcos se retiraron de Tesalia. Grecia indemnizó a Turquía y permitió la salida de musulmanes, produciéndose un nuevo flujo de emigrantes hacia el Imperio Otomano. En diciembre Abdül Hamit decretó la autonomía de la isla bajo soberanía otomana, pero gobernada por un cristiano designado por Estambul y aprobado por Atenas[41]. Si bien España se mantuvo neutral en el conflicto, el gobierno estaba a favor de Turquía, de hecho en 1892 habían trasladado la legación en Atenas a Estambul, dejando allí tan sólo un encargado de negocios. Fue desde la capital otomana desde donde se enviaron informes a Madrid sobre la situación de Creta, destacando uno fechado el 3 de junio de 1896 en el que se analiza la población de la isla –300.000 habitantes, de los que 204.000 eran griegos ortodoxos y 88.000 musulmanes–, el fanatismo musulmán, el despotismo de los turcos y, en definitiva, el antagonismo de las dos razas. Si bien España se declaró neutral en el conflicto, las simpatías del pueblo estaban, lógicamente, del lado de los griegos, especialmente las de los catalanes, que en 1897 llegaron a formular una proclama a favor de la incorporación de Creta a Grecia[42].

Los lectores de *La Ilustración Artística* de Barcelona y *La Ilustración Española y Americana* de Madrid tuvieron varios artículos de este conflicto con retratos de los militares y príncipes, fotografías del conflicto o mapas de la isla y de Tesalia. G. Repáraz publicó el 30 de abril un artículo, titulado "Campaña greco-turca. El teatro de la guerra", en el que dudaba del buen fin de la rebelión si no encontraba el apoyo de las potencias. Emilio Castelar analizó el fin del conflicto en esta misma revista, haciendo hincapié en la diplomacia alemana en su acercamiento a Turquía y su deseo de que saliera de la esfera de estos dos imperios: «por esta y otras causas proclamo, no obstante, la tristeza de nuestros tiempos, que marchan Grecia y

41 SHAW-SHAW (1977): 207. Véase también KODAMAN (1993).
42 OCHOA BRUN (2001): 177-183.

Creta hoy mismo al triunfo de su reconstitución indispensable por la democracia y por la libertad»[43].

Otro autor que trató sobre la cuestión de Creta fue el literato y diplomático Antonio de Zayas, destinado en la legación española de Estambul en 1897. Zayas dedicó dos capítulos de su libro *A orillas del Bósforo* a este tema. Hay que tener en cuenta que en este momento se habían producido las primeras masacres armenias en Anatolia, las cuales habían conmocionado a la opinión pública internacional. Zayas analiza en el capítulo XXI la situación de la isla desde el punto de vista geográfico, histórico y social, sin demostrar demasiada simpatía por los isleños: «El cretense es por temperamento y costumbre pirata e indócil al yugo de la autoridad»[44]. El capítulo XXII se centra en la guerra turco-griega y las consecuencias del conflicto:

> «Las extemporáneas arrogancias de los griegos no han conseguido otra cosa que evidenciar su carencia de previsión política y su completa falta de organización militar; poner en último extremo a su ya desmedrada y comprometida hacienda; perder parte de su independencia con la inspección europea de sus asuntos económicos y parte de su territorio con la rectificación de la frontera de Tesalia; provocar el desprecio o la lástima de los demás pueblos cristianos de la Península Ilírica; y empeorar la situación de su tráfico mercantil con Turquía y la condición privilegiada que disfrutaban sus súbditos en el Imperio Otomano, merced al régimen de las capitulaciones, hoy modificado en provecho del vencedor»[45].

Pablo MARTÍN ASUERO

Instituto Cervantes de Estambul
Tarlabaşi Bulvari, Zambak Sk 33
80080 ESTAMBUL (Turquía)
direst@cervantes.es

[43] E. CASTELAR, «La paz entre Turquía y Grecia», *La Ilustración Española y Americana,* Madrid, 8 de agosto de 1897, p. 74.

[44] Antonio DE ZAYAS, *A orillas del Bósforo*, Madrid, Juan Pueyo, 1912, p. 354.

[45] *Ibid*. pp. 405-406.

BIBLIOGRAFÍA

ANDRÉS, Armando Philip de (2004), *Los Balcanes. El purgatorio de Europa,* Belgrado, Embajada de España.

ARTOLA, Miguel (1990), *Historia de España,* vol. 5: La burguesía revolucionaria (1808-1874), Madrid, Alianza.

BACQUE-GRAMMONT, J.-L.–DUMONT, P. (1983), *Economies et societés dans l'Empire Ottoman (fin du XVIIIe-début du XXe siècle)*, París.

BARRIOS Y CARRIÓN, Leopoldo (1889), *Una ojeada geográfico-militar sobre las naciones balcánicas*, Toledo, Juan Peláez.

BECERRA, Manuel (1878), «Complicaciones de Oriente», *La Ilustración Española y Americana*, 1er semestre, pp. 127-30, 146, 158, 172, 243-246, 319-322.

BECKER, Jerónimo (1924), *Historia de las relaciones de España durante el siglo XIX (Apuntes para una historia diplomática),* Madrid, Establecimiento tipográfico de Jaime Ratés.

BONAMUSA, Francesc (1998), *Pueblos y naciones en los Balcanes (siglos XIX y XX)*, Madrid, Síntesis.

CANTILLO, Alejandro (1843), *Tratados, convenios y declaraciones de paz y comercio que han hecho con las potencias extranjeras los monarcas españoles de la casa de Borbón desde el año 1700 hasta el día*, Madrid, Alegría y Charlain.

CASTELAR, Emilio (1876), *La Cuestión de Oriente*, Madrid, Oficinas de la Ilustración española y Americana.

— «La cuestión de Oriente», *La Ilustración Española y Americana*, Madrid 1885, pp. 235-238, 255.

— «Búlgaros y Serbios», *Ibid.* (1886) nº II.

— «Paces y armisticios en Oriente», *Ibid*. 30-I-1886.

— «Alejandro de Battemberg», *Ibid*., 15-X-1886.

— «Alejandro de Battemberg», *Ibid*., 22-X-1886.

— «La cuestión oriental», *Ibid.* (1887), t. II, pp 39-42.

CASTELLAN, Georges (1991), *Historie des Balkans (XIVe-XX siècles)*, Poitiers, Fayard.

COLAS, B. C. (1867), *Insurrección y regeneración de la Grecia*, Madrid, Rubio, Grillo y Vitturri (en el vol. II de la *Colección de historias y memorias contemporáneas dirigida y adicionada por César Cantú*).

DUPUY DE LOME, Enrique (1877), *Los Eslavos y Turquía*, Madrid, Imprenta Nacional.

— «Crónica de la Guerra de Oriente», *La Ilustración Española y Americana*, Madrid 1877, 1er semestre, pp. 331-335, 350-351, 366-367, 390-391, 406-407, 422-426; 2º semestre, pp. 6-10, 22-23, 46-50, 75-79, 94-95, 119-122, 150-151, 178-180, 210-214, 271-274, 319-323; 1878, 1er semestre, pp. 7-10, 34-35.

ESPADAS BURGOS, Manuel-URQUIJO GOTILLA, José Ramón (1990), *Historia de España*, vol. 11: Guerra de la Independencia y Epoca Constitucional (1808-1898), Madrid, Gredos.

FERRERIO, Martín (1876), «Turquía y el tratado de Berlín», *Boletín de la Real Sociedad Geográfica de Madrid* VI, pp. 7-21.

FUSI, Juan Pablo-PALAFOX, Jordi (1998), *España: 1808-1996, el desafío de la Modernidad*, Madrid, Espasa.

GARCÍA-ROMERAL PÉREZ, Carlos (1995), *Bio-Bibliografía de Viajeros Españoles (siglo XIX)*, Madrid, Ollero & Ramos.

GARRIGUES, Emilio (1962), *Un desliz diplomático. La paz hispano-turca*, Madrid, Revista de Occidente.

GIRÓN, José (2003), «Serbia y Yugoslavia: historia y geopolítica», *Balkania* 1, Belgrado, Embajada de España.

JIMÉNEZ Y ENRICH, Saturnino (1879), «La población Romana en Oriente», *Boletín de la Real Sociedad Geográfica de Madrid* VII.

— «Noticias de Bulgaria y de otras regiones de Oriente», *ibid*., octubre 1878.

— «Mis viajes en la Península de los Balkanes y en el Asia Menor: conferencia pronunciada el día 6 de marzo de 1883», *ibid.,* abril 1883.

— «Impresiones de un testigo de la guerra de Oriente», *La Academia: Semanario ilustrado Universal* II, Madrid 1877, pp. 26-30, 37-39, 58-59, 71-74, 90-93, 102-106, 124-126, 138-139.

KODAMAN, Bayram (1993), *1897 Türk-Yunan savasi* [La guerra turco-griega de 1897], Ankara, Türk Tarih Kurumu.

KURAT, Y. T. (1962), «1877-78 Osmanlï-Rus harbinin sebepleri [Causas de la guerra otomano-rusa de 1877-78]», *Belleten* 26, pp. 567-592.

LABRA, Rafael Mª de (1901a), *La crisis colonial de España, 1868-1898. Estudios de política palpitante y discursos parlamentarios*, Madrid, Alfredo Alonso.

— (1901b), *La orientación internacional de España (Europa y América)*, Madrid.

MANTRAN, R. (DIR.) (1989), *Historie de l'Empire Ottoman*, Poitiers, Fayard.

Mapa de la Turquía Asiática (escala 1/2.850.000) y *Mapa de la Turquía Europea* (escala 1/1.000.000). Publicados por el Depósito de la Guerra con arreglo al formado por el E.M. austriaco, 1877.

MARTÍN ASUERO, Pablo (1998), «España y la Cuestión de Oriente, la guerra ruso-turca de 1877-78», *Revista de Historia Militar*, año XLII, nº 85, Madrid, Instituto de Historia y cultura militar.

— (1999), «La comunidad griega de Estambul en textos en español», *Erytheia* 20, pp. 248-261.

— (2003a), *Estambul, el ejército otomano y los sefardíes en textos en español,* Estambul, Isis.

— (2003b), *España y el Líbano, 1788-1910: viajeros, diplomáticos, peregrinos e intelectuales,* Madrid, Miraguano.

— (2004a), *Descripción del Damasco otomano, 1808-1920,* Madrid, Miraguano.

— (2004b), «Blasco Ibáñez camino de Oriente», *Balkania* 2, Belgrado, Embajada de España.

— (2005), *Viajeros hispánicos en Estambul. De la Cuestión de Oriente al reencuentro con los sefardíes (1784-1918)* , Estambul, Isis [en prensa].

MARTÍN ASUERO, P. (ED.) (2003a), *España y Turquía, del enfrentamiento al análisis mutuo,* Estambul, Isis.

— (2003b), *Diego de Coello y Quesada y la Cuestión de Oriente (1882-1897)*, Artículos sobre Turquía, Egipto, Sudán, Rumanía, Serbia, Bulgaria, Grecia y los patriarcas orientales, Estambul, Isis.

MILOSEVICH, Mira (2004), «La primera rebelión campesina –el comienzo de la construcción de la conciencia nacional serbia», *Balkania* 2, Belgrado, Embajada de España.

MORALES LEZCANO, Víctor (1992), *España y la Cuestión de Oriente*, Madrid, Ministerio de Asuntos Exteriores.

OCHOA BRUN, Miguel Angel (2001), *España y las islas griegas, una visión histórica*, Madrid, Ministerio de Asuntos Exteriores.

OPISSO, Alfredo (1896), *Turquía y los estados danubianos*, Barcelona, Antonio J. Bastino.

PELLICER, José Luis, «Cartas del teatro de la Guerra», *La Ilustración Española y Americana*, Madrid 1877, 2º semestre, pp. 118-119, 175-178, 190, 206-207, 222 y 227.

— «El Cosaco», *ibid*., 1877, 2º semestre, pp. 323-326.

— «Los Horrores de la Guerra», *ibid*., 1877, 2º semestre, pp. 390-391.

SHAW, Standford-SHAW, Ezel Kural (1977), *History of the Ottoman Empire and Modern Turkey*, vol. II: Reform, Revolution and Republic. The Rise of the Modern Turkey, 1808-1975, Cambridge University Press.

SONYEN, Salahi R. (1993), *Minorities and the Destruction of the Ottoman Empire,* Ankara, Turkish Historical Society Printing House.

TROYANO RISCOS, Manuel (1878), *La Turquía, su pasado y su presente. Compendio de la Historia del Imperio Otomano y reseña de su estado político y social*, Madrid, Nueva Prensa.

WEIBEL, Ernest (2002), *Histoire et géopolitique des Balkans de 1800 à nos jours,* París, Ellipses.

ΑΙΓΑΙΟΠΕΛΑΓΙΤΙΚΗ ΚΑΙ ΜΙΚΡΑΣΙΑΤΙΚΗ ΛΑΟΓΡΑΦΙΑ ΠΡΙΝ ΚΑΙ ΜΕΤΑ ΤΗ ΜΙΚΡΑΣΙΑΤΙΚΗ ΚΑΤΑΣΤΡΟΦΗ ΚΑΙ ΤΗΝ ΑΝΤΑΛΛΑΓΗ ΠΛΗΘΥΣΜΩΝ
(1920-1924)

ΠΕΡΙΛΗΨΗ: Στο άρθρο αυτό εξετάζονται οι πολιτισμικές επιδράσεις από τον χώρο της Μικράς Ασίας στα νησιά του Αιγαίου, κυρίως στο επίπεδο του λαϊκού πολιτισμού. Για τις επιδράσεις αυτές εξετάζονται οι ιστορικές και οι κοινωνικές συνθήκες που τις προκάλεσαν, και οι επιπτώσεις που είχαν στον παραδοσιακό πολιτισμό οι κινητήριοι μοχλοί τους, δηλαδή η Μικρασιατική Καταστροφή του 1922 και η ανταλλαγή πληθυσμών με βάση τη συνθήκη της Λωζάννης το 1923. Επίσης, εξετάζονται ορισμένες περιπτώσεις δημοτικών τραγουδιών και η κίνηση για συλλογή λαογραφικών πληροφοριών από τους πρόσφυγες, που ξεκίνησε στην Ελλάδα μετά το 1922.

ΛΕΞΕΙΣ ΚΛΕΙΔΙΑ: Λαϊκός πολιτισμός, δημοτικά τραγούδια, Μικρά Ασία, πληθυσμιακές αλλαγές, νησιά του Αιγαίου, ελληνική λαογραφία.

RESUMEN: En este artículo se analizan las influencias culturales del territorio de Asia Menor en las islas del Egeo, fundamentalmente en el campo de la cultura popular. Se analizan las condiciones históricas y sociales que provocaron estas influencias y las repercusiones que tuvieron en la cultura tradicional los factores que las impulsaron, a saber, la Catástrofe Minorasiática de 1922 y el intercambio de poblaciones por el tratado de Lausana de 1923. Igualmente se analizan determinados ejemplos de canciones populares y el impulso de compilación de informaciones folclóricas de boca de los exiliados que comenzó en Grecia después de 1922.

PALABRAS CLAVE: Cultura popular, canciones populares, Asia Menor, intercambios de población, islas del Egeo, folclor griego.

Το Αιγαίο υπήρξε ανέκαθεν θάλασσα που ένωνε και θάλασσα που χώριζε. Στα παράλιά του αναπτύχθηκαν πολιτισμοί και συγκρούσθηκαν κόσμοι, ήρθαν σε επαφή διαφορετικές ιδεολογίες και κοσμοθεωρίες, γεννήθηκαν τέχνες και επιστήμες, καλλιεργήθηκαν ανθρώπινα όνειρα και πόθοι, αλλά και έσβησαν πολιτισμοί και αυτοκρατορίες. Στις εξελίξεις αυτές ο Ελληνισμός είχε ανέκαθεν κυριαρχική θέση, έδωσε κυρίως αλλά και πήρε, δημιούργησε και πόνεσε, απλώθηκε και συρρικνώθηκε, μεγαλούργησε και απογοητεύτηκε. Πρόκειται για μια υπόθεση που κρατάει πολλούς αιώνες τώρα, και που έχει προσφέρει στην ανθρωπότητα μερικές από τις πλέον εξεχούσες μορφές του πνεύματος και του πολιτισμού της.

Από τους αιώνες αυτών των αλλαγών και των αλληλεπιδράσεων θα επικεντρωθούμε εδώ στη νεότερη περίοδο και στις σχέσεις του Ελληνισμού ένθεν και ένθεν του Αιγαίου από τον 19ο αιώνα ως και λίγο μετά το 1922, οπότε η ιστορική συγκυρία μετέβαλε –φοβούμαι οριστικά– την πορεία, την ποιότητα και το περιεχόμενο αυτών των σχέσεων. Πρόκειται για μια διαδικασία ανατροφοδότησης και αμοιβαίων σχέσεων, την οποία ο μικρασιατικός Ελληνισμός υποστήριξε ως και την ύστατη στιγμή του, με την καταστροφή του 1922 και τον ξεριζωμό που ακολούθησε: οι προσφυγοποιημένοι πληθυσμοί, με την εγκατάστασή τους στον ελληνικό χώρο έφεραν και διέδωσαν ήθη και έθιμα, γεύσεις, ιδέες, νοοτροπίες, αντιλήψεις και συμπεριφορές που ανανέωσαν και αναζωογόνησαν τον μητροπολιτικό Ελληνισμό, πλουτίζοντας και εμβολιάζοντας γόνιμα τον εθνικό κορμό[1].

Πριν τα γεγονότα του 1922 είχε παγιωθεί μια κατάσταση επαφών και αλληλεπιδράσεων ανάμεσα στο νησιωτικό και τον μικρασιατικό Ελληνισμό, στηριγμένη και στην πραγματικότητα των στενών και πυκνών εμπορικών σχέσεων που υπήρχαν, ιδίως ανάμεσα στα νησιά του ανατολικού Αιγαίου και τα απέναντι μικρασιατικά παράλια. Είναι απολύτως χαρακτηριστική η περίπτωση των Σαμίων, που ήδη από τον 19ο αιώνα αντιμετώπιζαν τα έναντι της Σάμου μικρασιατικά εδάφη ως ενδοχώρα του νησιού τους, όπου εργάζονταν ως εποχιακοί εργάτες, έχοντας μάλιστα εγκαταστήσει και σαμιακές επιστασίες εκεί[2]. Στο πλαίσιο αυτό είχαν συνάψει στενές φιλικές σχέσεις αλλά και γάμους, ακόμη δε και τεχνητές συγγένειες (κουμπαριές κ.λπ.) με τους κατοίκους των οικισμών της Μικράς Ασίας, οι οποίες ενισχύονταν από

[1] Βλ. σχετικά Ν. Σβορωνος, «Μια αναδρομή στην ιστορία του Αιγαιακού χώρου», στον τόμο *Το Αιγαίο. Επίκεντρο ελληνικού πολιτισμού*, Αθήνα χ.χρ., σ. 34-72, με την επισήμανση των τάσεων αυτών ανά τους αιώνες.

[2] Μ. Γ. Βαρβουνης, «Η μικρασιατική καταστροφή (1922) και οι συνέπειές της στην παραδοσιακή ζωή του ελληνικού έθνους», *Μικρά Λαογραφικά*, Αθήνα 2000, σ. 146-160, με πολλές ανάλογες επισημάνσεις.

την συμμετοχή σε κοινά έθιμα και κοινές μορφές της λαϊκής λατρείας του νησιού, όπως τα πανηγύρια, με κυριότερο το πανηγύρι της μονής Τιμίου Σταυρού, στις 14 Σεπτεμβρίου[3]. Υπήρχε λοιπόν κοινότητα μορφών και εκδηλώσεων της παραδοσιακής καθημερινότητας, έκδηλη και φανερή σε κάθε μελετητή.

΄Ετσι, η προσφυγοποίηση των μικρασιατικών πληθυσμών και η καταφυγή τους στο νησί ουσιαστικά οδήγησε τους πρόσφυγες κοντά σε συγγενείς και φίλους τους, με τους οποίους σύντομα άρχισαν να ζουν αρμονικά, καθώς μοιράζονταν τις ίδιες αξίες, τις ίδιες νοοτροπίες και παρόμοιες παραδοσιακές συμπεριφορές. Δεν συνέβη βεβαίως το ίδιο σε όλα τα νησιά, αφού σε αρκετά οι πρόσφυγες προέρχονταν από την ηπειρωτική ενδοχώρα της Μικράς Ασίας, ώστε να παρατηρούνται ευδιάκριτες διαφορές προς τους νησιώτες, κοντά στους οποίους πήγαν να διαμείνουν, και τον παραδοσιακό πολιτισμό τους. Στις περιπτώσεις αυτές παρατηρήθηκαν συχνά συγκρούσεις και ομαδοποιήσεις, καθώς συχνά τα διαφορετικά έθιμα απέκτησαν τον χαρακτήρα συμβόλου και κυρίας έκφρασης της διαφορετικής τοπικής πολιτισμικής ταυτότητας. ΄Αλλωστε, παρόμοιες συγκρούσεις ανάμεσα σε πρόσφυγες και εντόπιους είναι γνωστές από την βιβλιογραφία που αναφέρεται σε διάφορες ελληνικές περιοχές.

Η κατάσταση αυτή ενισχύθηκε και παγιώθηκε από την ανταλλαγή πληθυσμών που προέβλεπε η συνθήκη της Λωζάννης, ανάμεσα στην Ελλάδα και στην Τουρκία, και η οποία ολοκληρώθηκε το χρονικό διάστημα 1923-1924. Πολλοί μικρασιατικοί πληθυσμοί, ιδίως από το εσωτερικό της ηπείρου, ήλθαν τότε στον ελληνικό χώρο ειρηνικά αλλά και αναγκαστικά, μεταφέροντας μαζί τους όχι μόνο τις εικόνες και τα εκκλησιαστικά τους κειμήλια, αλλά και τις μνήμες, τα έθιμα και τον πολιτισμό τους, τον οποίο εν μέρει μεταφύτευσαν στους τόπους της νέας εγκατάστασής τους[4]. ΄Ηταν τόσο σημαντική για την λαογραφία μας όλη αυτή η διεργασία, ώστε το 1922-1924 να θεωρείται συχνά ορόσημο για την μελέτη βασικών εκδηλώσεων του παραδοσιακού μας πολιτισμού, αφού από τότε δρομολογήθηκαν διαδικασίες αλληλεπιδράσεων, ωσμώσεων και μετασχηματισμών, που κυρίως διαμόρφωσαν το πρόσωπο του νεότερου και σύγχρονου λαϊκού μας πολιτισμού.

---

[3] Γ. Μοϋταφης, «Σάμιοι υπήκοοι και επιστασίες στη Μικρά Ασία κατά την ηγεμονική περίοδο», *Σαμιακές Μελέτες* 1 (1993-94), σ. 143-178.

[4] Μ. Γ. Βαρβουνης, «΄Οψεις των σχέσεων Σάμου και Μικράς Ασίας (19ος-20ός αι.)», *Σαμιακά λαογραφικά και εκκλησιαστικά σύμμεικτα* 2, Αθήνα 2002, σ. 511.

Ας μου επιτραπεί να δώσω ένα παράδειγμα από την προσωπική μου έρευνα: τα τελευταία χρόνια έχω συστηματικά ασχοληθεί με την μελέτη των νεοελληνικών εθιμικών εκκλησιαστικών πλειστηριασμών, δηλαδή με την απόκτηση του τελετουργικού δικαιώματος συμμετοχής κάποιου πιστού σε συγκεκριμένη εκκλησιαστική τελετή (κράτημα εικόνων σε λιτανεία ή του επιταφίου ή του σταυρού κατά τις πομπές και τα έθιμα των Θεοφανίων κ.λπ.) μετά από δημοπρασία, της οποίας τα έσοδα εντάσσονταν στο εκκλησιαστικό ταμείο, για τις ανάγκες του ναού, του σχολείου, της ενορίας και της κοινότητας[5]. Πρόκειται για μια εθιμική μορφή γεννημένη στους χρόνους της τουρκοκρατίας, που είναι στενά δεμένη με το σύστημα του κοινοτισμού, όπως αυτό παγιώθηκε και εφαρμόστηκε στον υπό οθωμανική κυριαρχία Ελληνισμό. Όπως ήταν αναμενόμενο, η αλλαγή των κοινωνικών και ιστορικών συνθηκών επέδρασε άμεσα πάνω στο έθιμο, ώστε η βαθμιαία απελευθέρωση διαφόρων ελληνικών περιοχών και η ένταξή τους στο ελεύθερο ελληνικό κράτος, με την κεντρική διοίκησή του, έφερε όχι μόνο την κατάργηση του συστήματος των κοινοτήτων, αλλά και του εθίμου των πλειστηριασμών[6]. Αν τοποθετήσουμε τις διαθέσιμες μαρτυρίες πάνω σε ένα σχετικό λαογραφικό άτλαντα, βλέπουμε την φθίνουσα αυτή πορεία ευκρινέστατα.

Τη κατάσταση αυτή ήρθε να ανατρέψει η μικρασιατική καταστροφή και η ανταλλαγή των πληθυσμών, αφού οι μικρασιάτες Έλληνες έφεραν μαζί τους το έθιμο ζωντανό, καθώς μέχρι τον ξεριζωμό τους ζούσαν σε κοινωνίες οργανωμένες με το κοινοτικό σύστημα, άρα οι εθιμικοί εκκλησιαστικοί πλειστηριασμοί αποτελούσαν κομμάτι της παραδοσιακής κοινοτικής ζωής τους. Στις νέες τους πατρίδες διατήρησαν το έθιμο όχι ως οργανικό κομμάτι της κοινωνίας τους αλλά ως εθιμικό στοιχείο που καλλιεργούσε την ανάμνηση, και ψυχολογικά τους ενίσχυε, καθώς τους θύμιζε ένα κομμάτι από την ζωή τους στις "πατρίδες". Διατηρήθηκαν λοιπόν από τους μικρασιάτες οι πλειστηριασμοί, που τελούνται μέχρι και σήμερα, ανανεώνοντας ουσιαστικά την εθιμική ζωή των περιοχών όπου εγκαταστάθηκαν[7]. Σήμερα μάλιστα, στα πλαίσια του φολκλορισμού[8], έχουμε πολλές αναβιώσεις του

[5] Για τη διαφορά των οικισμών των προσφύγων βλ. Αθ. Καραμούλη, «Καταγραφή και χαρτογράφηση των προσφυγικών οικισμών στον ελληνικό χώρο από το 1821 έως σήμερα», *Επιστημονικό Συμπόσιο «Ο ξεριζωμός και η άλλη πατρίδα. Οι προσφυγουπόλεις στην Ελλάδα»*, Αθήνα 1999, σ. 15-57, όπου και η προγενέστερη σχετική βιβλιογραφία.

[6] Μ. Γ. Βαρβούνης, *Νεοελληνικοί εθιμικοί εκκλησιαστικοί πλειστηριασμοί*, Θεσσαλονίκη 2002, σ. 73-81.

[7] Μ. Γ. Βαρβούνης, ό.π., σ. 321-325.

εθίμου, το οποίο τείνει να αποκτήσει συμβολικές διαστάσεις, ως χαρακτηριστική εκδήλωση μιας προσφυγικής τοπικής ταυτότητας και συνείδησης.

Το παράδειγμα των πλειστηριασμών μας δείχνει ότι οι προσφυγικοί πληθυσμοί, που ανέρχονταν στους 1.500.000 ανθρώπους, πολλά νέα στοιχεία προσέφεραν στον παραδοσιακό πολιτισμό των περιοχών όπου εγκαταστάθηκαν. Συνέβη όμως και το αντίστροφο. Η έρευνα, όπου έχει γίνει με προσοχή και περίσκεψη, έχει φέρει στο φως και περιπτώσεις παραδοσιακών πολιτισμικών στοιχείων που εισήλθαν στη προσφυγική λαογραφία από τους αυτόχθονες ελλαδικούς πληθυσμούς, με τους οποίους οι μικρασιάτες ήρθαν σε επαφή μετά την άφιξή τους στο ελεύθερο ελληνικό κράτος. Αυτό είναι βεβαίως φυσικό και αυτονόητο, αφού δύο πληθυσμοί που ζουν μαζί δεν μπορεί παρά να δίνουν ο ένας στον άλλο, ιδίως αν ανήκουν στο ίδιο έθνος και πιστεύουν στην ίδια θρησκεία, άρα έχουν κοινές θρησκευτικές τελετές και κοινή λατρεία. Το δύσκολο είναι να διαπιστωθούν αυτά στην επιτόπια έρευνα, αφού είναι γνωστό ότι ο λαϊκός άνθρωπος υιοθετεί εύκολα πολιτισμικά στοιχεία, τα οποία και μετά από λίγο τα θεωρεί δικά του, ως δικά του τα υπερασπίζεται και τα προβάλλει ως πατρογονική του κληρονομιά. Απομένει στον λαογράφο να διακριβώσει την αλήθεια με συγκρίσεις, ώστε να μπορέσει να καταλήξει σε αξιόπιστα συμπεράσματα.

Σε ορισμένες περιπτώσεις αυτό έγινε εφικτό. Είναι χαρακτηριστική η περίπτωση του Waldemar Liungmann, ο οποίος μελετώντας τις ευρωπαϊκές περιοδικές πυρές του τέλους και της αρχής του έτους, της πρώτης Μαρτίου και της αποκριάς σε σχέση με τις αντίστοιχες ασιατικές, διαφοροποιήθηκε από τη γνώμη προγενέστερων μελετητών –όπως ο Mannhardt– για την αυτοτέλειά τους, και υποστήριξε ότι τα πυρολατρικά έθιμα της Ασίας είναι παλαιότερα από εκείνα της Ευρώπης, και ότι μετανάστευσαν μέχρι τις Άλπεις και την Αγγλία δια του μικρασιατικού χώρου, που εν προκειμένω λειτούργησε ως γέφυρα[9]. Αναγνώρισε έτσι το σπουδαίο ρόλο του μικρασιατικού χώρου για την επαφή Ασίας και Ευρώπης, Ανατολής και Δύσης, τον οποίο αναδεικνύει λεπτομερέστερα και η ελληνική λαογραφία, με τις μελέτες της. Σε μια άλλη, ανάλογη, περίπτωση ο πρόεδρος του Εθνολογικού Άτλαντος της Ευρώπης καθηγητής Bratanić αναγνώρισε ότι στην Μικρά Ασία είχαν διατηρηθεί στοιχεία παραδοσιακού πολιτισμού –εν προκειμένω ένας αρχαιότατος τύπος ζυγού– που μέχρι τότε αποδίδονταν σε σλαβική

8 Μ. Γ. Βαρβουνης, ό.π., σ. 60-62.

9 Για τον φολκλορισμό βλ. Μ. Γ. Μερακλης, «Τι είναι ο folklorismus», *Λαογραφία* 28 (1972), σ. 27-38 (= Ο ιδιος, *Λαογραφικά ζητήματα*, Αθήνα 1989, σ. 109 κ.εξ.). Για τον φολκλορισμό στους εθιμικούς εκκλησιαστικούς πλειστηριασμούς βλ. Μ. Γ. Βαρβουνης, ό.π., σ. 111.

επίδραση, ενώ ουσιαστικά ήταν αμιγώς ελληνικός και από τους΄Ελληνες είχε διαδοθεί στους υπόλοιπους βαλκανικούς λαούς, όπως αποδεικνυόταν από την ύπαρξή του στον μικρασιατικό ελληνικό πολιτισμό, ο οποίος δεν είχε έρθει σε επαφή με τους Σλάβους των Βαλκανίων[10]. Τα δύο αυτά παραδείγματα είναι απολύτως ενδεικτικά για την αρχαιότητα και τον πλούτο των μορφών που ήρθαν μαζί με τους πρόσφυγες στον ελλαδικό χώρο.

Είναι λοιπόν σαφές ότι από πολιτισμική άποψη τα νησιά του Αιγαίου, όπως και όλος ο ελλαδικός χώρος ευρύτερα, εμπλουτίστηκαν πολιτισμικά από την έλευση των προσφύγων και των ανταλλαξίμων, στην χρονική περίοδο 1922-1924.΄Οπως χαρακτηριστικά σημειώνει ο καθηγητής Στ. ΄Ημελλος, «η νέα πραγματικότητα με την λαογραφική και εθνογραφική της αυτή διάσταση, η οποία επηρεάζει σε μεγάλο βαθμό τα ελληνικά πολιτιστικά πράγματα, δεν θεωρείται αξιομνημόνευτο γεγονός και βέβαια πολύ ενδιαφέρον λόγω της απηχήσεως και επιδράσεώς του μόνον από τους΄Ελληνες επιστήμονες, ιδίως τους ενδιαφερομένους για την γλώσσα και τον πολιτισμό του λαού στον οποίον ανήκουν, αλλά ως τέτοιο φαινόμενο το παρατηρούν και το εννοούν και το εκτιμούν και οι ξένοι»[11]. Είναι απολύτως χαρακτηριστική η περίπτωση της Renee Hirschon, η οποία εκτενώς ασχολήθηκε με την μνήμη, την ταυτότητα και το πολιτισμικό και κοινωνικό παρόν των Μικρασιατών προσφύγων στον Πειραιά και στην Κοκκινιά[12], προσπαθώντας να κατανοήσει τι έδωσαν και τι πήραν οι πρόσφυγες μετά την έλευσή τους στην Ελλάδα. Θα είχε μεγάλο ενδιαφέρον η σύνταξη μιας παρόμοιας συνθετικής εργασίας για κάθε ένα από τα νησιά που δέχτηκαν προσφυγικούς πληθυσμούς, ώστε να φανεί όχι μόνο ο βαθμός ενσωμάτωσης των Μικρασιατών στην τοπική κοινωνία, αλλά και το κατά πόσον ο προβαλλόμενος ως τοπικός παραδοσιακός πολιτισμός κάθε νησιού είναι τελικά αυτόχθων ή αποτελεί σύνθεση των τοπικών νησιωτικών και των προσφυγικών μικρασιατικών στοιχείων. Δυστυχώς, σήμερα είναι μάλλον αργά για να πραγματοποιηθεί μια τέτοια έρευνα, επειδή όσοι επιζούν δεν μπορούν να προσφέρουν αυθεντικό

[10] Βλ. σχετικά Στ. ΗΜΕΛΛΟΣ, «Ο ΄Ατλας της ελληνικής λαογραφίας και οι χειμερινές περιοδικές πυρές στον βορειοελλαδικό χώρο», *Επετηρίς του Κέντρου Ερεύνης της Ελληνικής Λαογραφίας* 25 (1977-1980), σ. 9 κ.εξ., 17 κ.εξ. Ο Liungmann υποστήριξε τις απόψεις του αυτές στο κλασικό έργο του *Traditios Wanderungen Euphrat-Rhein*.

[11] Για την υπόθεση αυτή βλ. αναλυτικότερα St. IMELLOS, «Die Erntegeräte in Griechenland», *Επετηρίς του Κέντρου Ερεύνης της Ελληνικής Λαογραφίας* 23 (1973-74), σ. 10 κ.εξ. (= Ο ΙΔΙΟΣ, *Λαογραφικά* 2. *Ποικίλα*, Αθήνα 1992, σ. 297 κ.εξ.). Πρβλ. ο ΙΔΙΟΣ, *Λαογραφία* 29 (1974), σ. 371-373.

[12] Στ. ΗΜΕΛΛΟΣ, «Μικρασιατικός Ελληνισμός και νεώτερος λαϊκός πολιτισμός των Ελλήνων (μερικές ενδείξεις)», *Λαογραφικά* 4. *Ποικίλα*, Αθήνα 2003, σ. 226.

και έγκυρο υλικό, καθώς αποτελούν την τρίτη πια γενιά μετά τον ξεριζωμό, άρα έχουν σε μεγάλο βαθμό ενσωματωθεί και ομογενοποιηθεί[13].

Αυτό ισχύει κατεξοχήν για ζητήματα όπως η κοινωνική συγκρότηση, η λαϊκή λατρεία και η παραδοσιακή θρησκευτική συμπεριφορά, ενώ σε άλλους χώρους, όπως οι τροφές ή ο έντεχνος λαϊκός λόγος μπορούν ακόμη να διατυπωθούν ορισμένες απόψεις. Πρόσφατη μελέτη, για παράδειγμα, της Μαρ. Καπλάνογλου για Μικρασιάτες παραμυθάδες σε ορισμένα νησιά του Αιγαίου έδειξε ότι υπάρχουν παραμυθιακοί τύποι και οικότυποι χαρακτηριστικά μικρασιατικοί, που συνεχίζουν κάποτε να αφηγούνται, ενώ σε κάθε περίπτωση οι Μικρασιάτες παραμυθάδες πλούτισαν την αφηγηματική τέχνη και το διηγηματικό ρεπερτόριο των περιοχών όπου εγκαταστάθηκαν, δημιουργώντας μια νέα, δική τους και σχετικά ανάμεικτη παράδοση[14]. Δεν πρέπει άλλωστε να λησμονούμε και την απολύτως συγκρίσιμη περίπτωση της ελληνικής Θράκης, ιδιαίτερα δε του νομού Ροδόπης, όπου εγκαταστάθηκαν πολλοί μικρασιατικής προελεύσεως πληθυσμοί, και όπου σήμερα συνεχίζουν να υπάρχουν, προσπαθώντας να διατηρήσουν ορισμένα χαρακτηριστικά στοιχεία της παράδοσής τους[15]. Αυτό που αποκαλούμε σύγχρονο παραδοσιακό πολιτισμό της Ροδόπης στην ουσία είναι η συνισταμένη των επιμέρους πολιτισμικών παραδόσεων των διαφόρων τοπικών ομάδων που ζυμώθηκαν μεταξύ τους κατά τη διάρκεια του 20ού αιώνα. Τηρουμένων των αναλογιών, το ίδιο συνέβη και στο νησιωτικό χώρο, όπου εγκαταστάθηκαν προσφυγικοί ή ανταλλάξιμοι πληθυσμοί.

Οι πολιτισμικές λοιπόν συνάφειες εξαρτώνται από τις μετακινήσεις των φορέων του παραδοσιακού πολιτισμού, των πληθυσμών που μετακινήθηκαν από και προς τη Μικρά Ασία κατά την ύστερη βυζαντινή, την οθωμανική και τη νεότερη περίοδο της ιστορίας μας. Γι᾽ αυτό και ο λαογράφος θα πρέπει να γνωρίζει και να παρακολουθεί τις μετακινήσεις αυτές, ώστε να γνωρίζει το πλαίσιο και να μπορεί να προβεί σε ταυτίσεις και ερμηνείες των λαογραφικών φαινομένων που αντιμετωπίζει. Είναι άλλωστε γνωστό, από τη σχετική βιβλιογραφία, ότι ο παραδοσιακός πολιτισμός συνδέεται

13 R. Hirschon, *Heirs of the Greek Catastrophe. The Social Life of Asia Minor Refugees in Piraeus*, Oxford 1989, σ. 232-235. Η ιδια, «Μνήμη και ταυτότητα. Οι Μικρασιάτες πρόσφυγες της Κοκκινιάς», στο: Ευθ. Παπαταξιαρχης-Θ. Παπαδελλης (επιμ.), *Ανθρωπολογία και παρελθόν. Συμβολές στην κοινωνική ιστορία της νεότερης Ελλάδας*, Αθήνα 1993, σ. 327-356.

14 Πρβλ. D. Pentzopoulos, *The Balkan Exchange of Minorities and its Impact upon Greece*, Paris 1962, σ. 23-26.

15 Μαρ. Καπλανογλου, *Παραμύθι και αφήγηση στην Ελλάδα: μια παλιά τέχνη σε μια νέα εποχή. Το παράδειγμα των αφηγητών από τα νησιά του Αιγαίου και από τις προσφυγικές κοινότητες των Μικρασιατών Ελλήνων*, Αθήνα 2002, σ. 97-108.

άμεσα με τις πληθυσμιακές αλλαγές και μετατοπίσεις των φορέων του. Ανάμεσα στα νησιά του Αιγαίου και στην μικρασιατική ακτή οι μετακινήσεις αυτές ήταν συνεχείς και ασταμάτητες, ώστε στοιχεία παραδοσιακού πολιτισμού να ταξιδεύουν από στεριά σε στεριά μέσα από το Αιγαίο, όπως συνέβαινε ήδη από τα αρχαία χρόνια.

Ενοποιητικοί παράγοντες ανάμεσα στους πληθυσμούς αυτούς, ανάμεσα στα νησιά και τη μικρασιατική ενδοχώρα, ήταν η κοινή θρησκεία, η γλώσσα, το ίδιο το υπόστρωμα των ηθών και των εθίμων, η μουσική και, φυσικά, η κοινή ελληνική εθνική συνείδηση των πληθυσμών αυτών. Για τα έθιμα και τη θρησκεία έγινε κάποιος λόγος παραπάνω. Η έλευση των Μικρασιατών δεν άλλαξε τη βάση της παραδοσιακής θρησκευτικής συμπεριφοράς των Ελλήνων, εμπλούτισε όμως τις εκδηλώσεις και τα φανερώματά της. Εισήχθησαν έτσι νέες λατρείες μικρασιατών αγίων στους τόπους εγκατάστασης των προσφύγων (άγιος Παρθένιος από τη Λάμψακο, άγιος Αντίπας από την Πέργαμο κ.λπ.), νέα έθιμα και νέες αντιλήψεις, εμπλουτίστηκε η εθιμική ζωή και έφτασαν στον ελληνικό χώρο μια σειρά από θαυματουργές εικόνες, με τη δική της λατρεία κάθε μια, αλλά και πολλά θαυματουργά λείψανα. Είναι απολύτως χαρακτηριστική η περίπτωση του λειψάνου του αγίου Ιωάννη του Ρώσου, που προερχόμενο από το Προκόπι της Καππαδοκίας μεταφέρθηκε στην Εύβοια[16], όπου αναγέρθηκε ειδικός προσκυνηματικός ναός, και ξεκίνησε μια νέα περίοδος της λατρείας του, καθώς δημιουργήθηκε μια νέα θαυματουργική παράδοση, που με τη σειρά της οδήγησε στον εμπλουτισμό της παραδοσιακής θρησκευτικής ζωής, γενικότερα.

Το πλούσιο μικρασιατικό λαογραφικό υλικό ανέλαβαν κατά τόπους να καταγράψουν και να μελετήσουν διάφοροι τοπικοί επιστημονικοί φορείς, εκδίδοντας μάλιστα και σχετικά περιοδικά. Ανάμεσά τους ξεχωρίζει το Κέντρο Μικρασιατικών Σπουδών, που ιδρύθηκε από την Μέλπω και τον Octave Merlier στην Αθήνα, και με αποστολές ειδικών συνεργατών του κατάφερε να σώσει και να αποθησαυρίσει μεγάλο μέρος του σχετικού λαογραφικού πλούτου. Η ίδια η Μέλπω Λογοθέτη-Μερλιέ περιέγραψε με γλαφυρότητα τις ιδιαίτερες συνθήκες και τις ξεχωριστές δυσκολίες αυτού του εγχειρήματος: «Πολλές ήταν στην αρχή οι δυσκολίες. Αρκετοί από τους προσφυγικούς συνοικισμούς στην Αθήνα και στον Πειραιά είναι σήμερα [ενν. το 1935] πόλεις με 15.000 και 20.000 κατοίκους. Οι Πόντιοι και οι Καππαδόκες δεν είχαν συμπαγείς συνοικισμούς, ούτε είχε συνοικιστεί

16 Αντ. Κ. Λιαπης, *Η Κομοτηνή και η περιφέρειά της*, Κομοτηνή 1993, σ. 57-62, όπου αναγραφή των αντίστοιχων προσφυγικών και εθνοτοπικών συλλόγων της Κομοτηνής.

ξεχωριστά –εκτός από εξαιρέσεις– το κάθε χωριό και η κάθε περιφέρεια. Στους απέραντους αυτούς συνοικισμούς έπρεπε να προσανατολιστούμε, κι ύστερα από διάφορες αναγνωρίσεις να βρούμε τα κατάλληλα πρόσωπα, να τους εξηγήσουμε το σκοπό της εργασίας, και να τους πείσουμε να μας βοηθήσουν»[17]. Στο έργο αυτό η Μ. Μερλιέ και οι συνεργάτες της ανέπτυξαν στην πράξη μια εξαιρετική ανθρωπολογική θεωρία και πρακτική, η οποία –όπως παρατηρεί ο καθηγητής Μ. Γ. Μερακλής– δεν είχε καλά καλά αναπτυχθεί ακόμη ούτε στους ξένους, που εύκολα βέβαια και πρόχειρα κατηγορούν την ελληνική λαογραφία για δήθεν μεθοδολογικές αδυναμίες[18].

Είναι αυτή η πρακτική, που δίνει στο υλικό του Κέντρου Μικρασιατικών Σπουδών μια ξεχωριστή αξία. Αν και η βασική έρευνα ξεκίνησε από την καταγραφή της μουσικής παράδοσης, στο πλαίσιο και του Συλλόγου Δημοτικών Τραγουδιών που είχε γι᾽ αυτό ιδρύσει από το 1930 ο Hubert Pernot, η επαφή με τους πληροφορητές οδήγησε τελικά στη συγκέντρωση και άλλων, πολυτίμων για την λαογραφική έρευνα, στοιχείων. Ας δώσουμε και πάλι το λόγο στην Μέλπω Μερλιέ: «η προετοιμασία των τραγουδιών περιλάμβανε: α. τη βιογραφία του τραγουδιστή και τη φωτογράφησή του β. πληροφορίες για το χωριό και την εκεί ζωή: τοπογραφία, κάτοικοι, μέσα συγκοινωνίας, όροι ζωής, εγκατάλειψη της Μικρασίας γ. η λαογραφία. Το δεύτερο μέρος θα κάνει ίσως την εντύπωση πως βγαίνει από το θέμα. Αλλά, χωρίς να υπενθυμίσουμε εδώ πόσο η λαογραφία έχει σχέση με την κοινωνική σύνθεση, θα προσθέσουμε ότι για τον Πόντο, και κυρίως για την Καππαδοκία, μ᾽ όλες τις σημαντικές μελέτες που γράφτηκαν γι᾽ αυτήν, η Καππαδοκία ήταν άγνωστη για τους περισσότερους Έλληνες»[19]. Και αμέσως παρακάτω συνεχίζει: «Ο λαογράφος είχε πρώτα ν᾽ ατενίσει έναν κόσμο διαφορετικό και να τον κάνει δικό του πριν μπορέσει να εργαστεί αποτελεσματικά. Οι πληροφορίες που μας έδιναν οι πρόσφυγες, που είδαν και έζησαν, τελευταίοι αυτοί, μια περίοδο ιστορική, συμπλήρωναν, εξακρίβωναν ή αντίκρουαν τις πληροφορίες των βιβλίων, δίνοντας ευκαιρία για καινούργιες έρευνες»[20]. Οι επισημάνσεις αυτές δείχνουν όχι μόνο την ακριβή μέθοδο, αλλά και τον πλούτο του υλικού που έχει θησαυριστεί στο Κέντρο

17 Πρβλ. Λάζ. Ευπραξιαδης, *Το Προκόπι, η πατρίδα μου (ιστορία και λαογραφία)*, Θεσσαλονίκη 1988, σ. 221.

18 Μ. Μερλιε, *Η μουσική λαογραφία στην Ελλάδα*, Σύλλογος προς Διάδοσιν Ωφελίμων Βιβλίων-Εκδόσεις Μουσικού Λαογραφικού Αρχείου, Αθήνα 1935, σ. 7.

19 Μ. Γ. Μερακλης, «Η Μέλπω Μερλιέ, το Κέντρο Μικρασιατικών Σπουδών και η λαογραφία», *Κέντρο Μικρασιατικών Σπουδών. Εξηνταπέντε χρόνια επιστημονικής προσφοράς. Αποτίμηση και προοπτική*, Αθήνα 1996, σ. 53.

20 Μ. Μερλιε, ό.π., σ. 7.

Μικρασιατικών Σπουδών, το οποίο αποτελεί βάση ασφαλή για την έρευνα των στοιχείων που πέρασαν από τα νησιά στα μικρασιατικά παράλια και αντιστρόφως, πριν και μετά τις κατακλυσμιαίες αλλαγές που επιφύλαξε στη περιοχή η δεύτερη δεκαετία του 20ού αιώνα.

Μεγάλο μέρος των κοινών αυτών στοιχείων, των κάθε είδους δηλαδή πολιτισμικών αλληλεπιδράσεων, εκτός της παραδοσιακής θρησκευτικής συμπεριφοράς και του έντεχνου λαϊκού λόγου, για τα οποία έγινε υπαινικτικός λόγος παραπάνω, εντοπίζεται στο χώρο της κοινής μουσικής παράδοσης, τόσο της εκκλησιαστικής, όσο και της κοσμικής. Όχι μόνο στίχοι τραγουδιών και μελωδίες, αλλά και μουσικά όργανα και μελωδικοί δρόμοι, αλλά και το ύφος της εκτέλεσης της μουσικής αυτής, παρουσιάζουν ομοιότητες ανάμεσα στα νησιωτικά και τα μικρασιατικά παραδείγματα, κάτι που προϋποθέτει εκτεταμένες επαφές και σχέσεις. Αυτό είναι βεβαίως απολύτως φυσιολογικό, αν υποθέσει κανείς ότι οι παραδοσιακοί μουσικοί, αλλά και οι καλλίφωνοι ψάλτες και εκκλησιαστικοί μελωδοί, συχνά πήγαιναν από πανηγύρι σε πανηγύρι και από ναό σε ναό, ανάλογα με τις προσκλήσεις που είχαν, ώστε συχνά να μετακινούνται από τα μικρασιατικά παράλια στα αιγαιοπελαγίτικα νησιά, και αντιστρόφως. Δημιουργήθηκαν έτσι παραδείγματα για τους ντόπιους μουσικούς και ψάλτες, οι οποίοι αναπαράγοντας όσα κάθε φορά άκουγαν δημιούργησαν ένα κοινό ύφος, μια κοινή νησιωτικο-μικρασιατική παράδοση. Βεβαίως, πρέπει εδώ να τονιστεί ότι αυτό αφορά κυρίως τα μικρασιατικά παράλια, με προεξάρχοντα τα κέντρα της Σμύρνης και της Εφέσου, αφού στην μικρασιατική ενδοχώρα τα πράγματα ήταν διαφορετικά, λόγω και των σπανιοτέρων επαφών με τον Ελληνισμό των νησιών, που επέβαλαν οι ίδιες γεωμορφολογικές συνθήκες, με τις ευκολίες ή τις δυσκολίες των επικοινωνιών που αυτές συνεπάγονταν. Η Μερλιέ είχε προσφυώς προσέξει τις σχέσεις ανάμεσα στην δημοτική και την εκκλησιαστική μουσική παράδοση, και αποτύπωσε και τη δεύτερη, δημιουργώντας ένα πολύτιμο αρχείο για τους σύγχρονους μελετητές. Γράφει χαρακτηριστικά: «Είναι γνωστή η σημασία που είχε η προφορική παράδοση στη μουσική της ελληνικής εκκλησίας. Και σήμερα ακόμα [ενν. το 1935] που θα μπορούσαν όλοι να ψάλλουν "από διφθέρας", όπως και θα έπρεπε, όλοι σχεδόν οι Έλληνες ψάλτες ψάλλουν απ᾽ έξω. Έτσι κυριαρχεί και σήμερα, κοντά στη τυπωμένη μουσική της Εκκλησίας, η προφορική παράδοση. Καλή ή κακή, η παράδοση είναι ένα γεγονός που δεν μπορούμε να το παραβλέψουμε και που, μια μέρα, θα μελετηθεί»[21]. Τα λόγια αυτά ήταν προφητικά, και ταυτοχρόνως

[21] Μ. Μερλιε, ό.π., σ. 8. Ας σημειωθεί εδώ ότι στην ίδια κατεύθυνση είχαν εργαστεί και άλλοι ερευνητές, με κυριότερο τον Richard M. Dawkins, για το έργο του οποίου βλ. Μηνάς

περιέγραφαν μια πραγματικότητα που επιβεβαιώνεται συχνά από την έρευνα. Για παράδειγμα, συχνά σε σαμιακά μουσικά χειρόγραφα βρίσκουμε μικρασιάτικα μέλη από μουσικούς του εκεί Ελληνισμού, όπως του περίφημου Νικολάου πρωτοψάλτου Σμύρνης, ορισμένα από τα οποία, όπως οι πολυχρονισμοί των Ηγεμόνων του νησιού[22], συνετέθησαν ad hoc, μαρτυρώντας για τις πολιτισμικές επαφές που προαναφέραμε.

Η μελέτη των στοιχείων αυτών δεν είναι πάντοτε μια εύκολη περίπτωση. Μετά την μικρασιατική καταστροφή πολλοί μουσικοί πέρασαν από τα νησιά στην ηπειρωτική Ελλάδα, όπου καλλιέργησαν είδη όπως το ρεμπέτικο τραγούδι. Είναι χαρακτηριστική η περίπτωση του Σαμιώτη Κώστα Ρούκουνα (1904-1984), που είχε τα πρώτα ακούσματα στη Σάμο και από μικρασιάτες πρόσφυγες, και ο οποίος κατόπιν συνέθεσε και ηχογράφησε πολλά σχετικά τραγούδια. Σε δημιουργούς αυτής της κατηγορίας είναι συχνή η χρήση και μετάπλαση δημοτικών μελωδιών και στίχων, αλλά και το δικό τους, προσωπικό έργο συχνά περνούσε στο λαό ενσωματωμένο στη λαϊκή ποιητική και μουσική παράδοση. Μελετώντας το έργο του πρόσφατα ο Ντίνος Θ. Κόγιας ασχολήθηκε με τα τραγούδια των Γιαγάδων[23], με τα οποία είχα και εγώ καταπιαστεί σε παλαιότερη μελέτη μου. Πρόκειται για τραγούδια που αναφέρονται στα κινήματα των αδελφών Γιαγά, τα οποία συντάραξαν τη Σάμο από το 1914 ως το 1927. Ο Ρούκουνας, συγκινημένος από τα γεγονότα, έγραψε τραγούδια για τους Γιαγάδες, τα οποία ηχογράφησε σε δίσκους αργότερα, το 1934-1936. Ο ίδιος, αυτοβιογραφούμενος, χρησιμοποιεί το ρήμα «έγραψα»[24], χωρίς να διευκρινίζει αν αναφέρεται στους στίχους, στη μουσική ή και στα δύο μαζί, και παραβάλλει την ενέργειά του αυτή με την παλαιότερη σύνθεση τραγουδιών για ήρωες του 1821.΄Οπως και ο Κόγιας παραδέχεται «η δομή και οι στίχοι των τραγουδιών των Γιαγάδων ακολουθούν τα χνάρια των ηρωϊκών τραγουδιών του ᾽21 και των μεταγενέστερων ληστρικών τραγουδιών»[25]. Τα ίδια μάλιστα τα τραγούδια έχουν

Αλ. Αλεξιαδης, «Το έργο του R. M. Dawkins: βιβλιογραφική συμβολή», *Δελτίο Κέντρου Μικρασιατικών Σπουδών* 5 (1984-1985), σ. 361-391, και Paschalis M. Kitromilides, «The Intellectual Foundations of Asia Minor Studies. The R. M. Dawkins-Melpo Merlier Correspondance», *Δελτίο Κέντρου Μικρασιατικών Σπουδών* 6 (1986-1987), σ. 9-30.

22 Μ. Μερλιε, ό.π., σ. 16.

23 Βλ. για παράδειγμα Γ. Ματθιοπουλου, «Ανέκδοτο πολυχρόνισμα για τον Ηγεμόνα της Σάμου Μιλτιάδη Αριστάρχη», *Αντιπελάργηση. Τιμητικός τόμος για τον Νικόλαο Δημητρίου*, Αθήνα 1992, σ. 367-374.

24 Ντίνος Θ. Κογιας, «Κώστας Ρούκουνας ή Σαμιωτάκι (1904-1984). Το ξεχασμένο αηδόνι της Σάμου», *Απόπλους* 29-30 (2003), σ. 107-115.

25 Τ. Σχορελης-Μ. Οικονομιδης, *Ένας ρεμπέτης-Κώστας Ρούκουνας*, Αθήνα 1974, σ. 28-29.

καταγραφεί σε επιτόπιες έρευνες ως δημοτικά, τόσο στη Σάμο, όσο και στη Θεσσαλία[26]. Ωστόσο, ο Κόγιας απορρίπτει τον χαρακτηρισμό τους ως δημοτικών, στηριζόμενος στο ότι είναι προσωπικές δημιουργίες του Ρούκουνα και στο ότι τα δημοτικά τραγούδια προϋποθέτουν προφορική σύνθεση και διάδοση, στα πλαίσια προβιομηχανικών κοινωνικών δομών, αν και αισθάνεται κάπως αμήχανα μπροστά στην ύπαρξη μεταγενέστερων κλέφτικων και ληστρικών τραγουδιών, τα οποία γνωρίζει χωρίς να μπορεί να τα εντάξει πλήρως στο ερμηνευτικό σχήμα που υιοθετεί. Έτσι, καταφεύγει στη παρατήρηση του Δ. Χαλατσά, ότι «η σύνθεση των τραγουδιών γινόταν κι από ξακουσμένους τραγουδιστές και από οργανοπαίχτες και άλλους προικισμένους λαϊκούς ποιητές»[27].

Τα παραπάνω οριοθετούν μια περίπτωση θεωρητικού ελλείματος, που οφείλεται στην απουσία παρακολούθησης και γνώσης όσων η λαογραφία είχε ερευνήσει και συμπεράνει τα τελευταία χρόνια, γύρω από το θέμα της ουσίας, της μορφής και της υπόστασης της παράδοσης. Σήμερα πια γνωρίζουμε ότι παραδοσιακό δεν είναι μόνο το προφορικό, αφού πολλοί λαογράφοι, με κυριότερους τον Fr. De Caro[28] στο εξωτερικό και τον Μηνά Αλ. Αλεξιάδη[29] στην Ελλάδα, έχουν αποδείξει ότι υπάρχει και γραπτή και ηχογραφημένη παράδοση. Επίσης γνωρίζουμε ότι το φαινόμενο της παράδοσης δεν ανήκει μόνο στο παρελθόν αλλά θα υπάρχει, με διάφορες μορφές, όσο υφίσταται ανθρώπινος πολιτισμός, όπως τόσο παραστατικά έχει δείξει ο Allan Dundes[30]. Αλλά και στην περίπτωση των δημοτικών τραγουδιών, ιδίως μάλιστα των κλέφτικων και των ηρωϊκών, όπως πρώτος ο

---

[26] Ντίνος Θ. Κογιας, ό.π., σ. 113.

[27] Μ. Γ. Βαρβουνης, «Τα δημοτικά τραγούδια της Σάμου για το κίνημα των Γιαγάδων», *Απόπλους* 9 (1992), σ. 104-114. Φυσικά, η έρευνα για ένα τόσο δύσκολο ζήτημα, όπως τα Γιαγαδικά, πάντοτε θα αποκαλύπτει νέα στοιχεία και θα συμπληρώνεται. Από την άποψη αυτή, το άρθρο του Κόγια συμβάλλει στην πρόοδο της έρευνας, παρά την υπερβολική του αυστηρότητα σχετικά με τις κρίσεις που διατυπώνει. Είναι αναμενόμενο να μην γνώριζα τις ηχογραφήσεις του Ρούκουνα, αφού και ο ίδιος σημειώνει πως είναι σπάνιο και συλλεκτικό υλικό (σ. 91), ενώ το 1992 δεν θα μπορούσα βεβαίως να γνωρίζω τις αναφορές στο *Αιγαίον* του 1927, αφού οι τόμοι των ετών 1926-1930 περιήλθαν στο «Πνευματικό Ίδρυμα Σάμου "Νικόλαος Δημητρίου"» το 1995, με την δωρεά της συλλογής του Αντώνη Γιοκαρίνη, ενώ προηγουμένως ήταν ανεύρετοι, άρα και απρόσιτοι για τον ερευνητή. Είναι πλέον ή σίγουρο ότι η μελλοντική έρευνα πολλά θα συμπληρώσει, ακόμη και στα άρθρα όσων θεωρούν τον εαυτό τους αλάθητο κριτή των υπολοίπων.

[28] Δ. Χαλατσας, *Ληστρικά τραγούδια*, Αθήνα 2000, σ. 104.

[29] Fr. De Caro, «Studying American Folklore in Printed Sources», στο: R. Dorson (επιμ.), *Handbook of American Folklore*, Bloomington 1983, σ. 414.

[30] Μηνάς Αλ. Αλεξιαδης, «Δημοσιογραφικός λόγος και παροιμία», *Λαογραφία και Ιστορία. Συνέδριο στη μνήμη της Άλκης Κυριακίδου-Νέστορος*, Θεσσαλονίκη 2001, σ. 284-296.

Ν. Γ. Πολίτης επισήμανε, υπάρχει συχνά προσωπικός δημιουργός, του οποίου κάποτε γνωρίζουμε και το όνομα, που συνέθεσε για πρώτη φορά το τραγούδι, ώστε αυτό αργότερα να γίνει κτήμα όλης της παραδοσιακής κοινότητας[31].

Αν αυτά τα μεταφέρουμε στην περίπτωση που μας απασχολεί, θα δούμε ότι το ύφος, ο στίχος, το μέτρο και το λεκτικό των τραγουδιών των Γιαγάδων βρίσκονται μέσα στη μεγάλη παράδοση των δημοτικών τραγουδιών, αφού άλλωστε και ο ίδιος ο Ρούκουνας, στις ετικέτες των δίσκων του τα χαρακτήριζε "κλέφτικα"[32], και ο χαρακτηρισμός αυτός ήταν αποδεκτός στην εποχή του, όπως ίσχυε και για άλλα παρόμοια τραγούδια της τότε δισκογραφικής παραγωγής. Είναι βέβαια γνωστή και εξαντλημένη η άμεση και ζωντανή σχέση ρεμπέτικου και δημοτικού τραγουδιού, στο βαθμό που το ένα να μπορεί να θεωρηθεί φυσική συνέχεια του άλλου. Η μεγάλη απήχηση των τραγουδιών στο λαό, η απομνημόνευσή τους και η προβολή τους ως δημοτικών –τα ίδια αυτά τραγούδια ο Κώστας Καλατζής έχει επιτυχέστατα χαρακτηρίσει ως "νεο-δημοτικά"[33]– αποτελούν διαδικασία παράλληλη με την πρόσκτηση του δημοτικού τραγουδιού από την παραδοσιακή κοινότητα μετά την πρώτη σύνθεσή του, όπως γνωρίζουμε ότι συνέβη με όλα τα γνωστά δημοτικά μας τραγούδια. Άλλωστε, δεν γνωρίζουμε σε ποιο βαθμό οι στίχοι ήταν του Ρούκουνα ή εκείνος είχε υιοθετήσει, παραλάβει και επεξεργαστεί ανάλογους στίχους σχετικών με τους Γιαγάδες δημοτικών τραγουδιών που κυκλοφορούσαν στην εποχή του. Με βάση τις παρατηρήσεις αυτές νομίζω ότι τα συμπεράσματα του Κόγια για τον χαρακτήρα των τραγουδιών των Γιαγάδων επιδέχονται αλλαγές, αφού μάλιστα διαθέτουμε και πιο πρόσφατα παραδείγματα ελληνικών δημοτικών τραγουδιών που αναφέρονται στον πόλεμο του '40 και στην εθνική αντίσταση[34]. Έτσι, ο χαρακτηρισμός "δημοτικά τραγούδια" για τα τραγούδια των Γιαγάδων, παρά τη δημιουργία τους από τον Κ. Ρούκουνα, μπορεί να ισχύει, υπό τις προϋποθέσεις που αναφέρθηκαν σχετικά με το ύφος, το περιεχόμενο και τον τρόπο διάδοσής τους.

---

31 A. Dundes, *Analytic Essays in Folklore*, Mouton-The Hague 1979, σ. 80.

32 Ν. Γ. Πολίτης, «Γνωστοί ποιηταί δημοτικών ασμάτων», *Λαογραφικά Σύμμεικτα* 1, εν Αθήναις 1920, σ. 211-236, όπου και τα σχετικά παραδείγματα.

33 Ντίνος Θ. Κογιας, ό.π., σ. 110: δίσκος Columbia DG 2107 του 1934, σ. 112: δίσκος Odeon GA 1811 του 1934. Η δισκογραφία των δημοτικών και νεοδημοτικών ή δημοτικοφανών τραγουδιών σε σχέση με τα αντίστοιχα ρεμπέτικα πρέπει φυσικά να μελετηθεί πληρέστερα και από την ελληνική λαογραφία. Το υπαινίσσεται άλλωστε και ο Ντίνος Θ. Κόγιας, ό.π., σ. 117 σημ. 33.

34 Κ. Ι. Καλατζης, *Το ταμπάκικο. Οχτώ διηγήματα*, Αθήνα 1990, σ. 40 σημ. 2.

Οι παρατηρήσεις αυτές, αν και αναφέρονται σε συγκεκριμένο παράδειγμα, ισχύουν για όλα τα τραγούδια που από τη Μικρά Ασία ή τα νησιά διαδόθηκαν στην υπόλοιπη Ελλάδα. Ουσιαστικά ήταν σε χρήση ένας δρόμος διάδοσης τραγουδιών και παραδοσιακών πολιτισμικών στοιχείων ανάμεσα στα νησιά του Αιγαίου και τα μικρασιατικά παράλια, στον οποίο οφείλουμε πολλά από τα φαινόμενα που μελετούμε εδώ. Πρόκειται για ένα δίαυλο πολιτισμικής επικοινωνίας που έκλεισε με τα γεγονότα του 1922-1924, οπότε και άλλαξε καθοριστικά ο πολιτισμικός χάρτης της ευρύτερης περιοχής, και καταστράφηκαν πολιτισμικές ισορροπίες και παράμετροι παγιωμένες μέσα στους αιώνες. Το κενό που δημιουργήθηκε κάλυψαν βεβαίως άλλες παραδοσιακές μορφές έκφρασης και δημιουργίας, βασισμένες στην κληρονομιά του παρελθόντος, αλλά και με μια νέα δυναμική, αυτή που οδήγησε βαθμιαία στον σύγχρονό μας λαϊκό πολιτισμό, ο οποίος σε μεγάλο βαθμό έχει οικοδομηθεί με δομικά συστατικά στοιχεία φερμένα από την Μικρά Ασία, μετά την καταστροφή του 1922 και την ανταλλαγή πληθυσμών που ακολούθησε.

Το ίδιο ισχύει για όλα τα ρεμπέτικα τραγούδια που από την Μικρά Ασία, και ειδικά από τα αστικά της κέντρα όπως η Σμύρνη, μεταφυτεύθηκαν στον ελλαδικό χώρο μετά τα γεγονότα του 1922, ακολουθώντας τις κινήσεις των αντίστοιχων πληθυσμών. Έχει πολύ συζητηθεί, στην σχετική βιβλιογραφία, η σχέση του δημοτικού με το ρεμπέτικο τραγούδι. Πιστεύω ότι, τηρουμένων των αναλογιών, πρόκειται για την ίδια σχέση που υφίσταται ανάμεσα στην λαϊκή και την λαϊκότροπη ποίηση, αφού τα ρεμπέτικα τραγούδια παρουσιάζουν πολλές αναλογίες με τα λαϊκότροπα ποιητικά έργα. Η προέλευση των ρεμπέτικων από τα δημοτικά, και η προσαρμογή των πρώτων στις νέες κοινωνικές και οικονομικές συνθήκες των πόλεων, με τους ουσιαστικά περιθωριοποιημένους εργατικούς πληθυσμούς τους, εξηγεί νομίζω επαρκώς τα χαρακτηριστικά των ρεμπέτικων, που τα κάνει να φαίνονται και να εκλαμβάνονται ως συνέχεια της δημοτικής παράδοσης. Στο πλαίσιο αυτό, οι παρατηρήσεις του Κόγια για τον χαρακτήρα των τραγουδιών των Γιαγάδων, όπως τα «έγραψε» και τα μαγνητοφώνησε ο Κ. Ρούκουνας, πρέπει ίσως να αναθεωρηθούν.

Άλλο σπουδαίο ζήτημα ουσίας για τον μικρασιατικό λαϊκό πολιτισμό, όπως αυτός μεταφυτεύθηκε στον ελλαδικό χώρο μετά την μικρασιατική καταστροφή του 1922 και την ανταλλαγή πληθυσμών του 1923-1924, είναι αυτό των επαφών και των αλληλεπιδράσεων με το σύνοικο μουσουλμανικό και τουρκικό στοιχείο. Γράφει χαρακτηριστικά και πάλι η Μέλπω Μερλιέ: «στην Καππαδοκία δύο ήταν οι μητρικές γλώσσες, η ελληνική και η τουρκική, γιατί έχουμε Έλληνες τουρκόφωνους κι ελληνόφωνους. Και στις

ελληνόφωνες ακόμη κωμοπόλεις και χωριά της Καππαδοκίας τα τούρκικα ήταν σαν δεύτερη μητρική γλώσσα [...] Αν η φωνογράφηση είχε περιοριστεί στα ελληνικά τραγούδια, θα ήταν ελλιπής. Δεν θα είχαν διασωθεί τραγούδια τούρκικα, παρμένα από Έλληνες στη συνείδηση, απαραίτητα για τις κατόπιν κριτικές μελέτες, όταν θα μελετηθούν συγκριτικά η ελληνική και η τούρκικη λαογραφία και η αλληλεπίδρασή τους»[35].

Οι παρατηρήσεις αυτές βρίσκονται ακριβώς στην καρδιά του προβλήματος: είναι γνωστό ότι συχνά οι Μικρασιάτες, ιδίως εκείνοι της πρώτης γενιάς, βρέθηκαν σε αντίθεση με το περιβάλλον τους, επειδή εκείνο τους αντιμετώπιζε ως "Τούρκους", αδυνατώντας να κατανοήσει τις ιδιαιτερότητες του λαϊκού τους πολιτισμού, εν οις και το γλωσσικό τους ιδίωμα. Ακόμη και ιδιαίτερα επιθεωρησιακά νούμερα διαμορφώθηκαν για να σατιρίσουν την "Σμυρνιά" ή την "Κωνσταντινοπολίτισσα", ενώ η ίδια αντιμετώπιση επιφυλάχθηκε ακόμη και στη σύγχρονή μας περίπτωση των Ρωμιών που απελάθηκαν από την Πόλη κατά τη δεκαετία του ΄60[36]. Αν μάλιστα ανατρέξουμε και στην παραδοσιακή λαογραφία της Θράκης, που υποδέχθηκε πολλούς προσφυγικούς πληθυσμούς και τους εγκατέστησε σε ειδικά διαμορφωμένα νέα χωριά, θα δούμε ότι ακόμη και ανάμεσά τους οι πρόσφυγες αυτοί, ΄Ελληνες, ορθόδοξοι και ξεριζωμένοι όλοι από τις εστίες τους, δεν μπορούσαν να συνυπάρξουν, αλληλοχαρακτηρίζοντας ως "Τούρκους" ή "Βούλγαρους" τους προερχόμενους από την ανατολική Θράκη ή την ανατολική Ρουμελία αντιστοίχως. Πρόκειται για μια πάγια τάση των Ελλήνων, που δύσκολα μπορούν να δεχτούν το "άλλο", το διαφορετικό, ιδίως αν έχουν να το χειριστούν στα πλαίσια της δικής τους κοινωνίας, της μικρής και παραδοσιακής τους κοινότητας.΄Αλλωστε, είναι γνωστό ότι παρόμοιες τάσεις υπάρχουν γενικά στους παραδοσιακούς πληθυσμούς, ανεξαρτήτως εθνικότητας, σε όλα τα μήκη και τα πλάτη της γης, όπως έχει δείξει και η σχετική πλούσια διεθνής βιβλιογραφία γύρω από την αποδοχή του άλλου,

---

35 Βλ., για παράδειγμα, Ν. Α. Κεφαλληνιαδης, *Η λαϊκή μούσα στους εθνικούς πολέμους μας*, Αθήνα 1992, σ. 143. Ν. Βλ. Σφυροερας, *Απεραθίτικα πολεμικά τραγούδια (1940-1944)*, Αθήνα 1946. Ακαδημία Αθηνών, *Ελληνικά δημοτικά τραγούδια (Εκλογή)* 1, εν Αθήναις 1962, σ. 179. Θαν. Παπαθανασοπουλος, «Δημοτικά τραγούδια της Ρούμελης», *Λαογραφία* 20 (1962), σ. 255 αρ. 144. Παν. Κοντομιχης, *Δημοτικά τραγούδια της Λευκάδας*, Αθήνα 1985, σ. 116. Κ. Σ. Κωνστας, «Λαογραφικά της Αιτωλίας και Ακαρνανίας», *Λαογραφία* 24 (1966), σ. 323, 324. Τ. Γριτσοπουλος, «΄Ενα δημοτικό τραγούδι του Αλβανικού μετώπου», *Ελληνική Δημιουργία* 9 (1952), σ. 733-734. Θεοχ. Δετορακης, *Ανέκδοτα δημοτικά τραγούδια της Κρήτης*, Ηράκλειον 1976, σ. 42-44.

36 Μ. Μερλιε, ό.π., σ. 8.

του διαφορετικού και του ξένου, στα όρια μιας παραδοσιακής κλειστής κοινωνίας[37].

Είναι αυτή η στάση που προσδιόρισε για πολλά χρόνια τη θέση των προσφύγων και του πολιτισμού τους στην ελληνική κοινωνία, την οποία πριν ξεριζωθούν από τις εστίες τους θεωρούσαν πρότυπο, και στην οποία με εξαιρετική δυσκολία μπόρεσαν να προσαρμοστούν. Ωστόσο, οι μελετητές –ιδιαιτέρως μάλιστα οι λαογράφοι– έσκυψαν με προσοχή και στοργή πάνω στον λαϊκό πολιτισμό των προσφύγων. Μόνο στο Κέντρο Μικρασιατικών Σπουδών, για το οποίο έγινε λόγος και παραπάνω, έχουν συγκεντρωθεί 145.000 σελίδες λαογραφικού υλικού, ενώ ο όγκος του σώματος αυτού υπερδιπλασιάζεται αν προστεθούν και τα λαογραφικά σημαντικά "δελτία μετάβασης" των συνεργατών του Κέντρου που συνέλεξαν το υλικό, τα βιογραφικά δελτία των προσφύγων, η βιβλιογραφία και τα οδοιπορικά σημειώματα από τις ερευνητικές αποστολές στην επαρχία, την Καππαδοκία και τον Πόντο. Από τη ερευνητική και συλλεκτική αυτή εργασία εντοπίστηκαν 2.163 οικισμοί με ελληνικούς πληθυσμούς, από τους οποίους ερευνήθηκαν οι 1.375, με βάση τις μαρτυρίες 5.051 πληροφορητών. Το πλού-σιο αυτό υλικό έχει ταξινομηθεί κατά οικισμό προέλευσης, ενώ οι οικισμοί έχουν καταταχθεί σε 119 περιφέρειες και 17 επαρχίες. Το πλούσιο αυτό Αρχείο Προφορικής Παράδοσης συμπληρώνεται από 5.000 περίπου φωτογραφίες της καθημερινής και κοινωνικής ζωής των ελληνικών κοινοτήτων από το τέλος του 19ου αιώνα ως το 1922, αλλά και από χειρόγραφα των ίδιων των προσφύγων, όσων μπόρεσαν να καταγράψουν οι ίδιοι τις αναμνήσεις τους. Πρόκειται για 503 χειρόγραφα, από τα οποία 44 έχουν γραφεί πριν την μικρασιατική καταστροφή του 1922. Επίσης, το πολύτιμο υλικό του Κέντρου ολοκληρώνεται με τους 40 κώδικες και τα 2.000 έγγραφα από κοινότητες, ναούς μητροπόλεις και ενορίες του μικρασιατικού Ελληνισμού, αλλά και με τους 12.000 τόμους της εξειδικευμένης βιβλιοθήκης γύρω από ποικίλα ζητήματα ιστορίας, λαογραφίας και πολιτισμού των Ελλήνων της Μικράς Ασίας[38].

Εύκολα κανείς αντιλαμβάνεται ότι το υλικό αυτό καλύπτει πολλές πτυχές της παραδοσιακής ζωής κάθε κοινότητας. Υπάρχουν δηλαδή πληροφορίες για τους κατοίκους, τη γλώσσα, τη γεωγραφία, την οικονομία, την

---

37 Η πρόσφατη κινηματογραφική ταινία «Πολίτικη Κουζίνα» δείχνει παραστατικά τις αντίξοες αυτές συνθήκες υποδοχής και τις εγγενείς δυσκολίες ενσωμάτωσης των ανθρώπων αυτών στην ελλαδική κοινωνία.

38 Σχετικές μελέτες και βιβλιογραφία βλ. στον ενδιαφέροντα τόμο Χρ. Κωνσταντοπουλου-Λ. Μαρατου-Αλιπρανθη-Δ. Γερμανος-Θ. Οικονομου (επιμ.), *«Εμείς» και «οι άλλοι». Αναφορά στις τάσεις και τα σύμβολα,* Αθήνα 1999.

κοινωνική και θρησκευτική ζωή, την εκπαίδευση και την τοπική κοινωνία. Το Κέντρο ασχολήθηκε επιτυχώς με τη διάσωση της μικρασιατικής λαογραφίας, σε περιόδους ταραγμένες και αντίξοες, δίνοντας ιδιαίτερη σημασία στην καταγραφή και ταξινόμηση των πληροφοριών. Όπως επιγραμματικά η ίδια η Μέλπω Μερλιέ είχε γράψει: «Το πρώτιστον καθήκον του Κέντρου δεν είναι η συγγραφή βιβλίων. Πρώτα απ᾽ όλα πρέπει να μαζεύει υλικό και ακόμα υλικό και πάντα υλικό, από ζωντανούς ανθρώπους. Τα βιβλία θα γίνουν όταν θα παύσομεν να έχομε πληροφορητές»[39]. Σήμερα, που ήρθε ο καιρός για τη συγγραφή βιβλίων, αισθανόμαστε απεριόριστη ευγνωμοσύνη στο ζεύγος των Μερλιέ, επειδή χωρίς τη δική τους καθοριστική συμβολή δεν θα είχαμε τις μαρτυρίες για να συνθέσουμε τις μελέτες μας.

Αν επέμεινα ιδιαιτέρως στο έργο του Κέντρου Μικρασιατικών Σπουδών είναι επειδή αποτελεί την πιο χαρακτηριστική και πλήρη περίπτωση τέτοιας συλλεικτικής και ερευνητικής δραστηριότητας. Πρέπει ωστόσο εδώ να σημειώσουμε ότι παραλλήλως, μια ολόκληρη σειρά σωματείων με πολιτιστικούς στόχους ιδρύθηκε και δραστηριοποιήθηκε την ίδια περίπου περίοδο: η Επιτροπή Ποντιακών Μελετών, που εκδίδει το *Αρχείον Πόντου* (1928 κ.εξ.), η Εταιρεία Θρακικών Μελετών, που εκδίδει τα *Θρακικά* (1928 κ.εξ.), συγχωνευμένα με το επίσης πολύτιμο *Αρχείον Θρακικού Λαογραφικού και Γλωσσικού Θησαυρού* του Πολύδωρου Παπαχριστοδούλου, αλλά και η Ένωση Σμυρναίων, που εκδίδει τα *Μικρασιατικά Χρονικά*, ενώ σημαντικό επίσης πρωτογενές λαογραφικό υλικό από τον μικρασιατικό χώρο υπάρχει θησαυρισμένο στο Κέντρο Ερεύνης της Ελληνικής Λαογραφίας και στο Κέντρο Συντάξεως του Ιστορικού Λεξικού της Ελληνικής Γλώσσης, της Ακαδημίας Αθηνών[40].

Η αναγραφή όλων αυτών των ερευνητικών προσπαθειών δείχνει ότι μετά την καταστροφή του 1922 και την ανταλλαγή πληθυσμών του 1923-1924 η ελληνική λαογραφία στάθηκε και πάλι στο ύψος των περιστάσεων, φροντίζοντας να καταγράψει και να διασώσει άφθονο υλικό, το οποίο χρησιμοποιούν σήμερα όχι μόνο οι λαογράφοι και οι φίλοι της λαογραφίας, αλλά και οι αρνητές, ακόμη και οι επικριτές της. Είναι απολύτως χαρακτηριστική η περίπτωση του Πέτρου Πιζάνια, ο οποίος σε πρόσφατο βιβλιοκριτικό σημείωμά του βρίσκει την ευκαιρία να επιτεθεί στη λαογραφία

[39] Βλ. το κείμενο «Η βιβλιοθήκη και το αρχείο», στον τόμο *Εξηνταπέντε χρόνια*..., ό.π., σ. 110-112.

[40] *Ο τελευταίος Ελληνισμός της Μικράς Ασίας. Έκθεση του έργου του Κέντρου Μικρασιατικών Σπουδών (1930-1973). Κατάλογος*, Αθήνα 1974, σ. 37, και Άρτεμις Ξανθοπούλου-Κυριακού, «Η συμβολή του Κέντρου Μικρασιατικών Σπουδών στην ιστοριογραφία του Μικρασιατικού Ελληνισμού», στον τόμο *Εξηνταπέντε χρόνια*..., ό.π., σ. 65.

«όπως παγιώθηκε στη Φιλοσοφική Σχολή της Αθήνας», λοιδορώντας την για περιπτωσιολογία και εμπειρισμό, αλλά και για λαϊκιστική αντιστροφή όσων πολιτισμικών μορφών και φαινομένων, κατά τη γνώμη του, αποτελούσαν ενδείξεις κοινωνικής καθυστέρησης, και τα οποία η λαογραφία «αντέστρεψε... σε ορισμένα από τα καταστατικά σύμβολα της τρισχιλιετούς εθνικής συνέχειας»[41], ερμηνεύοντας δήθεν την καθυστέρηση ως εθνική περηφάνεια.

Ο Πιζάνιας εδώ παραβλέπει το ότι η λαογραφία καταγράφει και μελετά κοινωνικά και πολιτισμικά φαινόμενα ιστορικά, συγκριτικά και λειτουργικά, δεν τα διαμορφώνει όμως, ούτε και παίρνει αξιολογική θέση απέναντί τους. Η αντιστροφή της καθυστέρησης είναι έργο άλλων, όχι αυτών που μελετούν τον παραδοσιακό πολιτισμό και ανιχνεύουν ιστορικά τις ρίζες του. Με την ίδια λογική, θα έπρεπε να κατηγορούμε για δημιουργία κλίματος ηττοπάθειας τους ιστορικούς που ασχολήθηκαν με τη άλωση της Κωνσταντινούπολης το 1453 ή με την μικρασιατική καταστροφή. Παρόμοιες απόψεις δείχνουν άγνοια της ουσίας, του ρόλου, του σκοπού αλλά και των συγχρόνων θεωρητικών και μεθοδολογικών κατακτήσεων και εξελίξεων της λαογραφίας[42], και καλό θα είναι να διατυπώνονται μετά από γνώση και μελέτη της υπάρχουσας βιβλιογραφίας, όχι ερήμην της, με σκοπό τη δημιουργία ρητορικών εντυπώσεων.

Μετά το 1924 ήταν η λαογραφία που κατέγραψε το υλικό των προσφύγων, δείχνοντάς μας τις επιδράσεις ανάμεσα στα νησιά του Αιγαίου και την μικρασιατική ενδοχώρα. Και στην περίπτωση αυτή, το Αιγαίο αποδεικνύεται θάλασσα επικοινωνίας, γέφυρα πολιτισμού και μέσο πολιτισμικής ανάπτυξης και προόδου, διατηρεί δηλαδή τον ρόλο που ανά τους αιώνες είχε, καθώς στα παράλιά του ο Ελληνισμός δημιούργησε τον παραδοσιακό του πολιτισμό.

Μ. Γ. Βαρβουνης

Δημοκρίτειο Πανεπιστήμιο Θράκης
Τμήμα Ιστορίας και Εθνολογίας
Π. Τσαλδάρη 1
69100 Κομοτηνή (ΕΛΛΑΣ)

41 Στ. Ημελλος, «Μικρασιατικός Ελληνισμός...», ό.π., σ. 228.

42 Π. Πιζανιας, «Από τη λαογραφία στην ανθρωπολογία», *Η Καθημερινή* (25 Ιανουαρίου 2004), ένθετο «Τέχνες και Γράμματα», σ. 6.

43 Για τα ζητήματα αυτά βλ. Δ. Σ. Λουκατος, *Εισαγωγή στην ελληνική λαογραφία*, Αθήνα 1977, σ. 65-72. Μηνάς Αλ. Αλεξιαδης, *Η ελληνική και διεθνής επιστημονική ονοματοθεσία της λαογραφίας*, Αθήνα 1988, σ. 15-16 και 41-42. Μ. Γ. Μερακλης, «Για την ελληνική λαογραφία», *Δωδώνη* 21: 1 (1992-1995), σ. 15-16.

PROYECTO DE RESOLUCIÓN DE FORTUNAS GRIEGAS EN EL EXTRANJERO (1948)

RESUMEN: El encargado de negocios de España en Grecia, Sebastián de Romero y Radigales, comunicaba al Gobierno español que la Comisión de Plenos Poderes griega había votado un proyecto de resolución sobre la repatriación de los bienes muebles e inmuebles que los griegos residentes en Grecia y en el extranjero y los extranjeros residentes en ese país poseían fuera de esta nación. El decreto obligaba también a poner a disposición del gobierno la fortuna que tuvieran fuera del país los extranjeros que residían en Grecia. Esta medida obedecía al hecho de que el plan Marshall estipulaba que todas las naciones participantes en el Programa de Recuperación Europea (E.R.P.)[1] estaban obligadas a utilizar los bienes de sus súbditos en el exterior para la reconstrucción del país. Mención aparte requiere el papel desempeñado por el diplomático español en favor de la colonia española en Grecia, a la que también le afectaría dicho Proyecto.

ABSTRACT: The Spanish Chargé d'Affaires in Greece, Sebastián de Romero y Radigales, communicated to the Spanish government that the Greek Commission of Full Powers had voted an Act about the repatriation of personal property and real estate that the Greek resident in Greece and abroad and the foreign residents in that country owned out of this nation. The decree also forced to offer the government the fortune that the resident foreigners in Greece owned out of the country. This measure was due to the fact that the Plan Marshall stipulated that all the participating countries in the European Recovery Programme (E.R.P.) were forced to use the goods of its citizens abroad for the reconstruction of the country. It has to be mentioned also the part played by the Spa-

[1] E.R.P.: European Recovery Programme.

nish diplomat in favour of the Spanish colony in Greece, to which would also affect the Act about the Greek fortunes.

1. PLANTEAMIENTO

Cuando en 1945 terminó la Segunda Guerra Mundial, los países de Europa Occidental se encontraban en un estado de total hundimiento físico y económico, al que se añadía el temor al dominio soviético. La única salvación posible frente a estos peligros era que la ayuda americana les permitiese restaurar sus economías, destrozadas aunque desarrolladas, y les ofreciese una garantía de continuidad en su independencia e integridad por medio de una ocupación americana semipermanente.

Durante la guerra se habían hecho proyectos para el alivio de las necesidades inmediatas de Europa. La Administración de las Naciones Unidas para el Socorro y la Reconstrucción (U.N.R.R.A.)[2] se creó en 1943 y mantuvo sus actividades hasta 1947. También se establecieron una Organización Europea del Transporte Interior, una Organización Europea del Carbón y un Comité de Emergencia para Europa que se fundieron en 1947 en la Comisión Económica para Europa de las Naciones Unidas (E.C.E.)[3]

Los antecedentes inmediatos de la ayuda económica americana fueron el fracaso de la conferencia de ministros de Asuntos Exteriores celebrada en Moscú en marzo y abril de 1947 y la doctrina Truman, en virtud de la cual, en marzo, los Estados Unidos asumieron el papel de Gran Bretaña de apoyo a Grecia y Turquía y lo racionalizaron en términos casi anti-comunistas. En junio, el general Marshall, entonces secretario de Estado, propugnaba en Harvard el plan que lleva su nombre[4] y que ofrecía ayuda económica a toda Europa (incluida la URSS) hasta 1951[5].

---

[2] U.N.R.R.A.: United Nations Relief and Rehabilitation Agency.

[3] E.C.E.: Economic Commission for Europe.

[4] "Plan Marshall": programa estadounidense de ayuda financiera para la reconstrucción de los países europeos devastados durante la Segunda Guerra Mundial. Aunque su nombre original era el de "Programa de Reconstrucción Europea" (*European Recovery Program*), es más conocido como "Plan Marshall", debido a su promotor, el secretario de Estado estadounidense George Catlett Marshall.

[5] P. CALVOCORESSI, *Historia política del mundo contemporáneo. De 1945 a nuestros días*, Madrid, Akal, 1987, pp. 182-183.

Tras un profundo análisis, en 1947 Marshall anunció que, si Europa diseñaba un programa de reconstrucción a largo plazo basado en la mutua cooperación, los Estados Unidos estarían dispuestos a proporcionar los fondos necesarios. El Reino Unido y Francia convocaron a los demás países europeos, incluyendo a los soviéticos, en París. Cuando los delegados rusos vieron que los Estados Unidos insistían en que los Estados comunistas cooperaran con las naciones capitalistas de Europa Occidental y que se llevara una contabilidad conjunta de la utilización de los fondos, abandonaron la reunión y crearon su propio plan para integrar a los Estados de economía planificada de Europa del Este. Un muro económico dividió el continente.

El Congreso Estadounidense aprobó una ayuda de más de 13.000 millones de dólares. El 70% se gastó en comprar bienes a los Estados Unidos. La Administración de la Cooperación Económica (E.C.A.)[6] distribuía el dinero y la Organización Europea para la Cooperación Económica (O.E.C.E.) –previo acuerdo entre los países europeos sobre su administración y distribución–[7] fue el órgano encargado de gastarlo. La mayor parte de la ayuda se dirigió al Reino Unido, Francia, Italia y Alemania Occidental. A medida que a partir de 1949 crecían las tensiones por la Guerra fría, los fondos empezaron a destinarse más a los gastos militares que a la reconstrucción industrial.

El programa cumplió con sus objetivos a corto y largo plazo: cuando se acabó en 1952, el peligro de control comunista sobre Europa Occidental había desaparecido, la producción industrial era un 35% superior a la de antes de la guerra, Alemania Occidental era independiente y su economía se estaba recuperando con gran rapidez.

En 1961, la O.E.C.E. fue reemplazada por la Organización para la Cooperación y el Desarrollo Económico (O.C.D.E.), que amplió el alcance de la cooperación entre los países miembros.

2. LEY SOBRE REPATRIACIÓN DE BIENES DEL EXTRANJERO

La Comisión de Plenos Poderes griega había votado un decreto relativo a la repatriación de los bienes muebles e inmuebles que los griegos resi-

6 E.C.A.: Economic Cooperation Administration.

7 J. U. MARTÍNEZ CARRERAS *ET ALII*, *Historia del Mundo Contemporáneo,* Madrid, Marcial Pons, 1996, p. 170.

dentes en Grecia y en el extranjero, y los extranjeros residentes en ese país, poseían fuera de la nación. La única excepción que se hacía era para aquellas personas que tuvieran, al mismo tiempo que la nacionalidad griega, la de otro Estado. Éstas no estaban obligadas a hacer la declaración de los bienes que poseían en el extranjero.

Como se ha dicho, la obligación de poner a disposición del Gobierno estos bienes se extendía también a los griegos que residían fuera de Grecia y había causado gran sorpresa, pues, al parecer, nadie había legislado en tal sentido. Hay que tener en cuenta que ningún país, en proporción a sus habitantes, tenía tantos nacionales en el extranjero, y en ninguno las colonias eran tan ricas, pues la mayoría de los emigrados griegos eran propietarios de un negocio más o menos importante, mientras que la gran mayoría de los emigrados de otros países eran obreros. Tan pronto tuvieron noticia las colonias griegas en las diferentes naciones de que se proyectaba la ley, enviaron centenares de telegramas de protesta al Gobierno, y tanto los griegos que residían en Grecia como los del extranjero tomaron sus medidas para burlarla, bien transfiriendo sus fondos a Suiza, Argentina, Sudáfrica, etc., o poniéndolos a nombre de personas de su confianza.

El decreto obligaba también a poner a disposición del Gobierno la fortuna que tuvieran fuera del país los extranjeros que residían en Grecia. Como esta medida afectaba a la colonia española, que poseía cantidades importantes de divisas en el extranjero, el diplomático español Sebastián de Romero y Radigales solicitó una entrevista con el subsecretario de Asuntos Exteriores para pedir que se exceptuase a los españoles de la obligación de declarar su fortuna. Según el diplomático, el Gobierno griego no tenía derecho a disponer de los bienes de los españoles, por no disfrutar España de los beneficios del Plan Marshall, que era el que había motivado la medida tomada. Como se sabe, España no participó en dicho Plan, dado que el régimen franquista, tras finalizar la guerra mundial, por su inclinación hacia las potencias del Eje había quedado aislado internacionalmente.

Aunque casi todas las naciones prohibían a sus nacionales tener divisas o valores en el extranjero, Grecia nunca pensó en adoptar tal postura, pues las ganancias proporcionadas por los cuantiosos capitales que los griegos poseían en otras naciones fueron siempre una importante fuente de ingresos para ella. Si el Gobierno heleno –pensaba el representante español– se había decidido a adoptar esa decisión, había sido por acceder a la demanda del Gobierno americano que, como era justo, quería que los capitales griegos en el extranjero contribuyeran a la reconstrucción del país, para tener así algún alivio en la ayuda que prestaba a Grecia. Pero, en realidad,

éste sería muy pequeño, pues sólo se repatriaría el 20% de las fortunas, ya que los que entregasen al Estado esa cantidad quedarían exentos de enviar el resto. Esto sin contar con que grandes capitales habían sido transferidos a naciones en las que podrían ser secuestrados o no se declararían[8].

Toda la prensa griega se hacía eco del Proyecto de Resolución sobre las fortunas griegas en el extranjero. En ella se podía leer que el ministro de Finanzas griego, M. Helmis, había sometido a la Comisión dicho Proyecto para que fuese votado de urgencia, habida cuenta de que el Plan Marshall estipulaba que todas las naciones participantes en el Programa de Recuperación Europea (E.R.P.) estaban obligadas a utilizar los bienes de sus súbditos en el exterior para la reconstrucción del país. Sin embargo, el ministro español no parecía estar de acuerdo con el Proyecto, dado que las fortunas se encontraban en Grecia soportando, no sólo la carga del impuesto durante la ocupación, sino también después e, incluso, hasta ese momento, en razón de la dura lucha contra la sedición. Por consiguiente, era absolutamente imposible, utilizando sólo fortunas, proporcionar una ayuda sustancial al esfuerzo de la reconstrucción de la nación.

De forma diferente pensaba el Gobierno griego, que creía que, durante el período tan excepcional que estaba atravesando en aquel momento el país, tenía derecho a recurrir a todos los súbditos griegos donde se encontrasen y a pedir su ayuda para el gran esfuerzo que hacía y del cual dependía su existencia e, incluso, la creación de una economía capaz de hacer vivir de manera al menos elemental a su pueblo en el futuro. Esta exigencia se imponía todavía en ese momento en el que pedía con insistencia la ayuda económica extranjera.

Como se sabe, una condición de la concesión de ayuda económica aliada era la utilización práctica y apropiada, en el marco de un programa común de relevancia europea, de recursos del país participante, comprendiendo todos los productos, facilidades y servicios prestados conforme a la presente ley. El Plan Marshall señalaba que se emplearían todas las medidas para descubrir y controlar, en vista de la aplicación del programa, los elementos de fortuna y los beneficios que perteneciesen a los ciudadanos de este país y los que se encontrasen en países extranjeros, sus territorios o sus posesiones. En estas condiciones, se pensaba que el Gobierno impondría todas las medidas para hacer realidad la ayuda a la reconstrucción de

[8] Archivo Ministerio Asuntos Exteriores (A.M.A.E.), Fondo Renovado, legajo 3215, expediente nº. 42: despacho dirigido por el encargado de negocios de España en Grecia al ministro de Asuntos Exteriores, Atenas, 2 de abril de 1948.

la nación, utilizando los bienes de los ciudadanos griegos que estuviesen fuera del país. Es verdad que Grecia había tardado bastante en tomar esta medida, pero esto se debió al hecho de que fue necesario un tiempo importante para estudiar, con gran atención y con todo detalle, las condiciones en las que se encontraban las fortunas en el extranjero y las influencias que una medida así iba a tener sobre los súbditos griegos que vivían dentro o fuera del país y sobre las repatriaciones futuras de los emigrantes y de otros. La Resolución tenía como fin el inventario de las fortunas de los griegos que se hallaban en el extranjero, con vistas a su repatriación en su totalidad o en parte durante el tiempo que los intereses nacionales lo exigieran. Dada la importancia del proyecto y la repercusión que iba a tener, por el gran número de personas que se verían afectadas, creemos conveniente recogerlo y comentarlo aquí.

2.1. *El Proyecto de Resolución sobre las fortunas griegas*

El Proyecto de Resolución votado en la Comisión de Plenos Poderes griega constaba de ocho artículos.

El artículo primero se refería a las medidas adoptadas recientemente sobre las fortunas griegas en el extranjero. Con el fin de movilizar todas las fuentes del país y hacerlas partícipes en la lucha por la libertad y en el esfuerzo para su mejora, se había operado el requisamiento de todos los capitales griegos en el extranjero, a fin de repatriarlos cuando éstos sirvieran a los intereses nacionales. Para realizar esta medida, el gobierno concluiría acuerdos bipartitos con todos los países que participasen en el Plan Marshall, como, por ejemplo, Checoslovaquia, Suecia, Suiza, Italia, Francia, etc.

Mención aparte requieren los acuerdos de Grecia con los EE.UU., particularmente la firma del segundo y tercer acuerdo entre el Gobierno griego y la Misión Americana, el 29 y 30 de septiembre de 1947. El segundo acuerdo versaba sobre la reconstrucción de los ferrocarriles, siendo una de las obras más importantes la instalación de 13 puentes de acero en la línea Atenas-Salónica, que habían sido encargados a los EE.UU. y cuya fabricación, por cierto, ya había comenzado. En el tercer acuerdo se estipulaba la forma en la que se realizarían los trabajos para la reconstrucción de los puertos. Se sabe que los de El Pireo, Salónica y Volos gozarían de prioridad. En todos los acuerdos firmados hasta ese momento entre el Gobierno griego y la Misión Americana para la reconstrucción de las líneas de comunicación griegas se autorizaba a dicha Misión a gozar de las facilidades acordadas anteriormente por el gobierno para esta clase de trabajos, así

como al empleo de las dracmas de un fondo especial para el pago de las obras, estipulándose que tanto la Misión como el Gobierno heleno debían aprobar cada proyecto antes de que se pusiera en ejecución. Estos acuerdos ponían de manifiesto que el Gobierno griego no dejaba libertad a la Misión para que obrase a su antojo, sino que quería controlar, aunque sólo fuera teóricamente, los trabajos que ésta realizase[9].

No menos importante fue el Tratado de Cooperación Económica firmado entre los Estados Unidos y Grecia. Dicho Tratado fue ratificado por el Parlamento en una sesión, porque los acuerdos bilaterales establecidos entre los Estados Unidos y las naciones participantes en el Plan Marshall debían ser firmados antes del 4 de julio de 1948, y el Convenio no había sido presentado al Parlamento hasta el día 2. Varios diputados de la oposición griega criticaron el acuerdo. El Sr. Vamvetsos, diputado del Partido Nacional del general Zervas y presidente de la Comisión de Negocios Extranjeros, protagonizó los ataques más fuertes contra el Gobierno. Puso de manifiesto que tanto en este convenio como en los otros firmados anteriormente con los Estados Unidos, Grecia se encontraba en condiciones de inferioridad en relación a los otros países que participaban en la organización de la Cooperación Económica. El acuerdo de 1947, dijo el diputado Vamvetsos, impuso a Grecia condiciones contrarias a su dignidad, que se repetían en el acuerdo que se discutía en aquel momento. Criticó también los privilegios exagerados que se habían concedido a la Misión de Ayuda Americana y los sueldos elevados que tenían sus miembros.

Era indudable que el Gobierno americano tenía en Grecia una influencia que parecía, a todas luces, exagerada, pues no se llevaba a cabo nada que revistiera cierta importancia sin el consentimiento de dicha Misión, pero no era menos cierto que, sin la gran ayuda que recibía Grecia de los EE.UU., el hambre se habría adueñado del país, la economía nacional no habría podido desenvolverse y la lucha con los comunistas habría sido muy difícil, pues el país carecía del armamento y los fondos necesarios para el sostenimiento del ejército. Las sumas dadas a Grecia por los EE.UU. eran considerables, y las que continuarían suministrando serían muy importantes. Las que percibiría por su participación en el Plan Marshall serían a título de donación y no a título de préstamo, como se daban a las demás naciones. Teniendo en cuenta todo esto, bien podía permitirse a los

9 A.M.A.E., Fondo Renovado, legajo 3215, expediente n°. 37: despacho dirigido por el encargado de negocios de España en Grecia al ministro de Asuntos Exteriores, Atenas, 30 de septiembre de 1947.

americanos intervenir en el gobierno de Grecia. Lo que sí se esperaba era que éstos procedieran con más tacto en su intervención, pues se tenían quejas de algunos miembros del Gobierno señalando que, en bastantes ocasiones, las demandas se formulaban con excesiva brusquedad[10].

En el artículo segundo se especificaban cuáles eran las personas que estaban obligadas a hacer una declaración y cuál era la fortuna que tenían que declarar. Quedaban excluidos quienes en aquel momento poseían una doble nacionalidad, por estar protegidos por el país del que eran súbditos. Por ello, toda persona física que tuviera sólo la nacionalidad griega, independientemente de su domicilio o residencia actual, tenía que declarar su fortuna si estaba en el extranjero el 15 de abril de 1948. Quedaban también sometidas a la misma declaración los ciudadanos griegos que, junto a la nacionalidad helena, hubiesen adquirido otra con posterioridad al 15 de abril de 1948. Se entendía por fortuna el oro y las monedas de oro, el dinero y las obligaciones, las acciones de sociedades de toda nacionalidad, los otros valores mobiliarios de toda naturaleza, los depósitos en los bancos, los créditos y obligaciones, los inmuebles, la propiedad de navíos de todas nacionalidades, la fortuna bancaria, comercial, industrial, artesanal y profesional de una empresa ejercida individualmente o en sociedad y, en general, cualquier otro elemento de fortuna que no formase parte del mobiliario. Las disposiciones de este artículo se aplicarían también a toda persona jurídica de derecho público o privado que tuviera su residencia en Grecia, y a toda persona física de nacionalidad extranjera que permaneciera o residiera en Grecia.

Por el artículo tercero se otorgaba al Consejo de ministros la libertad de fijar por Real Decreto, generalmente o según los casos, la suma y las materias de fortunas que deberían ser importadas, la forma en que lo serían y los elementos de fortuna que serían exceptuados de la importación. Igualmente, se establecerían los medios para forzar a los obligados a importar la suma establecida. Como medio de presión, el Gobierno pensaba que sería útil concederles el derecho de elegir entre la importación de una parte de su fortuna y el pago de una contribución única, que no podría rebasar el 30% de todo lo que tuvieran en el extranjero. Como era natural, el montante del capital repatriado dependería de la cantidad de la fortuna, del lugar de residencia, de la profesión que ejercía el afectado y de la amplitud de

10 A.M.A.E., Fondo Renovado, legajo 3215, expediente n°. 45: despacho dirigido por el encargado de negocios de España en Grecia al ministro de Asuntos Exteriores, Atenas, 10 de julio de 1948.

sus bienes. El Consejo de ministros determinaría por Real Decreto los medios de coacción para forzar a los particulares a cumplir su obligación de importar la suma que se les fijara. Pero esto no tenía el sentido de imposición, sino de concesión de una facultad a los obligados que, por una serie de circunstancias, se encontraran en una difícil posición para la repatriación del capital que fuera fijada.

El artículo cuarto establecía que los elementos declarados estaban exentos de todo impuesto sobre el capital presente o futuro, así como de la investigación de su procedencia. Las rentas –ingresos– de los obligados provenientes de los elementos de fortuna adquiridos hasta el 31 de diciembre de 1944 quedaban exentas del impuesto global sobre la renta, puesto que estaban sometidas allí. Las personas que presentasen sus declaraciones a tiempo estaban exentas de toda investigación sobre la procedencia de los elementos de fortuna declarados.

El artículo quinto definía las formas de declaración para los obligados y los depositarios o gerentes. Estaba también previsto que los obligados declarasen cada año los cambios de su fortuna:

a) Hasta el 30 de junio de 1948, en el Banco de Grecia, si se encontraban en aquel momento en Grecia.
b) Hasta el 31 de julio de 1948, en el consulado griego respectivo, si se encontraban fuera de Grecia.

En las declaraciones serían inscritos el nombre y el apellido, la calidad y la dirección del declarante, la naturaleza y el valor de los elementos de fortuna, su breve descripción y la especificación del lugar donde se encontrasen. Tratándose de fortuna profesional había que presentar al mismo tiempo una copia del último balance de la empresa, con las observaciones sobre el aumento o la disminución de esta fortuna que hubiera podido producirse desde el 15 de abril de 1948 hasta la liquidación del balance. Las personas físicas o jurídicas que fueran depositarias, gerentes o representantes legales de los obligados deberían, por su parte, presentar en los plazos fijados, paralelamente a los obligados, una declaración sobre los elementos de fortuna pertenecientes a los obligados "según la presente resolución que ellos administren". Las sucursales, agencias y despachos de las empresas extranjeras en Grecia estaban obligados a hacer una declaración análoga por los elementos de fortuna pertenecientes a los súbditos griegos que tenían sus establecimientos centrales, así como por la participación de los súbditos griegos en el capital de estas empresas. Los obligados debían presentar, en el primer trimestre de cada año, una declaración

indicando los cambios habidos en los elementos de fortuna declarados durante el año precedente.

El artículo sexto preveía el bloqueo de estas fortunas y su futuro movimiento sobre la base de autorizaciones generales o particulares del Gobierno. A partir de la entrada en vigor de la ley, el traspaso o la disposición, de una manera cualquiera, de los elementos de fortuna especificados en la Resolución que hubiesen sido declarados se operaba solamente después de la autorización previa. La autorización la acordaba el Gobierno griego o las personas especialmente habilitadas sobre su mandato. La autorización podía ser general o especial y se podía otorgar bajo condiciones. Tratándose de residentes en el extranjero, se les permitía, desde la primera aplicación de esta ley, utilizar su fortuna, encontrándose en el extranjero, para las necesidades de su actividad profesional, para mantenimiento de su familia, para los gastos razonables de viaje a otro país, con la condición de que el viaje o su estancia fuera de Grecia estuviera conforme con las disposiciones existentes. Este permiso era válido durante tres meses a partir de la promulgación de la ley y cubría sumas casi iguales a las que hubieran sido gastadas en el curso del trimestre inmediatamente anterior o durante el trimestre correspondiente del año precedente (1948).

Según el artículo séptimo, los que no presentasen sus declaraciones o presentasen declaraciones inexactas, así como los que transgredieran esta ley y los decretos, serían perseguidos y castigados según las disposiciones relativas a las leyes sobre la protección de la moneda nacional. Tratándose de personas jurídicas, existía también para las infracciones una responsabilidad, tanto para ellas como para las personas físicas que las representasen. El traspaso o la disposición, de cualquier forma, a partir del 15 de abril de 1948 de elementos no declarados, así como el traspaso o la disposición de elementos declarados sin permiso, serían considerados nulos desde el origen. Si la declaración de los elementos de fortuna había sido omitida, a la muerte del obligado sus herederos la harían en los tres meses posteriores a su deceso por los elementos no declarados, estando sometidos a todas las obligaciones de la Resolución y sujetos a todas las sanciones que preveía.

El artículo octavo establecía que los servicios públicos en general, así como toda persona física o jurídica de derecho público o privado, estaban obligados a enviar en el plazo de un mes los datos de que disponían concernientes a las personas obligadas a la declaración prevista en la Resolución.

Un Real Decreto fijaría el modo de control de los declarantes, de las personas que hubiesen hecho declaraciones inexactas y de las que hubie-

sen omitido una declaración y, en general, toda cuestión relativa a la aplicación de la Resolución, que entraría en vigor con su publicación en el Boletín del Gobierno, salvo las disposiciones por las que ya se había decidido de otro modo en la Resolución.

La discusión para la votación del Decreto fue muy larga, duró hasta las seis de la mañana, habida cuenta de que ningún partido deseaba que se repatriaran las fortunas, por causar esto muy mal efecto en la opinión pública, pues se creía que aquella medida perjudicaría en el futuro a la economía del país. Pero como el gobierno americano exigía que la ley se votara, amenazando, en caso de que no se hiciera, con interrumpir la ayuda que prestaba a Grecia, de los 47 diputados de la Comisión, 39 votaron a favor de la ley, 3 en contra y 5 se abstuvieron[11].

2.2. *Proyecto de Resolución sobre la censura de la correspondencia*

Con el fin de evitar que los poseedores de fortunas en el extranjero diesen órdenes para transferirlas u ocultarlas, se había votado un decreto, que nosotros comentamos, que establecía la censura sobre la correspondencia. Los ministros de Justicia y Economía nacional griegos habían depositado en la Cámara, aprobado por el Consejo de ministros, un Proyecto de Resolución sobre las medidas de control de la correspondencia para proteger la divisa nacional y, en particular, para impedir la evasión de dinero al extranjero.

El artículo primero de dicho Proyecto establecía que, con la finalidad exclusiva de aplicar las disposiciones existentes sobre la protección de la divisa nacional, se autorizaba en virtud de las normas en vigor del artículo 20 de la Constitución la aplicación de una censura, siguiendo las disposiciones de la ley sobre las cartas y paquetes.

El artículo segundo estipulaba que toda carta dirigida al extranjero podía ser abierta para comprobar si, en efecto, en ella se exportaba dinero, violando la ley sobre la protección de la divisa, y por ello su contenido podía ser examinado.

Según el artículo tercero, por Real Decreto se constituirían comisiones de protección de la divisa nacional, compuestas por un juez, como presidente, nombrado por el ministro de Justicia; un empleado superior del

11 A.M.A.E., Fondo Renovado, legajo 3215, expediente n°. 42: anejo al despacho dirigido por el encargado de negocios de España en Grecia al ministro de Asuntos Exteriores, Atenas, 2 de abril de 1948.

Banco de Grecia, designado por su gobernador, y un funcionario superior del Ministerio de Finanzas o de Economía nacional, elegidos por los ministros respectivos. Al mismo tiempo eran nombrados también sus suplentes.

Teniendo en cuenta las necesidades existentes y para ejercer más rápidamente el control, se podía constituir más de una comisión por localidad, que contaría con un personal auxiliar, y sería designado un consejero en la Corte de Casación para seguir e inspeccionar las comisiones de finanzas, economía nacional y justicia y obtener un resultado del control que ejerciera.

El artículo cuarto decía que las autoridades postales, aduaneras y otras del Gobierno griego, competentes para la correspondencia, podían redactar u ordenar un proceso verbal relativo a las cartas en cuestión. Este proceso verbal comprendería una descripción de la carta, el nombre del destinatario y el nombre y la dirección del remitente, si era posible deducirlo del exterior del sobre. Dicho proceso verbal y la carta serían inmediatamente presentados al presidente de la Comisión, que los enviaría lo más rápidamente posible a la Comisión. El presidente no comunicaría a la Comisión el nombre del remitente ni el del destinatario, salvo que se hubiera verificado por esta carta que las leyes sobre la protección de las divisas habían sido violadas.

La carta sería abierta por el presidente de forma secreta en presencia del empleado que había firmado el proceso verbal o de otras personas especializadas en lo que concernía al dinero extranjero, siguiendo el juicio de la Comisión. Si contuviese dinero, infringiendo las leyes sobre la protección de las divisas nacionales, éste sería requisado y los delincuentes perseguidos ante los tribunales, según la legislación en vigor sobre protección de la divisa nacional. Si no lo contuviese y, por consiguiente, no constituyese una infracción de las leyes sobre la protección de la divisa nacional, sería cerrada y sellada, llevando la siguiente indicación: "Controlada por la Comisión de protección de la divisa nacional por las razones de protección de la divisa nacional". Rápidamente la carta sería expedida a su destinatario.

El artículo quinto establecía que, si se abriese la carta y, según hemos comentado anteriormente, contuviese dinero extranjero, pero no supusiese violación de la Ley, por pertenecer a personas que tenían derecho al dinero extranjero, sería cerrada y sellada con la indicación antes mencionada. Al mismo tiempo, el remitente sería informado mediante aviso por la Comisión de que se había encontrado una carta suya que contenía dinero extranjero.

Según el artículo sexto, si el texto o el contenido de la carta abierta por la Comisión conforme a la presente Ley contuviera una transmisión de dinero al extranjero o en general elementos relativos, o se enviara a súbditos que constituyeran una infracción de la legislación sobre la protección de la divisa nacional, esta carta sería sellada por la Comisión y reenviada al procurador del Tribunal de protección de la divisa nacional o al procurador competente, para ser utilizada como pieza de convicción contra los contravinientes. Una copia de la carta sellada sería remitida al destinatario. Dichas cartas podrían ser utilizadas exclusiva y únicamente para los procesos relativos a las infracciones de la legislación precitada.

El artículo séptimo establecía la prohibición absoluta de toda comunicación sobre el contenido de las cartas censuradas conforme a esta ley, salvo por las razones concernientes a la persecución de las infracciones sobre la protección de la divisa nacional. Quedaba también absolutamente prohibida la utilización de este contenido para otro fin, incluso aunque revelase un delito o corroborase la confesión de un delito, en tanto que este delito no estuviera referido, directa o indirectamente, a una infracción de las disposiciones existentes sobre la protección de la divisa nacional. Los contravinientes de las disposiciones de este artículo serían puestos en prisión o tendrían que pagar una pena pecuniaria de hasta 50 millones de dracmas. Los perjudicados serían igualmente recompensados con una indemnización por todo el daño causado, conforme al Código Civil.

Según el artículo octavo, la Banca de Grecia tendría la supervisión sobre las autoridades postales, aduaneras u otras, operando conforme a las disposiciones de esta ley. Un Real Decreto regularía los detalles relativos a la ejecución de la misma, teniendo en cuenta la naturaleza y el alcance de la supervisión ejercida por la Banca de Grecia.

El artículo noveno preveía que por Real Decreto a propuesta del Consejo de ministros las disposiciones de esta ley pudieran ser aplicadas también a la correspondencia que viniera del extranjero, y que igualmente pudieran ser exigidos todos los detalles para la aplicación de la ley.

El artículo décimo establecía que mediante Real Decreto a propuesta del Consejo de ministros se podría:

1.° Levantar totalmente o en parte la censura establecida por esta ley.
2.° Modificar las disposiciones existentes sobre la correspondencia postal.

Por último, el artículo undécimo decretaba la entrada en vigor de la ley tras su publicación en el Boletín del Gobierno.

A decir verdad, y a la vista de esto, el Ejecutivo no estaba dispuesto a transigir lo más mínimo y trataría por todos los medios de que el Proyecto de Ley se cumpliese al pie de la letra. Como era de esperar, el temor invadió a la colonia española en Grecia, por lo que el representante español, sin perder un instante, pidió una entrevista con el subsecretario de Asuntos Exteriores para protestar por el párrafo del Decreto relativo a la repatriación de los bienes situados fuera de Grecia, que incluía los de los extranjeros que habitaban en el país. El diplomático también le pidió que los españoles residentes en Grecia no fueran incluidos en la Ley, porque eso sería contrario al derecho internacional[12].

El subsecretario griego, por su parte, como si fuera ajeno a todo, le respondió que era la primera noticia que tenía sobre la existencia del párrafo relativo a la repatriación de bienes situados fuera de Grecia. La respuesta no deja de ser sorprendente, dado que el Proyecto de Ley había sido votado en el seno de su propio Gobierno. En cualquier caso, el mandatario griego le respondió que estudiaría el caso, comunicándole al mismo tiempo que ningún representante extranjero hasta ese momento había formulado reclamación alguna. Mientras tanto, el diplomático informó al Gobierno español de que había protestado ante el Ejecutivo heleno por la medida y que éste le había respondido que se había visto obligado a tomarla por imposición del Gobierno americano.

El Proyecto había provocado el pánico entre los griegos propietarios de bienes en el extranjero, que se apresuraron a sacar sus fondos de los bancos antes de que se votara en el Parlamento. En pocos días se retiraron del Bank of Athens Trust Company, de Nueva York, tres millones de dólares, y de su sucursal en El Cairo 1.500.000 libras. De no haber estado establecidas dichas instituciones bancarias sobre sólidas bases, habrían quebrado.

Después de un tiempo, el Gobierno americano se convenció de que el Decreto nunca debía haberse promulgado, porque causaba más perjuicios que beneficios a la economía nacional, que tantos ingresos lograba con las rentas de los bienes que los griegos tenían en el extranjero; y por ello, tras pensarlo durante algún tiempo, autorizó al Gobierno griego a modificar la ley, dejando entre tanto su aplicación en suspenso. Al parecer, según informes especiales, el nuevo Decreto causaría escasos perjuicios a los griegos

[12] A.M.A.E., legajo 3215, expediente n° 42: telegrama dirigido por el encargado de negocios de España en Grecia al ministro de Estado, Atenas, 6 de mayo de 1948.

residentes en Grecia que poseyesen capitales en el extranjero, y no afectaría a los griegos que habitasen fuera del país.

Tan pronto tuvo noticias de ello, el representante español pidió una entrevista con el subsecretario griego para corroborar tal decisión. El encuentro no pudo ser más positivo, comunicándole que con la nueva ley que iba a promulgarse quedaría anulado casi por completo el decreto que había motivado su reclamación, por lo que los ciudadanos españoles no sufrirían perjuicio alguno[13].

El Ejecutivo heleno supo al menos reaccionar a tiempo, evitando un daño considerable que, sin duda, podía haber perjudicado sobremanera a los súbditos extranjeros residentes en Grecia, especialmente a los españoles.

Matilde MORCILLO ROSILLO

E. U. de Magisterio
Universidad de Castilla-La Mancha
Pza. de la Universidad 3
02071 ALBACETE
morcillo@mag-ab.uclm.es

[13] A.M.A.E., legajo 3215, expediente n° 42: despacho dirigido por el encargado de negocios de España en Grecia al ministro de Estado, Atenas, 9 de junio de 1948.

LA PALABRA-LLAVE: EL LENGUAJE (I)LIMITADO DE LA POESÍA EN ODISEAS ELITIS

RESUMEN: El poema de Odiseas Elitis «Verbo, el Oscuro» perteneciente a su colección *Las Elegías de Oxópetra* tematiza la invención de un verbo griego carente de significado. El presente artículo analiza las estrategias textuales que implica dicho verbo y la comprensión del lenguaje (de la poesía) que subyace en su uso, relacionándolas con diversas corrientes de la poesía moderna y con aspectos determinados de la Cábala judía, especialmente la cábala extática de Abraham Abulafia.

PALABRAS CLAVE: Elitis, *Elegías de Oxópetra*, lenguaje poético, Cábala, límites del lenguaje.

ABSTRACT: Odysseas Elytis' poem «Verb the Dark», belonging to the book *Oxopetra Elegies*, thematizes the invention of a new greek verb without meaning. This article analyses textual strategies implied by the new-coined verb and the idea of language (of poetry) that underlies in its use, pointing up relations with different trends in modern poetry and with some aspects of Jewish Kabblah, specially Abraham Abulafia's ecstatic Kabbalah.

KEY WORDS: Elytis, *Oxopetra Elegies*, poetic language, Kabbalah, limits of language.

La Poesía es la cifra, el símbolo, la sombra, el rayo, la voz callada, el ritmo de la paradoja, de la bipolaridad que late en la Nada. La Poesía no dice, indica el misterio, participa de lleno de la provisionalidad, porque toca con

sus alas los lindes de lo divino sin apresarlo. La Poesía es canto de éxodo, es grito de retorno.

Christinne Kaufmann[1]

A lo largo de la obra de Odiseas Elitis (1911-1996) no es infrecuente encontrar palabras carentes de significado. Anagramas, permutaciones de letras, neologismos que evocan remotamente etimologías griegas diversas (o incluso dialectos antiguos que nos dan una imagen sincrónica de la diacronía de la lengua griega), sonidos inarticulados próximos a la onomatopeya, etc. La lista es larga, desde el *Axion Esti* (*Άξιον Εστί*, 1959) hasta la colección póstuma *Desde la cercanía* (*Εκ του πλησίον*, 1998)[2]. En el penúltimo poema de *Las Elegías de Oxópetra* (*Τα Ελεγεία της Οξώπετρας*, 1991), sin embargo, Elitis lleva al extremo esta tendencia a forzar los límites de la lengua y del lenguaje, y tematiza la invención de una de estas palabras, a la que parece conceder la mayor importancia dentro de un texto concebido nítidamente como una poética personal. La crítica no ha pasado por alto la singularidad de este término, oscuro como el mismo título confiesa, y se ha esforzado en hallarle un sentido o, al menos, algún eco verosímil de significado[3]. El poema se titula precisamente «Verbo, el Oscuro» (siguiendo sintomáticamente, y para subrayar la relevancia absoluta del neologismo, la estructura nombre propio + artículo + adjetivo que se sigue para calificar a reyes o emperadores según su virtud más destacada); helo aquí en su versión original y en traducción (mía) al español:

ΡΗΜΑ ΤΟ ΣΚΟΤΕΙΝΟΝ

Είμαι άλλης γλώσσας, δυστυχώς, και Ηλίου του Κρυπτού ώστε
Οι όχι ενήμεροι των ουρανίων να μ᾽αγνοούν- Δυσδιάκριτος
Καθώς άγγελος επί τάφου σαλπίζω άσπρα υφάσματα
Που χτυπιούνται στον αέρα και μετά πάλι αναδιπλώνονται

[1] «Provisionalidad de la poesía», en: *Nada, mística y poesía* (*ER. Revista de filosofía* 21-23), Sevilla-Barcelona 1999, p. 118.

[2] Para un análisis general de esta cuestión, véase E. Cutrianu (2002), cap. 6, pp. 263-307.

[3] Así E. Cutrianu (2002), pp. 302-303, A. Belesinís (1999), pp. 187-188, ó P. Bucalas (1999), p. 379, como ejemplos principales.

Κάτι να δείξουν, ίσως, τα θηρία μου τα χωνεμένα ώσπου τελικά
Να μείνει ένα θαλασσοπούλι τ᾽ορφανό πάνω απ᾽τα κύματα

Όπως και έγινε. Όμως χρόνια τώρα μετέωρος κουράστηκα
Κι έχω ανάγκη από γης που αυτή μένει κλειστή και κλειδωμένη
Μάνταλα πόρτες κρυφακούσματα κουδούνια· τίποτε. Α
Πιστευτά πράγματα μιλήστε μου! Κόρες που εμφανιστήκατε κατά καιρούς
Μεσ᾽απ᾽ το στήθος μου κι εσείς παλαιές αγροικίες
Βρύσες που λησμονηθήκατε ανοιχτές μέσα στους αποκοιμισμένους κήπους
Μιλήστε μου! Έχω ανάγκη από γης
Που αυτή μένει κλειστή και κλειδωμένη

Έτσι κι εγώ, μαθημένος όντας να σμικρύνω τα ιώτα και να μεγεθύνω τα όμικρον
Ένα ρήμα τώρα μηχανεύομαι· όπως ο διαρρήκτης το αντικλείδι του
Ένα ρήμα σε –άγω ή –άλλω ή –εύω
Κάτι που να σε σκοτεινιάζει από τη μία πλευρά εωσότου
Η άλλη σου φανεί. Ένα ρήμα μ᾽ελάχιστα φωνήεντα όμως
Πολλά σύμφωνα κατασκουριασμένα κάπα ή θήτα ή ταυ
Αγορασμένα σε συμφερτικές τιμές από τις αποθήκες του Άδη
Επειδή, από τέτοια μέρη ευκολότερα
Υπεισέρχεσαι σαν του Δαρείου το φάντασμα ζωντανούς και πεθαμένους να κατατρομάξεις

Εδώ βαρεία μουσική ας ακούγεται. Κι ανάλαφρα τα όρη ας
Μετατοπίζονται. Ώρα να δοκιμάσω το κλειδί. Λέω:
καταρκυθμεύω
Εμφανίζεται μεταμφιεσμένη σε άνοιξη μια παράξενη αγριότητα
Με παντού βράχια κοφτά κι αιχμηρά θάμνα
Ύστερα πεδιάδες διάτρητες από Δίες κι Ερμήδες
Τέλος μια θάλασσα μουγγή σαν την Ασία
Όλο φύκια σχιστά και ματόκλαδα Κίρκης

Ώστε λοιπόν, αυτό που λέγαμε «ουρανός» δεν είναι· «αγάπη» δεν· «αιώνιο» δεν. Δεν
Υπακούουν τα πράγματα στα ονόματά τους. Πλησιέστερα του σκοτωμού
Καλλιεργούνται οι ντάλιες. Κι ο βραδύς κυνηγός μ᾽αιθερίου θηράματα
Επιστρέφει κόσμου. Κι είναι πάντοτε –φευ– νωρίς. Αχ
Δεν υποψιαστήκαμε ποτέ πόσο υπονομευμένη από θεότητα είναι
Η γη· τί χρυσός ρόδου αέναου της χρειάζεται ν᾽αντισταθμίζει

Το κενό που αφήνουμε, όμηροι όλοι εμείς μιας άλλης διάρκειας
Που η σκια του νου μας αποκρύπτει. Ας είναι

Φίλε σύ που ακούς, ακούς της ευωδιάς των κίτρων
Τις μακρινές καμπάνης; Ξέρεις τις φωνιές του κήπου όπου
Εναποθέτει τα νεογνά του δειλινός ο αέρας; Ονειρεύτηκες
Ποτέ σου ένα καλοκαίρι απέραντο που να το τρέχεις
Μη γνωρίζοντας πια Ερινύες; Όχι. Νά γιατί καταρκυθμεύω
Που οι βαριές υποχωρούν αμπάρες τρίζοντας κι οι μεγάλες θύρες ανοίγονται
Στο φως του Ήλιου το Κρυπτού μια στιγμούλα, η φύση μας η τρίτη να φανερωθεί
Έχει συνέχεια. Δε θα την πω. Κανείς δεν παίρνει τα δωρεάν
Στον κακόν αγέρα ή που χάνεσαι ή που επακολουθεί γαλήνη

Αυτά στη γλώσσα τη δική μου. Κι άλλοι άλλα σ᾽άλλες. Αλλ᾽
Η αλήθεια μόνον έναντι θανάτου δίδεται.

VERBO, EL OSCURO

Pertenezco a otra lengua, desgraciadamente, y al Sol Oculto, de modo
Que quienes no están al tanto de lo celeste me ignoran. Apenas discernible
Como el ángel de una sepultura anuncio en mi trompeta blancos lienzos
Que baten en el aire y vuelven a plegarse
Para mostrar algo, acaso mis fieras saciadas, hasta que al fin
Queda un pájaro marino huérfano sobre las olas.

Y así ocurrió. Pero ahora me he cansado de pasar tantos años suspendido
en el aire
Y necesito tierra, que permanece cerrada y clausurada.
Cerrojos puertas escuchas tras los muros timbres; nada. ¡Ah
Cosas creíbles, habladme! Muchachas que aparecisteis de tanto en tanto
Dentro de mi pecho y vosotras viejas alquerías
Grifos olvidados abiertos en los jardines adormecidos
¡Habladme! Necesito tierra
Que permanece cerrada y clausurada.

Así pues yo, habituado a acortar las iotas y alargar las ómicron
Forjo ahora un verbo; como el ladrón su llave maestra.
Un verbo en –ago o –alo o –evo

Algo que te oscurezca por un lado hasta que
Se muestre el otro. Un verbo con escasas vocales pero
Muchas consonantes totalmente oxidadas kapa o cita o taf
Compradas a precios de saldo en los almacenes del Hades
Pues desde esos lugares te deslizas
Más fácilmente como el fantasma de Darío para aterrorizar a vivos y muertos.

Aquí que suene música grave. Y que livianos los montes
Se desplacen. Es hora de probar la llave. Digo:
k a t a r k i z m e v o .
Se presenta disfrazada de primavera una extraña ferocidad
Con rocas quebradas y matas puntiagudas por todas partes
Después valles horadados por Zeus y Hermes
Finalmente un mar mudo como el Asia
Lleno de algas rasgadas y pestañas de Circe

Así que aquello que llamábamos «cielo» no lo es; «amor» no; «eterno» no. No
Obedecen las cosas a sus nombres. Más cerca del asesinato
Se cultivan las dalias. Y el tardo cazador torna con presas
De un mundo etéreo. Y siempre es –ay– pronto. Ah
Jamás sospechamos cuán minada de divinidad está
La tierra; qué oro de rosa eterna necesita para compensar
El vacío que dejamos, rehenes todos de otra duración
Que la sombra de la mente nos oculta. Así sea.

Amigo, tú, que escuchas, ¿escuchas las lejanas campanas
De la fragancia de los cidros? ¿Conoces los rincones del jardín donde
El aire del crepúsculo deposita a sus recién nacidos? ¿Has soñado
Alguna vez con un verano infinito que poder recorrer
Ignorante ya de las Erinias? No. Y es por eso que *katarkizmevo*
Y los pesados goznes ceden rechinando y las grandes puertas se abren
Por un instante a la luz del Sol Oculto para que se manifieste nuestra tercera naturaleza.
Hay más. No lo diré. Nadie acepta lo gratuito.
En el temporal, o pereces, o sobreviene la calma.

Esto en mi lengua. Y otros otras cosas en otras. Pero
La verdad sólo se entrega a cambio de la muerte.

Antes que seguir la línea de la crítica mencionada más arriba y tratar de buscar un significado oculto en el verbo *katarkizmevo*[4], parece prudente convenir, con David Connolly, en que «no sirve de nada intentar interpretarlo ni etimológica ni asociativamente. Funciona de un modo mágico, como las palabras "abracadabra" o "ábrete Sésamo". Cualquier intento de interpretación del verbo, como hacen algunos críticos, es del todo improcedente»[5]. *Katarkizmevo* es, efectivamente, una palabra mágica en la cual Elitis parece compendiar todas las cualidades alucinógenas del lenguaje de la poesía, capaz de producir, como las drogas, paraísos artificiales, según afirmaban sus maestros surrealistas[6]. Armado con este conjuro, el poeta cumple la función que le atribuía Éluard: «donner à voir»[7], y aún más: logra transmutar los materiales de este mundo.

De todos los mecanismos que la poesía europea ha venido inventando en los dos últimos siglos para lograr alejar el lenguaje poético del lenguaje cotidiano y utilitario y hacerlo receptivo a realidades por explorar[8], acaso la invención de Elitis sea uno de los intentos más extremos. Con algo de la alquimia del verbo de Rimbaud[9] y algo de la poesía formal de Mallarmé, el verbo *katarkizmevo* y su falta de significado tiene mucho que ver con ciertos métodos místicos de iluminación y con la cábala extática de Abraham Abulafia. Encontraremos algo de todo eso siguiendo el ritmo que marcan sus engranajes.

Para el lector que sigue los vericuetos del poema «Verbo, el Oscuro», la palabra *katarkizmevo* es, ante todo, una sorpresa inesperada que rompe sus expectativas y le saca del discurrir del texto. Probablemente ése sea su objetivo principal. Si los surrealistas pretendían sacarnos del pensamiento

---

4 Renuncio a transcribir el verbo καταρκνθμεύω según las leyes generalmente admitidas de transcripción del griego moderno (que nos darían *catarkizmevo*) porque considero que en este caso la dimensión escritural de la grafía griega (mejor evocada por la k, que remite a la *capa* griega) tiene una gran importancia, dado que la palabra funciona, entre otras cosas, según veremos, como estimulante visual, como escritura eminentemente griega que transporta a un mundo determinado por ella.

5 D. Connolly (2000), p. 408.

6 A. Balakian (1970), p. 144.

7 *Ibidem*, p. 143.

8 En cuanto a este asunto en el surrealismo, cf. C. Abastado (1971), pp. 59-62; A. Balakian (1970), pp. 166-167; ó J. Chénieux-Gendron (1984), pp. 170-173.

9 Parece hallarse un eco de «Verbo, el Oscuro» en lo que a la acción sobre vocales y consonantes se refiere en el siguiente fragmento de «La alquimia del verbo» de Rimbaud: «¡Inventé el color de las vocales! —*A* negra, *E* blanca, *I* roja, *O* azul, *U* verde. Regulé la forma y el movimiento de cada consonante y, con ritmos instintivos, me precié de inventar un verbo poético accesible, un día u otro, a todos los sentidos», A. Rimbaud (1997), p. 189.

lógico a través de imágenes audaces que ponían en relación realidades aparentemente desvinculadas entre sí[10], Elitis traslada aquí ese procedimiento al mismo signo lingüístico, al que priva de una de sus dimensiones: el significado[11]. El lenguaje omnipotente de la poesía, por tanto, es un lenguaje vacío, materialidad pura que bloquea el recorrido lógico de la mente desde el significante al referente, que cortocircuita en consecuencia lo racional y nos obliga a operar con otras facultades. Y, a la manera de un método místico[12], nos permite superar el estado de conciencia habitual y acceder a la visión poética de un mundo transmutado. No son extrañas, de hecho, las tradiciones místicas en que la recitación de un nombre o nombres divinos se utiliza como medio para alcanzar el éxtasis profético: el hesicasmo de la Ortodoxia griega, el yoga hindú, el sufismo islámico, son buenos ejemplos de ello[13]. Pero en el método de Elitis la atención se concentra en el lenguaje como materia. Al ser despojado de una de sus dimensiones, la del significado, el signo se queda en significante vacío y el receptor ha de centrar su atención no en la comprensión o asimilación de un mensaje (lo inteligible, lo racional), sino en la percepción sensorial de la palabra, devenida ya no representación del mundo, sino objeto del mundo

10 Ha sido siempre motivo de discusión el grado de adscripción de Elitis al surrealismo. Lo que no se puede negar es que, como iremos viendo en el avance del análisis, a la altura de 1991 el poeta sigue comulgando con muchos de los presupuestos surrealistas, aun cuando en algunos casos los haya matizado o los haya conducido al extremo. Respecto a las técnicas de sorpresa surrealista como vía de paso metafísico, Ferdinand Alquié dice lo siguiente: «Entonces, para desrealizar el mundo de la acción cotidiana, el surrealismo debe incluir otras técnicas que la de la fluidificación. La mayoría de las veces esas técnicas recurrieron a la sorpresa y a la desorientación. Conducen al objeto a rechazar su propio sentido y decepcionan nuestra espera habitual», F. Alquié (1974), pp. 98-99. Sobre el objeto fundamental de investigación poética surrealista, Ana Balakian nos dice: «El objeto de esa investigación poético-científica es el esfuerzo de la mente por liberarse del proceso del pensamiento lógico que, según los surrealistas, no puede captar ni expresar el desorden divino», A. Balakian (1947), p. 13.

11 Con ello Elitis está llevando al extremo uno de los axiomas surrealistas, que contempla la poesía «como una serie de gestos mágicos realizados por el poeta sin conocer claramente su significación, pero con la firme creencia de que esos ritos son los elementos de una hechicería soberana», A. Balakian (1970), p. 483.

12 No otra cosa cree Albert Béguin que es el surrealismo: «Así, pues, la poesía se considera como una serie continua de ejercicios, semejantes a los de los místicos, y por los cuales se podría "obtener" la gracia poética. Ésta se consigue provocando por todos los medios posibles –automatismo de la palabra y de la escritura, empleo de drogas, utilización concertada de ciertas alucinaciones debidas a la fatiga, etc.– esos estados de conciencia en que, liberado de la lógica, el espíritu logra una comunicación más estrecha con sus profundidades desconocidas», A. Béguin (1978), pp. 472-473.

13 Cf. M. Idel$_1$ (1989), p. 24.

con el mismo estatuto ontológico que todos los demás. Y, como objeto del mundo, el verbo oscuro puede y debe ser percibido por los sentidos: es oído (el poema presupone la pronunciación cuando dice «Digo: / *katarkizmevo*»), es visto en cuanto escritura y trazo sobre el papel (trazo que, al carecer de significado, convierte a la palabra en imagen, en pictograma), y casi puede tocarse, olerse y gustarse a través de la descripción que el poeta hace de sus componentes («muchas consonantes totalmente oxidadas»). Es así como se logra «algo que te oscurezca por un lado hasta que / se muestre el otro», un objeto que nos cierre la comprensión habitual del mundo mediada por el lenguaje y lo mental y nos abra a la inmediatez de la percepción por los sentidos, que siempre han constituido para Elitis un sistema absolutamente puro de conocimiento y de comunión con el mundo en el que no cabe el mal[14]. Como Valéry o Wallace Stevens (o el mismo Mallarmé), Elitis parece postular la idea de que el lenguaje es la materia prima de la poesía, y no un medio o instrumento que ésta utiliza para transmitir conceptos que se hallan más allá de él. La poesía consiste, pues, en el proceso del decir, en la puesta en escena de las palabras, y no en un *decir algo*[15].

Pero operar sobre esta materialidad del lenguaje es operar sobre el mundo. A la enunciación de la palabra mágica, de la palabra poética por antonomasia, le siguen una serie de efectos aparentemente físicos que transmutan el universo. El lenguaje de la poesía es, por lo tanto, una alqui-

[14] A propósito de esto, dice Elitis en el Discurso a la Academia de Estocolmo: «Para el poeta –puede parecer extraño pero es verdad–, la única lengua común que queda es la de los sentidos. Desde hace miles de años, el modo en que dos cuerpos se tocan no ha cambiado. Ni ha provocado ningún conflicto, a diferencia de los cientos de ideologías que han teñido de sangre nuestras sociedades y nos han dejado con las manos vacías», O. Elitis (1993), p. 331.

[15] Aquí encontramos notabilísimas semejanzas entre el experimento de Elitis y las premisas de la práctica poética de Mallarmé. Como dice Albert Béguin, éste cree que el poeta ha de reunir de tal suerte los signos del lenguaje, que no intervenga en él ningún elemento de la vida en estado bruto; recomienda, pues, «ceder la iniciativa a las palabras», A. Béguin (1978), p. 462, y, además, cree que en el poema «las palabras dejan de obrar como moneda destinada al comercio inmediato en las relaciones triviales de la vida; […] dotadas de una virtud "esencial", son eficaces por su sonoridad, su poder sugestivo y su colorido más que por su sentido», *ibidem*, p. 463. Para Valéry, por su parte, el acto poético se propone «the creation of […] "the universe of language", "the musical universe" […] –a world of words whose intelligibility is not semantic but formal, in the sense that words no longer function as differentiations of meaning but as "units of sonority" [that] tend to form clear combinations», G. L. Bruns (1974), p. 79. En el texto fundacional del dadaísmo, Tristan Tzara elimina de la dicción poética toda dimensión mental o conceptual cuando proclama: «El pensamiento se forma en la boca».

mia efectiva[16] cuya piedra filosofal definitivamente encontrada es la palabra *katarkizmevo*. Es altamente sintomático que, a pesar de carecer de significado, el término contenga una información morfológica clara: indiscutiblemente, y como se reconoce desde el título, se trata de un verbo, un verbo en primera persona del singular y en presente de indicativo. Sólo un verbo puede abolir totalmente la dimensión denotativa del lenguaje y cumplir la acción que expresa con su sola emisión. El verbo presupone un sujeto personal, un yo que sólo puede ser el poeta enunciador, concebido así como un alquimista o un mago que cumple la acción pura, la acción suprema de (re)crear, como un dios, el mundo a su imagen, a nuestra imagen, a la imagen de nuestros deseos. Pero para crear ese nuevo mundo es preciso hacer dos cosas: por una parte «descrear» el mundo presente y el tejido textual en que se muestra, como veremos al final, y, por otra, purificar el lenguaje y devolverlo a su condición inaugural, a su condición prebabélica, la misma en que el Dios del *Génesis* fue capaz de completar una creación que para la Cábala judía es esencialmente lingüística. Una condición en que cosas y palabras se correspondían –se respondían– y se transparentaban las unas en las otras[17]. De algún modo, lo que aquí se anhela es alcanzar el ideal heideggeriano del lenguaje: un estado (¿el tercer estado de la poesía, la fusión surrealista de todos los opuestos?) en que palabra (sobre todo palabra poética) y ser se identifiquen. La palabra purificada (depurada de todo aquello que la costumbre y el uso le han ido añadiendo al lenguaje comunicativo, forjada desde la nada por el poeta como instrumento para su recreación) se ve respondida nada más abrirse en el aire y en la página en blanco por el ser de sus referentes aún inexistentes. Es una palabra nueva porque va a designar –a invocar, a convocar– una realidad nueva. Realmente, va a crearla en su mismo despliegue. Así, el poeta dice «*katarkizmevo*» y «se presenta disfrazada de primavera una extraña ferocidad / con rocas quebradas y matas puntiagudas por todas partes», etc. Es el

16 Cuando hablamos de alquimia del verbo, no sólo hemos de pensar en Rimbaud, que le dio nombre, sino también en autores como Mallarmé, teóricamente opuestos en su comprensión de la práctica poética, pero de quien se ha llegado a decir: «Creativity seems to be envisioned here [en la obra de Mallarmé] as a kind of alchemical process, in which words no longer function as signs in an act of speech, but become instead objects with physical and, indeed, magical properties», *ibidem*, p. 105.

17 En gran medida, la palabra *katarkizmevo* es la materialización lingüística del anhelo de transparencia que Elitis expresó repetidamente en sus ensayos y en sus poemas, cf. O. Elitis (1979), pp. 190-203.

primer efecto perlocutivo del verbo oscuro que el poeta ha forjado en los yacimientos del lenguaje. Es el primer efecto de la poesía.

Pero la purificación de la palabra poética tiene también que ver con una neutralización del valor negativo que el lenguaje tiene según algunas teorías clásicas. Tanto los asertos de Hegel, que entiende el signo como negativo en tanto marca de una ausencia[18], la del objeto que designa, como los de Saussure, que cree que cada signo lingüístico se define por aquello que lo diferencia de los demás miembros del sistema, han de ser subvertidos para hacer que la poesía deje de operar con palabras y pase a hacerlo con la Palabra, la palabra sin límites y sin sombra. Algunas teorías estructuralistas han explicado el desvío que la poesía ejerce sobre el lenguaje ordinario como una negación de esta negación originaria y esencial del signo[19]. Y probablemente el *katarkizmevo* de Elitis pueda explicarse, en determinado aspecto, como el caso extremo de esta doble negación. Respecto a las cosas, ya no es marca de la ausencia de ningún objeto porque no refiere a nada, es huella vacía que se instituye en presencia y en objeto por sí misma. En lugar de negar, como el signo comunicativo, (se) afirma. Y, así, ya no niega o condena al mundo a la inexistencia, sino que lo salva del propio lenguaje negador, cual nuevo Orfeo, arrebatándolo al vacío en que el discurso corriente lo ha sumido. Es la tesis de Maurice Blanchot:

> «A literary use of language, as it approaches the condition of negative discourse –a discourse which disrupts or reverses the act of signification– is a way of holding the world in being against the annihilation that takes place in man's ordinary utterances. Understood in this way, the poet does indeed become a kind of Orpheus, a poet of the earth, whose

18 «Hegel wrote: "The first act by which Adam made himself master of the animals was to impose a name on them; that is, he annihilated them in their existente as beings". This dissociation of word and thing is perhaps a fall from paradise, but it is a fortunate fall in the sense that man is by this means abstracted from the life of the senses and situated in a world of meanings», G. L. Bruns (1974), p. 191.

19 «Los dos tipos –o polos– del lenguaje se caracterizan a partir de dos lógicas antitéticas. La no-poesía depende de una lógica de la diferencia, en la que cada unidad se basa en su relación con lo que ella no es, según la fórmula del principio de contradicción: *A no es no-A*. La poesía, por el contrario, se rige por una lógica de la identidad, en la que la unidad se basa en sí misma y por sí misma, según la fórmula del principio de identidad: *A es A*. La lógica de la diferencia es la que inspira al estructuralismo saussureano, según el cual una unidad semiológica sólo funciona por oposición a otra unidad. La presente teoría propone limitar ese principio y definir el lenguaje poético por la abolición de la estructura opositiva», J. Cohen (1982), pp. 33-34.

> song shields the world against the void into which ordinary speech seeks to cast it»[20].

Respecto a los demás elementos del sistema, como ejemplo de glosolalia, es afirmado explícitamente fuera del código, miembro de un código particular («Pertenezco a otra lengua») en el cual no parecen regir las oposiciones. *Katarkizmevo* no significa nada porque no tiene otros signos a los que oponerse. Y, al tiempo, su carencia de significado bloquea toda posible oposición, fenómeno propio según Jean Cohen del lenguaje poético[21], pero que aquí es más agudo si cabe, desde el momento en que se da dentro de un solo signo que el poeta ha escogido como emblema de dicho lenguaje. En la lengua poética no existen, por consiguiente, los contrarios, tal como afirmaban los surrealistas del «tercer estado» de la poesía que Elitis nos presenta aquí entre los efectos de la enunciación del verbo oscuro bajo la forma de «nuestra tercera naturaleza»[22]. La palabra del poeta ha de ser, pues, totalidad de sentido:

> «La estrategia desviacional, como negación de la negación, devuelve el lenguaje a su positividad plena. Y puede proponerse ahora esta definición: la poesía es el lenguaje sin negación, la poesía no tiene contrario. Es, como tal, un procedimiento de totalización del sentido»[23].

Es, por tanto, la Palabra plena que devuelve el lenguaje al ámbito de la (auto)afirmación. No ya palabra sucesiva e histórica, sino Palabra erigida por encima de todas las contingencias, superior a la Historia[24] e ilimitada. Ilimitada en la medida en que ha sido liberada del sistema (y, a la vez, de

---

20 G. L. Bruns (1974), p. 201.

21 *Ibidem*, p. 43.

22 Dice a este respecto Elena Cutrianu: «Acaso tanto los anagramas como los neologismos en la poesía de Elitis sean el resultado de su intento de investigar […] el grado en el cual el lenguaje es capaz de reflejar la realidad del tercer estado poético», E. Cutrianu (2002), p. 279.

23 J. Cohen (1982), p. 69.

24 El tema de la superioridad de la poesía sobre la historia es una constante en Elitis, que lo trata de lleno en el *Axion Esti* (*Άξιον Εστί*, 1959), y que no lo abandonará hasta el final de sus días, como puede comprobarse en este fragmento del poema «Como Endimión» que cierra la última colección poética que publicó en vida, *Al oeste de la tristeza* (*Δυτικά της λύπης*, 1996): «Duerme más profundamente aquel que ha sido salpicado por la Historia / Adelante prréndela con una cerilla como alcohol / Lo que queda / Es sólo Poesía. Poesía. Justa y esencial y directa / Como acaso la imaginaron los primeros hombres / Justa en lo acerbo del jardín y en el reloj infalible», O. Elitis (2002), p. 588.

su función práctica como vehículo de comunicación atado a un sentido cerrado) por la alquimia transformadora del poeta, y en la misma medida abierta a lo sobrenatural e infinito. Lo explica muy certeramente Barthes cuando habla de la poesía como grado cero de la escritura:

> «La Palabra estalla debajo de una línea de relaciones vaciadas, la gramática es desprovista de su finalidad, se hace prosodia, ya no es más que una inflexión que dura para presentar la Palabra. Las relaciones no están suprimidas totalmente, son cotos cerrados, parodia de relaciones, y esa nada es necesaria pues la densidad de la Palabra debe elevarse fuera de un encantamiento vacío, como un ruido y un signo sin fondo, como un "furor y un misterio". […] Cada palabra poética es así un objeto inesperado, caja de Pandora de la que salen todas las categorías del lenguaje; es producido y consumido con particular curiosidad, especie de gula sagrada. […] Instituye un discurso lleno de agujeros y de luces, lleno de ausencias y de signos superalimenticios, sin previsión y sin permanencia de intención y por ello, tan opuesto a la función social del lenguaje, que la simple apelación a una palabra discontinua abre la vía a todas las sobrenaturalezas»[25].

La novedad de «Verbo, el Oscuro» reside en que estas características del lenguaje poético no se ponen de manifiesto en las relaciones instituidas dentro del discurso del poema, sino que se compendian en las relaciones internas de un solo signo lingüístico que consigue ser, así, más que ningún otro, la Palabra trazada contra la nada y la provisionalidad del lenguaje utilitario.

Pero en la acción del poeta sobre las letras griegas para forjar como una llave el verbo mágico no podemos dejar de ver fuertes implicaciones cabalísticas que la crítica ha pasado por alto hasta el momento. Siguiendo sus derivas pasaremos de un modo natural de esta afirmación positiva del lenguaje a una corriente contraria, que se desliza con mucho más sigilo en el texto, pero que, lo veremos, parece triunfar finalmente declarando la limitación y el fracaso de todo lenguaje, aun el de la poesía.

Se ha hecho hincapié numerosas veces en la relación entre la poesía moderna, desde Rimbaud y Mallarmé[26], con la Cábala judía[27]. La identifica-

---

25 R. Barthes (1973), pp. 51-54.

26 Sobre Mallarmé, dice G. L. Bruns: «Mallarmé proceeds by renewing the art of the ancient scribe, whose special vocation grew out of the discovery that the world of objects and events, ideas and emotions, could be reduced to a set of physical particles, only twenty-four in number, yet capable of being combined in an infinite number of ways. It is well known that many ancient and medieval grammarians, and with them those curious initiates of the Cabalist tradition, invested the letters with mystical significance», G. L. Bruns (1974), p. 111.

27 Cf. G. Scholem *et al.* (1999), pp. 79-80.

ción del lenguaje con el mundo, y la concepción del poeta como un demiurgo que operando sobre él altera la percepción y la disposición de las cosas ha sido evidentemente el punto de contacto más veces destacado entre ambas corrientes. Respecto al surrealismo, la conexión ha sido señalada muy explícitamente:

> «Si admitimos […] que existe una profunda analogía entre la estructura del lenguaje y la estructura del universo, podemos sin duda considerar que el discurso tiene un valor iniciático, que el estudio del lenguaje puede llevarnos a comprender el cosmos […]. Los surrealistas reconocen la antiquísima fe en la potencia creativa de las palabras: si las palabras no son signos arbitrarios, sino el universo manifestado, actuar sobre ellas es actuar sobre el universo […]. Con la transmutación lingüística el surrealismo tiende, como los antiguos alquimistas con la transmutación de la materia, a recuperar las posibilidades perdidas y a transformar al hombre»[28].

El objetivo de este análisis no será, pues, demostrar que Elitis ha recibido una influencia directa ni de la Cábala en general ni del cabalista Abraham Abulafia en particular, sino poner de manifiesto los puntos de confluencia de su práctica lingüística con aquellas tradiciones, que bien pueden deberse en exclusiva a corrientes de la poesía europea de los dos últimos siglos que vienen a romper en la invención del *katarkizmevo*.

La Cábala[29] parte generalmente de la idea de la Creación a través del lenguaje. Todo lo que vemos ha surgido de la enunciación de palabras –sus nombres– a cargo de Dios, de acuerdo con el *Génesis* bíblico. La materia prima de esta creación son las veintidós letras hebreas, que Dios ha combinado y permutado de distintos modos para obtener los distintos elementos del mundo[30]. Por ello mismo, el hebreo es la lengua sagrada, lo que viene a significar la lengua primordial en que se da una identidad

---

28 E. Cutrianu (2002), p. 264.

29 Evidentemente, no pretendemos aquí –ni tenemos espacio para ello– exponer cuáles son las doctrinas de la Cábala judía. Nos limitaremos a entresacar algunos aspectos interesantes para nuestro estudio, sin la más mínima pretensión de estar agotando el tema.

30 En uno de los más importantes tratados cabalísticos, el *Sefer Yetsirá* o *Libro de la Creación,* leemos: «Las veintidós letras las ha trazado, recortado, multiplicado, examinado y trocado, y formó con ellas todas las criaturas y todo lo que será creado», M. R. Barnatan (1986), p. 169. Es imposible dejar de observar las semejanzas con la acción del poeta en el texto de Elitis.

plena entre ser y lenguaje[31]. Cualquier actuación sobre el lenguaje para producir efectos extralingüísticos queda reducida al hebreo, que en el fondo es la materia del mundo. En Elitis, seguramente más que en cualquier otro poeta europeo del siglo XX, la propia lengua (no el lenguaje) es el espacio de la poesía[32]. La lengua griega es para él el correspondiente perfecto de la naturaleza y la historia de su tierra, de modo que, más que en puro medio de expresión, acaba convirtiéndose en un ámbito moral y ontológico que con su sola presencia puede dibujar el espacio de la naturaleza del país[33]. Y es bien sabido que el paraíso que Elitis siempre buscó generar con su poesía está indisolublemente ligado a los valores que él entiende como griegos o, más bien, con lo que llama «la Grecia segunda del mundo superior»[34]. El paralelo con la concepción cabalística del hebreo es notable: al modo de una lengua sagrada y primordial, motivada con respecto a la naturaleza del lugar en que ha surgido, el griego es el espacio sobre el que el poeta debe operar para alterar el mundo, *su* mundo, y hacer surgir la Grecia ideal en lugar de la real, que se halla atravesada por ese receptáculo del mal que es la historia. Por eso el verbo que forja como una llave es, aunque palabra sin sentido, palabra eminentemente griega, compendio casi de la lengua griega esencializada, depurada, y apta para representar esa «Grecia segunda» a la que aspira y que brotará nada más pronunciarla. En ella podemos reconocer el prefijo *κατα-* tan característico del griego, y una terminación verbal que el poeta

[31] Esta concepción del hebreo como lengua motivada (no arbitraria como el resto) se extendió también por Europa, en la medida en que se buscaba una lengua perfecta, lo más cercana al ser de las cosas y lo más alejada posible de la vaciedad del signo inmotivado. Pico della Mirandola fue quien introdujo estas ideas en el continente y quien dio renombre europeo a la Cábala: «El hebreo se le ofrece como una lengua motivada en la que cada una de sus letras, palabras, expresiones, y sus combinaciones, puede arrojar luz sobre algún aspecto de la naturaleza, la religión o la filosofía», F. J. Perea Siller (2001), pp. 756-757.

[32] N. Dimu (1992), p. 63.

[33] En la obra *El Pequeño Nautilus* (*Ο μικρός Ναυτίλος*, 1985), Elitis hace un recorrido general por los estadios de la lengua griega (clásico, bizantino, moderno) que a su vez genera una evocación de la historia y de la naturaleza de Grecia. En uno de los apartados de la obra, titulado sintomáticamente «Lo que uno ama» en referencia a un célebre verso de Safo, el poeta elabora un catálogo de unas cuatrocientas palabras griegas bajo el título «Camino egeo», y nos las presenta con este breve texto: «Cuando abrí mi Guía, comprendí. Ni planos ni nada. Sólo palabras. Pero palabras que conducían exactamente a lo que andaba buscando. Así, poco a poco, hojeando, vi formarse el espacio como se forma la lágrima por la emoción. Y yo en su interior», O. Elitis (2002), p. 520.

[34] *Ibidem,* p. 500.

elige entre las más frecuentes de su lengua («un verbo en –ago o –alo o –evo»)[35].

En realidad, el *katarkizmevo*, como emblema supremo del griego, se asemeja al nombre hebreo de Dios, sobre el que los cabalistas meditan –en tanto esencia de la divinidad, según el principio de motivación del signo hebreo– como método para alcanzar el éxtasis místico. Ese nombre de Dios no posee realmente significado, sino que, igual que ocurre aquí con el *katarkizmevo*, es el que lo otorga a todo lo demás:

> «El nombre de Dios es el "nombre esencial", la fuente original de todo lenguaje. […] Para los cabalistas, este nombre no tiene "significado" en el sentido tradicional del término; no tiene significación concreta, y la no significación del nombre de Dios indica su situación en el punto central de la revelación, en cuya base se mantiene. Detrás de cada revelación de un significado en el lenguaje y, como los cabalistas lo veían, por medio de la *Torah*, existe este elemento que se proyecta sobre y más allá del significado, pero que en primera instancia hace posible que se dé el significado. Este elemento es el que dota de significado a cualquier otra forma, aunque no tiene significado en sí mismo»[36].

Carecer de significado vale tanto como significar nada, significar la Nada (sustancia de Dios en tanto ente inalcanzable), como sucede en el Tetragrama o en el propio *katarkizmevo*. Es sólo significando la Nada como se puede significar todo, dar significado a todas las cosas, generar, como la almendra del mundo[37] en las tradiciones místicas, el espacio vacío desde el cual pueda nacer un nuevo mundo no gastado, puro e inmarcesible. Y la palabra *katarkizmevo*, en un movimiento que ya empieza a tener algo de apofático, es esa almendra, cáscara formal (significante) que no tiene fruto (significado) y que, por tanto, remite a todo y puede hacer nacer todo en su centro. Sólo la vaciedad que adquiere la mente en su concentración sobre el abismo que contienen tanto el nombre hebreo de Dios como el verbo forjado por Elitis puede ser hogar de la revelación, del

---

35 En este sentido el intento de Elitis se diferencia de muchos de los experimentos de la vanguardia, que descompusieron el lenguaje llevándolo hacia lo inarticulado, balbuceo o grito prelingüístico (por ejemplo, los últimos cantos del *Altazor* de Vicente Huidobro). Aquí *katarkizmevo* es la palabra supremamente articulada, y articulada claramente en griego. Es un elemento más de semejanza con la Cábala.

36 G. Scholem *et al.* (1999), p. 44.

37 La almendra del mundo es un símbolo muy habitual en la mística apofática, y título del segundo de los *Tres poemas con bandera de oportunidad* (*Τρία ποιήματα με σημαία ευκαιρίας*, 1982) de Elitis.

tercer estado poético o religioso en que todas las oposiciones están abolidas porque ya no hay ser ni distinciones fenoménicas[38].

El poeta, no obstante, «forja» el verbo *katarkizmevo* con la materia (los metales «oxidados») que le proporciona el alfabeto griego. Está «habituado a acortar las iotas y alargar las ómicron», y elige entre las «muchas consonantes» que se le ofrecen. Su trabajo es, pues, un trabajo combinatorio[39], casi manual, hasta llegar a dar con «la llave» que abra las puertas que permanecen cerradas y clausuradas. Inconscientemente o no, está reproduciendo uno de los más célebres –y más vulgarizados– sistemas cabalísticos: la *temurá*, consistente en conmutar o sustituir las letras de determinadas palabras, que se popularizó en Occidente junto a la *gematria* (consideración del valor numérico de las palabras) y el *notarikón* (consistente en juntar las letras iniciales o finales de una frase para encontrar sentidos nuevos)[40]. Pero el auténtico maestro de esta técnica, que elevó a método místico bajo el nombre de *Hojmat ha-Tseruf* (la ciencia de la combinación), es Abraham Abulafia, cabalista español del siglo XIII, cuyas semejanzas con ciertas técnicas y concepciones de la poesía moderna y, en particular, con el Elitis de «Verbo, el Oscuro», merecerían un estudio detenido que aquí no estamos en disposición de realizar. La cábala extática de Abraham Abulafia (opuesta a la cábala teosófica, que es esencialmente especulativa) se basa en una combinatoria aplicada a las letras del alfabeto hebreo y, más concretamente, a las letras de la Torá y del Nombre de Dios (para algunos cabalistas el segundo es compendio de la primera), con el objetivo de alcanzar la iluminación mística o estado de profecía:

> «[You must] "revolve the languages until they return to their prime material state". This refers to the breaking up of words to their constituent letters, which are the prime-material of all languages. The second stage is the creation of new words, i.e. the (re)combination of the letters from their prime-material state. [...] In this process, the human intellect, which

[38] En el misticismo de la Merkabá y el gnosticismo judío de los siglos I a.C. a X d.C. hay casos de uso de una palabra, a veces creada al efecto, como contraseña o llave que el adepto usa para ir superando etapas u obstáculos en su ascensión. Un sello mágico con un nombre secreto que ahuyenta, como el *katarkizmevo*, a las fuerzas del mal, allí demonios o ángeles hostiles, y aquí la historia y la sucesión temporal, G. Scholem (2000), p. 71.

[39] El poeta crea mundos a través de la combinación de la materia prima que es la lengua y, en particular, de las letras o sonidos primordiales, imitando así al Dios judío en su Creación y salvando a través de la poesía las distancias entre lo divino y lo humano. Deificándose, pues, hasta cierto punto.

[40] M. R. Barnatan (1986), pp. 97-101.

> provides forms to the amorphous matter of the letters comes in contact with the Active Intellect, also referred to as *donator formarum*»[41].

En principio se trata, pues, de una nueva conceptuación positiva del lenguaje como vía de acceso al absoluto. El lenguaje, para Abulafia, tiene como para Elitis dos dimensiones: es expresión del pensamiento y medio para alcanzar la profecía[42]. Esto último, naturalmente, sólo está al alcance de la lengua hebrea y del profeta que sabe operar adecuadamente sobre ella, del mismo modo que para Elitis sólo el lenguaje de la poesía y el poeta –operando sobre el lenguaje común[43]– pueden forjar la palabra-llave. Al ser las letras de la lengua sagrada o del Nombre de Dios la verdadera sustancia del mundo, cualquier alteración o permutación que en ellas se produzca es una alteración de la naturaleza o, incluso, genera la creación de un mundo nuevo[44]. Abulafia opera sobre la Torá o el Nombre de Dios con la intención de obtener nuevas palabras a las que les asigna el significado que desea libremente:

> «In both of these approaches Abulafia's intention is identical: the transformation of the Scriptural verse, or of the Torah itself into Names of God. This act of transformation is likened to the creation of new words:

---

41 M. Idel$_1$ (1989), pp. 10-11. Indudablemente relacionado con esto y con el *katarkizmevo* está este fragmento del poema «Medianoche pasada», también de *Las Elegías de Oxópetra*: «¿Y después? / Todos terminamos igual al final quedan / Una saliva amarga y grabados sobre el rostro sin afeitar / Caracteres griegos que pugnan por ajustarse unos con otros de modo que / La palabra de tu vida la única si…», O. Elitis (2002), p. 560. Esas letras griegas reducidas a su pura materialidad tratan de combinarse sobre el rostro del muerto para formar una palabra que, de modo muy similar a los sellos gnósticos, permita al alma ascender en su regreso al cielo. Esa palabra parece ser «la única» de su vida en la medida en que ha de constituir un emblema de ella. Probablemente el *katarkizmevo* hallado posteriormente es la consumación de esta primera tentativa no dominada por la voluntad del poeta.

42 *Ibidem*, p. 22. Además, opone explícitamente el uso del lenguaje para adquirir sabiduría en el ámbito de lo trascendente al uso de cualquier otro medio lógico o filosófico (el uso del lenguaje como materia combinable permite apartar, pues, esa «sombra de la mente» que nos oculta la verdad, como en «Verbo, el Oscuro»), cf. *ibidem,* p. 1 y G. Scholem *et al.* (1999), pp. 40-41.

43 Para Abulafia, en realidad, es profeta quien puede percibir el Nombre de Dios en todos los fenómenos lingüísticos, o quien puede convertir todos los fenómenos lingüísticos en el Nombre de Dios; ése es partícipe del poder de Dios: «In other words, one who is capable of perceiving Divine Names in all linguistic phenomena or who can transform any linguistic phenomenon into a Divine Name is said to cleave to the Active Intellect and perhaps even to God Himself, in that he transforms everything that is not in and of itself intelligible into something intelligible», M. Idel$_1$ (1989), p. 107.

44 *Ibidem,* pp. 105-106.

> "You create the words and confer onto them [or innovate] a [new] meaning". In a similar vein the seventh method is so defined: "You should consider that [it is] you [who] decided on its meaning and you [who] created it in accordance with your wish". Whereas in *Sefer Mafteah ha-Hokhmot* Abulafia writes regarding the seventh method: "It is proper for those who walk on this path to produce on her behalf a new universe, a language and an understanding"»[45].

La creación de una nueva lengua (recordemos que Elitis dice «Pertenezco a otra lengua»), como vemos, es también un anhelo del cabalista español. Las palabras de esa nueva lengua serán pura materialidad; su forma, como hemos analizado aquí, se convierte ahora en significado, pero Abulafia deja intuir que para el iniciado (allí el profeta, aquí el poeta) sí lo tienen. En un futuro en que el método de Abulafia o el de Elitis extiendan la visión a los demás hombres, ese significado será comprensible a todos:

> «Las formas son ahora los significados –el sentido primigenio– que el observador puede atribuir a estas combinaciones, de acuerdo con el grado de su facultad intelectual de conocimiento. Las letras son, así, la sustancia y la forma del mundo intelectual, cada una en concordancia con las diferentes perspectivas desde las que es observada. Además, en estas combinaciones reside un sentido que para nosotros, con nuestro limitado poder de entendimiento, no tiene conexión con ningún significado palpable. Este sentido viene de la complejidad total del mundo y se volverá palpable, sea por un progreso en la comprensión, sea por una iluminación y un cambio mesiánicos»[46].

El efecto que para Abulafia tiene el hallazgo de esas nuevas palabras-objeto sobre las que meditar está lógicamente imbuido de toda la imaginería mística de la Cábala, pero no deja de tener ciertas afinidades con los fines que la poesía, en tanto generadora del milagro, tenía tanto para los surrealistas como para el propio Elitis. El contacto con Dios que nos proporciona la ciencia de la combinación nos permite hasta cierto punto ser Él, actuar en su nombre y con sus Nombres, injerta en nuestro discurso caído Su discurso primordial, y une nuestra mente al Intelecto Agente que da forma a todas las cosas. Por ello, con la combinatoria el profeta, como el poeta surrealista, es capaz de consumar el milagro y hacer renacer el mundo desde el principio: «Il en est de même des prophètes et des *hasi-*

45 *Ibidem,* p. 103.
46 G. Scholem *et al.* (1999), p. 42.

dim qui, à chaque génération, à l'aide de la combination des lettres et de la permutation des voyelles, savent accomplir miracles et prodiges, et renverser l'ordre de l'oeuvre du commencement»[47]. Como quería Rimbaud, el uso lingüístico consigue «cambiar la vida», pues los nombres «renferment un pouvoir intrinsèque, celui de changer la réalité en faisant "renaître les âmes"»[48]. Pero no se detiene ahí, sino que también cambia al hombre, en un proceso en que juega una parte importante su imaginación[49], y en que la mente humana, como querían los surrealistas, obtiene en acto todas aquellas facultades de visión que hasta entonces se hallaban en potencia: «By means of this transformation the human mind emerges from potentia to full actualisation»[50]. En este punto, pues, todo hombre, como ese lector al que Elitis se dirige, podrá «escuchar las campanas de la fragancia de los cidros» y «recorrer un verano infinito, ignorante ya de las Erinias».

Pero tanto el sistema de Abulafia como el poema de Elitis subvierten en su práctica la que parece ser su afirmación exclusiva: el lenguaje (de la profecía, de la poesía) sirve para alcanzar la experiencia de lo absoluto. Finalmente, tras abrir con él la puerta hacia lo totalmente Otro, deben destruirlo para recibir la revelación sobre el fondo de la Nada que, en uno u otro grado, aparece en todas las místicas.

La carencia de significado en las palabras que funcionan como desencadenante de las experiencias es una primera remisión a un fuera. Como dijimos al principio, la aparición de la palabra *katarkizmevo* en «Verbo, el Oscuro» saca al lector del texto al romper con el sentido sucesivo que éste le presupone a cualquier lenguaje, incluido el de la poesía. La mente halla bloqueado el camino del significante al significado o, mejor dicho, halla vacío el espacio de éste último. Ello le fuerza a salirse automáticamente de todo proceso discursivo y, consecuentemente, también de todo lenguaje. Sale a la experiencia no mediada, al contacto pleno y directo con una Nada sobre la cual se perfila la revelación de una verdad que en el caso de Abulafia es Dios y en el caso de Elitis pertenece al ámbito de lo inmanente[51]. En realidad, el permutador ha tratado de dar el salto contrario: traer la

47 M. Idel$_2$ (1989), pp. 53-54.

48 *Ibidem*, p. 30.

49 G. Scholem *et al*. (1999), pp. 37-38.

50 M. Idel$_1$ (1989), p. 107.

51 Tal como dice David Connolly, Elitis busca con estos experimentos sobre el filo mismo del lenguaje perpetuar la experiencia poética de los «instantes de visión» que le ha sido concedido vivir fugazmente como relámpagos y que persigue a lo largo de todas las *Elegías de Oxópetra*, cf. D. Connolly (2000).

Nada al lenguaje, alojarla en el seno de la palabra y esperar de este modo a que la verdad se hipostasiase en su estructura, dentro de la suprema forma, ella, que no tiene forma y no puede ser contenida por ninguna; pero sólo ha conseguido un mal menor: horadar el lenguaje y proporcionarnos así a través del significado ausente un punto de fuga por el cual escapar hacia el silencio que, esta vez sí, puede ser el espacio de hipóstasis de la verdad. La Nada del significado, cual caballo de Troya, logra que el lenguaje se autodestruya y se abra al infinito, una vez que ha comprendido que no puede contenerlo.

El vaciamiento del significado, en este sentido, es, tanto en Abulafia como en Elitis, un vaciamiento de la mente que la abre al «flujo divino» y la libera de sus limitaciones (recordemos la «sombra de la mente» que nos esconde una parte de la realidad en «Verbo, el Oscuro»): «Sumergiéndose en diversas combinaciones de letras y nombres, el cabalista vaciaba su mente de todas las formas naturales que podían impedir su concentración en los temas divinos. De esta manera liberaba a su alma de sus limitaciones naturales y la abría al flujo divino, con cuya ayuda podía incluso alcanzar la profecía»[52]. Y, si eso sucede, es porque concentrándose en objetos vacíos, la mente se vacía a su vez de toda imagen de entidades mundanas, relativas[53], y se desliga definitivamente de las cadenas del sentido. En eso consiste el éxtasis a cuyas puertas nos ha llevado el lenguaje, como Gerschom Scholem expone magníficamente en un texto sobre Abulafia:

> «Así como el músico –en palabras de Schopenhauer– expresa "el mundo una vez más" por medio de sonidos que no son palabras, y llega a alturas inconmensurables y desciende a abismos sin fin, del mismo modo ocurre con el místico: para él, las puertas cerradas del alma se abren con la música del pensamiento puro que ya no está ligado al "significado" y, en el éxtasis de las profundas armonías que se originan en el movimiento de las letras del gran Nombre, se abre de par en par el camino que conduce a Dios»[54].

Llegados a esas puertas, entonces, el lenguaje debe destruirse, quedar de la otra orilla de la realidad. Analizados en profundidad, tanto el proce-

52 G. Scholem (1994), p. 219.

53 «Las letras tomadas independientemente de sus combinaciones no tienen por qué tener un "significado" en el sentido corriente del término. Es más, supone una ventaja que no lo tengan porque en ese caso es menos factible que nos distraigan», G. Scholem (2000), pp. 155-156.

54 *Ibidem*, p. 157.

dimiento de Abulafia como el de Elitis consisten en una progresiva deconstrucción del lenguaje, que finalmente se oblitera instaurando el ámbito de su fuera, es decir, la Nada, lo no pensable, lo no combinatorio, lo no poético (pues toda poesía es, queramos o no, lenguaje). Todo lo que nos ha llevado hasta los umbrales es desechado y destruido. Por eso a la palabra de Elitis le sigue el silencio («Hay más. No lo diré»). El verdadero Nombre de Dios no es ya lingüístico[55], y la combinatoria es una ascesis del lenguaje que lo purifica, primero, de su utilitarismo, después, de sus estructuras, que coartan la manifestación de lo infinito –mediante la reducción a cargo del profeta y del poeta de todo texto o de todo material lingüístico a letras independientes sobre las que operar con libertad–, más tarde, de su significado, y finalmente, de sí mismo. Se trata de atravesar el lenguaje para salir a un territorio que está más allá de él:

> «Abulafia propone, contra toda regla de mesura, la desintegración del texto bíblico y, en consecuencia, del nombre. El lenguaje deja de ser, para este tipo particular de exégesis cabalista, la relación saussureana entre dos plenitudes: el significante y el significado, para convertirse en puro conglomerado de letras combinables y permutables sin vínculo alguno con lo que podríamos llamar sentido. Se trata, para Abulafia, de subvertir totalmente el Texto padre, desintegrarlo, deconstruirlo, pasar incluso a través de él para llegar, de ser posible, a la verdadera experiencia mística. Intentar comprender o aprehender los sentidos profundos del Libro no es sino caer fatalmente en la tendida trampa. Salirse del sentido, ésa es, quizás, la verdadera astucia. Llegar de nuevo, sirviéndose de ese instrumento primario de la caída, a la personal experiencia del paraíso perdido: al lenguaje como naturaleza, verdadero estado paradisíaco del que el hombre insiste en guardar memoria»[56].

Del mismo modo Elitis ha tratado de salirse del código de su lengua, primero desmembrándola y reduciéndola a sus letras, correspondencias primordiales de su paraíso personal[57], y después tratando de reconstruirla en un estadio superior, lejos ya de la trampa del sentido que pretende atrapar nuestra atención y someternos a la «sombra de la mente». Ésa es la

---

55 «Only by means of the murder of the languages, spilling of blood, can one attain to the knowledge of the Name», M. Idel$_1$ (1989), p. 27.

56 G. Scholem *et al.* (1999), pp. 9-10.

57 En *El pequeño Nautilus* (*Ο μικρός Ναυτίλος*, 1985), existe ya un fragmento en que Elitis toma varias letras del alfabeto griego y les atribuye distintas cualidades materiales, como el profesional que conoce y ama la materia prima y las herramientas de su oficio, cf. O. Elitis (2002), pp. 500-501.

«astucia» que le permite la poesía, la de una combinatoria vacía que trata de injertar la Nada, el abismo de la muerte –lugar de manifestación, como culmina reconociendo el poema, de la verdad buscada–, dentro de un discurso purificado y esencializado por lo poético. Pero el esfuerzo es vano[58] y, finalmente, comprende que la función de la poesía no es hacer florecer la verdad en el cráter abierto por ella en el centro mismo del lenguaje, sino desmantelar todo lenguaje, recorrer a la inversa el camino de la Creación que Dios llevó a cabo a través de las palabras y devolvernos al vacío previo a la primera palabra divina. El poeta, cual nuevo dios[59] con todos los materiales de la creación a su disposición, pronuncia la palabra-llave y automáticamente consuma una «descreación», imagen especular de la relatada en el *Génesis* bíblico. Si allí a cada palabra de Dios la cosa nombrada surgía para rellenar el significante, aquí los significados se van desprendiendo atraídos por la Nada a la que se abre el verbo *katarkizmevo*. La contraseña mágica desvincula los nombres de las cosas, los hace inapropiados y desechables como cáscaras vacías y, con ello, desrealiza las propias cosas, oblitera el mundo y nos abandona frente al espacio vacío en que ya nada es y, por tanto, nada puede pensarse ni decirse: «Así que aquello que llamábamos "cielo" no lo es; "amor" no; "eterno" no. No / obedecen las cosas a sus nombres».

Ni siquiera la «otra lengua», la alquimia del verbo poético, puede traspasar los umbrales y expresarse más allá de lo pensable. El poeta reconoce que «hay más», pero, incapaz de traspasar las puertas armado con la palabra, «no lo dirá» dentro del poema. Ha forjado su verbo poético (mágico) como una llave maestra que le permite abrir todo aquello que permanece

---

58 Hay en todo el libro *Las Elegías de Oxópetra* una dinámica negativa del lenguaje en que éste se reconoce incapaz de expresar las experiencias de iluminación vividas por el poeta, lo cual llega a generar verdaderos gritos de desesperación, como en el poema «La Pallida Morte»: «¡Oh, que si tengo algo en mente! Pero cómo de qué / Modo es posible que se manifieste lo "inefable"», *ibidem*, pp. 558-559. En este sentido podemos entender el radical intento de «Verbo, el Oscuro» como una última acometida para traer al seno de la vida lo que se acaba reconociendo como patrimonio exclusivo de la muerte.

59 No son extrañas las comparaciones del poeta con Dios o con Cristo, como Mesías mediador que ha probado el territorio de la verdad (de la muerte) y ha regresado para tratar –en vano finalmente, como vemos– de comunicar parte de esa experiencia y hacerla surgir en los hombres. La equiparación se da, sobre todo, en esta misma colección, *Las Elegías de Oxópetra*, donde se dice que el poeta es el «Jesús del Sol. El que después de cada sábado resucita / Él. El que Es, el que Fue, y el que Vendrá» (cita, esta última frase, de una referencia a Dios en el *Apocalipsis* de San Juan); el fragmento pertenece al poema «La Pallida Morte», *ibidem*, p. 559.

cerrado: la tierra clausurada por la costumbre que el lenguaje utilitario de los hombres no ha podido violar («Cerrojos puertas escuchas tras los muros timbres; nada»), los caminos hacia el mundo transmutado y, sobre todo, las grandes puertas parmenídeas hacia el absoluto (o la Nada)[60]; pero dentro del lenguaje, aun del poético, lo único que nos está permitido es mirar fugazmente al otro lado. Porque la palabra *katarkizmevo* es llave en ambos sentidos e, igual que abre, cierra: cierra el lenguaje, clausura el espacio de lo verbal, que es el de la vida (la vida es lo decible), cierra el texto y nos deja fuera de él, frente al espacio del silencio (de la muerte) y la verdad. Y, como llave, cierra por dentro y se queda del otro lado, inservible ya más allá de las puertas que son a la vez salida y entrada, que nos llevan a la vez a un fuera (fuera de lo textual, fuera del ser) y a un dentro (dentro de la verdad, dentro del no-ser). Finalmente, el poeta reconoce que la llave, aunque necesaria, no es suficiente. El verbo oscuro es la suya, aunque no es la única posible: «Esto en mi lengua. Y otros otras cosas en otras». Y con esa adversativa «pero» colgada al final del verso, que se asoma en la página en blanco al abismo sin fondo por el que el poema va a precipitarse un instante después para siempre, nos confirma que la poesía no es más que el cerco de lo absoluto y del silencio, el trazo de «los bordes de una ausencia, la circunferencia de un agujero, el cero absoluto, el vacío, la inexistencia, […] no-vida, no-ser, opuesto de *todo*»[61], porque «la verdad sólo se entrega a cambio de la muerte».

«Verbo, el Oscuro» es el penúltimo poema de *Las Elegías de Oxópetra*. Después del exilio del ser y del lenguaje, el texto que cierra la colección instaura definitivamente el imperio del vacío y del silencio. Todo ha cesado de funcionar, aun los sentidos que para Elitis fueron siempre el modo primordial de conocimiento y de contacto con la realidad. Pero la verdad es que la realidad ya no existe, no es. Estamos en «El último de los sábados», título que remite indudablemente a la muerte tras la cual ha de llegar la

60 El fragmento que dice «Y los pesados goznes ceden rechinando y las grandes puertas se abren», mantiene una notable semejanza con este otro del poema de Parménides, con la misma imagen de las grandes puertas y los goznes: «Allí están las puertas de los caminos de la Noche y del Día, que sostienen arriba un dintel y abajo un umbral de piedra. Elevadas en el aire, se cierran con grandes puertas y la Justicia, pródiga en castigos, guarda sus llaves alternativas. Rogándole las doncellas con suaves palabras, hábilmente la convencieron de que les desatara rápidamente de las puertas el fiador del cerrojo; y éstas, tras hacer girar alternativamente sobre sus goznes los ejes de bronce, provistos de remaches y clavos, originaron, al abrirse, una inmensa abertura», C. S. Kirk *et al.* (1987), pp. 350-351.

61 C. Kaufmann (1999), p. 117.

experiencia de lo absoluto, la resurrección (ya vimos más arriba cómo en «La Pallida Morte» se afirmaba que el poeta era «El que después de cada sábado resucita / Él»). El poema comienza, como no podía ser de otra manera, con un sonido más allá de lo lingüístico, presentando el silencio y la Nada de un golpe: «Ssssh… nada ya», y negando la posibilidad de toda experiencia sensorial (las únicas que Elitis valoraba como auténticas): «nada blanco o liso nada ya / Embriagador, melodioso, nada; ninguna nube iluminada / Por detrás ni compañía de hombre». Sobre esta Nada que es la nada de todas las místicas se borra finalmente el mundo presente y surge el otro, aquel en que el «Sol Oculto» ya no es tal porque la «sombra de la mente» –la estructura y la discursividad del lenguaje– se ha retirado para siempre, aunque para ello también tenga que haberlo hecho la vida: «Sopla el viento, sopla y se reduce el mundo. Sopla el viento / Sopla y crece el otro; la muerte el mar glauco e interminable / La muerte el sol sin ocasos»[62].

En conclusión, podemos decir que la palabra *katarkizmevo* es el supremo emblema de la poesía de Elitis (esta sola palabra contiene, como hemos visto, algunos de los temas fundamentales de su obra: la doctrina de los sentidos, la transparencia, la lengua griega, el milagro, el poeta-mago, la superación de los contrarios, etc.), de la poesía *para* Elitis. No es descripción o expresión de estados interiores, no es denuncia o acusación, sino acción que tiene por objeto provocar determinado efecto, ser efectiva, efectuar; una acción, además, que se articula como movimiento en dos fases: un afirmar la suprema capacidad del lenguaje (de la poesía), que abre la puerta que ningún otro proceso mental lógico ha logrado o logrará nunca abrir, en esta orilla, y un afirmar la suprema incapacidad del lenguaje, en la otra orilla, donde lo único que puede hacer la palabra-llave es cerrar la puerta de nuevo tras de sí y dejarnos solos en el vasto y desconocido ámbito del silencio y de la nada, es decir, de la muerte, única que entrega entera y de una vez la iluminación –la verdad– que dentro del lenguaje (de la vida) sólo puede darse a fogonazos incompletos, cuando la nada se hospeda dentro de la cáscara del significante vacío.

Álvaro García Marín

C/ José María Pemán, 2 Ptal. 5 1º B
28340 Valdemoro (Madrid)
agmarin@filol.csic.es

62 O. Elitis (2002), p. 571.

BIBLIOGRAFÍA*

Abastado, C. (1971), *Introduction au surréalisme*, París-Montreal, Bordas.

Alquié, F. (1974), *Filosofía del Surrealismo*, Barcelona, Barral.

Asensi, M. (ed.) (1990), *Teoría literaria y deconstrucción*, Madrid, Arco Libros.

Balakian, A. (1947), *Literary origins of Surrealism: A New Mysticism in French Poetry*, Nueva York, New York University Press.

Balakian, A. (1970²), *Surrealism: the Road to the Absolute*, s.l., A Dutton Paperback.

Baldini, M. (1990²), *Il linguaggio dei mistici*, Brescia, Queriniana.

Barnatan, M. R. (1986), *La Kábala: Una mística del lenguaje*, Madrid, Akal.

Barthes, R. (1973), *El grado cero de la escritura: seguido de Nuevos Ensayos Críticos*, trad. de Nicolás Rosa, Buenos Aires, Siglo Veintiuno.

Béguin, A. (1978), *El alma romántica y el sueño: Ensayo sobre el romanticismo alemán y la poesía francesa*, trad. de Mario Monteforte Toledo, México-Madrid-Buenos Aires, FCE.

Belesinís, A. (1999), *Ο όψιμος Ελύτης*, Atenas, Ícaros.

Bruns, G. L. (1974), *Modern Poetry and the Idea of Language: A Critical and Historical Study*, New Haven-Londres, Yale University Press.

Bucalas, P. (1999), «Το μετέωρο ρήμα του ποιητή», en: M. Vitti (ed.), *Εισαγωγή στην ποίηση του Ελύτη: Επιλογή κριτικών κειμένων*, Heraclio, Πανεπιστημιακές Εκδόσεις Κρήτης.

Chénieux-Gendron, J. (1984), *Le Surréalisme*, París, Presses Universitaires de France.

Cohen, J. (1982), *El lenguaje de la poesía: Teoría de la poeticidad*, versión española de Soledad García Mouton, Madrid, Gredos.

Cohen, J. (1974), *Estructura del lenguaje poético*, versión española de Martín Blanco Álvarez, Madrid, Gredos.

Connolly, D. (2000), «*Τα Ελεγεία της Οξώπετρας:* Μια στιγμούλα…», en: *Οδυσσέας Ελύτης, ο ποιητής και οι ελληνικές πολιτισμικές αξίες,* Διεθνές Επιστημονικό Συνέδριο που οργανώθηκε από το Πανεπιστήμιο Ιωαννίνων και το Πνευματικό Κεντρο του Δήμου Κω 25-29 Ιουνίου 1994, Atenas, Γκοβόστης.

* Todas las citas en castellano de obras en lenguas distintas al español aparecen en traducción mía.

Cutrianu, E. (2002), *Με άξονα το φως: Η διαμόρφωση και η κρυστάλλωση της ποιητικής του Οδυσσέα Ελύτη*, Atenas, Ίδρυμα Κώστα και Ελένης Ουράνη.

Dimu, N. (1992), *Δοκίμια Ι: Οδυσσέας Ελύτης*, Atenas, Νεφέλη.

Elitis, O. (1979³), *Εκλογή 1935-1977*, Atenas, Acmón.

Elitis, O. (1993²), *Εν λευκώ*, Atenas, Ίκαρος.

Elitis, O. (2002²), *Ποίηση*, Atenas, Ίκαρος.

M. Idel$_1$ (1989), *Language, Torah and Hermeneutics in Abraham Abulafia*, translated from the Hebrew by Menahem Kallus, Nueva York, State University of New York Press.

M. Idel$_2$ (1989), *L'expérience mystique d'Abraham Aboulafia*, París, Cerf.

Kauffman, C. (1999), «Provisionalidad de la poesía», en: *Nada, mística y poesía* (*ER. Revista de filosofía* 21-23), Sevilla-Barcelona, pp. 117-129.

Kirk, C. S. *et al.* (eds.) (1987²), *Los filósofos presocráticos: Historia crítica con selección de textos*, versión española de Jesús García Fernández, Madrid, Gredos.

Perea Siller, F. J. (2001), «*Revolutio Alphabetaria*: Cábala y Combinatoria lingüística en el Renacimiento», *Actas del II Congreso Internacional de la Sociedad Española de Historiografía Lingüística* (León, 2-5 de marzo de 1999), Madrid, Arco Libros, pp. 755-762.

Rimbaud, A. (1997²), *Prosa completa*, trad. de José Antonio Millán Alba, Madrid, Cátedra.

Scholem, G. *et al.* (1999), *Cábala y deconstrucción*, Barcelona, Azul.

Scholem, G. (1994), *Desarrollo histórico e ideas básicas de la Cábala*, Barcelona, Riopiedras.

Scholem, G. (1979²), *La Cábala y su simbolismo*, trad. de José Antonio Pardo, Madrid, Siglo XXI.

Scholem, G. (2000²), *Las grandes tendencias de la mística judía*, trad. de Beatriz Oberländer, Madrid, Siruela.

Sollers, Ph. (1992²), *La escritura y la experiencia de los límites*, trad. de Francisco Rivera, Caracas, Monte Ávila.

IS *KALIARDA*, GREEK GAY SLANG, A MIXED GYPSY LANGUAGE?

ABSTRACT: The aim of this paper is to describe *Kaliardá*, the Greek gay slang, and to evaluate the importance of the Romani element in it. In order to achieve these goals I have proceeded to a word count and to a linguistic classification of the lexical material in the Petropoulos' gay slang dictionary. I conclude that *Kaliardá* is not a mixed Gypsy language. It is rather a slang or a professional jargon with an important Romani element in it. I hypothesize that it first appeared in a Romani speaking environment connected with male prostitution.

KEY WORDS: *Kaliardá*, Romani.

RESUMEN: Este artículo tiene por objeto describir la *kaliardá*, la jerga homosexual griega, evaluando la importancia que tiene en ella el elemento romaní. Para ello he contabilizado y clasificado según su origen el material léxico del diccionario de jerga homosexual griega de Petrópoulos. Mi conclusión es que la *kaliardá* no es una lengua mixta de origen gitano, sino simplemente un argot o jerga profesional que, eso sí, contiene un importante aporte romaní. Mi hipótesis es que dicha jerga surgió en un entorno de habla romaní relacionado con la prostitución masculina.

PALABRAS CLAVE: *Kaliardá*, romaní.

1. INTRODUCCIÓN[1]

Kaliardá is the name of the gay slang spoken in Greece mainly by transvestites and male prostitutes, but also by homosexuals "on the scene".

[1] In my transcription of Greek and Romani words I have chosen to put an accent on the stressed syllable.

Although its use has declined a great deal nowadays and only a few words and expressions of it are still known by some gay men, it has somehow been preserved from complete oblivion thanks to Greek folklorist Petropoulos' *Kaliardá Glossary* first published in 1971 (Petropoulos 1982). To publish such a work during the Colonels' dictatorship was so audacious that the book was seized and the author sentenced to five months imprisonment. Linguistic work can be a hazardous activity. Petropoulos' work is an etymological dictionary where he gathers about 3.000 words and expressions of Greek gay slang. Some of the etymologies, though, are uncertain or remain with no indication of their origin. Authors who have dealt, albeit marginally, with this jargon have put forward the possibility that there may be an important Romani element in it (Petropoulos 1982: 252; Triandaphyllidis 1924). Petropoulos himself points to that eventuality, but has no access to Rom sources. He goes so far as to confess: «Whenever I have to investigate something that refers etymologically to Romani, I am literally seized with panic» (Petropoulos 1982: 252).

According to Zahos's Greek slang dictionary (Zahos 1981), «this language has at its base the Gypsy language as lexicon and word structure». Indeed the presence of a sizeable Romani lexical stock in *Kaliardá* jargon is obvious to anyone familiar with that language. The aim of this paper is to evaluate its size and nature so as to establish what kind of linguistic specimen *Kaliardá* is: a Para-Romani language, i.e. a mixed Gypsy language in which the lexicon is Romani, but the grammatical system is from a different language (Bakker & van der Voort 1991: 16; Rusakov 1991), or a case of moderate to heavy borrowing due to a situation of longstanding bilingualism (Thomason & Kaufman 1988), or a secret jargon artificially and consciously created.

Interestingly, there also exists in Istanbul a Romani-based gay slang (Kyuchukov & Bakker 1999) sharing words and linguistic features with *Kaliardá*. Historically, it seems reasonable to hypothesize the same sociolinguistic background for both Greek and Turkish gay jargons, in which case their origin should be pushed further to Ottoman times.

2. ON THE GLOTTONYM

The very name of *Kaliardá* has caused a lot of controversy. In Petropoulos' opinion *Kaliardá* would have a French etymology and would refer to the language of the "gaillards", i.e. the 'hale and hearty', the 'fellows',

'chaps', 'guys', 'mates', 'lads'. This is also the etymological explanation adopted by some the most recently published Modern Greek dictionaries (Babiniotis 1998; Tegopoulos-Fytrakis 1991). Actually this sounds too much like a precious and self-indulgent etymology to be true and we shall see that it is far from being the right one, let alone the fact that French has certainly no prevailing role in *Kaliardá*.

Theodoridis (Theodoridis 1977) suggests another explanation. He comments on the meaning of the *Kaliardá*'s sister Turkish word *kayarto* given by Steurwald's Turkish-German dictionary (Steurwald 1972) and by Wolf's Romani dictionary (Wolf 1959). The first one gives the meaning "Negerdienerin", 'black maid' in *orta oyunu*, Turkish folk theater, but refers also to *puşt*, which is translated in the same dictionary as "Strichjunge", "Lustknabe", 'rent boy', 'male prostitute'. In fact *puşt*, or its Greek equivalent *pústi*, is the offensive Turkish word for 'homosexual' and is not necessarily related to prostitution. On the other hand, Theodoridis quotes 'coffee' as one of the meanings of *kayarto* given in Wolf's dictionary (1959). Bearing on the fact then that all these meanings have something to do with black colour, Theodoridis (1977: 147) goes into an elaborate argumentation. In the beginning, the word *kayarto* would have meant 'black', but through a series of synecdochical shifts would have ended up to mean 'coffee', "Kaffeehausbesitzer", 'café owner', "unmoralische Person", 'person of low morals' (1977: 147) and "verdorbener, lasterhafter Mensch", 'depraved, vicious person' (1977: 148), because in his opinion café owners do not have a very good moral reputation. So, aware of the Romani origin of the Turkish word *kayarto* and of its relationship to the Greek glottonym *Kaliardá*, he concludes (1977: 148):

> «Die Entstehung von *kayarto* müsste daher unbedingt in einem Milieu, in dem die Präsenz von Zigeunern spürbar stark war, gesucht werden. Dieses Milieu waren eben die Kaffeehäuser».

'So the origin of *kayarto* absolutely must have been in an environment in which the presence of Gypsies was appreciably strong. That environment was the cafés'.

Theodoridis' conclusion might well be right, but he fails in his argumentation in not recognizing the real meaning of the word, which is no more, no less than the past participle *kaljardó* of the Romani verb *kaljaráv*, 'to blacken', deadjectival verb derived from *kaló*, 'black', inflected with the neuter plural Greek bound morpheme *-á* used to refer to language names. Notice also the Spanish Gypsies' glottonym *caló*. Both *Caló* and *Kaliardá* refer to the language of the Black or Dark-skinned, i.e. the language of the

Rom people. Interestingly, the most recent and up-to-date, though perhaps a bit too ethnocentric, Modern Greek dictionary (Babiniotis 1998) perpetuates the received idea that *yíftos* or *tsiggános*, 'Gypsy', is mainly a member of a "dark-skinned" people. Clichés are hard to beat.

On the other hand, according to Petropoulos (1982: 10), the jargon is referred to by the gay community with various other names, all of which tell something about the jargon's origin and status. *Lubinístika* is a glottonym derived from *lubína*, *lubuniá*, *lúbo*, all of them feminine nouns meaning 'homosexual'. According to Zahos (1981), *Lubinístika* is the secret language of passive homosexuals, prostitutes and transvestites. *Lubinístika* seems though to be derived from the Romani word *lubhní*, 'prostitute', and appears to relate the jargon to this professional activity (Wolf 1959; Aktunç 1990). *Latiniká* and *Etrúska* identify *Kaliardá* by way of comparison with those unintelligible languages, i.e. Latin and Etruscan. *Frangolubinístika* is a compound of *Frángos*, 'West European', and *Lubinístika* and, although it has a probable bearing on the most Italian-based variety of the jargon, it is used as a mere synonym of *Kaliardá*. *Tzinavotá* is a glottonym derived from the *Kaliardá* verb *tzinávo*, 'to understand', derived for its part from a confusion of the Romani verbs *jánav*, 'to know', and *djináv*, 'to count', 'to read'. About this Petropoulos (1982: 13) quotes the code watchword *Benávis ta kaliardá?*, 'Can you understand *Kaliardá*?', 'Are you gay?', and the usual answer to it *Ke ta tzinávo ke ta benávo*, 'I understand it and I speak it', where the verb *benávo*, 'to speak', is also derived from a Romani verb, *phenáv*, 'to say', 'to speak'. So all of this makes of *Kaliardá* a code and secret language understandable by only a few so characteristic of communities who live on the fringe of society.

Summing up, we have several names which give us an indication of the ethnic and professional origin of the jargon and of its secret status and unintelligible condition for the non-initiated. It is up now to the linguistic data to confirm or refute these first impressions.

3. THE LINGUISTIC DATA

The first time one approaches Petropoulos' *Kaliardá* dictionary with a linguistic critical eye one is immediately struck by two things: on the one hand, it is not *all Greek* to us because the grammatical system is just the Modern Greek one and there is nothing exotic about it. But, on the other hand, there is certainly a huge number of words of foreign origin, i.e. Italian, English and French, that make it unintelligible to a strictly monolin-

gual Greek speaker. Besides there are a number of words of allegedly unknown origin that are clearly Romani. As previously said, the aim of this paper is to measure the size of each borrowed lexical stock in order to establish the ethnic origin of the jargon. I can already anticipate that, by displaying words of a multiple origin, it does not square with the definition of a Para-Romani language, i.e. a language issued from the fact that speakers of Romani have shifted to another language and grammatical system, although maintaining their original lexicon, nor does it match up with Bakker's observation (Bakker-Van der Voort 1991: 40) about Para-Romani languages: «Para-Romani languages never contain elements from more than two languages». So, according again to Bakker, *Kaliardá* has to be considered a non-native secret language spoken by non-Gypsies: «The ethnic origin of the speakers of both types [Para-Romani and secret languages] is probably also different. Para-Romani languages are spoken by Gypsies and these secret languages are spoken by non-Gypsies» (Bakker-Van der Voort 1991: 40). However, this does not challenge my belief that at the outset *Kaliardá* was created necessarily in an environment familiar with Romani. It was coined most probably by Romani bilingual speakers, and only later must Greek speakers have got the hang of it and developed it further.

3.1. *Phonology*

Before discussing lexical matters, a few words on Greek and *Kaliardá* phonology. Although they exist in some regional varieties of the language, Standard Modern Greek lacks voiced and unvoiced palato-alveolar fricatives /ĝ/ and /š/ as well as affricates /dĝ/ and /tš/. These foreign phonemes are rendered by sibilant alveolar fricatives /z/ and /s/ and by the affricate clusters /dz/ and /ts/ respectively. Also voiced and unvoiced labial ([b] / [p]), dental ([d] / [t]) and velar stops ([g] / [k]) can be allophones in free variation as in Romani *bakró*, 'mouton', rendered in *Kaliardá* as *pagró*, 'hair'. This areal feature is also found in Turkish and Southern Italian dialects. Another common phenomenon in *Kaliardá*, as in all slangs and colloquial varieties around the world, is clipping. For instance, the very name of the jargon is clipped into *Liárda*, and *paparúna*, 'poppy', 'police officer', into *rúna*.

3.2. *Word count*

To measure each borrowed lexical stock in *Kaliardá* I counted and classified all the foreign words in the Petropoulos' dictionary according to

their origin. The dictionary contains over 3.000 headwords. It is my assumption that such a corpus is statistically representative enough of the whole jargon. However, the fact of not having been able to use any electronic device to do the count, together with the difficulties encountered in making a clear-cut decision on the origin of some of the words, could cast some shadow on the acurateness of the results. I estimate a rate of 2% to 3% a reasonable margin of error, i.e. about 60 to 90 words, but, even if this were to be the case, it should still not distort critically the significance of the results. Besides, whenever the origin of a word turned out to be too uncertain, I followed the default principle and considered it to be of Greek origin. Also, I did not count as different words different varieties of the same lexical item like *vuélo* for *avélo* or *kuélo* for *dikélo* nor did I include in my count Greek grammatical words like *ke*, 'and', and others.

Given the high frequency of compound words (*balo-múskulos*, 'muscled', from Romani *baló*, 'fat', and Italian *musculoso*, 'muscled'), it appeared sensible not to lump them together with not compounded base words because compound words could well be made up of constituents of different origin and that would have biassed the results. I also put in a different set derived words so as to get a fair idea of the basic word stock. I considered a derived word any one yielding a different word class (noun, verb, adjective), a different grammatical category (gender, number) or a diminutive or augmentative out of an underlying root word. The remaining entries are alternative spellings or alloforms, grammatical words, verbal forms, idiomatic expressions, and constructions with the compounding auxiliary verb *avélo*, and others, to be commented on later. So these are the four groups I classified Petropoulos' *Kaliardá* dictionary lexical stock in:

Base words	Compound words
Derived words	Other entries

These are the results:

Table 1: Rates of base, compound and derived words in Kaliardá *classified according to their origin*

Origin	*Base words (non-derived)*		*Compounds (compound and base)*		*Derived words*		*Other entries*		*Total in the whole dictionary*	
All non-Greek languages	355	50.71%	**761**	63.74%	**336**	60.32%				
Only Greek or unknown origin	345	49.29%	433	36.26%	221	39.68%				
Total	700	100%	1194	100%	557	100%				
Total rate in the whole dictionary	*700*	*23.3%*	*1194*	*39.8%*	*557*	*18.5%*	*552*	*18.4%*	*3003*	*100%*

Table 2: Origin of base words

Romani	**52**	**7.43%**
Turkish	32	4.57%
Italian	**152**	**21.71%**
English	54	7.71%
French	57	8.14%
Spanish	5	0.71%
Albanian	3	0.43%
All non-Greek languages	**355**	**50.71%**
Only Greek or unknown origin	345	49.29%
Total	700	100%

Table 3: Origin of compounding elements among the 761 non-Greek compound words and the 336 non-Greek derived ones

Origin	*Non-derived compounds*		*Derived words*	
Romani	**405**	**39.32%**	**153**	**43.47%**
Turkish	168	16.31%	36	10.23%
Italian	318	30.87%	105	29.83%
English	78	7.57%	32	9.09%
French	59	5.73%	22	6.25%

German	1	0.10%		
Albanian	1	0.10%	4	1.14%
Total	1030	100%	352	100%

3.3. *Foreign lexical stock*

The figures in table 1 speak for themselves. More than half of the base words are of foreign origin, i.e. 50.71% of all the base words. This is very significant. Among them Romani, English and French roughly score the same mark: 52 to 57 words, i.e. 7% to 8% of all foreign base words (cf. table 2). Unexpectedly the stock of Romani base words does not stand out above all other borrowing languages, but we shall see that the Romani contribution has its own specificity (cf. point 2.7). Italian stock will be commented on later too (cf. 2.8). As for Turkish (32, i.e. 4.57% of all foreign base words), this is a difficult case because, although some of *Kaliardâ*'s Greek words have Turkish origin, they are part of the, at least up till twenty or thirty years ago, genuine Modern Greek lexicon and so I have considered many of them to be Greek, depending on their frequence of use in the standard language.

3.4. *Romani lexical stock: a first list*

Some of the *Kaliardá* base words of incontrovertible Romani origin are as follows:

Table 4: Kaliardá *base words of Romani origin*

Kaliardá	*Meaning*	*Romani*	*Meaning*
Avélo / vuélo	Auxiliary	*Aváv,* pf. *avíl*	To come; to be; to have
Bangólos	Deaf	*Bangó*	Bent, tilted, lopsided; lame, cripple
Bangóla	Myopic (fem.)	*Bangó*	Bent, tilted, lopsided; lame, cripple
Balós	Fat	*Baló*	Pig
Barós	Fat	*Pharó*	Heavy; hard, tiresome, difficult
Baró (neut.)	Disease	*Pharó*	Heavy; hard, tiresome, difficult
Belé / Pelé	Testicule	*Peló*	Testicule
Benávo / buávo	To speak	*Phenáv*	To say, to speak
Berdé	Money	*Parnó,* pl. *-é*	White; money
Bitzanú (fem.)	Ravenous homosexual	*Bichináv*	To sell
Buriáris	Singer	*PuRív*	To give away; to blackmail sb.
But	A lot, very	*But*	A lot, very
Dikélo / kuélo	To look, to see	*Dikhláv,* pf. *dikhél*	To look, to see
Hálo	To eat	*Xav,* pf. *xal*	To eat
Kakní	Hen	*Khainí*	Hen

Kuló	Shit	*Khul*	Shit
Latsós	Good, beautiful	*Lachó*	Good, beautiful
Lubína / Lubuniá	Homosexual	*Lubhní*	Prostitute
Mandó	Bread	*ManRó*	Bread
Mol	Water, liquid	*Mol*	Wine
Mu(n)tzó	Vagina	*Mincb*	Vagina
Pagró	Hair; wool	*Bakró*	Mouton
Pisélo	To sleep	*Pasbláv*	To put to bed
Púli	Arse	*Bul*	Arse
Purós	Old man	*Phuró*	Old man
Rélo	Fart	*Rril*	Fart
Tzáo	To go, to leave	*Jav*	To go, to leave
Tzinávo	To understand	*Janáv; Djináv*	To know; to count, to read
Tirabó	Shoe	*Tiráx*	Boot
Tsurnévo	To steal, to rob	*Choráv*	To steal, to rob

3.5. *Composition and derivation*

Composition and derivation from non-Greek items are also striking: 761 and 336 words respectively, much higher than the score of Greek items, i.e. 433 and 221 respectively (cf. table 1). Romani-based secret languages not only have recourse to foreign lexical items, but use these rather than the host language's ones to derive and coin new words. This makes sense as the main objective of secret languages is to remain unintelligible to outsiders.

3.6. *Compounding and Modern Greek*

Almost 40% of the total lexical stock, more specifically 39.8% (cf. table 1), are non-derived compounds. I do not know the exact rate of compound words in colloquial Modern Greek, but all the same this is well over average. Compounding reveals itself as the most characteristic and productive *Kaliardá* linguistic feature. According to Mackridge (1985: 326), Demotic, i.e. spoken Modern Greek, is rich in compounding, although recent compound words tend to be based more on the learned tradition, i.e. ancient Greek. *Kaliardá* is probably the most radical and far reaching example of this demotic tendency. Compounding is a very powerful means to create new words. This is reason enough for studying this jargon from a linguistic point of view.

3.7. *Romani constituents: combinatory power and grammaticalisation*

As for the detailed figures about Romani, the divergence between the number of the Romani base words (52, cf. table 2) and that of the Romani compound (405) and derived (153) items (cf. table 3) is due to the high degree of repetitiveness of a handful of constituents, many of which could be considered to be on the way to grammaticalisation as deriving bound morphemes: an unrestricted number of compound words can be developed with a restricted number of constituents. And, although the Romani base word stock is weak, it has a greater combinatory power than any other lexical stock of a different origin and this is exploited to the full by the speakers of *Kaliardá*. Together with the constructions with the auxiliary verb *avélo* (cf. point 2.11) the Romani element makes up almost a quarter of the corpus.

The most frequent constituents are: *balo-*, 'fat', 'pig'; *baro-*, 'fat'; *kulo-*, 'shit'; *latso-*, 'beautiful'; *molo-*, 'liquid'; *mutzo-*, 'vagina'; *pagró-*, 'hair'; *piselo-*, 'to sleep'; *pulo-*, 'arse'; *puro-/-puros*, 'old'; *tzus-/tzas-*, 'flight', 'sacking', 'throwing away', from Romani *tzav*, 'to leave'; *tzinavo-*, 'to be gay'; *hal-*, 'food', etc.

3.8. *Italian data*

The high scores of Italian in derived, compound and base words also need an explanation. The fact that traditionally, previous to the infatuation for French among cultured groups, Italian was the main western European language in the cities of the old Ottoman Empire, spoken by the Levantines and enjoying great popularity, can probably account for these figures. Until recently Italian has been the language through which many modern western European words have been incorporated into Greek and Turkish. Also it might well be the case that there were different varieties of *Kaliardá*, one of which would contain more Italian words (cf. point 1).

Some Italian constituents are: *vivo-*, 'living', from Italian *vivo*, 'alive'; *groso-*, 'big', from Italian *grosso*, 'big'; *gran-*, 'big', from Italian *gran(de)*, 'big'; *lakrimo-*, 'tear', from Italian *lacrima*, 'tear'; *lutso-*, 'light', from Italian *luce*, 'light, sunlight'. In any case Italian compounding elements are less repetitive than Romani ones and so appear to be less grammaticalized.

3.9. Kaliardá *in action: semantic change, neologisms, metaphor and speech play*

Speech play and conscious linguistic engineering are at the very base of *Kaliardá*: new words are created all the time, replacing the old ones or

modifying their original meaning. Many of these new words are metaphorical synonyms that involve a funny definition of the word or are based on a comic analogy. This replacement or relexification procedure is very common in Romani-based slangs.

As I mentioned before (cf. point 2.5), an interesting phenomenon about *Kaliardá* compound words is that they are often coined out of non-Greek material, but according to Greek patterns. So in some cases *Kaliardá* speakers just replace an existing Greek constituent by its Romani or Italian counterpart, as in say *palio-*, 'old', which is rendered either by *puro-*, from Romani *phuró*, 'old', or Italian *veko-*, from Italian *vecchio*, 'old'; or the intensifier Greek bound morpheme *theo-*, from *Theós*, 'God', which is rendered in *Kaliardá* with the English equivalent *godo-*, from *God*.

Pagró, 'hair', is a good example of the semantic shifts calqued on Greek undergone by Romani words. Modern Greek has the same homophonous word, *malí*, for 'human hair' and for 'long animal hair one can spin', i.e. 'wool' or 'fleece', although the first meaning is usually rendered in plural, *maliá*. As might be expected, the *Kaliardá* word has both meanings calqued on Greek. That is so much for the Greek contribution. As for the Romani one, 'wool' is not referred to by the corresponding Romani word, but by the producer of it, i.e. by the word for 'mouton', *bakró*. This kind of metaphorical transfer is indeed characteristic of *Kaliardá*.

The constituent *molo-* is again a good example of the linguistic engineering the creators of *Kaliardá* go in for. Originally the Romani word *mol* meant 'wine', but it was turned into meaning just what one could consider the opposite of it, i.e. 'water', as in the compound word *molóletra*, 'water company bill', from Romani *mol* and French *lettre* or Italian *lettera*, 'letter'. However, the *Kaliardá* verb *moliázo*, 'to get drunk', has preserved its primitive meaning, confusing the outsider even further.

This tendency inherited from Romani to replace old words with jokey neologisms is also applied to toponyms. Paris is called *Mutzótopos*, from Romani *mutzó*, 'vagina', and Greek *tópos*, 'place', but London is known as *Tzinavótopos*, from *Kaliardá* verb *tzinávo*, 'to be gay', and the same Greek constituent.

~~I shall discuss now three lexicalized~~ expressions as an extreme illustration of all the mechanisms *Kaliardá* speakers make use of.

(1) *but-gratsiozo*.

'Thank you' (I am thankful).

This word can be considered either a loose compound or a word derived from a lexicalized bilingual expression *but grazie*, from Romani *but*, 'very', and Italian *grazie*, 'thank you', plus Italian adjectival bound morpheme *-oso*. Notice though that either this morpheme is used agrammatically to make the word look like more Italian or the meaning of the Italian word *grazioso*, 'graceful', is wrongly believed to be derived from the expression *grazie*, 'thank you'.

(2)	*Kóza*	*témbo*	*avélis?*
	What	time	Have: 2SG
	'What time have you got?'		

On the other hand, in sentence (2), in spite of the fact that the Italian interrogative *(che) cosa*, 'what', is a pronoun, *kóza* has been agrammatically generalised in *Kaliardá* as an interrogative adjective or even as an all purpose interrogative word. This process reminds similar grammaticalizing phenomena found in creole languages. Also in this sentence the *Kaliardá* verb *avélo* is not used as an auxiliary, but has one of its Romani lexical meanings, 'to have' (cf. point 2.11).

(3)	*Kuláro*	*Tin*	*isándes*	*prezánda.*
	Defecate: 1SG	ART. FEM. ACC	POSS. 2SG. PL	presence: ACC
	'F... you!', 'I f... Your Excellency!'			

Finally, in sentence (3) *kuláro*, 'to defecate', comes from Romani *khul*, 'shit', and Modern Greek verbalizing bound morpheme *-ar-*; *isándes*, 'your', is a Romani-based possessive; *prezánda*, from French *présence*, 'presence', or sociolinguistically most probably Italian *presenza*, 'presence', is a highfalutin agrammatical neologism coined by analogy with the Greek word *servánda* or *serván*, 'sideboard', borrowed from French *servante*, 'sideboard'. In fact *-ánda* is not a very productive derivational morpheme, but might have an acoustic similarity with the colloquial and derogatory Greek morpheme of Italian origin *-ántza* as in *mastorántza*, 'the building trades', and *soferántza*, 'the driving trade', from French *chauffeur*. However, the interesting point about this new word is that *prezánda* is a *calque* of the Turkish and Arabic term *hazret*, 'presence', an honorific form of

address in those languages meaning 'your awsome Presence, your Excellency', but also a jockey synonym for 'you' in Turkish slang according to Aktunç (1990). This most problably brings to the mind of any Greek speaker the expression *i afendiá* + clitic possessives, 'Your Excellency', used traditionally as a synonym of personal pronouns exactly in the same way as Turkish *hazret* + possessive suffixes. These expressions can be paralleled also to the grammaticalized Spanish and Portuguese personal pronouns *usted* and *você*, contractions of *vuestra merced* and *vossa micê*, 'Your Worship'. But let's trail step-by-step this amazing derivational pattern: in a first stage the *Kaliardá* speaker would like to use a traditional Greek form of address for "you", *i afendiá* + clitic 2nd person possessive –either singular or plural, it does not matter (*sou/sas*)–, but in order to conceal the meaning of his words his mind goes to the equivalent Turkish expression, *hazret*, 'presence, Excellency'. Now, being a bilingual person, he probably knows that the first meaning of this Turkish word is 'presence', as in the expression *birisinin hazretinde*, 'in the presence of someone', hence 'before Your Excellency', and so he makes consciously a fragmentary translation of it in Italian as *presenza*, 'presence', and wraps it up with a morpheme of French origin. So the meaning is Greek and Turkish, but the form is Italian and French. Obviously the result is complete nonsense to an outsider. This is precisely how *Kaliardá* works. And what this linguistic manipulation leads one to believe is that *Kaliardá* was born in a multilingual society, i.e. the Ottoman Empire, where all the languages spoken were just different manifestations of a common linguistic pattern allowing the speakers to skip from one to another. It is to be regretted that Petropoulos could not yield more real instances of this elucidatory slang.

3.10. *Compound words: some more examples*

Let's see now some more examples of compound words representative of language intertwining and of all the metaphorical and ironical replacements carried out by *Kaliardá*'s creators and users. The most common syntactico-semantic relation in *Kaliardá* compound words is the modifier-head type (Adj + N, *balo-múskulos*, 'muscled', cf. table 4), but one can also find the object-predicate (O + V, *almo-biseliázo*, 'to hypnotize', see next table), predicate-object (V + O, *tzas-moliázo*, 'to sweat', cf. table 4) type, or the appositive one (N + N, *lutso-lákrimo*, 'candle', cf. table 5). All the examples are from Petropoulos' dictionary, with indication of the Romani etymology where appropriate.

Table 5: Compound words

Modifier-head type, either A + N (4 to 8), N + N (9 to 11) or V + N (12):			
(1)	*balomúskulos*	'muscled'	Kaliardá *balós*, 'fat', by analogy with Romani *baló*, 'pig', and Italian *musculoso*, 'muscular'.
(2)	*ilektropopilóbuso*	'trolleybus'	Neologism from Greek *ilektrikó*, 'electricity', Italian *popolo*, 'people', and English *bus*. *Popilóbuso* alone means 'bus'.
(3)	*latsokangéla*	'gold'	Romani *lachó*, 'good', and Kaliardá *kángelo*, 'metal', semantic widening of Greek *kángelo*, 'iron bar'.
(4)	*latsotémba*	'summer', 'fine weather'	Romani *lachó*, 'good', and Italian *tempo*, 'time, weather', calque from Greek *kalokéri*, 'summer' (*kalós*, 'good', and *kerós*, 'weather').
(5)	*sodomolú*	'champagne'	By analogy with common *soda* and Romani *mol*, 'wine'.
(6)	*tzastirahosekéri*	'poison'	Three constituent word compounded of the expressive *Kaliardá* idiom *tzázo ta tirahá*, 'to throw away your boots', i.e. 'to die', from Kaliardá *tzázo*, 'to send away', causative semantic widening of Romani *jav*, 'to leave', Romani *tirák*, 'boot', and Turkish *sheker*, 'sugar', i.e. 'killing sugar, poison'.
(7)	*xalemandóbomba*	'tin of food'	Italian *bomba*, 'bomb' and Kaliardá *xalemandé*, 'food', coined from the perfect stem of the Romani verb *xal*, 'to eat', and the hellenizing *Kaliardá* plural noun *halémata*, 'food', with fictitious pseudo-French colloquial derivational morpheme *-ndé*.
(8)	*tzinavókosmos*	'the world of gay men'	Determinative compound from Kaliardá *tzinávo*, 'to understand', and Greek *kósmos*, 'world'.
Object-predicate/predicate-object type, either O + V (13 to 15) or V + O (16):			
(9)	*almobiseliázo*	'to hypnotize'	Literary Italian *alma*, 'soul', and Kaliardá *pisélo*, 'to sleep', derived from Romani *pashláv*, 'to put to bed'. Notice that /p/ and /b/ can be allophonic (cf. 2.1).
(10)	*animatsúrnos*	'death'	Italian *anima*, 'soul', and Romani *chor*, 'thief'. The word is actually derived from the *Kaltardá* verb *tsurnévo*, 'to steal', 'to rob', where *-n-* is the present stem marker preserved though in nominal derivation.
(11)	*pánhalo*	'autumn'	Greek *pan*, 'everything', and Romani *xav*, 'to eat', «because of the seasonal fruit abundance» according to Petropoulos (1982: 120).
(12)	*tzasmoliázo*	'to sweat'	Romani *jav*, 'to leave', and Kaliardá *mol*, 'water', unexpected semantic evolution from Romani *mol*,

'wine' (cf. 2.9).

Appositive type, N + N:

(13) *lutsolákrimo* 'candle' Lyric analogy with Italian *luce*, 'light', and *lacrima*, 'tear'.

3.11. *The compounding auxiliary verb 'avélo': an all purpose device*

Kaliardá is often said to lack verbs. In fact it has a very productive way of creating new verbs through compounding mostly with a noun, but also with an adjective or a verbal stem attached to the delexicalized auxiliary verb *avélo* or its synonym *vuélo*, derived from the perfect tense *avíl* of the Romani verb *aváv*, 'to come', 'to be', 'to have' (Boretzky 1997). Notice that this is not the only *Kaliardá* verb derived from the Romani perfect form. We also have *dikélo*, 'to see', and *hálo*, 'to eat'. This may well be a general Greek borrowing tendency as most Turkish verbs are also derived from the perfect form. As for the semantics of these verbal compounds, they contain no overt aspectual marker and so it is very difficult to find out whether they designate an activity, a state or an achievement. Judging by the translations in Petropoulos's dictionary, their meaning will depend on that of the noun or adjective attached to them, but in some doubtful cases it will have a high degree of conventionality and arbitrariness and will depend on the pragmatic context. In fact *avélo* should be considered a general and loose verbalizing morpheme with no specific aspectual meaning. Its use can actually be paralleled with that of the delexicalized Greek verb *káno*, 'to do', or even more with that of the Turkish auxiliary *etmek*, 'to do', but *avélo* has certainly gone further in its extension of use. This is probably due to the wide functional range of its Romani ancestry *aváv*, but also to the fact that the jargon was adopted by non-Gypsy speakers. This extension of use is again a grammaticalizing process not unknown in the formation of creole languages and it might suggest that linguistically the difference between a non-native secret jargon and other native linguistic breeds could be a scalar one, or that these linguistic formations may well be genetically related.

As it has already been said, Petropoulos gathers in his dictionary 112 compound verbs, i.e. 3.73% of the whole dictionary. This raises the total score of headwords with Romani elements in them up to a quarter of the dictionary (cf. point 2.7). Some examples of these compound verbs are as follows:

Table 6: Compound verbs

Denominal verbs:			
(1)	*avélo kulá*	'to defecate'	Romani *khul*, 'shit'.
(2)	*avélo rélo*	'to fart'	Romani *Kril*, 'fart'.
(3)	*avélo katólia*	'to cry'	Kaliardá *katólia*, 'tears', of unknown origin.
(4)	*avélo bládo*	'to have monthlies'	English *blood*.
(5)	*avélo trómba*	'to inject oneself a drug'	Drug addiction slang *trómba*, 'injection', probably of Italian origin (*tromba*, 'trumpet' and 'trumpet-like object', hence *syringe*).
(6)	*avélo biesmán*	'to make overtures to sb'	Kaliardá *biesmán* and *piasmán*, action nouns derived from the aorist stem *piáso* of the Greek verb *piáno* 'to grasp'.
(7)	*avélo dézi*	'to get sexually aroused'	Clipped Italian noun *desiderio*, 'wish'.
(8)	*avélo berdé*	'to pay'	Kaliardá *berdé*, 'money', derived from Romani *parné*, 'white (coin)'.
(9)	*avélo opsión berdé*	'to have money'	French *option*, 'option' and *berdé* (cf. previous).
Deadjectival verbs:			
(10)	*avélo marmarú*	'to wait'	*Kaliardá* feminine adjective *marmarú*, coined out of Greek *mármaro*, 'marble'.
(11)	*avélo normál*	'to fall prone'	Highly covert and conventionalized meaning from French *normal*, by analogy with the "normal" position in sexual intercourse.
Deverbal verbs:			
(12)	*avélo kloz*	'to close'	English stem of the verb *to close* or of the adjective *closed*.
(13)	*avélo tzóka*	'to play'	Italian stem of the verb *gioccare*, 'to play.
(14)	*avélo skríva*	'to write'	Italian stem of the verb *scrivere*, 'to write'.
(15)	*vuélo tza*	'to leave'	Romani stem of the verb *jav*, 'to go', 'to leave'.

Numbers 1 to 6 and 13 to 15 designate undeniably activities. As for the rest of the examples, it is not so clear. One of the meanings of Romani

aváv is 'to have' as in sentence (2), but I do not see any particular reason why (8) *avélo berdé* should mean 'to pay', and (9) *avélo opsión berdé*, 'to have money'. It is highly probable that their meaning may depend on the pragmatic context in which they are used. This is also the case of the very specific (11) *avélo normál*, 'to fall prone', which is probably used to describe any achievement or activity carried out in a "normal" position. On the other hand, (10) *avélo marmarú*, 'to wait', and (12) *avélo kloz*, 'to close', are both translated in Petropoulos's dictionary as activities, but *avélo marmarú* could as well be interpreted as a state or as a change of state and mean something like 'to be made of marble' or 'to become like marble', and *avélo kloz* could make reference either to the activity of *closing* or to the state of *being closed*. As for (7) *avélo dézi*, 'to get sexually aroused', my feeling is that it could equally be used with a stative or with a causative meaning. Finally, the second element in the deverbal verbs could be as well a newly coined verbal noun, in which case these verbs should be considered denominal.

3.12. *On pronouns*

As for personal pronouns, interestingly enough they are all of Romani origin, as all other non-Greek grammatical features in *Kaliardá*. In any case Romani pronouns are very easily integrated into slangs and Para-Romani languages. *Emándes*, 'I', and *imándes*, 'we', are derived from Romani oblique *mande*, 'I', and *amende*, 'we', by phonetic analogy with Greek *emís*, 'we'. *Esándes*, 'you' (sg.), and *isándes*, 'you' (pl.) and possessive 'your' (sg./pl.), are formed by analogy with the first person *Kaliardá* pronouns and the Greek ones *esí*, 'you' (sg.), and *esís*, 'you' (pl.). *Mandúla*, 'I', and *sandúla*, 'you' (sg.), are derived forms with the Greek feminine diminutive *-úla*.

3.13. *Range of use*

Kaliardá is a very specialized "professional" jargon for male prostitutes, rather limited when talking about matters other than carnal trade between male homosexuals. According to Petropoulos, it has at its disposal around 40 different words for different kinds of gay men, as well as many synonyms to describe sexual organs and practices. However poor this terminological restrictedness might be, it evinces an amazing sociological knowledge of men and the gay world.

4. A sociolinguistic outlook

We saw that *Kaliardá* must have been generated in a Romani speaking environment. The point now is why this initially Romani-based jargon specialized in Greece and Turkey (Kyuchukov-Bakker 1999) in a gay slang and what the relationship among the Greek and Turkish homosexuals and the Rom speakers was. Those are questions that go beyond the scope of this paper, but we can still make some guesses. Camaraderie among men seems to have always been encouraged in the Eastern Mediterranean as long as it did not end up in exclusive homosexuality. But even in a somehow permissive society like the Ottoman one in matters related to masculine homosexuality[2], the only men who could display their exclusive homosexuality openly must have been the most marginalized, and obviously the freest, social groups, among whom figured the Rom. But even in this case homosexuality was displayed publicly in a fringe and stigmatized fashion, i.e. through prostitution and transvestism, activities that the conventional sectors of society could easily identify as alien to them. The sexual trade, as well as any other despised activity like the one perfomed by ironmongers, buskers or tavern musicians, was inevitably mainly reserved to those outcast groups. The linguistic features of *Kaliardá*, or the alternative names of it, prove that the culture medium in which this secret professional jargon developped must have been bilingual Rom groups keen on playing with speech and on intertwining and modifying language for fun and for the pleasure and the hilarity that the fact of not being understood by outsiders provokes. Interestingly, both gay men and Roms are well known for their wit and humour and for their tendency to distort received language as a way to face the conventionalisms of society. Pushing the question still further one could wonder why there are no other Romani-based gay secret jargons in Europe outside Greece and Turkey (and perhaps the Balkans, although for the moment we have no evidence of that). The fact that both these jargons are very akin suggests that there is something specific about the late Ottoman Empire in this domain, but that is a matter for sociologists and historians to explain.

[2] I am particularly thankful to Alberto Conejero, who is working on a PhD dissertation on rebetiko songs, for drawing my attention to reported homosexual practices among sufi brotherhoods and janissary clans.

5. CONCLUSIONS

Kaliardá presents a number of linguistic features. The most striking one is the importance of composition and the high number of lexical items of non-Greek origin. As for the question of if *Kaliardá* is a mixed Gypsy language, i.e. a Para-Romani language developed from the fact that speakers of Romani have shifted to another language grammatical system, the answer must be a negative one in view of its multilingual lexical stock. It is rather a non-native slang consciously created through speech play and metaphorical transfer, where borrowed Romani lexical material represents about a quarter of the lexicon. Also the Romani element is structurally the most important one in the word formation subsystem: composition and derivation are highly developed from Romani constituents, more than from any other lexical stock, and a huge number of compound verbs are created through the use of the Romani auxiliary *avélo* plus a noun, an adjective or a verbal stem. Personal pronouns also are of Romani origin. Finally, *Kaliardá* has inherited from Romani the indiscriminate tendency of its speakers to coin new words through metaphorical association in a vast replacing or relexifying process of the standard lexicon that covers even toponyms. However, this kind of replacement is not exactly the same as the one carried out in the development of a Para-Romani language, where in principle there are no new words coined. My claim is that *Kaliardá* was born in a bilingual environment connected with male prostitution in which the Rom speakers had a leading role in laying the lexical and derivational foundations of the jargon. Subsequently it must have been enriched with other foreign lexical stock, the main one being Italian due to its status in the Ottoman big cities. The French and the English contribution must have entered the jargon at a much later date. It is probable that in the begining *Kaliardá* had a very much bigger Romani vocabulary, but that it was progressively lost as the jargon was generalizing among homosexuals and losing contact with its Romani lexical sources.

César MONTOLIU

University of Antwerp
cesar.montoliu@freebel.net

REFERENCES

AKTUNÇ, Hulki (1990), *Büyük Argo Sözlügü*, Istanbul, AFA Yayınları.

BABINIOTIS, Georgios D. (1998), *Leksiko tis Neas Ellinikis Glossas*, Athens, Kendro Lexikologias.

BAKKER, Peter-VAN DER VOORT, Hein (1991), «Para-Romani languages: an overview and some speculations on their genesis», in: P. BAKKER-M. CORTIADE (EDS.), *In the Margin of Romani. Gypsy Languages in Contact*, Amsterdam, Institute for General Linguistics, 16-44.

BORETZKY, Norbert (1997), «Suppletive forms of the Romani copula: "ovel/avel"», in: Y. MATRAS-P. BAKKER-H. KYUCHUKOV (EDS.), *The Typology and Dialectology of Romani*, Amsterdam, John Benjamins.

KYUCHUKOV, Hristo-BAKKER, Peter (1999), «A note on Romani words in the gay slang of Istanbul», *Grazer Linguistische Studien* 51.

MACKRIDGE, Peter (1985), *The Modern Greek Language*, Oxford, Clarendon Press.

MATRAS, Yaron (ED.) (1995), *Romani in Contact. The History, Structure and Sociology of Language*, Amsterdam, John Benjamins.

MATRAS, Yaron-BAKKER, Peter-KYUCHUKOV, Hristo (EDS.) (1997), *The Typology and Dialectology of Romani*, Amsterdam, John Benjamins.

PASPATI, Alexandre G. (1870, 1995), *Étude sur les Tchinghianés ou Bohémiens de l'Empire Ottoman*, Constantinople, Koroméla [*Meleti peri ton Atsinganon ke tis Glossis afton*, Athens, Ekati].

PETROPOULOS, Ilias (1971, 1982²), *Kaliarda, an Etymological Dictionary of Greek Homosexuals' Slang*, Athens, Nefeli.

RUSAKOV, A. Y. (1991), «Sur la question du "passage" à une grammaire étrangère», in: P. BAKKER-M. CORTIADE (EDS.), *In the Margin of Romani. Gypsy Languages in Contact*, Amsterdam, Institute for General Linguistics, 45-49.

STEUERWALD, Karl (1972), *Türkisch-Deutsches Wörterbuch*, Wiesbaden, Harrassowitz.

TEGOPOULOS-FYTRAKIS (1991), *Elliniko Leksiko*, Athens, Armonia.

THEODORIDIS, Dimitri (1977), «Türkeitürkisch kayart», *Münchener Studien zur Sprachwissenschaft* 36, 145-150.

THOMASON, Sarah G.-KAUFMAN, Terrence (1988), *Language Contact. Creolization and Genetic Linguistics*, Berkeley, University of California Press.

TRIANDAPHYLLIDIS, M. (1924), «Eine zigeunerisch-griechische Geheimsprache», *Zeitschrift für vergleichende Sprachforschung* 52, 1-42.

Η ΕΛΛΑΔΑ, Η ΕΥΡΩΠΑΪΚΗ ΕΝΩΣΗ, Η ΔΙΕΥΡΥΝΣΗ ΣΤΟ ΒΑΛΚΑΝΙΚΟ ΚΑΙ ΠΑΡΕΥΞΕΙΝΙΟ ΧΩΡΟ ΚΑΙ Η ΕΛΛΗΝΙΚΗ ΑΝΑΠΤΥΞΙΑΚΗ ΒΟΗΘΕΙΑ

ΠΕΡΙΛΗΨΗ: Το άρθρο μελετά τη σχέση της Ελλάδας με την Ευρωπαϊκή Ένωση, τη νέα διεύρυνση της Ευρωπαϊκής Ένωσης προς τα Βαλκάνια και τον Εύξεινο Πόντο, και καταγράφει την ελληνική αναπτυξιακή βοήθεια προς αυτή την περιοχή. Το άρθρο αποτελεί μία προσπάθεια καταγραφής των στόχων, των θέσεων και των προτεραιοτήτων της Ελλάδας σε σχέση με την Ευρωπαϊκή Ένωση, από το 1981 έως σήμερα. Παράλληλα γίνεται διερεύνηση της νέας κατάστασης που διαμορφώνεται στην Ευρωπαϊκή Ένωση μετά την ένταξη κρατών από το βαλκανικό και παρευξείνιο χώρο και της πολιτικής που ακολουθεί η Ελλάδα, πολιτική η οποία συνδέεται και με την αναπτυξιακή και ανθρωπιστική βοήθεια που χορηγεί στις χώρες της περιοχής.

ΛΕΞΕΙΣ ΚΛΕΙΔΙΑ: Ελλάδα, Ευρωπαϊκή Ένωση, διεύρυνση, Βαλκάνια, Εύξεινος Πόντος, ελληνική αναπτυξιακή βοήθεια.

ABSTRACT: The article analyzes the relation of Greece with the European Union (EU), the new enlargement of the EU to the Balkans and the Black Sea, and it records Greek developmental help to this region. The article constitutes an effort of recording of objectives, places and priorities of Greece concerning the EU, from 1981 until today. At the same time it becomes investigation of new situation that is shaped in EU after the integration of states from the Balkan and Black Sea space and the policy that follows Greece, policy which is also connected with the developmental and humanitarian aid that it grants to the countries of the region.

KEY WORDS: Greece, European Union, enlargement, Balkans, Black Sea, Greek developmental aid.

1. Εισαλωγη

Είναι γεγονός ότι ο πολιτικός προσανατολισμός της Ελλάδας προς την Ευρώπη προϋπήρχε της σύνδεσης της πορείας της χώρας με την ευρωπαϊκή ολοκλήρωση εντός της Ευρωπαϊκής Οικονομικής Κοινότητας (Ε.Ο.Κ.)-Ευρωπαϊκή Ένωση (Ε.Ε.)[1] και συνδέεται με τους δεσμούς που υπήρχαν ήδη από τη σύσταση του νέου Ελληνικού κράτους. Η συγκεκριμένη στάση και πολιτική στρατηγική για ουσιαστική και τυπική σύνδεση της χώρας με την Ε.Ο.Κ. πήρε το δρόμο της υλοποίησης με την υποβολή της αίτησης για σύνδεση τον Ιούνιο του 1959, αίτηση η οποία οδήγησε στην υπογραφή της Συμφωνίας Σύνδεσης Ελλάδας-Ε.Ο.Κ. τον Ιούνιο του 1961[2]. Η Συμφωνία, η οποία ουσιαστικά αποτέλεσε το πρώτο βήμα στην πορεία της Ελλάδας για την ένταξή της στην Ε.Ο.Κ., δεν προχώρησε λόγω της δικτατορίας και ενεργοποιήθηκε μετά την αποκατάσταση της δημοκρατίας το 1974. Ο στόχος όμως της τότε ελληνικής κυβέρνησης ήταν η ενσωμάτωση της χώρας στην Ε.Ο.Κ. ως πλήρες μέλος, και έτσι η αίτηση υποβλήθηκε στις 12 Ιουνίου 1975.

Οι λόγοι για τους οποίους η Ελλάδα ζήτησε την πλήρη ένταξη μπορούν να ομαδοποιηθούν ως εξής:

1.– Η Ε.Ο.Κ. αποτελούσε το οργνωμένο θεσμικό πλαίσιο, μέσα στο οποίο θα μπορούσε η χώρα να σταθεροποιήσει το πολιτικό της σύστημα, το οποίο για δεκαετίες μετά το τέλος του δεύτερου παγκόσμιου και του εμφυλίου πολέμου εμφάνιζε έντονες εξαρτήσεις και παρεμβάσεις από το ξένο παράγοντα, ενώ ταυτόχρονα οι Ευρωπαϊκές Κοινότητες ήταν ο καθοριστικός παράγοντας, ο οποίος θα συνέβαλε στην ανάπτυξη της ελληνικής οικονομίας και νοινωνίας.

2.– Η Ελλάδα επεδίωκε την ενίσχυση της αναξαρτησίας της, της θέσης της στο διεθνές σύστημα καθώς και της διαπραγματευτικής της δύναμης σε σχέση με την Τουρκία, η οποία εμφανιζόταν ως η πιο σημαντική σύγχρονη απειλή μετά την εισβολή και κατοχή της Κύπρου, ενώ η χώρα επεδίωκε και την απεξάρτηση που είχε αναπτυχθεί μετά το 1947, από τις Η.Π.Α.

---

[1] Λ. Τσουκαλης, *Η Ελλάδα στην Ευρωπαϊκή Κοινότητα*, Αθηνα, Παραζήσης-ΕΚΕΜ, 1993. P. C. Ioakimidis, *Greece in the European Union, Problems and Prospects*, University of Reading, Graduate School of European and International Studies, Discussion paper nº 52 (May 1994). Θ. Κουλουμπης-Σ. Νταλης (επιμ.), *Η Ελληνική Εξωτερική Πολιτική στο Κατώφλι του 21ου Αιώνα· Εθνοκεντρισμός ή Ευρωκεντρισμός*, Αθήνα, Παραζήσης, 1997.

[2] Π. Γυιοκας, *Η Συμφωνία Συνδέσεως της Ελλάδος με την ΕΟΚ*, Θεσσαλονίκη 1969.

3.– Η Ελλάδα επιθυμούσε να συμβάλλει στις διεργασίες για την ευρωπαϊκή ολοκλήρωση, στην οποία η διαδικασία αυτή της ενοποίησης θα οδηγούσε[3].

Η πολιτική στάση της Ε.Ο.Κ. και των θεσμικών της οργάνων στην ελληνική αίτηση εκδηλώθηκε αρχικώς από την Ευρωπαϊκή Επιτροπή, η οποία σύμφωνα με το άρθρο 237 της Συνθήκης της Ρώμης έπρεπε να διατυπώσει «γνώμη» πάνω στην αίτηση χώρας για ένταξη. Η Επιτροπή δημοσίευσε τη «γνώμη» της στις 28 Ιανουαρίου 1976, η οποία ανέφερε ότι πρέπει να δοθεί «σαφώς θετική απάντηση» στο ελληνικό αίτημα, και ταυτόχρονα πρότεινε τη θέσπιση προενταξιακής μεταβατικής περιόδου πριν από την ενσωμάτωση της χώρας, προκειμένου να πραγματοποιηθούν οι απαραίτητες οικονομικές μεταρρυθμίσεις. Με παρέμβαση της τότε κυβέρνησης της Ελλάδας προς τα κράτη-μέλη, και ιδιαίτερα τη Γαλλία και Γερμανία, η πρόταση της Επιτροπής απορρίφθηκε, με αποτέλεσμα τον Ιούλιο του 1976 να ξεκινήσουν οι διαπραγματεύσεις για την ένταξη, οι οποίες ολοκληρώθηκαν το Μάιο του 1979 με την υπογραφή της Πράξης Προσχώρησης –το Ελληνικό Κοινοβούλιο κύρωσε την Πράξη Προσχώρησης της Ελλάδας στις 28 Ιουνίου 1979.

Η συμμετοχή της Ελλάδας στην Ε.Ο.Κ. και μετέπειτα στην Ε. Ε., δηλαδή από το 1981 μέχρι το 2003, μπορεί να διακριθεί σε τρεις περιόδους[4]:

1.– Η πρώτη περίοδος χαρακτηρίζεται από αμφισβήτηση ορισμένων πτυχών της ευρωπαϊκής ολοκλήρωσης, η οποία σχετίζεται με τη στάση της πλειοψηφίας του ελληνικού λαού έναντι της ξένης παρέμβασης στη χώρα, στάση η οποία εκπορευόταν από το γεγονός της δικτατορίας και της εισβολής στην Κύπρο, με συμμετοχή ή την ανοχή των συμμάχων της χώρας. Όσον αφορά τον οικονομικό τομέα, επιδιώχθηκε η αναθεώρηση της θέσης της χώρας στην Ε.Ο.Κ., με τη διαμόρφωση ενός ειδικού καθεστώτος σχέσεων και ρυθμίσεων, που θα υποβοηθούσαν τη σταδιακή προσέγγιση της χώρας με τα υπόλοιπα κράτη-μέλη. Για το σκοπό αυτό, η Ελλάδα υπέβαλε το Μάρτιο του 1982 υπόμνημα με το οποίο ζήτησε πρόσθετες αποκλίσεις από την εφαρμογή κοινοτικών πολιτικών, καθώς και πρόσθετη οικονομική ενίσχυση για την αναδιάρθρωση της οικονομίας της χώρας. Η Ευρωπαϊκή Επιτροπή αναγνώρισε το

[3] Π. ΣΤΑΓΚΟΣ-Γ. ΜΟΘΤΣΙΟΥ (ΕΠΙΜ.), *Προσχώρηση της Ελλάδος στις Ευρωπαϊκές Κοινότητες*, Αθήνα-Θεσσαλονίκη, Α. Σάκκουλα, 1987, και Δ. ΣΑΡΛΗΣ, *Οι πολιτικές πλευρές της ένταξης της Ελλάδας στην ΕΟΚ*, Αθήνα 1981.

[4] Ελληνικό Λογοτεχνικό και Ιστορικό Αρχείο, *Η Ελλάδα στην Ευρωπαϊκή Ένωση. Ένας απολογισμός*, Αθήνα, Ευρωπαϊκή Επιτροπή-Αντιπροσωπεία στην Ελλάδα 2002.

δεύτερο αίτημα, το οποίο ικανοποιήθηκε με την έγκριση, το 1985, των Μεσογειακών Ολοκληρωμένων Προγραμμάτων, η σημασία των οποίων υπερέβη την εισροή πόρων προς την Ελλάδα, αφού εισήγαγαν στην Ε.Ο.Κ. την προσπάθεια για την ανάπτυξη πολιτικής από πλευράς Ε.Ο.Κ., η οποία συγκεκριμενοποιήθηκε το 1988 με τα Κοινοτικά Πλαίσια Στήριξης. Στα γενικότερα θέματα της ολοκλήρωσης, και ειδικότερα στις προσπάθειες και τα σχέδια για την εμβάθυνση της ενοποίησης στο θεσμικό, πολιτικό και αμυντικό τομεα, η Ελλάδα υπήρξε ιδιαίτερα επιφυλακτική[5].

2.– Στη δεύτερη περίοδο, η πολιτική που προωθεί η Ελλάδα χαρακτηρίζεται βαθμιαία από «φιλοευρωπαϊκές» θέσεις σχετικά με την ολοκλήρωση, και από το 1988 και έπειτα υποστηρίζει το «ομοσπονδιακό» πρότυπο ενοποίησης και την ανάπτυξη κοινής πολιτικής στην παιδεία, στην υγεία, στο περιβάλλον, στην ενίσχυση των θεσμών –Επιτροπή και Κοινοβούλιο– και στην Κοινή Εξωτερική Πολιτική και Πολιτική Άμυνας. Στο ίδιο χρονικό διάστημα, η Ελλάδα αρχίζει να προβάλλει την προοπτική ένταξης της Κύπρου ως στόχο της ευρωπαϊκής της πολιτικής.

3.– Η τρίτη περίοδος ξεκίνησε το 1996 και χαρακτηρίζεται από μεγαλύτερη υποστήριξη προς την ιδέα της ολοκλήρωσης, την προσπάθεια οικονομικής και κοινωνικής σύγκλισης και τη συμμετοχή της χώρας ως πλήρες μέλος στην Οικονομική και Νομισματική Ενοποίηση (Ε.Ο.Κ.)[6].

2. Η ΝΕΑ ΔΙΕΥΡΥΝΣΗ ΤΗΣ ΕΥΡΩΠΑΪΚΗΣ ΕΝΩΣΗΣ ΚΑΙ ΟΙ ΕΠΙΠΤΩΣΕΙΣ ΤΗΣ ΣΤΗΝ ΕΛΛΑΔΑ

Μία πτυχή της νέας διεύρυνσης της Ε.Ε. είναι ότι οι προσχωρήσεις των 10 νέων μελών από το 2004 φέρνουν 105 εκατομμύρια νέους καταναλωτές, οι οποίοι θα ενταχθούν σε μια αγορά 444 εκατομμυρίων ευρωπαίων πολιτών. Τα οφέλη αυτής της κοινής αγοράς θα είναι εμφανή όχι μόνο για τις ευρωπαϊκές επιχειρήσεις αλλά και για όλες τις εταιρείες που εξάγουν προϊόντα στην Ε.Ε., καθώς η ένταξη των νέων χωρών στην Ε.Ε. και η διεύρυνση σηματοδοτεί το άνοιγμα των οικονομιών μιας σειράς από κράτη, γεγονός που αναμένεται να δώσει ώθηση στο παγκόσμιο εμπόριο και στην οικονομία. Ταυτόχρονα θα πρέπει να σημειωθεί ότι, με εξαίρεση την Πολωνία (1,1%) και τη Μάλτα (-0,8%), οι υπό ένταξη χώρες είχαν το 2001 σαφώς υψηλότερους ρυθμούς μεγέθυνσης από το μέσο όρο

[5] Π. ΚΑΖΑΚΟΣ-Κ. ΣΤΕΦΑΝΟΥ (ΕΠΙΜ.), *Η Ελλάδα στην Ευρωπαϊκή Κοινότητα· η πρώτη πενταετία*, Αθήνα-Κομοτηνή, Α. Σάκκουλα, 1987.

[6] Ν. ΓΙΑΝΝΑΡΗΣ, *Ελλάδα και Ευρωπαϊκή Ένωση*, Αθήνα-Κομοτηνή, Αντ. Σάκκουλα, 1997.

των 15, που κυμάνθηκαν από 3% στη Σλοβενία μέχρι και 7,7% στη Λετονία, και το ίδιο το γεγονός δηλαδή της ένταξής τους αναμένεται να επιδράσει ενισχυτικά[7].

Η διεύρυνση της Ε.Ε., σύμφωνα με τις επίσημες θέσεις της ελληνικής πολιτείας, «είναι ο κύριος στρατηγικός στόχος της Ελλάδας. Αυτό απαιτεί την υιοθέτηση πολιτικών που διασφαλίζουν την σταθερότητα στην Ευρώπη, η οποία με τη σειρά της χρειάζεται μία κοινή ευρωπαϊκή agenda για τα θέματα ασφάλειας»[8]. Η διεύρυνση όμως, σύμφωνα με την ελληνική θέση, δεν πρέπει να πραγματοποιηθεί σε βάρος των μικρότερων κρατών-μελών, ούτε να υπάρχει ανεξάρτητα από τις διαδικασίες που χρησιμοποιήθηκαν και τις αποφάσεις που ελήφθησαν στο όνομα της επέκτασης. Παράλληλα, η διεύρυνση δεν πρέπει να οδηγήσει σε υποβάθμιση των κοινών πολιτικών και σε μείωση των κονδυλίων που διατίθενται για την συνοχή και την σύγκλιση. Από την πλευρά της οικονομίας, η διεύρυνση της Ε.Ε. θα έχει συγκεκριμένες θετικές και αρνητικές επιπτώσεις στην ελληνική παραγωγή και οικονομία.

Στις αρνητικές επιπτώσεις, θα πρέπει να αναφερθεί το γεγονός ότι η ανταγωνιστικότητα τον ελληνικών προϊόντων στις χώρες, οι οποίες ενταχθηκαν στην Ε.Ε. από το 2004, είναι περιορισμένη σε σχέση με τα άλλα κράτημέλη. Πέραν των ευκαιριών που προκύπτουν για τις ελληνικές εξαγωγές, θα πρέπει να τονισθεί ότι αυτές μπορούν να εξανεμισθούν σε περίπτωση αστάθειας των χωρών αυτών, οι οποίες, παρά το γεγονός ότι λογικά κατά την ένταξή τους θα έχουν σταθερότητα, δεν αποκλείεται να αντιμετωπίσουν κρίσεις, οι οποίες περιορίζουν σε μεγάλο βαθμό την κατανάλωση. Παράλληλα, η πιθανή ενεργοποίηση του «μοντέλου της βαρύτητας», το οποίο προβλέπει ότι το διμερές εμπόριο μεταξύ των χωρών αναπτύσσεται περισσότερο με τις γειτονικές χώρες και αυτές που έχουν ανεπτυγμένες οικονομίες, μπορεί να προκαλέσει προβλήματα στις ελληνικές εξαγωγές προς τις όμορες χώρες της Ε.Ε. Συνεπώς, είναι εμφανές το πρόβλημα της υποκατάστασης μέρους των ελληνικών εξαγωγών προς τη Γερμανία, την Αυστρία και τις Σκανδιναβικές

[7] Π. Κ. ΙΩΑΚΕΙΜΙΔΗΣ, *Η νέα διεύρυνση της Ευρωπαϊκής Ένωσης και η Ελλάδα· Κύπρος, Βαλκάνια, Ανατολική Ευρώπη, προβλήματα, συνέπειες, στρατηγική*, Αθήνα, ΕΛΙΑΜΕΠ-Ι. Σιδέρης, 1996. E. R. GRILLI, *The European Community and the Developing Countries*, Cambridge, CUP, 1993. G. PETRAKOS-N. CHRISTODOULAKIS, *Economic Developments in the Balkan Countries and the Role of Greece: from Bilateral Relations to the Challenge of Integration*, Discussion Paper nº 1620, Department of International and European Economic Studies, Athens University of Economics and Business, April 1997.

[8] Ελληνική Δημοκρατία. Υπουργείο Εξωτερικών, Αθήνα 2003.

χώρες, «παραδοσιακών» χωρών οι οποίες εισάγουν ελληνικά προϊόντα, από αγαθά προερχόμενα από τα νέα κράτη-μέλη[9].

Οι θετικές επιπτώσεις θα προέλθουν από την αύξηση του όγκου του εξαγωγικού εμπορίου της Ελλάδας με τις εν λόγω χώρες κατάργησης των δασμών, με πιθανή εξαίρεση την Κύπρο, όπου αναμένεται ένταση του ανταγωνισμού τόσο από τις νεοεισερχόμενες όσο και από τα παλαιότερα κράτη-μέλη της Ε.Ε., ενώ η Ελλάδα μπορεί να αξιοποιήσει τις δυνατότητες που θα παρουσιασθούν από το φαινόμενο της δημιουργίας εμπορίου, μέσω της παροχής ανταγωνιστικών προϊόντων σε χαμηλές τιμές. Σύμφωνα με το Υπουργείο Οικονομίας και Οικονομικών της Ελλάδας[10], η διεύρυνση θα έχει μάλλον θετικές επιπτώσεις στο σύνολο της οικονομικής δραστηριότητας της χώρας, αφού οι προοπτικές οι οποίες διαγράφονται για την ελληνική οικονομία και τον επιχειρηματικό κόσμο ποικίλλουν ανά χώρα, αλλά συνολικά φαίνεται να είναι υποσχετικές. Η ένταξη της Κύπρου, της Βουλγαρίας και της Ρουμανίας φαίνεται να ενδιαφέρει περισσότερο τους Έλληνες επιχειρηματίες, γιατί ήδη δραστηριοποιούνται στις εν λόγω χώρες. Σύμφωνα με το Πανελλήνιο Σύνδεσμο Εξαγωγέων (ΠΣΕ)[11], η διεύρυνση θα έχει κυρίως θετικό αποτέλεσμα, αφού υπήρξε θεαματική την δεκαετία 1990-2000 η άνοδος του συνολικού εμπορίου μεταξύ της Ελλάδας και των 13 υποψηφίων χωρών (οι 10 που εντάχθηκαν το 2004 συν τη Βουλγαρία, Ρουμανία και Τουρκία) για ένταξη στην Ε.Ε., καθώς το συνολικό εμπόριο σχεδόν τετραπλασιάστηκε και οι συγκεκριμένες χώρες συνολικά έχουν αποκτήσει ιδιαίτερη σημασία για το εξωτερικό εμπόριο της Ελλάδας. Η θετική αυτή εξέλιξη, σύμφωνα με τον Π.Σ.Ε., διευκολύνει την ομαλή απορρόφηση των εντάσεων που θα προκαλέσει η ενσωμάτωση των χωρών αυτών στην Ε.Ε. Για την αποτελεσματικότερη εξέταση της πορείας των εμπορικών συναλλαγών από το Κέντρο Εξαγωγικών Ερευνών και Μελετών του Π.Σ.Ε., οι υποψήφιες χώρες έχουν χωριστεί σε τρεις ομάδες: η πρώτη περιλαμβάνει τις δέκα χώρες

---

9 Στο σύνολό τους, οι δέκα χώρες οι οποίες εντάχθηκαν το 2004 στην Ε.Ε. είναι φτωχότερες από τις χώρες που είναι ήδη και το κατά κεφαλήν Ακαθάριστο Εγχώριο Προϊόν (Α.Ε.Π.) αυτών των χωρών είναι χαμηλότερο από το μέσο κοινοτικό, με μόνο την Κύπρο (80%) και τη Σλοβενία (69%) να βρίσκονται στο επίπεδο των χωρών μελών της συνοχής (Ισπανία, Πορτογαλία, Ελλάδα), των χωρών δηλαδή που λαμβάνουν αυξημένους κοινοτικούς πόρους για την στήριξη της ανάπτυξής τους, ενώ οι υπόλοιπες είναι αρκετά πιο κάτω. Χαρακτηριστικά, η Πολωνία, που συγκεντρώνει το μισό πληθυσμό των υπό ένταξη χωρών (38,6 εκατομμύρια κάτοικοι) έχει κατά κεφαλήν Α.Ε.Π., μόλις στο 40% του μέσου κοινοτικού.

10 Υπουργείο Οικονομίας και Οικονομικών, *Μελέτη των οικονομικών επιπτώσεων από τη διεύρυνση της Ε.Ε.*, Διεύθυνση Σχέσεων με τις Ευρωπαϊκές Κοινότητες της Γενικής Διεύθυνσης Οικονομικής Πολιτικής, Αθήνα 2000.

11 Στοιχεία του ΠΣΕ και του Κέντρου Εξαγωγικών Ερευνών και Μελετών, Αθήνα 2003.

(Εσθονία, Κύπρο, Λετονία, Λιθουανία, Μάλτα, Ουγγαρία, Πολωνία, Σλοβακία, Σλοβενία, Τσεχία), η δεύτερη, τις δύο χώρες Εύξεινου Πόντου (Βουλγαρία, Ρουμανία), και η τρίτη, την Τουρκία. Ειδικότερα, όσον αφορά τις ελληνικές εξαγωγές, η αξία τους προς τις 13 χώρες, κατά την δεκαετία 1990-2000, αυξήθηκε πάνω από τέσσερις φορές (337%) και η αξία των εισαγωγών πάνω από τρεις φορές (224%), σε σχέση με 34% και 45% για το σύνολο των ελληνικών εξαγωγών και εισαγωγών αντιστοίχως. Η συμμετοχή των χωρών αυτών στις συνολικές εξαγωγές ανέβηκε από 6,5% στο 1990 σε 21,3% στο 2000. Η συμμετοχή τους στις ελληνικές εισαγωγές συνολικά, αν και πιο περιορισμένη, έφτασε από 2,6% σε 5,7%, δηλαδή υπερδιπλασιάστηκε. Η συμμετοχή της ομάδας των δέκα πρώτων χωρών ανέβηκε από 3,7% σε 8,4%, της Βουλγαρίας και της Ρουμανίας μαζί από 1,4% σε 7,8%, και της Τουρκίας από 1,4% σε 5,1%. Το εμπορικό ισοζύγιο με τις χώρες αυτές, αντίθετα με ό,τι συμβαίνει με το συνολικό εξωτερικό εμπόριο της χωρας, είναι πλεονασματικό, αν και αυτό δεν ισχύει για όλες τις χώρες και σε όλες τις περιπτώσεις. Ισχυρότερη μεταξύ όλων των υποψηφίων χωρών είναι η άνοδος των εξαγωγών προς τη Βουλγαρία, Ρουμανία και την Τουρκία. Οι εξαγωγές προς τις δύο πρώτες χώρες αυξήθηκαν πάνω από επτά φορές και προς την τελευταία σχεδόν πέντε φορές.

Η εικόνα των ελληνικών εισαγωγών από τις υποψήφιες χώρες είναι διαφορετική. Από τις δύο χώρες του Εύξεινου Πόντου (Βουλγαρία, Ρουμανία) οι εισαγωγές εμφανίζουν τη μεγαλύτερη άνοδο και έχουν σχεδόν τετραπλασιαστεί, ενώ από την Τουρκία αυξήθηκαν κατά 168%. Με τις 13 χώρες συνολικά, στα τελευταία πέντε χρόνια οι εξαγωγές και οι εισαγωγές αυξάνονται σχεδόν με τον ίδιο ρυθμό, όπως προκύπτει από το μέσο ετήσιο όρο. Αναλυτικότερα πάντως, οι ελληνικές εισαγωγές από την ομάδα των δέκα χωρών και την Τουρκία αυξάνονται με ρυθμό αισθητά ταχύτερο σε σχέση με τις εισαγωγές από τις δύο χώρες του Εύξεινου Πόντου. Στην τελευταία αυτή περίπτωση οι εξαγωγές αυξάνονται με ρυθμό διπλάσιο από τις εισαγωγές[12].

[12] Το πρότυπο του εμπορίου της Ελλάδας με τις 13 υποψήφιες προς ένταξη χώρες, σε σχέση με το πρότυπο για όλο τον κόσμο, εμφανίζει σημαντικές διαφορές. Αν και ως προς τα βιομηχανικά προϊόντα είναι παραπλήσιο, στη δεύτερη θέση ως προς τις εξαγωγές βρίσκονται τα καύσιμα με ποσοστό 19% και ακολουθούν τα γεωργικά προϊόντα (14%) και οι πρώτες ύλες (10%). Ως προς της εισαγωγές οι διαφορές που παρατηρούνται είναι λιγότερο έντονες. Στις τρεις ομάδες χωρών υπάρχουν επίσης διαφορές. Στην πρώτη ομάδα των δέκα χωρών το εξαγωγικό και εισαγωγικό πρότυπο πλησιάζει πιο πολύ με το συνολικό πρότυπο του εξωτερικού εμπορίου της χώρας, ενώ με την Βουλγαρία, Ρουμανία και την Τουρκία οι διαφορές είναι πιο έντονες. Στοιχεία του Π.Σ.Ε. και του Κέντρου Εξαγωγικών Ερευνών και Μελετών, Αθήνα 2003.

Πίνακας 1: Ακαθάριστο Εγχώριο Προϊόν (GDP) των χωρών της διεύρυνσης [επίπεδα αγοραστικής δύναμης (PPS)] το 1998.

	Πληθυσμός	Ακαθάριστο Εγχ. Προϊόν σε Ε.Α.Δ (Επίπεδο αγοραστικής δύναμης)		
	Σε εκατομ.	σε δισ. ευρώ	ευρώ/κάτοικο	Ευρώ/κάτοικο ως ποσοστό του μέσου όρου της Ε.Ε.
Σλοβενία	2.0	27.4	13,700	68
Δημ. Τσεχίας	10.3	125.7	12,200	60
Ουγγαρία	10.1	99.0	9,800	49
Σλοβακία	5.4	50.2	9,300	46
Πολωνία	38.7	301.8	7,800	39
Εσθονία	1.4	10.2	7,300	36
Λιθουανία	3.7	22.9	6,200	31
Λετονία	2.4	13.2	5,500	27
Ρουμανία	22.5	123.7	5,500	27
Βουλγαρία	8.3	38.2	4,600	23

Πηγή: Παγκόσμια Τράπεζα και Eurostat.

Πίνακας 2: Ποσοστιαία μεταβολή (%) του ΑΕΠ των υπό ένταξη Βαλκανικών χωρών (σε σταθερές τιμές) 1990-2000[13].

Χώρες	1990	1991	1992	1993	1994	1995	1996	1997	1998	1999	2000
Βουλγαρία	-9,1	-11,7	-7,3	-2,4	1,8	2,1	-10,1	-7	3,5	2,4	5,8
Ρουμανία	-5,6	-12,9	-8,7	1,5	3,9	7,1	3,9	-6,1	-4,8	-2,3	1,6

[13] Τα τέσσερα πρώτα χρόνια της μετάβασης 1990-1993 όλες οι βαλκανικές χώρες εμφάνισαν αρνητικούς ρυθμούς ανάπτυξης, και η ποσοστιαία μεταβολή του ΑΕΠ ήταν στην Αλβανία από -7,2% έως -27,7%, στη Βουλγαρία -2,4% έως -11,7%, στη Γιουγκοσλαβία -7,9% έως -30,8%, Κροατία -0,9% έως -19,8%, πΓΔΜ -8,4% έως -21,1%, Ρουμανία -12,9% έως 1,5% και στη Σλοβενία από -8,9% έως 2,8%. Από το 1994 αρχίζουν να βελτιώνονται οι ρυθμοί ανάπτυξης, ενώ εξακολουθούν να υφίστανται η ρευστότητα και η αστάθεια, οι οποίες οφείλονται, στην κατάρρευση της παραγωγής, στις διακοπείσες σχέσεις μεταξύ των χωρών που είχαν ίδιο οικονομικό σύστημα και στην απελευθέρωση των αγορών και του εξωτερικού εμπορίου, πριν ακόμη διαμορφωθούν οι κατάλληλες συνθήκες για την ομαλή λειτουργία τους. Τη δύσκολη πορεία ανάπτυξης επιδείνωσαν οι εθνοτικές συρράξεις, αφού υπολογίζεται ότι λόγω των πολεμικών επιχειρήσεων μειώθηκε το Α.Ε.Π. των χωρών που είχαν άμεση εμπλοκή σε αυτές κατά 25%. Ακόμη όμως και μετά το 1995, όταν αρχίζει η ανάκαμψη, το κατά κεφαλήν Α.Ε.Π. των χωρών της βαλκανικής, παραμένει σε χαμελά επίπεδα. Έτσι, κατά την περίοδο 1996-2000, το κατά κεφαλήν

Πηγή: European Bank Reconstruction and Development, Transition Report (1990-1995), Eurostat (1996-2000).

Πίνακας 3: Κατά κεφαλήν ΑΕΠ των υπό ένταξη Βαλκανικών χωρών– ΕΕ 15=100 (τρέχουσες τιμές)

Χώρες	1996	1997	1998	1999	2000
Βουλγαρία	5	6	7	7	7
Ρουμανία	7	7	8	7	8

Πηγή: Eurostat

Πίνακας 4: Ανεργία % του εργατικού δυναμικού / Μακροχρόνια άνεργοι % ανέργων

Χώρε	1996		1997		1998		1999		2000	
Βουλγαρία	ΜΔ	ΜΔ	ΜΔ	ΜΔ	ΜΔ	ΜΔ	ΜΔ	ΜΔ	16,2	58,7
Ρουμανία	ΜΔ	ΜΔ	5,5	48	5,6	43,8	6,2	45,2	7	49,2

* ΜΔ: Μη Διαθέσιμο

Πηγή: Eurostat

Πίνακας 5: Δείκτης Ανθρώπινης Ανάπτυξης στις υπό ένταξη Βαλκανικές Χώρες

Χώρες	1990	1995	1999	Κατάταξη 1999
Βουλγαρία	0,783	0,775	0,772	57
Ρουμανία	0,775	0,771	0,772	58

Πηγή: UNDP Human Development Report 2001.

3. Η Ελλαδα και η διεύρυνση στο Βαλκανικο και Παρευξεινιο χωρο

Οι χώρες του βαλκανικού και παρευξείνιου χώρου εξακολουθούν να βρίσκονται σε μεταβατικό στάδιο, το οποίο χαρακτηρίζεται από αδύναμο

Α.Ε.Π. της Αλβανίας κυμαίνεται από 3,3% έως 5,1% του μέσου κατά κεφαλήν Α.Ε.Π. της Ε.Ε. των 15 κρατών-μελών, της Βουλγαρίας 5-7%, της Γιουγκοσλαβίας 6,4-9%, της Κροατίας 19,4-23,1%, της π.Γ.Δ.Μ., 8,3-9,7%, της Ρουμανίας 7-8% και της Σλοβενίας από 41-45%. Γ. Μαγουλιος, «Οικονομικές και Κοινωνικές Μεταρρυθμίσεις στα Βαλκάνια σε Μετάβαση – Προσδοκίες και Αποτελέσματα», *Πρακτικά 2ου Συνεδρίου Κοινωνιολογίας*, Θεσσαλονίκη 2003.

θεσμικό περιβάλλον και καθεστώς ανασφάλειας (ρυθμούς μεταρρυθμίσεων, μεγάλη εξάρτηση της οικονομίας από εξωτερική βοήθεια, μεγάλη μετανάστευση, δημογραφικές αλλαγές[14], παραοικονομία, εξτρεμιστικές οργανώσεις, οργανωμένο έγκλημα, παράνομη διακίνηση προσώπων, κ.ά). Η ένταξη στην Ε.Ε. και το Ν.Α.Τ.Ο. αποτέλεσαν κεντρικής σημασίας επιλογές για τις πολιτικές ηγεσίες των χωρών της περιοχής, περνώντας το μήνυμα αυτό και στις κοινωνίες[15]. Καταλυτικής σημασίας για την ευρωατλαντική προοπτική των χωρών της βαλκανικής και του Εύξεινου Πόντου ήταν οι εξελίξεις των τελευταίων ετών στο πλαίσιο της διεύρυνσης της Ε.Ε., ενώ σταθμό αποτέλεσε το Συμβούλιο του Ελσίνκι (Δεκέμβριος 1999), της Κοπεγχάγης (Δεκέμβριος 2002) και των Βρυξελλών (Δεκέμβριος 2004) με τις αποφάσεις που έλαβε όσον αφορά την υποψηφιότητα της Τουρκίας, και την εξέλιξη που σημειώθηκε με την αναγνώριση των υποψηφιοτήτων της Βουλγαρίας και Ρουμανίας και την έναρξη των ενταξιακών τους διαπραγματεύσεων[16]. Σε μία παράλληλη εξέλιξη, η Ε.Ε. δρομολόγησε από το 1999 τη Διαδικασία Σταθεροποίησης και Σύνδεσης που καλύπτει το τμήμα εκείνο της Νοτιοανατολικής Ευρώπης, ενώ την ίδια εποχή ξεκίνησε τη δραστηριότητά του και ένα ευρύτερο σχήμα περιφερειακής συνεργασίας, το Σύμφωνο Σταθερότητας της νοτιανατολικής Ευρώπης[17]. Οι πολιτικές αλλαγές στην Κροατία και τη Σερβία (2000) προσέδωσαν νέα δυναμική στη διαδικασία που προωθεί η Ε.Ε. για την περιοχή, ενώ η απόφαση του Συμβουλίου της Φέιρα (Ιούνιος 2000) να αναγορεύσει τις χώρες της Διαδικασίας Σταθεροποίησης και Σύνδεσης ως «*εν δυνάμει υποψή-*

---

[14] Για τις δημογραφικές αλλαγές στο βαλκανικό και παρευξείνιο χώρο, οι οποίες αλλάζουν την κοινωνία και την οικονομία, βλ. Β. ΚΟΤΖΑΜΑΝΗΣ, *Οι δημογραφικές εξελίξεις στην Ελλάδα και στις πρώην ανατολικές χώρες· συγκριτική μελέτη,* Αθήνα, ΕΚΚΕ, 2000. B. KOTZAMANIS (ED.), *La démographie des Balkans: mouvements migratoires et répartition spatiale de la population*, Univ. de Thessalie-Université de Macédoine, Volos, Presses Universitaires de Thessalie, 2000. Β. ΚΟΤΖΑΜΑΝΗΣ, *Οι δημογραφικές εξελίξεις και τα μεταναστευτικά ρεύματα στις Παραευξείνιες Χώρες*, Αθήνα 1997.

[15] Θ. ΒΕΡΕΜΗΣ (ΕΠΙΜ.), *Βαλκάνια· από τον διπολισμό στη νέα εποχή*, Αθήνα, Γνώση, 1995[2]. M. MAZOWER, *The Balkans*, London, Oxford University Press, 2002. J. GACS-R. COOPER, *Trade Growth in Transition Economies: Export Impediments for Central and Eastern Europe*, IIASA, 1997.

[16] *The Challenges of EU Eastern Enlargement*, European Institute of Bulgaria, 2001.

[17] Βλ. R. BIERMAN, *The Stability Pact for South Eastern Europe –Potential, Problems and Perspectives,* 1999, p. 28. G. PETRAKOS-S. TOTEV (EDS.), *The Development of the Balkan Region*, London, Ashgate, 2001. Στη Σύνοδο της Θεσσαλονίκης (Ιούνιος 2003) παρουσιάστηκε το έγγραφο της Ευρωπαϊκής Επιτροπής σχετικά με τη στάση της Ε.Ε. στα δυτικά Βαλκάνια. Το σχέδιο της Επιτροπής προβλέπει αναβαθμισμένες «συνεργασίες ενσωμάτωσης» με την Αλβανία, τη Βοσνία και Ερζεγοβίνη, την Κροατία, την πΓΔΜ, τη Σερβία και το Μαυροβούνιο: Ευρωπαική Ένωση, Ευρωπαϊκή Επιτροπή, Ιούνιος 2003.

φιες για ένταξη στην Ε.Ε.» (δυτικά Βαλκάνια) συνιστά ένα ακόμη αποφασιστικό βήμα στην πορεία του τμήματος αυτού της Νοτιοανατολικής Ευρώπης προς την ενσωμάτωση στις ευρωπαϊκές δομές. Όλες αυτές οι διεργασίες διαμορφώνουν ένα πλαίσιο αρχών για ολόκληρη τη Νοτιο-Ανατολική Ευρώπη στη πορεία της ένταξής της στην Ε.Ε.[18] Η Ελλάδα, χώρα με άμεση ιστορική και πολιτική και οικονομική (επενδύσεις-μετανάστευση) σχέση με τις χώρες της περιοχής[19], ως στόχο έχει για την περιοχή την προώθηση ενός πλαισίου αρχών και κανόνων, οι οποίες θα εφαρμόζονται ενιαία, με συνέχεια, διαφάνεια και με συνέπεια σε ολόκληρη την περιοχή[20]. Σ' αυτήν την πορεία των χωρών της περιοχής προς την σταθερότητα, την ανάπτυξη και τη δημοκατία, είναι απαραίτητη η υιοθέτηση και εφαρμογή όλων των δημοκρατικών θεσμών στην πολιτική και κοινωνική πραγματικότητα, δεδομένα τα οποία ενθαρρύνουν τη συμμετοχή των πολιτών, την παγίωση των πολιτικών, οικονομικών και κοινωνικών δικαιωμάτων, την ισονομία και το σεβασμό των ανθρωπίνων και μειονοτικών δικαιωμάτων[21].

Συνοπτικά, οι γενικές αρχές και στόχοι της Ελλάδας (και της Ε.Ε.) για την περιοχή είναι:

Α. Εκδημοκρατισμός, πολυφωνία, συνθήκες κράτους ευνομίας, συμμετοχή των πολιτών στη δημόσια ζωή.

---

18 C. PATEN, «Conference on Economic Reconstruction in the Balkan», Washington D.C., Sept. 24, 1999, www.seerecon.org/Calendar/patten.html 1999.

19 Τα τελευταία χρόνια η Ελλάδα έχει γίνει χώρα προορισμού μεταναστών από πολλές χώρες της βαλκανικής και παρευξείνιας περιοχής. Από την πλούσια βιβλιογραφία τα τελευταία χρόνια για το θέμα βλ. ενδεικτικά Γ. ΑΜΙΤΣΗΣ-Γ. ΛΑΖΑΡΙΔΗ (επιμ.), *Νομικές και κοινωνικοπολιτικές διαστάσεις της μετανάστευσης στην Ελλάδα*, Αθήνα, Παραζήσης, 2001. Τ. ΚΑΒΟΥΝΙΔΗ, *Τα χαρακτηριστικά των μεταναστών*, Αθήνα, Σάκκουλας, 2002. Αθ. ΜΑΡΒΑΚΗΣ-Δ. ΠΑΡΣΑΝΟΓΛΟΥ-Μ. ΠΑΥΛΟΥ (επιμ.), *Μετανάστες στην Ελλάδα*, Αθήνα, Ελληνικά Γράμματα, 2001. Λ. ΛΑΜΠΡΙΑΝΙΔΗΣ-Α. ΛΥΜΠΕΡΑΚΗ, *Αλβανοί μετανάστες στη Θεσσαλονίκη. Διαδρομές ευημερίας και παραδρομές δημόσιας εικόνας*, Θεσσαλονίκη, Παρατηρητής, 2001. Χ. ΝΑΞΑΚΗΣ-Μ. ΧΛΕΤΣΟΣ (επιμ.), *Μετανάστες και Μετανάστευση· Οικονομικές, Πολιτικές και Κοινωνικές Πτυχές*, Αθήνα, Πατάκης, 2001. Ι. ΨΗΜΜΕΝΟΣ, *Μετανάστευση από τα Βαλκάνια*, Αθήνα, Glorybook-Παπαζήσης, 1995. J. CAVOUNIDIS, «Migration in Southern Europe and the Case of Greece», *International Migration* 40/1 (2002) 45-70. R. FAKIOLAS, «Socio-Economic Effects of Immigration in Greece», *Journal of European Social Policy* 9/3 (1999) 211-229. G. LAZARIDIS, «Immigration to Greece: a Critical Evaluation of Greek Policy», *New Community* 22/2 (1996) 335-348.

20 Σ. ΒΑΛΝΤΕΝ, *Η διεύρυνση της Ευρωπαϊκής Ένωσης με τις χώρες της κεντρικής και ανατολικής Ευρώπης και η Ελλάδα*, Αθήνα, ΕΚΕΜ, 1995. C. TSARDANIDIS-E. KARAFOTAKIS, «Greece's Economic Diplomacy towards the Balkan Countries», *Perceptions. Journal of International Affairs* 5/3 (September-November 2000) 81-84.

21 E. FAKIOLAS, «Greece in the New Balkans: A Neo-Realist Approach», *European Security* 6/4 (Winter 1997) 110-145.

Β. Οικοδόμηση Δημόσιας διοίκησης, Δικαιοσύνης, Δημόσιας Τάξης και Νομοθεσίας, καταπολέμηση της διαφθοράς.

Γ. Οικονομική ανάπτυξη-Υποδομές:
- Επενδύσεις για την δημιουργία νέων θέσεων εργασίας[22].
- Οδικές υποδομές, κατασκευή αυτοκινητόδρομων με περιφερειακή εμβέλεια: Πανευρωπαϊκοί Διάδρομοι IV, VIII, IX, X Ιονίου-Αδριατικής.
- Ενέργεια, με ιδιαίτερη έμφαση στην ηλεκτρική –σύνδεση με το κεντρικό δίκτυο της Ευρωπαϊκής Ένωσης–.
- Αναπτυξιακή και ανθρωπιστική βοήθεια.

Δ. Σταθερότητα η οποία πρέπει να διέπεται από τις ακόλουθες αρχές:
- Καλή γειτονία, απαραβίαστο των συνόρων.
- Προστασία των ανθρωπίνων και μειονοτικών δικαιωμάτων.
- Ειρηνική επίλυση των δυαφορών, καταδίκη της τρομοκρατίας και της βίας.
- Βήματα προς τη σταθεροποίηση της περιοχής πρέπει να γίνουν μέσω της Διαβαλκανικής Συνεργασίας, της Ε.Ε. (απόφαση CARDS –άσυλο και μετανάστευση, οικονομική ανάπτυξη και ενδυνάμωση των κρατικών θεσμών στην περιοχή–), ΝΑΤΟ (μέσω των πολιτικών και στρατιωτικών του δομών για φύλαξη των συνόρων και την παράνομη κυκλοφορία όπλων).

Ε. Καταπολέμηση Οργανωμένου Εγκλήματος: το οργανωμένο έγκλημα αποτελεί την πιο σημαντική μη στρατιωτική απειλή για την περιοχή, με κυριότερα χαρακτηριστικά την παράνομη διακίνηση ανθρώπων[23] και πορνεία, την παράνομη διακίνηση όπλων-ναρκωτικών και "ξέπλυμα" χρήματος. Παράνομες ενέργειες οι οποίες ενισχύονται από το αδύναμο έως ανύπαρκτο θεσμικό περιβάλλον, την απουσία δημοκρατικών κριτηρίων, την ανεργία, την άνιση διανομή πρόσβασης στο κράτος, στην αστυνομία και στην εκπαίδευση. Αποτέλεσμα, όσο επεκτείνεται το οργανωμένο έγκλημα (οργανώσεις στο Κοσσυφοπέδιο, νότια Σερβία-π.Γ.Δ.Μ., που γειτονεύουν με την Αλβανία και

[22] Για μία προσέγγιση της συμβολής της Ελλάδας και των ελληνικών επιχειρήσεων στην ανάπτυξη και τις επενδύσεις στο βαλκανικό χώρο βλ. L. LABRIANIDIS, «Are Greek Companies that invest in the Balkans in the '90s Transnational Companies?», in: A. MITSOS-E. MOSSIALOS (EDS.), *The contribution of a changing Greece to the European Union*, London, European Institute LSE, European Political Economy Series, Ashgate Press, 2000, pp. 457-482.

[23] Η Ελλάδα έχει διαθέσει 1,1 εκατ. ευρώ σε μη Κυβερνητικές Οργανώσεις μόνο το 2003, για την καταπολέμηση της εμπορίας ανθρώπων (Οικονομικός Ταχυδρόμος, φ. 37 [11/9/2003], σ. 18).

κατοικούνται από αλβανικούς πληθυσμούς), τόσο η προοπτική των χωρών της περιοχής επηρεάζεται και απομακρύνεται ο ευρωπαϊκός στόχος. Αυτές οι ενέργειες υπονομεύουν τις προσπάθειες οικοδόμησης θεσμών και παρεμποδίζουν τις πολιτικές, μειώνοντας τα κίνητρα για επενδύσεις[24]. Η Ελλάδα έχει αναλάβει το εγχείρημα να ενισχύσει τις χώρες της περιοχής, να αντιμετωπίσουν το οργανωμένο έγκλημα, σε διμερές και πολυμερές επίπεδο, ενισχύοντας την συνεργασία, προτείνοντάς την στους τομείς της έννομης τάξης, την επίβλεψη και τον έλεγχο των συνόρων, την συνεργασία με την Ε.Ε, το N.A.T.O., και την Διαβαλκανική Συνεργασία. Προς αυτήν την κατεύθυνση οι χώρες της περιοχής μπορούν να ωφεληθούν από τα προγράμματα της Ε.Ε. (άσυλο, μετανάστευση, εσωτερικές και δικαστικές υποθέσεις).

4. Η ΔΙΕΥΡΥΝΣΗ ΚΑΙ Η ΑΝΑΠΤΥΞΙΑΚΗ ΒΟΗΘΕΙΑ ΣΤΟ ΒΑΛΚΑΝΙΚΟ ΚΑΙ ΠΑΡΕΥΞΕΙΝΙΟ ΧΩΡΟ

4.1. Εισαγωγικά

Η χορήγηση αναπτυξιακής βοήθειας αποτελεί ένα από τα μέσα, με τα οποία μία χώρα μπορεί να χρησιμοποιήσει για την προώθηση των στόχων της διπλωματίας της και γενικότερα της εξωτερικής της πολιτικής[25]. Η ανθρωπιστική και αναπτυξιακή συνεργασία έχει ως στόχο την άμβλυνση του χάσματος ανάμεσα στις αναπτυγμένες και στις αναπτυσσόμενες χώρες[26] μέσω της ενίσχυσης της προσπάθειας των αναπτυσσομένων χωρών, η οποία υλοποιείται κυρίως με την:

- Επισιτιστική ασφάλεια των πληθυσμών.
- Βοήθεια σε έκτακτες καταστάσεις.
- Ενίσχυση της κοινωνίας των πολιτών και της θεσμικής ικανότητας των αναπτυσσομένων χωρών.
- Παροχή πόρων στους τομείς της βιώσιμης ανάπτυξης.

Ειδικότερα, η αναπτυξιακή βοήθεια μπορεί να αποτελέσει:

---

[24] Σ. ΠΑΠΑΣΠΗΛΙΟΤΟΠΟΥΛΟΣ (ΕΠΙΜ.), *Τα Βαλκάνια στη Ενωμένη Ευρώπη. Η Συμβολή της Ελλάδας*, Αθήνα, Ι. Σιδέρης, 1997.

[25] Βλ. Χ. ΤΣΑΡΔΑΝΙΔΗΣ, «Εξωτερική Πολιτική και Αναπτυξιακή Βοήθεια: Τα κίνητρα των Δωρητών», στο Α. ΧΟΥΛΙΑΡΑΣ (ΕΠΙΜ.), *Η Διεθνής Αναπτυξιακή Βοήθεια προς τον 21ο Αιώνα*, Αθήνα, Ινστιτούτο Διεθνών Οικονομικών Σχέσεων/Εξάντας, 1998, σελ. 25.

[26] Βλ. Α. ΧΟΥΛΙΑΡΑΣ (ΕΠΙΜ.), ό.π., και Γ. ΤΣΑΛΤΑΣ, *Αναπτυξιακό Φαινόμενο και Τρίτος Κόσμος· Πολιτικές και Δίκαιο της Ανάπτυξης,* Αθήνα, Εκδόσεις Παραζήσης, 1991, σελ. 151.

Α. Όργανο για την επίτευξη στόχων της οικονομικής διπλωματίας, υποβοηθώντας την είσοδο του δωρητή στην αγορά της αποδέκτριας χώρας μέσα από αύχηση των εξαγωγών, της επενδυτικής δραστηριότητας και της διαμόρφωσης ευνοϊκού κλίματος στην αποδέκτρια, δημιουργώντας τις συνθήκες για οικονομική παρουσία του ιδιωτικού τομέα του δωρητή.

Β. Εργαλείο της διπλωματίας που χρησιμοποιείται για προώθηση στόχων της εξωτερικής πολιτικής του δωρητή, όπως την ανάπτυξη συμμαχικών δεσμών και τον επηρεασμό της εξωτερικής πολιτικής της αποδέκτριας χώρας.

Η στρατηγική και η ανάγκη επίτευξης αποτελεσματικότητας και αποδοτικότητας των προγραμμάτων της αναπτυξιακής συνεργασίας απαιτούν τη τήρηση βασικών αρχών, οι οποίες μπορούν να είναι οι εξής:

– Σύναψη εταιρικής σχέσης με φορείς της κοινωνίας των πολιτών και συμμετοχή των επωφελούμενων αρχών και φορέων στα προγράμματα που τους αφορούν άμεσα.

– Καταπολέμηση της φτώχειας, που αποτελεί και τον κεντρικό στόχο των αναπτυξιακών προγραμμάτων των δωρητών στις αναπτυσσόμενες χώρες.

– Συγχρηματοδότηση. Οι διεθνείς φορείς χρηματοδοτούν τμήμα μόνο του προϋπολογισμού των επιλεγμένων δράσεων της διμερούς αναπτυξιακής συνεργασίας και οι Μη Κυβερνητικές Οργανώσεις (Μ.Κ.Ο.) αναλαμβάνουν τουλάχιστον 15% του συνολικού προϋπολογισμού του έργου (ιδία συμμετοχή).

Τα προγράμματα της αναπτυξιακής συνεργασίας ανά αποδέκτρια χώρα:

α) πρέπει να διαθέτουν ένα ελάχιστο βαθμό συντονισμού μεταξύ των δράσεων των πολυμερών και άλλων δωρητών..

β) πρέπει να έχουν συνοχή όσον αφορά τους επιδιωκόμενους στόχους και

γ) πρέπει οι παρεμβάσεις να είναι συμπληρωματικές μεταξύ τους και να μην εμφανίζουν κενά, αντιθέσεις ή επικαλύψεις.

Το τέλος του ψυχρού πολέμου συνετέλεσε, ώστε τα κράτη να στρέψουν το στρατηγικό ενδιαφέρον και την εξωτερική τους πολιτική στην ικανοποίηση ολοένα και περισσότερο των οικονομικών τους συμφερόντων. Έχει καταστεί πια κατανοητό, ότι στη σημερινή διεθνή πραγματικότητα, η διαπραγματευτική δύναμη μιας χώρας προσδιορίζεται σε αυξανόμενο βαθμό από την οικονομική της ισχύ και ότι μια ισχυρή οικονομία αποτελεί ένα από τα σημαντικότερα όπλα άσκησης αποτελεσματικής εξωτερικής πολιτικής.

4.2. Το σκεπτικό της ελληνικής αναπτυξιακής βοήθειας.

Όσον αφορά την ελληνική αναπτυξιακή βοήθεια, μεταπολεμικά ή χώρα, εξαιτίας της οικονομικής της κατάστασης, ήταν αποδέκτης αναπτυξιακής βοήθειας, και μάλιστα για μια μεγάλη περίοδο μέχρι τα μέσα της δεκαετίας του 1980. Τα δεδομένα άλλαξαν ωστόσο την δεκαετία του 1990, κατά την οποία η ελληνική οικονομία βελτιώθηκε, ενώ σημειώθηκαν μεγάλες αλλαγές στην βαλκανική και παρευξείνια περιοχή. Αυτές οι εξελίξεις κατέστησαν αναγκαία την προσαρμογή της ελληνικής πολιτικής και η αναπτυξιακή βοήθεια αποτέλεσε ένα μέσο προώθησης της ελληνικής πολιτικής στο χώρο. Έτσι η ελληνική πολιτική δεν μπορούσε να αποτελέσει εξαίρεση στη διεθνή εμπειρία αναπτυξιακής βοήθειας για τους εξής λόγους:

Α. Το νέο περιβάλλον στη διεθνή οικονομία προτρέπει τις ελληνικές επιχειρήσεις να δραστηριοποιηθούν για να μπορέσουν να επιβιώσουν εκτός των ελληνικών συνόρων. Η νέα οικονομική πραγματικότητα επιβάλλει στις ελληνικές επιχειρήσεις να συμμετάσχουν στη διαδικασία διεθνοποίησης των αγορών και να συνδεθούν με τα διεθνή δίκτυα, τα οποία ήδη έχουν διαμορφωθεί στην περιοχή.

Β. Οι αναγκαιότητες που υπαγορεύονται από τη συμμετοχή της Ελλάδας στην Ε.Ε., όπου στόχος είναι η διατήρηση και αξιοποίηση των πλεονεκτημάτων που απολαμβάνει ως πλήρες μέλος. Δεδομένου ότι στόχος της ελληνικής πολιτικής είναι η συμμετοχή της στις διαδικασίες έλιξης της Ε.Ε., τότε οι υπόλοιποι στόχοι δεν μπορούν παρά να εντάσσονται και να προσαρμόζονται στην κεντρική αυτή στρατηγική.

Η νέα πολιτική, οικονομική και κοινωνική κατάσταση, η οποία διαμορφώθηκε στην Βαλκανική και την Παρευξείνια περιοχή μετά το 1989, δημιούργησε εκείνες τις προϋποθέσεις για την Ελλάδα να αναπτύξει μία συγκεκριμένη πολιτική και διπλωματική στάση που εμφάνισε τους εξής στόχους:

Α. Την προάσπιση των συμφερόντων της στην περιοχή, χρησιμοποιώντας και οικονομικά μέσα.

Β. Τη διευκόλυνση των ελληνικών επιχειρήσεων στην προσπάθειά τους να αναπτύξουν δραστηριότητα στην παρευξείνια και βαλκανική περιοχή.

Γ. Την ανάπτυξη ενός πλαισίου συνεργασίας με τα κράτη της περιοχής που θα προετοίμαζε το έδαφος για την ένταξη των χωρών αυτών στην Ε.Ε.

Στο χρονικό διάστημα από το 1989 και έπειτα, η ελληνική πολιτική για τη βαλκανική και παρευξείνια περιοχή απέκτησε τα χαρακτηριστικά μιας στρατηγικής που προσανατολίζεται στα συμφέροντα της χώρας, στην οικονομική ανάπτυξη, στη σταθεροποίηση και την ευρωατλαντική προοπτική των χωρών αυτών. Η επενδυτική και εξαγωγική δραστηριότητα των ελληνικών επιχειρήσεων στις νέες αυτές αγορές θα πρέπει επιπλέον να εκτιμηθεί σε σχέση με τα πλεονεκτήματα που προσφέρει στην ελληνική οικονομία, και σε σχέση και με την προσφορά της στις οικονομίες των κρατών της περιοχής. Εάν αποδειχθεί ότι η προσφορά αυτή είναι καθοριστικής σημασίας για το μέλλον του χώρου, τότε η ελληνική πολιτική έχει μεγαλύτερες δυνατότητες να διαμορφώσει ένα σχέδιο ολοκληρωμένης οικονομικής και πολιτικής συνεργασίας που να ικανοποιεί τα ελληνικά συμφέροντα. Η αναπτυξιακή βοήθεια που χορηγούσε η Ελλάδα μέχρι τις αρχές της δεκαετίας του 1990 ήταν κυρίως πολυμερής, διοχετευόμενη μέσω της Ε.Ε. και διεθνών οργανισμών (Ο.Η.Ε., Παγκόσμια Τράπεζα), ενώ από το 1994 άρχισε να εφαρμόζεται ένα πρόγραμμα διεύρυνσης της αναπτυξιακής βοήθειας, αντικατοπτρίζοντας την πρόθεση αξιοποίησης της βοήθειας για την προώθηση των στόχων της ελληνικής πολιτικής. Βασική προτεραιότητα της ελληνικής πολιτικής στη νέα περίοδο είναι η δημιουργία οικονομικής και κοινωνικής σταθερότητας των χωρών αυτών, ενώ ως μέσο για την αποτελεσματικότερη παρέμβαση της Ελλάδας αποφασίστηκε η είσοδος της χώρας στην Επιτροπή Αναπτυξιακής Βοήθειας (Development Assistance Committee-D.A.C.) του Οργανισμού Οικονομικής Συνεργασίας και Ανάπτυξης (Ο.Ο.Σ.Α.). Για την επίτευξη αυτού του στόχου, ο οποίος θεωρήθηκε ως αποφασιστικής σημασίας για την υλοποίηση της ελληνικής πολιτικής στο βαλκανικό και παρευξείνιο χώρο, έγιναν στη δεκαετία του 1990 οι εξής ενέργειες:

Α. Καταρτίστηκε το Πρόγραμμα Διμερούς Αναπτυξιακής βοήθειας (1997-2001), το οποίο προέβλεπε δαπάνη ύψους 400,60 εκ. δολαρίων Η.Π.Α., ώστε η συνολική βοήθεια να ανέλθει στο τέλος της περιόδου στο 0,2% του Α.Ε.Π., η οποία αποτελεί προϋπόθεση συμμετοχής στην D.A.C.

Β. Ψηφίστηκε ο Νόμος 2731/99, ο οποίος θεσπίζει ένα μηχανισμό σχεδιασμού της στρατηγικής αναπτυξιακής συνεργασίας, σιντονισμού, παρακολούθησης, και αξιολόγησης του συνόλου της διμερούς βοήθειας που χορηγεί η Ελλαδα.

---

27 Σύμφωνα με τα στοιχεία του τότε αρμόδιου για την αναπτυξιακή βοήθεια Υπουργείου Εθνικής Οικονομίας (Γενική Γραμματεία Διεθνών Οικονομικών Σχέσεων), η διμερής βοήθεια σε Βαλκάνια και κράτη της πρώην Ε.Σ.Σ.Δ., από 5,5 εκ. δολ. ΗΠΑ το έτος 1993 ανήλθε στα 13,6 εκ.

Με τις ενέργειες αυτές, η ελληνική πολιτική στον χώρο της βαλκανικής και παρευξείνιας περιοχής κατέστη εμφανής από τη σταδιακή αύξηση του ύψους της διμερούς αναπτυξιακής βοήθειας[27], και μετά από ενέργειες και κινήσεις υλοποίησης της αναπτυξιακής της βοήθειας η Ελλάδα πέτυχε την συμμετοχή της στην D.A.C.[28] Η αποδοχή της Ελλάδας ως μέλος στην D.A.C. κατέταξε επισήμως τη χώρα στην "ομάδα των δωρητών" και επισφράγισε την πρόοδο που έχει γίνει στο νομοθετικό πλαίσιο της αναπτυξιακής βοήθειας, αλλά και στο φάσμα και στο μέγεθός της, η οποία επικεντρώνεται σε μια ιδιόμορφη περιοχή όπως είναι τα Βαλκάνια και ο Εύξεινος Πόντος.

4.3. Ο Ρόλος της Υπηρεσίας Διεθνούς Αναπτυξιακής Συνεργασίας του Υπουργείου Εξωτερικών της Ελληνικής Δημοκρατίας

Η δημουργία της Υπηρεσίας Διεθνούς Αναπτυξιακής Συνεργασίας (Υ.Δ.Α.Σ.: International Development Cooperation Department-HELLENIC AID)[29] υλοποίησε την ανάγκη δημιουργίας και λειτουργίας ενός εξειδικευμένου φορέα στο Υπουργείο Εξωτερικών, κατά το πρότυπο όλων σχεδόν των κρατών-μελών της E.E., τα οποία εδώ και καιρό έχουν δημιουργήσει αντίστοιχες Υπηρεσίες[30]. Η ανάγκη δημιουργίας αυτού του φορέα, ο οποίος έχει αρμοδιότητα να σχεδιάσει και να ασκήσει την ελληνική στρατηγική της επείγουσας ανθρωπιστικής, επισιτιστικής και αναπτυξιακής συνεργασίας και βοήθειας, μέσω κυρίως της υλοποίησης προγραμμάτων των Μη Κυβερνητικών Οργανώσεων (Μ.Κ.Ο.), και άλλων φορέων της κοινωνίας των πολιτών, ήταν επιτακτική για τους ακόλουθους λόγους:

το 1996, για να φθάσει στα 69,7 εκατ. δολ. ΗΠΑ το 1999 και στα 79,7 εκατ. το 2000 μόνο για τις χώρες των Βαλκανίων, καθιστώντας τα Βαλκανια ως πρώτη γεωγραφική περιοχή προορισμού της ελληνικής αναπτυξιακής βοήθειας.

[28] DAC, *Shaping the 21st Century: The Contribution of Development Co-operation*, May 1996, σελ. 1-3. Π. Δ. ΔΑΟΥΤΑΚΟΥ, «Η αναπτυξιακή βοήθεια που παρέχει η Ελλάδα στα Βαλκάνια και τις χώρες του Εύξεινου Πόντου», *Αγορά Χωρίς Σύνορα* 6/2 (Φθινόπωρο 2000) 45-65.

[29] Η Υ.Δ.Α.Σ. συστήθηκε με τον Ν. 2731/99 ΦΕΚ 193 Α'/6/9/1999 και συνιστά ανεξάρτητο οργανικό τμήμα του Υπουργείου Εξωτερικών, αντίστοιχο των άλλων Γενικών Διευθύνσεών του, υπαγόμενο κατευθείαν στον Υπουργό Εξωτερικών. Η Υ.Δ.Α.Σ. διαχειρίζεται αφ' ενός το σύνολο των πόρων της αναπτυξιακής συνεργασίας που εγγράφονται για το σκοπό αυτό στο προϋπολογισμό του Υπουργείο Εξωτερικών, και αφ' ετέρου πόρους ή δωρεές που της μεταβιβάζονται από Υπουργεία, Οργανισμούς και δημόσιους ή ιδιωτικούς φορείς της ημεδαπής η της αλλοδαπής.

[30] Σημειώνεται ότι μ' αυτόν τον τρόπο η αρμοδιότητα χορήγησης της ελληνικής αναπτυξιακής βοήθειας περνάει από το Υπουργείο Οικονομίας και Οικονομικών στο υπουργείο Εξωτερικών.

Α. Για να συντονίσει και να ρυθμίσει ένα χώρο δράσης, στον οποίο η Ελλάδα δεν διαθέτει εμπειρία και στον οποίο δραστηριοποιούνται δημόσιοι και ιδιωτικοί φορείς.

Β. Για να συνεργασθεί, να διευκολύνει και να ενισχύσει το έργο και τις προσπάθειες των ελληνικών Μ.Κ.Ο., οι οποίες δραστηριοποιούνται στις χώρες της περιοχής, αλλά και σε άλλες χώρες[31].

Γ. Για να συνεργασθεί και να ενισχύσει τις προσπάθειες στην Ελλάδα, για την προώθηση του εθελοντισμού, τη δημιουργία νέων Μ.Κ.Ο. και φορέων της κοινωνίας των πολιτών.

Δ. Για να δημιουργηθεί ένας συνομιλητής, ο οποίος θα συνεργαστεί με την EUROPE-AID, η λειτουργία της οποίας θα δημιουργήσει την ανάγκη συνεργασίας με τις εθνικές διοικήσεις, τις Μ.Κ.Ο. και τους φορείς της κοινωνίας των πολιτών των κρατών-μελών.

Οι βασικές αρμοδιότητες της Υ.Δ.Α.Σ., όπως αυτές ορίζονται από το σχετικό νομοθετικό πλαίσιο, είναι οι εξής:

α) είναι αρμόδια για την ενίσχυση των Μ.Κ.Ο. και φροντίζει για τη ενημέρωση και ανάπτυξη του εθελοντισμού στην ελληνική κοινωνία των πολιτών με στόχο τη δημιουργία νέων Μ.Κ.Ο. και αναπτυξιακών δικτύων.

β) η Υ.Δ.Α.Σ. επωπτεύει και στηρίζει προγράμματα αναπτυξιακής εκπαίδευσης[32] και ευαισθητοποίησης της ελληνικής κοινής γνώμης σε θέματα ανθρωπιστικής και αναπτυξιακής συνεργασίας.

γ) είναι αρμόδια για τη χρηματοδότηση έργων επείγουσας ανθρωπιστικής βοήθειας και προγραμμάτων στις αναπτυσσόμενες χώρες, και δράσεων αναπτυξιακής εκπαίδευσης και προώθησης του εθελοντισμού.

δ) ενισχύει την ελληνική συμμετοχή σε προγράμματα της ECHO, της EUROPE-AID και άλλων διεθνών οργανισμών, ενώ προωθεί και συνεργασίες μεταξύ ελληνικών Μ.Κ.Ο. και φορέων των αναπτυσσομένων χωρών.

---

31 Τα αναπτυξιακά προγράμματα της Υ.Δ.Α.Σ. στοχεύουν κυρίως την εξάλειψη της φτώχειας στις αναπτυσσόμενες χώρες μέσα από την άνοδο του βιοτικού επιπέδου και την ουσιαστική βελτίωση των τοπικών δυνατοτήτων ανάπτυξης.

32 Ο όρος "αναπτυξιακή εκπαίδευση" περιλαμβάνει διεθνώς όλες εκείνες τις δραστηριότητες και τις δράσεις ευαισθητοποίησης της κοινής γνώμης, οι οποίες αναφέρονται σε χώρες του αναπτυσσόμενου κόσμου. Οι ευρωπαϊκές Μ.Κ.Ο., για την ανάπτυξη, χαρακτηρίζουν με αυτό τον όρο ένα σύνολο δράσεων που έχουν εκπαιδευτικό χαρακτήρα και απευθύνονται σε κοινωνικούς εταίρους, σε φοιτητές, σε νέους και τέλος στην ευρύτερη κοινωνία των πολιτών με στόχο την ευαισθητοποίηση και την ενημέρωση σε θέματα που θίγουν τις σχέσεις Βορρά-Νότου και την προώθηση του εθελοντισμού, τόσο στις χώρες δωρητές όσο και στις αναπτυσσόμενες χώρες.

ε) εισηγείται στην Επιτροπή Οργάνωσης και Συντονισμού των Διεθνών Οικονομικών Σχέσεων (ΕΟΣΔΟΣ) προτάσεις για τη συγκέντρωση μεγαλύτερου μέρους της βοήθειας σε χώρες ή τομείς προτεραιότητας, με στόχο την επίτευξη των καλύτερων αποτελεσμάτων.

Το ποσοστό συγχρηματοδότηση της Υ.Δ.Α.Σ. ανέρχεται στο 50% του προϋπολογισμού του προγράμματος, ενώ η Μ.Κ.Ο. (θα πρέπει να) συμβάλει με το 15% του κόστους, σε είδος ή σε χρήμα. Σε ορισμένες περιπτώσεις η συγχρηματοδότηση προγραμμάτων Μ.Κ.Ο μπορεί να φθάσει στο 75% του συνολικού προϋπολογισμού του προγράμματος εφόσον:

– Υλοποιείται σε χώρες προτεραιότητας της ελληνικής αναπτυξιακής πολιτικής.

– Υπάρχει σύμπραξη με νέες Μ.Κ.Ο., οι οποίες δεν διαθέτουν τη διετή διεθνή εμπειρία στην υλοποίηση προγραμμάτων σε αναπτυσσόμενες χώρες.

– Υπάρχει αξιόπιστος εταίρος στις χώρες υποδοχής της βοήθειας, διαπιστώνεται συμβατότητα με τις προτεραιότητες της αναπτυσσόμενης χώρας και το πρόγραμμα συμβάλει στην καταπολέμηση της φτώχειας.

4.4. Η ελληνική αναπτυξιακή βοήθεια προς τις Βαλκανικές και Παρευξείνιες χώρες. Το πολιτικό, πολιτισμικό και κοινωνικό πλαίσιο

Το τέλος του ψυχρού πολέμου διαδραμάτισε καταλυτικό ρόλο στις εξελίξεις στα Βαλκάνια και τον Εύξεινο Πόντο, περιοχές οι οποίες αποτελούσαν για ένα μεγάλο χρονικό διάστημα τον προνομιακό χώρο άσκησης πολιτικής. Οι εξελίξεις στην περιοχή επανασύνδεσαν τη χώρα με την παρευξείνια και βαλκανική περιοχή, με την οποία αποκόπηκε για πενήντα χρόνια[33]. Οι ανακατατάξεις από την κατάρρευση των καθεστώτων και την ανάδυση νέων κρατών μέσα από την διάσπαση προϋπαρχόντων με βίαιες ένοπλες συρράξεις, δυμιούργησε ένα κλίμα ρευστότητας και εύθραυστων ισορροπιών δυνάμεων στην περιοχή που εγκυμονούν νέες απειλές για την ειρήνη και τη σταθερότητα στην ευρωπαϊκή ήπειρο. Στο πλαίσιο αυτό, για την Ελλάδα υφίσταται ένα δίλημμα ασφάλειας, το οποίο δύναται να αντιμετωπιστεί μέσα από την ανάπτυξη ενός ρόλου σταθερότητας στα Βαλκάνια και τον Εύξεινο Πόντο. Την ίδια στιγμή, με το άνοιγμα των αγορών των Βαλκανικών και των Παρευξείνιων χωρών δίνεται στην Ελλάδα μία ευκαιρία να αναπτύξει οικονομική δραστηριότητα σ᾽ έναν χώρο στον οποίο διαθέτει συγκριτικά ιστορικά

[33] Γ. ΠΕΤΡΑΚΟΣ (ΕΠΙΜ.), *Η ανάπτυξη των Βαλκανίων,* Βόλος, Πανεπιστημιακές εκδόσεις Θεσσαλίας, 2000.

και κοινωνικά-πολιτισμικά πλεονεκτήματα. Η ενίσχυση της συνεργασίας στον οικονομικό και πολιτικό τομέα ανάμεσα στην Ελλάδα και τις χώρες των Βαλκανίων και του Εύξεινου Πόντου αποτελεί κύρια προτεραιότητα της ελληνικής πολιτικής και της διπλωματίας. Η αναπτυξιακή βοήθεια αποτελεί το μέσο για την επίτευξη οικονομικών και πολιτικών στόχων, και ενίσχυσης γενικότερα της ελληνικής θέσης. Οι κυριότεροι λόγοι που ωθούν την Ελλάδα να επικεντρώνει την χορήγηση βοήθειας στα Βαλκάνια και τον Εύξεινο Πόντο είναι τα εξής:

α) Η πιστοποίηση του ρόλου, τον οποίο η Ελλάδα μπορεί να διαδραματίσει για την σταθεροποίηση του χώρου των Βαλκανίων και του Εύξεινου Πόντου, ρόλος ο οποίος μπορεί να υλοποιηθεί μέσα από την δημιουργία κλίματος σταθερότητας στις χώρες της περιοχής και μέσα από την καλλιέργεια ενός κλίματος εμπιστοσύνης, ότι η Ελλάδα στέκεται αρωγός των προσπαθειών ένταξης που οι χώρες αυτές καταβάλλουν στην Ε.Ε. και το Ν.Α.Τ.Ο.

β) Η διεύρυνση της παρουσίας στα Βαλκάνια και τον Εύξεινο Πόντο, όπου δημιουργούνται νέες αγορές και νέοι τομείς συνεργασίας (φυσικό αέριο, πετρέλαιο), στις οποίες η Ελλάδα μπορεί να αξιοποιήσει τα πλεονεκτήματά της.

Η προτεραιότητα που δίνει η ελληνική πολιτική στον χώρο των Βαλκανίων και του Εύξεινου Πόντου κατέστη εμφανής από τη σταδιακή αύξηση του ύψους της διμερούς αναπτυξιακής βοήθειας και «Άλλες Επίσημες Ροές».

Σύμφωνα με την κατηγοριοποίηση της D.A.C., η διμερής κρατική βοήθεια περιλαμβάνει:

α) Διμερείς δωρεές (τεχνική συνεργασία, βοήθεια σε τρόφιμα, επείγουσα βοήθεια και χρηματοδοτική βοήθεια) και

β) Δάνεια που φέρουν το στοιχείο δωρεάς τουλάχιστο κατά 25%.

Στην κατηγορία «Άλλες Επίσημες Ροές» εντάσσονται οι εξαγωγικές πιστώσεις, οι οποίες χορηγήθηκαν στην περιοχή κατά την περίοδο 1993-1996. Ενδεικτικά, η διμερής βοήθεια σε Βαλκάνια και τις χώρες του Εύξεινου Πόντου από 5,5 εκ. δολάρια Η.Π.Α. το 1993 ανήλθε στα 13,6 εκ. δολάρια Η.Π.Α. το 1996, ενώ η συνολική βοήθεια κατά την περίοδο 1993-1996 ανήλθε στα 31,9 εκ. δολάρια Η.Π.Α., καθιστώντας τον βαλκανικό και παρευξείνιο χώρο, πρώτη γεωγραφική περιοχή προορισμού της βοήθειας της Ελλάδας[34]. Σύμφω-

[34] Βλ. Υπουργείο Εθνικής Οικονομίας-Υπουργείο Εξωτερικών, Πρόγραμμα Αναπτυξιακής Βοήθειας της Ελλάδας, Αύγουστος 1996, σελ. 28.

να με τον απολογισμό του Πενταετούς Προγράμματος Διμερούς Αναπτυξιακής Βοήθειας (1997-2001), καθώς και από στοιχεία του Ο.Ο.Σ.Α., μπορούν να γίνουν οι εξής παρατηρήσεις:

1. Σχετικά με την κατανομή της βοήθειας κατά γεωγραφικές περιοχές, αυξάνεται σημαντικά η διμερής αναπτυξιακή βοήθεια που χορηγείται: α) στις χώρες της Κεντρικής και Ανατολικής Ευρώπης (Κ.Α.Ε.), την Κοινοπολιτεία Ανεξαρτήτων Κρατών (Κ.Α.Κ.), και κυρίως τις παρευξείνιες χώρες και β) στα Βαλκάνια[35].

2. Οι χώρες της Κ.Α.Κ., μαζί με τις χώρες της Κ.Α.Ε., αποτελούν την πρώτη γεωγραφική περιοχή προορισμού της διμερούς αναπτυξιακής βοήθειας, στην οποία διοχετεύτηκαν 142,2 εκ. δολαρια Η.Π.Α. μέχρι το 2001, και μεταξύ των χωρών της Κ.Α.Κ. αποδέκτες του μεγαλύτερου ποσοστού βοήθειας ήταν οι παρευξείνιες χώρες. Στο πλαίσιο του πενταετούς προγράμματος οι χώρες της Κ.Α.Κ. αντιμετωπίστηκαν ως ξεχωριστή περιοχή προορισμού, σε αντιδιαστολή με το πρόγραμμα 1993-1996, με το οποίο εντάσσονταν στον χώρο της Ασίας μαζί με τις χώρες της Μέσης Ανατολής, πρόγραμμα το οποίο έλαβε συνολικά 17,7 εκ. δολάρια Η.Π.Α. Δεύτερη περιοχή προορισμού της βοήθειας για την περίοδο 1997-2001 ήταν οι χώρες της Βαλκανικής χερσονήσου, όπου διοχετεύτηκε το 1/3 του συνόλου της τεχνικής βοήθειας που χορηγήθηκε στα πλαίσια του πενταετούς προγράμματος. Αναφορικά με την κατανομή της βοήθειας κατά είδος, το μεγαλύτερο ποσοστό αφορούσε η τεχνική βοήθεια-κατάρτιση ανθρώπινου δυναμικού για την απόκτηση γνώσεων και δεξιοτήτων σε διάφορους τομείς –η οποία θεωρήθηκε ότι θα έχει θετικές συνέπειες για την ανάπτυξη της λήπτριας χώρας. Ακολούθησε η επείγουσα βοήθεια και η φιλοξενία παιδιών από τα Βαλκάνια, τα οποία επλήγησαν από τον πόλεμο στη Σερβία-Μαυροβούνιο και το Κοσσυφοπέδιο. Στην κατανομή της βοήθειας κατά τομέα επικράτησε η βοήθεια για ενίσχυση της κοινωνικής υποδομής –κυρίως εκπαίδευση– και ακολούθησε ο τομέας της οικονομικής υποδομής, με έμφαση στις ιδιωτικοποιήσεις[36].

3. Όσον αφορά την αξιολόγηση της αναπτυξιακής βοήθειας, η πορεία υλοποίησης του πενταετούς προγράμματος, κινήθηκε ικανοποιητικά και οι παρατηρήσεις, οι οποίες έγιναν από την επιτροπή της DAC για την αποτροπή

---

35 Βλ. Στ. ΜΗΛΙΓΓΟΣ, «Η Ελληνική Πολιτική Αναπτυξιακής Συνεργασίας», στο Α. ΧΟΥΛΙΑΡΑΣ (ΕΠΙΜ.), ό.π., σελ. 221.

36 D. GROS, *An Economic System for Post-War South Europe*, companion paper to the CEPS Working Document nº 131, CEPS, Brussels 1999. CEPS, *A System for Post-War South East Europe*, Working Document nº 131, Brussels 1999, and GROS, *op.cit.*

ανασταλτικών παραγόντων που εμφανίστηκαν στη χορήγηση βοήθειας, αποτέλεσαν αναγκαία προϋπόθεση για την επιτυχία της ελληνικής στρατηγικής στον βαλκανικό και παρευξείνιο χώρο. Οι παράγοντες αυτοί ομαδοποιήθηκαν ως εξής:

α) Σε προβλήματα συντονισμού για την οργάνωση της παροχής βοήθειας.

β) Σε επίπεδο εντός του κράτους που χορηγεί αναπτυξιακή βοήθεια, μεταξύ των φορέων που εμπλέκονται στη βοήθεια (Υπουργεία, Μ.Κ.Ο.)

γ) Σε επίπεδο διακρατικό, με αποτέλεσμα να εμφανισθούν επικαλύψεις στα προγράμματα, και οι παρεμβάσεις να μην αποτελούν ολοκληρωμένες προτάσεις και ενέργειες.

δ) Σε περιπτώσεις μη επιτυχίας στη διαχείριση της βοήθειας, οφειλόμενης σε μη αποτελεσματικά δίκτυα Μ.Κ.Ο. ή στην χρήση της βοήθειας από παράγοντες των αποδεκτριών χωρών για σκοπούς που δεν έχουν σχέση με την ανάπτυξη και την εξέλιξη.

4. Σε περιπτώσεις που οι επιδιώξεις της πολιτικής της αποδέκτριας χώρας έρχεται σε αντίθεση με τους στόχους της πολιτικής του δωρητή.

5. Στη διοχέτευση πόρων στα πλαίσια προγραμμάτων πολυμερούς ή διμερούς βοήθειας, σε μελέτες και εκπαιδευτικά προγράμματα που ανταποκρίνονται σε μακροπρόθεσμες και όχι σε βραχυπρόθεσμες και επείγουσες ανάγκες της αποδέκτριας χώρας, οι οποίες θα μπορούσαν να αντιμετωπιστούν με έργα ανάπτυξης, τα οποία συμβάλουν στην απασχόληση ανθρώπινου δυναμικού.

Πίν. 6: Κατανομή της βοήθειας κατά μεγάλες γεωγραφικές περιοχές βάσει του προγράμματος 1997-2001.

Ποσά σε εκ. δολάρια Η.Π.Α.						
Γεωφραφικές περιοχές	1997	1998	1999	2000	2001	Σύνολο
Βαλκάνια	3,7	19,0	24,8	31,1	39,0	127,6
ΚΑΚ & ΚΑΕ	14,5	20,6	27,8	35,3	44,0	142,2
Αφρική	7,8	10,7	13,5	16,3	16,5	64,8
Ασία (κυρίως Μ. Ανατολή)	3,7	6,2	8,3	9,7	10,9	38,8
Μη κατανεμημένα ποσά	5,4	5,4	5,4	5,4	5,4	27,0
Σύνολο	45,1	61,9	79,8	97,8	115,8	400,4

Πηγή: Υπουργείο Οικονομίας και Οικονομικών, Διεύθυνση Διεθνούς Αναπτυξιακής Συνεργασίας.

Πίνακας: 7: Οι 10 πρώτες χώρες προορισμού της ελληνικής κρατικής αναπτυξιακής βοήθειας κατά τα έτη 1997-1998.

	Ποσά σε εκ δολάρια Η.Π.Α.
1. Βοσνία-Ερζεγοβίνη	16
2. Αλβανία	15
3. Διοικητικές Περιοχές Παλαιστίνης	4
4. Βουλγαρία	4
5. Αρμενία	3
6. Ουκρανία	2
7. Γεωργία	2
8. Ρουμανία	1
9. Αίγυπτος	1
10. Ομοσπ. Δημ. Γιουγκοσλαβίας	1

Πηγή: OECD, 1999 Development Cooperation Report.

Πίνακας: 8: Ποσοστιαία κατανομή της αναπτυξιακής βοήθειας 1997-2001 κατά είδος.

Τεχνική βοήθεια	63%
Επισιτιστική βοήθεια	7,20%
Επείγουσα βοήθεια	20,30%
Χρηματοδοτική βοήθεια	9,50%

Πηγή: OECD, 1999 Development Cooperation Report.

4.5. Η νέα ελληνική οικονομική πολιτική για το βαλκανικό και παρευξείνιο χώρο μετά το 2002. Το Ελληνικό Σχέδιο Οικονομικής Ανασυγκρότησης των Βαλκανίων (Ε.Σ.Ο.Α.Β.)

Η Ελλάδα, ως κράτος-μέλος της Ε.Ε., αλλά κεντρική χώρα στο γεωοικονομικό οικοδόμημα της Βαλκανικής χερσονήσου και της παρευξείνιας περιοχής, θεώρησε ότι μαζί με την ιστορία και τη γεωγραφία οι κοινές παραδόσεις, οι κοινοί στόχοι για την ειρήνη και τη σταθερότητα αποτελούν αξίες και αρχές, τις οποίες όλες τις χώρες της περιοχής πρέπει να απολαύσουν. Εξαιτίας αυτού του σκεπτικού προέκυψε για την Ελλάδα ένας συγκεκριμένος στόχος η στήριξη του ευρωπαϊκού προσανατολισμού των χωρών της περιοχής, αρχικώς της Βουλγαρίας και της Ρουμανίας, και στη συνέχεια όλων εκείνων των κρατών που θα καταστούν ικανά να συμμετάσχουν στο

ευρωπαϊκό-κοινοτικό γίγνεσθαι, γεγονός που θα επιτρέψει να υλοποιηθούν όλα αυτά που σχεδιάζει η Ελλάδα και εξυπηρετούν τα συμφέροντά της.

Για την υλοποίηση του Ε.Σ.Ο.Α.Β. έχουν ληφθεί υπόψην τα εξής:

Α. Οι κατευθυντήριες γραμμές της Επιτροπής Αναπτυξιακής του Ο.Ο.Σ.Α.

Β. Η σχέση συνεργασίας μεταξύ της Ε.Ε. και των κρατών της περιοχής, καθώς και τις υφιστάμενες συμφωνίες-πλαίσιο.

Γ. Οι προσπάθειες της Διεθνούς Κοινότητας στην περιοχή.

Δ. Το γεγονός ότι η Ελληνική Δημοκρατία έχει διαμορφώσει και υλοποιεί πενταετές αναπτυξιακό σχέδιο, το οποίο, συμπληρούμενο από διεθνείς οργανισμούς, χρηματοοικονομικά ιδρύματα και άλλους διμερείς δωρητές, αποσκοπεί στην ανασυγκρότηση των ληπτριών Βαλκανικών χωρών και στη μετάβασή τους προς αμοιβαία συμπεφωνημένους αναπτυξιακούς στόχους.

Ε. Η σπουδαιότητα της προσέγγισης με την μορφή της περιφερειακής ανάπτυξης, η οποία έχει ως σκοπό την συνεισφορά στην ειρήνη, την ασφάλεια, την ευημερία και την σταθερότητα στην περιοχή.

Μ' αυτό το σκεπτικό η Ελλάδα σχεδίασε και υλοποιεί το Ε.Σ.Ο.Α.Β., ένα πενταετές αναπτυξιακό πρόγραμμα ύψους 550 εκατομμυρίων ευρώ. Το Ε.Σ.Ο.Α.Β. αποτελεί μέρος των υποχρεώσεων της Ελλάδας, που απορρέουν από την ιδιότητά της ως κράτους-μέλους της Ε.Ε. και ως μέλους της Επιτροπής Αναπτυξιακής Βοήθειας-D.A.C. του Ο.Ο.Σ.Α., και έχει δεσμευτεί να διαθέτει ετησίως τουλάχιστον το 0.20% του Α.Ε.Π. της σε αναπτυξιακή βοήθεια[37]. Το Ε.Σ.Ο.Α.Β. είναι η πρώτη ολοκληρωμένη προσπάθεια της Ελλάδας ως δότριας χώρας να ενσωματώσει σχεδιασμούς αναπτυξιακής βοήθειας σε ένα ενιαίο μη αποσπασματικών δράσεων σχέδιο και να προωθήσει έτσι μία συγκεκριμένη αναπτυξιακή πολιτική. Το Ε.Σ.Ο.Α.Β. αναλαμβάνει τη χρηματοδότηση έργων, επενδύσεων, ενεργειών, μελετών, μέτρων και δραστηριοτήτων σε έξι χώρες της περιοχής άμεσου ενδιαφέροντός της (Αλβανία, Βοσνία και Ερζεγοβίνη, Βουλγαρία, Ο.Δ.Γ. [Σερβία-Μαυροβούνιο και Κοσσυφοπέδιο], π. Γ. Δ. Μ. και Ρουμανία).

Απώτερος σκοπός του Ε.Σ.Ο.Α.Β. είναι:

α) Ο εσκυγχρονισμός υποδομών, ιδιαίτερα στους τομείς της ενέργειας και των μεταφορών.

[37] Ο σχετικός νόμος φέρει τον τίτλο «Ελληνικό Σχέδιο Οικονομικής Ανασυγκρότησης των Βαλκανίων» και περιλαμβάνει έξι άρθρα. Το Ε.Σ.Ο.Α.Β. υιοθετήθηκε από την Ελληνική Βουλή το Μάρτιο του 2002 (Νόμος 2996, ΦΕΚ 62 28 Μαρτίου 2002). Βλ. Υπουργείο Εξωτερικών της Ελληνικής Δημοκρατίας, Αθήνα, Σεπτέμβριος 2003.

β) Η προώθηση παραγωγικών επενδύσεων.
γ) Ο εκσυγχρονισμός της Δημόσιας Διοίκησης και αυτοδιοίκησης.
δ) Η υποστήριξη δημοκρατικών θεσμών/συνεργασία Κοινοβουλίων.
ε) Η υποστήριξη του κράτους δικαίου και του κράτους πρόνοιας.
στ) Η αντιμετώπιση οικονομικών ανισοτήτων.
ζ) Η υποστήριξη της εκπαίδευσης και της επαγγελματικής κατάρτισης του διοικητικού και του επιστημονικού δυναμικού.

Το Ε.Σ.Ο.Α.Β. αποσκοπεί ταυτόχρονα στην πολιτική, οικονομική και κοινωνική σταθερότητα της Νοτιο-ανατολικής Ευρώπης, και οι κατευθυντήριες αρχές που διέπουν το σχεδιασμό και τη λειτουργία του προγράμματος είναι αυτές της εταιρικής σχέσης και της διαφάνειας. Από τη βοήθεια ύψους 550 εκ. ευρώ που προβλέπεται από το Ε.Σ.Ο.Α.Β., περίπου το ήμισυ των διαθέσιμων κονδυλίων θα διατεθεί στην Ο.Δ.Γ. (265 εκ. ευρώ, εκ των οποίων τα 250 προορίζονται για τη Σερβία-Μαυροβούνιο και τα 15 εκ. ευρώ για το Κοσσυφοπέδιο), 74,84 εκ. ευρώ στην π.Γ.Δ.Μ., 70,93 εκ. ευρώ στη Ρουμανία, 54,79 εκ. ευρώ στη Βουλγαρία, 49,89 εκ. ευρώ στην Αλβανία και 19,53 εκ. ευρώ στη Βοσνία-Ερζεγοβίνη.

Με το νόμο για το Ε.Σ.Ο.Α.Β., το οποίο χαρακτηρίζεται, όπως αναφέρθηκε, από τις αρχές της εταιρικότητας και της διαφάνειας αλλά και της απαραίτητης αποτελεσματικότητας, καθορίστηκαν οι κατευθύνσεις των χρηματοδοτήσεων, ορίστηκε η Θεσσαλονίκη ως χώρος από τον οποίο θα παρακολουθηθεί και θα ελεγχθεί το αναπτυξιακό πρόγραμμα, ενώ τα Υπουργεία Οικονομίας και Οικονομικών και Μακεδονίας-Θράκης συνεργάστηκαν με το Υπουργείο Εξωτερικών, όπως και με άλλους φορείς της πόλης (το Σύνδεσμο Βιομηχανιών Βορείου Ελλάδος, το Εμπορικό και Βιομηχανικό Επιμελητήριο Θεσσαλονίκης, τον Σύνδεσμο Εξαγωγέων Βορείου Ελλάδος κ.λπ.) για να εφαρμοστεί το πρόγραμμα[38]. Τον Αύγουστο του 2002 ολοκληρώθηκε το νομικό πλαίσιο για την ενεργοποίηση του Ε.Σ.Ο.Α.Β., με την υπογραφή διμερών συμφωνιών αναπτυξιακής συνεργασίας με τις χώρες προορισμού του προγράμματος, ενώ αναμένεται η υποβολή προτάσεων για έγκριση και υλοποίηση των έργων από τις επωφελούμενες χώρες, μέσω των ελληνικών Πρεσβειών. Το κύριο μέρος των χρημάτων (το 80%), μέσω των οποίων χρηματοδοτείται το πρόγραμμα, δίδεται απ' ευθείας για τις δημόσιες επενδύσεις των επωφελούμενων χωρών, ενώ το υπόλοιπο 20% των πόρων του Ε.Σ.Ο.Α.Β. θα προωθηθεί στις χώρες της περιοχής από την Ελλάδα μέσω της συγχρηματο-

[38] Για την καλύτερη υλοποίηση του Ε.Σ.Ο.Α.Β. προσλήφθηκε το Σεπτέμβριο του 2003, έπειτα από διεθνή διαγωνισμό, τεχνικός σύμβουλος.

δότησης ιδιωτικών παραγωγικών επενδύσεων στον αγροτικό τομέα και της μεταποίησης.

Για το κύριο μέρος του Ε.Σ.Ο.Α.Β. (το 80% των 550 εκατομμυρίων ευρώ), η Ελλάδα προέβη στην εγκατάσταση της Επιτροπής Παρακολούθησης στη Θεσσαλονίκη, επιτροπή η οποία οργάνωσε την προετοιμασία των μηχανισμών παρακολούθησης και αξιολόγησης του Ε.Σ.Ο.Α.Β., ενώ παράλληλα κατήρτισε μαζί με τις κυβερνήσεις των έξι κρατών τα σχέδια συμβάσεων. Κάθε πρόταση που υποβάλλουν τα κράτη εξετάζεται από την Επιτροπή Παρακολούθησης, στην οποία θα γνωμοδοτούν οι φορείς της Βορείου Ελλάδας και ο Υπουργός των Εξωτερικών, με βάση τις γνωμοδοτήσεις της Επιτροπής Παρακολούθησης θα αποδέχεται την ένταξη των προτάσεων στο Ε.Σ.Ο.Α.Β., και θα αρχίζει η χρηματοδότηση μέσω των πέντε ελληνικών Τραπεζών, που δραστηριοποιούνται στις επωφελούμενες χώρες.

4.6. Συμπερασματικές παρατηρήσεις

Η διεύρυνση της Ε.Ε. με τις χώρες της Κ.Α.Ε., και η προοπτική που υπάρχει για τα Βαλκάνια και τον Εύξεινο Πόντο, συνιστά επιλογή την οποία η Ε.Ε. θα πρέπει να υλοποιήσει τα αμέσως επόμενα χρόνια[39]. Η συγκεκριμένη επιλογή επιδιώκεται ως προϋπόθεση για την εδραίωση της ασφάλειας, της σταθερότητας, της ευημερίας και της οικονομικής ανάπτυξης, της ειρήνης και δημοκρατίας στον ευρωπαϊκό χώρο. Βεβαίως, η αύξηση του αριθμού των κρατών-μελών δημιουργεί τεράστια προβλήματα προσαρμογής στο θεσμικό, πολιτικό και οικονομικό σύστημα της Ε.Ε., ενώ από την άλλη θετει και ζητήματα φιλοσοφίας διαχείρισης των υποθέσεων της Ε.Ε.

Από τη πλευρά της Ελλάδας, η διεύρυνση αποτελεί κεντρική επιλογή, αφού από την έναρξη της σχετικής διαδικασίας υποστήριξε τον στόχο της Ε.Ε., προκειμένου να συμπεριλάβει τα κράτη των Βαλκανίων, της κεντρικής και ανατολικής Ευρώπης και του Εύξεινου Πόντου, χώρος ο οποίος έχει μεγάλη σημασία για την Ελλάδα. Ειδικότερα, η Ελλάδα υποστηρίζει τον στόχο της διεύρυνσης γιατί θεωρεί ότι η πολιτική της εισόδου νέων μελών στην Ε.Ε., και μάλιστα από πολύ σημαντικούς γεωοικονομικούς και γεωπολιτικούς χώρους γι᾽ αυτήν, είναι προς το συμφέρον της για:

α) Την σταθερότητα στην περιοχή (ενίσχυση της ασφάλειας, ευρωπαϊκή συμπεριφορά της Τουρκίας, άμβλυνση των εθνοτικών και κοινωνικών εντάσεων στο βαλκανικό και παρευξείνιο χώρο).

---

[39] Π. Ιωακειμιδης, «Συμφέρει την Ελλάδα η νέα διεύρυνση της Ευρωπαϊκής Ένωσης;», *Οικονομικός Ταχυδρόμος* Φ.20 (2506), 18 Μαΐου 2002.

β) Την ενίσχυση του ρόλου της στην οικονομία του χώρου (η διεύρυνση προσφέρει εκείνο το περιβάλλον και δημιουργεί το ευνοϊκό κλίμα και τις συνθήκες για να ενισχύσει η Ελλάδα την παρουσία της στην περιοχή της ανατολικής Ευρώπης και των δυτικών Βαλκανίων).

Όσον αφορά το σκέλος της αναπτυξιακής βοήθειας, από τη μέχρι τώρα πορεία της ελληνικής αναπτυξιακής στρατηγικής στα Βαλκάνια και τον Εύξεινο Πόντο είναι σημαντικό ότι έχει εδραιωθεί ένα πλαίσιο σχέσεων με πολυποίκιλα οφέλη για τις λήπτριες χώρες και την ελληνική πολιτική και διπλωματία. Η ελληνική αναπτυξιακή βοήθεια μπορεί ωστόσο να καταστεί αποτελεσματικότερη μέσα από την ενίσχυση των προσπαθειών όλων των παραγόντων που εμπλέκονται στην συνεργασία και τη χορήγηση της βοήθειας, τόσο μέσω του Ε.Σ.Ο.Α.Β.[40] όσο και μέσω άλλων προγραμμάτων χορήγησης βοήθειας από την Ε.Ε. και διεθνείς οργανισμούς.

Η ενεργός συμμετοχή της ελληνικής πολιτικής και διπλωματίας, μέσω της αναπτυξιακής βοήθειας και συνεργασίας[41], στις βαλκανικές και τις παρευ-

[40] Μια πρώτη αποτίμηση του Ε.Σ.Ο.Α.Β. πραγματοποιήθηκε τον Ιούνιο του 2003. Έτσι, σύμφωνα με τα στοιχεία οι ιδιώτες επενδυτές έχουν εδώ και χρόνια δώσει το "παρών" στα Βαλκάνια, το ελληνικό κράτος όμως κινείται με πιο αργούς ρυθμούς. Ενώ οι ιδιωτικές ελληνικές επενδύσεις στα Βαλκάνια έχουν προηγηθεί του Ε.Σ.Ο.Α.Β. και έχουν ξεπεράσει το 2002 τα 5,5 δισ. ευρώ, από την άλλη πλευρά, από τα 550 εκατ. ευρώ που προβλέπει το Πρόγραμμα Ανασυγκρότησης έχουν εκταμιευθεί μόλις 5 εκατ. ευρώ. Σύμφωνα με τα στοιχεία που παρουσιάστηκαν στο Συμβούλιο της Θεσσαλονίκης (Ιούνιος 2002) από τον πρωθυπουργό της Ελλάδας, το Ε.Σ.Ο.Α.Β. άρχισε να ενεργοποιείται ουσιαστικά από τις αρχές του 2003. Το πρόγραμμα τελεί υπό την εποπτεία του υπουργείου Εξωτερικών, μετά τη μετάθεση της υπαγωγής του προγράμματος από το υπ. Οικονομίας και διαχωρίστηκε σε τρία "σκέλη", προκειμένου να γίνει δυνατή η επιτάχυνση της υλοποίησής του: 1ο Το σκέλος των αποκαλούμενων "μικρών" έργων που έχουν συνολικό προϋπολογισμό 5,5 εκατ. ευρώ, δηλαδή το 1% των δαπανών του προγράμματος. Τα χρήματα αυτά τα διαχειρίζονται οι πρέσβεις, με στόχο την άμεση χρηματοδότηση "μικρών" έργων που μπορούν άμεσα να είναι ωφέλιμα για τις κοινότητες στις οποίες θα γίνουν, όπως π.χ. επισκευές δρόμων, κτιρίων νοσοκομείων, σχολείων, αποχετευτικών δικτύων κ.λπ. 2ο Τις παραγωγικές επενδύσεις, οι οποίες θα απορροφήσουν το 20% του προγράμματος, ήτοι 110 εκατ. ευρώ. Στο πλαίσιο αυτό έχουν κατατεθεί ήδη περισσότερες ανό 25 προτάσεις για Βουλγαρία και Αλβανία. Για τις προτάσεις αυτές έγινε μεγάλη συζήτηση, για να εξετασθεί το ποιες από αυτές "διευκολύνουν" τη μεταπήδηση επενδύσεων από την Ελλάδα στις δύο χώρες και να αποκλεισθούν. 3ο Το τριτο σκέλος αφορά το 79% του προϋπολογισμού που προγράμματος, δηλαδή 434,5 εκατ. ευρώ, και αφορά επενδυτικές προτάσεις που θα γίνουν από τις ενδιαφερόμενες χώρες, και το καλοκαίρι του 2003 ανέλαβε υπηρεσία ο τεχνικός σύμβουλος για την αξιολόγηση 9 προτάσεων από την Βουλγαρία, την Αλβανία, τη Σερβία και τη Ρουμανία. Υπουργείο Εξωτερικών, Αθήνα, 2003.

[41] Η χορήγηση της αναπτυξιακής βοήθειας θα πρέπει να λαμβάνει όλες τις παραμέτρους έτσι ώστε να διασφαλίζεται η ορθή διαχείριση των χρημάτων, να υπάρχει δηλαδή διαφάνεια, αφού δεδομένης της έλλειψης ισχυρών θεσμών σε πολλές από αυτές τις χώρες, είναι υπαρκτός ο κίνδυνος να μη γίνει η καλύτερη δυνατή αξιοποίηση των κονδυλίων αυτών.

ξείνιες χώρες επιβάλλεται για μία σειρά από λόγους, οι οποίοι μπορούν να ομαδοποιηθούν ως εξής:

Α. Η ανάπτυξη των χωρών των Βαλκανίων και του Εύξεινου Πόντου αποτελεί μία σημαντική προϋπόθεση για την ελαχιστοποίηση των εντάσεων και για την εδραίωση ενός κλίματος συνεργασίας.

Β. Η μείωση και η αναστροφή του μεγάλου ρεύματος (λαθρο)μετανάστευσης από τις χώρες της βαλκανικής και παρευξείνιας περιοχής προς την Ελλάδα συνδέεται με την κακή οικονομική κατάσταση των χωρών αυτών, και η αναπτυξιακή βοήθεια θεωρείται ως κυρίαρχο μέσο για την ανάσχεση του κύματος των (λαθρο)μεταναστών.

Γ. Τα οικονομικά προβλήματα και οι κοινωνικές αντιθέσεις στην περίοδο μετάβασης προκαλούν ένταση του οργανωμένου εγκλήματος, της διακίνησης και της εκμετάλλευσης ανθρώπων και της εμπορίας ναρκωτικών, ζητήματα που απασχολούν πλέον έντονα την ελληνική κοινωνία.

Δ. Η συμμετοχή των κρατικών και ιδιωτικών ελληνικών επιχειρήσεων στην πορεία οικονομικής ανάπτυξης των βαλκανικών και παρευξείνιων χωρών μέσα από ολοκληρωμένη παρέμβαση μπορεί να αποτελέσει μέσο εξέλιξης της ελληνικής οικονομίας, ιδιαίτερα σήμερα όπου η Ελλάδα αντιμετωπίζει σοβαρό πρόβλημα παραγωγής, ανταγωνιστικότητας και διάθεσης των προϊόντων της.

Θεοφάνης Μαλκιδης

Δημοκρίτειο Πανεπιστήμιο Θράκης
Τμήμα Γλώσσας, Θιλολογίας και Πολιτισμού Παρευξεινίων Χωρών
Αλαμάνας 11
68100 Αλεξανδρούπολη (ΕΛΛΑΣ)
fmalkidi@bscc.duth.gr

OBITUARIO

El 24 de junio de 2005 murió en Atenas Manolis Anagnostakis. Su nombre en Grecia estuvo desde muy pronto asociado a la seriedad y a la coherencia que evidenciaba su creación poética, ambas cosas fruto de un compromiso nítido con la política y con la vida, siempre desde posiciones críticas exigentes y humanas en el espacio ideológico de la izquierda. Nació en Salónica en 1925, ciudad en la que vivió hasta que a finales de 1978 se trasladó a las cercanías de Atenas. En su ciudad estudió medicina y más tarde, en Viena, se especializó en radiología, profesión que ejerció hasta su jubilación. Su obra poética, que se inició en 1945 con la publicación de *Épocas* y se cerró con *El objetivo,* en 1970, acompañada de su labor de reflexión crítica (*Pro y contra*, 1965; *Antidogmas*, 1978), le valió el respeto y la consideración como uno de los representantes más destacados de la primera generación de posguerra. El drama de la guerra civil griega (1946-50), durante la que sufrió la cárcel por las actividades políticas ilegales de su época estudiantil, que le valdrían la condena a muerte, supuso una experiencia que dejaría en su alma una honda huella, la cual se reflejaría en muchos momentos de su poesía. De aquella época procede la traducción de "Dos odas", de Federico García Lorca, en colaboración con un compañero de generación, K. Kiru. La circulación en disco de algunos de sus poemas musicados por M. Theodorakis a partir de 1974 contribuyó a la amplia difusión de su poesía en Grecia. *Los poemas (1941-1971)*, título que recoge prácticamente la totalidad de su poesía, han sido traducidos a varias lenguas europeas, entre ellas el castellano. No fue prolífico, prefirió,

con la sobriedad y contundencia de su poética ("como púas han de quedar grabadas las palabras para que no se las lleve el viento"), dar un sentido al silencio que su muerte no hace más que agrandar.

Alfonso Silván Rodríguez

DISCUSIONES Y RESEÑAS

LITERATURA ESPAÑOLA DE TEMA BIZANTINO: TENDENCIAS AL CAMBIO

No pudo por menos que llamarnos la atención el hecho de que una novela sobre la Caída de Constantinopla, *Las lágrimas de Karseb, Constantinopla 1453*, de Julio Murillo Llerda, quedara finalista en la V edición del premio de Novela Histórica Alfonso X el Sabio correspondiente al presente año 2005. Si bien es cierto que este género es el que mayor auge disfruta actualmente entre los lectores de novela, Bizancio, o el Imperio Bizantino, es un tema que brilla por su ausencia en nuestra narrativa de corte histórico.

O no. Lo cierto es que Bizancio siempre ha estado presente en nuestras letras, aunque a través de un prisma un tanto deformante y parcial: la aventura almogávar en Grecia. Una mirada retrospectiva a nuestra literatura de ficción nos lleva directamente hasta la Valencia de 1490, cuando Joanot Martorell publicó *Tirant Lo Blanc*, novelización de la vida de Roger de Flor –una de las pocas obras que Cervantes salva de la hoguera en el *Quijote*–, inspirada en la *Crónica* de Ramón Muntaner e inspiradora a su vez de la película que Vicente Aranda está rodando en estos momentos, en lo que puede que sea la primera presencia de Constantinopla en el cine español (siempre y cuando en la película aparezca alguna escena de exteriores).

En efecto, salvo alguna honrosa excepción[1], parece que los almogávares han tenido prácticamente la exclusiva de la presencia de Bizancio en la

[1] La más reseñable es la novela de Pedro de Montegón, *Eudoxia, hija de Belisario,* escrita en 1793 y reeditada recientemente por Rogelio Blanco Martínez (Valencia, Generalitat Valenciana, 2004).

literatura española en cualquiera de sus géneros, ya sea prosa, teatro, poesía e incluso zarzuela. En http://www.filol.csic.es/bizantinos/mito.html podemos encontrar las obras que J. M. Bernal cita como hitos fundamentales en el paulatino proceso de solidificación de la leyenda heroica almogávar. Rescatados por los intelectuales de la Renaixença catalana según las crónicas de Muntaner y Francisco de Moncada en la segunda mitad del siglo XIX, los mercenarios almogávares alcanzaron su consagración histórica gracias a los extensos estudios documentales que Antoni Rubiò i Lluch llevó a cabo durante la primera mitad del siglo pasado. Si bien los almogávares, según en que época se haya hablado de ellos, han sido considerados puntualmente como héroes españoles, lo cierto es que son el mito épico catalán por excelencia, y no cabe duda, pues, de que el trabajo de los investigadores resulta fundamental a la hora de ofrecer al creador una cantera de temas nuevos que debidamente reelaborados y ficcionados pueden alimentar al ávido lector de novela histórica que busca aventuras en épocas pasadas.

Pero la sombra de los almogávares es alargada. Con mayor o menor fortuna literaria, la estela monolítica de esa epopeya un tanto maniquea en la que unos valientes soldados son traicionados por un imperio pérfido y decadente –concepción que ha cercenado durante mucho tiempo la utilización de Bizancio en nuestras literaturas– se extiende aún hoy en día de manera, si bien renovada, un tanto tediosa, sobre todo por las letras catalanas (v. gr. el reciente *Roger de Flor, El Lleò de Constantinoble*, de Francesc Puigpelat, Barcelona, 2004, premio Pin i Soler 2002, Ciutat de Tarragona).

Pero precisamente por esta tradición catalana de estudios sobre los almogávares, lo que probablemente explique que el interés por Bizancio y la Grecia actual despertara en Cataluña antes que en otras partes de España, no debe sorprendernos que, en la segunda mitad del siglo XX, la iniciativa de superar el estereotipado tratamiento literario de ese hecho histórico y, en consecuencia, ofrecer a lo bizantino mayores oportunidades de expresión, partiera de dos escritores oriundos de las tierras de la antigua Corona de Aragón.

Será un aragonés el primero en plantearse la redefinición de la aventura almogávar desde un punto de vista estético y no ético-épico, tal y como se había venido haciendo hasta entonces. Exiliado en Estados Unidos después de la Guerra Civil, aislado de la realidad española del momento, Ramón J. Sender vuelve la mirada al pasado y se refugia en la Historia propia, pero con la premisa inicial de huir de patriotismos trasnochados. Así, pues, lo que se propone en su *Bizancio* (Méjico, 1956) es escribir una

novela bizantina según el concepto de lo bizantino que él mismo se ha forjado. No es ya simplemente una aventura bélica, sino un choque entre dos formas de concebir la existencia, entre dos formas de vida: una delicada y exquisita, decadente, intuitiva e intelectual a un mismo tiempo, llena de matices y penumbras, la bizantina; otra violenta y furiosa, primitiva, la de los mercenarios aragoneses y catalanes. La novela es la conjunción –o mejor dicho, yuxtaposición, ya que ambas partes están destinadas a no entenderse– de dos narrativas de estilo diametralmente opuesto. La parte bizantina, pródiga en recursos de ritmo lento, como descripciones morosas de los detalles más insignificantes que se ralentizan aún más por el uso continuado del polisíndeton, retrata mediante monólogos interiores, sueños y elaborados diálogos a caracteres con personalidades refinadas y complejas que se mueven en entornos de elevado nivel cultural; mientras, en la parte almogávar, una prosa breve y parca, que contrasta con la anterior por su ausencia de imaginación, refleja unos caracteres primarios incapaces de trascender al objetivo inmediato y cuyo discurso y posibilidades de comunicación no van más allá del intercambio de frases bruscas y cortantes. Obviando las tendenciosidades épicas, en esa convivencia condenada a la fatalidad el protagonismo del conflicto –otra innovación– recae sobre la mujer en la que ambos mundos confluyen, la princesa María, sobrina del emperador Andrónico II y esposa de Roger de Flor. Según la opinión del propio Sender, no es su novela más lograda, habiendo quedado un tanto lejos de alcanzar los objetivos que en un principio había buscado en ella, pero vista con perspectiva no deja de ser un interesante y meritorio paso adelante en la concepción literaria de Bizancio por parte de un autor español.

Y si Ramón J. Sender supo darle un quiebro de cintura estilístico y conceptual a los sempiternos almogávares, Juan Perucho, con su prosa mágica y sus universos alquímicos a medio camino entre la maravilla erudita y las realidades quiméricas, fue capaz de dar la vuelta de tuerca necesaria para el aprovechamiento literario de Bizancio y descubrir las posibilidades que el desprestigiado, eternamente decadente y pérfido por antonomasia Imperio Bizantino encierra para la fabulación. La colección de relatos breves *Nicéforas y el Grifo* (Barcelona, 1968) es el ejemplo perfecto de este punto de inflexión: el caballero bizantino Nicéforas, protagonista del relato que da nombre al volumen, reniega del emperador y se pone al servicio de la Corona de Aragón defendiendo la Acrópolis de Cetines al mando de una guardia de doce ballesteros. No obstante, el hecho de que la aventura catalana en Grecia sea vista a través de los ojos de un griego

–aunque sea "colaboracionista"–, ese intento de ponerse en el lugar del hasta entonces tan denostado Otro y concederle la capacidad de fascinar a sus aliados occidentales con la maravilla puramente oriental de un grifo domesticado, vuelve a suponer otro enorme avance de perspectiva. En ese mismo volumen de relatos, Perucho nos reserva dos sorpresas, *Las aventuras de Kosmas* y *La bella dama Egeria*, en los que sin miedo ya a buscar nexos de unión, el autor nos lleva de la mano desde la Grecia catalana a la Hispania bizantina. La fusión de ambas historias será el germen de una obra que tardará aún muchos años en florecer con el título *Les aventures del cavaller Kosmas* (Barcelona, 1981; versión castellana del autor: *Las aventuras del caballero Kosmas*, Barcelona, 1981). Kosmas, un recaudador de impuestos versado en los conocimientos más variados, es destinado a Cartago Nova por el emperador Justiniano, donde se enamorará de Egeria, nieta de aquella otra Egeria, la viajera osada que nos dejó la *Peregrinatio ad Sancta Loca*. Los viajes de Kosmas por el interior de Hispania nos llevan desde el III Concilio de Toledo, en el que asistimos a la ceremonia en la que Recaredo abjuró del arrianismo, hasta la Gerona de Juan de Bíclaro. Por otra parte, la misteriosa desaparición de su amada servirá de excusa para que el caballero emprenda un viaje en su búsqueda en el que nos muestra todo el esplendor del Mediterráneo bizantino del siglo VI. En la sorprendente prosa de Perucho, los alborotadores y polifacéticos autómatas que el mismo Kosmas construía –tan capaces de mantener al detalle un libro de cuentas como de preparar una opípara cena en el desierto– y un buitre amaestrado que canta coplillas y melancólicos fados en las veladas nocturnas comparten protagonismo natural con personajes como San Isidoro, San Braulio de Zaragoza y Simeón el Estilita. En *Los Laberintos Bizantinos. Un viaje con espectros* (Barcelona, 1984; versión catalana del autor: *Els laberints de Bizanci, un viatge amb spectres*, Barcelona, 1989), Perucho, fuera ya de la narración histórico-mágica, continúa esa reconciliación con el Imperio incomprendido a través de las memorias de sus propios viajes por el Mediterráneo oriental, en las que despliega una prodigiosamente culta fantasía y deslumbra con una audaz confusión de planos iluminados por un fino sentido del humor.

Pero no podemos decir que las obras aquí mencionadas abrieran brecha para que lo bizantino entrara a formar parte del elenco de temas tratados, aunque sea de manera mínima, por nuestros novelistas. Aun a riesgo de cometer algún grave y recriminable error de omisión, debemos confesar que, al menos en narrativa, no hemos encontrado nada que haga referencia a Bizancio y que vaya un poco más allá de aquello a lo que los almo-

gávares nos tienen acostumbrados hasta *Teodora de Bizancio, el poder del sexo*, de J. M. González Cremona (Barcelona, 1993). Aunque el autor insiste en que es una biografía seria basada en las fuentes de la época –evidentemente, Procopio–, no puede por menos que reconocer que algunos sucesos están «dramatizados», y de ahí que la incluyamos aquí. Por otra parte, su pertenencia a la colección "Mujeres apasionadas" de Planeta tampoco es un argumento a favor para catalogarla como un ensayo histórico-biográfico formal.

Unos años más tarde, en la primera novela de José Luis Corral *El salón dorado* (Madrid, 1998), donde se cuentan las peripecias de Juan, un joven eslavo capturado por los pechenegos y vendido a la biblioteca del Patriarcado de Constantinopla, se presta por fin atención a un momento histórico diferente de la Reina de las Ciudades. Aunque de manera demasiado sucinta, ya que sólo constituye el primer escenario de la azarosa vida del protagonista, la Constantinopla del siglo XI aparece retratada como centro de poder y deslumbrante foco de cultura, el único lugar en el que el esclavo Juan podrá alcanzar la formación que le permitirá sobrevivir y terminar su vida como un reconocido sabio en el reino musulmán de Zaragoza.

En ese mismo año aparece en el panorama editorial la insólita propuesta de Vicente Baquero *Bucoleón* (Madrid, 1998). Por primera vez el Imperio Bizantino aparece reflejado por sí mismo y no por ser lugar de paso, por las relaciones que tuviera con la Península Ibérica en un momento determinado o como mero encuadre para la cimbreante cintura de Teodora. A través de las memorias de Demetrio Cidones, vivimos desde dentro, desde el mismo corazón de la intelectualidad y del poder bizantinos, los primeros estertores de un imperio que ya renació agonizante desde su reconquista por Miguel VIII Paleólogo y que a lo largo del convulso siglo XIV se empecinará en suicidarse envuelto en cruentas guerras civiles y en sutiles y evanescentes disputas teológicas entre las que el Hesicasmo juega un papel fundamental. Gracias a su enorme erudición, Baquero analiza el Imperio de Oriente con una actitud libre de prejuicios que en el marco de nuestra literatura sobre el Bizancio del siglo XIV resulta muy gratificante. Su capacidad de comprensión para ponerse en el lugar del otro y captar y transmitir qué pensaría y sentiría un romeo que ve cómo su universo queda estrangulado por las presiones de Occidente por un lado –Venecia y Génova pelean por hipotecar sus puertos y el Papado por hipotecar su alma– y de los vigorosos otomanos por el otro, contagia de empatía al lector. No hay buenos ni malos, todos los personajes se mueven por una razón que ellos creen legítima y que el lector puede compartir o no. En ese

sentido, su prosa recuerda ligeramente a los caracteres clásicos de la literatura griega antigua. Lamentablemente, *Bucoleón* pasó desapercibida. Quizá maneje conceptos y acontecimientos demasiado ajenos a nuestra cultura de a pie como para convertirse en literatura de consumo masivo y llegar a ser publicada en edición de bolsillo.

No obstante, a partir de *Bucoleón* parece que Bizancio comienza a menudear un poco más como tema de narrativa histórica. El periodista y escritor Fermín Bocos publica *El resplandor de la gloria* (Barcelona, 1999), donde recrea los últimos meses de Constantinopla y postula una continuación de Bizancio que despierta cierta perplejidad. Demasiadas licencias históricas un tanto cuestionables la convierten más en una novela de historia-ficción que en novela histórica propiamente dicha. Las excelentes descripciones que aparecen de Mistra o de algunos monasterios del Monte Atos quedan deslucidas ante la tergiversación de algunos hechos y la invención de ciertos personajes, como es el caso de un presunto hijo y heredero del emperador Constantino XI que lleva el peso del argumento y que desdibuja casi por completo tanto la figura real del protagonista de la tragedia, el propio Constantino Paleólogo, como el verdadero drama del momento. Si el argumento más utilizado por los escritores de novela histórica es acercar el pasado al lector y descubrírselo de forma amena, este tipo de recursos en los que la realidad histórica se confunde con la invención sólo contribuye a desorientarlo. También ha pasado desapercibida.

En *Un diamante para el rey* (Madrid, 2001), Mª Isabel Molina Llorente ofrece al público más joven una entretenida píldora sobre el papel que Bizancio jugó entre las luchas de poder de la Hispania visigoda mientras el Imperio dominaba las tierras del Levante español. Aunque la historia del protagonista Basilio, a quien el emperador Mauricio encomienda una embajada dirigida al rey de Toledo Leovigildo, está narrada de forma ágil y adecuada, quizá presuponga demasiados conocimientos en el público hacia el que se dirige. No obstante, unos completos glosarios y una detallada cronología convierten a esta obra en un más que loable intento de descubrir a un lector en formación relaciones históricas y sucesos no demasiado conocidos.

En *Al-Gazal, el viajero de los dos Orientes*, de Jesús Maeso de la Torre (Barcelona, 2001), el Imperio Bizantino del siglo XI también tiene su pequeño papel protagonista como una de las potencias del momento.

La novela *Pantocrátor* (2002) de Hilario Gómez Saafigueroa constituye un caso verdaderamente sorprendente por atípica y rompedora. En los meses inmediatamente anteriores a la reconquista de Creta por el que será

el futuro emperador Nicéforo Focas, Manuel Kolastés, un oficial de los *tágmata,* se enfrenta de manera involuntaria a una trama de asesinatos, conjuras políticas y traiciones cuyas pistas le conducirán hasta la cima misma del poder. El Imperio Bizantino del siglo X se despliega como telón de fondo de una línea argumental característica de la novela detectivesca, tan clásica como bien urdida y coherente. La capital y las provincias, la vida pública y la privada, aparecen retratadas hasta en sus más mínimos detalles con desenfado y naturalidad, pero también con agudeza y precisión. Así, pues, además de sus méritos literarios ofrece el atractivo añadido de ser un trabajo que conjuga a la perfección entretenimiento y una ingente documentación, convertida en asequible debido a la engañosa sencillez con que está tratada. Tanto es así que en el año 2003 fue incluida en la lista de lecturas recomendadas por la UNED para sus alumnos de Historia del Arte. Y si, como más arriba mencionábamos, *Pantocrátor* resulta un tanto atípica por su argumento, desarrollado en un contexto histórico que nadie hasta ahora había tratado en nuestra literatura, resulta también rompedora por su forma de distribución, gracias a la cual llega de forma inmediata al lector interesado *a priori:* se vende por Internet a un precio más que módico a través de la propia página web del autor: http://www.ejercitosbizancio.net, una de las mejores webs en español sobre el Imperio Bizantino, especializada en la historia de sus ejércitos.

Las grandes editoriales españolas son reacias a apostar por obras que no les ofrezcan de antemano la seguridad de que se convertirán en un best-seller, y el Imperio Bizantino como protagonista de novela histórica en España no es de los favoritos del gran público. Por eso resulta tan sorprendente, en principio, que la obra de Julio Murillo Llerda *Las Lágrimas de Karseb, Constantinopla, 1453* (Madrid, 2005) quedara seleccionada como finalista del premio de más renombre en esta categoría, el Alfonso X el Sabio, que conlleva además una enorme difusión y la publicación inmediata de la obra por la editorial Martínez Roca. La historia presenta una combinación de elementos que aseguran el éxito, y no siempre la comercialidad está reñida con la calidad. El propio título ya indica dónde y cuándo se desarrolla la acción: Bernard de Villiers, un médico francés que reside en Toledo, recibe una carta en la que se le avisa de que una de las legendarias siete lágrimas de Karseb ha sido encontrada en Constantinopla, lo que le hace emprender de inmediato el viaje a la Ciudad. Junto a su viejo amigo Nikos Pagadakis, filósofo y nigromante cretense, se consagrará a la búsqueda de esa joya mística durante los que serán los últimos días de la Constantinopla bizantina. El hilo argumental de la ficción se va desplegan-

do íntimamente imbricado con la recreación pulcra y fiel de los acontecimientos históricos que enmarcan la narración principal sin confundirse en ningún momento con ella. La caída de Constantinopla, expresión cuya sola mención ya evoca de manera casi inconsciente una tragedia de tintes épicos, es vista a través de caracteres que crecen y evolucionan en función de los sucesos de los que son protagonistas, movidos por sentimientos contradictorios como el amor, la avaricia, la búsqueda de lo trascendente, el instinto de supervivencia o el miedo en el valor.

Probablemente sea cierta la máxima que reza que la mejor novela histórica es la Historia en sí misma, pero libros tiene la Literatura y libros tiene la Historia. Ambas aficiones no tienen por qué ser excluyentes si están combinadas con fidelidad y buen tino. No todo lector gusta de enfrentarse al estilo ilustrado y, en ocasiones, severo de un ensayo o al lenguaje difícil de una fuente original por muy buena que sea su traducción, ni toda lectura tiene que ser por necesidad extremadamente culta y erudita. El ocio y la distensión también exigen su parcela. Pero eso no debe presuponer que el lector potencial se conforme con cualquier cosa. Por otra parte, tampoco podemos negar que una buena novela histórica puede espolear la imaginación de más de un lector y despertar su curiosidad por la Historia propiamente dicha –el caso de los almogávares en Cataluña puede ser un ejemplo de que Literatura e Historia se retroalimentan– incitándole a profundizar más. Y el círculo vuelve a empezar.

En este aspecto, los trabajos que sobre Bizancio se están publicando en España durante los últimos años, tanto fuentes históricas como estudios especializados de historiografía y filología (colección Nueva Roma, algunos títulos de Gredos como la reciente traducción de la obra de Miguel Pselo realizada por Juan Signes, etc.), ofrecen al novelista mil y una posibilidades de fabulación, y con el tiempo le ofrecerán aún muchas más. En un ámbito de lectura cada vez menos especializado, aunque sí muy exigente, el Imperio Bizantino ha dejado de ser un tema lejano y ajeno. Si Bizancio comienza a ser tratado en la ficción histórica sin sensacionalismos peyorativos y presentado en cualquiera de sus momentos simplemente como lo que fue, un imperio más con sus más y sus menos, cabe la posibilidad de que poco a poco vaya siendo recibido sin prejuicios por un público más amplio. Desde luego, el cambio de perspectiva que el Imperio de Oriente ha experimentado en la narrativa de ficción durante los últimos años parece demostrarlo así.

Aunque el mercado de literatura no deja de ser un negocio y apuesta generalmente por líneas temáticas de rentabilidad garantizada dirigiéndose

a un cliente que disfruta más leyendo sobre temas y personajes que le resultan familiares (reyes católicos, cátaros, templarios y similares), casos como el de *Pantocrátor* nos demuestran que, cuando se consigue salir a la luz saltándose los laberínticos cauces de edición y distribución del libro considerado ya como producto, hay alternativas que alcanzan un enorme éxito entre un público deseoso de escenarios y temáticas diferentes. El hecho de que *Las Lágrimas de Karseb*, una caída de Constantinopla española, haya recibido tan importante espaldarazo y reconocimiento editorial abre una puerta a la esperanza de que se ofrezca un voto de confianza a un mayor sector de lectores considerándoles capaces de asumir una mayor variedad de universos históricos.

Eva LATORRE BROTO

A PROPÓSITO DE *ELENI*, DE TEO ANGUELÓPULOS

FICHA TÉCNICA

Dirección: Teo Anguelópulos. Guión: Petros Markaris y Giorgio Silvagni.

FICHA ARTÍSTICA

Eleni: Alexandra Aidini; Alexis: Nicos Poursanidis; Nicos: Yorgos Armenis; Spiros: Vasilis Kolovos. Año 2004.

El universo trágico y poético de Teo Anguelópulos es cíclico: cada nueva película recoge, amplía y modifica temas y símbolos anteriores que fluyen lentamente en imágenes como las distintas aguas de un mismo río. *Eleni* es la primera entrega de una trilogía acerca de la historia de Grecia en el siglo XX, proyecto que ya había ensayado, en parte, en obras anteriores, como *Días del 36*, *Viaje a Citera y Los cazadores*, que tratan de un período que se extiende desde la dictadura de Metaxás hasta el final de la de los Coroneles, en 1973.

En casi todas sus películas parte el autor de una historia "real", muchas veces un viaje en el espacio o en el tiempo, de carácter iniciático, odiseico y metafórico, en el que desembocan otras historias en las que va desgranándose su personal universo poético. Comienza *Eleni* en 1919, cuando –nos dice una voz en off- un grupo de refugiados políticos griegos desplazados (tema ya tratado en *Viaje a Citera* y *El paso suspendido de la grulla*)

procedentes de Odesa, que huyen del acoso del Ejército Rojo, llegan a Salónica. Al Este de la ciudad, a orillas de un lento y ancho río, intentan reconstruir, como colonos en su propia tierra, su vida. Eleni ha perdido a su madre y es adoptada por el padre de Alexis, Spiros, viudo que la quiere por esposa. Ayudada por las hermanas de Spiros, Eleni, apenas una adolescente, da a luz en Salónica a dos niños gemelos fruto de su relación con Alexis, de los que se hace cargo una familia. Eleni huye con Alexis el día de la boda con Spiros nada más decir el sacerdote amén. En su huida se unen a un grupo de músicos (cf. *El viaje de los comediantes*) que les proporcionan un refugio en un teatro abandonado de Salónica donde conviven con otros desplazados, en este caso de la catástrofe de Esmirna en 1922. Son días de desasosiego social, los días que preceden a la dictadura de Metaxás (1936). Alexis marcha a América. Desde allí escribe a Eleni que le apena saber que los italianos de Mussolini han entrado en Grecia (1940), porque presagia la ocupación alemana (1941-1944). Entre tanto, Eleni es encarcelada por ayudar a los partisanos. Alexis muere en el Pacífico, en la batalla de Okinawa, junto al ejército norteamericano en 1945. Sus hijos morirán enfrentados en la Guerra Civil de 1946-1949.

En *Eleni* están presentes los temas e imágenes-símbolo característicos de la filmografía de Anguelópulos[1]: los paisajes grises y lluviosos, la nieve, los espejos, los trenes, en este caso para señalar sutilmente el transporte de soldados, los barcos, símbolos de los sueños del viaje (cf. *La eternidad y un día*), las escenas de baile, los trajes de novia, que señalan la transición del padre al marido, en este caso doblemente subrayado, los intersticios del espacio carentes de función práctica, vacíos, abandonados, como viejas fábricas o antiguos salones de baile, la formación espontánea de coros (los niños a la orilla del río cuando Eleni regresa del parto, los músicos en la fábrica, las mujeres plañideras que buscan junto a Eleni los cadáveres de sus hijos, etc).

Anguelópulos tiene una rara habilidad para tratar tangencialmente la tragedia clásica griega o dar la vuelta a los mitos y símbolos. En *Eleni* está presente la Helena griega, la mujer enamorada que sigue a su Paris y es perseguida por un dolorido Menelao, su marido, quien clama desde el escenario de un teatro ante unos espectadores atónitos y reprocha a su hijo el rapto. También está presente el mito de Orfeo: en su persecución de Eleni, Spiros llega hasta los infiernos, un salón de baile improvisado en

[1] Véase A. LÓPEZ JIMÉNEZ, «El universo poético de Teo Anguelópulos y su visión dialéctica de la historia de Grecia», *Erytheia* 19 (1998) 251-277.

una cervecería abandonada donde su hijo Alexis toca el acordeón mientras las parejas bailan alegres. Spiros dice: «me han dicho que este joven hace bailar hasta a los árboles», y, a continuación, baila con Eleni. Después abandona lentamente la sala. Eleni camina detrás de él. Al atravesar el umbral, Spiros muere. Su hijo, por su parte, exclama: «¡he matado a mi padre!», una resonancia del *Edipo*. La relación triangular Spiros-Eleni-Alexis cambia el argumento de la tragedia *Fedra*: el padre, enamorado de la mujer que ama a su hijo, muere rechazado por ella. El entierro tiene lugar en el pueblo, junto al río. El féretro es transportado en una balsa que recuerda el viaje de Caronte, en tanto que, a sus orillas, plantado e inmóvil, mira en silencio un coro de vivos-muertos vestidos de negro. Más tarde, Eleni y Alexis observan un árbol sobre un cielo muy claro cuyos frutos, unos corderos que cuelgan muertos, son –dice Alexis– el ganado de su padre. El suelo está empapado con su sangre. Se da la vuelta aquí a la imagen-símbolo que aparece en la escena final de *Paisaje en la niebla*, donde el árbol simboliza la vida y al padre que buscan los dos niños protagonistas (la imagen de este árbol surge de un recuerdo personal del autor: en Atenas, durante la guerra, un profesor de música suyo de nombre Homero murió al explotar una bomba: «encontramos sus restos colgando del árbol como si fueran sus frutos»[2]). Poco después, el río se desborda, como la historia, y anega el pueblo. Cuando Alexis embarca hacia América, toma un hilo de lana de un jersey que Eleni le ofrece. Este hilo, que se deshila de la trama de la vida, es lo contrario del hilo de Ariadna, pues le lleva irremisiblemente a un laberinto al final del cual está la muerte. Por último, se incluyen (según reconoce el propio autor) reminiscencias de *Los siete contra Tebas*: Los hermanos Yannis y Yorgos mueren en distintos bandos en la Guerra civil (el subrayado en la película de que toda guerra civil es una guerra fraternal mediante el recurso de presentar el encuentro de los dos hermanos en el frente resulta quizá demasiado evidente). Antes, en la cárcel, a Eleni le comunican que tiene un hijo de uniforme (que resulta muerto en combate), lo que da a entender que el otro es partisano. También éste resulta muerto y, ante su cadáver insepulto, su madre entona un lírico lamento (una escena que recuerda el *Epitafio* de Ritsos). La película acaba con un grito desgarrado de la madre.

Dice el protagonista de *La mirada de Ulises*: «Soñaba con llegar al final de mi viaje al llegar aquí (…) pero el final es el principio». Para Angelópulos todo está en el origen. Cuando ambos son adolescentes, Alexis le

[2] Cf. entrevista a Anguelópulos, en *Nosferatu* 24 (1997) 39.

dice a Eleni: «¿Te acuerdas de que queríamos ir río arriba hasta el manantial?», y, en su última carta desde Okinawa: «Anoche soñé que buscábamos el manantial del río. En cada brizna de hierba había gotas de rocío. Mi padre dijo: este prado es el río, y algunas gotas cayeron como lágrimas. Pasaste la mano sobre la hierba y, cuando la levantaste, algunas gotas rodaron hacia abajo, sobre la tierra, como lágrimas». Las lágrimas están presentes en el nacimiento de la historia del siglo XX: Eleni es Grecia, y Grecia, un prado que llora (το λιβάδι που δακρύζει).

José Ramón DEL CANTO NIETO

K. S. BROWN & Y. HAMILAKIS (EDS.), *The Usable Past. Greek Metahistories*, Lanham, Lexington Books, 2003; 239 pp.

"Quien pierde sus orígenes, pierde su identidad" –cantaba (en catalán) un cantautor del Tardofranquismo y la primera Transición. La preocupación por replantear, redefinir las relaciones con los propios orígenes resulta muy característica de todas las tradiciones culturales y/o nacionales que se reconocen en un pasado espléndido, frente a un presente precario (y/o amenazado). Pero quizás ninguna otra cultura –por lo menos, que yo conozca mínimamente– lo experimenta con la intensidad de los griegos modernos, titulares de una tradición espléndida, incomparable, y de un presente demasiadas veces mediocre. Por otra parte, en el nacimiento de la Grecia moderna, como es perfectamente sabido, "una cierta visión de la Historia" tuvo una importancia fundamental, decisiva: el sueño romántico de crear una comunidad de hombres libres en el mismo suelo de Pericles, Platón, Demóstenes (sueño que los intelectuales europeos transmitieron a sus homólogos griegos, ***no a la inversa***) sirvió para canalizar muchísimas energías dispersas y acabó cuajando en la creación del Estado nacional helénico; resulta simplemente lógico, habida cuenta de tales orígenes, que este mismo Estado mantuviera siempre una relación muy compleja, ambivalente, con sus mitos fundacionales. El volumen colectivo que me dispongo a reseñar (obra de historiadores, sociólogos, antropólogos anglosajones) se interesa, ya desde su título –siguiendo una linea de investigación muy vigente; reacción, en parte, contra los excesos de la Postmodernidad–, por el "Pretérito utilizable". El pasado sirve a los hombres de hoy (y no sólo, ni mucho menos, a los historiadores profesionales) para reivindicar las cosas más diversas, presentarse a los ojos de los demás y de uno

mismo, comprenderse un poco mejor (o un poco peor), negociar con las contradicciones… Ni qué decir tiene que la Verdad histórica sale muchas veces perjudicada de estos tejemanejes; pero, ¿existe, realmente, una Verdad histórica con mayúscula, al margen de los múltiples discursos que la articulan y elaboran? A responder a algunas de estas complejas cuestiones se consagra el volumen presente, que toma el caso griego sólo como ejemplo privilegiado.

La explotación de la Historia resulta particularmente irrisoria (y particularmente divertida para el espectador lejano, por lo menos si consigue hacer abstracción de lo que sucede *en su propio* entorno) cuando se ejerce desde el poder del Estado –sobre todo si se trata de un Estado fascistoide, autoritario o intensamente centralizado–. Al Discurso del Poder se consagra el primer tercio del presente volumen. El primer capítulo constituye un análisis del *metaxismós*, es decir, la *Weltanschauung*, o ideología, o como convenga llamarla, del general Metaxás (1871-1941), dictador de Grecia entre 1936 y 1941, con su personalísima visión de la historia, que desembocó en la noción de un "Tercer Helenismo" (después del clásico y de Bizancio) profundamente antihistórico y, a la vez, sedicentemente fundado en la Historia. Viene a continuación (pp. 39-67) un estudio fascinante, a cargo de Y. Hamilakis, sobre tres manuales utilizados obligatoriamente en las escuelas y liceos durante los años noventa del siglo XX (uno de ellos todavía en uso): dos para niños de ocho y nueve años, y un tercero para adolescentes de dieciséis. Etnocentrismo, machismo, chauvinismo, defensa de determinados valores "religiosos"… No he podido dejar de recordar un estudio clásico de M. Ferro, *Comment on raconte l'histoire aux enfants à travers le monde entier* (París, Payot; la primera edición remonta a 1981; fue objeto de múltiples reimpresiones y traducido a ocho o nueve lenguas, incluyendo una edición latinoamericana). Un curiosísimo estudio iconográfico sobre la temática dominante en los sellos y monedas de la Grecia contemporánea cierra esta primera parte. Quizá podría parecer sorprendente, a primera vista, que la Grecia clásica tenga una presencia muy superior, en acuñaciones y filatelia, a la Guerra de la Independencia; pero, si se analiza la cuestión a fondo, esto es, precisamente, lo que cabía esperar.

Por otra parte, cualquiera recordará que las disputas entre Atenas y Skopje a propósito del "Sol de Vergina" fueron contempladas a distancia con una mezcla de ironía y estupor; pero sociólogos e historiadores no dejan de subrayar hasta qué punto confirman las brillantes sugerencias de Eric Hobsbawm (en un ya lejano 1983) a propósito de la "Invención de las tradiciones". El capítulo V ("The Macedonic Question in the 1920s and the

Politics of History") permite abundar en las mismas reflexiones: se refiere a la cuestión macedónica, haciendo hincapié sobre todo en las dificultades que debe confrontar el discurso historiográfico cuando quiere reducir una realidad socio-histórica complicadísima a una narración simple, galvanizadora de nacionalismos. El trabajo de M. E. Kenna (pp. 105-27) nos devuelve a los días de la dictadura de Metaxás. Los destierros y deportaciones en masa del régimen crearon las condiciones para constituir comunas de detenidos en lugares de prisión y exilio. Uno de estos lugares de deportación fue Anafi, pequeña isla de las Cícladas que llegó a contar, en algún momento, con casi 750 deportados (mucho más del doble de la población local). A la vida de esta comunidad –en modo alguno homogénea: la dureza de las circunstancias obligó a coexistir, no sin tensiones, a comunistas ortodoxos, trotskistas, socialistas, liberales… e incluso algunos disidentes ultramontanos de la Iglesia ortodoxa griega– dedica su trabajo Margaret E. Kenna. Kenna es antropóloga, autora de un óptimo estudio sobre Anafi en los años sesenta del pasado siglo, *Greek Island Life: Fieldwork on Anafi* (Amsterdam, Harwood Academic Publishers, 2001). El trabajo que viene a continuación, a cargo de J. Bintliff, se centra en los arvanitas, comunidades de origen albanés asentadas en Beocia desde el siglo XIV, y que jamás habían formulado un discurso reivindicador de sus propias peculiaridades étnico-lingüísticas, frente a la Grecidad dominante; pero la reciente llegada masiva de refugiados albaneses –procedentes de un lugar que se percibe como empobrecido y atrasado– les ha confrontado por primera vez con la conveniencia (o no) de una autodefinición.

El presente reseñador, cinéfilo intermitente, habría deseado que este apartado se enriqueciera con algún estudio sobre la peculiar –y heterodoxa– visión de la historia de la Grecia contemporánea del mejor cineasta griego de todos los tiempos, Theo Angelópoulos, tan odiado por sus connacionales bienpensantes (aludo, sobre todo, al gran fresco histórico, y trágico, que constituye *O Thiasos* de 1975). Pero no se puede tener todo, desde luego; y en realidad, un estudio de este tipo probablemente habría arruinado la sobria estructura del presente volumen. (Para un excelente análisis de la producción del gran director griego, puede remitirse a Andrew Horton, *The Films of Theo Angelopoulos. A Cinema of Contemplation*, Princeton University Press, 1997; 2ª ed. with a new Afterword by the author, 1999).

Tres son también los trabajos que analizan la "reutilización" del pasado en la Grecia más actual. Un hermoso artículo de la arquitecto Eleni Bastéa analiza los dilemas de la moderna arquitectura balcánica; acude a las figu-

ras paralelas de dos grandes arquitectos contemporáneos (el griego Dimitris Pikionis y el turco Sedad Eldem), para observar cómo, por encima de otras divergencias, ambos se esfuerzan en incorporar el lenguaje de la modernidad a sus edificios (encargos oficiales, en muchos casos), pero sin romper en modo alguno con las riquísimas tradiciones regionales, enraizadas en la arquitectura popular. A continuación, la historia de los pequeños cafés de Chania, en Creta, sirve al antropólogo Th. M. Malaby como *test* de las complejas relaciones que mantiene la juventud local con su propio pasado, simbolizado por la *paliá póli* en torno al puerto. Finalmente, D. Sutton describe el que quizá sea el motivo más recurrente en los debates políticos contemporáneos (tanto en el nivel de la calle como en muchos estudios académicos, pasando por los editoriales de los periódicos y los discursos de los políticos): la profunda influencia de las "teorías conspirativas" acerca de una "mano oculta extranjera", para explicar las desventuras colectivas del país. La amarga paradoja del caso radica en que, a pesar de que semejantes teorías tengan, muchas veces, un tinte histérico o paranoide, ello no es óbice, ni mucho menos, para que contengan una parte significativa de verdad; se trata, en definitiva, de una *paranoia razonable*.

La lectura de este volumen (y las reflexiones consiguientes) nos deja con sensaciones contradictorias y enfrentadas. Una historiografía crítica, sin prejuicios (dentro de lo que cabe), relativizadora y con una mirada lo suficientemente aguda no debiera tener problema alguno para desmontar las mitologías nacionalistas; y, de hecho, ningún nacionalismo (en sus múltiples variantes: imperialista, hegemónico, esencialista, irredentista…) resiste demasiado bien el escalpelo del análisis racional. Algunas cuestiones subsisten, empero. La más acuciante: ¿son los hombres realmente capaces de afrontar la realidad sin la ayuda consoladora de ciertas mitologías? Quizá lo máximo que se puede intentar es que tales mitologías no resulten demasiado dañinas o destructivas. En cualquier caso, la responsabilidad de los intelectuales y académicos (historiadores, sociólogos, antropólogos) que analizan estos fenómenos resulta –como subraya Loring M. Danforth en su *Afterword*– mucho más que grave: auténticamente abrumadora. Y ello, a sabiendas de que su voz tampoco será, en la mayoría de los casos, escuchada…

Jaume PÒRTULAS

P. TIMPLALEXI, *Medizinisches in der byzantinischen Epistolographie (1100-1453),* Frankfurt am Main, Lang, 2002, XIII + 417 pp.

Esta monografía que se publica dentro de la Serie VII b, dedicada a la Historia de la Medicina, de la editorial Peter Lang, recoge, con las oportunas correcciones de estilo, la tesis (Inaugural-Dissertation) de la autora leída en la Universidad de Munich en el año 2000. La autora estudia todas las alusiones médicas que se encuentran en las cartas privadas de la última época del imperio bizantino. Quedan, por lo tanto, excluidos los datos procedentes de la correspondencia de la cancillería y las cartas de consolación, en las que sólo se alude a la enfermedad en términos muy generales. Además, la doctora Paraskevi Timplalexi excluye de su estudio toda la correspondencia de Miguel Pselo, para la que se dispone del estudio específico de R. Volk, *Der medizinischer Inhalt der Schriften des Michael Psellos,* publicado en 1990.

El objetivo de esta tesis, como la misma autora deja bien claro desde el principio, es estudiar los conocimientos sobre medicina, enfermedades y tratamientos de la última etapa del imperio bizantino (entre los años 1100 y 1453), tal como aparecen reflejados en las cartas que se han conservado de esta época. De esta forma el estudio se divide en tres grandes apartados: enfermedades, tratamiento y actitud ante la enfermedad.

Las enfermedades se clasifican con un criterio claro en tres apartados: enfermedades externas (viruela, carbunco, sarna, heridas y edemas, y calvicie), e internas, y se reserva un apartado especial para las pestes. Las enfermedades internas se presentan según el órgano afectado, siguiendo el orden tradicional *a capite ad calcem;* hay testimonios sobre las siguientes enfermedades: dolor de cabeza, epilepsia, apoplejía, hemiplejía, parálisis, somnolencia, oftalmias, ambliopía, ceguera, sordera, pleuritis, ortopnea, disnea, ptisis, tos, catarro, enfermedades del estómago, del riñón, litiasis, cistitis, estranguria, ciática, enfermedades de los meniscos, reuma, artritis y podagra. Como es de esperar, en las cartas las menciones de las distintas enfermedades tiene por lo general un carácter anecdótico, aunque no falten descripciones interesantes, como ocurre con el ἄνθραξ, que identifica con el carbunco, y la epilepsia. El apartado de las enfermedades se cierra con la fiebre y sus tipos (continua, cuartana y malaria) antes de pasar a las pestes, donde aparecen reflejadas las diez epidemias que afectaron al imperio bizantino entre los años 1218 y 1453; la mayor parte de estas noticias nos han llegado a través de la correspondencia de Demetrio Cidones.

Los tratamientos medicinales se separan en dos capítulos. El primero está dedicado a los distintos procedimientos terapéuticos que aparecen en las cartas: baños, gimnasia, climatoterapia, purgas, sangría, muletas, dieta y medicamentos compuestos en general, entre los que figuran los denominados "ambrosia", "διοσπολιτικόν", "tres pimientas", "remedio de maro", "oxizacre", "panacea" y "teodoreto". El segundo capítulo reúne la *materia medica* que se menciona en las cartas (plantas, animales y minerales).

El capítulo 5 trata de la actitud ante la enfermedad. Después de una pequeña introducción en la que P. Timplalexi advierte de los casos banales, en los que la mención de la enfermedad no es más que un tópico propio de la epistolografía, y clasifica las distintas posturas de los autores de cartas frente a este problema, que van desde los tópicos, las muestras de solidaridad, la petición de visita, las dificultades provocadas por una enfermedad inesperada, hasta la consideración del hombre como un compuesto de alma y cuerpo. Especial interés tienen los párrafos dedicados a los testimonios relativos a la extensión y el influjo de la teoría de los cuatro humores, que permite comparaciones entre climas y constitución de las personas. En el mismo ámbito general se inscribe el apartado que trata de los usos de la enfermedad como metáfora. Los demás apartados de este capítulo están más centrados en el tema medicinal: vejez y enfermedad, enfermedad como medio y fin, enfermedad y religión, y enfermedad y magia. En el primero de ellos se estudia tanto la imagen de la vejez, como sus efectos en la salud de los autores y la consideración de la propia vejez como una enfermedad. En el segundo se recogen los ejemplos en los que la enfermedad se utiliza como excusa para hacer una petición. El siguiente, como era de esperar, tiene una estructura más compleja: enfermedad como prueba enviada por Dios, la curación mediante la intervención de la divinidad bajo el tópico del *Christus medicus*, y las curaciones milagrosas obradas por los santos especializados en curaciones, como Cosme y Damián, por la oración, o por sustancias milagrosas, como el agua bendita.

Las manifestaciones de la magia en el ámbito de la enfermedad son bastante abundantes en la epistolografía de esta época a juzgar por los testimonios que recoge P. Timplalexi. En ella aparecen las enfermedades producidas por el demonio, el mal de ojo y los encantamientos, así como los amuletos de todo tipo (φυλακτήρια, περίαπτα, περιάμματα) y la magia empleada para curarlas; en este punto se incluyen también los casos de envenenamiento, quizá porque en ocasiones también iban asociados a procedimientos mágicos como el ensalmo.

El último capítulo es un resumen a grandes rasgos de los conocimientos médicos que se encuentran en las cartas. Éstos obedecen a los condicionamientos propios del género literario y de la posición social de los escritores. La mayor parte de ellos son clérigos y hombres, sólo hay una mujer en el *corpus*, que pertenecen a una clase social elevada, pero hay un grupo, importante por el testimonio que aportan sobre la extensión de los conocimientos médicos, de lo que se podrían llamar intelectuales. Aun con todos estos condicionantes es posible establecer tres grandes líneas que siguen los conocimientos relacionados con la enfermedad y su terapéutica: 1) la teoría de los cuatro humores, tal como aparece en la medicina derivada de Galeno, 2) la iatroteología, como la llama P. Timplalexi, que contrapone una medicina del alma a la medicina del cuerpo y busca la causa de las enfermedades en el pecado, y 3) la iatromagia, que se manifiesta en la creencia de que la magia puede curar y provocar las enfermedades.

Completan el volumen una bibliografía general muy bien ordenada y completa, aunque en ella no se recogen más que las obras más usadas, dejando de lado los estudios específicos que se citan en las notas a pié de página. La documentación que aporta en este punto es muy útil. La autora ha intentado recoger de forma casi exhaustiva los trabajos que tienen alguna relación con los distintos aspectos y problemas con los que ha tenido que enfrentarse, aunque, como es lógico, hubiera resultado imposible recogerlos todos. Un índice de nombres y temas, y un índice de palabras griegas, que es imprescindible en este tipo de trabajos, cierran el volumen.

La edición está muy cuidada. Únicamente he podido detectar algunas pocas erratas, como en p. 7 *griechischsprachige*, y algunos desplazamientos de remisión en los índices, como ocurre, por ejemplo, con el vocablo "Hirnhautschädigung" (p. 370) que remite a la p. 153, cuando aparece justo en la anterior, y con κρίσις, que remite a la p. 92 y corresponde a la 93. Esta escasez de errores da una idea del trabajo de corrección que se ha llevado a cabo en un estudio basado en fuentes de muy diverso origen y con un aparato bibliográfico de enorme amplitud. La autora ha decidido numerar la totalidad de las notas a pie de página de forma corrida; en consecuencia se alcanza el número 1230 en la notación, lo que resulta un tanto excesivo, aunque nos proporciona un dato interesante para valorar la amplitud de las bases secundarias de la tesis.

El punto de vista que adopta en su trabajo P. Timplalexi es casi meramente descriptivo. Ello es debido, en parte, al propio carácter de los textos que maneja; como ella misma nota, en las cartas la mención de la enfermedad la mayor parte de las veces tiene un carácter tópico o se hace de pasa-

da sin ninguna precisión que nos proporcione datos de más enjundia. De ahí que en muchas ocasiones el libro adquiera el aspecto de un catálogo de citas y referencias. Sin embargo, ello no quiere decir que todas las noticias carezcan de interés. Así ocurre con la curación milagrosa de la enfermedad de Georgios Oinaiotes (p. 258) que se produce tras la promesa que hace su madre a San Pantelemón de que le compondrá un discurso. El exvoto se adecua de esta forma a la cualidad y educación del personaje en una curiosa forma de curación por la palabra, en la que ésta ha pasado de ser el medio curativo al pago por la curación. El procedimiento curativo, propio de la medicina sacra, tiene un componente cristiano ya que se produce mediante la oración y promesa de la madre y el exvoto sólo interviene como pago, pero se podría pensar que el antecedente se encuentra en las compensaciones que Asclepio exige a sus devotos. Es curioso y revelador que inmediatamente después de este procedimiento Timplalexi incluya otra curación milagrosa del mismo personaje, pero en este caso se trata de una enfermedad de la garganta. La curación se produce en tres tiempos: Gregorios Oinaiotes entra en la iglesia de San Demetrio y eleva una plegaria al santo pidiéndole la curación y, después, bebe de la copa del santo óleo, con lo que encuentra un alivio inmediato, aunque sólo se cura por completo en la noche siguiente. El procedimiento no tiene nada que ver con el anterior, ya que media en la curación un portador del maná divino, en este caso el perfume sagrado. La novedad estriba en que éste se ingiere, cuando normalmente los aceites se emplean como ungüentos. El capítulo continúa con tratamientos de distinta índole, que probablemente habrían obtenido otro tratamiento, si la autora hubiese podido utilizar el trabajo de L. Gil, *Therapeia. La medicina popular en el mundo clásico* (Madrid, Guadarrama, 1969; Triacastela, 2004). Lo mismo se puede decir del siguiente capítulo dedicado a la medicina mágica, donde se trata sin solución de continuidad de las enfermedades causadas por el Demonio, del mal de ojo, del uso de amuletos y de uso de ensalmos a veces asociados con el empleo del agua bendita (p. 273).

En todos estos ejemplos se ve la amalgama de procedimientos propios de la medicina popular con creencias cristianas, aunque el carácter de la epistolografía reduce en muchas ocasiones a meros tópicos lo que debía ser una práctica cotidiana. Además, las limitaciones propias de este género literario dan un sesgo específico a los datos que se pueden extraer de él. Por ejemplo, no se recogen en ningún momento enfermedades de los testículos, aunque sí hay testimonios relativos a las enfermedades del riñón de la orina, como la llamada estranguria (pp. 65-68), lo que está en franca

contradicción con las noticias que recoge M. López Salvá («Afecciones orquíticas y curaciones oníricas en el Templo del Precursor de Oxeia [Constantinopla]: contribución a la historia de la medicina», *Erytheia* 17 [1996] 21-40; «Sintomatología y terapia de las afecciones testiculares en Hipócrates, Galeno, Pablo de Egina y en la medicina templaria de Constantinopla», en: *Homenatge a M. Dolç. Actas Simposio Sección Balear de la SEEC,* Mallorca 1997, pp. 409-414). Hemos de pensar que la ausencia de testimonios sobre este asunto obedece al tabú que circunda a estas enfermedades, pero en rigor la autora es consciente de ésta y de otras limitaciones propia del corpus estudiado. En este punto el trabajo de Timplalexi se mueve en un terreno difícil en el que es casi imposible delimitar cuánto de real hay en los tópicos literarios. Y la abundancia de éstos en algunas ocasiones, como en las metáforas que relacionan el gobierno con la medicina y los emperadores con la figura del médico (pp. 251-254), ha provocado, quizá, que la noticia de la curación de una úlcera con la ayuda del emperador haya quedado reducida a una mención casi de pasada en una nota (1126).

En cualquier caso, el estudio de Timplalexi aporta una cantidad de datos enorme y pone de manifiesto cómo las creencias propias de la medicina popular conviven con teorías médicas, que tienen su último origen en Galeno, bien establecidas. Desde este punto de vista este libro constituye una aportación muy importante para la historia de la medicina, a la que ha de añadirse el interés que despierta el catálogo de enfermedades atestiguadas en la correspondencia de estos siglos para la sociología de la medicina.

Ignacio R. ALFAGEME

E. LAMBERZ, *Die Bischofslisten des VII. Ökumenischen Konzils (Nicaenum II)*, Bayerische Akademie der Wissenschaften, Philosophisch-Historische Klasse, Abhandlungen-Neue Folge, Heft 124, München, Verlag der Bayerischen Akademie der Wissenschaften, 2004. 88 pp.

"Aun cuando el contenido de las listas episcopales de los concilios eclesiásticos deba ser examinado de forma crítica en relación con las circunstancias históricas reales, su importancia para la investigación histórica, en especial para la historia de la Iglesia y para la geografía histórica, está fuera de toda discusión". Con estas palabras abre Erich **L**[amberz] la

introducción a esta edición de las listas episcopales del VII Concilio Ecuménico, celebrado en 787 en la ciudad bitinia de Nicea. Hasta ahora teníamos listas de presencia de los concilios de Éfeso (431)[1], Nicea (325), Constantinopla I (381) y Calcedonia (451)[2], Constantinopla II (553)[3], Constantinopla III (680-681)[4] y Quinisexto o concilio *in Trullo* (692)[5], por lo que el libro que reseño viene a completar la serie de siete concilios ecuménicos que comparten las Iglesias griega y latina. La obra se enmarca en la continuación del proyecto de edición de las Actas de los Concilios Ecuménicos (ACO), desarrollado por E. Schwartz entre 1914 y 1940[6] y continuado por J. Straub[7] y, desde 1984, por R. Riedinger en una segunda serie[8]. La Comisión de la Academia Bávara de las Ciencias para la edición de esta segunda serie encargó a **L**. la publicación de las Actas del VII Concilio Ecuménico (Nicea II), de la que el presente trabajo constituye un adelanto. No es ésta, sin embargo, la primera vez que se editan las listas de presencia de Nicea II. Ya lo hizo J. Darrouzès hace treinta años[9], si bien de forma preparatoria, ya que se basó en la edición de las actas conciliares de Mansi y en la consulta de algunos manuscritos, sin abordar un estudio crítico de todos ellos. **L**., por el contrario, ofrece las listas de participantes a partir de un estudio exhaustivo de los cuatro manuscritos griegos que conservan las actas, así como de la traducción latina que de ellas hizo Anastasio Bibliotecario en 873, que permite en muchos casos explicar las diferencias existentes dentro de la tradición griega y fijar un texto bastante estable para finales del s. IX. La *editio princeps* de las actas griegas y de la traducción latina es la *editio romana* de los concilios ecuméni-

1 E. Gerland-V. Laurent, Kadiköy 1936.

2 E. Schwartz, München 1937.

3 E. Chrysos, Bonn 1966.

4 R. Riedinger, München 1979.

5 H. Ohme, Berlin-N. York 1990.

6 ACO I, 1-5: Concilium Ephesenum, Berlin 1922-1930; ACO II, 1-6: Concilium Chalcedonense, Berlin 1932-1938; ACO III: Collectio Sabbaitica, Acta Synodorum Constantinopolitanae et Hierosolymitanae a. 536, Berlin 1940; ACO IV, 2: Concilium Constantinopolitanum sub Iustiniano habitum, Berlin 1914 [hay reimpresiones de todos estos volúmenes entre 1962 y 1968].

7 ACO IV, 1: Concilium Constantinopolitanum sub Iustiniano habitum, Berlin 1971; ACO IV, 3, 1-3: indices generales tomorum I-IIII, congessit R. Schieffer, Berlin 1974-1984.

8 ACO, series secunda, vol. 1: Concilium Lateranense a. 649 celebratum, Berlin 1984; vol. 2, 1-2: Concilium Constantinopolitanum tertium, Berlin 1990-1992; vol. 2, 3: index verborum Synodi Lateranensis et Concilii Oecumenici Sexti, Berlin 1995.

9 *REB* 33 (1975) 5-76.

cos promovida por Antonio Agustín e impulsada por Sixto V (1585-1590), si bien el trabajo no quedó concluido hasta 1612, bajo Paulo V. Es ésta la edición recogida por Mansi en 1766.

El Concilio II de Nicea constó de siete sesiones, celebradas entre el 24 de septiembre y el 13 de octubre de 787. Conservamos seis listas episcopales (A-F): dos de presencia (sesiones primera y séptima), dos de suscripción (cuarta y séptima) y dos de "aclamación"[10] (segunda y tercera). Las listas conciliares constituyen un complemento magnífico de la jerarquía eclesiástica que nos ofrecen las *notitiae episcopatuum*, jerarquía que, a su vez, se había constituido desde época de Constantino el Grande a imagen de la estructura administrativa civil del Imperio. Diversas fuentes entre los siglos III y VII, como el *Laterculus Veronensis*, la *Expositio totius mundi et gentium*, el *Laterculus* de Polemio Silvio, la *Notitia Dignitatum*, el *Sinecdemo* de Hierocles o la *Descriptio Orbis Romani* de Jorge de Chipre, presentan una imagen de la división civil y administrativa del Imperio Romano coincidente en lo fundamental con las posteriores o coetáneas *notitiae episcopatuum*[11]. Esta jerarquía civil-eclesial concuerda también con la de las listas conciliares de 787, como demuestra **L**. (pp. 18-22) con una tabla de equivalencias de las metrópolis representadas en Nicea II y las de las *notitiae* 1, 2 y 4 de Darrouzès[12]. En el estudio preliminar **L**. hace una descripción de las seis listas conservadas, con atención a las diferencias observables entre los distintos manuscritos y la *editio romana* (pp. 12-17), emite un juicio crítico de las mismas (pp. 25-33), hace unas consideraciones sobre los participantes en la asamblea, cuyo número oscila, según las fuentes, entre los 301 y 365 (pp. 33-35) y, finalmente, formula una hipótesis provisional, a la espera de la reconstrucción, edición y análisis del texto de las actas, sobre el proceso de conformación del *corpus* documental relativo a Nicea II (pp. 35-37): en una primera fase, con ocasión de la transcripción de un ejemplar que se conservaría en el archivo imperial o patriarcal a un único códice pergaminácco, se le habrían añadido nuevos textos hasta conformar el *corpus* tal como se ha transmitido en el *Marcianus Gr.* 166 y en la traducción de Anastasio Bibliotecario. Con posterioridad se habrían incorporado a la tradición otros materiales, hasta completar el *corpus* tal como lo conocemos. Tras el estudio intro-

[10] La "aclamación" era el asentimiento público prestado por los obispos asistentes a lo decretado en una sesión.

[11] *Corpus notitiarum episcopatuum ecclesiae orientalis Graecae*, 1. Band: Die Genesis der Notitia Episcopatuum, her. von E. Gerland, 1. Heft: Einleitung, Socii Assumptionistae Chalcedonenses, Kadiköy 1931.

[12] *Notitiae episcopatuum ecclesiae Constantinopolitanae*, Paris 1981.

ductorio, en las pp. 42-79 se ofrece la relación de los participantes en Nicea II: primero, las metrópolis, luego, los arzobispados autocéfalos, finalmente, los obispados sufragáneos. De cada sede **L**. recoge, si las hay, las variantes documentadas en su intitulación, así como el puesto de orden que ocupa cada una en las seis listas. En notas a pie de página incluye numerosas referencias bibliográficas, en especial de *instrumenta studiorum* de reciente publicación, como los diccionarios prosopográficos bizantinos tempranos (PmbZ, PEB) o la geografía histórica que edita la Academia Austriaca de las Ciencias (TIB). La obra se cierra con un índice de obispados y provincias eclesiásticas (pp. 81-88).

En una primera lectura tan sólo he detectado un pequeño *lapsus*: en la p. 26, l. 5, hablando de los errores de la lista A, **L**. incluye el de subordinar la sede de Atalía a la metrópolis de Pamfilia II "en vez de a la de Bitinia, como hacen las otras listas", cuando debería decir "en vez de a la de Lidia". Sólo nos queda desear que **L**. concluya pronto la edición de las Actas de Nicea II, para así contar con un texto crítico actualizado del contenido de sus sesiones, una vez que ya lo tenemos de sus listas de presencia.

J. M. FLORISTÁN

Filippo RONCONI, *La traslitterazione dei testi greci*, Centro Italiano di Studi sull'Alto Medioevo [Quaderni della Rivista di Bizantinistica, nº 7], 2003. XVI + 205 pp.

La amplitud temática implícita en el título de este estudio la matiza Filippo **R**[onconi] en la "Premessa" (p. XI) y en las "Conclusiones" (p. 167) cuando afirma que tan sólo ha querido trazar una *ratio* científica del proceso de transliteración de los antiguos arquetipos unciales a los códices en minúscula, no hacer un estudio orgánico y de conjunto de toda su problemática. El libro es un ensayo de teorización para el establecimiento de unas bases científicas sobre las que fundar el estudio del proceso de transliteración, en concreto, de la posibilidad de una transliteración múltiple, en contra de lo que ha venido siendo la *communis opinio* desde la publicación del libro de Dain *Les manuscrits* (1949). Éste diseñó un proceso cuyos rasgos fundamentales eran la unicidad (un solo ejemplar, que incluiría, además, la acentuación y espirituación, la puntuación, la normalización ortográfica y la solución de la *scriptio continua*), la centralización espacio-temporal y la ofi-

cialidad (el texto transliterado habría sido depositado en una biblioteca oficial y sería la fuente de toda la tradición posterior). Frente a "filología teórica", la "práctica", centrada en la edición de textos, llegaba a conclusiones que no siempre apoyaban la hipótesis de la unicidad del proceso.

Después de analizar en los dos primeros capítulos (pp. 7-39) las posiciones críticas de los estudiosos, en el tercero (pp. 41-77) repasa la contribución de la paleografía a un mejor conocimiento del proceso de confusiones gráficas, de la inserción de espíritus y acentos y de la solución de la *scriptio continua*. Concluye afirmando que los dos últimos abarcaron un amplio espacio temporal y que no necesariamente fueron contemporáneos de la transliteración, socavando así uno de los principales argumentos de la unicidad del proceso: la complejidad del mismo. Por otra parte, la mayúscula estuvo en uso hasta época tardobizantina, como lo demuestra su presencia en inscripciones, graffiti, manuscritos litúrgicos, etc., lo que invalidaría la especie de una rápida pérdida de los manuscritos en uncial después de la transliteración por la dificultad de su lectura. Todos estos hechos ponen de manifiesto la necesidad de un método científico para el estudio del proceso que permita establecer de forma fundada, partiendo del análisis de las diversas tradiciones textuales, la unicidad o multiplicidad de la transliteración. Éste debe descansar, en opinión de **R**., en dos categorías de "errores": los nacidos de la confusión de unciales y los derivados de un falso corte de la *scriptio continua*. Ambas son indicio de una tradición independiente, pero no la demuestran con rotundidad, ya que los errores pueden haber nacido de una contaminación horizontal con un manuscrito en uncial o con *variae lectiones* procedentes de la fase anterior.

La segunda parte del libro (pp. 73-142) está dedicada al análisis de los indicios y pruebas de una transliteración múltiple. Partiendo de la tipología tripartita de errores establecida en 1987 por Dain –los basados en formas semejante de letras, los nacidos de una falsa interpretación de la escritura continua y los originados visualmente (haplografías, ditografía, saltos de vista, etc.)– analiza las diversas posibilidades existentes en cada uno de ellos. En el primer grupo distingue entre cambios sencillos –que afectan sólo a una letra– y complejos –a bloques gráficos completos–, por adición, supresión, rotación, fusión, etc., de trazos escriturísticos. Los del segundo grupo son válidos, en opinión de **R**., en la medida en que van unidos a alteraciones de unciales que estén en el origen del malentendido. Por supuesto, cuantas más y más complejas sean las alteraciones presentes en una tradición manuscrita imputables a su fase uncial, mayor valor probatorio tienen a la hora de establecer una transliteración independiente. Ahora

bien, si la existencia de estas variantes es *condicio sine qua non* para suponer la independencia de una tradición, como por sí solas no son probatorias, **R**. postula como contraprueba (cap. V, pp. 125-142) la presencia, dentro de esa tradición, de rasgos comunes explicables por alteraciones que sólo hayan podido surgir en la fase minúscula. Así quedaría probada la comunidad y unidad de una rama de la tradición, probablemente originada a partir de una transliteración independiente. El autor presenta e ilustra con esquemas las cuatro combinaciones posibles: ausencia de divergencias atribuibles a la fase mayúscula combinada con la presencia o ausencia de errores de minúscula, y presencia de errores de mayúscula también con ambas posibilidades respecto a la minúscula, con las posibles explicaciones que pueden justificar cada combinación. De esta forma puede llegar a establecerse con cierta probabilidad la existencia para una obra de una transliteración única o múltiple, a condición de que el estudio se base en una autopsia de los manuscritos –no en ediciones, por muy pulcras que sean–, en una colación completa de los mismos –no en una selección de *loci critici*– y en un número elevado de ejemplos unívocos –sin otra interpretación posible que la gráfica–.

En la tercera parte (pp. 143-165) **R**. estudia las relaciones entre los sistemas numerales y la transliteración. Tras una descripción de los más usados en la Antigüedad, el ático y el milesio (cap. VI), repasa los siete tipos teóricos de errores que pueden afectar al sistema numeral (cap. VII): los nacidos dentro de cada sistema por confusión de signos, los originados en el paso del sistema ático al milesio o viceversa –mucho menos frecuente el último proceso–, los producidos por la confusión de letras con valor numérico y palabras o abreviaciones, los originados en el paso eventual del símbolo numérico al número escrito con letras, y los nacidos por la confusión de mayúsculas con valor numérico. En el establecimiento de una transliteración independiente sólo tendrán valor indiciario, que no definitivo, los cambios surgidos en la etapa antigua, es decir, los nacidos dentro del sistema ático, en el paso de éste al milesio o viceversa y los originados por la confusión del símbolo numérico con una palabra en la fase mayúscula de la tradición.

Un breve capítulo de conclusiones (pp. 167-170) resume el contenido del libro. En contra de la opinión común, **R**. cree que el proceso de transliteración no fue una empresa concertada de acuerdo con un plan común dentro de unas coordenadas espacio-temporales cerradas, lo que invalidaría la hipótesis del arquetipo transliterado único, fuente de toda la tradición posterior: antes al contrario, desde el punto de vista paleográfico cree que la empresa no fue tan ardua como para justificar una transliteración única,

ni que el proceso supuso la pérdida definitiva de la uncial. Sólo una comunidad de errores de mayúscula sumada a la contraprueba de los errores en minúscula nos permitiría establecer líneas independientes de transliteración. Cierran el libro una extensa bibliografía (pp. 171-186) y los índices –de nombres modernos, antiguos, de citas, de manuscritos, de papiros e inscripciones– (pp. 187-205).

El libro no ofrece soluciones definitivas –no era su intención–, pero está lleno de ideas sugerentes y ofrece un amplio campo de reflexión. A primera vista algunas propuestas pueden parecer en exceso complicadas, producto, si acaso, de un celo desmedido por fundamentar el proceso de transmisión manuscrita sobre bases científicas predecibles y justificables. Junto a los factores mécánicos, ésta incluye también otros psicológicos difícilmente reducibles a regularidad. Pero esto no implica que no haya que reducir a ley y justificar con criterios positivos todos aquellos errores que así se puedan explicar en la transmisión de un texto. Esta labor corresponde al estudio pormenorizado del editor o crítico: los principios generales expuestos por **R**. de forma tan brillante son una excelente base para la individuación de tradiciones textuales autónomas con criterios sólidos.

J. M. FLORISTÁN

Lexikon zur byzantinischen Gräzität (besonders des 9.-12. Jahrhunderts), 5. Faszikel: λ-παλιάνθρωπος, erstellt von E. TRAPP unter Mitarbeit von S. SCHÖNAUER, J. DIETHART, M. CASSIOTOU-PANAYOTOPOULOS, E. SCHIFFER, C. CUPANE, W. HÖRANDNER u. a. Österreichische Akademie der Wissenschaften, phil.-hist. Klasse, Denkschriften, 326. Band (Veröffentlichungen der Kommission für Byzantinistik, Band VI/5), Wien, Verlag der ÖAW, 2005. 272 pp.

Prosigue a buen ritmo la publicación del LBG de la Academia de las Ciencias de Viena. En un número anterior de *Erytheia*[1], con motivo de la reseña del fasc. 3, ya di cuenta de la naturaleza del proyecto, metodología y finalidad, por lo que evito repetirme ahora. A lo dicho antonces añado que ya se completó el volumen I (fasc. 1-4, A-K) y que el presente fascículo abre el segundo y último (Λ-Ω), cuya conclusión está prevista, si se mantiene el apoyo de las instituciones que sufragan el proyecto, para 2010 (calendario

[1] 21 (2000) 349-350.

previsto: finales de 2005, fasc. 6; mediados de 2008, fasc. 7; finales de 2010, fasc. 8). Como advierte en el prólogo su responsable E. Trapp, en la redacción de los nuevos fascículos el equipo del LBG ha tenido que hacer frente a nuevos retos y dificultades, como son el volumen creciente de ediciones de textos con aparatos críticos más elaborados, las nuevas versiones en red del TLG, la ausencia de los volúmenes del Diccionario de Kriarás (Λεξικὸ Μεσαιωνικῆς Ἑλληνικῆς Δημώδους Γραμματείας) correspondientes a las últimas letras del alfabeto o el aumento del volumen de cada fascículo en *ca.* un 10%, con el inevitable incremento de los gastos.

La paginación del LBG es corrida, por lo que no debe sorprender que este fascículo comience con la p. 907. Comprende los lemas entre λααρχικός y παλιάνθρωπος. Va acompañado de un suplemento provisional de nuevas abreviaturas empleadas, que será reemplazado por una lista definitiva cuando se concluya la obra. La presentación, como en fascículos anteriores, es muy cuidada, a simple vista no he observado ninguna errata. Entrar a valorar la construcción de los lemas, en especial las traducciones, no es tarea para hacerse aquí: la fácil montería de picotear aquí y allá para poner de manifiesto diferencias interpretativas, precisiones, correcciones, etc., es labor, si es que ha lugar, para ser hecha no ahora en abstracto, sino en el futuro a la luz del estudio interpretativo de un pasaje. El LBG se consolida como diccionario de referencia para el periodo medieval, como puente entre el LSJ y el Kriarás, de gran utilidad en todo departamento de Filología Griega que no quiera limitar cronológicamente su docencia e investigación al 600 d.C. Sólo me queda felicitar a su equipo de redacción y desear la culminación de su trabajo de acuerdo con sus previsiones.

José M. FLORISTÁN

H. HELLENKEMPER-F. HILD, *Tabula Imperii Byzantini 8. Lykien und Pamphylien*, Österreichische Akademie del Wissenschaften, phil.-hist. Klasse, Denkschriften, 320. Band, Wien, Verlag der ÖAW, 2004. 1016 Seiten + 452 Abbildungen auf Tafeln + einer Abbildung im Text + drei thematische Sonderkarte + einer Karte.

La TIB es, quizás, el más ambicioso de los proyectos acometidos por la Bizantinística austriaca en las últimas décadas, en este caso a través de una Comisión dedicada específicamente a ello dentro de la ÖAW. Nacido a mediados de los '60 por iniciativa de H. Hunger, se propone hacer una descripción global histórico-geográfica de los territorios que un día forma-

ron parte del Imperio Bizantino en sus etapas de máxima extensión[1]. Hasta el momento han aparecido 10 de los *ca*. 40 volúmenes previstos y, junto con ellos, ocho de Anejos (VTIB: Veröffentlichungen der *Tabula Imperii Byzantini*)[2], conformando una espléndida colección de geografía histórica de Bizancio.

El vol. 8, dedicado a las regiones minorasiáticas meridionales de Licia y Panfilia, es obra de H. Hellenkemper, profesor extraordinario de arqueología y director del Museo Romano-Germánico de Colonia, y F. Hild, colaborador científico de la Comisión de la ÖAW para la TIB. Consta de tres tomos. El primero contiene, tras un amplio listado bibliográfico (pp. 16-74), la introducción general (pp. 75-293) y los lemas de las metrópolis de ambas regiones: Mira (Licia), Side (Panfilia I), Perge, Sileo (Panfilia II) y Atalía (Panfilia I y II) [pp. 295-402]. Cierran el tomo tres apéndices: uno, la lista de los nombres atestiguados de gobernadores, comandantes militares y funcionarios de época romana tardía y bizantina primera; otro, la de los funcionarios militares y civiles del "tema" de los Cibirreotes, y el tercero, la de los obispados de Licia y Panfilia I y II tal como aparecen en las *notitiae episcopatuum*. El segundo tomo comprende los lemas restantes que no son las cinco metrópolis mencionadas, con inclusión de varios correspondientes a la TIB 4 (Galacia y Licaonia), 5 (Cilicia e Isauria) y 7 (Frigia y Pisidia), cuya relación se ofrece en la p. 416. El tercer tomo contiene los índices de materias (pp. 925-948), topónimos (pp. 949-994), antropónimos (pp. 995-1006) e ilustraciones (pp. 1007-1014), 452 ilustraciones en láminas, y los mapas, tres parciales de otras tantas zonas de Licia y, en bolsa aparte, el global de las dos regiones con indicación de los asentamientos, iglesias, monasterios, etc.

La delimitación fronteriza adoptada para Licia y Panfilia, no siempre la misma a lo largo de la historia, es la del *Sinecdemo* de Hierocles, al igual que se hizo en los vols. 5 y 7. La frontera de Panfilia con Cilicia, en el este, queda establecida algo más allá de Syedra; por el norte, con Pisidia, en Tityassos, Krēmna, Tymbrianassos y Lysinia (localidades, todas ellas, dentro de Panfilia). Por el oeste, el *Sinecdemo* lleva Licia hasta Kaunos, si bien las *notitiae episcopatuum* ponen la frontera de Caria algo más allá. Por lo que respecta a la frontera interior licio-panfilia, partiendo del golfo

[1] Para una idea general del proyecto, cf. reseñas anteriores en *Erytheia* 18 (1997) 264-266 (TIB 9) y 20 (1999) 350-352 (TIB 10).

[2] Cf. reseñas de los volúmenes VTIB 7 y 8 en *Erytheia* 22 (2001) 334-341 y 23 (2002) 410-415.

de Atalía discurría por el sur de Termēssos e Isinda y por el norte de Tyriaion en dirección a Kibyra, ya en Caria. Así, pues, Panfilia tenía frontera con Cilicia-Isauria por el este, Licaonia por el noreste, Pisidia por el norte, Frigia por el noroeste y Licia por el oeste, mientras que ésta lindaba, además de con Panfilia, con Caria por el oeste. Licia y Panfilia formaron parte, desde el s. VII, del "tema" de los Cibirreotes, que por el noroeste incluía territorios carios hasta Mileto, por el norte, pisidios, y por el este, isáuricos-cilicios. La creación del principado de Caramania en 1261 por el sultán de Iconio a favor del caudillo turcomano Caramán hizo que Panfilia, desde Atalía, se incorporara, junto con Licaonia-Isauria, a este nuevo principado, que en 1475 se convirtió en provincia otomana. Durante el Imperio otomano toda la costa sur de Anatolia, desde el golfo de Alejandreta hasta el actual golfo de Fethiye –situado casi en el límite de las antiguas provincias de Caria y Licia, frente a Rodas–, recibió el nombre de Caramania.

La Introducción general está dividida en siete apartados, semejantes a los de volúmenes anteriores, de acuerdo con el plan general de la obra. En el primero (pp. 77-80) se define y delimita el territorio objeto de estudio. El segundo (pp. 81-95) ofrece un panorama geográfico global, con atención a la orografía, hidrografía y clima. El tercero (pp. 96-138) presenta un resumen de su desarrollo histórico y administrativo en cuatro capítulos: hasta la reforma de Diocleciano-Constantino, desde ésta hasta Manzikert (1071), desde la llegada de los turcos hasta la conquista de Atalía por los selyucíes (1207) y desde esta fecha hasta la conquista otomana. El cuarto apartado (pp. 139-154) está dedicado a la Iglesia, en su doble vertiente secular y monacal. Contiene abundantes noticias sobre la cristianización de Licia y Panfilia, su organización eclesial tal como se refleja en las actas conciliares y *notitiae*, la influencia de herejías y sectas como el monofisismo, iconoclasmo, paulicianismo, etc. El quinto (pp. 155-188) contiene un análisis de la economía de estas regiones –agricultura, silvicultura, minerales, artesanía e industria, comercio–. El sexto (pp. 189-243) analiza el desarrollo de los asentamientos humanos –hasta finales del Imperio Romano, en época bizantina temprana y media, y en la etapa selyúcida– y la arquitectura eclesiástica y defensiva. El último apartado (pp. 244-293), finalmente, está dedicado a las vías de comunicación terrestres y marítimas.

Salvo las metrópolis eclesiásticas y políticas, para las que los autores han preferido hacer una exposición monográfica en capítulo aparte por la gran cantidad de noticias que conservamos de ellas, los lemas están ordenados alfabéticamente (tomo II). En su construcción se ha introducido una novedad básica respecto a los primeros volúmenes de la TIB, aunque no

respecto a los dos últimos, que ya la incorporaban: la bibliografía de aquéllos, dividida en "Fuentes" (*Font.*) y "Estudios" (*Lit.*) ha sido sustituida por un cuerpo de notas con numeración corrida, en el que cada título aparece tantas veces como sea citado. Cada lema se divide en cuatro apartados:

a) El encabezamiento. Incluye el nombre del lugar en transliteración latina, la forma griega entre paréntesis, otros nombres medievales y una breve descripción del sitio. Si no se conoce el nombre histórico, se introduce el lema con el nombre turco actual. Cierra el encabezamiento la signatura temática (cuyo listado se da en la pp. 12-13 del tomo I) y las coordenadas de latitud y longitud.

b) y c) Los apartados *Hist.* y *Mon.* ofrecen de forma breve, respectivamente, noticias históricas y la descripción de los monumentos conservados.

d) Las notas.

Diversos viajes a Licia y Panfilia realizados por los redactores del volumen y otros miembros del equipo de redacción de la TIB entre 1978 y 2001 dieron origen a observaciones personales, notadas con un asterisco en los lemas.

Erratas: p. 79, l. 2 Ἀσπένδου: Ἀσπένδου; p. 93, l. 10 ῥῆκται: ῥῆκται; p. 104, l. 12 Ῥωμαίους: Ῥωμαίους; p. 108, l. 11; ἐπιλεκτοὺς: ἐπιλέκτους; p. 115, l. 18 απὸ: ἀπὸ; ἐν: ἐν; p. 121, l. 24 Ῥωμαϊκὰ: Ῥωμαϊκὰ; p. 122, l. 9 ἔλθοντες: ἐλθόντες; ἔν: ἐν; p. 124, l. 9 ανδρῶν: ἀνδρῶν; l. 16 Εἰσι: Εἰσὶ; καὶ: καί; l. 32 δυνατὸν: δυνατόν; l. 34 θάλλασαν: θάλασσαν; p. 126, ls. 31 y 32 τὲ καὶ: τε καί; p. 128, l. 14 καῖ: καὶ; p. 153, l. 22 γὰρ τινος: γάρ τινος; p. 154, l. 7 ἐν τινι· ἔν τινι.

Pocas objeciones pueden hacerse a la TIB 8, si acaso, alguna de orden práctico. Permítanseme tres. En primer lugar, cabe preguntarse cómo un usuario de los vols. 4, 5 y 7 de la TIB puede llegar a saber de una forma sencilla y rápida que éste contiene algunos lemas correspondientes a aquéllos: el listado mencionado de la p. 416 y la inclusión de las localidades en el "Geographisches Register" no parecen suficientes, quizás no habría estado de más hacer constar en la portadilla interior que el volumen contiene "Ergänzungen" a los anteriores. En segundo lugar, habría facilitado la consulta de los lemas del tomo II la repetición en éste de la lista de signaturas temáticas de las pp. 12-13 del tomo I: tal como están ahora, al investigador no le queda más remedio que memorizarlas o tener los dos tomos sobre la mesa para resolver sus dudas. En tercer lugar, la consulta del índice topográfico se habría facilitado con la inclusión de todas las posibles variantes

gráficas de un nombre bajo una misma entrada. Pongo un ejemplo. De Megistē / Kastellorizo el índice recoge innumerables variantes: Casteel Rouge, Castel Alfonsi / Rodis / Roggio / Roxo / Rugio / Rugo, Castell Rosso / Ruggio, Castello Rosso / Ruggio, Castellorizzo, Castelrogo, Castelroso, Castelrosso, Castelrouge, Castelruzo, Casteyl Roys, Castrum / Castellum Rubeum / Rubrum / Ruge / Rozum, Chastel Roggio / Rouge / Rugio, Chastello Ruzo / Rosso / Roggio / Ruggio, Kastello Rizo / Ruzo / Ruzu, Kastellorizo, Kastelo Runtzo / Rutzu, Kasteloruzon, Kastelurizon. La mayoría remite al lema Megistē (p. 721ss), en el que se incluyen las formas medievales alternativas, pero otras envían a otras páginas, por lo que el lector interesado tendrá que recorrer en el índice todas las posibles variantes del topónimo que se le ocurran si no quiere perder ninguna información. Incluir todas las referencias bajo una entrada –Megistē o Kastellorizo– y un sistema de referencias cruzadas habría facilitado esta labor de consulta.

Estas observaciones, en cualquier caso, no empañan para nada la calidad global de la TIB 8 que, por la enorme cantidad de datos que contiene, constituye un espléndido punto de partida para cualquier estudio sobre Licia y Panfilia en época medieval, y aun anterior y posterior.

José M. FLORISTÁN

Ioannis Oxeitae *Oratio de monasteriis laicis non tradendis*, edizione critica di TIZIANA CREAZZO, Centro Italiano di Studi sull'Alto Medioevo [Quaderni della Rivista di Bizantinistica, nº 8], Spoleto 2004. XIX + 113 pp.

En la última década del s. XI (*post* 1096 en opinión de **C**[reazzo]), el patriarca de Antioquía Juan V, conocido también como Juan Oxita por la isla (Oxía, Ὀξεία) a la que se retiró tras su renuncia al patriarcado en 1100, compuso un breve tratado en 18 capítulos, conocido con el título latino *De monasteriis laicis non tradendis*, en contra de la institución llamada *caristicio* (χαριστίκιον), 'donación graciosa' (χαριστικὴ δωρεά) consistente en la cesión a personas o instituciones privadas de fundaciones pías (mayoritariamente monasterios) y, en su caso, de sus instituciones anexas, como hospicios, orfanatos u hospederías, por un periodo limitado, habitualmente entre una y tres generaciones. El beneficiario de la cesión se obligaba a administrar los bienes o tierras monásticas sin intervenir en los asuntos puramente eclesiásticos, si bien, de acuerdo con lo que afirma Juan Oxita

en este tratado, con frecuencia esta separación no se observaba. La de **C**. es la tercera edición del texto después de la *princeps* de Cotelier (París 1677 = *PG* 132, cols. 1117-1149) y de la reciente de Gautier (*REB* 33 [1975] 77-132), esta última con una breve introducción y traducción al francés. En un artículo aparecido en 1973 («Sui ff. 174-183^{v} del cod. Vat. gr. 840», *Siculorum Gymnasium* 26, 363-386), M. D. Spadaro dejaba entrever la preparación de una nueva edición, que no llegó a ver la luz, quizás porque se le adelantó Gautier. La de **C**. viene ahora a materializar ese anuncio en suelo italiano. Acompañan al texto del original un estudio introductorio, una traducción italiana con notas y una extensa bibliografía. El libro constituye el volumen octavo de la colección de anejos de la *Rivista di Bizantinistica* (la segunda serie, desde 1999, aparece bajo el nombre *Bizantinistica*), que dirige A. Carile y de la que son responsables el «Centro Italiano di Studi sull'Alto Medioevo», de Spoleto, y el «Dipartimento di Storie e Metodi per la Conservazione dei Beni Culturali dell'Università di Bologna», en su sede de Ravenna[1].

La edición del texto está precedida de una breve, pero enjundiosa y completa, introducción en tres capítulos. Sin caer en el fárrago de una erudición innecesaria, **C**. trata todos los puntos necesarios para una comprensión cabal del texto. En el cap. I (pp. 3-10) dibuja la situación política y social de Bizancio en las décadas finales del s. XI bajo Alejo I Comneno (1081-1118) y analiza las escasas noticias que tenemos sobre la vida de Juan Oxita. En el segundo (pp. 11-43) estudia la institución del *caristicio*, que llegó a su apogeo en los siglos XI y XII. En el apartado primero repasa las obligaciones del beneficiario de la donación (χαριστικάριος), las diferencias entre la χαριστικὴ δωρεά y la πρόνοια, el posible origen de la institución, la posición de la Iglesia frente a ella, etc. En los dos siguientes analiza las referencias cronológicas a personajes y hechos históricos contenidas en el tratado, que le permiten fijar el 1096 como *terminus post quem* de su redacción. En el cuarto considera los motivos que movieron a Juan Oxita a dedicar la primera parte de la obra a la historia del movimiento monástico y su difusión, de extensión aparentemente desproporcionada (ocho capítulos) para el objetivo del tratado, que es demostrar la impiedad intrínseca del *caristicio*. **C**. justifica esta primera parte por las circunstancias culturales y religiosas en las que se desenvolvió la vida del autor, en concreto, el enfrentamiento entre Alejo I y una parte de la Iglesia, por un lado,

[1] He reseñado otros dos volúmenes de esta colección en *Erytheia* 23 (2002) 399-402, y en este mismo número de la revista.

y León de Calcedonia, por otro, sobre la licitud de la requisa de los bienes sagrados que había hecho el emperador para obtener fondos para la lucha contra los normandos. El cap. III (pp. 45-56) está dedicado a una descripción somera de los cinco manuscritos que han transmitido el opúsculo, a la relación de las variantes más significativas que ofrece su colación y a la fijación del *stemma codicum*.

La edición del texto griego es pulcra y precisa. Le acompaña un rico aparato crítico en el que se recogen las lecturas desechadas. Tan sólo he observado una pequeña errata acentual (l. 148 καθώς φησίν por καθώς φησιν). Si acaso, cabe hacer dos pequeñas observaciones de entidad menor: la forma del espíritu áspero –más bien una comilla simple de apertura (ʻ)–, extraña, y la ausencia de espacio tras del apóstrofo en numerosos pasajes (κατ᾽ἐπίδοσιν, κατ᾽ὀλίγον, ὑπ᾽αὐτοῦ, ἀλλ᾽ώς, etc., quizás por influencia inconsciente de la norma ortográfica del italiano). Por lo que respecta a la presentación del texto y su traducción, habría sido partidario de hacerla en páginas confrontadas, con las facilidades que esto conlleva: en primer lugar, de utilización de la traducción por quienes lo necesiten; en segundo, de consulta del aparato de citas, colocadas en esta edición bajo la traducción; finalmente, de lectura de los comentarios de **C**. Esto, claro está, no constituye ninguna objeción filológica o ecdótica seria, sino sólo una mera preferencia personal dictada por la comodidad, que en nada empaña la magnífica edición realizada por Creazzo, destinada por su mayor amplitud a reemplazar la de Gautier de 1975.

J. M. FLORISTÁN

W. HÖRANDNER-J. KODER-M. A. STASSINOPOULOU (HRSG.), *Wiener Byzantinistik und Neogräzistik*. Beiträge zum Symposion "Vierzig Jahre Institut für Byzantinistik und Neogräzistik der Universität Wien im Gedenken an Herbert Hunger" (Wien, 4.-7. Dezember 2002), Byzantina et Neograeca Vindobonensia, Bd. XXIV, Wien, Verlag der ÖAW, 2004, 496 pp. + 140 Abbildungen.

Se recogen en este volumen las comunicaciones presentadas en el Simposio celebrado entre los días 4 y 7 de diciembre de 2002 en el Instituto de Estudios Bizantinos y Neohelénicos de Viena para conmemorar los 40 años de su creación en 1962. Aunque la Bizantinística austriaca cuenta con ilus-

tres predecesores en el s. XIX, como Franz Miklosich[1], fue tras la conclusión de la II Guerra Mundial cuando se sentaron las bases de su crecimiento y maduración en la espléndida realidad que hoy es: en 1946 se fundó la *Österreichische Byzantinische Gesellschaft*, en 1948 la Academia Austriaca de las Ciencias creó en su seno una *Byzantinische Kommission* y en 1951 se editó el primer volumen del *Jahrbuch der Österreichischen Byzantinisten Gesellschaft* (JÖBG) –desde 1969, *Jahrbuch der Österreichischen Byzantinistik* (JÖB)–. En los años '50 del siglo pasado la Universidad de Viena ya ofrecía las disciplinas de Bizantinística y Neohelenismo bajo la dirección de H. Hunger y P. Enepekides respectivamente, si bien no fue hasta 1961 cuando se creó la cátedra ordinaria de Bizantinística, que al año siguiente ocupó el propio Hunger en reñida oposición con Hans-Georg Beck, de Múnich (ambos quedaron *primo et aequo loco,* por delante de Karayannopoulos)[2]. En diciembre de 1962, con Hunger ya en la cátedra, la Facultad de Filosofía solicitó la creación de un Instituto de Bizantinística y Neogrecística, que comenzó a funcionar el 1 de enero de 1963. En 1975 se transladó a su sede actual de la Postgasse 7-9 y en 1978 adoptó el nombre de *Institut für Byzantinistik und Neogräzistik* que ostenta en la actualidad. Entre tanto, el crecimiento en alumnos y en personal docente e investigador fue constante: Gamillscheg, Hörandner, Koder, Kislinger, Kresten, etc. La rama de la Neogrecística tuvo un desarrollo inicial algo más lento: Enepekides permaneció como profesor extraordinario hasta su fallecimiento en 1982, año en el que G. Hering, procedente de Gotinga, ocupó la cátedra ordinaria de la disciplina, en la que permaneció hasta su muerte prematura en 1994[3]. Al ritmo que se incrementaba el personal científico del Instituto, los frutos de su investigación, en colaboración con otras entidades nacio-

[1] Editor, con I. Müller, de los seis volúmenes de *Acta et diplomata Graeca medii aevi*, Vindobonae 1860-1890.

[2] Entre Hunger y Beck actualizaron y completaron la *Geschichte der byzantinischen Litteratur* de K. Krumbacher, aparecida en 1892 en el *Handbuch der Altertumswissenschaft* de I. von Müller y W. Otto: Beck, con un volumen dedicado a la literatura religiosa y eclesiástica (Múnich 1959) y otro a la literatura popular (Múnich 1971), y Hunger, con un volumen en dos tomos dedicado a la literatura profana culta (Múnich 1977-1978); Karayannopoulos, por su parte, es autor con F. Dölger, en la misma colección, de un volumen consagrado al estudio de las fuentes imperiales (Múnich 1968). Como puede verse, lo más granado de la Bizantinística del momento concurrió a aquella oposición de Viena.

[3] Hering es autor de dos magníficas monografías, una dedicada al patriarcado ecuménico y la política europea entre 1620 y 1638 (Wiesbaden 1968; texto ampliado en la edición griega, Atenas 1989), otra, a los partidos políticos de la Grecia moderna entre 1821 y 1936 (Múnich 1992), que tuve ocasión de reseñar en *Erytheia* 19 (1998) 303-307.

nales –fundamentalmente la Academia Austriaca de las Ciencias y la Biblioteca Nacional de Austria– o internacionales, iban convirtiéndose en una madura realidad: el *Prosopographisches Lexikon der Palaiologenzeit* (PLP) está ya concluido, la *Tabula Imperii Byzantini* (TIB) aparece con regularidad desde 1976[4], del *Repertorium der griechischen Kopisten* han salido tres volúmenes (Gran Bretaña, 1981; Francia, 1989, y Bibliotecas de Roma y el Vaticano, 1997), del *Patriarchatsregister von Konstantinopel* se han publicado tres volúmenes (1981, 1995, 2001) que cubren hasta el año 1363[5], y del *Lexikon zur byzantinischen Gräzität* han aparecido ya cinco fascículos de los ocho previstos[6]. Difícilmente se puede ofrecer mejor tarjeta de presentación de una investigación en equipo.

Así, pues, para celebrar los 40 años de su creación el Instituto convocó a participar en un Simposio conmemorativo a antiguos licenciados y doctores, invitación a la que respondieron más de 40 personas procedentes de Chipre, Grecia, los EE.UU., Alemania y Austria. Sus contribuciones se recogen en este volumen, dedicado a la memoria de los pioneros Hunger y Hering, que ese mismo año, de no haber fallecido, habrían cumplido 90 y 70 años respectivamente. Los artículos son de temática tan amplia como variadas las líneas de investigación del Instituto. No es mi intención reseñarlos todos detenidamente, me conformo con dar una panorámica general, deteniéndome algo más en los que más me han interesado. Tras el prólogo de los editores (pp. 19-24) y sendos artículos dedicados a la historia del nacimiento y desarrollo de las dos especialidades del Centro (E. Chrysos, «Vierzig Jahre Wiener Byzantinistik», pp. 25-34; O. Katsiardi-Hering, «Gedanken zur Wiener Neogräzistik», pp. 35-44), los artículos de investigación pueden agruparse en los siguientes apartados:

I. Bizantinística:

1.- Literatura bizantina. E. Afentoulidou (pp. 45-52) estudia la métrica acentual de los llamados *Cánones yámbicos* atribuidos a S. Juan Damasceno, dedicados a la Navidad, Epifanía y Pentecostés. A. Giannouli (pp. 143-158) analiza en detalle las tres "didascalias" (homilias de estilo retórico elevado obra de los διδάσκαλοι, los maestros patriarcales de exegesis bíblica) de León Balianita (s. XII), conservadas en el Esc. Gr. Y-II-10, relativas al

[4] Reseño en este mismo número el vol. 8, dedicado a Licia y Panfilia; cf. otras reseñas en *Erytheia* 18 (1997) 264-266 (TIB 9), y 20 (1999) 350-352 (TIB 10).

[5] Cf. reseña del vol. III en *Erytheia* 23 (2002) 406-410.

[6] Cf. reseña del fasc. 5 en este mismo volumen, y del fasc. 3 en *Erytheia* 21 (2000) 349-350.

Salmo 3 y redactadas según los tres tipos de exegesis bíblica definidos por Orígenes: la histórico-literal, la anagógica y la ético-tropológica. L. Hoffmann (pp. 203-219) hace una serie de consideraciones sobre el género literario del diálogo en Bizancio a la luz de los *Dioptra* de Felipe Monótropo (finales del s. XI), una historia del ser humano desde la creación hasta la δευτέρα παρουσία. Str. Papaioannou (pp. 324-336) investiga el concepto de μίμησις en la epistolografía bizantina de los ss. X-XI. M. Popović (pp. 337-347) repasa los testimonios conservados, en la historiografía y en la leyenda popular, sobre el emperador Trajano en los ss VI-XII. E. Schiffer (pp. 397-407) estudia el valor del término ὑπόμνημα en los once textos del *Menologio* de Simeón Metafrasta que lo emplean, para pasar luego a otros textos hagiográficos que lo usan: la conclusión a la que llega es que el Metafrasta lo utiliza para referirse a aquellos santos o hechos históricos cuya existencia o veracidad no cuestiona, con la intención de conferir así más fuerza al relato. Finalmente, G. Wolfram (pp. 487-496) analiza el *Libro de las Ceremonias* de Constantino Porfirogéneto y el *Týpikón* de Sta. Sofía como fuentes de la himnografía bizantina.

2.- Geografía histórica. Como no podía ser menos, las contribuciones en este campo son numerosas, no en balde varios miembros del Instituto participan en la redacción de la TIB. B. Baumgartner (pp. 61-73) ofrece datos sobre la región de Ṭao-Ḳlardžeti (históricamente, territorio armenio y georgiano; actualmente, comprendido dentro de las fronteras de Turquía) que no había incluido, o lo había hecho de forma insuficiente, en su tesis doctoral leída en 1996. K. Belke (pp. 74-82) hace un estudio de Gâvur Hisari, fortaleza bizantina de la Tróade situada al este de Çanakkale. F. Hild (pp. 190-202) analiza los asentamientos de la costa oriental de Licia, entre el cabo Quelidonias y la localidad de Olbia, que aparecen mencionados en diversos portulanos y cartas marinas, desde el Ps. Escílax (s. IV a.C.) hasta portulanos griegos del s. XVI. A. Külzer (pp. 264-271) presenta un panorama de la investigación de la geografía histórica de la Tracia oriental, descuidada hasta épocas recientes. P. Soustal (pp. 420-429) hace una serie de consideraciones sobre hidrónimos de Macedonia nacidas durante la preparación del volumen de la TIB correspondiente a la Macedonia meridional, es decir, la parte de la Macedonia histórica comprendida actualmente dentro de las fronteras de Grecia.

3.- Historia de Bizancio. J. Grossmann (pp. 165-176) discute el pasaje de Procopio (Περὶ κτισμάτων 5, 8, 5-9) que menciona la construcción por Justiniano, en el entorno del Sinaí, de dos edificios, una iglesia para los monjes y una fortaleza para los soldados. Analiza los puntos de vista adop-

tados por diversos estudiosos y avanza el suyo propio: si tomamos el término "Monté Sinaí" en sentido más amplio, no limitado sólo al "Monte de Moisés" (Djebel Mŭsā), sino referido a todo el macizo montañoso del Sinaí meridional, la fortaleza mencionada por Procopio, de la que no hay restos visibles en el entorno del monasterio (de ahí que los estudiosos identificaran la "iglesia" y la "fortaleza" con el monasterio fortificado) estaría al norte de Raitú (aṭ-Ṭur), en la costa oeste de la península, junto al oasis de al-Wādī, donde se han identificado los restos de un castillo de época de Justiniano. Chr. Kraus (pp. 248-263) analiza el proceso de deposición de Constantino Cabasilas de su cargo de protopapa de la iglesia de Blaquernas (1383-1385), cuya documentación guardan los manuscritos vieneses del *Patriarchatsregister*. S. Laitsos (pp. 272-286) interpreta la narración que hace Saxo Grammaticus, a comienzos del s. XIII, del viaje y estancia en Constantinopla del rey danés Eric I (1095-1103) como un instrumento de justificación y legitimación teórico-ideológica de la existencia política de Dinamarca en el seno del orbe cristiano a través del encuentro de su monarca con el titular del Imperio cristiano de Constantinopla. J. Preiser-Kapeller (pp. 348-365) estudia, a la luz de fuentes históricas, las etapas de la transformación de la administración militar tardorromana del *magister militum* en la bizantina de los estrategos de los "temas", en el territorio de Armenia. A. Rhoby (pp. 387-396) investiga la posible identidad de la "segunda" princesa bizantina de nombre Teodora en Austria, que en 1203 contrajo matrimonio con el duque Leopoldo VI. G. Schmalzbauer (pp. 408-419) hace una serie de consideraciones, partiendo de textos de Teofilacto Simocata, Nicolás el Místico, Juan Malalas, etc., sobre la idea bizantina de "ecúmene" y la pretensión política de Bizancio de ser el único Imperio en la Tierra, tanto en relación con los persas y árabes por Oriente, como con los latinos por Occidente. A. K. Wassiliou (pp. 482-486) reflexiona sobre las consecuencias de tipo prosopográfico que tiene una datación lo más exacta posible de los sellos de plomo bizantinos, y lo hace de mano de dos ejemplos: los sellos conservados con el nombre de Manuel Alusiano, que permiten establecer la existencia de, al menos, dos personas homónimas, y los de Miguel Baris, para los que defiende la existencia también de dos personas de ese nombre.

4.- Arte bizantino. J. Albani (pp. 53-60) describe los objetos sepulcrales de época bizantina media hallados en las tumbas de la iglesia de S. Juan de Estilo, en Creta occidental, que se conservan en la colección bizantina y postbizantina de La Canea. G. Chotzakoglou (pp. 99-131) estudia el pavimento de *opus sectile* de la iglesia del monasterio de la Madre de Dios

conocido como *Mega Spélaion*, a 10 kms. al NE de Calábrita, en el Peloponeso. M. Grünbart y S. Lochner-Metaxas (pp. 177-189) hacen unas consideraciones sobre sellos bizantinos grabados en vasijas de barro. A. Liveri (pp. 287-298) habla de las representaciones de danzas en el arte bizantino, mayoritariamente ligadas a textos religiosos (AT, NT) y novelas. J.

Prolović (pp. 372-386) describe las pinturas murales conservadas en las ruinas del claustro de Yediler, en la región montañosa de Latmos, en la costa occidental de Anatolia.

5.- Lengua griega. J. Diethart (pp. 132-142) ofrece algunos ejemplos de aportaciones de textos coptos de los ss. II-XI d.C. a la lexicografía griega y latina, de palabras que por otra vía no se han conservado o están insuficientemente documentadas. A. Koliadis (pp. 241-247) habla de la riqueza léxica de la obra de Nikos Kazantzakis desde el punto de vista diacrónico, centrando su atención exclusivamente en el vocabulario de época bizantina tardía y neogriega temprana. M. Prinzinger (pp. 366-371) intenta responder a tres cuestiones relativas al proceso de traducción que se planteó Jacob Grimm en 1847 (y, con él, otros teóricos de la traducción antes y después): ¿qué es traducir?, ¿en qué relación están entre sí original y traducción?, ¿qué hace el traductor? Chr. Tzitzilis (pp. 464-481) tercia en la disputa que enfrenta a los estudiosos a la hora de interpretar los dialectos griegos suditálicos de Calabria y Apulia entre quienes los consideran producto de la colonización bizantina en el Medievo y quienes defienden la continuidad desde los antiguos dialectos de la Magna Grecia. Tzitzilis analiza algunos datos lingüísticos en tres planos, el léxico, el morfológico y el fonético: unos pertenecen exclusivamente al antiguo dialecto de Tarento y al dórico de Sicilia; otros son conocidos, además de en estos dialectos, también en otros dialectos griegos antiguos; finalmente, otros pertenecen al sustrato común de la *koiné* dorizante de la Magna Grecia. Así, el autor se decanta por la tesis de Rohlfs de la continuidad, pero una continuidad "dinámica", con aportes continuos del mundo bizantino medieval.

II. Neohelenismo

Dentro de este apartado se incluyen los trabajos de J. Chatzipanagioti-Sangmeister (pp. 83-98), que proporciona información histórica sobre el ms. Da. 54 de la Biblioteca Regional de Sajonia, en Dresde, que contiene la Ἔκθεσις τῆς Ταυρικῆς Χερσονήσου de Eugenio Vúlgaris; de Chr. Gonsa (pp. 159-164), que hace un bosquejo histórico de los trabajadores forzosos griegos para la causa alemana durante el III Reich y ofrece una breve lista de las fuentes; de N.-M. Jaklitsch (pp. 220-230), que presenta una breve panorámica de las composiciones tetrafónicas de música sacra de G. von Pre-

yer y B. Randhartinger en la Viena de mediados del s. XIX; de I. Karachristos (pp. 231-240), que pone tres ejemplos de migraciones que afectaron a territorios y poblaciones minorasiáticas entre los siglos XVI y XIX, representativas del esquema tripartito elaborado por él: migraciones ordinarias, encuadradas dentro de un movimiento poblacional "normal"; migraciones extraordinarias, causadas por factores excepcionales (guerra, epidemias, catástrofes naturales), y migraciones mixtas, con características aparentes del primer tipo, pero que en realidad entran dentro de la segunda categoría; de A. Moutafidou (pp. 299-307), que hace unos apuntamientos a la política italiana frente al levantamiento cretense de 1896 y la guerra grecoturca de 1897, que osciló entre el deseo de no separarse del concierto de las potencias europeas y la tradición nacionalista revolucionaria del "risorgimento"; de D. Ch. Stathakopoulos (pp. 430-444), que da unas pinceladas sobre el contenido de la *Teodora*, una pieza dramática de Victoria Sardou (1831-1908) dedicada a la mujer del emperador Justiniano, que se estrenó en París en 1884; de A. Stefanidou (pp. 445-463), que dedica su contribución a los 62 pintores de los que consta, por los catálogos de Chatzedakes y Drakopoulou sobre pintores griegos de la Turcocracia (1450-1830), que eran originarios del Dodecaneso o trabajaron en él, centrándose en especial en las islas de Patmos, Rodos y Cárpatos.

Grupo aparte forman el artículo de A. E. Müller (pp. 308-314), dedicado a la vida y obra del bizantinista muniqués Paul Marc, discípulo de Krumbacher y pionero en la colecta de materiales para la redacción de los *Regestos* de fuentes bizantinas medievales que culminó Dölger por lo que respecta a las fuentes imperiales, y el de I. Mylonaki (pp. 315-323), que recrea los viajes de estudio emprendidos por docentes y alumnos de la Universidad de Viena a Grecia (1911) y Egipto y Creta (1914) y proporciona interesantes noticias sobre los aspectos científicos –historia antigua, arqueología, geografía, etnografía, botánica, etc.– abordados en ellos.

El libro se cierra con 140 ilustraciones de los diversos artículos.

El volumen es, en resumen, una muestra fehaciente de la amplitud y calidad de la investigación del Instituto Vienés de Bizantinística y Neohelenismo. *Ad multos annos, sodales Vindobonenses*! Πολλὰ ὑμῶν τὰ ἔτη!

José M. FLORISTÁN

Isabel ARENAS FRUTOS, *Dos arzobispos de México –Lorenzana y Núñez de Haro– ante la reforma conventual femenina (1766-1775)*, Tradición Clásica y Humanística en España e Hispanoamérica 2, Universidad de León 2004, 238 pp.; Jesús Mª NIETO IBÁÑEZ (ED.), *Humanismo y Tradición Clásica en España y América-II*, Universidad de León 2004, 349 pp.

Han pasado ya tres años del prematuro fallecimiento de Gaspar Morocho en plena y fecunda madurez intelectual, pero su iniciativa y entusiasmo siguen dando espléndidos frutos en el seno del proyecto de investigación que fundó y dirigió durante años en la Universidad de León. En un país tan proclive a las lúcidas individualidades, uno de sus grandes méritos fue, sin duda, haber sabido crear y consolidar a su alrededor un amplio equipo de investigación interdisciplinar integrado por estudiosos de diversas universidades y centros de investigación españoles. Fruto del trabajo de este equipo es la "Colección de Humanistas Españoles", obra de consulta y referencia indispensable en los *studia humanitatis* españoles para autores como, por ejemplo, Cipriano de la Huerga o Pedro de Valencia, y que ha hecho de León, junto con Cádiz-Alcañiz, uno de los grandes centros de estudios del humanismo renacentista. De esta gran colección, que ya alcanza los 30 tomos (el último aparecido es el volumen II de las obras completas de Gaspar de Grajar, León 2004), nació en 2000 una nueva, que lleva el título genérico de "La Tradición Clásica en España e Hispanoamérica", que se inauguró con dos tomos dedicados al Teatro Eclesiástico Indiano y que ahora continúa con el presente volumen, dedicado a la actuación de los arzobispos de México Lorenzana (1766-1772) –luego arzobispo primado de Toledo (1772-1800) y cardenal de la S.R.I. (post 1789)– y Núñez de Haro (1772-1800) en el proceso de reforma de los diez conventos femeninos de la capital de Nueva España de observancia "calzada u holgada" sujetos a su jurisdicción. Ambos prelados, junto con el obispo de Puebla Francisco Fabián y Fuebo (1765-1773), de acuerdo con su ideario regalista e ilustrado, intentaron recuperar la vida cenobítica de esos conventos que, con el paso de los años y en contra de los cánones tridentinos, se habían ido relajando y entregando a un sistema idiorrítmico en el que las profesas administraban su propio peculio, vestido e, incluso, comida, con ayuda de un nutrido personal seglar –mozas, criadas, educandas– que convertía los monasterios en un abigarrado mundo poblado por gentes de índole diversa. La reforma comenzó en 1767 y dio origen a un sordo enfrentamiento de las comunidades afectadas –no todas en igual medida– con los arzobispos, que no comenzó a resolverse hasta 1780, con la entrada paulatina en ellas

de nuevas religiosas profesas dispuesta a acatar la "vida en común". El libro se divide en cinco capítulos y un apéndice de catorce documentos. En el primer capítulo se dibujan las líneas generales de la biografía e ideología de Lorenzana y la situación religiosa de la archidiócesis novohispana. En el segundo se analiza la reforma emprendida al hilo de las sucesivas disposiciones dictadas por las autoridades eclesiásticas, y en el tercero, su aplicación definitiva por Núñez de Haro. El cuarto se dedica a las réplicas y quejas expuestas por los conventos, centradas en las cuestiones de los peculios, la vestimenta y la comida, y el quinto, en sentido contrario, a las quejas más usuales que se hacía a la relajación de las costumbres conventuales –el descontrol de tornos y porterías, la presencia de moradoras seglares y la elección adecuada de confesores–. Finalmente, en el último se examinan de forma breve algunas consecuencias de la aplicación de la reforma, en concreto, la exclaustración de las "niñas educandas" y la salida de mozas y criadas. El estudio se basa en un recurso constante a las fuentes –las citas son muy numerosas en el cuerpo del texto, a las que hay que añadir el apéndice documental–, lo que contribuye a darle, además de solidez, amenidad. En definitiva, estamos ante un interesante estudio para la Historia de la Iglesia de México, pero también para la figura de estos dos personajes ilustrados del s. XVIII español, en especial de Lorenzana.

El segundo libro recoge las contribuciones presentadas en la Reunión Científica sobre Humanistas Españoles celebrada en León en octubre de 2003, séptima de la serie que, con periodicidad bianual, vienen celebrándose desde 1990 –en 2001 se había celebrado la anterior, cuyas ponencias y comunicaciones aparecieron al año siguiente en el primer volumen de esta serie–. Incluye las cuatro ponencias presentadas en la Reunión –de J. Gil, J. Mª Maestre, C. Varela y V. Bécares– y seis trabajos de temática humanística de miembros o colaboradores del Proyecto "Humanistas españoles". En su ponencia («Escolásticos y humanistas: discursos contrapuestos sobre el Renacimiento español», pp. 13-47) V. Bécares replantea de forma crítica la *communis opinio* de la debilidad, si no inexistencia, de un verdadero humanismo renacentista en suelo español. Tras repasar las posturas de los discursos ilustrado y sociológico, a los que sin negar sus notables aportaciones de datos reprocha, en conjunto, una visión unilateral del problema que les conduce a dibujar una panorama desolador del humanismo español, hace su propuesta para un nuevo discurso, que fundamenta en el sincretismo del helenismo y la tradición religiosa judeo-cristiana. Este sincretismo llegó a su cénit en el escolasticismo medieval, del que el humanismo renacentista, más que de movimiento de oposición, sería de "disociación" de fuentes

(razón/revelación) e instrumentos (concepto/palabra). Así, el humanismo representaría un esfuerzo por deslindar los ámbitos teológico y secular y desarrollarlos de forma independiente, pero no necesariamente enfrentada (*eruditio cum pietate*). J. Gil («La saga del Anticristo en la España de los siglos XVI y XVII: de la teología al teatro», pp. 49-100), en línea con otros trabajos suyos anteriores de gran interés[1], ofrece una panorámica del tema del Anticristo en el cambio del Quinientos al Seiscientos, en los campos de la teología y el teatro: en el primero repasa las figuras de Domingo de Soto, Benito Perer, el portugués Nicolás Días, José de Acosta, fray Tomás de Maluenda y Francisco Suárez, y en el segundo, el *Anticristo* de Juan Ruiz de Alarcón y la obra homónima atribuida a Lope. La conclusión a la que llega es la estrecha vinculación que, al parecer, existió entre este tema y el Nuevo Mundo –Acosta vivió en Perú y Alarcón es originario de México–, quizás por el mayor impacto y utilidad que tenía en territorio de reciente cristianización y florecienta actividad misionera. J. M. Maestre («La influencia de la *Officina* de Ravisio Textor en *Las Habidas* de Jerónimo de Arbolanche», pp. 151-179) analiza, a la luz de la obra del poeta navarro, la controvertida cuestión del conocimiento –directo o indirecto– que tuvieron los autores del Siglo de Oro de las literaturas griega y latina. Mientras F. González Ollé, editor y comentarista moderno (1969) de *Las Habidas*, se esforzó por identificar las fuentes clásicas de Arbolanche, Maestre, que ya en un trabajo anterior de 1991 había tocado tangencialmente la cuestión, demuestra con ejemplos concretos que no están en los autores antiguos, sino en la *Officina* del frances Jean Tixier de Ravisi –hispanizado, Juan Ravisio Textor–, que fue profesor en el Colegio de Navarra. La identificación de la fuente permite extraer interesantes conclusiones para el texto de *Las Habidas* en los campos lingüístico, hermenéutico, crítico textual y de valoración de los conocimientos de latinidad que tenía Arbolanche, como demuestra con ejemplos concretos. El estudio ofrece gran interés como paradigma de la utilidad del estudio de los autores neolatinos renacentistas como vehículo de transmisión de la literatura antigua y fuente de las vernáculas. C. Varela («Las *Cortes de la Muerte*, ¿primera representación del indígena americano en el teatro español?», pp. 333-349) estudia en detalle el argumento, autoría y la imagen del indio americano que ofrece esta pieza dramática, publicada en Toledo en 1557. Aunque tenemos noticias de la participación y presencia

[1] «A la espera del fin del mundo», *Erytheia* 21 (2000) 7-38; «El fin del Imperio bizantino y su proyección escatológica», en: P. BÁDENAS DE LA PEÑA-I. PÉREZ MARTÍN (EDS.), *Constantinopla 1453: mitos y realidades*, Madrid 2003, pp. 29-73.

de indios en representaciones teatrales en la Nueva España de fecha anterior, las *Cortes* es la primera obra impresa conservada en la que aparecen. En ella se exponen las quejas de los indios, a los que se presenta como un estamento más de la sociedad española, por el comportamiento de los colonos, soldados y gobernadores españoles, en la línea de la *Brevísima* de Bartolomé de las Casas, publicada apenas cinco años antes. La autora compara también la imagen que se da de los indios con las posteriores de Lope, Tirso o Calderón, en las que aparecen más bien de pasada y al servicio de otros objetivos, como la exaltación de algún personaje o la justificación de la conquista.

Los restantes seis trabajos son tan variados como interdisciplinar el equipo del proyecto en el que se inscriben. F. Garrote («Interpretación de la *Vida del Lazarillo de Tormes y de sus fortunas y adversidades*», pp. 101-120) analiza el *Lazarillo* a la luz de la oposición entre los valores de la sociedad medieval estamental y la renacentista burguesa: frente al orden heredado, inmutable, de aquélla, encarnada en el ciego, el clérigo y el hidalgo a los que sirve Lázaro, éste representa el nuevo orden abierto, en el que el esfuerzo y los méritos individuales determinan la fama. M. I. Lafuente («La transformación renacentista de la filosofía», pp. 121-150) analiza la actitud que adoptan algunos humanistas destacados en relación con la retórica y dialéctica. M. M. Martínez Sariego («El *carpe diem* en la literatura náhuatl: un caso de poligénesis», pp. 181-222) parte del texto horaciano en que se formula el tópico para remontarse a otros autores de la literatura latina y griega, pero también a textos de las civilizaciones egipcia y mesopotámica, en los que están presentes los motivos literarios del *tempus fugit* y *ubi sunt?*, de los que se derivan las dos posturas posibles del *carpe diem* o la *contemptio mundi*. A continuación estudia los rasgos distintivos del *carpe diem* en la literatura náhuatl a la luz de diversos ejemplos. La conclusión a la que llega es que las expresiones indias sobre la fugacidad de la vida y la exhortación a su disfrute, si bien independientes de la literatura clásica y producto de una poligénesis, no de una tradición, sin embargo coinciden en sus rasgos esenciales con ella. J. Paniagua («Lo fantástico en las *Relaciones de Indias* de Pedro de Valencia», pp. 223-248), tras dejar sentado el racionalismo de Valencia y su preferencia, en línea con su admirado Tucídides, por la historia contemporánea, menos dada a las fantasías, pasa lista a diversos elementos fantásticos que encontramos en sus *Relaciones*, cuya presencia justifica más como producto de su época o de la imposibilidad de contrastar sus fuentes, que como manifestación de credulidad del zafrense. Los agrupa en cuatro apartados: las fantasías geográficas y

naturales –geografía, botánica y zoología–, las relativas a los indios, las religiosas –centradas en torno al demonio o a algún culto mariano– y las fantasías relativas al oro –el mito del Dorado–. Mª A. Sánchez Manzano («Tradición de la filosofía y uso de la lengua latina en la *Disputa contra Aristóteles* de Hernando Alonso de Herrera», pp. 249-267) estudia, en la primera parte de su artículo, la posición de Herrera en la polémica de su tiempo sobre la naturaleza de la lengua, y en la segunda, los rasgos más destacados del latín de Herrera, en su triple vertiente gráfica, morfológica y sintáctica. Finalmente, V. Santana («El paratexto de *Ninfas y Pastores de Henares*», pp. 269-332) analiza en detalle los aspectos paraliterarios –el paratexto– de la novela de Bernardo González de Bobadilla, publicada en Alcalá en 1587, tal como aparecen enunciados en la portada: autor –origen, profesión–, destinatario de la dedicación, expedición del privilegio para la edición, imprenta e impresor que la sacaron a la luz, año de publicación y editor. El estudio, en particular en lo que respecta a la figura de su autor, está basado en una indagación exhaustiva en los libros de matriculación de las universidades de Salamanca y Alcalá y en los libros de bautismo de las diócesis canarias, así como en los fondos de Simancas para lo que respecta al privilegio de impresión, lo que da al estudio gran solidez.

En definitiva, no me queda sino felicitar al equipo de investigación "Humanistas españoles" por el trabajo que realiza y desear que, en ausencia de su fundador, siga siendo tan fecundo como hasta ahora.

J. M. FLORISTÁN

VIZCAÍNO SÁNCHEZ-E. RUIZ VADERAS (COMS.), *Bizancio en Carthago Spartaria. Aspectos de la vida cotidiana*, catálogo de la exposición, Murcia 2005; M. S. HERNÁNDEZ PÉREZ-L. ABAD CASAL (COMS.), *Iberia, Hispania, Spania. Una mirada desde Ilici*, catálogo de la exposición, Alicante 2004.

Con el propósito de dar a conocer el papel que desempeñó Cartagena en la época bizantina, como capital de la provincia de Spania, el Museo Arqueológico Municipal "Enrique Escudero de Castro", acoge, desde el pasado 5 de abril y hasta el próximo 31 de julio, una muestra que permite conocer cómo transcurrió la vida cotidiana de sus habitantes en los años de ocupación bizantina –552/555-621/624– y cuál fue la herencia recibida.

Las excavaciones sistemáticas llevadas a cabo por Sebastián Ramallo y su equipo en el Teatro Romano de Cartagena han permitido descifrar las claves de un contexto material poco conocido y de gran interés, precisamente los elementos constructivos y decorativos de ese recinto serían la base sobre la que los bizantinos levantaron un barrio portuario. La renovación metodológica de las técnicas arqueológicas y una distinta concepción de esta materia como disciplina histórica han abierto nuevas perspectivas en la investigación –Ramallo, pp. 16-17– y han permitido definir con más rigor el carácter de los espacios urbano y funerario. Y, en este caso, los edificios de carácter doméstico o de almacenamiento levantados en la segunda mitad del siglo VI.

Las intervenciones en el *Barrio Universitario*, bajo la dirección de María José Madrid, han permitido documentar una necrópolis de grandes dimensiones, situada extramuros de la ciudad de los siglos V-VII y ceñida a la ladera occidental del cerro de Despeñaperros hasta alcanzar el lienzo defensivo.

De aquí proceden la mayoría de las piezas que se exponen, algunas de las cuales se pudieron contemplar también en la exposición que sobre *Bizancio en España*[1] tuvo lugar en el Museo Arqueológico Nacional de Madrid en el año 2003: recuérdese, por ejemplo, los ungüentarios orientales, la serie de monedas de cuatro *nummi* acuñadas en Cartagena o las lucernas de procedencia africana, además de la célebre lápida del patricio Comenciolo, encontrada en 1968 en la plaza de la Merced. No son originarios de *Carthago Spartaria* los broches de cinturón del cerro de Almagra –Mula– que ayudan a comprender ciertas influencias culturales.

La exposición permite hacernos una idea excelente acerca de cómo vivió la ciudad en los años de ocupación bizantina. Enlaza, por lo demás, con la atención creciente que se viene prestando a las manifestaciones de la vida cotidiana en Bizancio. Así pudo contemplarse en el *Metropolitan Museum of Art* de Nueva York en 1997, en la sección titulada *Ceramic Arts of Everyday life*[2], y de manera monográfica en la *White Tower* en Tesalónica en el 2001[3]. Una selección de las piezas de la exposición de Tesalónica pudieron ser vistas en el Museo Arqueológico Nacional de Madrid, gracias

[1] M. CORTÉS ARRESE (COM.), *Bizancio en España. De la Antigüedad tardía a El Greco*, catálogo de la exposición, Madrid 2003.

[2] H. C. EVANS-W. D. WIXOM (EDS.), *The Glory of Byzantium. Art and Culture of the Middle Byzantine Era. A. D. 843-1261,* catálogo de la exposición, Nueva York 1997, pp. 255-271.

[3] D. PAPANIKOLA-BAKIRTZI (ED.), *Everyday Life in Byzantium*, catálogo de la exposición, Atenas 2002.

al buen hacer de su director de entonces D. Miguel Ángel Elvira[4], con ocasión de la presidencia griega en la Unión Europea durante el primer semestre de 2003. Orfebrería, vasos, tazas, anzuelos... se reunieron allí para reflejar tres ámbitos de la vida diaria: las actividades del mar, las de la ciudad y del campo y, por último, la vida familiar y hogareña, vistas a través de los objetos de cocina, las vestimentas o la iluminación.

Se trataba de una notable muestra que realza lo que puede adivinarse en Cartagena, animadas una y otra por un indudable propósito formativo, una manera más accesible y atractivo de comprender el pasado, en este caso de la capital de la España bizantina, de sus relaciones comerciales con el norte de África y el Mediterráneo oriental. Recuérdese, además, los fuertes vínculos de Liciniano, obispo de Cartagena, con la corte imperial de Constantinopla. Esperemos que una nueva exposición, no muy alejada en el tiempo, desentrañe los problemas que ahora envuelven a la ubicación de sus construcciones defensivas, así como la disposición urbana de otros edificios públicos y religiosos.

De Iberia a Spania

La inauguración de la exposición de Cartagena vino a coincidir con la finalización, en el Museo Arqueológico de Murcia, de la titulada *Iberia, Hispania, Spania. Una mirada desde Ilici*, en la que, con el apoyo de más de 250 piezas, se hacía un recorrido por las huellas dejadas por las culturas ibérica, romana y bizantina en el sureste español en el milenio que siguió al 500 a. de C. Precisamente, la ciudad de *Ilici,* en su condición de capital de la Contestania ibérica, colonia romana y sede episcopal visigoda, constituía un buen observatorio para llevar a cabo este análisis.

Y, aunque la *Ilici* tardoantigua sigue siendo una ciudad evanescente –Gutiérrez, p. 95–, que difumina los contornos y languidece hasta la llegada del Islam, ofrece testimonios de interés. Fue ciudad episcopal y hoy se admite que el mosaico de su célebre basílica entró a finales del siglo VI en la órbita bizantina. A su vez, elementos de adorno personal de los que el ejemplo más destacado es el tesoro de la colección Ramos, de Elche; o los procedentes de la vida cotidiana como ungüentarios, ollas o lucernas conservados en el Museo Monográfico de la Alcudia, contribuyen, de manera relevante, a ensanchar el conocimiento de la provincia bizantina en España. El esfuerzo desplegado, tanto en esta exposición como la mencionada más

[4] *Aspectos de la Vida Cotidiana en Bizancio,* catálogo de la exposición, Atenas 2003.

arriba, es digno de elogio, y el trabajo realizado por sus comisarios, de sólida metodología y atento a los detalles, motivo de cumplido reconocimiento.

Miguel CORTÉS ARRESE

Mark SOSOWER, *Signa officinarum chartariarum in codicibus graecis saeculo sexto decimo fabricatis in bibliothecis Hispaniae*, Amsterdam, Adolf M. Hakkert, 2004, 564 pp.

Los códices griegos en minúscula conforman una producción escrita tan vasta y variada que resulta imposible diseñar un modelo de análisis común a todos ellos. Por el contrario, y a pesar de investigaciones muy interesantes de los últimos años sobre fenómenos que, como la digrafía, se creían –sin serlo– exclusivos de los últimos siglos de Bizancio o sobre el uso del papel como soporte escriturario en códices de época macedonia y comnena, la producción manuscrita griega de cada período está fuertemente marcada en función de la época y este sesgo determina la aproximación científica a ella. Si consideramos los términos más tempranos y más tardíos como dos polos opuestos, observamos cuán claramente se contrapone una producción escrita en gran parte anónima y sometida a las reglas de un canon paleográfico a aquellos talleres de copia de la Italia del Cinquecento cuyos miembros conocemos por su nombre y apellidos y cuyas escrituras constituyen un alarde de libertad de elección y sincretismo; vemos asimsmo el contrate entre una producción datada muchas veces sólo aproximadamente y difícil de localizar, y las numerosas indicaciones explícitas sobre el escriba, el lugar, la fecha y el destinatario de la copia; en tercer lugar, resulta también evidente el contraste entre una producción en pergamino en la que el pautado constituye el elemento codicológico más significativo y una producción en papel cuyo protagonista absoluto, lejos de las diferencias de aspecto y constitución entre papeles españoles, árabes o bizantinos, es la marca de agua que caracteriza el papel italiano.

Tradicionalmente, los paleógrafos tienen a su disposición numerosos repertorios de filigranas que, sin embargo, aparecen datadas según los archivos occidentales en que se conservan. Aplicados a los manuscritos griegos, pues, estos repertorios tienen un valor relativo en la fecha y nulo en la localización. Mucho más útiles son, a pesar de la exigüidad de sus tes-

timonios, los elencos de filigranas extraídas de códices por Paul Canart[1], Dieter Harlfinger[2], Otto Kresten[3], Giuseppe de Gregorio[4] o en algunos catálogos[5]. Cuando el papel con estas marcas de agua pueden ser datado por el colofón de la copia, es decir, por la fecha de su uso en la transcripción de un texto griego, proporciona una información extremadamente valiosa no sólo para datar otras copias del mismo u otro escriba sino incluso para apoyar la identidad de una mano cuando el análisis paleográfico se revela insuficiente. A la inversa, como afirma –a nuestro entender, con valentía– Mark Sosower en el volumen que reseñamos, dos marcas de agua muy próximas pueden ver confirmado su carácter de "variantes idénticas"[6] cuando aparecen en copias del mismo escriba o taller (p. 13; ejemplos en pp. 17-23); esta directriz metodológica es un buen antídoto contra repertorios que, como el de Piccard, recogen decenas de filigranas cuyas diferencias no son perceptibles a simple vista y que proponen dataciones diferentes para marcas prácticamente idénticas[7]. La experiencia y el sentido común muestran que en un mismo códice podemos encontrar variantes ligeramente diversas de la misma filigrana, total o parcialmente repertoriadas, y que, por lo tanto, es imposible afinar la datación en función de estas diferencias mínimas, debidas al deterioro de la filigrana por el uso o incluso a su reparación, como Sosower indica (pp. 6-9).

El método de trabajo seguido por Sosower es extremadamente cuidadoso, como demuestra la distinción exquisita entre las distintas unidades codicológicas que conforman un códice *compositus,* invitando a no considerar

---

1 P. CANART, «Les manuscrits copiés par Emmanuel Provataris (1546-1570). Essai d'étude codicologique», *Mélanges Eugène Tisserant,* vol. VI, Studi e Testi, 236, Vaticano 1964, pp. 173-287.

2 D. y J. HARLFINGER, *Wasserzeichen aus griechischen Handschrzften,* 2 vols., Berlín, 1974-80.

3 O. KRESTEN, «Die Handschriftenproduktion des Andreas Darmarios im Jahre 1564», *JÖB* 24 (1975) 147-193.

4 G. DE GREGORIO, *Il copista greco Manouel Malaxos. Studio biografico* e *paleografico-codicologico,* Vaticano 1991.

5 Por ejemplo, J.-M. OLIVIER-M. A. MONÉGIER DU SORBIER, *Catalogue des manuscrits grecs de Tchécoslovaquie,* París 1983; A. ESCOBAR, *Codices Caesaraugustani Graeci: Catálogo de los manuscritos griegos de la Biblioteca Capitular de la Seo (Zaragoza),* Zaragoza 1993.

6 Se llama "variante idéntica" a las filigranas que caracterizan el par de moldes de uso simultáneo en la producción de un papel, una práctica esta que optimizaba el proceso de producción. Se llama "variante similar" a las filigranas similares pero realizadas por diferentes pares de moldes.

7 G. PICCARD, *Die Wasserzeichenkartei Piccard im Hauptstaatsarchiv Stuttgart,* Stuttgart 1961-1987, 15 vols.

de entrada como una unidad coherente en origen el material ahora presentado como un todo por una encuadernación común, pero cuya reunión puede deberse al criterio del marchante de libros o de la propia biblioteca de recepción. Del mismo modo, hay que señalar un dato codicológico no tenido en cuenta hasta ahora en los repertorio de marcas de agua, pero constitutivo de la morfología del papel y complementario al que proporciona la filigrana sobre su identidad: la distancia entre puntizones (que varía en los que sirven de soporte a la filigrana y la contramarca respecto del resto de la hoja) y del número de corondeles que ocupan 20 mm.

La información que proporciona el estudio de las filigranas puede tener desarrollos con infinitas ramificaciones y ello demuestra la generosidad de una investigación como la realizada por Mark Sosower, que ha puesto a disposición de los estudiosos de los códices griegos un instrumento de trabajo que cimenta desarrollos ulteriores de una riqueza y un interés inimaginables. En efecto, es difícil no admirar y agradecer la ardua tarea de "levantar" las filigranas de papel, de analizar escrupulosamente folio a folio cientos de testimonios, de comparar las muestras obtenidas y de presentarlas de un modo sistemático.

Por fortuna para los fondos españoles de manuscritos griegos, Mark Sosower los ha elegido como su objeto de estudio (700 manuscritos del s. XVI, 75.000 ff.; cf. p. 40). Como el autor indica (p. 1), presentan la ventaja de contituir en su mayor parte un corpus homogéneo de códices de papel producido en Génova y Venecia y copiados por encargo de humanistas españoles, la constitución de cuyas bibliotecas está bien documentada. Sosower ha examinado de un modo complementario otros códices de Inglaterra, Alemania y Estados Unidos, bien por su procedencia española[8], bien por completar la información sobre talleres de copia ampliamente representados en los fondos españoles.

En la introducción, el autor avanza algunos de estos hallazgos preñados de consecuencias que mencionábamos: por ejemplo (pp. 23-27), la contramarca "3M" carecteriza un grupo de manuscritos griegos copiados en Venecia entre 1539 y 1543 y en los que aparecen las manos de Nicolás Múrmuris, Andrónico Nuccio, Basilio Baleris, Pedro Carnabacas y Jorge Cocolo. Del mismo modo, la identificación del papel localizado y datado

[8] Habría sido interesante tener en cuenta igualmente el fondo de manuscritos griegos de Uppsala, en cuya Biblioteca Universitaria se conservan códices sustraídos de El Escorial, como ha investigado S. TORALLAS, «De codicibus Graecis Upsaliensibus olim Escurialensibus», *Erytheia* 15 (1994) 191-258.

en el repertorio de Sosower permitirá la confrontación con otros códices copiados por escribas cuyos itinerarios profesionales son difíciles de desentrañar (pensemos, por ejemplo, en Nicolás Malaxós) o con otros códices conservados en España y no incluidos en el repertorio, por no mencionar las hojas de guarda de los códices escorialenses que entraron en el monasterio de S. Lorenzo a finales del s. XVI, cuyo estudio aportará información sobre su procedencia, y el uso del papel por parte de los escribas griegos que se establecieron en nuestro país o trabajaron aquí durante breves períodos, así como ayudará a comprender el mecanismo de la multiplicación en España de copias realizadas a partir de antígrafos adquiridos por nuestros helenistas y de los que sus colegas se apresuraron a solicitar reproducción; me refiero a los famosos códices del *Chronicon Paschale,* el *De legationibus* de Constantino Porfirogénito, la *Bibliotheca* de Focio, etc.[9]

En una labor tan compleja como la que ahora reseñamos, era de esperar que algunas erratas enturbiaran la descripción y catalogación de los 75.000 ff. analizados. Con vistas a la redacción de una nueva descripción de los códices escurialenses que fueron catalogados por Alejo Revilla, cuya labor esperamos perfeccionar en los próximos años con la confección de un nuevo catálogo, hemos revisado el análisis que hace Sosower de los códices griegos de El Escorial conservados en las estanterías R, Σ y T; de un total de 178 manuscritos, Sosower ha analizado el papel de 77[10].

Éstas son las alteraciones detectadas:

R.I./ (gr. 7): Sosower clasifica diversas filigranas de este códice como "main 2, 4, 9, 11", pero en pp. 503, 504 reenvía a "main 1", que no tiene que ver con éstas, y que procede de *Escor.* &.II.15, *ca*. 1577. El copista del R.I.7 es presentado como "anónimo", pero Gregorio de Andrés lo identificó con Juan de Vergara[11], cuya mano conocemos gracias a que firmó en 1514 su copia de Epicteto, el *Escor.* R.III.5.

---

9 Mencionemos un breve ejemplo al respecto. La copia del *Adversus mathematicos* de Sexto Empírico conservada en el *Escor.* R.III.6 (gr. 40), propiedad de Antonio de Covarrubias, fue atribuida a Antonio Calosinás por Alejo Revilla y Gregorio de Andrés en el catálogo de El Escorial, y a Sofiano Meliseno por J. Fernández Pomar. Sosower (pp. 489, 518) describe la totalidad de su papel como portador de la marca "croix latine 56", variante idéntica del *Escor.* Σ.I.16, copiado por Sofiano Meliseno *ca*. 1570, y –como era de esperar– Meliseno, no Calosinás, es el copista del R.III.6.

10 Sosower ha dejado de lado, aunque no siempre, los códices ordenados en los estantes III y IV (éste, cuando lo hubiere), que son de menor tamaño y cuyo papel suele estar plegado *in-quarto,* lo que dificulta la identificación y eventual reproducción de la filigrana.

11 G. DE ANDRÉS, *Helenistas del Renacimiento en Toledo. El copista cretense Antonio Calosinás,* Toledo 1999, p. 39 y n. 110.

R.I.10 (gr. 10): el análisis presenta cierta confusión en las filigranas "pèlerin"; 1) en ff. 233-248, 265-272, la filigrana mencionada por "pèlerin 21" o "pèlerin 26" (pp. 405, 511) es, en realidad, "pèlerin 20"; 3) en ff. 305-328, 361-413, I', la filigrana mencionada como "pèlerin 20" es, en realidad "pèlerin 21".

R.I.11 (gr. 11): ff. 343-354: "croix latine [sin indicación de número] y 28"; se trata de "croix latine avec lettres MI", no repertoriada.

R.III.4 (gr. 38): Sosower, p. 518, ve en las hojas de guarda de este códice membranáceo la filigrana "main 43", pero se trata de una errata por el R.III.10.

R.III.8 (gr. 42): 1) ff. 111-175, 417-418 y los siguientes 53 ff. no numerados en el códice, no aparecen incluidos en el análisis de Sosower, son "lettres assemblées CM" Br. 9341 (a. 1574), cf. f. 122. 2) ff. 176-187, 405-412 [en realidad, 405-416]: "lettres assemblées 25", en p. 518, pero no en p. 501, donde se menciona el R.III.22. 3) p. 511: menciona la presencia de "pèlerin 23" en el Escor. R.III.8, pero no lo hace en la descripción del códice de p. 518 y, de hecho, no está en el códice.

R.III.9 (gr. 43): ff. 13-24: no analizados por Sosower; ff. 17/20 "croix latine avec F inscrite à côté de la croix et dehors, en bas, lettres IM", no repertoriada; ff. 13/24 y 14/23: Sos. "croix latine 50".

R.III.13 (gr. 47): descrito parcialmente en p. 506, donde se indica que la filigrana de ff. 161-180, 201-297 es "main 42". La filigrana de los restantes ff. es "main" Br. 11250 (a. 1570).

T.I.11 (gr. 131): la filigrana "ancre 29" es repertoriada en p. 77 a partir de los ff. 207, 208 de este códice, pero en la descripción de p. 520 aparece como "ancre 28". Se trata de dos marcas muy parecidas; el segundo miembro del par "ancre 28" presenta unas dimensiones ligeramente más reducidas que "ancre 29", y no se corresponden con la marca de T.I.11.

T.I.19 (gr. 139): en p. 454 le atribuye "ancre 28", que no está en el códice; la descripción correcta en p. 493, donde se indica que todos los ff. presentan "flèche 12".

T.II.9 (gr. 148): p. 526, reenvía a pp. 84, 134, 273, 451, 455, 456, 464, 487, 503, que recogen las filigranas no de este códice sino del *Escor.* T.II.8; del mismo modo, en p. 36 se menciona erróneamente el T.II.9 por el T.II.8.

Inmaculada PÉREZ MARTÍN

Miguel PSELO, *Vidas de los emperadores de Bizancio*. lntroducción, traducción y notas de Juan Signes Codoñer, Madrid, Gredos (Biblioteca Universal Gredos 31), 2005, 472 págs.

La *Cronografía* o *Vidas de los emperadores de Bizancio* –como J. Signes prefiere titular la obra de Miguel Pselo, «pues este título da mejor cuenta de su contenido» (pág. 48)– es, de acuerdo con la opinión general, la pieza más brillante de la producción literaria de este autor. En efecto, sin despreciar en absoluto su valor como fuente histórica de primera importancia para el período comprendido entre Basilio II (976-1025) y Miguel VII Ducas (1071-1078), hay que hablar sobre todo de su mérito excepcional como texto literario, de su genialidad en la presentación de los acontecimientos y de los caracteres, las pasiones y la psicología de los personajes, aspectos que confluyen en un cuadro único de la época: el drama de las personas y el drama del imperio.

La originalidad de las *Vidas* se debe en gran parte a que encarnan, hasta cierto punto, uno de los ideales perseguidos por Pselo como creador: la síntesis de la retórica y la filosofía. A este autor no le interesa el hecho histórico en sí mismo, sino la secuencia de los acontecimientos, la relación de causa y efecto de los mismos («Estoy acostumbrado a no considerar cada hecho aisladamente por sí mismo, sino a buscar sus causas y las consecuencias de lo que haya podido suceder», pág. 230). Al narrar los acontecimientos de la historia y las acciones de las personas, Pselo intenta siempre buscar su significado universal, captar la "filosofía" de la historia, que él expone en un lenguaje filosófico, pero sin entrar jamás en el terreno de la discusión filosófica ni traicionar el estilo propio del género histórico al que pertenece la obra. Buena parte del mérito de las *Vidas* –una obra que presenta una «suma de influencias de todo tipo, que incluyen la historia, la biografía, el encomio y la filosofía»– es precisamente, como señala J. Signes, la capacidad para reunir todas estas influencias dentro de una secuencia narrativa uniforme (pág. 49).

Una característica especial de la *Cronografía* es que el propio autor participa en ella en calidad de figura política destacada de la época, hasta el punto de convertirse él mismo en el centro de su exposición. Va entrando en acción de forma casi imperceptible, gradual, a medida que cobra importancia su papel como consejero de los emperadores, empezando por Constantino IX Monómaco. Es justamente en esta parte del relato cuando Pselo se presenta a sí mismo y hace una exposición sobre su concepto de la historia y otras cuestiones, algo que habitualmente se reservaba para el prólo-

go. Aquí es una forma original de caracterizar a un personaje histórico que se incorpora al relato y, al mismo tiempo, un recurso que permite a Pselo mostrar la profundidad y amplitud de sus conocimientos.

Esta tendencia de nuestro autor al protagonismo se expresa en adelante o bien en la exageración excesiva de sus servicios y sus logros (influencia en los emperadores y en los destinos del imperio, en el renacimiento de la ciencia o, incluso, en el progreso del arte de la estrategia), o bien en la omisión y ocultación de sus errores y fracasos. Todo esto contradice abiertamente su pretensión de máxima autenticidad y verosimilitud, pero a fin de crear una ilusión de objetividad, Pselo se sirve de diversos recursos: ausencia de valoración categórica de determinados acontecimientos («yo al menos no podría decirlo...», «no puedo decir con certeza si...», págs. 134-5); referencia a las fuentes de información, apelación directa a los emperadores, tomados por testigos de unos u otros hechos *(cf.* Constantino Monómaco, pág. 228, y Constantino Ducas, pág. 423); crítica de fracasos pequeños e insignificantes de emperadores cuyo reinado se presenta como ejemplar (crítica al joven Miguel VII Ducas por su torpeza al componer metros yámbicos, en combinación con una alabanza desmesurada de sus logros, pág. 464); uso –relativamente escaso– del estilo directo, mediante discursos puestos en boca de los personajes, por lo general breves y pronunciados en presencia del autor. También predispone a favor del relato el tono confidencial e íntimo de Pselo, que incluso hace participar al lector en la técnica de la narración («Pero el relato, debido a mi premura, ha trazado el final de toda la historia de Romano antes siquiera de que hayamos levantado el pórtico de ingreso, por lo que debemos regresar ya a lo que constituyó el origen de su poder», pág. 114), convirtiéndolo a veces en una especie de coautor o, incluso, de coprotagonista de los acontecimientos («Habiendo llegado a este punto en el relato de la emperatriz, debemos volver de nuevo a la Augusta y al emperador. Si parece bien, les haremos actuar de nuevo y los trataremos por separado. Reservaremos el relato de aquel para un momento posterior y en el presente capítulo retomaremos el hilo de la vida de la otra«, pág. 250).

En este tipo de pasajes no se capta, naturalmente, la totalidad –ni siquiera los aspectos más importantes– del arte de Pselo, un narrador capaz como pocos de mantener en tensión al lector. Así, por ejemplo, mediante el recurso de interrumpir el relato en el momento oportuno con la promesa de reanudarlo más tarde, Pselo consigue que se lea con emoción la narración posterior, como cuando relata el dramático final del romance entre Constantino Monómaco y la Augusta: «...respecto a la mani-

festación más señalada del duelo del emperador –las obras que se realizaron en la tumba de la fallecida–, diferiré por ahora el hablar sobre ello, algo que haré llegado el momento, después de haber contado todo lo que ocurrió antes de este suceso» (pág. 251). Pselo no siempre cumple la promesa de reanudar el relato, unas veces, evidentemente, por dar por cumplida la función de este recurso, y otras, quizá, por un simple olvido. De cualquier manera, este tipo de errores y el reconocimiento de los mismos por parte del autor pueden convertirse, a su vez, en un recurso literario («Recuerdo ahora esto que antes se me pasó por alto y procedo, pues, a narrarlo», pág. 427).

Con la figura de Basilio se abre una galería de personajes que impresionan por su vivacidad, su plenitud y por la riqueza de matices de su mundo espiritual y su aspecto exterior. Si podemos imaginárnoslos como personas reales, de carne y hueso, es gracias a los fascinantes retratos de Pselo, que concibe al ser humano como una suma de contradicciones, como una mezcla de racionalidad e irracionalidad (con predominio de la irracionalidad) en la que destacan la inconstancia y la volubilidad. Esto afecta especialmente a los protagonistas de la historia, a los emperadores, cuyas vidas son «como el mar, que aunque se calme y apacigüe por un breve momento, el resto del tiempo se hincha con las mareas o se ve sacudido por las olas, ya lo agite el viento boreal, ya el tramontano, ya desencadene en él las tempestades algún otro viento» (pág. 227).

Pselo retrata a sus personajes de acuerdo con unos principios novedosos en la literatura bizantina: los presenta en acción y movimiento, en su complejidad y contradicciones internas y en profunda interacción con la historia, señalando tanto la correlación de sus cualidades morales y espirituales como la correspondencia de éstas con los rasgos externos, físicos. La finura y precisión de sus observaciones psicológicas se refuerza, además, mediante un estilo rico en imágenes y símiles y la búsqueda del contraste. Estos recursos se usan en buena medida en la caracterización de Zoe: «En cuanto al resto de sus costumbres, o bien eran relajadas y ligeras, o excesivamente austeras e inflexibles, y estos dos estados de ánimo se alternaban cada poco tiempo en intervalos idénticos y sin que mediara motivo alguno. Así, si, por ejemplo, alguien al verla de repente fingía caerse como si le hubiera alcanzado un rayo –pues muchos representaban esta comedia ante ella–, al punto le recompensaba con cadenas de oro. Pero si luego, al darle las gracias, empleaba más palabras de las debidas, eran entonces cadenas de hierro las que los aprisionaban. Y, puesto que sabía que su padre había procedido con prodigalidad a la hora de vaciar cuencas de ojos, no hubo

nadie que dando el mínimo paso en falso no fuera sometido a semejante suplicio. Si el emperador no hubiera dejado de consentir tales acciones, a muchos se les habrían sacado los ojos sin motivo alguno» (págs. 308-309).

Los contrastes más expresivos corresponden a las comparaciones de dos personajes (σύγκρισις), pues permiten a Pselo resaltar con mayor precisión los rasgos específicos del carácter. Así traza nuestro autor los rasgos de los primeros protagonistas de las *Vidas*: «..mientras que Basilio, que era el de mayor edad, siempre se mostraba vigilante, circunspecto y reflexivo, a ojos de todos era manifiesta la indolencia de Constantino, que tenía una vida de ocio y sólo aspiraba a llevar una existencia regalada» (pág. 74). Estos rasgos se desarrollan más adelante desde distintos ángulos: Basilio, que pasaba la vida en campañas militares, «tenía una gran capacidad para resistir el frío más agudo y el más extremo calor y, si padecía sed, no se apresuraba enseguida a beber, sino que permanecía firme y duro como el diamante ante cualquier necesidad física» (pág. 95). Constantino, «aunque de constitución fuerte, era débil de espíritu; al hacerse viejo y no poder combatir ya, se exasperaba con cualquier noticia de mal augurio; cuando los pueblos bárbaros que nos rodeaban se alzaban contra nosotros, los contenía con dignidades y presentes [...]; sobre todo sospechaba de los que aspiraban al imperio y por ello les infligía terribles castigos, pues no los mantenía de momento a raya exiliándolos o recluyéndolos, sino que les vaciaba enseguida los ojos con el hierro» (pág. 104).

Pselo puede caracterizar con precisión a un personaje con unas pocas pinceladas, con una frase breve cargada de significado: el duque Juan era «un hombre que unía a su valor su versatilidad y eficacia, que controlaba sus palabras y sabía aún mejor cuándo callar» (pág. 365); «la simulación llegaba a prevalecer en él [*sc.* Romano III] por encima de la verdad y la apariencia se revelaba superior a la esencia» (pág. 122).

Los retratos más brillantes de Pselo son los que él pintó "del natural", es decir, los retratos de las personas con las que tuvo ocasión de vivir en estrecha relación y que le hicieron experimentar en propia carne su ira y su misericordia, la inconstancia de su carácter. Destaca, sobre todo, Constantino IX Monómaco, a quien se dedica mucho más espacio que a ningún otro emperador en las *Vidas*.

La dificultad de valorar su figura es muy grande para Pselo, pues sabe cuánto debe a la misericordia de un emperador sobre cuya personalidad y reinado él, como historiador que aspira a escribir según las leyes de la verdad, no puede hacer una valoración positiva. Ésta es la opinión que le merece: «Este emperador no comprendió demasiado bien la naturaleza de

la monarquía, ni que era un servicio para favorecer a los súbditos, ni que se requería mantener siempre el ánimo vigilante para administrar mejor los asuntos del Estado, sino que consideraba que el poder era reposo de fatigas, satisfacción de deseos y descanso de tensiones, como si hubiera conducido este barco a puerto para no dirigir ya más el timón y disfrutar de los bienes que proporciona la calma. Confió así a otras personas todo cuanto tuviese que ver con el control del erario público, la autoridad judicial y el cuidado de las tropas y se reservó para él solamente una pequeña parte de estas obligaciones. En cambio, la vida de disfrutes y placeres sí que se la quedó en exclusiva» (pág. 239).

La frivolidad de este emperador se ilustra con la descripción de sus excentricidades: su alocada actividad constructora, su pasión por los comediantes y los charlatanes, sus aventuras amorosas. Sin embargo, Pselo, que es consciente de que «los actos de los emperadores son una mezcla en la que las acciones buenas se entrelazan con las malas» (pág. 226), reconoce entre tantos «rasgos negativos» (pág. 311) algunos positivos: así, su talento para congraciarse con sus súbditos o su agilidad para acomodarse a su interlocutor sin fingimiento, «esforzándose en captar lealmente la voluntad de cada uno mediante los favores que él tenía a bien concederle» (pág. 231). Pero la blandura del emperador y su inclinación a la vida fácil y despreocupada, defectos que se extienden también a su forma de gobernar el imperio, revisten en el relato de Pselo las proporciones de una negligencia criminal, de una irresponsabilidad nefasta para las personas y el Estado: «Del mismo modo que a un animal robusto y que conserva su vigor en todos sus miembros no le afectan enseguida los primeros síntomas de padecimientos futuros, así, en este caso, puesto que el imperio no estaba desde luego moribundo, sino que conservaba aún aliento y energía, la incuria era apenas visible al principio, hasta que poco a poco el mal fue creciendo y, al alcanzar su punto álgido, lo trastornó y confundió todo» (pág. 240).

Aunque en las *Vidas* se acusa la inercia de la retórica, ésta se subordina a un estilo rico en imágenes y símiles. En los retratos, donde las descripciones de los rasgos exteriores de los personajes tienen un significado funcional, fisiognómico, y revelan su mundo interior, los elementos retóricos se diluyen. En algunos retratos trazados con dos o tres pinceladas, desaparecen totalmente: «...sólo dos cualidades la adornaban: la blancura de su piel y el fulgor de sus hermosísimos ojos» (pág. 305). «Y así, por sí sola, se revelaba más hermosa que cuando las circunstancias exigían que se engalanase» (pág. 467).

Esto mismo ocurre con las descripciones de la naturaleza, las cuales también tienen a menudo un carácter funcional, pues sirven de fondo de los hechos descritos –en consonancia o en contraste con ellos– y se integran activamente en la dinámica de los acontecimientos. He aquí un par de ejemplos: «El sol atrajo entonces de repente hacia sí una nube y, dado que ésta se elevó bastante por encima del horizonte, cambió la dirección del aire y provocó un viento fuerte que soplaba desde el levante hacia el poniente. El mar se erizó con olas de tormenta y sobre los bárbaros se desencadenó una tempestad que hizo que algunas naves fueran allí mismo engullidas por las aguas que se habían alzado a gran altura sobre ellas y empujó a otras un buen trecho por el mar hasta lanzarlas contra los escollos y acantilados de la costa. Las trirremes persiguieron a algunas de esas naves hundiendo a unas en el abismo con su tripulación, mientras que las demás fueron averiadas por las tropas a bordo de nuestras naves y arrastradas con la proa medio sumergida hacia la línea de la costa más próxima. Muchos fueron los bárbaros masacrados y una verdadera corriente de sangre, como si descendiese de los ríos, tiñó de púrpura el mar» (pág. 267). «El sol del mediodía no había alcanzado todavía el cénit, cuando la emperatriz, apenas con aliento vital, parecía próxima a fallecer» (pág. 349).

Este estilo rico en imágenes y símiles se extiende también a la caracterización de los procesos históricos y sociales, comparados con los fenómenos de la naturaleza, con la actividad de un organismo vivo. Aparte de la comparación entre la progresiva destrucción del Estado y el desarrollo de una enfermedad en el organismo humano (*v. supra*), se puede mencionar la rebelión del pueblo de Constantinopla contra Miguel V Calafate, cuando «por toda la Ciudad, como si se hubiera disuelto la armonía que le era innata, empezaron a congregarse grupos de personas [...]. Era como si toda aquella masa humana hubiera sido poseída por un espíritu superior, pues resultaba evidente que su estado de ánimo no era el de antes, sino que ahora sus carreras eran más frenéticas, sus brazos se habían vuelto vigorosos, sus miradas brillaban arrebatadas y llenas de fuego y los músculos de su cuerpo se habían fortalecido. Nadie se atrevía a hacerles recobrar la sensatez o a apartarlos de sus propósitos, nadie había tampoco que pudiera aconsejarles nada» (págs. 192 y 195).

Entre los aspectos de las *Vidas* importantes para comprender la evolución de las ideas y de la sociedad de la época hay que prestar atención al 'humanismo' de Pselo. En una obra en la que ocupan un lugar tan destacado las extirpaciones de ojos, el derramamiento de sangre y otras manifestaciones de la crueldad como fenómenos habituales de la realidad bizantina,

hay una defensa de determinados valores éticos poco habituales en tiempos de Pselo. Me refiero, especialmente, a la valoración del reinado de Constantino V Ducas, que se comprometió al subir al trono a no aplicar a nadie castigos corporales y que, como afirma el autor, pudo cumplir su promesa, «pues rehuía la violencia física y casi incluso la verbal» (pág. 427). «Jamás quitó la vida a nadie, aunque hubiera cometido los peores crímenes, o mutiló a ninguna persona» (pág. 418).

Pselo dedica amplio espacio en las *Vidas* a las pasiones amorosas de casi todos los emperadores, empezando por Basilio II. Así, describe con viveza y detalle la pasión de Zoe por el joven Miguel y hace un amplio relato sobre el escandaloso romance entre Constantino Monómaco y la hermosa Esclerena, interesante desde el punto de vista de las concepciones bizantinas sobre el amor, la familia y el matrimonio. Pselo, pese a su condena formal, cuenta este romance con simpatía, al estilo de un amor romántico: no se presenta como una relación adúltera, puesto que comienza antes del enlace matrimonial de Constantino con la emperatriz Zoe; éste, tras convertirse en emperador, sigue albergando respecto a Esclerena sentimientos elevados (a este respecto, presenta interés la valoración moral de la sociedad, que se escandaliza precisamente por el hecho de que el emperador «no frecuentaba ya a esta mujer como a una concubina, sino como si se tratase de su legítima esposa», pág. 243). En el relato sobre este amor hay un tono de protesta, un desafío a la moralidad tradicional de la Iglesia y la sociedad. Sin embargo, si, por un lado, Pselo da la impresión de acercarse al ideal supremo del amor que será cultivado en el siglo siguiente por la novela bizantina (el amor sublime, cristalizado en el matrimonio, basado en la igualdad de derechos), por otro lado, en lo que se refiere a su visión de la mujer, permanece en posiciones tradicionales, conservadoras, a nivel de un Cecaumeno («ella [*sc.* Zoe] evitaba actos irreflexivos tan típicos de la naturaleza femenina», pág. 147).

De esta larga exposición creo que se puede deducir la importancia de la primera versión española de la *Cronografía,* máxime cuando el traductor, Juan Signes, supera con éxito las grandes dificultades de la compleja prosa de Pselo, «expresada en períodos amplios y equilibrados, llena de alusiones y guiños intelectuales, con torrentes de palabras cultas y preñadas de connotaciones» (pág. 60). La traducción está precedida por una extensa introducción centrada en la biografía y la obra de Pselo (con especial énfasis, claro está, en las *Vidas*) (págs. 7-70); se caracteriza por su rigor y amenidad, y ello tiene gran mérito tratándose de uno de los autores bizantinos más complicados y prolíficos. J. Signes, además, ha acertado al tratar esta com-

posición de «innegable valor histórico» (pág. 61) como texto literario, evitando largas notas eruditas que habrían obstaculizado su lectura.

Estamos ante una traducción que transmite fielmente el arte de Pselo como narrador –como se puede comprobar en los numerosos fragmentos citados– y que, a diferencia de otras versiones, facilitará al gran público la lectura de una obra fascinante, incluida con toda justicia en la selecta *Biblioteca Universal Gredos*.

José SIMÓN PALMER

Eusebi AYENSA PRAT, *Cancionero griego de frontera*, Madrid, Consejo Superior de Investigaciones Científicas [Nueva Roma 23], 2004. 316 pp.

Ha sido necesario más de un siglo de debate y discusión entre los estudiosos de la literatura en griego moderno para, finalmente, establecer su punto de partida en el *Poema de Diyenís Acrita* y las canciones populares de su ciclo, que relatan las aventuras de los defensores de las fronteras orientales del Imperio. Por la naturaleza del género, es imposible fijar con exactitud la fecha de composición de los diversos textos, aunque tuvo que coincidir con el apogeo de su fuente de inspiración: los acritas. Estos defensores de los *temas* fronterizos del Imperio se convirtieron pronto en un símbolo de la resistencia de los cristianos ante el Islam. Aunque en períodos de paz, los acritas tuvieron que hacer frente también a enemigos internos. Su fama sobrevivió a la disolución del cuerpo en el siglo XIII, cuando Miguel VIII Paleólogo terminó con sus privilegios.

La naturaleza híbrida del héroe del epos (es hijo de madre cristiana y padre sarraceno) y su ubicación en los límites orientales de Anatolia personalizan los estrechos y cuestionados márgenes entre la literatura culta y la popular. Con el transcurso de los siglos, y ya en el proceso de refección de la identidad colectiva griega en el contexto dominante otomano, el espíritu rebelde de las canciones acríticas fue readaptado para servir al pueblo griego en la búsqueda de libertad (éste es el caso de las canciones *clépticas*, de bandoleros). En otros casos, los cantos acríticos se incorporaron a la tradición oral griega con una nueva función, ya como trenos funerarios, ya como epitalamios.

Esta tensión entre las fronteras nacionales y las fronteras culturales influyó decisivamente en la recopilación, edición y análisis de la riquísima

tradición oral de los griegos y, por extensión, en el estudio de las canciones acríticas. Una de las cuestiones fundamentales sobre la que aún no existe consenso entre los investigadores es si las canciones acríticas son escisiones populares del epos o si, por el contrario, el *Poema de Diyenís Acrita* tiene en las canciones su fuente primera (esta última tesis es la compartida por el profesor Ayensa). El número de estas canciones es otro de los temas de discusión, oscilando entre las más de 1350 según N. G. Politis y las siete u ocho del profesor Guy Saunier. En la presente antología Eusebi Ayensa recoge y traduce veinticinco de estas canciones. La selección es del todo acertada, pues ha prescindido de las manipuladas versiones de algunos filólogos y editores griegos y refleja la variedad temática, cronológica y geográfica de las canciones acríticas. Todas estas cuestiones son desarrolladas en las apenas cincuenta páginas del estudio preliminar, que en una magnífica y clara exposición aclaran al lector los aspectos fundamentales del género. En la misma introducción se incluye un apartado sobre la influencia del género en la literatura neogriega[1].

Pero es en la traducción de los textos donde Eusebi Ayensa demuestra su habilidad, combinada con un estricto rigor filológico que tiene como resultado unas versiones castellanas que podemos considerar definitivas para los textos. Ayensa conoce perfectamente los pilares básicos sobre los que se asienta la tradición oral griega. De ahí que el autor haya considerado fundamental no alejarse del "verso político" en su traducción, manteniendo siempre que es posible la cesura. El resultado es una traducción rítmica que se lee con facilidad y, lo que es más importante, con naturalidad. Hay que destacar que maneja con coherencia sistemática la transcripción de los nombres propios (topónimos y antropónimos), lo que no es frecuente en la neogrecística en nuestra lengua.

Los acertados criterios de traducción empleados por el autor hacen que la versión castellana de las canciones sea muy atractiva, incluso para el lector no especializado. Ayensa ha resuelto con naturalidad las dificultades propias del griego moderno, como la recurrencia de diminutivos y las fórmulas propias del género, de difícil traslación a nuestra lengua.

---

[1] Es oportuno recordar la bibliografía del autor referente a estas cuestiones. Para la relación entre nacionalismo y folclor, cf. «Folclore y nacionalismo griego. Ideologías en torno a la caída de la Ciudad», *Erytheia* 24 (2003) 179-205. Un primer acercamiento a las canciones acríticas en «Kléftica tragoudia: de la realidad al mito», *Erytheia* 19 (1988) 193-217. Por último, para la repercusión y utilización del ciclo acrítico en la literatura griega cf. *De l'acrita al patriota*. Les divuit cançons de la pàtria amarga de *Ioannis Ritsos*, Barcelona 2003.

Algunos momentos son de especial belleza literaria. Destaca, entre muchos otros, la traducción de un canto popular de Macedonia en el que el narrador pisa la tumba de un joven aguerrido (ya sea un acrita, ya un bandolero, o bien sólo un joven) y el cadáver narra las aventuras de una vida segada prematuramente:

–Ποιός είναι που με πάτησε πάνω στην κεφαλή μου;
κ᾽ εγώ ᾽μουν νιος κ᾽ ελεύτερος, κ᾽ εγώ ᾽μουν παλληκάρι.
Της Αλεξάντρας τα βουνά, μαύρα και βουρκωμένα,
κανείς και δεν τα πέρασε, δεν τα ᾽χει περασμένα.
Εγώ ο νιος τα πέρασα, τα ᾽χω περπατημένα.
Μέρα δεν τα περπάτησα, νύχτα με το φεγγάρι...

–¿Quién fue que me pisó encima de la cabeza?
Yo era joven y libre, yo era todo un valiente.
Los montes de Alejandría, negros y sombríos,
nadie jamás los cruzó, nadie los ha cruzado,
sólo yo los crucé, sólo yo los he cruzado,
y no los crucé de día sino de noche con luna llena…

(La muerte de Diyenís, V, pp. 130-131)

Por último, las *Notas a las canciones* ofrecen al lector mucho más de lo que a primera vista prometen. Se trata, en realidad, de un exhaustivo análisis de cada una de las canciones. El autor no se limita a un estudio temático y formal, sino que resume la fortuna de cada canto en la tradición griega, su ámbito geográfico, las principales variantes, la producción bibliográfica que han suscitado y, por último, la relectura de los mismos en la literatura griega moderna.

Con la publicación del presente volumen Eusebi Ayensa cierra un ciclo que inició hace cuatro años con *Baladas griegas. Estudio formal, temático y comparativo* (Nueva Roma 10, Madrid 2000), entregando a los estudios neogriegos dos textos imprescindibles para el conocimiento de la tradición oral griega. Por último, la labor de Ayensa viene a ocupar un vacío injustificable en dichos estudios, sirviendo de referente para todos los tratadistas de la tradición oral mediterránea y de los Balcanes.

Alberto CONEJERO

M. CORTÉS ARRESE (COORD.), *Elogio de Constantinopla*, Cuenca, Ed. de la Universidad de Castilla-La Mancha (Estudios, vol. 100), 2004. 169 págs. + 44 ilustr.

La conmemoración del DL aniversario de la toma de Constantinopla por los turcos otomanos el 29 de mayo de 1453 permitió llevar a cabo en España relevantes actividades académicas y culturales que han puesto de manifiesto la destacada labor investigadora que, sobre Bizancio, se viene desarrollando en nuestro país desde hace algunos años.

Pueden recordarse, en este sentido, el curso de doctorado que, a iniciativa del profesor José Manuel Floristán, se impartió en abril de 2003 en la Facultad de Filología de la Universidad Complutense con la inestimable ayuda de la Asociación Cultural Hispano-Helénica[1]. También los actos organizados el 29 de mayo por el Museo Arqueológico Nacional de Madrid, a cargo de su director de entonces D. Miguel Ángel Elvira y con el título de *La caída de Constantinopla 550 años después*.

La Universidad de Castilla-La Mancha, por su parte, organizó un Seminario que, bajo el título de *Elogio de Constantinopla*, tuvo lugar en la Facultad de Letras del Campus de Ciudad Real durante los días 28, 29 y 30 de octubre de ese año, y ahora ven la luz las intervenciones de los participantes en aquel Seminario. Miguel Ángel Elvira Barba, cuya ponencia trató sobre «Las fundaciones de Constantinopla», escribe acerca de las distintas fundaciones que conoció la ciudad desde su origen como colonia griega hasta que Constantino la convirtió en la capital de su nombre, cuando, renovada, fue promovida a su nuevo y glorioso destino. Con un adecuado conocimiento de las fuentes, así como el recuerdo de las enseñanzas de G. Dagron, con el buen estilo y claridad expositiva que le es habitual, M. A. Elvira permite comprender al lector los motivos que hicieron inevitable el éxito de la que fue sede del Imperio durante más de mil años. La trama urbana y la abundancia y riqueza de sus obras de arte, que habían de jugar un papel determinante, son subrayadas adecuadamente.

Para comprender cuál ha sido el papel que desempeñó Constantinopla no es suficiente con recordar que fue allí donde radicó el poder político y la administración, cuyas calles, plazas y monumentos estaban investidos de una carga simbólica particular. Constantinopla se convirtió en un foco de atracción poblacional de primer orden, tal como señala Margarita Vallejo

[1] P. BÁDENAS DE LA PEÑA-I. PÉREZ MARTÍN (EDS.), *Constantinopla 1453. Mitos y realidades*, Madrid, CSIC (Nueva Roma, vol. 19), 2003.

en su exposición titulada «Constantinopla como residencia forzada», pero entre sus habitantes existieron gentes que no residían por gusto en la urbe imperial: rehenes y confinados que se debatieron entre la indiferencia y el impacto causado por la majestad de la ciudad. Refugiados políticos, originarios de la periferia del Imperio, fueron acogidos de manera interesada por el poder de Bizancio: príncipes, nobles..., obligados a residir allí en calidad de rehenes, además de los confinados en monasterios, que tampoco pudieron disfrutar de su atractivo. De las tres situaciones ofrece M. Vallejo suficientes y variados testimonios, apoyados en la oportuna documentación hasta conformar un tema original y atractivo.

Inmaculada Pérez Martín se ocupa de «La geografía erudita de Constantinopla», de los centros de estudio más significativos de la época paleóloga: San Juan Pródromo de Estudio, Manganas, Hodegos..., presentándolos de manera muy acertada, en su contexto geográfico y político. Monasterios e instituciones, como la Corte imperial o el Patriarcado, se organizaron para copiar, leer, estudiar o hacer uso del saber transmitido por los manuscritos de un modo instrumental. I. Pérez Martín, reconocida especialista en la materia, precisa que su estudio no pretende ser una introducción ni "exhaustiva ni muy detallada" (p. 51), pero maneja los ejemplos necesarios para llevar a cabo un análisis riguroso, rigor que se corrobora en la precisión de las notas seleccionadas o en el cuidado exquisito del que hace gala en las ilustraciones escogidas.

La ciudad del Bósforo se adornó de iglesias y monasterios, salpicados de riquezas de todas clases y de las reliquias más sagradas del cristianismo. Por encima de todo, sobresalió de manera incomparable Santa Sofía, la "gran iglesia" de la Sabiduría Divina. De este templo se ocupa Pedro Bádenas de la Peña en su trabajo «Percepción histórica y estética de Santa Sofía». Analiza con detalle los poemas, relatos de viaje, informes arqueológicos y especulaciones estéticas que el gran templo de Justiniano ha alimentado a lo largo de su historia, indagando en su aura de misterio y grandeza. Combina con agudeza el material documental mencionado más arriba, la traducción de los textos elegidos es de gran belleza, y su objetivo, plenamente conseguido y de notable utilidad para los lectores, aun cuando "la literatura dedicada a Santa Sofía de Constantinopla sobrepasa lo imaginable" (p. 86).

Miguel Cortés Arrese se interesa por los «Testimonios de Constantinopla de antaño», los proporcionados por literatos, eruditos o cautivos especiales que se acercaron a la ciudad que creció con el poder otomano, a la luminosa estela de Estambul. Escritores como Cervantes o Lope de Vega,

quienes en *La gran Sultana* y en *La desdicha por la honra* evocaron con desigual acierto la ciudad más grande y refinada de Europa, el objeto natural del deseo de sus fascinados lectores por un mundo tan temido como el otomano del siglo XVI. Testimonios como el del valeroso Alonso de Contreras que guerreó en el Mediterráneo oriental y nos ha dejado un excelente *Derrotero del Mediterráneo.* Las descripciones de Pedro de Urdemalas, Octavio Sapiencia y Diego Galán son del mayor interés desde el punto de vista artístico. Y Miguel Cortés, partiendo de estos testimonios, detalla la pervivencia del culto latino, los cambios introducidos en la trama urbana de la ciudad y el emplazamiento y valía de los monumentos públicos, la imagen ofrecida por grabados, textos..., además de los restos conservados. Concluye con el análisis de Santa Sofía, llamando la atención que todos reivindicaron el brillante pasado de la ciudad y cómo su entusiasmo y ansiedad les llevaron a seguir denominándola Constantinopla. De ese entusiasmo hace partícipe al lector, gracias a la metodología elegida, el cuidado en la selección de textos e imágenes y el ritmo de su exposición. Supone una ampliación del campo de estudio que ofreció ya en 2002[2].

Por último, Gonzalo M. Borrás Gualis escribe «Del arte bizantino al arte otomano: la pervivencia de las tipologías arquitectónicas». Considerado gran especialista en arte islámico, el autor se plantea como objetivo de la lección no insistir en las tipologías arquitectónicas bizantinas de planta central que sirvieron de precedentes y modelos para las mezquitas otomanas de la Suleimaniyé y la Shézadé en Estambul y de la Seliminiyé en Edirne, por ser un tema subrayado y valorado suficientemente por la historiografía artística (p. 151). Su propósito es analizar los cambios espaciales que se produjeron en el proceso de transformación en mezquitas; unos cambios, puntualiza, que se deben ante todo a los nuevos principios estéticos que rigen las artes del Islam, siendo muy poco relevantes en ese proceso las funciones de uso de la mezquita. Buen ejemplo de ello, advierte con criterio, es el destino inmediato de Santa Sofía como sala de oración tras la conquista de la ciudad en 1453. Gonzalo M. Borrás pone el acento en las mezquitas citadas más arriba y utiliza en su argumentación las propuestas estéticas y de cosmovisión del Islam. El resultado de su investigación es enormemente esclarecedor, todavía más, cuanto que la valoración del concepto espacial no es muy habitual en la historiografía artística del Islam.

[2] M. CORTÉS ARRESE, *El descubrimiento del arte bizantino en España*, Madrid, CSIC (Nueva Roma, vol. 16), 2002.

El libro, en suma, ofrece una visión interdisciplinar, renovada y muy enriquecedora de Constantinopla. Supone un paso más en el fructífero camino emprendido por los estudiosos de este campo de investigación en España y un homenaje a la ciudad considerada durante centurias "capital del mundo". La celebración del final de su etapa cristiana era una buena oportunidad para ello. Señalemos para terminar que un índice de láminas y otro de nombres hace más fácil la consulta del texto, de edición limpia, cuidada y de atractiva portada. El mérito del Servicio de Publicaciones de la Universidad de Castilla-La Mancha es digno de consideración.

Susana CALVO CAPILLA

I. PÉREZ MARTÍN-P. BÁDENAS DE LA PEÑA (EDS.), *Bizancio y la Península Ibérica. De la Antigüedad Tardía a la Edad Moderna*, Madrid, CSIC [Nueva Roma 24], 2004, 542 pp.

Este libro está constituido por veinte contribuciones, que abordan la relación de Bizancio y la Península Ibérica y abarcan desde la historia de Aelia Flavia Flaccilla, la primera emperatriz de Bizancio (379-386 d. C.), nacida y formada en Hispania, hasta el influjo de Bizancio en la cultura española moderna. Comienza con una brillante contribución de Mar MARCOS sobre «Aelia Flavia Flaccilla, primera emperatriz de Bizancio (379-386 d.C.) Propaganda cristiana e ideología imperial en Constantinopla», en la que presenta una semblanza de esta primera emperatriz, madre de los emperadores Arcadio y Honorio, y destaca cómo abrió y consolidó una nueva época, en la que las augustas van a tener una influencia decisiva en sus respectivas cortes; señala cómo mediante la imaginería imperial y la retórica de la corte se llevó a cabo un cuidado programa de propaganda política y religiosa; analiza cómo Flaccilla Augusta contribuyó en la formación de la dinastía teodosiana, hasta el punto de convertirse su *praenomen Aelia* en marca de legitimidad dinástica, y cómo la aproximó a la Iglesia; subraya la importancia política de que su elogio fúnebre fuera pronunciado por el obispo Gregorio de Nissa y de que Flaccilla fuera elevada al rango de Augusta en el año 383. M. Marcos fundamenta su estudio en la numismática, la epigrafía y en escritos de autores como Gregorio de Nissa, Temistio, Sozómeno o Teodoreto de Ciro y tiene el mérito de reivindicar la relevancia política de esta gran emperatriz hispana, tan injustamente relegada al olvido. Pablo C. DÍAZ

presenta una contribución, cuyo título es «En tierra de nadie: visigodos frente a bizantinos. Reflexiones sobre la frontera». En orden a argumentar sobre la naturaleza de las relaciones políticas, militares e ideológicas que se dieron entre visigodos y bizantinos, Díaz reflexiona sobre ese lugar de separación o encuentro entre pueblos diferentes, que es la "frontera". Ofrece un estado de la cuestión sobre el concepto, pero vuelve a los textos medievales para clarificar el concepto en esa época y hace una inteligente interpretación de los escritos de Juan de Biclaro e Isidoro de Sevilla, que estudiosos anteriores habían pasado por alto, así como de algunas inscripciones. Bajo esta óptica revisa y redefine el concepto de "frontera" y concluye que sólo tras las conquistas de Leovigildo se justifica el término "frontera" como una demarcación espacial cerrada, ya que antes las "fronteras" no eran sino territorios de transición, ocupados por una población sin afanes de expansión. Señala también que la presencia bizantina se concentraba preferentemente en las ciudades costeras para asegurar la tranquilidad de la navegación, que no hubo una política efectiva de ocupación territorial de la Península y que hubo cierta permeabilidad y comunicación entre las zonas controladas por los bizantinos y el resto de la población. Darío BERNAL en su ponencia «Bizancio en España desde la perspectiva arqueológica. Balance de una década de investigaciones» ofrece un buen resumen de los resultados de las excavaciones de enclaves bizantinos llevadas a término en los últimos años en la costa atlántica gaditana, la bahía de Algeciras, Ceuta, la Bética mediterránea, en Cartagena y en Baleares, excavaciones que confirman la presencia bizantina en las ciudades costeras y su dinamismo comercial. Bernal plantea nuevos campos de actuación arqueológica en un futuro próximo que, con seguridad, aclararán aspectos aún hoy poco conocidos. Javier ARCE trata el tema «Ceremonial visigodo/ceremonial "bizantino": un tópico historiográfico». Se plantea cuál es el conocimiento que tenemos del ceremonial visigodo durante su establecimiento en la Península Ibérica y en qué medida fue deudor del constantinopolitano. Tras un detallado análisis de las fuentes que poseemos, Arce concluye que en lo relativo al ceremonial de la corte y su "bizantinización" los datos con los que contamos no son suficientes para hacer afirmaciones, pues muchos rasgos del ceremonial visigodo no son sino continuación de una herencia tardorromana, si bien el autor admite que la *imitatio imperii* fue una característica del reino visigodo. Margarita VALLEJO, gran especialista en el tema de las relaciones de Bizancio y España, reflexiona sobre «El exilio bizantino: Hispania y el Mediterráneo Occidental (siglos V-VII)». Distingue dos tipos de exilios, el obligatorio, impuesto por la autoridad competente, al que dedica la primera parte de su

trabajo, y el exilio voluntario, al que dedica la segunda. Señala que son muy pocos los súbditos bizantinos que, según nuestros documentos, fueron exilados a Hispania. Sin embargo, está documentado el exilio voluntario de buen número de bizantinos a Hispania, coincidiendo con las invasiones bárbaras y los inicios de la *Renovatio Imperii* de Justiniano, con la invasión persa-sasánida de Siria, Palestina y Egipto y con las invasiones árabes. Fundamenta este trabajo una sólida documentación. Sofía TORALLAS centra su trabajo en «El hábito monástico oriental y su adaptación en Hispania» como ejemplo del influjo de Oriente en las fundaciones monásticas de Occidente. Se fija en el hábito como signo de uniformidad, lo que es propio de los cenobios, en su simbología sagrada y en su adaptación a las características climáticas de Occidente. Es un trabajo muy ameno y de gran interés para la historia del monacato occidental. Francisco M. FERNÁNDEZ estudia las «Influencias y contactos entre la liturgia hispana y las liturgias orientales bizantina, alejandrina y antioquena». Para explicar los orígenes de la liturgia hispano-mozárabe se remonta a las dos zonas por donde el cristianismo penetró en Hispania: la Tarraconense, relacionada con Roma y Antioquía, y la Bética, en relación con el norte de África. Explica que es en el IV Concilio de Toledo (633), presidido por San Isidoro de Sevilla, cuando se regulariza la liturgia en la iglesia de España y para ello se mira a Bizancio. La influencia bizantina se constata principalmente en la solemnidad del rito y en la introducción del *Credo*, así como el canto del Trisagio, en la liturgia de la palabra, el rezo de los dípticos y el rito de la Comunión. No obstante, señala que la liturgia hispano-mozárabe es, fundamentalmente antioqueno-romana, si bien con influjos bizantinos en sus celebraciones rituales. Juan SIGNES se ha ocupado de las relaciones de «Bizancio y al-Ándalus en los siglos IX y X». A través de un exhaustivo estudio de documentos griegos y también árabes, Signes expone cómo la piratería andalusí afectó a las posesiones bizantinas de Occidente e, incluso, de Oriente y cómo todo ello afectó a la coyuntura política y económica de los pueblos mediterráneos en la primera mitad del s. IX y fue causa de los primeros acuerdos entre Bizancio y los abasíes del norte de África, panorama que cambió cuando las tropas abasíes tomaron la ciudad bizantina de Amorio, pues entonces el emperador Teófilo mandó una carta a Abderramán II proponiéndole una alianza frente a los abasíes. También demuestra documentadamente cómo en el siglo X se dio, en cambio, una interesante relación cultural entre la Córdoba omeya y la Constantinopla bizantina con un curioso intercambio de libros y objetos de arte, hasta que el poder fatimí se consolidó en Egipto en el 969. Luis GARCÍA MORENO se centra en el análisis de los «Elementos de tradición

bizantina en dos *Vidas de Mahoma* mozárabes» y en la tradición textual de estos escritos y sus avatares, lo que le permite señalar la polémica cristiano-oriental del siglo VIII, que relaciona con el radicalismo cristiano en esos años del monasterio palestino de Mar Saba. Señala también las dificultades que había en la Hispania bajo dominio musulmán para encontrar textos de polémica islámica y para acceder a textos cristianos orientales. Pedro BÁDENAS hace un estudio comparativo de «El poema de Diyenís Acrita y la épica castellana», señalando paralelismos y diferencias, y reflexiona sobre ese espacio de enfrentamiento, y también de intercambios, que es la "frontera" y que tanto protagonismo tiene en la épica del Cid como en la de Diyenís. Peter SCHREINER se ocupa de «Juan Escilitzes y España. Un códice desconocido en Sofía» y menciona el códice de la *Synopsis Historiarum* (*Matrit.* Vitr. 26-2) de Escilitzes, célebre por sus 581 miniaturas, pero se centra en el estudio del contenido y anotaciones marginales del *Achridensis* 79, que se daba por perdido, pero que se localizó en la Biblioteca de la Metrópoli de Ojrida y que en 1916 fue trasladado a Sofía cuando Macedonia fue ocupada por los turcos. Con este estudio realiza aportaciones sobre el *stemma* y la historia textual de la *Synopsis*. Ernest MARCOS nos ofrece la visión de «Bizancio en el imaginario político de la Corona de Aragón», señalando los aspectos que definieron esa relación privilegiada y sus enemistades compartidas. Para ello ha desempolvado y analizado una serie de documentos dispersos por archivos de España e Italia, que demuestran la implicación de los monarcas catalano-aragoneses en los turbulentos asuntos de la Grecia continental, su acercamiento a la corte de Constantinopla y su respeto a los soberanos bizantinos, y nos ofrece, asimismo, la interesante correspondencia entre Manuel II Paleólogo y Martín I el Humano. Daniel DURÁN se ha fijado en «El comercio entre España y Bizancio en los siglos XIII al XV», tema hasta ahora poco explorado, y señala las buenas relaciones comerciales entre Constantinopla y las ciudades de Barcelona, Mallorca o Perpiñán, que alcanzaron su punto álgido en las dos primeras décadas del siglo XV, en las que el textil catalán y mallorquín se impuso como la principal exportación a Oriente. Es un trabajo muy bien documentado, pionero en su campo y que abre interesantes perspectivas sobre el conocimiento del desarrollo de la actividad mercantil en el Mediterráneo medieval. José SIMÓN PÁLMER, experto en la historia del monacato antiguo y medieval, así como en la historia de la Compañía Catalana, realiza su investigación sobre «Las Vidas de dos monjes del Atos como fuentes sobre las campañas catalanas en el Monte Santo (1307-1309)». Estudia la *Vida de Sabas el Joven* y la *Vida del arzobispo Danilo II* y entresaca los datos que deparan respecto a la política devastadora de la

Compañía Catalana en el Monte Atos y en Tracia, los contrasta y nos ofrece otra visión de la Compañía que, por cierto, parecen ignorar los historiadores de los ducados catalanes de Atenas y Neopatria. Eusebi AYENSA escribe sobre «El recuerdo de Leonor de Aragón, reina de Chipre, en la literatura y el folclore de Valls». El aura de benevolencia que rodeó la presencia de esta reina en Valls (1382-1394) y que refleja el folclore popular se ve desmentida por la documentación conservada en el Archivo de la Corona de Aragón y en el Archivo Comarcal e Histórico de Valls, que relata los conflictos de Leonor con la población de Valls, al negarse a pagar los impuestos por el vino que importaba, lo que coincide con el testimonio del cronista chipriota Leondios Majerás. Antonio BRAVO nos ilustra sobre «La imagen de Bizancio en los viajeros medievales españoles. Notas para un nuevo comentario a sus relatos». Su contribución, que es en sí misma un ejemplo de *ars apodemica*, nos revela cómo los relatos de los viajeros medievales pueden llegar a ser una fuente importante de conocimiento de las costumbres, la historia, la religión, el comercio, las fantasías y el arte del mundo bizantino y de su interpretación, así como la admiración de los occidentales hacia lo oriental, manifestada en los objetos que los latinos trajeron de Constantinopla a Occidente, algunos tan cargados de simbolismo (*Pilastri Acritani*). El análisis de los relatos, entre otros, de Benjamín de Tudela (s. XII), González de Clavijo y Pero Tafur (s. XV) y del autor del *Viaje de Turquía* (S. XVI) así lo demuestra. Muy ilustrativa a este respecto es la transmisión por parte de González de Clavijo de la inscripción del pedestal del obelisco del hipódromo, de la que Bravo hace, a nuestro juicio, acertadas interpretaciones. Chr. MALTEZOU, en su trabajo «Bisanzio dopo Bisanzio e gli Spagnoli», trata del influjo en España de Bizancio después de 1453. Reflexiona sobre las consecuencias que hubiera podido tener, si se hubiera llevado a cabo con éxito, la alianza en 1451 contra los turcos de Alfonso V y Demetrio Paleólogo de Morea, y destaca cómo después de la abolición del Estado bizantino muchos griegos vinieron a Occidente e intentaron persuadir a los soberanos europeos para que liberaran con las armas Grecia del yugo turco, a lo que España se mostró especialmente sensible, dada su política antimusulmana y sus aspiraciones a una expansión territorial hacia el Este. Maltezou nos presenta también dos documentos del último Paleólogo, en los que transmite sus derechos al trono de Constantinopla a los soberanos españoles Isabel y Fernando. José M. FLORISTÁN, excelente conocedor de los documentos griegos en los archivos españoles, contribuye a este tema con su investigación sobre «El Emperador y la herencia política bizantina (1519-1558): ¿Κάρολος Ε' βασιλεὺς καὶ αὐτοκράτωρ Ῥωμαίων?», en la que se propone indagar sobre

la política bizantina de Carlos V y sus factores determinantes. Para ello nos traza el escenario del enfrentamiento habsburgo-otomamo del s. XVI y los factores que impidieron la unidad de la cristiandad frente al turco; analiza las estrategias de largo alcance del Emperador, así como sus tácticas de desgaste y distracción del ejército otomano. Floristán rompe la imagen que se nos ha dado del emperador Carlos como campeón de la cristiandad y luchador contra el Islam y nos demuestra documentadamente cómo a Carlos V le interesó, más que la política expansionista hacia el Oriente, la defensa de los territorios ya adquiridos, y que si, ciertamente, tuvo interés por ser emperador de la cristiandad occidental, no diseñó ninguna estrategia para hacer efectivos los derechos que Andrés Paleólogo legó a sus abuelos, Isabel y Fernando, para ser coronado emperador de Constantinopla, lo que Floristán demuestra, a través de un buen número de cartas de diferentes personalidades conservadas en diversos archivos españoles, que tuvo la oportunidad de hacer y convertirse así en el representante de una *monarchia universalis*. La colaboración de Miguel CORTÉS lleva por título «Tras los pasos del arte bizantino en España». En ella rastrea el interés por el arte bizantino en España desde la Antigüedad tardía hasta nuestros días, su influjo en nuestro arte y literatura y las propuestas metodológicas para ser integrado en los planes universitarios. Por último, Patricia VARONA se ocupa de «Bizancio y la cultura española (1870-1936)» y estudia el interés por la historia y la civilización del Mediterráneo oriental en estos años en España, impulsado por personalidades como F. Canalejas, J. Valera, Leopoldo A. "Clarín", A. Rubió, S. Cirac o A. Tovar, a lo que contribuyó también el interés por la Compañía Catalana en plena Renaixença.

Las veinte contribuciones de este volumen ofrecen, a modo de teselas, la mejor imagen calidoscópica de la compleja interacción entre Bizancio y la Península Ibérica, en una historia que es la nuestra, que transcurrió en ese escenario de comunicación e interacción que fue y es el Mediterráneo. Es digno de todo encomio el abrumador número de documentos que se han consultado y el excelente manejo de sus datos.

Nuestra felicitación a los editores de esta monografía, I. Pérez y P. Bádenas, por su acierto en el tema elegido y en la elección de sus coautores y por su meritorio esfuerzo en sacar a la luz editorial, con esmero y pulcritud, una obra de estas características, que ya es, sin duda, un acicate importante para continuar la labor de investigación sobre la historia de nuestras relaciones con Bizancio.

Mercedes LÓPEZ SALVÁ

Yorgos KEJAYOGLU, *«Απολλώνιος της Τύρου»: Υστερομεσαιωνικές και νεότερες ελληνικές μορφές*. [*«Apolonio de Tiro»: versiones griegas tardomedievales y modernas*]. Edición crítica con introducciones, notas, índices léxicos, glosarios, anexos e ilustraciones. 2 vols. (3 tomos), Salónica, Instituto de Estudios Neohelénicos (Fundación Manolis Triandafilidis), 2004; 2.519 pp.

La literatura sentimental y aventurera, con sus amores imposibles, sus personajes torturados por pasados trágicos, las desgraciadas pérdidas de seres queridos y los felices reencuentros después de azarosos viajes y huidas, ha gozado desde siempre del especial favor del público. Precisamente por eso, la novela que cuenta las peripecias del rey Apolonio de Tiro, tan viajera como su propio protagonista, fue una de las obras que mayor difusión ha conocido a lo largo de su existencia.

Sus orígenes siguen siendo discutidos y sobre esta cuestión se han postulado dos teorías en principio antagónicas. Por un lado, una parte de la crítica retrotrae la historia a un arquetipo pagano en latín probablemente compuesto en el siglo III d. C., fuente de las dos ramas principales que han dado origen a las diferentes versiones de la narración –una más larga y popular y otra más breve y culta de la que derivan las versiones italianas más extendidas– y que datarían de finales del siglo V y principios del VI, respectivamente. En los manuscritos conservados, fechados a partir del siglo IX en adelante, la historia ya aparece cristianizada. Sin embargo, las conclusiones derivadas del estudio interno del texto, entre otros factores, hacen que otra parte de los estudiosos considere cada vez más sólidos los indicios que apuntan hacia un original griego en prosa compuesto quizá en la antigua Siria a finales del siglo II o principios del siglo III. Dos fragmentos de papiro, copiados hacia el siglo III, en los que se han preservado pasajes de un relato en prosa sin rastro todavía de elementos cristianos y cuyo protagonista es un tal Apolonio presentado en situaciones muy similares a las contenidas en la narración, han contribuido a reafirmar esta postura. Pero el texto todavía presenta problemas fundamentales que esperan una respuesta satisfactoria, como son, por citar algún ejemplo, la mezcla de prosa con pasajes en verso –lo que plantea dudas sobre el género al que en un principio pertenecía–, su sincretismo ideológico y religioso y los ecos narrativos y situacionales que remiten tanto a la literatura helenística como a la latina.

La versión más antigua que ha llegado completa hasta nosotros es el texto latino en prosa llamado *Historia Apollonii regis Tyri*, que presenta al

mismo tiempo la estructura prototípica de las novelas griegas de la Segunda Sofística –parejas de enamorados, viajes, aventuras, naufragios, encuentros y desencuentros bajo el signo del azar, tragedias con final feliz…– y añadidos muy específicos, como la desviación del protagonismo hacia un rey/padre, énfasis en la historia de la familia y en los diálogos más que en los monólogos, y escenas de lucimiento retórico e intelectual de los personajes, entre otras muchas cosas.

Bien por haber sido redactada en un latín popular, bien por presentar elementos adaptables a los más variados entornos y públicos, la historia de Apolonio fue traducida a prácticamente todas las lenguas vernáculas, desde Rusia hasta Francia y desde Escandinavia hasta España, lo que la prueba como una de las obras más admiradas y solicitadas tanto en la Edad Media como en el Renacimiento. El *Libro de Apolonio*, nuestro «romançe de nueua maestría» redactado hacia 1250, es la versión ibérica de tan difundida tradición[1]. Su influencia se ha dejado sentir incluso en escritores como Shakespeare (*Pericles, prince of Tyre*, 1576), T. S. Elliot (*Marina*, 1930) u Odiseas Elitis (*Η Μαρίνα των βράχων*, 1939).

En efecto, la repercusión que la historia del rey de Tiro ha tenido en el ámbito griego ha sido la más fructífera de Europa. Dos son los poemas principales que se han conservado sobre la historia de Apolonio, ambos en verso. La *Ριμάδα Απολλωνίου*, cuya primera edición conocida se llevó a cabo en Venecia en 1524, ha sido la que ha concentrado el mayor interés de los investigadores por ser la más difundida y reeditada. No obstante, si bien ya se pueden encontrar menciones a este texto en Du Cange (1688)[2], su estudio ha estado muy lejos de ser continuado y sistemático. Y mucho

[1] El *Libro de Apolonio* se conserva en el manuscrito *Escurialensis* III-K-4 junto con la *Vida de Santa María Egipciaca* y el *Libre dels tres Reys d'Orient*. Si tomamos como ejemplo esta versión, podemos darnos cuenta de la extrema maleabilidad del argumento básico de la historia y de la libertad de los distintos versionadores a la hora de adaptarla al gusto de las distintas épocas. Independientemente del necesario proceso de adecuación a la mentalidad cristiana medieval que la narración ha experimentado –y que ha dejado rastro en algunas inconsistencias internas (el «monesterio do visquiese seror [Luciana]» mencionado en el v. 324b, aparece en el v. 579a como «el templo que dizen de Diana»)–, el *Libro de Apolonio* utiliza un amplio abanico de recursos, ya sea describiendo unas fiestas populares (estrofas 544-547 y 624-625) o unos juegos caballerescos tradicionales (estrofas 144-150), ya mediante registros de la lengua coloquial, con el fin de que el auditorio sienta más cercana una aventura que se desarrolla en lugares tan lejanos. Cf. *Libro de Apolonio*, ed. de Dolores CORBELLA, Madrid, Cátedra, 1992, pp. 31-40.

[2] Ch. DU FRESNE DU CANGE, *Glossarium ad scriptores mediae et infimae graecitatis*, 2 vols., Lyon 1688.

más aún tardaría la *Διήγησις Απολλωνίου*, la variante griega más antigua conocida que nos ha sido transmitida de forma manuscrita, en empezar a ser analizada con seriedad por parte de helenistas tan prestigiosos como Ch. Gidel, É. Legrand y W. Wagner a partir de 1870. Sin embargo, no deja de resultar paradójico el descuido de la crítica frente a todas las versiones, tanto orales como escritas, que conforman la tradición literaria griega de la historia de Apolonio. A pesar de que se pueda admitir cierta dejadez hacia lo que se ha venido considerando traducción y adaptación de un texto en vez de obra original, el desarrollo que el estudio de la literatura popular neogriega ha disfrutado a lo largo de las últimas décadas del siglo pasado sigue dejando sin respuesta la cuestión. Las ediciones que de estos textos se han venido sucediendo siguen plagadas de juicios *a priori* e inexactitudes que se van transmitiendo de una a otra por no acudir directamente a los manuscritos o ediciones *príncipes*. Por otra parte, muchas versiones menores que han pasado a formar parte del folklore oral permanecen aún desatendidas por los investigadores a pesar de que introducen interesantísimas variantes en el desarrollo de la narración y dan idea de la querencia popular por las aventuras del rey Apolonio.

Aunque expuestas de manera muy sucinta, éstas son las razones que llevaron a Yorgos Kejayoglu, profesor de Filología Neohelénica de la Universidad Aristóteles de Salónica, a emprender un ambicioso proyecto que, después de muchos años de trabajo y algunas vicisitudes editoriales, por fin sale a la luz en forma de tres tomos de gran empaque gracias al respaldo de la Fundación Manolis Triandafilidis del Instituto de Estudios Neohelénicos de esa misma ciudad. Nos encontramos de nuevo ante otra de sus monumentales obras, en la que compila, edita y analiza tanto el conjunto de todos los textos griegos conocidos sobre Apolonio de Tiro como sus fuentes, principalmente italianas.

El libro consta de dos tomos divididos en tres volúmenes. El tomo 1 se abre con una bibliografía exhaustiva que abarca hasta finales del año 2003 e incluye algunos trabajos aparecidos a principios de 2004 (1, pp. 19-103) y una crítica puesta al día de la investigación que hasta el momento se ha llevado a cabo sobre el tema (1, pp. 105-124). Continúa un minucioso estudio de todos los aspectos relativos a la *Διήγησις Απολλωνίου*, orígenes, fuentes, tradición manuscrita, aspectos lingüísticos y formales, posible autoría, fecha de composición, etc. (1, pp. 127-382). La edición del texto se ofrece de manera sinóptica en dos versiones tipográficamente enfrentadas (**ΔK** y **ΔP**, 1, pp. 427-469), basadas ambas en el códice *Parisinus Graecus* 390, el más antiguo en el que se ha conservado la *Διήγησις* y cuyos orígenes se

remontan al Chipre de los Lusignan de finales del siglo XIV. Por un lado, ΔP ofrece una fijación de los versos de acuerdo con la disposición y puntuación que presentan en el manuscrito sin mayor intervención métrica ni ecdótica; por otro, ΔK constituye una nueva propuesta de edición crítica siguiendo las normas tradicionales. Continúan un amplio apartado de notas al texto (1, pp. 471-745) y un *index verborum* tan completo que funciona también como glosario (1, pp. 747-790), lo que contribuye de manera importante al ahorro de esfuerzo en una búsqueda léxica. En el siguiente apartado, el texto de la edición ΔK aparece diseccionado en un índice alfabético de hemistiquios (1, pp. 791-817). Con el fin de facilitar la lectura comparativa entre la *Διήγησις* y la que se considera su fuente literaria más directa, cierra el tomo el texto de la *Storia d'Apollonio di Tiro*, una versión toscana en prosa datada a principios del siglo XIV, siguiendo la edición de Del Prete[3], aunque mejorando y corrigiendo algunos puntos que requerían una ya imprescindible actualización (1, pp. 823-850). Por último, se incluye una serie de cuatro imágenes de los manuscritos originales en los que la obra se contiene, tres del ya mencionado *Paris. Gr.* 390 y una del *Paris. Gr.* 929, también de muy probable origen chipriota (1, pp. 851-854).

El segundo tomo de la obra (2) está conformado por dos volúmenes, de los cuales el primero (2.1) está dedicado a la *Ριμάδα Απολλωνίου*. Los materiales de apoyo relativos a este texto continúan en el segundo volumen (2.2), donde también se incluye finalmente el estudio y edición del *corpus* que la tradición oral ha generado sobre Apolonio.

El modelo literario más inmediato para la *Ριμάδα Απολλωνίου* es el poema italiano en octavas *Cantari di Apollonio di Tiro* compuesto por el florentino Antonio Pucci hacia 1370 y cuya primera impresión conocida data de 1475[4], de ahí que se le preste gran atención, junto a otras fuentes secundarias, para explicar la redacción de su secuela griega, mucho más extensa, analizando el entorno intelectual de la Candía de finales del siglo XV en el que ésta surgió (2.1, pp. 867-908).

La *Ριμάδα Απολλωνίου* se nos ha transmitido a través de cuatro ejemplares distintos, tres manuscritos –*Ambrosianus Graecus* Y.89.sup (A), *Nea-*

[3] L. DEL PRETE, *Storia d'Apollonio di Tiro, romanzo greco dal latino ridotto in volgare italiano nel secolo XIV*, Lucca 1861. Es muy posible que las versiones latinas medievales del Apolonio fueran trasladadas a Oriente después de las primeras cruzadas y difundidas por los Estados latinos que allí se crearon, desde donde se habrían vuelto a irradiar al ámbito griego. Sobre los puntos de contacto entre la *Διήγησις* y la *Storia*, vd. 1, pp. 132-144.

[4] La edición más reciente de este texto ha sido publicada por R. RABBONI, *Cantari di Apollonio di Tiro*, Bolonia 1996.

politanus Graecus III.B.27 (N) y *Vindobonensis theologicus Graecus* 244 (V)– y uno impreso (E), la primera edición conocida que se publicó en Venecia en 1524 y de la que se conservan dos ejemplares[5]. Después de una meticulosa descripción de las fuentes y de un estudio detallado del lenguaje, la versificación, la autoría y la datación exacta, además del evidente impacto causado en otras obras griegas posteriores como el *Θρήνος Κύπρου*, *Erofili* o *Erotócrito* (2.1, pp. 909-1326), el autor, a modo de introducción para la edición que él mismo propone, pasa a realizar un examen de los escasamente satisfactorios esfuerzos editoriales de los que estos textos han sido objeto.

Fiel a la intención inicial que constituye la estructura del presente libro –recopilar todo el material existente y presentarlo de manera que se facilite al máximo el análisis contrastivo entre las distintas versiones de la tradición literaria de Apolonio–, los cuatro textos conservados de la *Ριμάδα* vuelven a ser ofrecidos aquí de forma sinóptica (2.1, pp. 1351-1565), precedidos de los criterios seguidos para su fijación.

Si bien esta edición conjunta resulta en extremo interesante para poder observar a primera vista las coincidencias y diferencias entre los cuatro textos, éstos presentan en ocasiones lagunas insalvables y otros problemas textuales que obstaculizan el estudio o el disfrute del poema en sí mismo. Con el fin de solventar esta situación y ofrecer al lector un texto unificado y manejable, el profesor Kejayoglu realiza dos propuestas de edición crítica, PK1 y PK2, que vuelven a presentarse de manera contrapuesta (2.1, pp. 1567-1663). PK1 sigue los criterios de edición tradicionales y reconstruye el texto completo de la *Ριμάδα* basándose en el manuscrito A (considerado la versión más fiable) y completándolo con la edición E cuando no se hace necesario acudir a otros testimonios; PK2 presenta un texto reconstruido de forma más libre bajo unos criterios dictados por el convencimiento del autor de que el griego original del poema era más popular, y que los arcaísmos o cultismos que aparecen en las distintas versiones son producto de injerencias posteriores. Así, pues, la propuesta PK2 presenta una mayor homogeneidad lingüística y ofrece, además, como valor añadido la mención de los personajes cuando se expresan en estilo directo. Insertados en el margen izquierdo de los versos en los que comienzan su parlamento, este sencillo detalle ayuda a llevar una lectura rápida y fluida que evita toda confusión.

[5] Uno custodiado en la Biblioteca Estense de Módena y otro en la Beinecke Rare Book and Manuscript Library de la Universidad de Yale.

El tercer volumen de la obra (2.2) continúa con materiales de apoyo relativos a la *Ριμάδα*: anotaciones y comentarios al texto (2.2, pp. 1665-1778), un índice de palabras que, como en el caso de la *Διήγησις*, cumple también las funciones de glosario (2.2, pp. 1779-1906), un índice alfabético de hemistiquios construido a partir de la propuesta de edición crítica **PK1** (2.2, pp. 1907-1978) y otro índice de rimas (2.2, pp. 1979-2027).

Para completar aún más la recopilación de textos relacionados con la *Ριμάδα*, el Anexo 2 (2.2, pp. 2029-2341) está constituido por la edición sinóptica de tres versiones del *Apollonio* de Pucci –la edición de Rabboni, basada en textos manuscritos más antiguos y fiables que los impresos, ya corruptos (P), la primera edición impresa en 1475 del *Apollonio* de Pucci (a), y la décima edición de ese mismo texto datada en 1499 y más cercana a la *Ριμάδα* (j), transcritas ambas por Kejayoglu–. Junto a éstas se añade otra cuya presencia aquí resulta de especial interés por formar parte de una tesis doctoral aún inédita[6]: el *Leggere d'Apolonio di Tiro*, una versión toscana en prosa compuesta por un tal Puccio Benini en la primera mitad del siglo XIV, que parece ser el modelo literario del que Pucci se sirvió.

La última parte del tercer volumen (2.2, pp. 2343-2498) está dedicada a la reedición y concentración de los textos populares y folklóricos de transmisión oral que han surgido en la estela de la tradición impresa de la *Ριμάδα Απολλωνίου* –apenas quedan rastros de una difusión posterior de la manuscrita *Διήγησις*–, aunque algunos de sus elementos remiten de manera indirecta a colecciones de cuentos orientales como las *Mil y una noches*. Las piezas aquí presentadas son ocho, cuatro canciones y cuatro cuentos. Después de una introducción en la que se analizan aspectos tales como fuentes, transmisión, contenido, etc., imprescindibles para poder entender los textos en su contexto (pp. 2343-2406), las canciones, agrupadas por su extensión, son también presentadas de manera sinóptica para facilitar su estudio contrastivo (2.2, pp. 2412-2429). Todas las canciones son variaciones sobre un mismo tema, *Τραγούδι τσ' Αρχιστράτας*, recogidas por investigadores del folklore griego desde mediados del siglo XIX hasta mediados del XX y que tienen en Creta su origen común. De los cuatro cuentos que siguen a continuación (2.2, pp. 2430-2480), tres son reediciones –*Sin título* (llamado *Παραμύθι του Απολλωνίου*), procedente de Citera; *Γιαννάκης*, recogido en Cos, y *Ο κακός βασιλές Στρέφιγγας*, originario de Esmirna

[6] S. CARBONELL MARTÍNEZ, *Οι νεοελληνικές διασκευές του Ἀπολλωνίου της Τύρου· μέσα στα ρομανικά τους συμφραζόμενα· στοιχεία εκχριστιανισμού, προσαρμογής και πρωτοτυπίας*, 2 vols., Universidad Aristóteles de Salónica, 2002.

pero recogido en Perissós (Ática)–, y uno, el más antiguo conocido, aparece editado en griego por primera vez: *Παραμύθι του βασιλοπούλου που φοβόταν τις γυναίκες*[7]. Debido a la gran variedad lingüística y dialectal que estos textos presentan, resulta de agradecer el glosario que se adjunta a continuación (2.2, pp. 2481-2498).

Finaliza la obra con una colección de quince imágenes en las que se reproducen algunas páginas de los manuscritos y de las ediciones impresas de la *Ριμάδα Απολλωνίου*, además de las primeras páginas de las dos ediciones venecianas del *Apollonio* de Pucci.

En conclusión, *«Απολλώνιος της Τύρου»: Υστερομεσαιωνικές και νεότερες ελληνικές μορφές* presenta tal variedad de contenidos, que sobrepasa con creces tanto las expectativas del lector curioso que desea simplemente acceder a unos textos fijados por fin con criterios filológicos y fiables, como las del estudioso que busca el dato recóndito en las cantidades ingentes de documentación y argumentación ofrecidas. El hecho de ofrecer en una obra tan colosal y compacta la recopilación de todo el conjunto de textos conocidos que conforman la tradición literaria griega de Apolonio de Tiro puede producir, a primera vista, la impresión de que poco quedará ya que añadir al respecto, pero nada más contrario a la realidad. La puesta al día y actualización crítica de todo lo realizado hasta ahora sobre el tema era ya imprescindible para recapitular con el fin de poder seguir avanzando, y el profesor Kejayoglu no pierde ocasión de llamar la atención del lector señalando los mil y un aspectos en los que convendría profundizar o los caminos que aún quedan por recorrer en el estudio del relato de Apolonio en sus contextos lingüístico, literario e histórico. Esta obra abre, pues, numerosas vías de investigación que no deberían limitarse a Apolonio de Tiro o, incluso, a la literatura neohelénica, ya que las pautas metodológicas seguidas para la sistematización y análisis de los contenidos constituyen un modelo de trabajo que puede ser adaptado con eficacia a la hora de afrontar el estudio de cualquier otra tradición literaria.

Eva LATORRE BROTO

[7] La historia de este texto resulta sorprendente: recogido por Johann Georg von Hahn probablemente a mediados del siglo XIX en Ermúpoli de Siros, se publicó por primera vez en traducción alemana en *Ελληνικά και Αλβανικά παραμύθια,* Leipzig 1864, y a partir de ahí fue traducido a muchas otras lenguas, incluido el griego, perdiéndose la referencia a la transcripción primigenia. Y. Kejayoglu ha rescatado el manuscrito original del archivo Hahn-Pio-Vikelas que se custodia en la Biblioteca Nacional de Grecia (2.2, p. 2364).